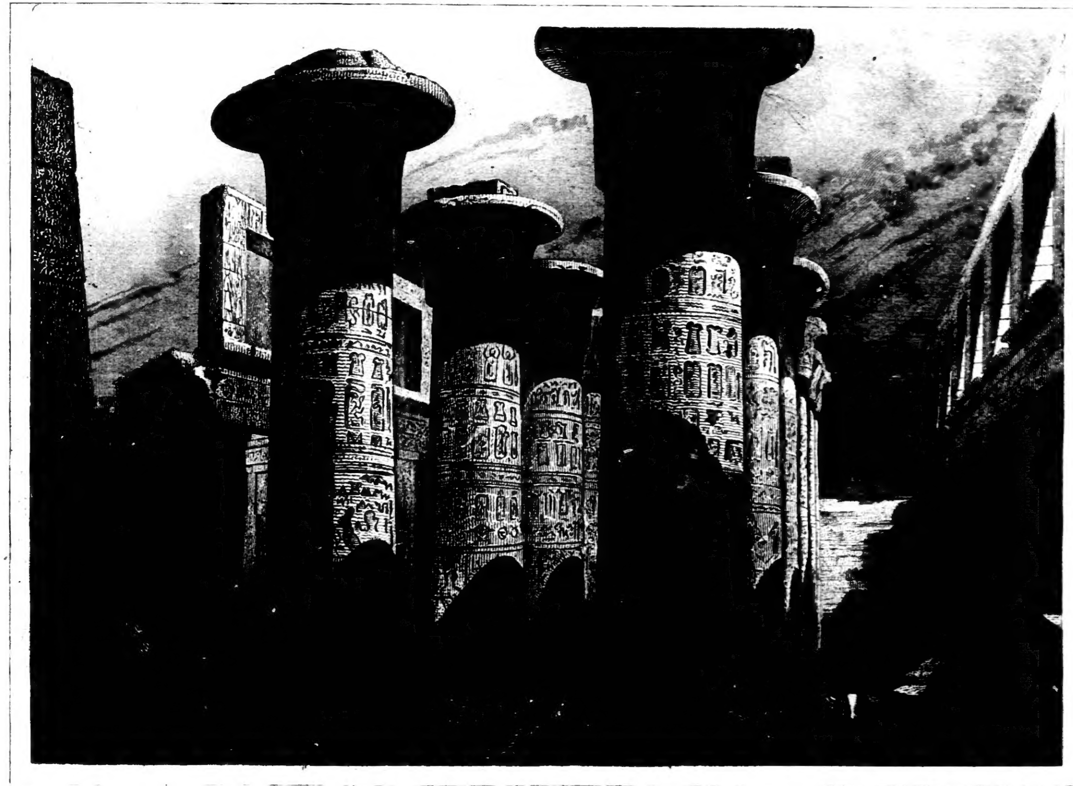
BIBLIOTHÈQUE
S.M.E.
1964
Séminaire de Québec

GÉOGRAPHIE

UNIVERSELLE

POISSY. — TYPOGRAPHIE ARBIEU.



Gibert del.

RUINES DE KARNAK

214

GÉOGRAPHIE

UNIVERSELLE

OU

DESCRIPTION DE TOUTES LES PARTIES DU MONDE

PAR

MALTE-BRUN

Précédée d'une histoire complète de la Géographie, dans tous les temps et chez tous les peuples et d'un résumé de la Géographie mathématique et physique.

NOUVELLE ÉDITION

REVUE ET AUGMENTÉE DE TOUTES LES DÉCOUVERTES LES PLUS RÉCENTES

et corrigée, sous le rapport religieux, par un des rédacteurs du journal *l'Univers*

ILLUSTRÉE DE 40 MAGNIFIQUES GRAVURES SUR ACIER

Représentant les vues et les sites les plus remarquables.

TOME SEPTIÈME

Bibliothèque,
Le Séminaire de Québec,
3, rue de l'Université,
Québec 4, QUE.

Géographie descriptive. — Afrique — Amérique.

PARIS

LOUIS VIVÈS, LIBRAIRE-EDITEUR

23, RUE CASSETTE, 23.

1857

BIBLIOTHÈQUE S.M.E. QUÉBEC.

G

L'A
connu
lébrit
partie
colon
germe
l'anci
de la
Si l'
quéra
c'est
cet iso

PRECIS

DE LA

GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE.

AFRIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

Considérations générales sur l'Afrique et sur ses habitants.

L'Afrique, dont nos vaisseaux font le tour depuis trois siècles, est connue dans l'histoire depuis trois mille ans. Malgré cette antique célébrité, malgré le voisinage de l'Europe, elle échappe encore en grande partie aux regards de la science. C'est des rives africaines que jadis les colonies égyptiennes apportèrent dans l'Europe sauvage les premiers germes de la civilisation. Aujourd'hui l'Afrique est la dernière partie de l'ancien monde qui attend de la main des Européens le joug salutair de la législation et de la culture.

Si l'Afrique est restée si longtemps inaccessible à l'ambition des conquérants, à l'avidité des commerçants et à la curiosité des voyageurs, c'est dans sa forme physique qu'il faut chercher la cause principale de cet isolement. Une vaste péninsule de 1,820 lieues de long sur 1,650 de

large, n'offre, dans une étendue de plus de 1,750,000 lieues carrées, que peu de rivières de long cours et d'une navigation facile ; ses ports et ses rades présentent rarement un asile aux vaisseaux : enfin aucun golfe, aucune mer méditerranée n'ouvre un chemin vers l'intérieur de cette masse de terres. Au nord, la *mer Méditerranée* qui l'isole de l'Europe : à l'ouest, *l'Océan Atlantique* qui la sépare de l'Amérique, forment seulement des enfoncements auxquels on donne improprement le nom de *golfe*, savoir : celui de la *Guinée* au midi, celui des *Syrtes* au nord, tous les deux redoutés des navigateurs. La largeur du continent, entre les deux extrémités de ces golfes, s'élève encore à 650 lieues. Il est vrai que la côte du Sénégal et de la Guinée offre beaucoup d'entrées de rivières précédées d'îles; sans la barbarie des habitants, ce serait une des parties les plus accessibles de l'Afrique. Mais, vers le sud, le continent reprend son aspect ordinaire, et se termine par une masse de terres sans coupures. A l'est, plusieurs îles et quelques embouchures de rivières annoncent de nouveau un accès plus facile ; la côte, baignée par *l'Océan indien*, s'abaisse comme les rivages opposés de la Guinée ; mais bientôt on retrouve, dans l'intérieur, la formidable terrasse de montagnes arides qui forment l'extrémité orientale du continent ; enfin vers le nord-est, le *golfe Arabique* sépare l'Afrique de l'Asie, sans rompre la contiguïté tristement uniforme des côtes africaines.

Le continent, dont nous venons de faire rapidement le tour, se termine par quatre promontoires : au nord, le *cap Serra* se projette dans la Méditerranée ; le *cap Vert* regarde le couchant ; le *cap Guardafui* reçoit le premier les rayons du soleil levant ; le *cap de Bonne-Espérance* s'avance au loin dans l'hémisphère austral. Sur trois autres points non moins remarquables, l'Afrique se rapproche du reste de l'ancien continent ; au nord-ouest, le *détroit de Gibraltar* la détache de l'Europe ; à l'est, l'Arabie en est séparée par le passage de *Bab-el-Mandeb* ; au nord-est, un terrain bas et sablonneux, nommé *l'isthme de Suez*, la joint à l'Asie.

Tantôt aride à l'excès, tantôt marécageux ou noyé sous les eaux, le sol de l'Afrique offre des contrastes singuliers. De loin en loin, quelques grands et bienfaisants fleuves, tels que le *Nil* au nord-est, le *Sénégal* avec la *Gambie* à l'occident, le *Zaïre* plus au sud-ouest, le *Couama* sur la côte orientale ; et dans le centre, le mystérieux *Niger* qui cache son

embouchure comme le Nil cache sa source ; plus souvent des rivières peu abondantes et d'un cours borné, comme le sont, à l'exception de dix ou douze, toutes celles que nous passons ici sous silence ; presque dans toutes ces rivières des cataractes, et, devant leurs embouchures, des *barres* ou bancs de sable ; dans l'intérieur, et même sur la côte, des rochers d'où il ne jaillit aucune source, des plateaux que n'arrose aucun ruisseau, comme le désert de Sahara et beaucoup d'autres d'une moindre étendue ; plus loin, des régions imprégnées d'humidité, comme les contrées où l'on suppose le *lac* ou *marais de Wangara* ; quelquefois des lacs temporaires formés par les inondations auxquelles les fleuves sont sujets : tel est le tableau hydrographique de cette partie du monde.

D'autres singularités frappent nos regards, si nous contemplons la structure des montagnes. Quoique l'Afrique possède très-probablement des montagnes qui, sous l'équateur même, conservent des neiges éternelles, et qui, par conséquent, doivent avoir plus de 16,000 pieds d'élévation, on peut dire en général que les chaînes africaines sont plus remarquables par leur largeur que par leur hauteur. Si elles arrivent à un niveau très-considérable, c'est en s'élevant lentement de terrasse en terrasse. Peut-être même serait-il moins hardi que juste de dire que tout l'ensemble des montagnes d'Afrique ne forme qu'un seul grand plateau qui, de tous les côtés, présente des terrasses contiguës. Ce noyau du continent africain, cette *haute terre* paraît, dans son intérieur, renfermer peu de chaînes longues et élevées ; de sorte que si les eaux de la mer haussaient de 3 à 4,000 pieds au-dessus de leur niveau, l'Afrique, dépouillée de toutes les terres basses qui en bordent les côtes, paraîtrait dans l'Océan comme une île d'un sol assez uni.

Aucune des chaînes connues de l'Afrique ne s'oppose à cette manière de voir. L'*Atlas*, qui borde le continent presque tout entier du côté septentrional, est une série de cinq à six petites chaînes qui s'élèvent l'une derrière l'autre, et qui renferment un grand nombre de plateaux. La *chaîne littorale de la mer Rouge*, ou la *chaîne Troglodytique*, ressemble à l'Atlas par ses falaises calcaires qui en imposent à l'œil du voyageur, mais qui n'arrivent réellement qu'à une très-petite hauteur. La *chaîne Lupata* ou *l'Epine du monde*, qui paraît s'étendre du cap Guardafui au cap de Bonne-Espérance, en suivant une direction encore peu connue, se termine au sud par des plaines élevées et stériles, nommées les *Karros*, et

par des montagnes escarpées, mais aplaties au sommet, dont une même a reçu le nom significatif de *la Table :* ainsi cette chaîne paraît ressembler aux deux précédentes. Les rivières de la Guinée descendent de cataracte en cataracte, et non pas par des vallées longues et profondes; c'est le caractère ordinaire des montagnes calcaires découpées en terrasses, et telle semble être la nature des *monts Kong.*

Si l'Afrique n'est pour ainsi dire qu'une seule montagne plate, dont tous les bords s'élèvent en gradins ou terrasses, on conçoit qu'elle ne doit pas donner naissance à ces presqu'îles étroites et pointues, à ces longues chaînes d'îles par lesquelles d'autres continents se terminent. Ces presqu'îles, ces séries d'îles sont des prolongations sous-marines de chaînes de montagnes qui traversent ces continents. En Afrique, à l'exception des îles Canaries, on ne voit rien de semblable; les montagnes disposées parallèlement à la côte, n'ont presque point de continuation sous-marine; une mer dégagée d'îles baigne une côte peu découpée. Si à l'est il se présente une grande île, Madagascar, elle n'est pas dans le prolongement du continent; elle en suit parallèlement la direction.

Considérons l'intérieur de l'Afrique. Le même principe se reproduit dans ces vastes plaines qui en occupent la plus grande partie. Les unes, couvertes de sable et de gravier, semées de coquillages marins encroûtés de cristallisations salines, ressemblent à des bassins de mers desséchées; tel est ce fameux *désert de Sahara*, où les sables, roulant comme les flots de la mer, ensevelissent des tribus entières. Les autres, marécageuses et remplies de lacs stagnants, deviennent les foyers d'épidémies pestilentielles, ou le berceau d'animaux malfaisants et de reptiles dégoûtants. Dans les unes et les autres, les rivières ne trouvent pas de pente ni d'issue; elles terminent leurs cours dans un lac ou se perdent dans les sables. Souvent aussi ces filets d'eau, ne pouvant se réunir pour former des courants durables, disparaissent avec la saison pluvieuse qui les fait naître. L'Afrique renferme un nombre infini de ces torrents et de ces rivières sans embouchure, ou du moins sans communication avec la mer. Les autres fleuves, tels que le *Sénégal*, la *Gambie*, le *Zaïre*, *l'Orange* sur les côtes occidentales, le *Zambèze* ou *Couama* sur la côte orientale, enfin le *Nil*, qui les surpasse tous, et qui, seul parmi ces grandes rivières, se dirige au nord pour se jeter dans la Méditerranée, offrent tous un trait de similitude qui tient d'un côté au climat de la

zone torride, et de l'autre à la structure des plateaux intérieurs de l'Afrique. Nous voulons parler de ces crues périodiques par suite desquelles ces rivières inondent les contrées où passent leurs cours, et surtout celles qui avoisinent leurs embouchures. Ces crues ne diffèrent de celles de nos rivières que par leur retour annuel et régulier, par le volume d'eau qu'elles apportent et par la quantité de limon que ces eaux déposent. On sait que la saison pluvieuse qui, dans toute la zone torride, accompagne la présence verticale du soleil, amène des averses presque continuelles; les cieux, auparavant enflammés, deviennent semblables à une mer aérienne ; les eaux abondantes qu'ils répandent se rassemblent sur les plateaux de l'intérieur, et y forment d'immenses flaques aquatiques, des lacs temporaires. Lorsque ces lacs sont arrivés à un niveau assez haut pour dépasser les bords de leur bassin, ils déversent tout à coup dans les fleuves déjà gonflés un énorme volume d'eau qui, étant resté quelque temps en état de stagnation par-dessus des terres molles, en a dissous une partie et s'en est chargé. De là ces pauses momentanées et ces reprises subites de la crue du Nil; de là cette abondance de limon fécondant qui ne saurait se trouver en qualité égale dans les eaux des fleuves gonflés directement par des pluies.

Le climat général de l'Afrique est celui de la zone torride. Plus des trois quarts de ce continent étant situés entre les deux tropiques, la grande masse d'air chaud qui se développe au-dessus de ces terres ardentes envahit facilement les lisières septentrionales et australes, situées nominativement dans la zone tempérée. Rien, dans la réalité, ne tempère la chaleur et la sécheresse du climat africain, que les pluies annuelles, les vents de mer et l'élévation du sol. Or, ces trois circonstances se réunissent quelquefois dans un plus haut degré sous l'équateur que dans les zones tempérées. Aussi, telle partie de l'intérieur de la Guinée ou de la Nigritie, de l'Abyssinie, jouit d'une température infiniment moins brûlante, moins sèche que les déserts sablonneux au sud du mont Atlas, quoique ceux-ci soient éloignés de 30 degrés de la ligne équinoxiale. Il n'est pas impossible que l'on découvre dans le centre de l'Afrique de hauts plateaux semblables à celui de Quito, des vallées semblables à celle de Cachemire, et où règne, comme dans ces deux régions fortunées, un printemps presque perpétuel.

Nulle part l'empire de la fécondité et celui de la stérilité ne se touchent de plus près qu'en Afrique. Quelques-unes de ces contrées doivent leur fertilité à des montagnes élevées et boisées qui modèrent les ardeurs et les sécheresses. Plus souvent les terrains fertiles, bordés par de vastes déserts, forment des lisières étroites le long des fleuves et des rivières, ou des plaines d'alluvion situées à leur embouchure. Ces dernières terres, ordinairement comprises entre deux branches du fleuve, et qui divergent en représentant un triangle, ont reçu de cette figure, qui est celle de la quatrième lettre de l'alphabet grec, le nom de *Delta*, nom plus spécialement consacré à l'île que le Nil forme dans la basse Egypte. Une autre classe de terrains fertiles doit son existence à des sources qui jaillissent par-ci par-là au milieu des déserts. Ces coins de verdure sont appelés *Oasis*.

C'est à ces constrastes que l'Afrique doit sa double réputation. Cette terre toujours altérée, cette aride nourricière des lions, comme les anciens l'appelaient, était cependant représentée sous l'emblème d'une femme couronnée d'épis. Quoique la réputation d'une haute fertilité appartienne spécialement à l'*Africa propria* des anciens, ou à l'État actuel de Tunis, il est certain que, dans cette partie du monde, partout où l'humidité s'unit à la chaleur, la végétation étale une vigueur et une magnificence extrêmes. L'espèce humaine y trouve, au prix de quelques travaux légers, des aliments abondants; les épis se courbent sous leur fardeau; la vigne atteint des dimensions colossales; les cucurbitacées acquièrent un volume énorme; le millet, surtout l'*holcus*, la céréale la plus commune dans les trois quarts du continent, rend, quoique mal cultivé, cent et deux cents grains pour un; enfin le dattier, qui est à l'Africain ce que le cocotier et l'arbre à pain sont pour l'Océanien, en brave même le voisinage et les souffles enflammés du désert. Les forêts du mont Atlas égalent les plus belles de l'Italie et de l'Espagne; celles du Cap s'enorgueillissent de la *protée* aux feuilles argentées, de la bruyère en arbre; dans toute la Guinée, la Sénégambie, le Congo, la Nigritie et l'Inde sur les côtes orientales, on retrouve les épaisses forêts de l'Amérique. Mais dans les parties marecageuses ou arides, sablonneuses ou pierreuses, c'est-à-dire, dans la moitié de l'Afrique, la végétation spontanée offre une physionomie dure et bizarre. Les touffes de plantes salines hérissent des plaines dont aucun gazon ne couvre la

nudité. Des arbrisseaux épineux, des espèces d'acacia et de mimose, présentent des taillis impénétrables. Les euphorbes, les cactus, les arums, fatiguent l'œil par leurs formes roides et pointues. L'énorme baobab, le difforme dragonnier sont dépourvus de grâce et de majesté.

Le règne animal presente encore plus de variété et plus d'originalité. L'Afrique possède la plupart des espèces de l'ancien continent, et en possède même les variétés les plus vigoureuses, les plus belles. Le cheval de Barbarie, le buffle du Cap, le mulet du Sénégal, le zèbre, orgueil de la race des ânes, en sont des exemples. Le lion d'Afrique est le seul digne de son nom. L'éléphant et le rhinocéros, d'une taille moins colossale que ceux d'Asie, ont beaucoup plus d'agilité, et peut-être aussi plus de férocité. Beaucoup de formes animales très-singulières paraissent particulières à cette partie du monde. Le lourd hippopotame s'est répandu du Cap jusqu'en Égypte et jusqu'au Sénégal. La majestueuse girafe étend ses courses des bords du Niger à ceux de l'Orange. Le genre des gazelles ou des antilopes peuple le continent de ses nombreuses espèces et variétés, les unes plus sveltes, plus légères que les autres, mais dont peut-être aucune ne se retrouve exactement la même sur le plateau de l'Asie. D'après le même principe, l'Afrique, remplie de difformes guenons et de dégoûtants babouins, manque de plusieurs espèces de singes qui semblent réservés à l'Océanie, comme l'orang-outang, ou à l'Amérique, comme les sapajous.

Le peuple volatile ne reste pas en arrière; le flamant, dans sa robe d'écarlate, le perroquet vêtu d'émeraude et de saphir, l'aigrette au plumage élégant, auraient pu dispenser Vaillant de composer des oiseaux imaginaires. L'autruche est propre à l'Afrique comme le castor l'est à l'Océanie, et le touyou à l'Amérique méridionale; mais, parmi ces oiseaux marcheurs, dépourvus de véritables ailes, celui d'Afrique est le plus grand et le plus parfait de son genre.

Les désastres et les inconvénients que causent les reptiles venimeux ou voraces, ne sont pas particuliers à l'Afrique; toute la zone torride a ses serpents, ses scorpions, ses crocodiles ou les équivalents. Mais les termites n'élèvent nulle part, si ce n'est en Nouvelle-Hollande, autant de bâtisses destructives, et les essaims de sauterelles planent en nuages moins épais sur le plateau d'Asie que sur celui d'Afrique, où ils servent de nourriture à des tribus entières.

L'homme enfin s'offre ici sous un point de vue tout à fait extraordinaire. Les Africains paraissent former trois races depuis longtemps distinctes. Les *Maures* sont une belle race, semblable, par la taille, la physionomie, les cheveux, aux nations les mieux constituées de l'Europe et de l'Asie occidentale, seulement brunie par les ardeurs du climat; à cette race appartiennent, selon nous, les *Berbers* et les *Kabyles*, et les autres restes des Numides et des Gétules; elle a beaucoup de rapport avec les Arabes dont elle a reçu, dans le VII^e^ siècle, de nombreuses colonies. On ne saurait considérer comme une race originairement distincte, les Coptes, les Nubiens, les Abyssiniens, peuples probablement nés d'un très-ancien mélange de nations asiatiques et africaines. La seconde race est celle des *Nègres*, dont le caractère général est connu de tout le monde; elle occupe tout le centre, tout l'occident depuis le Sénégal jusqu'au cap Negro; elle a pénétré en Nubie, en Égypte. La troisième race est celle des *Cafres*, qui occupe toute la côte orientale, distinguée des nègres par un angle facial moins obtus, un front bien voûté, un nez élevé; mais elle s'en rapproche par les lèvres épaisses, les cheveux crépus et presque laineux, et par un teint qui, en variant du brun-jaunâtre au noir clair, semble dépendre du climat.

Outre ces grandes races, l'Afrique nous montre des peuplades qui doivent, soit à une origine inconnue, soit à l'influence du climat, un caractère tout à fait particulier. Les Hottentots en présentent l'exemple le plus connu; mais nous en reconnaîtrons d'autres dans le cours de nos descriptions spéciales.

Les langues de l'Afrique doivent, selon Seetzen, monter au nombre de 100 ou 150. Elles offrent entre elles les disparates les plus frappantes, et si peu de traits de ressemblance, que tous les essais pour les classifier sont restés infructueux. La *langue berbère*, il est vrai, a été retrouvée depuis Maroc jusqu'en Égypte; les trois langues nègres des *Mandingues* sur le haut Sénégal, des *Amina* sur la Côte-d'Or, des *Congues* sur la côte du Congo, paraissent très-étendues; il faut en dire autant des *Cafres-Betjouanas*. Mais le caractère général de l'Afrique, sous ce rapport, est néanmoins une multitude d'idiomes qui semblent renfermer beaucoup de cris à peine articulés, beaucoup de sons bizarres, de hurlements, de sifflements inventés à l'imitation des animaux, ou par le besoin de se distinguer d'une peuplade ennemie.

Nous ne parlerons ici ni des religions ni de la civilisation des diverses nations qui peuplent l'Afrique. Il en sera question lorsque nous décrirons les peuplades disséminées sur ce continent. Tout le monde sait dans quelle barbarie vivent la plupart des tribus appartenant aux races noires; les efforts tentés jusqu'à ce jour par la civilisation de l'Europe chrétienne ont eu peu de succès, il faut le reconnaître; mais nous ne pouvons ici en rechercher les causes. Quant à ceux qui, croyant à l'heureuse influence et à la vertu civilisatrice de l'islamisme, ont regretté qu'il ne se fût pas plus étendu en Afrique, ils doivent nécessairement entrer aujourd'hui dans un autre ordre d'idées en voyant la faiblesse toujours croissante des sectateurs du Koran réduite à confier la défense de la Turquie à ces mêmes nations chrétiennes qu'elle menaçait encore toutes à la fois, il n'y a pas deux siècles.

CHAPITRE DEUXIEME.

L'ÉGYPTE.

Description physique générale de l'Égypte.

L'Egypte rattache l'Afrique au monde civilisé; ce pays, unique dans sa nature, unique dans les fastes de l'histoire, mérite une description plus détaillée que les autres contrées africaines. Mais qu'est-ce que l'Egypte ? une vallée que le Nil arrose après l'avoir en partie formée, et que resserre à droite comme à gauche la stérile immensité des déserts. Commençons donc par le Nil le tableau physique de cette contrée, qui, grâce aux dons de son fleuve, peut se passer du reste de la terre.

Le Nil, le plus grand des fleuves de l'ancien monde, dérobe encore ses véritables sources aux regards de la science. Eratosthène distinguait trois branches principales du Nil; la plus orientale est le *Tacaze* des modernes, qui descend des flancs septentrionaux du plateau de l'Abyssinie; la deuxième, ou le *fleuve Bleu*, circule d'abord sur le plateau d'Abyssinie, et descend ensuite dans les plaines du Sennaar. Les sources de ce fleuve Bleu ont été trouvées et décrites par les jésuites *Paez* et *Tellez*, deux siècles avant la prétendue découverte de *Bruce*. Ces deux rivières vont grossir le *fleuve Blanc*, le *Bahr-el-Abiad*, qui est le véritable Nil, et qui doit avoir ses sources dans les pays au midi du Darfour, nommé, selon le rapport d'un nègre, *Dar-el-Abiad*. Les montagnes d'où il sort font probablement partie des monts *El-Kamar* ou de la Lune.

Le vrai Nil (quelle que soit sa première origine) reçoit, comme nous l'avons dit, les deux grandes rivières d'Abyssinie, et forme ensuite un vaste circuit dans le pays de Dongola, en se tournant au sud-ouest. Trois fois une barrière de montagnes semble arrêter son cours;

BIBLIOTHÈQUE S.M.E. 1964 Séminaire de Québec

trois fois il franchit cet obstacle. La seconde cataracte, en Nubie, est la plus forte; la troisième ouvre au Nil l'entrée de l'Egypte près Syène ou *Assouan*. La hauteur de cette cataracte varie selon les saisons, et n'est généralement que de 4 à 5 pieds. Depuis Syène jusqu'au Caire, il coule dans une vallée d'environ 3 lieues de largeur, entre deux chaînes de montagnes, dont l'une s'étend jusqu'à la mer Rouge, et dont l'autre se termine dans les déserts de l'ancienne Libye. Près du Caire, les chaînes qui resserrent la vallée du Nil s'éloignent de part et d'autre; l'une, sous le nom de *Gébel el Natron*, se dirige au nord-ouest vers la Méditerranée; l'autre appelée *Gebel el Attaka*, court droit à l'est vers Suez.

En avant de ces chaînes s'étend une vaste plaine composée de sables recouverts du limon du Nil. A l'endroit nommé *Batou-el-Bakara*, le fleuve se partage en deux branches qui, en coulant l'une vers Rosette, l'autre vers Damiette, embrassent le *Delta* actuel; car cette espèce d'île triangulaire, anciennement plus grande, était bornée à l'orient par la branche Pélusiaque, aujourd'hui perdue ou convertie en canaux fangeux. A l'ouest, elle était terminée par la branche Canopique, aujourd'hui en partie confondue avec le canal d'Alexandrie, et en partie perdue dans le lac Edkou. Cependant la dépression et l'égalité du niveau, ainsi que la fertilité et la verdure, marquent encore aujourd'hui les limites de l'ancien Delta. Les divers *bogaz* ou embouchures de ce grand fleuve ont souvent changé de position et en changent encore.

La profondeur et la rapidité du Nil varient selon les lieux et les saisons. Dans un état ordinaire, ce fleuve ne porte que des bateaux de 60 tonneaux, depuis les embouchures jusqu'aux cataractes. Le *bogaz* de Damiette a cependant 7 à 8 pieds d'eau dans le temps des basses eaux; celui de Rosette n'en a que 4 à 5. Dans les hautes eaux, l'un et l'autre de ces *bogaz* ont 41 pieds de plus, et les caravelles de 24 canons remontent jusqu au Caire. La navigation est singulièrement favorisée pendant les crues; car pendant que le courant du fleuve entraîne les navires depuis les cataractes jusqu'aux bogaz avec une extrême rapidité, les vents du nord, très-violents, permettent de remonter le fleuve à force de voiles avec une égale rapidité : on fait l'un et l'autre trajet en huit à dix jours. C'est un spectacle intéressant que de voir les nombreux bateaux se croiser dans leurs courses.

Les fameuses plaines de l'Egypte ne seraient pas le séjour d'une éter-

nelle fertilité, sans les crues du fleuve qui en même temps les arrose et les couvre d'un limon fécond. La crue du Nil commence au solstice d'été; le fleuve acquiert sa plus grande élévation à l'équinoxe d'automne, reste permanent quelques jours, puis diminue, mais avec plus de lenteur. Au solstice d'hiver, il est déjà très-bas; mais il reste encore de l'eau dans les grands canaux. A cette époque, les terres sont mises en culture. Le sol se trouve couvert d'une couche de limon plus ou moins épaisse, et disposée par couches horizontales. Les cultivateurs le regardent comme un engrais suffisant.

La salubrité de l eau du Nil, vantée par les anciens, paraît reconnue par les modernes avec certaines restrictions. Cette eau est très-légère; elle est aussi purgative, ce qu'on doit attribuer à divers sels neutres dont elle est chargée. Mais pendant les trois mois d'été qu'elle reste presque stagnante, elle devient bourbeuse, et ne peut être bue qu'après avoir été clarifiée.

Les montagnes à l'occident du Nil paraissent calcaires et coquillières; dans celles à l'orient, la serpentine et le granit semblent former les plus hautes cimes.

La région la plus curieuse de l'Égypte est celle qui renferme la vallée du Fleuve sans eau et le bassin des lacs de Natron. Ces deux vallées sont parallèles. La montagne de Natron domine et suit la vallée du même nom. Six lacs se suivent dans la direction de la vallée. Leurs bords et leurs eaux sont couverts de cristallisations, tant de sel commun ou chlorure de soude, que de natron ou carbonate de soude. Lorsqu'une même masse d'eau contient à la fois l'un et l'autre sel, c'est le natron qui se cristallise le premier, puis se dépose dans une couche à part. Cette curieuse vallée n'est habitée que par des moines grecs. Leurs quatre couvents sont à la fois des espèces de forteresses et des prisons. Ils ne vivent que d'un peu de légumes. Même la végétation dans ces vallées offre un aspect sauvage et triste. Les palmiers ne forment que des buissons, et ne portent point de fruit.

La vallée parallèle à celle du Natron porte le nom de *Bahhar-béla-mè*, c'est-à-dire fleuve sans eau. Séparée de la vallée du Natron par une petite chaîne de hauteurs, elle conserve généralement une largeur de trois lieues. Dans les sables qui la recouvrent, on a découvert des troncs d'arbres entièrement pétrifiés. Au surplus, on y rencontre les mêmes pier-

res que dans la vallée du Natron. Quelques savants ont pensé que ces pierres y ont été amenées par un bras du Nil qui y aura passé. On prétend que la vallée du Fleuve sans eau rejoint au sud le Fayoum, et qu'au nord elle aboutit à la Méditerranée.

Le climat et la fertilité de l'Égypte ont été l'objet de beaucoup de discussions. Un voyageur français trouve ici le paradis terrestre ; un autre nous y montre le séjour le plus désagréable. L'aspect de l'Égypte varie périodiquement comme les saisons. Dans les mois de notre hiver, la verdure des prairies émaillées de l'Égypte charme les yeux. Les fleurs des orangers, des citronniers et d'une foule d'arbustes odorants, parfument l'air ; les troupeaux répandus dans la plaine animent le tableau ; l'Égypte ne forme alors qu'un jardin délicieux, quoiqu'un peu monotone; car ce n'est partout qu'une plaine terminée par des montagnes blanchâtres, et semée de quelques bosquets de palmiers. Dans la saison opposée, ce même pays ne présente plus qu'un sol ou fangeux, ou sec et poudreux ; d'immenses champs inondés, de vastes espaces vides et sans culture, des campagnes où l'on n'aperçoit que quelques dattiers, des chameaux, des buffles conduits par de misérables paysans nus et hâlés, haves et décharnés ; un soleil brûlant, un ciel sans nuage, des vents continuels et plus ou moins violents. Excepté sur les bords de la mer, rien n'est plus rare en Égypte que les pluies ; et plus on remonte vers le sud, moins on en éprouve. On appelle hiver les mois pendant lesquels elles tombent. Au Caire, on a 4 à 5 ondées ; dans la haute Égypte, une ondée, deux au plus dans l'année, sont le terme moyen.

Les vents sont assez réguliers pendant les mois de juin, juillet, août et septembre ; ils soufflent, presque sans interruption, du nord et du nord-est. Pendant le jour le ciel est pur, sans nuages, sans nébulosités même ; mais le refroidissement de l'atmosphère, qui suit l'abaissement et la disparition du soleil, condense les vapeurs. On les voit alors passer d'un mouvement précipité du nord au sud ; et ce passage continue jusqu'au lendemain après le lever du soleil, parce qu'alors la chaleur les raréfie de nouveau et les rend invisibles.

L'époque de la décroissance du Nil, qui a lieu, année commune, au mois d'octobre, est accompagnée de vents intermittents. Ces vents soufflent du nord, mais avec des intervalles de calme. L'hiver, les vents sont variables ; l'atmosphère, sans nuages, n'oppose aucun obstacle à

l'action des rayons solaires, et la végétation, alors dans toute sa force, s'approprie l'eau qui s'évapore ; de sorte que, excepté des rosées assez abondantes et quelques brouillards très-peu fréquents qui ont lieu le matin, rien ne met obstacle à la transparence de l'air.

L'approche de l'équinoxe du printemps change la face de la terre ; le vent embrasé du sud commence à souffler, mais il dure rarement plus de trois jours de suite. Dès que ce vent de sud, nommé *khamsin* en Égypte, *samiel* en Arabie, et *simoun* dans le désert, commence à souffler, l'atmosphère se trouble, souvent une teinte de pourpre la colore ; l'air perd son élasticité ; une chaleur sèche et brûlante règne partout, en même temps que des tourbillons, semblables aux émanations d'une fournaise ardente, se succèdent par intervalles. Cette saison du *khamsin* est la seule où l'atmosphère de l'Égypte soit généralement malsaine. C'est alors que se montre dans toute sa puissance redoutable la *peste*, cette maladie dont l'origine échappe encore aux recherches de la science. Il nous paraît prouvé que la peste est indigène en Égypte, et non pas apportée d'autres contrées. L'ancienne Égypte n'était pas exempte de ce fléau ; des passages d'*Arétée* prouvent qu'une maladie très-voisine de la peste était regardée comme endémique en Syrie et en Égypte.

L'ophthalmie fait les plus grands ravages pendant la saison du débordement. Comme elle attaque surtout ceux qui dorment en plein air, il est naturel d'en chercher la cause dans les rosées très-abondantes qui tombent pendant la nuit. Le *natron*, dont le sol de l'Égypte est imprégné, communique à l'air ses qualités salines et mordantes.

C'est à une atmosphère si singulièrement constituée, c'est aux inondations du Nil que l'Égypte doit l'avantage de réunir presque tous les végétaux cultivés de l'ancien continent. On peut diviser toutes les cultures d'Égypte en deux grandes classes : les unes ont lieu sur les terres arrosées par le débordement naturel du fleuve, et les autres sur les terres où l'inondation ne parvient pas, et où l'on y supplée par des irrigations artificielles.

Parmi les premières, on remarque le froment, l'orge, l'épeautre, les fèves, les lentilles, le sésame, la moutarde, le lin, l'anis, le carthame ou safranon, la gaude, le tabac, le lupin, le pois chiche, le *barsim* ou trèfle d'Égypte, le fenugrec, la pastèque, le melon, les concombres divers et

la laitue. L'orge à six rangs de grains sert en grande partie à la nourriture du bétail et des chevaux. Les cucurbitacées, ainsi que les tabacs et les lupins, couvrent ordinairement les bords du fleuve à mesure que l'eau baisse. Les melons et les concombres grossissent pour ainsi dire à vue d'œil ; en 24 heures ils gagnent 24 pouces de volume, mais la plupart ont la chair fade et aqueuse; le tabac a peu de force. La gaude est presque toujours cultivée dans les canaux, lorsque l'eau s'en retire ; le lin, dans plusieurs cantons, se cultive aussi dans les terres arrosées artificiellement. Ces cultures sont peu pénibles; après un léger travail préparatoire, ou un léger labour, les semences sont confiées à la terre encore humide et vaseuse.

La seconde espèce de culture exige plus de soin et de travail ; c'est celle des terres qui, par leur élévation, ou par les moyens qu'offrent les localités de les garantir de l'inondation du fleuve, sont destinées à des plantes qui ont besoin d'arrosements réitérés pendant la végétation. Ces cultures ont lieu principalement sur les bords du Nil, dans la haute Égypte, dans le Fayoum et dans la partie la plus basse de l'Égypte, où les eaux déjà épuisées du Nil ne suffisent plus à couvrir toutes les terres. Dans la haute Égypte, ces terrains sont principalement plantés en *holcus-doura*, nourriture générale du peuple : on en mange le grain tandis qu'il est en lait, après l'avoir fait griller comme le maïs ; on mâche la canne verte, comme celle du sucre ; la moelle sèche sert d'amadou ; la feuille nourrit le bétail ; la canne remplace le bois pour chauffer le four ; du grain on fait de la farine, et de cette farine des galettes ; mais tous ces mets ne flattent guère nos palais européens. La haute Égypte nourrit encore, sur ces sortes de terres, la canne à sucre, dont la végétation s'accomplit là dans une saison : on y cultive aussi l'indigo, le coton, et dans le voisinage des villes quelques plantes potagères. Le Fayoum se distingue par la culture des rosiers, qui fournissent l'eau de rose recherchée dans tout l'Orient. La partie la plus basse de l'Égypte abonde en riz et plantes potagères.

Toutes les terres de cette seconde espèce de culture sont divisées par carrés factices, qui sont séparés par de petites digues sur lesquelles est pratiquée une rigole. Toutes ces rigoles communiquent entre elles : l'eau est élevée au moyen d'un balancier muni d'un poids à l'arrière, qui aide à l'ascension du seau suspendu à l'extrémité la plus longue du le

vier, et qu'un homme, par un léger mouvement, fait descendre : on verse l'eau, au moment de l'ascension, dans un réservoir, d'où elle s'écoule par les rigoles vers le point où l'ouvrier chargé de ce travail dirige son emploi. Le mouvement de ce ce balancier ne pouvant pas élever l'eau à plus de six pieds, les cultivateurs sont obligés d'établir autant de bassins et de balanciers qu'il y a de fois cette élévation entre le niveau du fleuve et celui du sol. Dans le Fayoum, les eaux destinées à arroser les terres situées sur le penchant des collines et au fond de la vallée, sont d'abord élevées au moyen de la bascule appelée *delou* ou *chalouf ;* elles sont reçues dans des rigoles horizontales, et tombent ensuite, de rigole en rigole, sur des plans inférieurs disposés comme les degrés d'un amphithéâtre sur le penchant des collines.

Passons aux arbres fruitiers. Quelques espèces de l'Europe ne viennent pas ici ; de ce nombre sont l'amandier, le noyer et le cerisier. La poire, la pomme, la pêche et la prune ne sont ni abondantes ni de bonne qualité ; mais les citrons, les limons, les oranges, les grenades, les abricots prospèrent à côté du bananier, dont une seule tige porte quelquefois 500 fruits, du sycomore ou *figuier de Pharaon*, moins estimé pour ses fruits que pour son vaste et épais ombrage, du caroubier, du jujubier, du tamarinier et d'autres arbres, parmi lesquels aucun n'égale en nombre ni en utilité le palmier-dattier, cultivé aussi bien dans les terres inondées naturellement que dans celles qui sont arrosées artificiellement : on en voit des plantations de 3 à 400, quelquefois même de plusieurs milliers. L'olivier ne se rencontre que dans les jardins ; il y en a cependant quelques plantations dans le Fayoum, La vigne formait jadis une branche de culture intéressante. Aujourd'hui la vigne n'est cultivée en Égypte que pour donner de l'ombrage et des raisins ; quelques chrétiens récoltent cependant encore un peu de vin médiocre dans le Fayoum.

Une production d'Égypte, fameuse chez les anciens, était le *lotus*. Ce mot était pris dans des sens différents. La plante proprement nommée *lotus* est une espèce de *nymphæa* ou lis d'eau, qui, lorsque l'inondation cesse, couvre tous les canaux et tous les étangs de ses larges feuilles rondes, parmi lesquelles des fleurs, en forme de coupe et d'un blanc éblouissant ou d'un bleu de ciel, reposent sur la surface de l'eau avec une grâce inimitable. On distingue deux espèces de *lotus*, le blanc et le

bleu, tous deux connus des anciens qui, ce pendant, ont plus souvent parlé du bleu. Le lis rose du Nil, ou fève d'Égypte, qui est sculpté fréquemment sur les monuments antiques de l'Égypte, ne se trouve plus aujourd'hui dans cette contrée : cette plante, qu'on a retrouvée dans l'Inde, est le *nymphæa nelumbo*. Mais les fruits du *lotus* vantés par Homère, et qui charmaient les compagnons d'Ulysse, étaient ceux de l'arbre nommé aujourd'hui *jujubier*, *zizyphus lotus*. Enfin, la plante nommée par Pline *faba græca* ou *lotus* est le *dispyros lotus*, espèce de plaqueminier ou d'ébénier. Le *papyrus*, également célèbre dans l'antiquité, a été retrouvé dans le *cyperus papyrus* de Linné. La *colocase*, si renommée anciennement, se cultive encore aujourd'hui en Égypte pour ses grosses racines nourrissantes.

L'Égypte, si riche en végétaux cultivés, manque de forêts. Les bords du fleuve et des canaux offrent quelques taillis d'acacias et de mimosas du Nil ; ils sont ornés de bosquets de lauriers-rose, de *saules-kalef*, de cassies et d'autres arbrisseaux. Le cactus forme dans le Fayoum des haies impénétrables ; mais cette apparence illusoire de forêts ne dispense pas l'Égypte de chercher en Caramanie tout son bois de chauffage. Les paysans brûlent la bouse de vache, et la recherchent avec un soin presque risible : à peine un de ces bestiaux montre-t-il l'envie de satisfaire à ses besoins, qu'aussitôt le paysan accourt et tend la main pour recueillir ce dont l'animal veut se débarrasser.

Le règne animal de l'Égypte nous arrêtera moins longtemps. Le manque de prairies empêche la multiplication des bestiaux ; on est obligé de les nourrir à l'étable pendant l'inondation. Les Mamelouks entretenaient une belle race de chevaux de selle. Les ânes, les mulets et les chameaux se montrent ici dans toute leur vigueur. Les buffles sont très-nombreux. L'Égypte inférieure possède le mouton de Barbarie. Les grands animaux féroces ne trouvent guère d'aliment ni d'asile dans ce pays : le chacal et l'hyène y sont communs, mais le lion s'y montre rarement à la poursuite des gazelles qui parcourent les déserts de la Thébaïde. Le crocodile et l'hippopotame, ces habitants primitifs du Nil, paraissent bannis de la basse Égypte, mais on les voit encore dans la haute. Les îles voisines des cataractes sont quelquefois entièrement couvertes de troupeaux de crocodiles qui y déposent leurs œufs. La voracité de l'hippopotame, en anéantissant ses moyens de subsis-

tance, en fait diminuer la race. On sait depuis longtemps que l'ichneumon n'est pas domestique en Égypte, comme l'avait cru Buffon. L'ichneumon est l'animal même que les anciens désignaient sous ce nom, et qu'on n'a trouvé que dans cette contrée. On a récemment enrichi la zoologie de plusieurs animaux rapportés d'Égypte, parmi lesquels on remarque la gerboise, une nouvelle espèce de lièvre, une de renard, une de hérisson, une de chauve-souris, quatre de rats, dont deux épineux. On y a trouvé le *coluber haje*, qui est figuré dans tous les hiéroglyphes comme l'emblème de la providence ; et le *coluber vipera*, qui est la vraie vipère des anciens.

Le Nil paraît nourrir des poissons singuliers, jusqu'ici inconnus aux naturalistes ; le *polyptère bichir*, décrit par M. Geoffroy Saint-Hilaire, en offre un exemple remarquable. Ce naturaliste a observé qu'en général les oiseaux en Egypte étaient peu différents de ceux d'Europe. Il a vu l'oie d'Egypte représentée, sur tous les temples de l'Egypte supérieure, tant par des sculptures que par des peintures coloriées ; il ne doute nullement que cet oiseau ne soit le *chenalopeæ* d'Hérodote, oiseau auquel les anciens Egyptiens rendaient des honneurs divins, et avaient même dédié une ville nommée *Chenoboscion*. L'*ibis*, qui était censé chasser les serpents, est, selon Cuvier, une espèce de courlis nommé aujourd'hui *abouhannes*. Grobert et Geoffroy Saint-Hilaire en ont rapporté des momies, apprêtées et ensevelies avec des soins superstitieux. Les Egyptiens nourrissent une grande quantité d'abeilles, et les font voyager sur le Nil pour les faire jouir de l'avantage des différents climats et des différentes productions de la haute et basse Egypte. Les abeilles se répandent sur les deux rivages, et retournent exactement le soir à leur bateau

CHAPITRE TROISIÈME.

ÉGYPTE.

Description topographique et tableau politique de l'Égypte.

Les anciens avaient divisé l'Egypte, d'après une indication donnée par le cours du fleuve, en *haute Egypte*, nommée *Thébaïde*, à cause de Thèbes qui en était la capitale ; *Egypte du milieu*, appelée aussi *Heptanomie*, et enfin *basse Égypte* ou *Delta*, qui s'étendait jusqu'à la mer.

Les Arabes et les Ottomans n'ont fait que changer ces noms. Les Français y trouvèrent les divisions suivantes : 1° Le *Saïd* ou la haute Egypte, renfermant les provinces de *Thèbes*, *Girgéh* et de *Syouth* ; 2° le *Vostani*, ou l'Egypte du milieu, comprenait les provinces de *Fayoum*, *Béni-Souef* et *Minyeh* ; 3° le *Bahari*, ou la basse Egypte, embrassait les provinces de *Bahhyréh*, *Rosette* ou *Rachyd*, *Gharbyéh*, *Ménouf*, *Mansourah*, *Charkyéh*, et le district du *Caire*, composé des subdivisions *Kélioubeh* et *Atfihiéh*.

Il faut observer que la dénomination de haute Egypte, prise dans un sens rigoureusement physique, est quelquefois étendue à toutes les provinces au-dessus du Caire. C'est d'après ce principe qu'Aboulféda et Ibn-Haukal divisent l'Egypte en deux parties : le *Rif* et le *Saïd*, c'est-à-dire la côte et le haut pays. Un autre Arabe appelle ces divisions *Kibli* et *Bahari*, c'est-à-dire le midi et le rivage. Les divisions administratives de l'Egypte se prêtent difficilement à une description topographique ; nous nous conformerons donc à la division ancienne en trois régions.

SECT. 1re. — *Bahari, Delta ou basse Égypte.*

La ville la plus importante de la basse Egypte est *Alexandrie*, appelée *Iskendérièh* par les Arabes et les Turcs. Elle fut jadis la capitale de toute l'Egypte et l'une des villes les plus célèbres de l'ancien monde. Son fondateur, qui fut le fameux conquérant dont elle porte le nom, la bâtit dans une situation extrêmement favorable au commerce, et elle dut en effet sa prospérité au commerce entre l'Inde et l'Europe dont elle devint le siége principal. Plus tard, sous les Ptolémées, dont elle fut la résidence, Alexandrie acquit un nouveau genre de gloire; sa renommée littéraire éclipsa presque celle d'Athènes; à l'époque même où elle fut soumise au joug romain, elle eut le rang de la seconde ville de l'empire. Mais l'invasion des Arabes lui porta un coup mortel, ces nouveaux conquérants ayant montré de très-bonne heure une préférence décidée pour le Caire, qui les mettait en rapport avec la Syrie, l'Arabie et leurs autres provinces orientales. Néanmoins, Alexandrie continua d'être florissante, aussi longtemps qu'elle fut le point central du commerce avec l'Inde. Mais, lorsque la route du cap de Bonne-Espérance fut découverte, elle déclina rapidement. Sa population tomba de 300,000 âmes à 15,000. Aujourd'hui, grâce aux améliorations qu'elle doit à Méhémet-Ali, qui a rouvert la communication par eau entre la ville et le Nil, grâce aussi à la navigation à la vapeur qui habitue le commerce de l'Inde à reprendre son ancienne voie de la mer Rouge, elle a pris une activité nouvelle et compte une population de 40,000 habitants.

L'approche d'Alexandrie, en venant de l'ouest, n'est pas sans quelque danger, à cause de l'uniformité de la côte qui est basse et sablonneuse, et qui n'offre aucun objet propre à guider la course des navires. Le premier point de reconnaissance que l'on aperçoive consiste en deux éminences surmontées d'une tour appelée *Abousir* ou *Tour des Arabes*. Bientôt la *colonne de Pompée* sert de guide au marin. Il ne reste plus aucun vestige de son célèbre *phare*; son emplacement même est incertain. Alexandrie a deux ports, l'ancien et le nouveau. Le premier est commode, quoique l'entrée en soit difficile; mais il est exclusivement réservé aux Musulmans. Les Européens sont obligés de se contenter du second, qui a un fond de roche et n'offre qu'un mouillage peu sûr. La

nouvelle Alexandrie est tout entière bâtie hors de l'enceinte de la ville antique. Son aspect est triste, sombre et misérable, et l'on n'y rencontre aucun édifice remarquable. Mais, en sortant de la ville moderne, on a sous les yeux une vaste plaine couverte de ruines, murs écroulés, portiques renversés, colonnes antiques brisées, et tombeaux modernes également ruinés; les restes de l'ancienne cité sont entremêlés de palmiers et de nopals, et n'ont d'autres habitants que les hiboux, les chauves-souris et les chacals. On découvre encore les vestiges des immenses réservoirs qui fournissaient d'eau sa nombreuse population. Il n'en reste plus que douze qui suffisent aux besoins de la ville actuelle. A partir de l'extrémité de l'ancienne ville, on voit le long de la côte, sur une étendue de près de deux kilomètres, une série de tombeaux taillés dans le rocher; chacun d'eux paraît avoir contenu trois corps. Ces monuments, auxquels on a donné le nom de *nécropole* ou *cité des morts*, sont presque tous vides, les Arabes les ayant saccagés dans l'espérance illusoire d'y trouver des trésors.

Parmi les débris antiques que présente l'antique cité d'Alexandre, on remarque surtout trois monuments que le temps et les ravages de la guerre ont respectés. Le plus célèbre est la *Colonne* dite de *Pompée*; mais il est évident qu'elle a été seulement érigée sous les empereurs, peut-être sous Dioclétien. Sa hauteur a été fort exagérée par les voyageurs : elle ne dépasse pas 29 mètres. La base, le fût et le chapiteau ont été taillés chacun dans un seul bloc de granit de la plus grande beauté. On cite encore deux obélisques d'environ 18 mètres de hauteur, et formés également d'un seul bloc de granit. On les appelle vulgairement les *Aiguilles de Cléopâtre*. Un seul de ces obélisques est debout.

Alexandrie est bâtie sur une étroite langue de terre qui sépare le vaste *lac Maréotis*, nommé *Mariout* par les Arabes, de la Méditerranée. Ce lac, dont la forme est très-irrégulière, a environ 90 kilomètres de longueur sur 35 dans sa plus grande largeur; mais dans la partie occidentale qui est parallèle à la mer, cette largeur se réduit à 6 ou 7. Il était presque à sec, lorsque les Anglais, en 1801, y ouvrirent une entrée aux eaux de la mer afin de couper l'armée française du Caire. Sa profondeur est, du reste, peu considérable; on le passe en plusieurs endroits à gué ou sur des chaussées construites par les Arabes. A l'ouest et au sud, le lac est entouré de vastes déserts qui séparent Alexandrie du reste de l'Égypte

habitée. Il en était autrement dans l'antiquité, où cette région formait le *nome Maréotique*, dans le territoire duquel s'élevaient plusieurs villes énumérées par Ptolémée. Sous l'empire, il était rempli de couvents. A l'extrémité ouest du lac, un pauvre village arabe occupe l'emplacement de l'ancienne *Toposiris*, où l'on remarque une tour élevée nommée *Koum Abousir* ou *Tour des Arabes*, dont nous avons déjà parlé. Sur le bord occidental du lac, près d'un endroit appelé *Abou-el-Kheir*, une double muraille, de vastes jetées solidement construites et de nombreux décombres semés sur un vaste espace, indiquent le lieu où s'élevait jadis la riche et importante ville de *Marea*. Il suffirait, pour rendre à la culture ce vaste district, de rétablir quelques-uns des anciens canaux.

La province de Bahireh, la plus occidentale du Delta, est traversée par le *canal Mahmoudiéh*, qui met en communication Alexandrie avec le Nil, et part de celui-ci près de *Ramanièh*, petite ville dont les Français avaient fait, en 1801, un poste fortifié. Ce district est moins bien arrosé que les autres parties du Delta. La principale culture est celle du coton; on en voit d'immenses plantations aux environs de *Damanhour*, l'antique *Hermopolis parva*, assez grande ville située au centre de la province.

A partir d'Alexandrie, la langue de terre entre le lac Maréotis et la mer s'étend à l'est et se prolonge par le *lac Maadieh* jusqu'au château d'*Aboukir*, près de l'ancienne *Canope*, si célèbre par son temple de Sérapis et ses fêtes licencieuses. La rade d'Aboukir est fameuse dans l'histoire moderne par la destruction de la flotte française et par la victoire que remportèrent nos soldats sur l'armée turque. Vers l'extrémité du lac Maadieh commence le *lac d'Edkou*, qui a environ 25 kilomètres de longueur. Ce dernier communique avec la mer à son extrémité ouest; mais ensuite, il en est séparé par une langue de terre étroite et stérile, composée de sables mouvants. La route à travers ces sables est marquée de distance en distance par des colonnes : elle conduit à Rosette.

Rosette, appelée *Rachyd* par les Arabes, est située à l'embouchure de la branche la plus occidentale du Nil. Elle est mieux bâtie qu'Alexandrie ; ses maisons sont construites en briques, et quoique ses rues soient étroites et sombres, la ville présente un aspect plus agréable que la plupart des villes de l'Orient. On y remarque une belle mosquée. Avant le rétablissement du canal d'Alexandrie, elle était le centre du commerce avec le Caire et la haute Egypte; depuis, son commerce a décliné. Elle

possède quelques manufactures de coton et de lin. La population actuelle ne saurait dépasser 15,000 âmes.

En remontant la branche du Nil qui débouche à Rosette, on arrive à *Metoubis*, petite ville signalée pour la dépravation des mœurs de ses habitants. Plus haut, on trouve *Fouah*, ville de 6,000 habitants, dont le commerce est bien déchu. Le *canal d'Hasbabi*, qui est dérivé de la partie supérieure de la branche de Damiette, et qui se termine au lac Bourlos, marche parallèlement à la branche de Rosette à une distance de 9 à 10 kilomètres, et communique avec celle-ci par plusieurs canaux secondaires. Sur cette branche, le misérable village de *Sa-el-Hadjar* occupe l'emplacement de l'antique *Saïs* qui fut la résidence des Pharaons et le siége primitif de la colonie par qui Athènes fut fondée. Des débris et des ruines de tout genre attestent encore la splendeur de l'ancienne cité.

Plus au sud, à 18 kilomètres environ de la branche Bolbitine du Nil, on remarque *Tantah*, l'une des villes les plus populeuses du Delta, quoiqu'elle n'ait pas plus de 10,000 habitants. Elle est importante par le *tombeau de Seyd-Ahmed-el-Bedaoui*, qui y attire trois fois par an une foule de pèlerins accourus de toute l'Égypte, de la Turquie, de la Syrie, de la Perse, du Hedjaz, de la Barbarie, de l'Abyssinie et du Darfour. Au mois d'avril, on y voit quelquefois 150,000 hommes. Suivant l'usage de l'Orient, le commerce et le plaisir s'allient à la superstition; cette réunion donne lieu à une foire immense, et les baladins, les jongleurs, les danseuses et les filles de joie, ne manquent pas de venir en foule exercer également leurs talents et leur industrie. La *mosquée*, érigée par le sultan Malik-el-Nassir, en l'honneur du saint, est un des plus beaux monuments de l'Égypte moderne.

La partie supérieure du Delta, appelée *Menoufieh*, est une des contrées les plus agréables et les plus fertiles de l'Égypte. Un large canal qui va d'une branche à l'autre, la traverse; et quoique, pendant l'inondation, elle soit complétement recouverte par les eaux, celles-ci n'y séjournent pas aussi longtemps que dans les parties inférieures du Delta, et n'y rendent pas l'air aussi malsain. *Menouf*, avec 4,000 âmes, en est la ville la plus considérable.

En descendant la branche de Damiette, nous la trouvons, comme celle de Rosette, accompagne par un canal parallèle, appelé d'abord *ca-*

nal de Karinaïn et ensuite *canal de Melig*. A ce dernier village, il envoie une branche à travers le Delta, puis se perd dans le lac Bourlos. Ce canal paraît être l'ancienne *branche Sébennytique*, car nulle part il ne présente l'apparence du travail de l'homme. Les bords du Nil sont ici plus beaux et plus fertiles encore que sur la branche opposée : tous les 5 à 6 kilomètres, on rencontre un bourg ou un village qu'entourent des bouquets de palmiers. Parmi ces villages, nous citerons *Ben-al-Hassar*, au nord duquel on remarque les ruines de l'ancienne *Bubaste*, suivant Pococke ; et le bourg d'*Abousir*, qui occupe l'emplacement de *Busiris*, fameuse dans l'antiquité par son temple d'Isis et par les fêtes qu'on y célébrait en l'honneur de cette déesse. A une lieue et demie plus bas, on trouve *Semenhoud*, gros bourg de 4 à 5,000 âmes, florissant par son commerce. Il représente l'ancienne *Sebennytus*. *Mahallet*, grande ville de 15,000 habitants, est située sur le canal de Karinaïn, à 7 kilomètres à l'ouest de Semenhoud; c'est la ville la plus commerçante et la plus industrieuse du Delta. On y fabrique des soieries, et spécialement une sorte de mouchoirs en toile à bordures de soie, dont on se sert dans les bains. Les mœurs des habitants passent pour être fort dépravées : on y compte un grand nombre de filles de joie qui jouissent ici de beaucoup plus de liberté que dans le reste de l'Égypte. Plus au nord, sur le même canal, on voit les ruines de *Behbeys*, les plus considérables de toutes celles qui existent encore dans le Delta. Au centre d'une enceinte de briques, d'environ 1,200 pieds sur 800, on remarque les restes d'un édifice antique, long de 160 pieds et large de 100. Ils forment une masse de débris, parmi lesquels on distingue des colonnes, des chapiteaux à tête d'Isis, tous couverts de bas-reliefs très-bien exécutés. Ces fragments sont tous en magnifique granit rouge de Syène. Plus bas, sur la rive droite du Nil, des minarets élevés annoncent de loin *Mansourah*, ville de 6,000 âmes, fameuse par la bataille où saint Louis fut fait prisonnier.

Enfin deux lieues au-dessus de l'embouchure du Nil, s'élève *Damiette* avec 30,000 habitants. La ville est très-grande, mais mal bâtie ; elle renferme de belles mosquées. Elle est le marché principal pour les productions du Delta, et surtout pour le riz. La population passe pour très-fanatique ; un chrétien n'y peut paraître sans être insulté : c'est toujours l'islamisme du temps passé. Damiette n'a pas de port ; les vaisseaux jettent l'ancre dans une rade fort peu sûre située à l'embouchure du

fleuve; et des barques font le service de transport de la ville à la rade. La Damiette ancienne, *Thamiatis*, était bâtie sur la rade même; elle fut détruite pendant les croisades. La ville actuelle date seulement de 1260. C'est donc à tort que l'on a attribué aux atterissements formés par le Nil l'éloignement de cette ville des bords de la Méditerranée.

Il nous reste à décrire la base du Delta, ou la côte entre Rosette et Damiette. Elle représente une zone de 3 à 4 lieues de largeur, qui consiste en une plaine sablonneuse ou marécageuse. Une grande partie de cet espace est occupée par le *lac Bourlos* qui a environ 8 lieues de long sur 2 de large. De même que le lac Maréotis et celui d'Edkou, il est peu profond, et n'est séparé de la mer que par une langue de terre étroite. Il communique avec la Méditerranée par une ouverture qui paraît être la bouche de l'ancienne branche Sébennytique. C'est ici qu'on place l'*Eléarchie* ou les *Bucolies*, c'est-à-dire le pays des marais et des pasteurs de buffles, qui fut plusieurs fois le refuge des rois d'Égyte, renversés du trône par une invasion ou par une insurrection. Ce canton portait en égyptien le nom de *Baschmour*, qui a été donné au troisième dialecte de l'ancienne langue de l'Égypte. Les sauvages baschmouriens vivaient tantôt sur leurs barques, et tantôt parmi les roseaux qui couvraient leurs rivages marécageux : tel paraît être encore l'état des Égyptiens qui habitent autour du lac Bourlos.

La contrée située à l'est de la branche de Damiette est beaucoup moins importante que les districts du Delta proprement dit. Dans l'antiquité cependant, elle était arrosée par deux grandes branches : la *branche Tanitique* et la *branche Pélusiaque*, qui s'écoulaient dans le lac Menzaleh. On distingue encore les traces de leur ancien lit. Malus a suivi toute la branche Tanitique, connue aujourd'hui sous le nom de *canal de Moëz*, depuis le village situé à 13 lieues au nord du Caire, où elle part de la branche de Damiette. Elle devait son nom à la ville de *Tanis* située vers son embouchure, et dont l'emplacement est marqué par le village de *San* et par les débris qu'on y rencontre. Ce canal est encore navigable pour les petites barques : il serait facile de lui rendre toute son ancienne importance. Même aujourd'hui, il fournit d'amples moyens d'irrigation et de culture; ses bords supérieurs principalement sont remarquables par leur fertilité : la partie inférieure même renferme de beaux villages. La plupart de ces villages sont fortifiés par crainte des

incursions des Arabes bédouins. A 7 lieues environ au-dessous du commencement du canal, près du village de *Tell-Bastah*, Malus a observé des ruines immenses qu'il croit être celles de *Bubaste*; elles consistent en énormes masses granitiques plus ou moins mutilées et couvertes de caractères hiéroglyphiques.

Sur les bords de l'ancienne branche Pélusiaque la culture est bien moins florissante, et les habitants sont bien plus exposés aux incursions des Bédouins. Les endroits les plus importants de cette région sont *Belbeys* et *Salahieh*, petites villes fortifiées, qui forment des portes militaires pour protéger le Delta du côté de la Syrie. Le district situé plus au sud, entre ces canaux et le Caire, porte le nom de *Kelioub*. Il est assez bien arrosé et abonde en bestiaux. Un village du même nom, peuplé de 1,500 âmes, en est le chef-lieu.

La partie basse de la province de Charkyeh n'offre guère, comme toute la côte méditerranéenne de l'Égypte, que des sables et des marécages. Elle est traversée par le *Menzaleh*, vaste lac peu profond, qu'une longue et étroite langue de terre sépare de la mer Méditerranée. Sa superficie est beaucoup plus considérable que celle des lacs Maréotis et Bourlos, car on lui donne 22 lieues de longueur sur 9 à 10 de largeur. Une saillie péninsulaire le divise en deux parties, et il communique avec la mer par deux ouvertures. Ce lac est extrêmement poissonneux. Les pêcheurs qui habitent ses bords, ainsi que les îles *Matharieh*, situées près de la péninsule, sont robustes, vigoureux, mais aussi sauvages que ceux qui demeurent dans le voisinage du lac Bourlos. La petite ville de *Menzaleh*, avec 2,000 âmes, est bâtie sur la péninsule dont nous venons de parler.

SECT. 2e. — *Vostani ou Égypte moyenne.*

Lorsqu'on a dépassé l'angle formé par les deux branches divergentes du Nil qui forment le Delta, on entre dans l'Égypte moyenne. Ici, à une lieue à l'est du fleuve, on trouve d'abord le village de *Matarych*, remarquable par les ruines qui subsistent dans son voisinage. Ces ruines sont les restes de la ville antique appelée *On* dans l'Écriture et *Héliopolis* par les Grecs, à cause de son magnifique temple dédié au *Soleil*. Elle était célèbre par la beauté de ses temples et par son collége où les prê-

au-dessous du
Malus a observé
elles consistent
et couvertes de

ulture est bien
aux incursions
tte région sont
es portes mili-
trict situé plus
Kelioub. Il est
u même nom,

guère, comme
s et des maré-
ofond, qu'une
diterranée. Sa
cs Maréotis et
10 de largeur.
communique
poissonneux.
harieh, situées
aussi sauva-
los. La petite
le dont nous

s divergentes
enne. Ici, à
e *Matarych*,
e. Ces ruines
et *Héliopolis*
Soleil. Elle
où les prê-

tres enseignaient les hautes sciences, telles que la philoso[illegible] tronomie; ce fut à leur école qu'Hérodote, Platon et Eudoxe [illegible]struisirent dans les sciences et les mystères des Égyptiens. Déjà, du temps de Strabon, cette grande ville était presque déserte. On remarque, parmi ses ruines, un obélisque qui a 67 pieds de hauteur, plusieurs sphynx et d'énormes pierres couvertes d'hiéroglyphes.

Enfin la plaine cesse d'étaler ses richesses monotones. Le mont *Mokattam* élance ses cimes arides à l'est; de l'autre côté, se présente *Gizeh* avec ses éternelles pyramides. C'est vis-à-vis de ces monuments que l'œil découvre successivement sur la rive orientale du grand fleuve les villes de *Boulak*, du *Nouveau-Caire* et du *Vieux-Caire*.

Boulak est le port du Caire, et sert à recevoir les vaisseaux qui ont remonté le Nil. Il présente tout le tumulte et la confusion du commerce. La ville est fort étendue, quoique la population ne dépasse pas 18,000 âmes; mais elle renferme de nombreux jardins. C'est à Boulak que Méhémet-Ali a établi l'*Ecole polytechnique*, qui a fourni d'utiles sujets à l'Égypte, et une *imprimerie* qui a reproduit en arabe plusieurs des livres scientifiques de l'Europe. Parmi ses édifices, nous citerons la *Douane*, le *bazar* et des *bains* magnifiques. Les barques qui viennent de la haute Égypte s'arrêtent au port du *Vieux-Caire*, appelé *Foskak* par les Arabes. La ville est presque déserte pendant la plus grande partie de l'année. Elle est principalement habitée par des Coptes. Ils y possèdent douze églises, dont plusieurs sont vastes et somptueuses. Le patriarche de cette nation y réside. Ce que le Vieux-Caire renferme de plus curieux, ce sont les *Greniers* dits de *Joseph*. Ces fameux greniers consistent simplement en 7 grandes cours carrées entourées de murs en briques, hauts de 15 pieds. Dans ces cours, s'élèvent des tas de blé d'une hauteur prodigieuse, qui sont couverts avec des nattes.

Entre ces deux villes s'étend le *Nouveau-Caire*, appelé avec emphase par les Orientaux le *Grand-Caire*, et dont le nom *El-Kahira* signifie *le Victorieux*. Les Orientaux regardent le Caire comme la reine des cités, comme la ville sans rivale. Sa splendeur forme un des thèmes favoris des contes de l'Orient. Le Caire a été fondé en 973, par Al-Mansour, le premier des kalifes fathimites qui ait régné en Égypte. En 1176, Saladin l'entoura d'une forte muraille, et le Caire éclipsa bientôt Alexandrie. La ville est éloignée du Nil d'environ 2,500 mètres, et s'étend vers les

montagnes de l'est, à peu près de 5 kilomètres. Elle occupe une surface considérable, comme toutes les grandes villes de l'Orient; mais dans cette vaste enceinte de 25 kilomètres de tour environ, on ne trouve que des rues étroites, tortueuses et non pavées; les maisons sont mal construites, en mauvaises briques ou en terre; mais, ce qui est remarquable, c'est qu'elles ont deux et jusqu'à trois étages, contre l'usage du pays. Comme elles ne sont éclairées que par des fenêtres sur des cours intérieures, elles présentent du côté de la rue l'aspect de prisons. Ce qui égaie un peu le Caire, ce sont plusieurs places publiques spacieuses, et quelques beaux édifices. Parmi ces places publiques, les plus remarquables sont celles nommées *Birket-el-Ezbekieh* et *Birket-el-Fil*, qui sont inondées pendant l'été. La première, dont la superficie égale à peu près celle de l'intérieur du Champ-de-Mars à Paris, offre un spectacle féerique lorsque des centaines de barques illuminées la sillonnent pendant la nuit, à l'époque de la plus forte crue du Nil.

Le Caire renferme 411 mosquées grandes ou petites. Sur ce nombre, il en est une trentaine qui méritent d'attirer l'attention des curieux. La *mosquée de Touloun* est regardée comme le plus beau monument arabe qui reste en Égypte, quoiqu'elle soit à moitié ruinée; on admire surtout la délicatesse de ses sculptures, et ses beaux portiques en arcades de forme ogivale. Cet édifice ayant été construit dans le IXe siècle, il est incontestable que ce sont les architectes arabes qui ont fourni aux chrétiens le type de l'architecture dite gothique. La *mosquée d'El-Hakem* est également remarquable par son antiquité, son étendue et ses ornements. Celle du *sultan Hassan*, bâtie au pied d'une éminence où est la citadelle, est très-grande. Elle forme un carré long couronné tout autour d'une corniche très-saillante et ornée de sculptures. On remarque la grandeur et l'élévation de sa coupole, l'élévation de ses deux minarets, la variété des marbres qu'on a prodigués à l'intérieur et son pavé en mosaïque. La mosquée d'*El-Azhar* se distingue par sa coupole magnifique; ses dépendances offrent une grande quantité d'appartements destinés à loger les pèlerins qui vont à la Mecque; mais, ce qui la rend surtout célèbre, c'est le *Collége* qui y est annexé, et qui est le premier du pays. C'est là qu'enseignent les plus célèbres docteurs de l'Islamisme; une *bibliothèque* établie dans le Collége facilite les études des élèves.

On remarque encore trois ou quatre belles portes : celle appelée *Bab-*

el-Soutoub (porte de la Victoire), est la plus magnifique de toutes. Parmi les bains, au nombre de 70, on en compte plusieurs, tels que ceux d'*Omman-Jezbak*, d'*El-Sultan*, d'*El-Moyed*, d'*El-Tanbaleh*, de *Sounkor*, d'*El-Soukkarieh*, qui méritent d'être cités pour leur étendue et leurs richesses. On doit encore mentionner les *citernes*, au nombre de 300, quelques-uns des *bazars*, les jardins, surtout celui dit *Gheit-Kazim-Bey*, où se réunissaient les membres de l'Institut d'Égypte, et les vastes *cimetières* où l'on admire plusieurs tombeaux magnifiques.

La citadelle est bâtie sur une colline du mont Mokattam, qui domine la ville. C'est la résidence ordinaire du vice-roi, qui y occupe un *palais* magnifique. Méhémet-Ali y a récemment fait construire une belle *mosquée*. Elle renferme encore un arsenal, une fonderie de canons, une imprimerie et l'Hôtel des monnaies. Enfin, on y voit les ruines du *Palais de Saladin*, ainsi que le fameux *Puits de Joseph*, creusé par les ordres du grand Saladin, appelé Joussouf par les Orientaux. Il a 280 pieds de profondeur. La population du Caire ne paraît pas être au-dessous de 350,000 âmes.

Les habitants du Caire, avides de spectacles comme tous ceux des grandes villes, sont surtout amusés par les jeux d'exercice, comme sauts, danses de cordes, luttes, tours de jongleurs; par les chants et les danses, par les théâtres de marionnettes et d'ombres chinoises, par les bouffons dont les plaisanteries obscènes et les jeux de mots grossiers excitent la gaieté d'un peuple ignorant et surtout corrompu. Les *almées*, ou improvisatrices, qui vont exercer leur art chez les riches, se distinguent pourtant de celles qui amusent le bas peuple. Elles viennent égayer la solitude du harem; elles apprennent aux femmes les airs nouveaux; elles déclament des poëmes d'autant plus intéressants qu'ils offrent le tableau vivant des mœurs du pays. Ces improvisatrices dont l'esprit est cultivé, ont une conversation agréable; elles parlent leur langue avec pureté. L'habitude où elles sont de se livrer à la poésie, leur rend familières les expressions les plus douces et les plus sonores; elles récitent avec beaucoup de grâce. Les almées font l'ornement de toutes les grandes fêtes. Pendant le repas, on les place dans une tribune où elles chantent : elles viennent ensuite dans la salle du festin former des danses ou plutôt des ballets pantomimes, dont les mystères de l'amour forment le sujet ordinaire. Alors elles quittent leurs voiles et en même

temps la pudeur de leur sexe : elles paraissent vêtues d'une gaze légère et transparente, ou parfois même entièrement nues; les tambours de basque, les castagnettes, les flûtes les animent. C'est ainsi que dans tous les pays du monde, la danse et la musique ne sont que les esclaves de la volupté et les alliées de la licence.

Dans les environs immédiats du Caire, on remarque l'*île de Rouda*, célèbre par ses beaux jardins et par son Nilomètre, sorte de colonne en assez mauvais état, qui sert à mesurer la crue du fleuve ; *Choubra*, petit village où Méhémet-Ali a fait construire une maison de plaisance magnifique et élever des jardins délicieux ; *Abou-Zabel*, petit endroit important par son *École de médecine et de chirurgie* et par son *Hôpital* où l'on soigne 1,200 malades.

En traversant le Nil, on arrive à *Ghizeh*, ville triste et mal bâtie, mais agréablement ombragée de dattiers, de sycomores et d'oliviers. On y remarque un beau palais entouré de vastes jardins. Mais ce qui rend cette petite ville célèbre, c'est le voisinage des trois grandes *pyramides*, qui par leur grandeur et leur renommée, ont effacé toutes celles dont l'Égypte est parsemée. La plus grande, appelée *pyramide de Chéops*, a 449 pieds 6 pouces (146 mètres) de hauteur perpendiculaire, et la longueur de sa base actuelle est de 716 pieds; mais on croit qu'avec l'ancien revêtement, l'élévation a dû être de 480 pieds, et la longueur de la base de 734 pieds 3 pouces. L'entrée de la grande pyramide, quelque soin qui ait été pris pour la dissimuler, a été découverte par les Arabes dans le IX^e^ siècle. On a suivi plusieurs longues galeries conduisant à deux chambres, dont la plus grande a 30 pieds sur 16, et renferme un sarcophage aujourd'hui vide. La seconde pyramide, ou *pyramide de Chéphrènes*, est haute d'environ 370 pieds. Belzoni, grâce à ses efforts persévérants, étant parvenu à découvrir son entrée que fermait un énorme bloc de granit, trouva, à l'extrémité d'une longue galerie, une chambre de 42 pieds sur 15 où reposait un sarcophage contenant quelques ossements qui furent reconnus paur être ceux d'un bœuf. Ce fait est un puissant argument en faveur de l'opinion des savants qui prétendent que les pyramides étaient des édifices religieux et non point des mausolés royaux. La troisième grande pyramide, qui porte le nom de *Mycerinus*, offre des dimensions bien moins considérables que les deux précédentes; mais elle les surpassait en beauté. Elle était entièrement revê-

tue en beau marbre de la Thébaïde, que les Arabes ont arraché pour en orner d'autres édifices.

A environ 300 pas de la seconde pyramide, on admire la statue gigantesque du *Sphynx*. Cette sculpture colosale a 140 pieds de longueur; la tête et le cou, les seules parties qui ne soint pas enfouies dans les sables, ont ensemble 27 pieds de hauteur.

En remontant le Nil, on voit *Sakkarah*, village près duquel s'élève un grand nombre de pyramides dont quelques-unes en briques. L'une d'elles, haute de plus de 300 pieds, aurait, suivant Champollion, 7,000 ans d'existence. Ces pyramides sont disposées sur une ligne de 4 lieues. Au pied de cette chaîne de monuments, s'étendait l'antique *Memphis*, dont les immenses édifices ont laissé quelques débris à *Mitrahineh*, et probablement jusque vers *Mohannan*. Les habitants font le commerce de *momies* ou de corps embaumés d'hommes et d'animaux sacrés qu'on tire des caveaux taillés dans les rochers. Sur la rive orientale se montre la fameuse mosquée *Atzar-en-Nehy*, très-fréquentée par les Musulmans du Caire, qui y viennent en pèlerinage visiter une pierre où ils voient les pieds du Prophète parfaitement empreints. *Atfieh*, l'ancienne *Aphroditopolis*, sur la rive droite du Nil, est une petite ville de 4,000 habitants.

Cette partie de l'Égypte, jusqu'à *Beni-Souef*, est loin d'offrir la même fertilité que le Delta : cependant elle n'est pas dépourvue de moyens d'irrigation. La pente du terrain présente certains obstacles; mais un gouvernement intelligent pourrait aisément remédier à ces difficultés. Les terres situées au pied des montagnes sont arrosées par une dérivation naturelle du Nil, appelée *Canal de Joseph*, dont la branche principale traverse le Fayoum, tandis qu'une autre s'étend jusqu'à la basse Égypte. *Beni-Souef*, sur la rive gauche du fleuve, est importante par son industrie, son commerce et sa population de 6,000 habitants. Elle est bâtie en briques, et possède des manufactures de toiles de coton et de tapis grossiers.

A l'ouest de Beni-Souef s'étend le *Fayoum*, dont le riche bassin apparaît comme une île entourée de déserts. Une ouverture à travers la chaîne lybienne, agrandie par une vaste coupure artificielle, a servi à conduire dans cette contrée une branche du Nil, qui en a fait une des parties les plus belles et les plus fertiles de l'Égypte. Cette branche, après avoir arrosé le pays par ses mille canaux, forme le lac de Fayoum,

l'ancien lac si célèbre sous le nom de *Mœris*, auquel les Arabes donnent aujourd'hui le nom de *Birket-el-Karoun*, ou lac de Caron. Ce lac, que les anciens comparaient à une mer, a 11 lieues de longueur sur une et demie à 2 de largeur; mais Jomard a observé qu'il n'occupe plus guère que le fond du lit qu'il remplissait jadis. En considérant l'immense étendue de ce bassin, on regarde généralement comme impossible qu'il soit l'ouvrage de l'art, ainsi que le prétendait l'antiquité. Pour y dériver les eaux du Nil, il aurait fallu enlever 3 millions de mètres cubes de terres ou de rochers. Cependant, si l'on réfléchit aux entreprises colossales exécutées par les anciens Égyptiens, il n'est pas permis de crier à l'impossibilité, d'autant que le creusement du lac Mœris passait, aux yeux des anciens, pour le plus prodigieux de ces travaux. Jomard a observé au passage à travers la montagne et dans le canal de Bahr-Balama, des traces évidentes de travaux d'art. Le lac Mœris formait le grand réservoir de l'Égypte; il servait à recevoir les eaux surabondantes, lorsque l'inondation était trop forte, et quand celle-ci était insuffisante, il épanchait ses trésors sur le pays.

Suivant Jomard, l'œil ne se lasse jamais de contempler les campagnes riantes du Fayoum, arrosées par des milliers de canaux qui y entretiennent une fraîcheur perpétuelle, et dont l'aspect forme le contraste le plus parfait avec les déserts voisins de la Lybie. On y récolte du blé, du riz, des dattes, du chanvre et des fruits délicieux. L'olivier et la vigne y prospèrent, et les vastes plantations de rosiers fournissent à la préparation d'une grande quantité d'essence de roses. Mais ce qui attire surtout l'attention des voyageurs, ce sont les antiquités du Fayoum. Indépendamment du lac Mœris, la tradition y place le fameux labyrinthe, l'une des plus prodigieuses merveilles du monde. Les savants ne sont pas d'accord sur son emplacement : les uns l'ont placé à un endroit situé à une lieue de l'extrémité ouest du lac, où l'on voit un édifice de 90 pieds de long sur 50 de large. Cet édifice offre de vastes appartements ornés dans le style égyptien, mais sans se distinguer pourtant par une magnificence extraordinaire. Ce qu'on y a découvert de plus remarquable est un passage ou mieux un trou long et étroit qui aboutit à une cellule de 6 pieds sur 4. Jomard, qui y a pénétré, a été frappé de son extrême sonorité et de la facilité avec laquelle la voix parcourait toute son étendue; il en a conclu avec raison, que cet endroit devait avoir été le siége de quelque oracle.

Mais en définitive, ses observations, ainsi que celles de Belzoni, établissent que cet édifice ne mérite ni par ses dimensions, ni par la disposition de ses appartements, d'être regardé comme le temple si renommé du Labyrinthe. Jomard a été plus heureux en cherchant ailleurs; à 10 kilomètres environ au sud de Medinet-el-Fayoum, s'élève une haute pyramide en briques près de laquelle s'étend une masse de ruines d'environ 900 pieds de longueur sur 400 de largeur. Tout cet espace est couvert de monceaux de pierres taillées et de matériaux entassés les uns sur les autres; cependant, en pénétrant dans cet amas de décombres, on découvre quelques vestiges de murailles. Le mur qui forme l'enceinte du côté de la pyramide et quelques petites tours dont il était flanqué sont les parties les mieux conservées. Il est surprenant qu'un édifice qui, au temps de Pline, 36 siècles après sa fondation, était parfaitement intact, ait, depuis cette époque, été aussi complétement détruit. Aussi Jomard suppose-t-il que la masse de la construction a été ensevelie par les sables et que les ruines qui se voient aujourd'hui sont simplement celles des toits en terrasses.

Médinet, le chef-lieu du Fayoum, est une assez jolie ville, bâtie près de l'ancienne *Arsinoë*, et avec les matériaux enlevés aux ruines de celle-ci. Elle est située sur le canal de Joseph, immédiatement avant sa séparation en 9 branches. On y remarque quelques belles mosquées. Sa population, qu'on évalue à 12,000 habitants, est composée en grande partie de Coptes.

Quand on remonte le Nil, à partir de Beni-Souef, on traverse un pays très-fertile, bien plus varié et bien plus pittoresque que le Delta. Les villages s'y succèdent à de courts intervalles. *Minyeh*, chef-lieu d'un district étendu, est une jolie ville dont les mosquées sont ornées de magnifiques colonnes d'architecture grecque en granit et en porphyre. Les marchés de Minyeh sont très-fréquentés; ses habitants sont au nombre de 5,000; enfin on y fabrique une grande quantité de ces vases de terre poreux, appelés *bardak*, qui servent à faire rafraîchir l'eau. A l'ouest de la ville, est un vaste lac ou marécage nommé *Bathen*, qui offre rarement plus d'un pied ou deux de profondeur.

Au-dessus de Minyeh, la chaîne à l'est du Nil est percée de vastes et nombreuses carrières qui l'ont convertie en un rocher perpendiculaire, et lui ont donné l'apparence d'un immense château fortifié. On a égale-

ment pratiqué dans ces rochers une multitude de tombeaux. Ils sont surtout nombreux à un endroit appelé *Zayonet-el-Mayetain* ou le village des morts, et, un peu plus haut, près de Beni-Hassan. L'intérieur de ces sépulcres est orné d'inscriptions hiéroglyphiques et de peintures aux vives couleurs, qui retracent des détails intéressants relatifs aux mœurs et à la vie domestique des anciens Égyptiens.

Nous arrivons maintenant à des antiquités d'un caractère plus classique. Jusqu'à présent, l'Égypte nous a présenté des monuments prodigieux par leur immensité, mais dans ceux que nous allons voir, la grandeur s'allie au goût et nous offre un art plus avancé. A 4 lieues environ au-dessus de Minyeh, on passe entre deux de ces grandes masses de ruines; sur le bord oriental du fleuve, sont celles d'*Antinoë*, fondée par Adrien dans le but de montrer une architecture unissant la pureté et l'élégance de l'art grec avec le grandiose de l'art égyptien. Afin de produire la même impression de grandeur, il fit des rues qui traversaient toute la ville en formant une seule et immense colonnade. Les ruines d'Antinoë ont une étendue d'environ 1,800 mètres en tous sens, au milieu d'une forêt de palmiers au-dessus desquels s'élèvent des colonnes encore debout. Le théâtre avec son portique, l'hippodrome, la rue principale, une colonne triomphale dédiée à Alexandre Sévère, un arc de triomphe et une grande porte, sont les monuments principaux que l'on distingue encore.

La rive opposée du fleuve nous présente les restes de l'antique *Hermopolis magna*, où, sur un espace de 7,000 pieds de longueur sur 5,000 de largeur, on admire un amas de débris grecs, romains et égyptiens; la seule partie qui reste entière est le portique du grand temple. Il se composait primitivement de 20 colonnes, mais il n'en existe plus que 12. La longueur actuelle du portique est de 120 pieds; l'architrave et la frise sont formées par cinq pierres longues de 20 pieds; la seule pierre de la corniche qui subsiste en a 34. Les fûts des colonnes sont hauts de 60 pieds et ont 8 pieds 10 pouces de diamètre.

A l'extrémité de ces ruines on trouve le village d'*Achmounein*, peuplé de 5,000 âmes. Son territoire, situé entre le Nil et la montagne, est bien cultivé; les eaux qui l'arrosent sont dérivées du fleuve et du canal Joseph. Deux lieues et quart plus haut, on rencontre la ville de *Mellavi*, qui renferme quelques fabriques et exporte une grande quantité de

grains pour la Mecque. Beaucoup plus haut, on arrive à *Monfalout*, ville plus importante par son étendue et sa beauté. Les habitants fabriquent des draps et font un assez grand commerce de grains.

SECT. 3e. — *Saïd ou haute Égypte.*

Quand il a passé Monfalout, le voyageur entre dans la *haute Égypte*, appelée *Thébaïde* par les anciens et *Saïd* par les Arabes modernes. *Siouth* est la première grande ville que l'on y rencontre. Ici, la vallée du Nil a encore plus de 4 lieues de large, quoique la largeur du fleuve ne dépasse pas 750 pieds. Le territoire de Siouth est très-fertile en blé, orge, dourra et chanvre ; on y voit de beaux jardins ; la ville est grande et renferme au moins 20,000 habitants. Elle est le point de départ des caravanes de la Nubie et du Darfour, et il s'y fait un grand commerce en toiles, poteries, carbonate de soude et opium. *Siouth* paraît occuper l'emplacement de l'ancienne *Lycopolis*. Les flancs de la montagne, à trois quarts de lieue à l'ouest de la ville, sont creusés de toutes parts. La plus grande partie de ces excavations représentent d'anciens tombeaux ornés d'hiéroglyphes et de peintures ; les autres sont des cellules qu'habitaient jadis les fameux anachorètes de la Thébaïde.

Les premiers grands monuments de la haute Égypte qui frappent l'œil du voyageur sont ceux d'*Antéopolis*, situés au village de *Kau* ou *Gau*, sur la rive gauche du Nil. On y voit les vestiges d'un temple qui avait 230 pieds de long et 150 de large ; mais il n'en subsiste plus que le premier portique; il a 50 pieds de hauteur. Le village de Gau est misérable, et ses environs sont mal cultivés. Les deux petites villes de *Tornieh* et de *Tahta* ne méritent pas de nous arrêter. *Akhmym* ou *Echmim* est une jolie ville de 10,000 habitants, dont plus de la moitié sont chrétiens ; les rues sont larges, et on y remarque plusieurs belles mosquées avec de hauts minarets. Elle prospère par son agriculture, son industrie et son commerce. on y fabrique des étoffes de coton et des poteries. Non loin de là sont les restes de deux grands temples, qui appartenaient évidemment à la ville nommée *Chemnis* par les Égyptiens, et *Panopolis* par les Grecs.

Djirdjeh, capitale de la haute Égypte, est à 7 lieues au sud-est d'*Akhmym*. Malgré son titre, elle est bien moins considérable que Siouth, et n'offre rien de remarquable ; mais le pays qui l'entoure est très-fertile et le

vin y est à très-bon marché. Son nom vient d'un ancien monastère dédié à saint George, qu'on prononce ici Djirdjeh.

Près de cette ville, à trois quarts de lieue du Nil, sur les bords du canal de Joseph, mais aussi sur la lisière du désert, sont les ruines d'*Abydos*, la seconde ville de la Thébaïde, au dire des anciens. Elle possédait un palais de Memnon et le tombeau d'Osiris, œuvres des mêmes mains qui avaient construit Thèbes ; aujourd'hui, les sables du désert ont enseveli l'antique cité ; cependant Jomard est parvenu, en passant par un toit, à visiter quelques-unes de ces ruines. Il a trouvé de vastes appartements parfaitement intacts et décorés d'hiéroglyphes et de peintures, dont les couleurs étaient aussi vives et brillantes que le premier jour.

En remontant au-dessus de Djirdjeh, le voyageur traverse *Farshout*, ville d'un aspect misérable qui renferme cependant une grande fabrique de sucre ; *Hen*, long village bâti sur l'emplacement de l'ancienne *Diospolis*, dont il ne reste plus de débris ; puis il arrive à *Keneh*, ville plus importante, où l'on fabrique beaucoup de poteries qui s'expédient par toute l'Égypte ; mais il ne s'y arrête pas, car il a hâte d'atteindre *Denderah*, située de l'autre côté du Nil. Denderah est un bourg insignifiant par lui-même, mais c'est dans son voisinage que s'élèvent encore les ruines de la fameuse *Tintyra*.

Cette ville antique est représentée par un large espace semé de débris et de fragments, mais on y voit encore un temple qui est, à juste titre, considéré comme l'un des monuments les plus magnifiques de l'antique Égypte. Sa longueur est de 265 pieds et sa largeur de 140. Le portique est composé de six colonnes, dont les chapiteaux sont formés par des têtes d'Isis colossales. Il a 60 pieds de hauteur ; mais le mur qui forme l'enceinte générale du temple n'en a que 17. Tout l'édifice est couvert de ces sculptures mystiques et souvent fantastiques qui caractérisent l'architecture égyptienne. Le travail de toutes les parties du monument est d'un fini admirable. L'intérieur du portique représente un rectangle de 120 pieds sur 67. Il est supporté par 24 colonnes disposées en six rangées de 4 de profondeur. C'est à son plafond qu'était fixé ce fameux *Zodiaque* qui forme aujourd'hui l'un des plus riches ornements des musées de Paris, et qui a suscité tant de controverses passionnées parmi les savants.

A 4 lieues au-dessous de Keneh et de Denderah, on trouve *Keft*, l'ancienne *Koptos*, et *Kous*, l'ancienne *Apollinopolis parva*. Ces villes, sous les Ptolémées et même sous les kalifes fathimites, étaient riches et populeuses : elles étaient alors le rendez-vous des caravanes qui allaient à l'ancienne Bérénice et à la moderne Kosseir. Mais l'abandon de la route de l'Inde par la mer Rouge, et le déplacement du commerce de l'Égypte avec l'Arabie, qui se fait maintenant par Suez, ont ruiné ces deux villes qui sont presque inhabitées. On y remarque des débris égyptiens de diverses époques ; à Kous, en particulier, on admire le portique d'un ancien temple qui est presque aussi beau que celui de Denderah. La population de ces deux villes est en grande majorité composée de chrétiens.

Au-dessus de Kous, on voyage, pendant l'espace de quelques lieues, dans une plaine; puis les rochers se rapprochent du fleuve pour s'écarter de nouveau. Quand il a franchi ce passage, le voyageur a devant les yeux un tableau sans rival au monde : c'est une plaine immense, couverte dans presque toute son étendue de ruines prodigieuses. C'est la plaine où fut *Thèbes*, la ville aux cent portes, qui avait 400 stades de circonférence, dont la fondation remonte aux âges antéhistoriques, et dont les merveilles vantées par les anciens nous paraîtraient incroyables si les débris qui en subsistent encore n'attestaient que toutes les descriptions antiques étaient au-dessous de la réalité. Ces monuments d'une époque fabuleuse éclipsent par leur immensité tout ce que l'art et la richesse ont produit depuis lors. Au premier instant, l'observateur n'aperçoit qu'une confusion de portiques, d'obélisques, de colonnes, tous gigantesques, qui s'élèvent au-dessus des palmiers ; mais ensuite, il distingue, sur la rive droite du fleuve, les palais de Karnak et de Luxor, et, sur la rive gauche, Medinet-Abou, le tombeau d'Osymandias, ainsi que la Nécropole taillée dans la montagne.

Les ruines de *Karnak* surpassent en grandeur toutes celles que nous offre l'ancienne Thèbes. elles ont plus de 5,000 mètres de tour : lorsqu'on y arrive par le côté du nord-est, on trouve une longue avenue de sphynx, tous de dimensions colossales, qui conduit à une série de portiques dont les façades sont ornées de statues également colossales. Ces constructions se distinguent non-seulement par la grandeur des dimensions, mais encore par la variété des matériaux. Parmi les débris de ce

palais merveilleux, on admire surtout une avenue d'obélisques hauts de 70 pieds, mais tous renversés, et la salle principale longue de 318 pieds sur 159 de largeur, dont le plafond est soutenu par 134 colonnes, ayant chacune 70 pieds de hauteur et 11 de diamètre. Toutes les sculptures sont ornées de couleurs qui brillent encore du plus vif éclat. L'impression produite par ces restes prodigieux est telle que, suivant Denon, lorsque les soldats français les aperçurent, toute l'armée s'arrêta, comme frappée par un choc électrique. Quand Belzoni les visita, il lui sembla qu'il entrait dans une ville jadis habitée par des géants, et qu'il était complétement isolé du reste du monde; pendant quelques instants, il douta s'il était encore sur la terre ou s'il avait été transporté dans un autre planète.

Si les débris de *Karnak* dépassent en étendue et en grandeur les autres ruines de Thèbes, le temple de *Luxor* leur paraît supérieur en beauté. On y arrive par le village qui lui donne son nom, et dont les huttes misérables forment un étrange contraste avec ces monuments des siècles passés. Enfin on aperçoit le portique, sur les côtés duquel s'élevaient deux des plus beaux obélisques de l'Egypte, l'un haut de 72 pieds, l'autre de 75; aujourd'hui le premier orne la place de la Concorde à Paris, et le second est à Londres. Ces obélisques étaient accompagnés de quatre statues colossales, maintenant complétement mutilées et profondément enfouies dans le sable; deux sont hautes d'environ 44 pieds et deux de 30; chacune d'elles est taillée dans un seul bloc de granit. Le propylon a 200 pieds de hauteur et s'élève de 57 pieds au-dessus du niveau actuel du sol; l'intérieur présente également des proportions énormes. On y voit plus de 200 colonnes de différentes dimensions, dont plusieurs ont 10 pieds de diamètre. La plupart sont encore entières; mais ce que cet édifice offre de plus remarquable, c'est la profusion des sculptures qui couvrent les obélisques, les murs et tous les appartements. Elles sont en outre exécutées avec tant de soin, leur fini est si parfait qu'on dirait l'œuvre du plus habile graveur en cachets. Elles représentent l'histoire et les triomphes des rois qui ont fondé ce temple.

La rive occidentale ou lybique du Nil est également couverte de monuments qui appartenaient à l'ancienne Thèbes. On remarque surtout le *tombeau d'Osymandias* et le *temple de Médinet-Abou*. Certaines parties sont dans un admirable état de conservation : l'or, l'outre-mer et les

autres couleurs employées à les décorer brillent toujours du plus vif éclat. Près du premier on admire deux colosses qui, quoique assis, ont 61 pieds de haut ; l'intérieur de l'édifice présente une troisième statue colossale, mais complétement brisée, les fragments répandus sur le sol donnent l'idée d'une carrière ; l'oreille a 3 pieds de longueur ; la distance entre les deux épaules du colosse est de 22 pieds : cette statue, d'un seul bloc de granit, doit avoir pesé 1 million de kilogrammes. L'un des deux colosses extérieurs, d'après les inscriptions qui y sont tracées, paraît être la célèbre statue de Memnon, dont les anciens racontaient que la bouche émettait des sons harmonieux aussitôt qu'elle était frappée des premiers rayons du soleil levant. Wilkinson a constaté que ce phénomène était dû à une pierre sonore cachée dans les vastes flancs du colosse, et qu'un homme, placé dans une niche intérieure, frappait avec une baguette de fer. Ce colosse est le portrait d'Aménophis III, qui régnait vers l'an 1680 avant notre ère. La tête colossale dite du jeune Memnon, remarquable par sa beauté et qui passe pour le chef-d'œuvre de la sculpture égyptienne, orne maintenant le Musée de Londres. Elle est du poids de 12,000 kilogrammes.

Il nous reste à parler des tombeaux de Thèbes. Dans tout l'Orient, on rend aux morts un culte particulier, mais aucun peuple n'a égalé les Égyptiens sous ce rapport. Partout où l'on rencontre les ruines d'une ville, on est assuré que les montagnes voisines ont été creusées en vastes nécropoles. Les tombeaux de Thèbes, comme on doit s'y attendre, sont encore plus nombreux, plus vastes et plus riches que tous les autres. La chaîne lybique, qui présente, pendant un espace de plus de deux lieues, une hauteur verticale de 3 à 400 pieds de rochers calcaires, était admirablement propre à cette destination. Ces ouvrages souterrains des Égyptiens rivalisent presque avec les monuments que ce peuple a élevés à la surface du sol. De longues galeries conduisent dans de vastes pièces richement décorées, où sont rangés les sarcophages. Le mort est entouré de figures qui représentent tous les objets qu'il aimait ou qui l'occupaient pendant sa vie. On y voit retracées toutes les scènes possibles de la vie civile de cette singulière nation. Les chambres et les passages adjacents renferment des milliers de momies dans un merveilleux état de conservation ; les cadavres embaumés sont enveloppés de bandelettes de toile ou de coton imprégnées de bitume et si artistement

appliquées, qu'elles conservent sans presque l'altérer la forme des traits et des plus petites parties du corps. Entre les plis de ces bandelettes, on trouve parfois des papyrus chargés de caractères hiéroglyphiques.

Les anciens Égyptiens prenaient toutes les précautions imaginables pour empêcher qu'on ne pénétrât dans la demeure des morts. Les entrées étaient formées avec le plus grand soin par de larges pierres si bien dissimulées, qu'il est extrêmement difficile de découvrir la solution de continuité des roches; mais la curiosité des voyageurs et la cupidité des Arabes, qui s'imaginent toujours que les sépulcres doivent renfermer des trésors, sont souvent venues à bout de tous les obstacles. Le district immédiatement contigu à Thèbes est habité par une race particulière, indisciplinée et adonnée au vol, dont l'unique métier consiste à fouiller les tombeaux pour y découvrir quelques bijoux, et à en retirer des momies et des papyrus qu'ils vendent aux voyageurs. La plupart de ces Arabes ont fixé leur résidence dans l'intérieur même de la nécropole.

Ces monuments, qui sont ceux des habitants de la ville, sont bien inférieurs aux *tombeaux des rois*. A un endroit où s'élève un petit temple d'un travail exquis, appelé El-Ebek, on trouve une gorge étroite qui conduit par un sentier sinueux au cœur de la chaîne lybique. Après avoir parcouru un chemin d'environ 3,500 mètres, on arrive à une fente étroite entre les rochers qui s'ouvre sur la « vallée des tombeaux, » solitude sombre dont l'aspect est aussi aride et désolé que celui du plus affreux désert. De hautes montagnes de rochers bordent l'horizon de toutes parts et ne laissent apercevoir qu'une faible partie de l'hémisphère céleste. La chaleur réfléchie par les rochers est si intense que, en 1799, elle fit périr deux personnes de l'escorte de Desaix. Les Égyptiens, vaine précaution, avaient choisi cette horrible solitude pour y cacher à tout œil humain les magnifiques monuments de leurs rois. La pierre énorme qui en cachait l'entrée enlevée, on trouve d'abord un passage étroit et compliqué fermé par plusieurs portes successives ; enfin, on arrive dans une chambre spacieuse au milieu de laquelle est le sarcophage, ordinairement vide, tandis que les murs sont décorés de sculptures peintes de la plus grande magnificence. Les sujets diffèrent, en général, de ceux qu'on trouve dans les temples : ce sont des processions funéraires, des mystères religieux, des animaux féroces, Osiris

jugeant le mort, etc. Souvent même on y voit des victimes décapitées dont le sang coule, et d'autres qu'on amène pour partager le même sort. Ces scènes portent à croire que les Égyptiens avaient pour habitude d'honorer les funérailles de leurs rois par le sacrifice d'un certain nombre d'esclaves ou de captifs. L'état de conservation de toutes ces peintures est admirable, et cependant elles sont appliquées non sur la roche, mais sur un revêtement de stuc. Tous les tombeaux n'ont pas encore été ouverts, tant sont grandes les difficultés de l'entreprise ; une douzaine seulement ont été visités.

Le village d'*Ermen*t, sur la rive gauche du Nil, à deux lieues environ au sud de Thèbes, est bâti sur l'emplacement de la célèbre *Hermonthis*. On y voit encore un temple d'un assez grande étendue dédié à Typhon, le génie du mal. Mieux que d'autres temples plus remarquables, il donne une excellente idée de l'antique architecture égyptienne, parce qu'aucune de ses parties ne se trouve enfouie dans le sable ou couverte de décombres. Sept lieues plus haut, on arrive à *Esneh*, la dernière ville un peu considérable que l'on rencontre en remontant le Nil. Elle est située dans une vaste plaine qui jadis était arrosée et fertilisée par de nombreux canaux dérivés du fleuve ; mais ces canaux ont été négligés, et aujourd'hui les bords immédiats du Nil sont seuls cultivés. Avant l'administration de Méhémet-Ali, Esneh était presque séparée de l'Égypte, du moins au point de vue politique ; en effet, au milieu des fréquentes guerres civiles qui désolaient le pays, cette ville servait de refuge au parti vaincu. Les beys mamelouks qui s'y maintenaient dans une sorte d'indépendance, n'usaient de leur pouvoir que pour tourmenter et piller les misérables paysans. Esneh déploie un luxe et une industrie extraordinaires pour la haute Egypte. Il s'y fabrique entre autres une quantité considérable d'étoffes de coton bleu très-fines, de châles appelés *malayeh* dont on fait un grand usage en Egypte, et des poteries recherchées; enfin elle entretient un commerce assez actif avec le Sennaar et le Darfour. Cette ville renferme 5,000 habitants; sur ce nombre on compte environ 300 familles coptes entre les mains desquelles sont concentrés toute l'industrie et tout le commerce du pays.

Le portique du temple d'Esneh, qui est l'ancienne *Latopolis*, est remarquable par sa beauté ; il étonne les voyageurs même qui ont déjà vu les monuments les plus grandioses de l'Égypte. Son mérite consiste

surtout dans la pureté de son style, et le savant Denon le considérait comme l'un des monuments les plus parfaits de l'antiquité. Ses dimensions ne sont point extraordinaires : les colonnes, au nombre de 24, n'ont que 35 pieds de hauteur et 17 de circonférence. Le zodiaque qui orne sa coupole est un des monuments les plus curieux de la science antique ; il a donné lieu à une foule de discussions savantes.

Dix lieues plus haut, à *Edfou*, l'ancienne *Apollinopolis magna* des Grecs, vers l'extrémité de l'Égypte habitable, on trouve encore un autre monument qui, suivant Jomard, peut être comparé pour l'heureuse conception du plan, la majesté de la composition, l'exécution et la richesse des ornements, à tout ce qu'il y a de plus magnifique en architecture. Il a 484 pieds de longueur et 212 de largeur : il n'existe pas en Egypte un seul édifice de pareilles dimensions qui soit aussi bien conservé. Lorsqu'on est entré dans la cour intérieure, la grande porte d'entrée, les deux énormes masses pyramidales qui la flanquent, et le péristyle de 32 colonnes que l'on a devant les yeux, forment un des spectacles les plus grandioses qui se puissent voir.

Au-dessus d'Edfou, la vallée se rétrécit extrêmement ; en quelques endroits même, les rochers bordent immédiatement le lit du fleuve. Dans ces rochers, auxquels on donne le nom de *Gebel Silsili*, on voit les immenses carrières d'où les Égyptiens tiraient les matériaux avec lesquels ils ont construit tant de monuments ; quelques-unes de ces carrières souterraines forment des grottes qui ont été décorées à peu près à la manière des temples. Toute cette partie de l'Égypte présente l'aspect le plus désolé ; on n'aperçoit que des rochers nus, dont les fragments sont mêlés au sable. Pourtant on découvre dans cette solitude une vallée, aujourd'hui stérile, mais où florissait jadis la ville d'*Ombos*, dont les ruines ont plus de 7 kilomètres de circonférence. On y remarque deux temples, qui, malgré les dévastations qu'ils ont subies, offrent encore quelques vestiges de leur ancienne magnificence.

Assouan, célèbre dans l'antiquité sous le nom de *Syène*, est située sur la rive droite du Nil, à l'extrémité de ce long et triste désert. Elle est remarquable, non-seulement parce qu'elle formait la limite entre l'Égypte et l'Éthiopie, mais encore parce qu'elle était le lieu choisi par les géographes de l'école d'Alexandrie pour leur point de départ dans la mesure de la terre. Ils croyaient que Syène était placée immédiatement sous le

tropique, et l'on y avait creusé un puits, au fond duquel, au jour du solstice, l'image du soleil se réfléchissait tout entière. Les observations des astronomes français placent Assouan à 24 degrés 5 minutes 23 secondes de latitude sud. Si cette place a été située autrefois sous le tropique, la terre a dû changer un peu sa position, de manière à faire diminuer l'obliquité de l'écliptique ; mais il est bon de remarquer le caractère vague de l'observation des anciens, qui a donné tant de célébrité à ces lieux. Le phénomène de l'absorption de l'ombre, soit dans un puits, soit autour du gnomon, n'est pas borné à une ligne mathématique, mais à toute une zone terrestre correspondant au diamètre du soleil, c'est-à-dire de plus d'un demi-degré de largeur. Il suffisait donc que le bord septentrional du soleil atteignît le zénith de Syène le jour du solstice d'été, pour que l'ombre y fût nulle. Or, au IIe siècle de l'ère vulgaire, l'obliquité de l'écliptique, en partant de l'observation d'Hipparque, était de 23 degrés 49 minutes 25 secondes ; si l'on y ajoute le demi-diamètre du soleil, qui est de 15 minutes 57 secondes, on trouve pour le bord septentrional 24 degrés 5 minutes 22 secondes ; ce qui, à une seconde près, est la latitude actuelle de Syène. Aujourd'hui que l'obliquité de l'écliptique est de 23 degrés 28 minutes, le limbe septentrional du soleil n'arrive qu'à 21 minutes 3 secondes du zénith de Syène, et pourtant l'ombre y est à peine sensible. Il n'y a donc aucune raison péremptoire pour admettre une plus grande diminution de l'obliquité de l'écliptique, que celle qui est prouvée par de véritables observations astronomiques, précises et authentiques. Celle du puits de Syène n'est pas de ce nombre, et ne peut pas nous aider à remonter à la connaissance de la position du tropique, il y a 30 siècles, comme des savants estimables ont paru le croire.

Syène, qui sous tant de maîtres divers fut le poste avancé de l'Égypte, présente ce mélange confus de monuments qui, jusque dans les destinées des nations les plus puissantes, rappelle la fragilité humaine. Ici, les Pharaons et les Ptolémées ont élevé ces temples et ces palais à moitié cachés sous le sable mobile ; ici les Romains et les Arabes ont bâti ces forts, ces murailles ; et au-dessus des débris de toutes ces constructions, des inscriptions françaises attestent que les guerriers et les savants de l'Europe moderne sont venus placer ici leurs tentes et leurs observatoires. Mais la puissance éternelle de la nature présente un spectacle

encore plus grand : voilà ces terrasses de granit rose-grisâtre, coupées à pic et à travers lesquelles le Nil roule en écumant ses flots impétueux ; voilà ces carrières d'où l'on a tiré les obélisques et les statues colossales des temples égyptiens ; un obélisque ébauché en partie, attenant à son rocher natal, atteste encore les efforts de l'art et de la patience.

Au milieu de cette vallée, généralement bordée de rochers arides, une suite d'îles riantes, fertiles, couvertes de palmiers, de dattiers, de mûriers, d'acacias et de napecas, a mérité le nom de *Jardin du Tropique*. Celle nommée *El-Sag*, vis-à-vis de Syène, est l'*Éléphantine* des anciens ; on retrouve celle de *Philæ* dans l'île d'*El-Heif* des modernes. L'*île* d'*Éléphantine* renfermait naguère deux temples de dimensions médiocres, mais remarquables par leur simplicité et leur élégance. Ils ont été récemment détruits pour construire une caserne et des magasins à Syène. Les *cataractes du Nil*, si célèbres dans l'antiquité, commencent à 5 lieues environ au-dessus d'Éléphantine ; nous avons vu que leur chute ne dépasse pas 5 pieds. En 1821, à l'époque de l'expédition d'Ismaïl-Pacha en Nubi, la plus septentrionale fut débarrassée des rochers qui l'obstruaient, afin d'ouvrir un passage aux barques destinées à l'approvisionnement de l'armée ; depuis lors, la navigation est facile aussitôt que le fleuve a une grande quantité d'eau.

L'*île de Philæ*, située au-dessus de cette cataracte, et à l'entrée même de l'Ethiopie des anciens, mérite de nous arrêter un instant. Dans un espace de 450 mètres de longueur sur 150 de largeur, elle présente une réunion de monuments qui rivalisent avec ceux que l'on admire dans les plus grandes villes de l'Égypte. Leurs formes élégantes et leur blancheur font un contraste frappant avec les teintes sombres et l'aspect désolé des montagnes voisines. Denon y a distingué huit temples différents et bâtis à des époques diverses. Philæ est loin d'offrir l'aspect riant d'Éléphantine ; cependant quelques palmiers et quelques champs cultivés, soit dans l'île même, soit sur les bords opposés du fleuve, produisent une impression agréable, entourés qu'ils sont de sables brûlants et de rochers arides.

SECTION 4e. — *Territoires dépendant de l'Égypte, hors de la vallée du Nil.*

Nous avons visité le Delta du Nil et remonté le cours du fleuve jusqu'aux limites de la Nubie : il nous reste à parcourir rapidement les régions généralement arides et désolées qui dépendent géographiquement et politiquement de l'Égypte, mais qu'il était impossible de décrire en même temps que la vallée du Nil.

La vaste contrée qui s'étend entre la vallée du Nil et la mer Rouge, ne présente dans toute son étendue qu'un désert de sables entrecoupé de rochers, et n'offrant qu'à de longs intervalles quelques bouquets d'arbres et d'arbustes chétifs. De tout temps, les caravanes ont sillonné ce désert pour arriver aux ports de la mer Rouge, par où l'Égypte recevait les denrées et les marchandises de l'Arabie et de l'Inde. Dans l'antiquité, *Bérénice* était le principal centre de ce commerce ; les ruines de l'ancienne Bérénice ont été découvertes par Belzoni. Il a pu en suivre les rues principales et reconnaître que les maisons avaient été construites avec les coraux, les madrépores et autres pétrifications dont abonde la mer Rouge. Vis-à-vis est un très-beau port naturel, mais qui n'a pas assez de profondeur pour les gros navires ; en outre, son entrée est très-obstruée par un banc de sable ; néanmoins il serait aisé de faire disparaître cet obstacle. Belzoni a vu, à Bérénice, un petit temple égyptien. L'étendue des murs de la ville est de 2,000 pieds sur 1,000 ; on calcule, d'après cela, qu'elle a pu contenir 10,000 habitants : à cette heure, elle est complétement inhabitée.

C'est au nord de Bérénice, à quelques lieues de la côte, que se trouve le mont *Zabara*, fameux par ses mines d'émeraudes qu'exploitaient les anciens. Ces mines ont été reconnues par le voyageur Caillaud. Le pacha d'Égypte a voulu les exploiter de nouveau ; mais les produits obtenus étant inférieurs aux frais, il a renoncé à cette entreprise.

Le commerce entre l'Égypte d'une part, l'Inde et l'Arabie de l'autre, se fait aujourd'hui presque entièrement par la voie de Suez et du Caire. Cependant il existe encore des caravanes qui vont de Kéneh à Kosséïr : elles portent dans cette dernière ville les produits agricoles de la haute Égypte, et là on les embarque pour aller approvisionner le territoire de

la Mecque. Le voyage dure 42 heures ; il se fait sans autre inconvénient que la rareté de l'eau. C'est entre des récifs de coraux et de madrépores qu'est formé le port de *Kosséïr*, lequel ne peut contenir qu'un petit nombre de bâtiments inférieurs. La ville de même nom n'est, à proprement parler, qu'un assemblage de huttes, composées de bois et de nattes. On n'y trouve d'autre eau potable que celle qu'on y apporte de l'Asie, et le pays qui l'entoure est d'une aridité absolue.

Le vaste *désert de la Thébaïde* n'offre pas cependant sur tous les points le spectacle uniforme de la stérilité. En se rendant du Keneh au Caire par une route qui traverse obliquement la partie septentrionale de ce désert, Irwine y rencontra, à côté de ravins effroyables et de crevasses noirâtres, quelques vallées où les buissons d'acacias, couverts de fleurs blanches et odorantes, prêtaient leur ombrage charmant à la timide gazelle. Quelques touffes de blé sauvage, un dattier, une fontaine, une grotte, semblaient rappeler les souvenirs des anciens anachorètes qui, dans ces solitudes, aimaient à oublier un monde impie. Deux semblables îles de verdure rapprochées des bords de la mer Rouge, et plus voisines de Suez que de Kosséïr, renferment les *monastères* de *Saint-Antoine* et de *Saint-Paul*, entourés de jolis vergers de dattiers, d'oliviers, d'abricotiers ; le premier de ces couvents possède un vignoble qui produit un bon vin blanc.

Une route un peu moins triste conduit du Caire à *Suez* ou *Soueys*, ville située sur l'isthme de ce nom. Le port de Suez n'a qu'un mauvais quai, où de faibles bateaux abordent à peine dans la haute marée ; les vaisseaux restent en rade : une seule source d'eau saumâtre fournit aux besoins des habitants. La mer est poissonneuse, mais les habitants négligent la pêche ; toutes les denrées nécessaires manquent dans cette misérable ville, située dans une plaine aride et sablonneuse, à une lieue de la rade. La forteresse est digne de la ville : ce sont quelques tours demi-ruinées. Ce lieu était d'une bien autre importance lorsque, du temps des Ptolémées, elle portait le nom d'*Arsinoë*, changé plus tard en celui de *Cléopatride*. C'était à son port qu'aboutissait le fameux canal commencé par Nécos et terminé par Ptolémée-Philadelphe, qui faisait communiquer la branche orientale du Nil avec la mer Rouge. Il avait, selon d'Anville, 150,000 mètres de longueur, 57 de largeur, et plus de 5 de profondeur. L'établissement des bateaux à vapeur entre l'Inde et

l'Angleterre a donné, depuis un certain nombre d'années, une activité commerciale nouvelle à Suez; et cette ville gagnera encore aussitôt que sera exécuté le chemin de fer en projet qui doit relier ce port de la mer Rouge avec le Caire. Sa population ne dépasse pas 1,600 âmes.

Les déserts de l'Égypte orientale sont parcourus par quelques tribus d'Arabes qui s'en prétendent les souverains, mais qui, à cette heure, sont forcés de subir la police sévère du gouvernement égyptien. Ceux qui occupent la contrée depuis l'isthme jusqu'à la vallée de Kosséïr reçoivent le nom d'*Atounis* ou *Antounis*, nom qui paraît n'être qu'une corruption de celui de Saint-Antoine, donné à une partie de ces déserts. Les tribus dont on sait les vrais noms sont les *Houatat*, qui occupent l'isthme et les environs de Suez; les *Mahazé*, qui se tiennent à la hauteur de Beni-Souef et du monastère de Saint-Antoine; enfin les *Beni-Ouassel*, qui demeurent à la latitude de Monfalout et de Minyeh. Tous ces Arabes sont ennemis des *Ababdeh*, qui dominent sur tous les déserts depuis Kosséïr jusque bien avant dans la Nubie.

La région à l'ouest de l'Égypte proprement dite, c'est-à-dire de la vallée du Nil, ne présente au voyageur qu'une immense plaine sans fin, couverte de sables mouvants, et d'une stérilité effrayante. Néanmoins cet océan de sables est çà et là parsemé d'îles cultivées, ou *oasis*, d'une assez grande étendue. Strabon a donné une excellente définition du mot oasis : « On appelle ainsi, dans la langue des Egyptiens, des cantons habités, mais environnés extérieurement de grands déserts, et semblables à des îles de la mer. » Les Arabes les nomment *Ouah*, et un dictionnaire copte de la Bibliothèque nationale de Paris nous apprend que ce mot en copte signifie *lieu habité*.

La *grande Oasis*, appelée aussi *Oasis de Thèbes*, et connue par les Arabes sous le nom d'*Ouah-el-Khardjeh*, est la plus méridionale de toutes. Elle paraît formée d'un certain nombre de terrains fertiles et isolés qui s'étendent dans une ligne parallèle au Nil et aux montagnes qui bordent à l'ouest la vallée de l'Egypte. Ces îles de terre ferme sont séparées les unes des autres par des déserts de 12 à 14 heures de chemin, de manière que toute l'étendue de cette oasis paraît bien être d'à peu près 34 lieues, dont la plus grande partie est un désert. Cette oasis renferme 5,000 habitants, et *El-Khardjeh*, qui en est le bourg principal, en compte 2,000. On trouve près d'El-Khardjeh les débris de 3 beaux temples et

une nécropole; cette oasis contient aussi les ruines de plusieurs constructions romaines. Elle a dû être jadis beaucoup plus peuplée et plus fertile qu'elle ne l'est aujourd'hui, à en juger par les vestiges des nombreux puits jaillissants que les anciens habitants y avaient forés jusqu'à la profondeur de 150 mètres, et qui à cette heure sont hors d'usage. La grande oasis sert de lieu de rafraîchissement pour les caravanes, et se trouve sur la route d'Égypte à l'Abyssinie et au Darfour; sa distance de l'Égypte est estimée à 5 journées.

L'*oasis de Dakhel*, nommée aussi *oasis occidentale* parce qu'elle est à l'ouest de celle de Thèbes, renferme une petite ville de 1,800 âmes, appelée *Medinet-el-Kassr*. Elle est à peu près aussi peuplée que la précédente, et possède également quelques débris de constructions égyptiennes et romaines. On y remarque une source thermale sulfureuse auprès de laquelle les habitants ont construit des bains.

Au nord-ouest de l'Ouah-el-Dakhel, à 4 journées de marche environ, l'*oasis de Farafreh* présente ses vergers riants et ses champs cultivés avec soin par une population d'Arabes industrieux. Le village de *Farafreh*, qui lui donne son nom, n'a que 200 habitants.

La *petite Oasis*, que les Arabes nomment *Ouah-el-Bahryeh*, se compose d'une plaine longue de 6 lieues et large de 2 et demie. Les rares voyageurs qui l'ont visitée, comme Belzoni et Cailliaud, s'accordent à dire que la tribu qui l'habite est sauvage, fanatique, superstitieuse et inhospitalière. Belzoni y a découvert les ruines d'un grand temple et un assez grand nombre de tombeaux creusés dans le roc, dans le style des anciens Égyptiens. On y remarque encore des ruines de bains romains, un arc de triomphe d'architecture romaine, et les restes d'une église grecque.

La plus curieuse de toutes les oasis, celle d'*Ammon*, appelée aujourd'hui *oasis de Syouah*, est à 70 lieues au nord-ouest de la précédente. Dans l'antiquité, elle était célèbre par la splendeur et la richesse de ses temples, par son gouvernement théocratique, par son oracle qu'on venait consulter des extrémités de la terre, par sa fontaine du Soleil et par ses bosquets de palmiers. On sait que c'est dans le temple de Jupiter-Ammon qu'Alexandre le Grand fut déclaré fils de ce dieu par les prêtres des Égyptiens. Cette oasis n'a plus pour elle que ses souvenirs et les dons que la nature lui a accordés. Elle est comme jadis fertile en

dattes qui sont renommées dans toute l'Egypte; elle a encore sa fontaine du Soleil, qui présente toujours ces alternatives de température auxquelles elle a dû sa célébrité. Mais on ne trouve plus que des vestiges de ses anciens monuments; le pouvoir et la richesse de ses prêtres ont disparu depuis des siècles. La population, peu nombreuse, de l'oasis est peinte par les voyageurs d'une manière peu flatteuse. Suivant eux, les habitants sont méfiants, intéressés, opiniâtres, farouches et jaloux à l'excès de leurs femmes. Néanmoins, ajoutent-ils, la plus grande probité règne entre eux, et ils s'acquittent volontiers des devoirs de l'hospitalité.

Le chef-lieu de l'oasis porte le nom de *Syouah* et renferme environ 2,000 âmes. La construction de cette ville est une des plus singulières et des plus bizarres qu'on puisse voir. Sa forme conique, ses divisions intérieures et l'entassement des individus que renferme cet obscur séjour, l'ont fait comparer à une ruche. Dans les environs immédiats de Syouah, à *Koum-al-Beyda*, on a reconnu les vestiges du temple de Jupiter Ammon, où ce dieu était adoré sous la forme d'une statue présentant l'aspect d'un bélier, depuis la tête jusqu'au milieu du corps. A 1,500 mètres environ de ces ruines, vers le sud-est, un bois de palmiers abrite la fameuse fontaine du Soleil. Enfin, dans une colline voisine appelée *Djebel-Dar-Aboubeker*, on voit de vastes catacombes, dont une partie sert aujourd'hui d'habitation aux Arabes.

A environ 18 lieues au nord-ouest de Syouah, est situé un lac avec une île au milieu. Les naturels regardent cette île et ce lac avec une terreur superstitieuse, et débitent à leur sujet les contes les plus extravagants : ils en défendaient l'accès à tous les voyageurs; cependant le consul Drovetti, mettant à profit une expédition du pacha d'Egypte contre les Syouans, put visiter ces lieux et s'assurer qu'ils ne renfermaient rien d'extraordinaire.

SECT. 5°. — *Tableau moral et politique de l'Égypte.*

Les premiers siècles de l'histoire de l'Egypte sont enveloppés de ténèbres qui n'ont commencé à se dissiper que de nos jours : mais sa puissance et sa richesse, dès les époques les plus reculées, sont attestées par les monuments admirables qui font l'étonnement du voya-

geur. Le règne le plus célèbre de l'antique histoire égyptienne est celui du grand Sésostris, que l'on représente comme ayant subjugué l'Asie. Les monuments sculptés de Thèbes nous retracent encore les triomphes de ce roi, non-seulement sur les Éthiopiens, les Juifs et les Syriens, mais encore sur les habitants de l'Assyrie, de la Perse et de la Bactriane. La Grèce a toujours reconnu qu'elle devait à l'Égypte sa civilisation première. L'an 545 avant notre ère, Psamménite, le dernier roi indigène, fut renversé par Cambyse, qui voulut même, mais sans succès, étendre ses conquêtes jusque sur l'Éthiopie et les oasis. Sous la domination persane, l'Égypte fut le théâtre d'insurrections fréquentes; Nectanébis et d'autres princes tentèrent de secouer le joug étranger. La haine de la domination persane fit accueillir Alexandre par les Egyptiens comme un libérateur. Ce grand prince paraît avoir compris toute l'importance de cette contrée, surtout au point de vue commercial. Les grands projets du conquérant furent, après le partage de son immense empire, réalisés en partie par la dynastie des Ptolémées qui monta sur le trône l'an 430 avant J.-C. Ces princes intelligents firent de l'Égypte le foyer de la science grecque, et élevèrent leur royaume à un degré de prospérité et de civilisation sans doute supérieur à celui dont il avait joui sous le sceptre de ses Pharaons. Mais la réduction de l'Égypte en province romaine, qui eut lieu l'an 29 de notre ère, fut fatale à ce beau pays, malgré la protection que ses nouveaux maîtres accordèrent à la civilisation et à l'industrie, et quoique Alexandrie continuât d'être le principal centre de la science. La conquête arabe, au VII^e^ siècle, fut un malheur irréparable pour l'Égypte, qui fut couverte de ruines et ravagée de fond en comble. Cependant, les conquérants subirent peu à peu l'influence d'une civilisation supérieure à la leur. Les Sarrasins devinrent une nation policée, et, au siècle de Saladin, les sultans de l'Égypte se distinguèrent par leur puissance et leur splendeur parmi tous les princes mahométans. Mais un sort fatal était réservé à cette dynastie. Les Mamelucks, race d'esclaves-soldats qu'ils avaient importés de la Géorgie et de la Circassie, se révoltèrent contre leurs maîtres, et leur domination fut pour l'Égypte une période de trouble et de misère. La prise de Constantinople par les Turcs annonça à l'Égypte qu'elle allait bientôt passer sous un autre joug. En effet, en 1516, le sultan Sélim défit les Mamelucks, mit à mort leur sultan, et établit à sa place un

pacha pour gouverner cette nouvelle province de l'empire ottoman. Cependant les Mamelucks conservèrent plusieurs de leurs priviléges, particulièrement celui de porter des armes ; et, comme ils formaient la plus brave cavalerie de l'empire, ils furent toujours les rivaux et souvent même les maîtres des Turcs. Ainsi l'Égypte, pendant toute cette période, eut cruellement à souffrir, tantôt de l'aristocratie turbulente des Mamelucks, tantôt du sombre despotisme de la Porte. La brillante conquête de l'Égypte par les Français, en 1798, ne produisit pas d'effets permanents pour la prospérité du pays. Toutefois, elle favorisa, par les pertes qu'avaient éprouvées les Mamelucks, le raffermissement de l'autorité de la Porte ottomane. Le pacha, Méhémet-Ali, réussit à exterminer cette race turbulente et avide. Plus tard, il se rendit, du moins de fait, sinon nominalement, tout à fait indépendant de Constantinople. Son petit-fils et successeur, avec le titre de vice-roi héréditaire, gouverne actuellement l'Égypte, mais seulement comme province de l'empire. En conséquence, il est soumis aux lois émanées de la Sublime Porte, et tout récemment, il vient d'être, nonobstant ses velléités de résistance, obligé d'accepter le Tanzimat, c'est-à-dire de se soumettre à la réforme politique et administrative que le sultan a promulguée dans le but de régénérer l'empire ottoman.

Méhémet-Ali, pendant sa longue domination, a fait les plus énergiques efforts pour rendre à l'Égypte une partie de son ancienne prospérité, et pour y implanter les arts et les sciences de l'Europe civilisée. Qu'il ait fait ces efforts uniquement afin d'accroître ses revenus et d'augmenter sa puissance, cela importe peu ; toujours est-il que l'Égypte en a recueilli les fruits. De nombreuses écoles ont été créées par Méhémet-Ali. L'école polytechnique, l'école d'administration, l'école de médecine et l'école vétérinaire méritent d'être placées au premier rang. Les professeurs de ces écoles sont des Européens distingués dans chacune des branches scientifiques qu'ils sont chargés d'enseigner, ou des indigènes qui ont été élevés en Europe, surtout en France, par les soins et aux frais du pacha. Une imprimerie établie à Boulak a servi à publier un certain nombre d'ouvrages traduits des langues européennes : la plupart de ces traductions roulent sur la médecine, les sciences militaires, les arts industriels; un journal, imprimé en turc et en arabe, est un des moyens de civilisation que Méhémet a

employés, mais qui aurait pu être rendu plus utile. Le contact des Européens et l'influence des arts de l'Europe ont déjà opéré une modification notable dans les mœurs indigènes. La plus remarquable est la disparition presque complète du fanatisme religieux et de l'intolérance musulmane.

Méhémet-Ali n'a pas travaillé moins activement à l'amélioration physique du pays qu'aux progrès intellectuels de la population. L'agriculture, l'industrie, le commerce ont été simultanément l'objet de ses soins. Le vice-roi a multiplié les plantations de mûriers et d'oliviers. Il a introduit la culture du coton. Aujourd'hui, l'Egypte récolte environ 600,000 kilogrammes de soie, et 60,000,000 de coton. Il a donné une nouvelle activité aux fabriques de salpêtre et de sel ammoniac, aux filatures de soies, aux manufactures de soieries et de cotons. Il a introduit la navigation à la vapeur, et favorisé le commerce en assurant la sécurité des grandes routes, ainsi qu'en réprimant avec la plus sévère énergie les hordes vagabondes qui avoisinent la vallée du Nil, et qui, avant lui, interceptaient à leur gré les communications. En même temps, il a mis le plus grand soin à réparer et à entretenir les canaux, ce double élément de toute prospérité agricole et commerciale pour la contrée qu'il gouverne. Nous devons encore citer au nombre des établissements dus au génie du pacha réformateur, les fabriques de poudre, les manufactures d'armes, la fonderie de canons, la création du magnifique arsenal d'Alexandrie, et la construction d'une flotte respectable, qui se compose de 10 vaisseaux de ligne, 6 frégates, 5 corvettes et 11 bâtiments d'ordre inférieur.

Nous terminerons ce tableau en jetant un coup d'œil sur les diverses races qui peuplent l'Egypte. Les *Coptes*, *Cophtes* ou *Qobtthes*, quoique le chiffre de leur population ne dépasse pas 200,000 individus, peuvent être regardés comme les véritables propriétaires du pays. Ils sont, par rapport aux Arabes, ce que les Gaulois étaient aux Francs, sous la première race de nos rois. Mais ici, la différence de religion empêcha les vainqueurs et les vaincus de se fondre en un seul corps de nation. Les Coptes, ou descendants des anciens Egyptiens, furent écrasés et presque anéantis. Les connaissances qu'ils avaient cultivées, l'écriture et l'arithmétique, les préservèrent d'une destruction totale. Selon les témoignages unanimes des voyageurs, les Coptes ont le teint basané, le front

plat, surmonté de cheveux demi-laineux ; les yeux peu ouverts et relevés aux angles ; des joues hautes ; des nez plus courts qu'épatés ; la bouche grande et plate, éloignée du nez et bordée de larges lèvres ; une barbe rare et pauvre ; peu de grâce dans le corps ; les jambes arquées et sans mouvement dans le contour ; enfin, les doigts des pieds allongés et plats. C'est bien là la race égyptienne antique, telle qu'elle est représentée sur tous les monuments qui couvrent le pays.

Les Coptes parlaient, il n'y a que 8 à 10 siècles, une langue particulière qui est encore usitée dans leur service divin ; c'est un reste de l'ancienne langue égyptienne mêlée de beaucoup de mots grecs et arabes. Le caractère général de cette langue consiste dans la brièveté des mots, souvent monosyllabiques, dans la simplicité de leurs modifications grammaticales et dans l'habitude d'indiquer les genres et même les cas par des syllabes préfixes. Elle est sans affinité avec les autres langues connues, et semble être le résultat d'une formation spéciale, inventée par la théocratie, afin d'isoler l'Égypte du reste du monde. L'alphabet copte, quoique évidemment modelé sur le grec, renferme quelques traits qui appartiennent aux anciens alphabets égyptiens. Les Coptes, d'abord attachés au rite de l'Eglise grecque orientale, ont été entraînés dans la secte d'Eutychès ou des Jacobites, qui confondent les deux natures de Jésus-Christ. Ils passent pour être les plus superstitieux de toutes les sectes chrétiennes existantes. La circoncision est usitée parmi eux comme mesure de propreté et sans motif de religion. Le patriarche d'Alexandrie se vante d'occuper le siége de saint Marc l'évangéliste.

Les savants ont beaucoup disputé sur l'origine de ce nom de Coptes que porte actuellement la race indigène de l'Égypte. Les uns le font venir de Koptos, ville de la haute Égypte, siége d'un de leurs évêques ; d'autres pensent que c'est un mot grec qui signifie circoncis. L'opinion la plus vraisemblable regarde ce nom comme identique avec *Ægyptius*, qu'on écrivait aussi *Ægoptius*, et dans lequel la première syllabe est un article. C'est le même nom que celui de *Kypt*, *Kibht* et *Kebt*, usité par les Coptes pour désigner leur pays.

Les *Arabes* forment l'immense majorité de la population actuelle de l'Égypte. Une physionomie vive et expressive, les yeux enfoncés, toutes les formes anguleuses, la barbe courte et à mèches pointues, les lèvres

minces, ouvertes et laissant voir de belles dents, les bras musculeux, tout le corps plus agile que beau, et plus nerveux que bien conformé, tel est l'Arabe pasteur et civilisé ; mais l'Arabe bédouin ou indépendant a une physionomie plus sauvage ; enfin les Arabes cultivateurs, ou tous ceux qui résident dans le pays, tels que les scheiks ou chefs de villages, les *Fellahs* ou paysans, les *Boufakirs* ou mendiants, les manœuvres, plus mêlés, offrent un caractère de tête moins prononcé.

Les *Turcs* et les *Grecs* nous présentent les traits que nous avons déjà décrits. Les *Juifs* ont ici la même physionomie qu'en Europe; les beaux individus de cette race, surtout les jeunes, rappellent le caractère de tête que la peinture a consacré à Jésus-Christ. En Égypte, ils s'adonnent au commerce, comme partout. Méprisés, et sans cesse repoussés sans jamais être chassés, ils disputent aux Coptes, aussi fins, aussi avares et aussi rampants qu'eux, les places dans les douanes et les intendances des riches.

Quelques traits particuliers distinguent les mœurs des Égyptiens de celles des autres Orientaux. Un pays souvent inondé rend précieux l'art de la natation; les enfants l'apprennent en jouant; les jeunes filles même s'y livrent; on les voit nager en troupes d'un village à l'autre avec toute la légèreté des nymphes de la fable. A l'ouverture des canaux, plusieurs nageurs de profession font assaut en public, devant le pacha ; ils exécutent des tours de force surprenants : couchés sur le dos, une tasse de café dans une main, une pipe dans l'autre, les pieds liés par une chaîne en fer, ils descendent la rivière. Les Egyptiens savent très-bien dresser les animaux; le phénomène le plus étonnant en ce genre, c'est la faculté que possèdent certains individus de manier et de gouverner les serpents les plus venimeux. Ces *psylles* modernes ne le cèdent en rien aux anciens. Ils laissent ces serpents s'entortiller autour de leur corps, ils les gardent dans les plis de leurs chemises, ils les font entrer dans des bouteilles et en sortir; quelquefois ils les déchirent avec les dents et en avalent la chair. On ignore le secret de ces pratiques, fondées sur l'adresse et l'observation, mais que les Orientaux attribuent à la magie.

CHAPITRE QUATRIÈME.

NUBIE.

SECT. 1re — *Tableau général de la Nubie.*

De même que l'Égypte, c'est au Nil que la Nubie doit de n'être pas complétement un désert. Ce fleuve traverse directement cette vaste contrée du sud au nord, sur une étendue de plus de 300 lieues, car nous faisons abstraction du coude qu'il forme autour du Dougola. Mais combien la Nubie diffère de l'Égypte sous le rapport de la fertilité. Ici, sur toute la longueur de son cours, le Nil est généralement encaissé entre des bords élevés et des rochers. Il ne peut même, sans le secours de l'art, inonder ses rives immédiates; d'ailleurs, l'inondation ne s'étend guère à plus de 1,500 mètres des bords du fleuve. La Nubie consiste, pour ainsi dire, en un immense et étroit ruban qui longe l'une ou l'autre rive du Nil, et qui au delà ne présente à l'œil attristé que des déserts sablonneux et arides.

Une conséquence naturelle de la structure physique de la Nubie est l'extrême élévation de la température. Des chaleurs presque insupportables y règnent depuis janvier jusqu'en avril; le thermomètre monte quelquefois à 48 degrés centigrade à l'ombre, et les sables, devenus brûlants, ne permettent au voyageur de marcher que pendant la nuit.

Les pluies sont presque inconnues au nord du Taccazzé. Au sud de ce fleuve, la saison pluvieuse dure depuis juin jusqu'en septembre, mais avec de fréquentes irrégularités.

Les richesses minérales de la Nubie sont les mêmes que celles de l'Égypte. Les voyageurs mentionnent surtout le granit, la syénite, le porphyre, le marbre et le sel gemme. Ses mines d'or étaient jadis célèbres. Le règne végétal, bien moins riche que dans la partie inférieure de

la vallée du Nil, se compose, en général, des mêmes espèces. Le *doura* et le *bammia* (ce dernier décrit par Prosper Alpin) sont les principales espèces de grains ; on cultive aussi le froment et le millet. On exporte deux sortes de séné ; mais on ne tire aucun parti de la canne à sucre qui abonde le long du Nil. L'ébénier domine dans les forêts de la Nubie méridionale ; et l'on y rencontre également plusieurs espèces de palmiers. La *mimosa nilotica* d'Égypte, dont on tire la gomme, est répandue jusque dans le Darfour. Pline semble indiquer le grand cotonnier sauvage parmi les arbres de la Nubie.

Indépendamment des animaux qui lui sont communs avec la région septentrionale de l'Afrique, la Nubie possède plusieurs espèces particulières, que nous a fait connaître le savant voyageur Ruppel. Nous citerons plusieurs espèces de renards, d'antilopes, de chats sauvages. La girafe se montre en petites troupes dans les déserts au sud de Simrie, ainsi que dans le Darfour ; on la trouve même à l'est du Bahr-el-Azrek. Elle paraît différente de la girafe de l'Afrique australe. Le fennec (*canis zerba*) que Bruce a décrit le premier, et qui, suivant lui, est propre à l'Abyssinie, habite aussi certaines parties de la Nubie ; Ruppel a vu ce bizarre animal dans le voisinage d'Ambukol et dans le désert de Korti, où il vit dans des terriers qu'il creuse lui-même, et non sur les arbres, comme l'avait dit Bruce.

Personne n'ignore les nombreuses conjectures faites par les savants au sujet de cet animal, jusqu'ici introuvable, auquel on donne le nom d'*unicorne* ou *licorne*. Par ses observations sur la structure des cornes de la girafe, Ruppel a démontré que l'existence d'un quadupède analogue à la licorne, n'était ni impossible ni contraire aux lois de la nature. Ce voyageur a recueilli sur ce point quelques informations assez curieuses dans le Kordofan, où la licorne se montre, dit-on, quelquefois, et où on la connait sous le nom de *nillekma*. Diverses personnes s'accordèrent à la décrire comme un animal de la taille d'un petit cheval, semblable à la gazelle par son élégance et sa légèreté, ayant un pelage de couleur rougeâtre, et muni d'une corne longue, droite et mince ; cette corne caractéris le mâle et manque chez la femelle. Quelques-unes affirmaient que le sabot de nillekma était fendu ; d'autres disaient qu'il était semblable à celui du cheval. D'après les renseignements qu'on donna à notre voyageur, cet animal habite les déserts au sud du Kor-

dofan ; il est doué d'une agilité prodigieuse, et visite parfois les monts Kaldadgi qui confinent à ce pays. Plusieurs Arabes affirmèrent avoir vu l'animal en question. L'un des esclaves de Ruppel, qui était originaire des monts Kaldadgi, ayant aperçu des antilopes amenées du désert de Korti, donna de son propre mouvement une description du nillekma qui s'accorda parfaitement avec les renseignements recueillis plus tard par ce voyageur. Ruppel dit avoir eu de fréquentes preuves de la véracité de cet esclave, notamment dans les descriptions d'animaux : toutes celles qu'il fit à notre savant se trouvèrent exactes, quand celui-ci parvint à se procurer les individus qu'il cherchait.

L'ornithologie et l'entomologie de la Nubie nous offrent encore diverses espèces particulières ; mais elles ne sont pas assez intéressantes pour nous arrêter ici.

Le nom d'*Ethiopie* est une des désignations les plus vagues et les plus indéterminées que nous ait laissées la géographie antique. Les anciens appelaient *Ethiopiens* tous les peuples de couleur foncée ; aussi appliquaient-ils leur terme d'Ethiopie à toutes les contrées de l'intérieur de l'Afrique qui s'étendaient au sud de l'Egypte et de la Mauritanie. Dans un sens plus restreint, cette dénomination désignait spécialement la contrée au midi de l'Egypte, la région du Nil supérieur. Cette Ethiopie paraît avoir atteint, dès les âges les plus reculés de l'histoire, un degré très-élevé de puissance et de civilisation. Ses habitants conquirent l'Egypte à plusieurs reprises, et, d'après des savants fort recommandables, c'est aux Ethiopiens que l'Egypte emprunta ces arts et ces institutions qui l'ont rendue si célèbre. Néanmoins, il nous semble plus probable que l'Egypte, à cause de sa fertilité et de ses grands avantages naturels, a dû être civilisée la première. Quoi qu'il en soit, l'Ethiopie nous atteste encore, par ses monuments, son ancienne grandeur et son ancienne civilisation. Ces monuments, qui, pour la plupart, sont taillés dans les rochers élevés dont les parois verticales dominent les bords du Nil, sont, il est vrai, inférieurs à ceux de l'Egypte sous le rapport de l'art ; mais plusieurs sont presque aussi magnifiques et excitent une égale admiration.

L'Ethiopie, précisément à cause de son infériorité au point de vue de la fertilité et de la facilité des communications, n'a pas éprouvé d'aussi nombreuses vicissitudes que l'Egypte. Elle n'est pas devenue, comme

celle-ci, la proie des grands empires qui se sont partagé le monde. Les armes victorieuses de Cambyse furent arrêtées par ses déserts et la bravoure de ses habitants. Les Romains y firent tout au plus quelques incursions, soit en représailles des incursions nubiennes, soit pour exiger quelque faible tribut des peuplades qui vivaient immédiatement au sud d'Eléphantine, où Rome entretenait une légion chargée de garder la frontière. Les Sarrasins et les Turcs ne firent pas davantage. L'Egypte était déjà depuis plusieurs siècles entre leurs mains, et la Nubie restait toujours chrétienne. Aujourd'hui toutefois, le christianisme, par suite de circonstances qu'il serait trop long d'exposer, a disparu de la Nubie pour faire place au mahométisme. Cet état d'indépendance n'a été, du reste, un avantage pour la Nubie que parce qu'elle n'avait pas à se mettre autour d'elle en contact avec des nations plus civilisées. Livrée à elle-même et partagée entre une multitude d'États insignifiants, elle a perdu à la fois ses arts et son ancienne prospérité ; sa population a été désolée, tantôt par une anarchie sans fin, tantôt par la tyrannie brutale de petits despotes cruels et avides. La conquête de la Nubie par Méhémet-Ali n'a été qu'une œuvre éphémère et sans utilité. Le pays a été ravagé par l'armée égyptienne ; mais celle-ci ne portait avec elle aucun germe fécond de civilisation en compensation des maux de l'invasion.

Il est à peine possible de trouver, dans toute la Nubie, trace d'un gouvernement régulier. Chaque ville ou chaque grand village, avec le territoire qui l'entoure, a son *mek* ou *melek* qui y exerce un pouvoir dont l'étendue est très-variable. Suivant les circonstances, tantôt il jouit d'une autorité presque absolue, tantôt, au contraire, son autorité est nulle. Tous les habitants sont armés d'un couteau à lame courte, dont il sont toujours prêts à se servir. Aussi les actes de violence sont-ils extrêmement fréquents.

L'étendue des terres cultivées est fort peu de chose, comparée à la surface du pays Les seuls terrains fertiles sont situés sur les bords du Nil, et c'est aux eaux du fleuve qu'ils doivent leur fécondité. Pour les arroser, on est presque partout obligé d'établir des *sakkiés* ou roues à irrigation, qui servent à élever l'eau jusqu'au niveau du sol qu'il s'agit d'arroser. Sur un espace de trente lieues, situé entre la première et la deuxième cataracte, on compte 600 à 700 de ces sakkiés. Le dourra, qui prospère jusque dans les terrains les plus arides de l'Egypte, est

la céréale la plus répandue en Nubie; le tabac, qui forme un objet très-recherché, est cultivé avec succès. On nourrit des troupeaux de moutons dans les endroits impropres à la culture ; mais ils ne sont pas nombreux. Dans les villes de commerce, il y a beaucoup de chameaux : quant aux chevaux, on n'en rencontre guère que chez les chefs, et ils ne sont employés que pour les expéditions militaires. L'industrie est nulle dans toute la Nubie ; les femmes fabriquent seulement quelques grossières étoffes de laine ou de coton ; on fait encore des nattes de palmier et de grossiers ustensiles de cuisine.

Le commerce est plus développé que l'industrie manufacturière. Comme la Nubie offre la seule ligne praticable à travers le désert, c'est par elle que l'Arabie et l'Egypte d'une part, et de l'autre les régions de l'Afrique centrale, sont mises en communication. Les premières envoient des tissus de coton, des armes, des objets de quincaillerie et une foule de menus articles ; l'Afrique centrale donne en échange de l'or, de l'ivoire et surtout des esclaves. Les marchands arabes achètent ces derniers dans le Darfour et le Kordofan, où on se les procure par la guerre ou par la chasse; car les sauvages habitants de ces pays sont, dans ce but, en hostilité perpétuelle avec les peuplades voisines plus sauvages encore. On voit que le commerce de la Nubie est presque uniquement un commerce de transit. Quoique les chefs de Dongola, de Méraoui, de Sennaar, possèdent un grand nombre d'esclaves, la majeure partie de ceux qu'on amène de l'intérieur de l'Afrique sont dirigés sur l'Egypte à travers le désert, ou sur l'Arabie par le port de Souakim. Les principaux siéges de commerce des esclaves sont Mahass, Dongola, et surtout Shendy, où, selon Burckhardt, on expose annuellement en vente 5,000 de ces malheureux. Les esclaves de 14 à 15 ans sont les plus estimés, et se vendent de 15 à 16 dollars. Au-dessus de cet âge, on les regarde comme trop difficiles à dompter, et on en tire rarement plus de 8 ou 10 dollars. Les marchands d'esclaves ne leur donnent que la quantité d'aliments nécessaires à l'entretien de la vie. Dans la première partie du voyage, tant que ces malheureuses victimes de la cupidité sont encore près de leur pays natal, elles sont, quoique étroitement surveillées, traitées avec douceur et indulgence; mais, aussitôt que le Nil est franchi, les marchands se montrent, pour le moindre défaut, d'une dureté et d'une rigueur sans égales. Quand un esclave est indocile : « Laissons-lui passer le

Berber, dit le maître, et alors le fouet lui apprendra à obéir. » Les plus récalcitrants sont mis hors d'état de fuir au moyen de longues perches qu'on leur attache derrière le dos avec des cordes. Toutefois, le sort des esclaves, une fois vendus en Egypte ou en Arabie, n'est plus le même : l'esclavage, en Orient, ne ressemble presque en rien à l'esclavage tel qu'il existait ou existe encore dans les établissements européens.

La population de la vaste contrée comprise sous le nom de Nubie se compose de deux races principales. La première est celle des Nubiens proprement dits, que l'on désigne par la dénomination de *Berbers* ou *Barabras*. Ce sont les vrais aborigènes du pays, et ils appartiennent à la même race que les habitants des districts montagneux de la Barbarie. Les bords du fleuve au delà de Dongola et le royaume encore plus méridional du Sennaar sont habités par des Nègres. Cependant on trouve entre ces deux divisions le territoire de Berber, qui est occupé par un mélange de Nubiens et d'Arabes.

La race des Nubiens est forte, musculeuse, de haute stature et se distingue des Nègres par la beauté des formes. Elle a les traits du visage délicats et un peu plus petits que ceux des Egyptiens ; leur lèvre supérieure est nue, et il ne leur croît qu'un peu de barbe au menton. Leur couleur est d'un brun-rougeâtre foncé; leur peau est belle et délicate; c'est un usage général chez eux de se graisser la peau avec du baume, afin de la rendre plus saine et plus douce. Les femmes sont généralement bien, et un grand nombre d'entre elles sont, au jugement de Burckhardt, d'une rare beauté. C'est sur elles que repose tout le fardeau du travail des champs. Les Nubiens achètent ordinairement leurs femmes à leurs parents : le prix d'une femme, chez les Kenous est de 12 *mabouly* ou 36 piastres. Elles sont, généralement encore, chastes, laborieuses et livrées aux soins de la vie domestique. Les vêtements des Nubiens se composent, au nord de Derri, d'une chemise de lin ou de coton bleu : au sud de Derri, à Sukkot et Mahass, les deux sexes vont presque entièrement nus et ont à peine une ceinture autour du corps. Les hommes portent les partie génitales dans un petit sac, absolument comme le Priape égyptien représenté dans les sculptures des temples. Ils sont parés, d'ailleurs, de bracelets et de boucles d'oreilles; leur chevelure, très-épaisse mais non laineuse, est enduite de graisse; ils ne vont presque jamais sans armes : chacun porte au moins un couteau attaché

au bras, sous la chemise, de façon à pouvoir le tirer à chaque instant. Leurs lances sont terminées par des pointes en fer ; elles ont cinq pieds de longueur ; leur bouclier est fait en peau d'hippopotame et leurs sabres sont ordinairement de fabrique allemande. Ils se nourrissent principalement de dattes et de dourrah ; la viande est un aliment très-rare, même pour les chefs ; une bière nourrissante faite de dourrah et appelée *bouza*, de l'eau-de-vie de dattes, sont leur boisson principale ; la plupart des habitants en usent immodérément, et cette liqueur les jette dans l'ivresse. Les Nubiens construisent maintenant leurs habitations en terre ou avec des pierres tendres ; ils les divisent en deux parties séparées, l'une pour le mari, l'autre pour la femme. Les habitants plus aisés ont ordinairement des maisons très-commodes et bien bâties.

Les Nubiens se distinguent encore par un grand nombre de qualités. Ils sont probes, nullement enclins au vol, comme tous leurs voisins et surtout les Nègres. Burchkardt ne perdit pas un seul objet tout le temps qu'il séjourna parmi eux. Ils sont très-hospitaliers, excepté les Kenous et les habitants de Sukkot. Le commerce n'a pour eux aucun attrait ; seulement, les pauvres émigrent annuellement en Egypte, afin d'y ramasser un petit pécule. Ils y remplissent de préférence les emplois de portiers, de portefaix et autres de ce genre, à cause de leur fidélité reconnue. Burckhardt les croit audacieux, braves, entreprenants, et il pense que, s'ils vivaient sous une autre constitution, ils deviendraient bientôt pour les Égyptiens de redoutables voisins.

SECT. 2e. — *Description topographique.*

Nous ne possédons pas de données assez exactes ni assez précises sur les divisions de la Nubie, pour décrire cette contrée d'une façon méthodique. En conséquence, nous partirons de la frontière d'Égypte, et, remontant le cours du Nil, nous jetterons un rapide coup d'œil sur les régions que nous traverserons.

L'étroite vallée qu'arrose le Nil avant d'entrer en Égypte nous présente une scène dont les traits sont frappants, mais uniformes et monotones. Le fleuve coule entre des rochers qui bordent son lit en ne laissant entre eux et ses eaux que quelques parcelles de terrain propre à la culture. Les habitants que l'on y rencontre sont pauvres et sauva-

ges. Cependant, ici comme en Égypte, des monuments curieux par leur antiquité et leur grandeur s'élèvent de distance en distance sur les rives du Nil ; seulement ces monuments, au lieu d'être construits en maçonnerie, sont pour la plupart taillés dans le roc. Nous passerons sans nous arrêter devant le petit temple que l'on aperçoit au village de *Debout*, ainsi que devant les singulières enceintes ruinées que présentent celui d'*El-Umbarakat* et celui de *Sardeh*. Mais *Kalabschi* nous offre le premier grand temple que l'on rencontre sur le territoire nubien. Le propylon a 120 pieds de longueur et 50 de hauteur. Le portique manque entièrement ; il paraît avoir été détruit, car les autres parties de l'édifice sont en bon état de conservation. Il y a quelques années, on trouva dans ces ruines une lampe d'or, œuvre d'artistes grecs. A 400 mètres de distance, on remarque un petit temple et les restes d'une ville considérable. Ces débris ont environ 1,800 mètres de longueur : Burckhardt suppose que ce sont les ruines de l'antique *Talmis*.

Lorsqu'on a dépassé *Garba-Dandour*, village curieux par son petit temple et son écho, qui, suivant Champollion et Rosellini, répète distinctement jusqu'à onze fois la même syllabe, on arrive à *Girsché* ou *Guerfeh-Hassan*. On y voit un temple à moitié creusé dans le rocher; devant le temple est un portique élevé dont la façade est soutenue par 6 colonnes rondes, et les côtés par 5 piliers quadrangulaires taillés dans le roc. Un colosse de 18 pieds de hauteur, sculpté en grès et parfaitement conservé, se tient debout devant chaque pilier. Ces statues sont une œuvre de l'enfance de l'art ; on reconnaît simplement que le sculpteur a voulu représenter des hommes: le visage des personnages est la caricature de la figure du Nègre. A quatre lieues plus au sud, on rencontre *Dakki*, situé dans une plaine qui paraît avoir été cultivée jadis, mais qui est aujourd'hui couverte de sable. On y admire un temple remarquable par son élégance et le nombre prodigieux de sculptures qui en revêtent l'intérieur et l'extérieur. A *Offelina* et *Leboua*, on observe encore des édifices antiques, mais ils sont de petites dimensions, et aucun d'eux n'offre rien de bien intéressant. En continuant sa route au sud, le voyageur arrive à *Dehr* ou *Derri*, qui est la ville la plus importante de la basse Nubie, quoiqu'elle soit fort triste et peu considérable. Les maisons, à l'exception de celles qui appartiennent aux chefs, sont construites en argile et en pierre, et n'ont que 8 à 10 pieds de hauteur.

On y voit un temple creusé dans les rochers, et divisé comme les autres, en *Pronaos*, *Sekos*, *Cella* et *Adyton*. Derri est à 55 lieues a peu près au sud de Syène.

A quelques milles au-dessus, on trouve *Ibrim*, misérable village bâti dans une situation pittoresque sur un rocher presque perpendiculaire qui domine le Nil. Les plantations de dattiers forment la richesse de ce district. Ibrim paraît être la *Premis* de Pétrone, dans Strabon. La contrée au sud d'Ibrim n'offre aucun intérêt au voyageur. Sur la rive orientale du Nil, on voit quelques misérables villages avec des plantations de dattiers; la rive occidentale, au contraire, n'est qu'un désert de sable totalement stérile.

C'est à 18 lieues au sud de Dehr, à *Ipsamboul*, que l'on admire les plus beaux monuments de toute la Nubie. En effet, ils rivalisent par leur grandeur et leur aspect imposant avec les merveilles de Thèbes et de Tentyra. On voit deux temples taillés dans un rocher qui s'élève à une hauteur perpendiculaire de 600 pieds au-dessus du niveau du fleuve. Le temple d'Athor, dédié par la femme du grand Sésostris, est le plus petit; il est décoré extérieurement d'une façade contre laquelle s'élèvent six colosses de 35 pieds chacun environ, taillés aussi dans le roc et d'une excellente sculpture; ce temple est couvert de bas-reliefs dont plusieurs sont très-intéressants. Le grand temple est une autre construction de Sésostris; le travail qu'a dû exiger cette immense excavation effraie l'imagination. Le sable du désert, continuellement apporté par les vents, s'accumule à l'entrée de ces magnifiques monuments et nécessite de nouveaux déblaiements chaque fois qu'on y veut pénétrer. La façade est décorée de quatre colosses assis, de 61 pieds de hauteur, et représentant Rhamsès le Grand ou Sésostris. La première salle de l'intérieur est soutenue par 8 piliers contre lesquels sont adossés autant de colosses de 30 pieds chacun, représentant Sésostris. Sur les parois de cette vaste salle règne une file de grands bas-reliefs historiques, relatifs aux conquêtes du Pharaon en Afrique. Celui qui retrace son char de triomphe, accompagné de groupes de prisonniers nubiens, nègres, etc., est une composition de toute beauté. Les autres salles, au nombre de 16, abondent en superbes bas-reliefs religieux, offrant des particularités fort curieuses. Les couleurs appliquées à ces sculptures semblent avoir conservé leur éclat primitif. Le temple est terminé par un sanc-

tuaire, au fond duquel sont assises quatre statues bien plus fortes que nature et d'un très-beau travail.

Avec Ipsamboul se terminent les anciens édifices appartenant à cette partie de la Nubie qui confine à l'Egypte. Au-dessus, à la distance d'une journée de navigation, on trouve *Eschké*, petit village qui est la résidence d'un cachef et qui est situé dans une contrée plus boisée et plus fertile que tous les endroits que nous avons vus entre ce village et Syène. Encore une journée de navigation, et nous atteignons *Ouadi-Halfa*, où est la seconde cataracte. Ici, les Européens qui croient trouver une puissante chute d'eau, éprouvent un désappointement complet. Cette cataracte, comme la première, est formée par des milliers de rochers, au milieu desquels le Nil se précipite en mugissant et en roulant en tourbillons ses flots écumeux. Les rochers qui obstruent le lit du fleuve ne sont pas composés de granit, mais d'une espèce de marbre noir. Parmi ces rochers, l'œil aperçoit avec ravissement quelques petites îles couvertes de verdure et même habitées par un petit nombre d'individus.

Le *territoire de Mahass* ressemble à celui que nous venons de décrire; le caractère soupçonneux et violent du cachef obligea le savant et intrépide Burckhardt à terminer ici le cours de ses découvertes. Les rives du fleuve continuent de nous présenter çà et là des ruines majestueuses, parmi lesquelles celles du temple de *Soleb* se distinguent par leur beauté. Elles consistent simplement en une rangée de colonnes isolées; mais ces colonnes sont remarquables par leur légèreté et leur élégance.

Les territoires appelés *Ouadi-el-Hadjar* et *Sukkot* sont tristes et stériles. Les seuls terrains qui sont susceptibles de culture sont ceux qui bordent immédiatement le Nil. On n'y rencontre que de pauvres villages, dont les habitants, lorsqu'ils ne sont pas soumis au joug égyptien, sont sans cesse vexés et pillés par les petits chefs qui désolent la Nubie. *Semneh* et à *Amarah*, subsistent encore les débris de deux temples égyptiens qui méritent d'être visités.

En quittant le Dar-el-Mahass, le voyageur entre sur le territoire de *Dongola*. Le bord immédiat du Nil continue de présenter l'aspect d'une étroite bande de terre cultivée, qui doit aux eaux du fleuve d'échapper à la stérilité du sol qui l'environne; mais cette bande, qui jusqu'ici se trouvait sur la rive orientale du Nil, est maintenant sur la rive occi-

dentale. Le pays de Dongola, d'ailleurs, offre des parties beaucoup plus fertiles et plus agréables que tout le reste de la Nubie inférieure. De hauts rochers de granit entourent la verte vallée de Djardjar, dont la fraîcheur et la fécondité forment un charmant contraste avec le désert au milieu duquel elle est située. Immédiatement au-dessus, on rencontre un passage appelé la *Bouche de l'eau*, qui présente une scène de grandeur sauvage supérieure à celles que le voyageur a contemplées à la première et à la seconde cataractes. Elle est formée par une succession d'énormes masses de rochers détachés et de vastes fragments dispersés dans la plaine. Au-dessous, l'œil s'arrête avec ravissement sur la grande île d'*Argo*, remarquable par sa fertilité, et qui forme au sein du désert un jardin naturel dont les exhalaisons parfument l'air, dont les palmiers sont le rendez-vous d'une foule d'oiseaux et surtout de nombreuses tourterelles. Un étroit monticule sépare cette oasis enchantée de la vaste étendue du désert, où règnent la stérilité et la mort. Cette île renferme quelques débris d'édifices antiques et, entre autres, deux statues colossales de 23 pieds de longueur, qui gisent sur le sol et qui sont remarquables par l'habileté avec laquelle elles ont été travaillées.

A environ quatre lieues au-dessus d'Argo, s'élève le gros village de *Maragga*, appelé aussi *Nouveau Dongola*. Ce dernier nom lui a été donné par les Mamelucks qui, pendant leur occupation temporaire du pays, en firent leur capitale. Ils transformèrent de ce village bâti en terre en une assez jolie ville ornée de rues larges et de places spacieuses; les terres qui l'entourent sont les plus fertiles de tout le district. Le Vieux Dongola, qui paraît n'avoir jamais répondu à sa grande réputation, n'est aujourd'hui qu'une masse de ruines au milieu desquelles vivent à peine 300 habitants. Le sable qui, déjà du temps de Poncet, à la fin du XVIIe siècle, envahissait cette ville, a continué ses envahissements et l'a ensevelie presque tout entière.

Un peu au-dessus de Dongola, le Nil, que nous avons jusqu'ici remonté presque toujours en ligne droite à partir de l'Égypte, cesse de couler du nord au sud. Pour continuer à le remonter, il nous faut diriger de l'ouest au nord-est. En effet, le fleuve, peu de temps après avoir reçu le Tacazzé, forme un grand coude et coule, pendant un espace de 60 lieues environ, dans la direction du sud-ouest; puis il décrit une nouvelle courbe, et reprend ensuite sa course au sud pour n'en plus

dévier désormais. Le Nil forme ainsi trois canaux à peu près parallèles, et donne naissance à deux espèces de presqu'îles, qui renferment une plus grande quantité de terres cultivables et nourrissent une population plus nombreuse que tout autre partie de la Nubie inférieure. Les bords du canal moyen, c'est-à-dire les bords du fleuve pendant qu'il coule du nord au sud-ouest, sont occupés par les *Scheygia*, nation d'origine arabe, par qui se distingue parmi les peuples de la Nubie par sa bravoure et par son amour pour l'indépendance ainsi que pour le pillage. Ils possèdent de nombreux esclaves qu'ils emploient aux travaux de l'agriculture et aux divers métiers dont ils ont besoin ; quant à eux, ils se livrent exclusivement au métier des armes. Une bataille est pour eux un plaisir ; ils se précipitent en riant sur leurs ennemis et en leur adressant la salutation orientale : « La paix soit avec vous. » Les guerriers Scheygia sont aussi bons cavaliers que les Mamelucks ; ils montent des étalons de Dongola, et combattent toujours à cheval avec la lance. Ils portent tous des cuirasses qu'ils achètent à Souakim et à Sennaar. Aucune peuplade de la Nubie n'opposa une aussi vigoureuse résistance à l'armée de Méhémet-Ali ; cependant, ils furent obligés de céder à la supériorité des armes et de la tactique. Après leur défaite, ils mirent à mort tous leurs nécromanciens qui les avaient trompés en leur promettant la victoire. Il est vraisemblable qu'aujourd'hui les Scheygia ont reconquis leur sauvage indépendance.

Parmi les villes ou villages qui se trouvent sur le territoire de Scheygia, un seul mérite de nous arrêter, c'est celui de *Meraoui*, qui est peut-être l'antique *Meroë*. La ville de Meraoui est située sur la rive droite du Nil ; elle est grande et renferme, dit-on, 10,000 habitants ; mais ses maisons sont construites en terre, et ses rues sont étroites et sombres. Ce qui rend surtout Meraoui intéressante pour le voyageur moderne, c'est que l'on trouve dans son voisinage quelques-uns des plus vastes monuments dont l'Ethiopie puisse se vanter. Une éminence élevée appelée *Djebel-el-Berkel* ou *Montagne Sainte*, présente sept ou huit temples, en partie taillés dans le rocher, en partie bâtis le long de ses flancs. Le plus grand de ces édifices a 430 pieds de longueur sur 159 de largeur, et la salle principale de l'intérieur est un rectangle de 147 mètres sur 111. Les murs sont couverts d'hiéroglyphes et de sculptures religieuses, au milieu desquelles dominent les symboles de Jupiter Ammon. Mal-

heureusement, les matériaux de ces édifices sont loin d'offrir la solidité éternelle de ceux qui ont servi à construire les monuments de l'Égypte; ils se composent d'un calcaire friable, aussi le temps les a-t-il fort dégradés. Près de ces temples s'élèvent encore 17 pyramides; mais elles ne sont pas remarquables par leurs dimensions. Celles que l'on voit à *Bellal*, de l'autre côté du fleuve, à 2 lieues de ses bords, sont beaucoup plus considérables, quoique bien inférieures aux pyramides de l'Égypte. La base de la plus grande a 152 pieds de côté, et elle a encore 103 pieds de hauteur, bien que la partie supérieure en soit détruite. Mais ce qui est le plus curieux, c'est qu'à l'intérieur de cette pyramide, on aperçoit une autre pyramide dont l'âge et le style architectural sont différents; cette dernière est beaucoup plus entière que celle dans laquelle elle est renfermée.

En quittant le territoire des Scheygia, on entre sur celui de *Berber*, qui s'étend sur la rive droite du Nil jusqu'au confluent du Tacazzé avec le fleuve. Il consiste en une bande de terre très-fertile quoique très-étroite, et sa position entre les déserts lui donne une très-grande importance. Tout le pays à l'ouest du Nil, vis-à-vis le Berber, est complétement stérile et inhabité. On compte dans le Berber quatre villages, dont les principaux sont *Aukheyre* et *Goz-el-Souk* ou Goz-le-Marché. Chacun d'eux se compose d'une douzaine de groupes de huttes à un seul étage, séjour de la débauche et de tous les vices. A l'approche d'une caravane, des filles de joie sortent de toutes ces huttes pour aller à sa rencontre. Les habitants de ce district, qui appartiennent à la race Berbère, se donnent le nom de *Meyrefiab*, et se prétendent venus de l'Orient. Ils sont cultivateurs, pasteurs et commerçants; ils trafiquent avec l'Égypte, Schendy et Sennaar. Le chef du territoire de Berber prend le titre de Mek ou roi; il peut mettre en campagne 1,000 hommes libres et 500 esclaves armés.

Au sud de l'Atbara ou Tacazzé et sur les bords du Nil se trouve un petit État fort curieux qui a été découvert par Burckhardt. On le nomme le *Damer*, et on n'y cite qu'une petite ville composée de 500 maisons bien bâties et toutes situées très-régulièrement entre des allées d'arbres; elle est habitée par une colonie arabe, les *Medjaïddin*. Le chef de Damer est un grand pontife qui prend le titre de *Faky-el-Kebir*. Ce grand pontife, auquel ses sujets accordent la toute-science, vit comme un ermite dans

un petit bâtiment carré situé au milieu de la place de Damer, où il est entouré des principaux *fakys* ou interprètes du Coran qui font grand bruit de leur sainteté. Burckhardt obtint accès auprès de lui et la permission de lui baiser la main. Le grand faky lui fit entre autres plusieurs questions sur ses études du Coran. Il existe dans la ville plusieurs écoles arabes qui attirent des jeunes gens du Darfour, du Sennaar, du Kordofou, de la Nubie et du Soudan. Ils y apprennent à lire, à écrire et à interpréter le Coran. Leurs études terminées, ces jeunes gens retournent dans leur pays, où leur savoir les mène rapidement à l'autorité et à la richesse. Les fakys possèdent une grande quantité de livres, de commentaires, d'excellents manuscrits qu'ils vont acheter au Caire. Au milieu de la ville est située la grande mosquée dont les porches servent à la fois de local pour les assemblées publiques et de lieu de repos pour les étrangers; tout autour sont une quantité de chambres destinées aux étudiants.

La contrée qui entoure la ville est très-bien cultivée; toutes les terres sont arrosées par une multitude de petits canaux qui y amènent l'eau du Nil. Les marchandises étrangères ne payant aucun impôt, les caravanes ne manquent pas de séjourner dans cette ville; les fakys sont eux-mêmes commerçants. Ils gouvernent leur petit État avec une extrême sagesse; partout leur autorité est respectée; les Bischarys même ne se hasardent pas d'offenser un faky, dans la crainte qu'il ne prive leurs terres de pluie. Les hordes pillardes de Bédouins n'attaquent jamais une caravane conduite par un faky; elles se retirent devant lui après lui avoir baisé la main; les caravanes du Schendy font halte à la frontière du Damer jusqu'à ce qu'un faky vienne à leur rencontre. Tel est le tableau que nous a tracé Burckhardt de cet État, dont la hiérarchie sacerdotale rappelle l'antique civilisation de Meroë et de l'oasis d'Ammon. L'expédition du pacha d'Egypte en Nubie a ravi pour un temps au Damer son indépendance; espérons qu'à cette heure il l'a recouvrée.

En remontant le cours du Nil, on arrive à *Schendy*, l'une des villes de la Nubie les plus importantes par leur commerce; mais les esclaves, ainsi que nous l'avons déjà vu, forment le principal objet des spéculations de ses habitants. Schendy a été complétement ravagée et dépeuplée par l'armée égyptienne; cependant l'avantage de sa situation sur la route des caravanes lui rendra sans doute sa prospérité. Cailliaud esti-

mait sa population à 7,000 âmes. « Nulle part, en Nubie, dit ce voyageur, les mœurs ne sont aussi corrompues qu'à Schendy. Les femmes y sont l'objet d'un trafic public dont on stipule hautement les conditions dans les rues et les marchés. Les absences fréquentes que les hommes sont obligés de faire pour leur commerce, la chaleur du climat, la nudité des deux sexes, l'excès des boissons fermentées, tout tend à y entretenir le déréglement et l'exaltation des sens. Je pourrais, sans crainte d'être taxé d'exagération, évaluer au-dessous du quart les femmes qui conservent quelque sentiment de pudeur. »

A quelque distance de cette ville, Cailliaud a visité et examiné une rangée d'anciens monuments dont l'existence avait été signalée par Bruce. Ces monuments se composent de quarante pyramides et d'un temple; il reste peu de traces de ce dernier, qui paraît avoir eu 280 pieds de longueur. La plus haute des pyramides a 87 pieds d'élévation. Ce voyageur, ainsi que le savant Jomard, supposent que ces constructions indiquent l'emplacement de l'ancienne Meroë; mais les ruines bien plus considérables que présente le village de Meraoui et l'identité du nom nous font pencher pour ce dernier.

Bientôt après qu'on est sorti du territoire de Schendy, on entre sur celui de *Sennaar*; mais ici les bords du Nil sont toujours sablonneux et stériles. Seulement, on y rencontre quelquefois quelques bosquets d'arbres et quelques coins de terre cultivée. A environ 20 lieues au sud de Schendy, on trouve *Djérri*, grand village où les caravanes passent le fleuve. Le confluent du *Bahr-el-Azrek* ou *Nil bleu*, qui vient de l'Abyssinie, avec le *Bahr-el-Abiad* ou *Nil blanc*, qui vient de l'ouest et de l'Afrique centrale, se trouve à 25 lieues à peu près au-dessus de ce village. Les savants sont aujourd'hui d'accord pour regarder le second comme le véritable Nil; en effet, au témoignage de Bruce lui-même, le Nil blanc est plus considérable que le Nil bleu. *Halfayâh*, assez grande ville, car le voyageur Cailliaud lui accorde 3 à 4,000 habitants, est située sur la rive gauche du Nil, un peu au-dessous des deux branches qui forment le fleuve. Ici, on commence à sentir les pluies tropicales, et la fertilité des terres ne dépend pas uniquement de l'inondation périodique du fleuve, comme dans le reste de la Nubie et dans l'Egypte.

En remontant le Nil bleu, on passe devant *Herbadgi* et *Djidid*, deux villages assez considérables. Enfin, on arrive à *Sennaar*, située à une

soixantaine de lieues au sud du confluent. La contrée de Sennaar a longtemps formé le royaume le plus populeux et le plus important de toutes les principautés entre lesquelles se partage la Nubie. Sa fertilité est due bien plus aux pluies tropicales qu'aux débordements du Nil bleu; cependant ces pluies sont irrégulières et bien moins abondantes que dans les contrées plus voisines de l'Equateur. Sous leur influence, le pays, aux mois d'août et de septembre, prend un aspect délicieux: la verdure éclate de toutes parts, et il se forme un assez grand nombre de lacs. Lorsque les pluies ont cessé, le dourrah mûrit, et ses moissons dorées couvrent les terres cultivées. Bientôt après, les lacs se dessèchent, et le sol redevient brûlant et désolé comme les parties les plus stériles du désert. Les chevaux du Sennaar sont beaux, et, suivant Bruce, nulle part au monde les bestiaux à cornes ne sont aussi magnifiques. La fondation du royaume de Sennaar remonte à 1504, époque à laquelle ce pays fut envahi par les *Schillouks*, peuplade nègre qui habite les bords du Bahr-el-Abiad. Le gouvernement était purement despotique, et les habitants se qualifiaient eux-mêmes d'esclaves; mais, lors du voyage de Bruce, les principaux chefs s'étaient emparés du pouvoir et ne laissaient guère au roi qu'un vain titre. L'armée montait à 14,000 hommes et se composait principalement d'une race de nègres appelés *Noubas*, qui habitent la contrée entre le Sennaar et l'Abyssinie. L'infanterie était mauvaise; mais la cavalerie, forte de 1,400 hommes, était excellente. En 1821, la monarchie sennaarienne a été renversée par le pacha d'Egypte, Méhémet-Ali. L'armée égyptienne a occupé le pays sans rencontrer une vive résistance; mais évidemment ce n'est là qu'une conquête éphémère.

D'anciens voyageurs ont porté la population de la ville de Sennaar à 100,000 âmes; mais, suivant Cailliaud, elle ne dépasse pas 9,000. Les maisons sont construites en argile, avec des toits plats; à l'exception de celles des grands officiers, elles sont petites et n'ont qu'un seul étage. Le palais du roi est bâti en briques cuites, et haut de quatre étages; mais il tombe en ruine. Les habitants sont extrêmement livrés à la débauche; aussi les affections vénériennes y font-elles de grands ravages. Quoique le Sennaar produise en abondance du dourrah, du millet, du riz et même du blé, il fournit peu de denrées propres à l'exportation. Son commerce est presque tout de transit, car il est traversé

par une partie des caravanes qui, de l'intérieur de l'Afrique, se dirigent sur l'Egypte et l'Arabie. La poudre d'or qu'on apporte du Fazoql et du Kordofan, passe pour la plus pure et la meilleure de toute l'Afrique. Les importations consistent en cotonnades bleues de Surate, en épices et en objets de quincaillerie.

Au sud du Sennaar est le *Fazoyt* ou *Fazouklo*, territoire montagneux qui était naguère gouverné par un Mek tributaire et vassal du Sennaar. Plus au sud s'étend le district de *Kamamil*, célèbre par ses mines d'or. Cependant, lorsque les troupes égyptiennes y pénétrèrent, elles trouvèrent ces mines bien au-dessous de leur renommée ; le métal était en faible quantité et ne pouvait s'extraire qu'au moyen d'un travail considérable. Le *Darfok*, pays plus méridional encore, sert d'entrepôt au commerce entre la Nubie et l'Abyssinie.

SECT. 3e. — *Territoires à l'ouest et à l'est de la Nubie.*

Il nous reste à jeter un coup d'œil sur les contrées qui s'étendent à l'est et à l'ouest de la vallée du fleuve que nous avons remonté jusqu aux confins de l'Abyssinie.

A l'est, c'est-à-dire entre le fleuve et la mer Rouge, on trouve un immense désert que parcourent des tribus nomades appartenant à la race arabe et à la fameuse race des Troglodytes. La plus importante de ces nations troglodytiques est celle des *Bischarys* ou *Byschariens*, dont les *Hadendoas* et les *Hammadah*, qui habitent à l'orient du Tacazzé ou Atbara, sont deux branches. Les Bischarys occupent ainsi tout le pays montagneux oriental entre la mer Rouge et les terres cultivées du Sennaar et du Berber sur le Nil ; ils couvrent le pays de l'ancienne race des Blemmyes, probablement leurs ancêtres. Ils s'étendent encore plus au nord jusqu'à l'endroit où le Nil, après avoir décrit une grande courbe à l'ouest, dans la basse Nubie, se rapproche le plus près de la mer Rouge. Du reste, la possession de ce désert montagneux leur est disputée par la tribu des Ababdehs, leurs voisins du nord, qui font le métier de conducteurs de caravanes à travers le désert de la Nubie jusqu'à Sennaar, et sont en guerre continuelle avec eux. Les Bischarys appartiennent au vieux sang des Africains aborigènes : les Ababdehs, au contraire, se font gloire, et avec raison, de tirer leur origine des Arabes.

Les Bischarys passent l'hiver dans les montagnes qui avoisinent la mer Rouge, parce qu'ils y trouvent toujours des herbes pour leurs troupeaux ; mais l'été, quand ils commencent à manquer d'eau, ils se rapprochent du Nil, où se rencontrent des sources plus abondantes. Les brebis et les chameaux sont leur seule richesse; ils boivent, dit-on, le sang de leurs brebis, et passent pour un peuple sauvage et méchant qui vit de vol et de brigandages. Souvent, montés sur de rapides chameaux, ils portent leurs ravages jusqu'à Sennaar et Dongola, en répandant partout où ils passent la destruction et la terreur. Ils n'épargnent pas même les tribus de leur propre race, et les Hadendoas, par exemple, furent forcés de se retirer dans les montagnes d'Orba-Langay, pour échapper à leurs ravages. Ils ne redoutent que les Ababdehs, leurs voisins. Ils n'ont pas encore d'armes à feu. On dit que dans leurs montagnes ils exercent l'hospitalité entre eux et vivent dans la sécurité et la confiance. Leurs femmes sont très-belles, et ils les livrent à la discrétion de l'étranger. Ils recueillent sur leurs montagnes des feuilles de séné et font la chasse aux autruches.

Nous avons encore à mentionner deux lieux importants dans cette région : ce sont le territoire de *Taka* et le port de *Souakim*. Le territoire de Taka, situé à l'est de l'Atbarah, est traversé par les caravanes qui vont à la mer Rouge ; il est remarquable par sa fertilité extraordinaire. Quoique la culture y soit peu avancée, le dourrah qu'il produit se vend sur le marché de Djedda 20 0/0 plus cher que celui de l'Egypte. Le district de Taka est habité par une tribu arabe belliqueuse et sans cesse en guerre avec les Bischarys qui l'entourent. *Souakim*, but de la plupart des caravanes qui traversent le désert oriental de la Nubie, est le seul port de mer de cette région. L'île sur laquelle est située Souakim tomba entre les mains des Turcs dans le XVI^e^ siècle, ceux-ci en firent leur principal port sur la mer Rouge. A cette époque, de Castro trouva qu'elle était une des villes les plus riches et les plus florissantes de l'Orient; suivant lui, il n'avait vu aucune ville qui la surpassât, à l'exception de Lisbonne. Toute cette splendeur a disparu avec le commerce de l'Inde, et de pauvres navires viennent seuls décharger leurs cargaisons auprès de ses misérables maisons. Aujourd'hui Souakim a une garnison égyptienne. Son port est toujours excellent; il peut recevoir deux cents gros navires, sans compter une multitude de petits bâtiments. Le transport

des pèlerins et des kafilas d'esclaves est, à cette heure, la seule ressource des habitants de Souakim. Deux minarets encore debout attestent son ancienne prospérité.

La contrée à l'est de la vallée nubienne du Nil nous offre d'immenses déserts qui vont se continuer avec celui de Saharah. On y rencontre cependant quelques petites oasis, dont la plus considérable est celle de *Sélimeh*, à peu près à la hauteur de la seconde cataracte et à une vingtaine de lieues du fleuve. Elles possèdent des couches de sel gemme exploitées chaque année par les Arabes nomades. Le désert de *Bahiouda*, au nord du Kordofan, est parcouru par les Arabes *Hassanièh*, dont plusieurs s'adonnent au commerce, et par les Arabes *Kababièh*.

En remontant le vrai Nil ou Bahr-el-Abiad, on rencontre d'abord un territoire appelé *El-Aïzah*, du nom de son principal village. Ce pays est occupé par des tribus arabes mahométanes, qui vivent en partie de poisson et demeurent dans des cabanes de paille. Plus au sud, sur la rive droite du Bahr-el-Abiad, se trouve le pays de *Danka*, habité par des Nègres idolâtres. Au rapport de Cailliaud, ces Nègres vont nus; seulement, les femmes se ceignent d'une peau en forme de jupon court. Les enfants des familles riches portent une clochette suspendue au derrière. Plus haut, sur les bords du même fleuve qui court ici de l'ouest à l'est, habitent les nègres *Schillouks*, que nous avons déjà cités comme les conquérants du Sennaar. Ils sont également idolâtres, et vont entièrement nus. Au nord du pays des Schillouks, les relations nomment le *Cheibon;* à l'ouest, le *Donga;* au nord du Donga, le *Fertit*, et d'autres pays inconnus qu'occupent diverses nations nègres, peu différentes des Schilloucks. Les mahométans du Darfour et des contrées voisines font sans cesse la chasse à ces Nègres, pour les réduire en esclavage. Le Fertit passe pour être riche en mines de cuivre.

A l'ouest et au nord du Bahr-el-Abiad, s'étend une vaste région connue sous le nom de *Kordofan*, qui appartient évidemment au bassin de ce fleuve. Le Kordofan n'est, à proprement parler, qu'un assemblage d'oasis qui est entouré de tous côtés par de grands déserts. Après avoir été longtemps tributaire du Sennaar, puis du Darfour, ce pays a été envahi par Méhémet-Ali, et depuis lors (1820) il reconnaît la suzeraineté de l'Égypte, qui entretient une garnison dans sa capitale. Celle-ci, appelée *Obeidha* ou *Ibrit*, selon Browne, était assez considérable avant

l'invasion égyptienne. Elle est située dans une contrée bien arrosée, très-fertile, mais très-malsaine pour les étrangers. Les habitants du Kordofan se divisent en Nègres, pour la plupart idolâtres, et en Arabes qui sont mahométans. Ces derniers sont presque exclusivement pasteurs et chasseurs. A la guerre, les chefs portent des casques, des cottes de maille et des brassards en fer. Il est assez bizarre de rencontrer au cœur de l'Afrique l'armure de nos anciens chevaliers. Les Nègres se livrent à l'agriculture et à l'industrie : on vante leur habileté à préparer le cuir et à travailler le fer. La danse et la musique sont leurs grands plaisirs. Chez eux, hommes, femmes et filles vont nus : à huit ou dix ans, celles-ci sont nubiles.

CHAPITRE CINQUIÈME.

ABYSSINIE.

SECT. Ire. — *Description générale du territoire et de la population de l'Abyssinie.*

Le nom générique d'Abyssinie s'applique à toute cette vaste région montagneuse qui s'étend au sud et au sud-est de la Nubie, et donne naissance au Bahr-el-Azrek, au Tacazzé et à cette multitude de cours d'eau plus ou moins considérables qui vont grossir le Nil et féconder ensuite la grande vallée de la Nubie et de l'Égypte.

L'Abyssinie, isolée pour ainsi dire par ses montagnes ainsi que par les déserts qui l'entourent, a peu de relations avec le monde civilisé, quoiqu'elle ait été jadis le siége d'un empire florissant. A l'est, on lui donne vulgairement la mer Rouge pour limite ; cependant le territoire abyssinien proprement dit n'y touche que par un point. Au nord, elle est bornée par les déserts de la Nubie, sans cesse parcourus par des Arabes nomades. A l'ouest, elle touche aux provinces du royaume de Sennaar, et, au sud, à la région habitée par les Nègres Gallas; mais ces derniers, après avoir longtemps ravagé les parties limitrophes de l'Abyssinie, ont envahi plusieurs de ses provinces. Ainsi les limites de la contrée désignée sous le nom d'Abyssinie, sont loin d'offrir une fixité certaine, et il est à peu près impossible d'évaluer la superficie de cette région. C'est donc seulement par approximation que nous lui donnerons une étendue de 200 à 225 lieues du sud au nord, et de 250 à 280 de l'est à l'ouest.

Les voyageurs s'accordent à décrire l'Abyssinie comme une région essentiellement montagneuse, les plaines que l'on y rencontre n'étant considérées que comme les terrasses des divers plateaux qu'y forment

les chaînes de montagnes. La mieux connue de ces chaînes est celle de Lamalmon, que les Européens sont obligés de traverser lorsqu'ils veulent pénétrer dans l'Abyssinie par la mer Rouge. Elle est remarquable par son élévation, qu'on évalue à 4,500 mètres environ. Les montagnes de Samen sont plus hautes encore. On en peut dire autant de celles de Gojam, qui donnent naissance au Nil abyssinien. Les informations obtenues sur les territoires de Choa, d'Efat, de Damot, et sur les autres provinces méridionales, nous les représentent comme composées d'une succession de hautes montagnes séparées par de larges vallées. Plusieurs d'entre elles sont remarquables par leurs formes abruptes et leurs escarpements. Toutefois, Bruce a exagéré le caractère particulier de ces montagnes, en disant qu'elles affectent souvent la figure de pyramides renversées. Ce qui est vrai, c'est que dans les montagnes, et quelquefois même au milieu des plaines, on voit s'élever, comme des tours, des pyramides ou d'énormes cubes, des rochers qui ne sont abordables que par des gradins taillés dans le roc ou par des échelles. Leurs sommités sont planes, unies, et offrent parfois une grande surface. Les Abyssiniens donnent à ces montagnes caractéristiques le nom d'*Amba*. Ces Ambas sont des forteresses naturelles et souvent imprenables. L'*Amba-Geschen* servait jadis de prison aux princes du sang royal, afin de leur empêcher de rien tramer contre le souverain.

Le grand nombre de rivières qui naissent dans l'Abyssinie concourt à prouver l'élévation du sol; la plus célèbre est le *Bahr-el-Azrek*, ou Nil bleu, qui a été longtemps regardé comme le vrai Nil. Il prend sa source au pays des Agous, traverse le grand lac Tzana ou Dembea, baigne les provinces de Gojam, Damot et autres provinces; puis, en sortant de l'Abyssinie, il devient le fleuve central du Sennaar, qu'il arrose avant de se joindre au Bahr-el-Abiad. Les principaux affluents du Nil bleu sont le *Dender*, le *Rahad*, à droite; le *Roma*, le *Yabouas* et le *Toumat*, à gauche. Le *Tacazzé*, dont le nom signifie *Terrible*, et qui, dans la partie inférieure de son cours, est plus connu sous celui d'Atbarah, prend naissance dans les hautes montagnes de la province de Lasta. Il traverse le royaume de de Tigré, le pays des Shangallas, et pénètre dans la Nubie, où il forme, avec le Bahr-el Azrek et le Bahr-el-Abiad, la fameuse île de Meroë. Parmi les affluents du Tacazzé, nous mentionnerons seulement le *Mareb*;

mais cette dernière rivière ne porte au Tacazzé le tribut de ses eaux que durant la saison des pluies ; dans la saison sèche, il se perd dans les sables. Les montagnes méridionales de l'Abyssinie donnent naissance à deux rivières appelées *Hanazo* et *Haouasch*, qui coulent à l'est vers la mer Rouge, mais sans l'atteindre, car leurs eaux sont absorbées par les sables du désert.

En général, les rivières, les pluies et l'élévation du sol rendent la température beaucoup moins chaude que celle de l'Égypte et de la Nubie. La chaleur de l'atmosphère, à la juger par les sensations qu'éprouve le corps humain, est beaucoup moindre que ne l'indique le thermomètre. Il y a même des provinces plus tempérées que le Portugal ou l'Espagne ; mais, dans les basses vallées, on éprouve les effets réunis d'une chaleur étouffante et des exhalaisons de l'eau stagnante. L'éléphantiasis, l'ophthalmie et beaucoup d'autres maladies en sont les funestes suites.

L'hiver, en Abyssinie, commence en juin, et dure jusqu'au commencement de septembre. La pluie, souvent accompagnée de tonnerre et d'ouragans affreux, oblige les habitants à suspendre tous les travaux, et fait cesser toute opération militaire. Les autres mois de l'année ne sont pas entièrement exempts de mauvais temps, et les plus beaux sont ceux de décembre et de janvier. Tel est le climat en général, et surtout celui de l'intérieur ; mais la nature montagneuse du pays produit plusieurs variations : ainsi, à l'orient, sur les bords de la mer Rouge, entre le rivage et les montagnes, la saison des pluies commence lorsqu'elle est déjà terminée dans l'intérieur. Cette particularité causa une grande surprise au Portugais Alvarez qui, à Dobba, se vit tout d'un coup transporté de l'hiver dans l'été.

L'Abyssinie, remplie de montagnes, ne saurait être dépourvue de minéraux. Il paraît s'y trouver beaucoup de mines de fer, de cuivre, de plomb et de soufre. Les lavages à Damot et les mines peu profondes d'Enarea donnent de l'or extrêmement fin. Bruce assure que l'or le plus fin se recueille dans les provinces occidentales, au pied des montagnes de Dyre et de Tegla. Les grandes plaines, couvertes de sel gemme, au pied des montagnes orientales, ont excité l'admiration des voyageurs ; le sel y forme des cristaux longs d'une *palme*.

L'extrême variété de climat, d'expositions et d'élévations que présente l'Abyssinie, doit naturellement faire présumer que la flore de ce

pays est extrêmement variée : il paraît qu'il en est ainsi, mais nous n'en possédons encore qu'un catalogue assez incomplet. Parmi les végétaux les plus intéressants, nous citerons d'abord l'*Amyris opobalsamum*, que Bruce a bien décrit, et le *Juga sassa* de Willdenow, qui produit une gomme très-légère, assez semblable à la gomme adragante, et dont les marchands se servent pour lustrer les cotonnades bleues venues de Surate. L'arbre qui produit cette gomme, qui semble être l'*Opocalpasum* de Galien, est aussi haut que nos ormes ; la gomme couvre presque tout le tronc et les principales branches ; l'écorce est mince, blanc-bleuâtre ; le bois est blanc et très-dur ; les fleurs sont d'un rouge cramoisi. L'*Ensete* est une espèce de bananier propre à l'Abyssinie, qui croît dans les marais où les habitants en font de grandes plantations : il entre pour une partie considérable dans leur alimentation. Le *Kol-qual* est l'*Euphorbia antiquorum ;* ce végétal renferme un suc laiteux remarquable par son âcreté et son abondance ; ses fleurs dorées et ses fruits, qui, lorsqu'il sont mûrs, revêtent une belle couleur cramoisie, produisent un effet agréable. Les Abyssiniens se servent du suc laiteux de cet arbre pour préparer leurs cuirs ou du moins pour en enlever les poils. Le *Rack* paraît être une espèce d'*Avicennia ;* il croît près des bords de la mer, et les Arabes avec son bois, construisent des barques inattaquables aux vers, à cause de son amertume. Le *Mimosa kantouffa* de Candolle ou *Pterolobium lacerans* de Brown, est un arbrisseau épineux des plus incommodes, et qui sert d'asile à beaucoup d'animaux sauvages ; les Abyssiniens redoutent avec raison de s'en approcher. Le *Wanzey* des Abyssiniens, ou *Cordia abyssinica* de Brown, est une espèce de sébestier répandu dans toute cette contrée ; c'est lui qui couvre de son ombrage toutes les villes et leur donne l'aspect d'un bois. « Gondar en particulier, lorsque apparaissent les fleurs blanches de cet arbre, qui éclosent en une seule nuit, ressemble à une ville couverte d'un voile blanc ou de neige. » Le *Kuara*, l'*Erythrina abyssinica* des botanistes, est un bel arbre qui porte un espèce de pois rouge marqué d'une tache noire. De tout temps, les habitants s'en sont servi pour peser l'or ; cet usage s'est répandu jusque dans l'Inde, où on l'a employé comme marque pour évaluer le poids des diamants et autres pierres précieuses, c'est de là qu'est venu le nom de *karat*. Au reste, des expériences répétées ont démontré que ce choix n'était point mauvais, car les grains du kuara ne diffèrent jamais sensiblement l'un de l'autre. Le *Walkouffe*,

qui paraît appartenir à la famille des bythnériacées, est décrit comme un arbre d'une merveilleuse beauté. Le *Tabernæmontana* est également un arbre remarquable par sa beauté et le parfum qu'il exhale ; le *Krihaha* est une espèce de bambou qui atteint jusqu'à 50 pieds de hauteur. On croit que le véritable encens est produit par l'*Anguale*, arbre que l'on trouve près du Taccazzé. Le *Gesh* est très-commun dans toute l'Abyssinie ; les habitants font sécher ses feuilles, les réduisent en poudre et les mêlent avec la masse qui leur sert à fabriquer la bière appelée *bouza*. Le *Merjoubey* est une espèce de solanée qu'on emploie dans le pays comme cathartique. Le *Kousso*, appelé par Bruce *Banksia abyssinica*, est un véritable arbre qui s'élève à une hauteur de 20 pieds, et dont on trouve des plantations auprès de toutes les églises. L'infusion de ses fleurs est journellement employée comme vermifuge par les habitants de tout sexe et de tout âge, qui sont extrêmement sujets aux maladies verminеuses ; enfin le *Wougnious*, autre plante médicinale, est d'une utilité non moins grande pour les Abyssiniens; il est surtout abondant dans le district nommé Ras-el-Fil où la dyssenterie règne constamment : « La nature, dit Bruce, a mis l'antidote à côté du poison. » L'écorce de cette plante, à laquelle la reconnaissance des botanistes a donné le nom de *Brucea antidyssenterica*, est maintenant usitée dans tous les pays comme un des meilleurs remèdes contre la dyssenterie.

Les principales plantes alimentaires sont le millet, l'orge, le froment, le maïs, mais surtout le *teff* ou *poa abyssinica* des botanistes, qui est la céréale la plus généralement répandue dans le pays. Les grains du teff sont plus petits que ceux de la moutarde et jouissent, dit-on, de la propriété de n'être pas attaqués par les vers; c'est avec ce grain que les Abyssiniens fabriquent leur pain, qui est un peu acide, mais sans être désagréable au goût. Les jardins de l'Abyssinie renferment plusieurs autres espèces d'arbres fruitiers, de légumes et de fleurs que nous ne connaissons pas encore assez bien. La plante appelée *Nub* fournit la plus grande partie de l'huile consommée dans le pays : elle paraît être une espèce de sésame.

Le règne animal n'offre pas moins de variété et d'abondance. Le bétail y est très-nombreux et d'une grande taille; les bœufs y ont des cornes d'une grandeur monstrueuse ; les buffles sauvages attaquent les voyageurs; les chameaux sont remplacés par l'âne et le mulet. On réserve pour la guerre les chevaux qui sont petits, mais pleins de feu. On voit errer en

troupes nombreuses le *rhinocéros bicorne*, qui diffère essentiellement du rhinocéros unicorne d'Asie. Les hippopotames sont communs; l'éléphant, le lion et le lynx botté (*lynx chaus*), s'y rencontrent fréquemment; la girafe ne s'aperçoit que dans les districts les plus déserts; les hyènes sont en si grand nombre, si féroces et si hardies, qu'elles parcourent quelquefois les rues des villes pendant la nuit; il y a aussi des sangliers, des antilopes et des singes. L'animal décrit par Bruce sous le nom d'*ach-koko* est le daman des naturalistes, espèce qui tient le milieu entre le rhinocéros et le tapir; seulement c'est un petit animal de la taille du lièvre. La civette, si renommée par la substance odoriférante qu'elle produit, est commune dans l'Abyssinie.

Cette vaste contrée renferme assurément un certain nombre d'oiseaux, de reptiles et de poissons qui lui sont propres; mais nous manquons encore de détails sur ces parties de la zoologie abyssinienne. Les voyageurs parlent de plusieurs espèces d'abeilles sauvages, qui construisent leurs ruches sous terre et dont le miel est excellent. L'insecte le plus remarquable est une espèce de taon, qui force des tribus entières à émigrer, ainsi qu'Agatharchide l'avait déjà remarqué avant Bruce. Les sauterelles font encore plus de mal; leurs innombrables essaims ravagent souvent des provinces entières et réduisent leurs habitants à la famine.

L'Abyssinie était à peu près inconnue aux anciens; aucun des conquérants de l'Égypte ne put pénétrer, à travers la Nubie et l'empire de Méroë, dans cette région éloignée. La tradition qui fait de la reine de Saba une princesse abyssinienne, et qui fait descendre de Salomon les rois de l'Abyssinie, est une pure chimère. C'est seulement sous les Ptolémée que les Égyptiens acquirent une certaine connaissance de ce pays. Les besoins de leur commerce leur faisaient fréquenter chaque jour tous les ports de la mer Rouge, et ils étaient ainsi mis en relation avec le royaume des Axumites, d'où ils tiraient, par le fameux port d'Adulis, une énorme quantité d'ivoire. Les annales abyssiniennes représentent ce pays comme converti au judaïsme plusieurs siècles avant l'ère chrétienne; et il est certain que plusieurs de leurs observances religieuses rappellent encore aujourd'hui cet ancien culte. Dans le IVe siècle, les Abyssiniens furent convertis au christianisme par les efforts d'un évêque égyptien nommé Frumentius. Lorsque l'Égypte et même la Nubie su-

birent le joug des Arabes et acceptèrent le mahométisme, les Abyssiniens, retranchés dans leurs montagnes, conservèrent leur indépendance et leur religion; mais ils restèrent, par cela même, complétement soustraits au contact et aux regards du monde civilisé. L'attention ne se porta sur eux qu'à l'époque où les Portugais commencèrent leur admirable carrière de découvertes maritimes. Une idée singulière attirait surtout les Portugais vers ce pays : ils s'imaginaient que c'était là que résidait ce fameux Prêtre-Jean, si longtemps cherché et toujours introuvable. En outre, la situation de ce pays, au fond de la mer Rouge, leur sembla, avant qu'elle fût mieux connue, très-favorable pour le commerce entre l'Inde et l'Europe. A la fin du xv^e^ siècle, en 1490, Covilham parvint en Abyssinie par la voie de l'Égypte, et fut bientôt suivi par diverses ambassades ou missions. Les Abyssiniens étaient attachés à la secte d'Eutychès, c'est-à-dire professaient la doctrine Monophysite, et reconnaissaient la suprématie du patriarche d'Alexandrie; en conséquence, les Portugais, les considérant à peu près comme des païens, firent tous leurs efforts pour les convertir à la foi catholique et leur faire reconnaître la suprématie du pape. Enfin, le missionnaire Paez, homme d'une habileté remarquable, parvint à persuader au roi Susneos, en 1620, de proclamer le catholicisme religion de l'État. Par malheur pour les missionnaires, cette mesure provoqua une effervescence générale, donna naissance à de violentes guerres civiles et se termina par l'expulsion entière des Portugais. Depuis lors, toute relation entre l'Europe et l'Abyssinie avait cessé, et l'on oubliait pour ainsi dire, l'existence de ce pays, lorsque parut la narration si pittoresque et si intéressante du voyage de Bruce. Après Bruce, plusieurs voyageurs intrépides ont parcouru cette belle contrée et ont ajouté des notions importantes à ce que Bruce nous en avait appris. Parmi eux, nous devons citer au premier rang Salt, Combes, Tamisier, Lefebvre et d'Abbadie.

L'Abyssinie a toujours été gouvernée par des princes indigènes; mais cela n'a pas empêché qu'elle n'ait été bien souvent désolée par la guerre civile. Ces guerres étaient ordinairement causées, soit par des compétiteurs au trône, soit par la révolte de puissants chefs militaires, soit par les luttes intestines des divers souverains qui se partagent le pays. Ce n'est pas tout, les guerres civiles, en affaiblissant le pays, ont amené

la guerre étrangère, et exposé le pays aux désastreuses incursions des Gallas, race nègre aussi féroce que belliqueuse. Les Gallas, après s'être d'abord emparé de plusieurs provinces frontières, ont étendu leurs conquêtes jusqu'aux provinces centrales, que leurs chefs gouvernent sous le nom d'un prince abyssinien. La position actuellement occupée par les Gallas sépare l'Abyssinie en deux parties ; la partie nord qui forme le royaume de Tigré, avait pour souverain, à l'époque du voyage de Salt, Ras Welleta Sellassi, auquel a succédé Subegadis; les provinces méridionales de Choa et d'Etat sont gouvernées par un prince qui descend de l'ancienne famille royale.

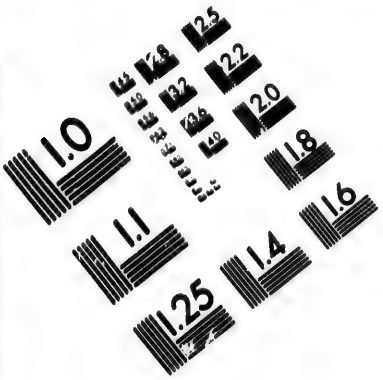
La constitution politique de la monarchie abyssinienne est le despotisme pur, aucune limite n'étant assignée au pouvoir absolu du souverain. Lorsqu'il y avait unité dans le despotisme, la situation était encore tolérable, mais aujourd'hui que cette riche contrée est partagée entre plusieurs souverainetés, qu'il s'est formé une sorte de féodalité militaire qui a morcelé les diverses provinces, l'Abyssinie est tombée dans l'état le plus déplorable, et l'on peut dire que le sabre y est la seule loi. Cependant le peuple tient en telle vénération la race de ses rois, qu'il serait dangereux pour les usurpateurs étrangers ou d'autres, de placer la couronne sur leur tête. Ils se contentent de choisir quelque prince appartenant à ce sang vénéré auquel ils laissent l'ombre de la souveraineté et gouvernent en son nom. Les chefs Gallas eux-mêmes, qui se sont emparés de la moitié du pays et de Gondar, son ancienne capitale, ont jugé prudent de se conformer à cette politique.

Une contrée dont la situation politique est aussi déplorable ne saurait voir prospérer aucun des arts qui font la richesse essentielle des nations. Malgré l'extrême fertilité d'un sol admirablement arrosé et situé sous une pareille latitude, l'agriculture y est tout à fait négligée. Chaque famille se borne à cultiver l'espace de terrain nécessaire pour la nourrir. La charrue abyssinienne est extrêmement grossière et souvent dépourvue de fer : ce sont des femmes qui sont chargées des opérations du sarclage et de la moisson. La richesse des pâturages permet d'élever sans peine un grand nombre de bestiaux. On élève aussi beaucoup d'abeilles, parce que le miel, mêlé avec le maïs, sert à fabriquer une liqueur fermentée qui constitue la boisson favorite de l'Abyssinien,

On récolte encore une assez grande quantité de coton ; mais elle n'est pas suffisante aux besoins du pays.

La fabrication de cotonnades est l'industrie la plus considérable de l'Abyssinie : ce développement s'explique par ce fait, que les habitants s'habillent généralement avec des étoffes de coton. Les étoffes les plus fines se font à Gondar, les grossières à Adoua ; celles-ci, à cause de la demande universelle qu'on en fait, servent d'intermédiaire ou de monnaie dans les échanges. L'on trouve encore en Abyssinie quelques fabriques de soieries, de tapis grossiers et d'armes. Le commerce n'est pas beaucoup plus prospère que l'industrie. Le port de Massaouah est le seul par lequel puissent se faire les importations ; puis il faut recourir aux caravanes pour introduire dans l'intérieur les marchandises et les objets manufacturés d'origine étrangère. Les principaux articles d'importation sont du coton brut et des cotonnades fines de Surate, des tapis de Perse, des soieries de la Chine, des velours de France, des peaux teintes d'Égypte et des verroteries de Venise. L'Abyssinie ne peut donner en retour que de l'ivoire, de la poudre d'or et des esclaves qui viennent, soit du pays même, soit de l'intérieur de l'Afrique. Les esclaves abyssiniennes sont extrêmement recherchées en Egypte et dans tout l'Orient, à cause de leur beauté.

L'Abyssinien a les yeux grands, la taille svelte, élancée, les formes belles; sa couleur passe du brun foncé au brun clair ; chez les femmes, elle arrive même à la couleur blanche européenne. Quoique vivant sous le 12e degré de latitude nord, au centre de l'Afrique, il ne ressemble en rien à la race nègre; il a les traits du visage, l'ovale de la tête de l'Arabe et de l'Européen. Suivant Larrey, l'Abyssinien se distingue par de grands yeux et un noble regard ; l'angle intérieur de l'œil présente une courbe légère ; ses mâchoires se terminent par un angle aigu, et forment avec les pommettes saillantes des joues un triangle d'une belle régularité. Ils ont la lèvre épaisse, mais elle n'est pas pendante et renversée comme celle des Nègres ; leurs dents sont remarquables, comme chez ces derniers, par leur blancheur, mais sans être saillantes ; leur peau est cuivrée, olivâtre et foncée. Ces traits caractéristiques sont communs aux Cophtes avec des nuances peu sensibles; on les retrouve dans les statues des anciens Egyptiens, surtout dans le Sphynx, et aussi dans la conformation du crâne des momies de Saccarah. Ces ob-



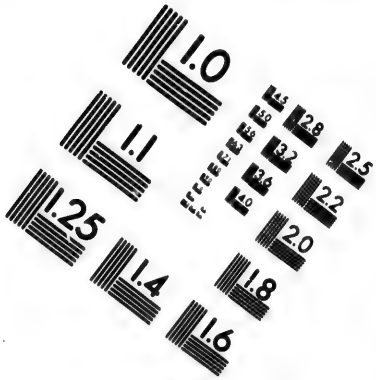
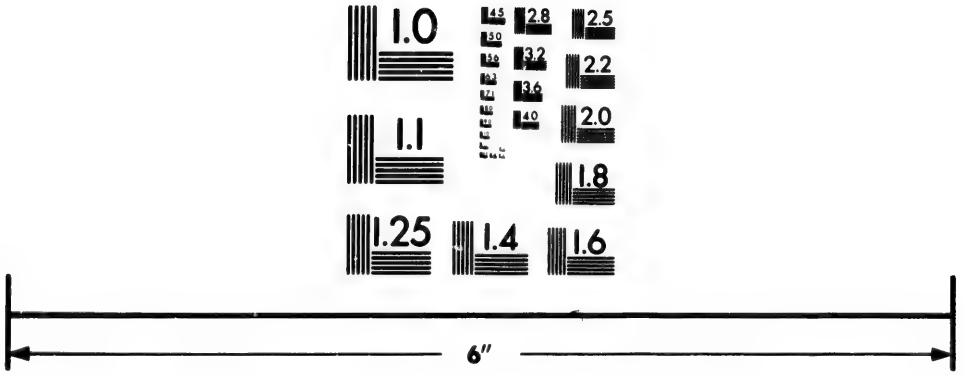
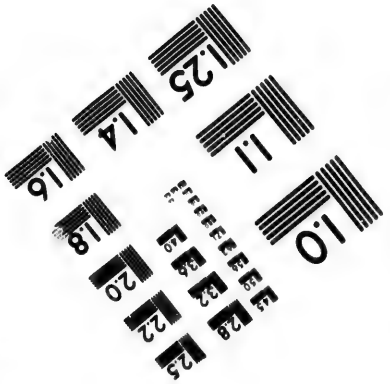


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

servations, faites sur les lieux mêmes par un médecin distingué, confirment jusqu'à l'évidence l'opinion émise depuis Hérodote, que les Abyssiniens appartiennent à la même race que les Cophtes, c'est-à-dire à la tige des anciens Egyptiens.

Vivant toujours à découvert, sous un ciel tempéré, à la suite de ses troupeaux ou à la chasse, ne reprenant jamais le même chemin dans ses excursions, toujours en guerre et toujours active, cette race polygame et d'une puberté précoce, se multiplie avec une prodigieuse fécondité. Elle forme sur ce point un contraste frappant avec les habitants du plateau du Thibet. Beaucoup de contrées de ce pays d'Alpes passent pour très-peuplées. La femme est nubile à 10 ou 12 ans; l'homme se marie à 14; le *Schoum Wvoldo* que connut Salt, avait quarante femmes et plus de cent enfants. Il y a très-peu de villes dans le pays; mais toutes les vallées, toutes les montagnes sont pleines d'habitations. Quoique très-pauvres, l'hospitalité est nationale chez les habitants de l'Abyssinie comme dans tous les pays d'Alpes.

Les mœurs des Abyssiniens, nonobstant la mince couche de civilisation dont elles sont revêtues, se distinguent entre celles de tous les peuples par leur barbarie et leur corruption. Leur vie domestique est marquée par des habitudes grossières et plus révoltantes que celles qui s'observent chez les nations les plus sauvages. Quelques-unes sont telles que l'on a longtemps refusé d'y croire, et que le témoignage unanime des voyageurs a été nécessaire pour faire admettre la véracité de ces récits.

Parmi les usages qui ont le plus excité l'étonnement des voyageurs, nous citerons le raffinement de gloutonnerie féroce qui préside à leurs festins. Un bœuf est à la porte de la salle du banquet; on coupe sur l'animal des tranches de chair, et on apporte ces muscles saignants et palpitants que les convives dévorent avec avidité comme un mets délicieux. Suivant Bruce, on découpe les tranches de chair sur l'animal encore vivant, dont les mugissements se mêlent aux cris de joie de la compagnie; suivant Salt, au contraire, on les coupe simplement sur un bœuf que l'on vient de tuer a l'instant. L'indolence orgueilleuse des chefs abyssiniens se montre dans leur manière de manger. Deux dames assises de chaque côté du chef, lui mettent les morceaux de chair dans la bouche autant qu'il en peut entrer, « absolument, dit un ancien voyageur, comme l'on fait pour les oies que l'on veut en-

graisser. » Dans ces festins, les deux sexes se livrent publiquement, sinon aux plus grossières débauches, comme le prétend Bruce, du moins aux plaisanteries les plus licencieuses.

La *schulada*, coutume également barbare, est en usage chez les conducteurs de bestiaux. Lorsque, au milieu d'une marche, ils sont pris par la faim, ils découpent sur l'un de leurs animaux une tranche de chair, referment la plaie, et, après avoir satisfait leur voracité, se remettent en route.

Les rapports des voyageurs nous représentent les Abyssiniens comme un peuple d'un caractère féroce et sanguinaire. La fréquence des guerres civiles et étrangères contribue sans doute beaucoup à entretenir et à développer cette funeste disposition. Les principaux officiers ne se font aucun scrupule d'exécuter eux-mêmes les sentences de mort prononcées par le roi ou par le chef auquel ils obéissent. Lorsque Bruce habitait Gondar, à l'époque d'une guerre civile, il ne pouvait sortir de chez lui sans rencontrer des cadavres abandonnés dans les rues, sans sépulture, et destinés à devenir la proie des hyènes et des chiens. Dans leurs guerres avec les Gallas, ils ont voulu rivaliser de férocité avec ces Nègres sauvages, et ils leur ont emprunté l'horrible coutume d'enlever les parties sexuelles de l'ennemi qu'ils ont abattu, et de les porter en triomphe.

Les Abyssiniens ne se distinguent pas moins par la dépravation de leurs mœurs que par leur cruauté. L'ivrognerie est un vice généralement répandu. On peut presque dire, avec Bruce, que l'institution du mariage n'existe pas chez eux, tant est grande la facilité avec laquelle ils forment ou rompent ce contrat. L'amant s'adresse aux parents de la jeune fille sans s'inquiéter de l'agrément de celle-ci; quand il a leur consentement, il va la chercher et l'emporte chez lui sur ses épaules. La cérémonie, fort simple comme on voit, se termine par un festin. Parfois, cependant, on y met un peu plus de formes; les époux, deux ou trois semaines après leur union, se rendent à l'église pour la faire consacrer par le prêtre. Un voyageur vit à Gondar une dame en compagnie de six autres personnes qui avaient été successivement ses maris. Les femmes d'un rang élevé prennent un très-grand empire sur leurs époux; mais en même temps elles se piquent fort peu d'observer les devoirs que le mariage leur impose. La polygamie est extrêmement

commune; toutefois, l'une des femmes a seule la prééminence, et les autres ne sont guère regardées que comme des concubines.

En présence d'un pareil tableau, il serait difficile de supposer que les Abyssiniens professent le christianisme. Leur christianisme ressemble fort à celui des Cophtes, et ils reconnaissent la suprématie du patriarche cophte qui réside au Caire. Le chef du clergé abyssinien porte le nom d'*abouna*; il est nommé par le patriarche cophte et doit toujours être un étranger. Cette règle singulière tient sans doute à ce que les Abyssiniens ont fort peu de confiance dans le savoir de leur clergé national. Ils combinent avec leur foi chrétienne plusieurs observances judaïques, telles que la circoncision et l'abstinence de certaines viandes. Ils observent à la fois le sabbat et le dimanche. Ils ont, en outre, une multitude de fêtes, et leur calendrier de saints est fort nombreux. La Vierge est l'objet d'un culte accompagné d'autant de démonstrations qu'en Espagne et en Italie. Les Abyssiniens font usage de l'encens et de l'eau bénite. Les sacrements reconnus sont le baptême, qui ne se confère qu'aux adultes, la confession et la cène. Ils communient sous les deux espèces et admettent la transsubstantiation. Leur Bible contient les mêmes livres que ceux des catholiques, et de plus un *livre d'Hénoch*, dont Bruce a rapporté trois exemplaires. Les églises sont nombreuses et ornées de peintures; mais les statues, les bas-reliefs et les crucifix sont interdits. Les prêtres se marient; les moines seuls sont soumis au célibat, mais, au rapport de Combes et Tamisier, les monastères ne sont guère peuplés que par des malheureux émasculés par le fer des Gallas.

Plusieurs langues différentes sont parlées dans l'Abyssinie. La langue *Ghéez*, usitée dans le royaume de Tigré, et dans laquelle sont écrits les livres abyssiniens, est regardée par les savants comme un idiome dérivé de l'arabe. La langue *amharique*, en usage à la cour depuis le XIV^e^ siècle, et parlée dans la plupart des provinces, offre aussi beaucoup de racines arabes; néanmoins, elle présente dans sa syntaxe des traces d'une origine particulière. La langue ghéez, plus dure que l'arabe, a cinq consonnes dont un organe européen ne saurait rendre la rudesse; l'amharique a bien plus de douceur, mais il lui manque cette variété de formes grammaticales qui caractérise les langues asiatiques. Il semblerait donc que l'Abyssinie, peuplée d'abord par une race indigène et primitive, aurait reçu, surtout dans ses parties septentrionales et mari-

times, une colonie d'Arabes, et probablement de cette tribu de *Kousch* dont le nom, dans les livres prophétiques des Hébreux, se trouve également appliqué à une partie de l'Arabie et de l'Éthiopie. Les peuples gallas parlent aussi une langue particulière. La littérature abyssinienne paraît se borner à des légendes de saints, pour la plupart traduites du cophte, et à quelques chroniques rédigées sur le modèle des chroniques juives. Les événements y sont rapportés mois par mois. Ce n'est guère que dans le clergé que l'on trouve des individus sachant lire; les aspirants aux ordres sacrés subissent un examen pour cela; mais il paraît que l'on se montre peu exigeant.

Les maisons, en Abyssinie, ne sont que des cabanes rondes, couvertes d'un toit conique en chaume. Cette forme est rendue nécessaire par la violence des pluies. Les demeures des souverains et des grands sont plus commodes et plus spacieuses. Ma[illegible] c'est dans la construction de leurs églises que les architectes du pays déploient tout leur art. Celles-ci sont généralement ornées d'un portique avec des colonnes en bois de cèdre, et bâties sur le sommet de petites collines, ce qui leur donne un aspect assez pittoresque; toutefois, leurs toits sont également revêtus de chaume. Les Abyssiniens aiment beaucoup recouvrir les murs de leurs églises de peintures, ou plutôt de barbouillages: l'éclat des couleurs est surtout ce qui les ravit. Le costume des Abyssiniens est fort simple et ne manque pourtant pas d'élégance. Il se compose, pour les hommes adultes, d'un léger caleçon et d'une large tunique à manches, qui se serre avec une ceinture; le tout en coton. On jette quelquefois par-dessus un manteau fait avec une étoffe de coton blanche. Le turban est la coiffure habituelle. Quelques chefs portent sur le front, comme marque de dignité, un ornement en forme de corne; ce qui, avec leur longue barbe, leur donne un aspect fort sauvage. Les femmes ont des robes qui, tantôt leur couvrent le sein, et tantôt sont simplement attachées à la hauteur des hanches. Les enfants vont généralement nus jusqu'à l'âge de la puberté.

Si tels sont les peuples chrétiens de l'Abyssinie, rien ne doit nous étonner de la part des nations sauvages qui demeurent dans ce pays. En effet, la férocité et la malpropreté des *Gallas* dépasse toute idée. Ils ne mangent que de la viande crue; ils se barbouillent le visage du sang de l'animal tué, et suspendent les intestins autour de leur cou, ou les

tissent parmi leurs chevelures. Pour ajouter à leur beauté et à l'agréable parfum qu'ils exhalent, ils s'oignent le corps entier avec de la graisse fondue. Les Gallas sont de moyenne stature; ils ont les cheveux noirs, longs ou crépus, et la peau d'une couleur brune foncée; ceux qui habitent dans les vallées sont plus noirs. Leur vêtement se compose d'une peau de chèvre ou d'un autre animal. Ces peuples adorent des arbres, la lune et quelques astres. Ils croient à la magie et à la vie future. Les incursions de ces tribus nomades sont aussi subites que désastreuses. Tout périt sous leurs coups; ils massacrent l'enfant dans le ventre de la mère; les adolescents sont conduits en esclavage après avoir été privés de la virilité. Leur célérité dans les marches est prodigieuse; ils passent à la nage les torrents les plus rapides. Une sorte de pâte, pétrie avec du café grillé et du beurre, est la seule provision qu'ils emportent avec eux; ils supportent la faim et toutes les privations avec une patience qui étonne même les Abyssiniens. A leur arrivée, leurs hordes étaient toutes à pied; mais elles s'organisèrent, dans l'Abyssinie, en bandes de cavaliers; ils n'avaient pour toutes armes que des lances de bois dont la pointe était durcie au feu et empoisonnée avec le suc d'un arbre vénéneux. Ceux d'entre les Gallas qui vivent depuis longtemps en Abyssinie, ont en grande partie renoncé à leurs anciennes mœurs pour celles de leurs nouveaux sujets. Ils s'habillent et vivent comme ces derniers. Quelques tribus méridionales se sont même converties au mahométisme, ce qui est assurément un progrès considérable.

Les Gallas se divisent en plusieurs tribus comprises, selon quelques auteurs, en trois corps de nation. On connaît peu ceux du midi; on donne à ceux de l'ouest le nom de *Bertouma-Gallas*, et celui de *Boren-Gallas* à ceux de l'est. L'origine de ces peuples est enveloppée dans une profonde obscurité. Les Abyssiniens considèrent les Gallas comme originaires de la côte orientale d'Afrique; mais ils viennent vraisemblablement des contrées inconnues situées au centre de l'Afrique méridionale. Leurs migrations à la recherche d'une contrée plus fertile que leur propre pays, remonte à plusieurs siècles. Déjà le jésuite Lobo les avait vus près de Mélinde; mais il paraît que, depuis cette époque, les belles et riches vallées de l'Abyssinie ont attiré la masse presque entière de la population galla.

Les autres peuples païens et sauvages se font moins redouter. Sur la

frontière nord-ouest de l'Abyssinie, les *Schangallas* occupent les contrées boisées, humides, pestilentielles, et peuplées d'animaux féroces, auxquelles les Abyssiniens donnent le nom de *Kolla*. C'est une race nègre à la couleur noir-foncé, aux cheveux laineux, au nez aplati et aux lèvres épaisses. Elle se compose d'un grand nombre de tribus indépendantes les unes des autres. Les Schangallas se livrent exclusivement à la chasse et à la pêche ; car ils ne connaissent ni l'agriculture, ni l'art d'élever les bestiaux. Ils habitent dans les endroits les plus épais des forêts, sous l'ombre des arbres ; ils suspendent des peaux de bêtes aux branches et forment ainsi des espèces de huttes, à l'abri desquelles ils vivent plusieurs ensemble. Ils en sortent pour chasser le gibier et éloigner de leurs habitations les animaux féroces. A l'approche de la saison des pluies, ils font leurs provisions d'hiver ; et dès que le sol de la forêt s'est changé en boue noire et en marais, ils l'abandonnent et se retirent dans les montagnes désertes. Là, ils demeurent dans des cavernes qu'ils creusent dans les flancs escarpés des rochers, quand ils trouvent des veines de grès ou de pierre tendre. Sitôt que les pluies ont cessé, ils quittent leurs antres pour recommencer leurs chasses ; mais alors commence pour eux une vie de luttes et de dangers. Les Abyssiniens voisins de leur pays les poursuivent comme des bêtes fauves, et les chefs des provinces contiguës organisent chaque année des expéditions contre eux. Tout ce qui n'est pas emmené comme esclave dans ces expéditions est exterminé sans pitié, hommes, femmes et enfants. Souvent ces expéditions sont très-sanglantes ; les malheureux Schangallas, quoique sans cavalerie et sans armes à feu, font une résistance désespérée. Parfois aussi, la fièvre fait périr les armées abyssiniennes dans les marais. Ces peuples, dont la fécondité paraît inépuisable, étaient déjà connus des anciens, qui les désignaient sous le nom de mangeurs de sauterelles, d'autruches, d'éléphants, de poissons, etc.

Nous aurions encore quelques autres peuplades moins connues à décrire ; mais il nous semble préférable de les mentionner lorsque nous parcourrons le pays qu'elles habitent. Nous terminerons notre tableau général de l'Abyssinie par quelques mots sur une colonie juive qui l'habite de temps immémorial, et qui est connue sous le nom de *Falaschan* ou *Felaschas*, c'est-à-dire les *exilés*. Cette nation paraît avoir formé, pendant des siècles, un État plus ou moins indépendant dans la pro-

vince de Samen, sous une dynastie dans laquelle les rois portaient constamment le nom de Gédéon et les reines celui de Judith. Aujourd'hui, cette famille étant éteinte, les Felaschas obéissent aux rois d'Abyssinie. Ils exercent les métiers de tisserands, de forgerons, de charpentiers et de maçons. A Gondar, on les regarde comme des sorciers qui prennent la nuit la figure de hyènes. Selon Ludolf, ils avaient des synagogues, des bibles hébraïques, et parlaient un hébreu corrompu. Bruce assure qu'ils ne possèdent les livres sacrés que dans la langue ghéez, qu'ils ont oublié l'hébreu et parlent un jargon particulier. Le plus grand nombre des Felaschas demeure sur les bords du Bahr-el-Abiad. C'est précisément la contrée qu'occupaient les Exilés Égyptiens, les *Asmach*, les *Sembridæ*. Peut-être une troupe de Juifs d'Égypte a-t-elle suivi les traces de ces émigrés et s'est-elle mêlée avec eux? Peut-être, ainsi que le pense Marcus, sont-ce des Juifs qui, après s'être réfugiés en Égypte et en Arabie à l'époque de la conquête de la Judée par Nabuchodonosor, ont passé dans l'Abyssinie?

SECT. 2e. — *Description topographique des provinces et des villes de l'Abyssinie.*

C'est en général par le port de *Massaouah*, situé sur une petite île du même nom dans la mer Rouge, que les Européens pénètrent dans l'Abyssinie. L'île de Massaouah n'a guère que 1,200 mètres de longueur sur 400 de largeur. Les maisons de la ville sont pour la plupart construites en bois et en chaume. Quelques-unes seulement sont bâties avec une espèce de pierre coquillière. Le commerce de Massaouah était jadis considérable, lorsque la mer Rouge servait de communication entre l'Inde et l'Europe. Cependant, malgré son énorme décadence, cette ville conservera toujours quelque importance, car elle est le seul canal par lequel puisse se faire le commerce limité de l'Abyssinie. Ses relations commerciales sont surtout avec Djidda et Moka, sur la côte arabique, et c'est par ces ports que l'Abyssinie reçoit la presque totalité des produits étrangers dont elle a besoin. La population de Massaouah est estimée à 2,000 âmes; elle est gouvernée par un aga qui dépend du pacha d'Égypte, et qui lève un droit de 10 0/0 sur les marchandises introduites à l'intérieur.

Vis-à-vis Massaouah s'étend l'île *Dahlak*, la plus considérable de toutes celles de la mer Rouge; elle a 9 lieues de longueur sur 4 de largeur. Dans l'antiquité, elle était importante par sa population, sa richesse et ses pêcheries de perles; aujourd'hui elle n'est habitée que par quelques misérables pêcheurs. Cependant les vaisseaux la fréquentent pour y faire de l'eau. Les chèvres que l'on y trouve portent un poil long et soyeux, et l'on tire une sorte de laque de la gomme d'un arbuste qui y croît. Au fond de la baie de Massaouah, on trouve *Arkiko*, port de mer jadis célèbre, mais qui ne présente plus qu'une réunion de huttes misérables qui servent de demeure à une race pillarde et dégénérée. C'est à peu de distance d'Arkiko que se voient les ruines de l'ancienne *Adulis*: un village appelé *Zoulla* occupe son emplacement.

Le territoire de *Baharnegasch*, c'est-à-dire du maître de la mer, comme les anciens voyageurs appelaient le chef de ce district, est situé à l'intérieur, au sud-ouest de Massaouah. Il forme plutôt un appendice qu'une partie intégrante de l'Abyssinie. La route d'Arkiko à l'intérieur passe d'abord par le défilé de la haute montagne de Taranta, qui est couverte de beaux cèdres et de riches pâturages où paissent de nombreux troupeaux. Sur le revers opposé, on trouve *Dixan*, assez jolie ville, bâtie dans une situation pittoresque; elle est le siége d'un commerce assez considérable. *Dobarwa* est également importante; elle était naguère la résidence du Baharnegasch. Les parties plus âpres et plus stériles de cette province sont parcourues par des tribus troglodytes appelées *Hazorta* et *Schiho*, qui vivent dans des cavernes ou dans des cabanes couvertes de peaux. Elles ont la réputation de peu respecter la propriété de ceux qu'elles rencontrent dans leurs courses. Ces tribus, à cause de la position qu'elles occupent sur le principal défilé qui met l'Abyssinie en rapport avec Arkiko, arrêtaient à leur gré toutes les relations commerciales; mais aujourd'hui le ras de Tigré est maître de l'ancien domaine du Baharnegasch, et fait respecter les caravanes qui se rendent à la mer Rouge.

Cependant au sud de ce territoire, c'est-à-dire entre la première terrasse de montagnes qui bordent l'Abyssinie et la mer Rouge depuis la baie de Massaouah jusque vers le détroit de Bab-el-Mandeb, s'étend une côte sablonneuse, brûlée et aride connue sous le nom de *Samhara*. Toute cette côte est le domaine d'une cinquantaine de tribus de peuples

nomades et pasteurs, de tout temps fameux par leurs brigandages. Ce littoral était appelé autrefois le royaume de *Dankali ;* encore aujourd'hui, le pays et ses habitants portent le même nom : au pluriel, les habitants se nomment *Danakil.* Ces peuples se disent mahométans, quoiqu'ils n'aient ni prêtres, ni mosquées ; mais ils portent la plus grande haine aux Abyssiniens chrétiens, et interdisent tout accès en Abyssinie par la côte dont ils sont maîtres. Ils vivent dans l'indépendance la plus absolue, ne se déplaçant que pour chercher des pâturages pour leurs chameaux, et prêts à prendre part à toutes les querelles, lorsqu'ils pensent y trouver leur avantage. Ils aiment la liberté avec passion, sont très-actifs et résolus, mais pauvres et sans armes pour la plupart ; s'ils étaient armés, ils sauraient bientôt se rendre redoutables aux Abyssiniens.

Les femmes de ces tribus ont, suivant Salt, les traits du visage très-distingués, et l'entretien de la famille repose exclusivement sur elles. Elles sont presque nues ; leur parure consiste en bracelets d'argent et d'ivoire. Leur occupation est de moudre le grain, cuire le pain, puiser l'eau, etc. Les hommes gardent les troupeaux et préparent le lait. Leur plus grande passion est de fumer et de priser ; ils frisent leurs chevaux, les enduisent de graisse et les poudrent avec une sorte de poussière brune. Ils couvrent leurs tombeaux de monuments bâtis en forme de pyramides, dont la base a 10 pieds carrés, et qui rappellent l'architecture égyptienne.

Sur cette côte, nous citerons le village de *Pourora,* avec un bon ancrage au fond de la baie d'*Amphila ;* celui d'*Ayth,* qui se compose d'une quarantaine de huttes habitées par des pêcheurs ; et la baie d'*Asab,* à cause des ruines que Rienzi y a vues et qu'il croit être plus anciennes que celles d'Axum.

Le Mareb constitue la limite entre le territoire du Baharnegasch et la province du *Tigré* proprement dit. Un grand nombre de montagnes formant des forts naturels appelés Ambas, séparées par de profonds ravins et des plaines bien cultivées, donnent à ce district un caractère particulier. Les habitants se distinguent, entre tous les Abyssiniens, par leur industrie, et la situation de leur pays en a fait la contrée la plus commerçante de toute l'Abyssinie. Le principal siége de l'industrie du Tigré est à *Adoua,* ville assez bien bâtie et située sur le penchant d'une colline ;

sa population est évaluée à 8,000 âmes. On fabrique à Adoua une grande quantité d'étoffes de coton bleues qui circulent comme monnaie dans tout le pays. Le commerce est presque tout entier entre les mains des Musulmans, qui sont nombreux dans cette ville. Les habitants sont, sans doute grâce à leur industrie, un peu plus civilisés que le reste des Abyssiniens en général.

Quoique Adoua soit aujourd'hui la ville la plus considérable du Tigré, celle d'*Axum* est beaucoup plus intéressante aux yeux du voyageur. Axum est éloigné de 43 lieues de la mer Rouge ; c'est l'ancienne résidence des monarques abyssiniens, qui s'y rendent encore pour s'y faire couronner. Cette ville était inconnue à Hérodote et à Strabon ; le premier auteur qui la nomme est Arrien, auteur d'un Périple de la mer Erythréenne. Elle était de son temps, c'est-à-dire dans le IIe siècle après Jésus-Christ, le siége du commerce de l'ivoire. Son état florissant dans les IVe, Ve et VIe siècles est attesté par les descriptions qu'en font Procope, Étienne de Byzance, Cosmas et Nonnosus. Les voyageurs portugais y ont trouvé des ruines magnifiques, des restes de temples et de palais, des obélisques sans hiéroglyphes, parmi lesquels un de 64 pieds de haut, construit d'un seul bloc de granit et terminé par un croissant ; des figures mutilées de lions, d'ours et de chiens ; enfin des inscriptions en caractères grecs et latins. Selon Salt, l'obélisque qui reste encore debout a 80 pieds de hauteur. Il y avait encore 54 obélisques que le zèle circonspect d'une princesse chrétienne a fait renverser. Le siége sur lequel les rois venaient s'asseoir devant la grande église, porte une inscription éthiopienne ; une autre inscription grecque, sur un monument dont la destination est inconnue, atteste les victoires du roi Aïzanas, dans laquelle ce prince est qualifié de « Fils de Mars, roi des Axumites, des Homérites, des Raeidan, des Éthiopiens, des Sabéens, de Zeyla, de Tiamo, des Bugaiens et de Takaé. » L'inscription lui donne encore le titre de « Roi des Rois. » L'existence de cette inscription, découverte par Salt, met hors de doute l'authenticité de celle que Cosmas vit à Adulis ; mais celle que Bruce prétendait avoir découverte à Axum est une invention de ce voyageur peu scrupuleux. La moderne ville d'Axum compte 6,000 habitants qu'on dit peu hospitaliers. On y fait de bon parchemin et de grossières étoffes de coton. La grande église est un des monuments modernes les plus remarquables

de l'Abyssinie, quoiqu'elle n'offre rien de curieux ; sa construction date seulement de deux siècles.

Le *royaume de Tigré*, considéré comme une des grandes divisions politiques de l'Abyssinie, renferme, indépendamment du Tigré propre et du district maritime, neuf autres provinces.

A l'est du Tigré propre est la province d'*Agamé*. Sa grande élévation au-dessus du niveau de la mer la fait jouir, sous le climat brûlant des tropiques, d'une température douce et modérée, d'une terre féconde. Sa capitale est *Genata*. La province d'*Enderta*, au sud d'Agamé, est un pays excessivement montueux ; sa capitale, *Antalou*, renferme environ 5,000 habitants. Le roi de Tigré l'a choisie pour sa résidence, afin d'être plus à portée de protéger ses États contre les Gallas du sud. *Chélikout* n'est qu'un gros village, où le roi a une maison de plaisance qu'il habite souvent. L'église de Chélikout est regardée comme la plus belle de l'Abyssinie. Les provinces de *Wojjerate* et de *Wofila* sont des contrées basses et boisées qui confinent au lac *Aschangen*, et nourrissent beaucoup d'animaux féroces. Dans ce pays, les Gallas se sont mêlés aux indigènes et sont devenus chrétiens.

Les provinces de *Lasta*, d'*Avergale* et de *Samen* sont trois districts âpres et montueux, situés entre le Tacazzé et le Coror. Les deux premiers sont habités par des *Agous*, dont les maisons ont la forme de temples égyptiens et sont construites sans mortier. On remarque dans le Lasta neuf églises creusées dans une montagne. Ces temples singuliers sont environnés d'un cloître ; leurs voûtes ou plafonds sont soutenus par des piliers, et leurs parois sont couvertes de sculptures dont la plupart sont des arabesques fort bien exécutées. La tradition les attribue à saint Lalilaba, le plus illustre des empereurs de la dynastie Zagéenne, qui vivait au x^e^ siècle. Les montagnes du Samen sont les plus hautes de l'Abyssinie et sont fréquemment couvertes de neige ; parmi elles on remarque l'*Amba-Gidéon*, qui servait de principale forteresse aux juifs Felaschas, à l'époque où ceux-ci étaient maîtres du pays sous un roi de leur nation. Immédiatement à l'ouest du Tigré propre, se trouvent les belles provinces de *Siré* ou *Schiré*, de *Zemben* ou *Temben*, et de *Waldoubba*. La première passe pour la partie la plus pittoresque de l'Abyssinie ; elle abonde en vallées, en prairies et en forêts. Le chef-lieu, *Siré*, renferme des débris antiques. Le district de *Waldoubba* est rempli de moines qui

mènent, dit-on, une vie fort déréglée ; l'habit de leur ordre est jaune, une corde leur sert de ceinture.

Le royaume de Tigré, malgré l'infertilité d'une grande partie de son territoire montueux, est le plus puissant et le plus florissant des États abyssiniens. Sa population, renommée par sa bravoure, a repoussé constamment les invasions des Gallas. Le ras de Tigré peut mettre sur pied près de 40,000 hommes. En outre, ses communications avec la côte lui assurent le monopole de toutes les marchandises importées en Abyssinie, par exemple, des armes d'Europe ; il a surtout celui de tout le sel qui se consomme dans l'intérieur.

La division centrale de l'Abyssinie, appelée royaume d'*Amhara*, à cause de la langue que parlent les habitants, et qui serait mieux nommée royaume de Gondar, est, sous plusieurs rapports, la partie la plus favorisée de cette vaste contrée. Elle renferme les plus grandes plaines de l'Abyssinie, produit la plus grande quantité de céréales et nourrit une multitude de bestiaux. Lorsque l'Abyssinie obéissait à un seul souverain, et avant que les Gallas se fussent emparé de toute cette division centrale, Amhara était la résidence du Négus et celle des plus riches et des plus anciennes familles ; ses habitants passaient pour très-braves.

La province qui porte maintenant le nom d'*Amhara*, renferme la fameuse montagne d'*Amba-Geschen*, dont nous avons parlé. A l'est de l'Amhara propre, s'étend le *Beghemder*, province qui abonde en pâturages et élève la plus belle race de chevaux de l'Abyssinie. Il existe, dit-on, des mines de fer dans ses montagnes. Ses habitants sont belliqueux et peu disciplinables. Le Beghemder est borné au sud par une chaîne de profonds ravins, qui a longtemps servi de barrière contre les incursions des Gallas.

La province de *Dembea* est située à l'est de la précédente ; elle est généralement plane, et fertile surtout en blé ; sa capitale, *Gondar*, a été longtemps celle de toute l'Abyssinie. Cette ville, qui est située à 10 lieues au nord du lac Tzana ou Dembea, paraît avoir renfermé jusqu'à 50,000 habitants ; aujourd'hui, sa population, suivant Rüppel, ne dépasse pas 6,000 âmes. Ses maisons ne sont, en général, que des huttes en terre avec des toits coniques en chaume. On y compte 42 églises ; mais son principal édifice est le palais royal, bâti par les jésuites ; il est construit en pierre, haut de quatre étages et ressemble à une forteresse gothique.

Malheureusement, les étages supérieurs sont tombés en ruine ; dans la partie qui subsiste encore, on remarque la salle d'audience longue de 120 pieds. Gondar possède des tanneries et des fabriques de coton. *Emfras* est une petite ville de 300 maisons, bâtie dans une situation pittoresque.

Le lac *Tzana* ou *Dembea*, qui occupe le centre de la province de ce nom, forme un des principaux traits de la constitution physique de l'Abyssinie. Il reçoit les eaux du Bahr-el-Azrek ou Nil bleu et d'une multitude d'autres rivières ou ruisseaux qui prennent naissance dans la contrée montagneuse située à l'ouest. Sa longueur est évaluée à 18 lieues et sa largeur à 13 ; il renferme des îles nombreuses, dont quelques-unes ont servi de prisons d'État. Le Bahr-el-Azrek, après avoir traversé le lac Dembea et en être ressorti du côté de l'est, décrit un immense demi-cercle de plusieurs centaines de milles, et coule ensuite dans la direction du nord-ouest ; c'est dans ce coude que se trouvent les deux belles et fertiles provinces de *Gojam* et de *Damot*. Un voyageur moderne représente celle-ci comme un véritable paradis terrestre. Elles abondent surtout en pâturages et nourrissent de nombreux troupeaux de bétail magnifique. Les habitants diffèrent un peu des autres Abyssiniens, sous le rapport de la religion et des mœurs.

La dernière grande division politique de l'Abyssinie se compose des provinces méridionales de *Schoa* et d'*Efat* ou *Ifat*, avec quelques autres dépendances peu connues. Ces provinces constituent aujourd'hui un royaume entièrement séparé de celui de Tigré par l'interposition des Gallas, et gouverné par un prince issu de l'ancienne famille royale : aussi ce prince prend-il le titre de *Négus*. La province d'Efat est un pays élevé et arrosé par un grand nombre de ruisseaux. Sa capitale, nommée *Ankober*, est la résidence du roi, et possède une population de 5,000 âmes. La province de *Schoa*, beaucoup plus basse, est renommée pour ses magnifiques pâturages, ses vallées fécondes remplies d'habitations et de couvents. Dans ces deux provinces, la littérature éthiopienne est dans un état plus florissant que dans les autres contrées de l'Abyssinie. Elles ont leurs poëtes, leurs lettrés, qui ne sont pas prêtres. Les habitants sont encore attachés ici aux mœurs et aux coutumes antiques de leurs ancêtres ; on trouve chez eux, autant que Salt a pu les observer, plus d'esprit, d'intelligence, de civilisation que chez les hommes les plus distingués du Tigré.

Au nord-est du royaume de Schoa, les anciennes provinces d'*Angot* et de *Mara* sont occupées par les Bertouma-Gallas. La première était, lorsque les Portugais la visitèrent au XVIe siècle, un des districts les plus florissants de l'empire. Ils y remarquèrent un grand nombre de belles églises.

Sur la frontière occidentale, au nord de Gojam et de Damot, s'étend l'*Agow-Midré* ou le pays des Agows. Ce peuple remarquable vit à peu près indépendant dans les montagnes qui avoisinent les sources du Nil bleu. Ils payent simplement au roi et au gouverneur de Damot un léger tribut en beurre, miel, peaux et bestiaux. Ce sont eux qui fournissent Gondar de miel, de beurre et de viande ; ils se rendent alors à la capitale par troupes nombreuses qui s'élèvent souvent à 1,000 ou 1,500 individus. Les montagnes qu'ils habitent ne dépassent pas 4 à 5,000 pieds d'élévation qui, sous cette latitude, permet de cultiver leurs flancs jusqu'au sommet. Le sel fait, chez les Agows, l'office de monnaie. Leur vêtement consiste en une sorte de chemise de cuir qu'ils savent assouplir par un procédé particulier. Les Agows adoraient anciennement le Nil ; mais, depuis près de deux siècles, ils se sont convertis au christianisme et en sont stricts observateurs, du moins quant à ses formes extérieures. Une autre tribu d'Agows habite la province de Lasta, dans le royaume de Tigré, autour des sources du Tacazzé.

Le Bahr-el-Azrek, après avoir décrit sa courbe autour des provinces de Gojam et de Damot, traverse un territoire bas et marécageux appelé *Maïtscha*. Le sol est trop humide pour produire des grains ; mais l'espèce de bananier nommé ensete y prospère et fournit à la nourriture des habitants. C'est là qu'habitent les *Gafates* et les *Guragues*, tribus sauvages, mais braves, qui parlent une langue particulière.

Les contrées les plus méridionales de l'Abyssinie sont fort peu connues ; les unes sont sous le joug des féroces Gallas, les autres sont privées par eux de toute communication avec les peuples voisins. Parmi ces dernières, nous citerons les territoires montueux de *Caffa* et de *Naréa*. Le premier a donné son nom à la précieuse graine qui porte son nom. C'est de là, en effet, que le caféier est indigène et a été transporté en Arabie, puis dans tous les pays propres à sa culture. Le second forme une des terrasses les plus élevées de l'Afrique. Les habitants, retranchés dans leurs montagnes, ont ré-

sisté pendant des siècles, avec la plus grande bravoure, aux attaques des Gallas, qui n'ont pu conquérir que le pied de la terrasse qui entoure le plateau de Naréa à l'est et au nord. Les Naréaniens ont la peau beaucoup plus claire que les autres nations abyssiniennes; Bruce va jusqu'à dire que leur couleur n'est pas plus foncée que celle des Napolitains et des Siciliens. Tellez les appelle un peuple excellent; ce voyageur et tous ceux qui lui ont succédé n'hésitent pas à donner la préférance aux Naréaniens sur les Abyssiniens. Ils les surpassent en force, en esprit, en fidélité et en bravoure. Ceux d'entre eux qui ont le malheur de tomber entre les mains de leurs ennemis sont les plus estimés de tous les esclaves, et surtout les Naréaniennes qu'on dépeint comme très-intelligentes, très-actives et très-fidèles. Les Naréaniens ont adopté le culte des chrétiens abyssiniens depuis la seconde moitié du XVI^e^ siècle.

CHAPITRE [illegible] XIÈME.

RÉGION DU MAGHREB.

Tableau général de la Barbarie ou Région du Maghreb.

Les géographes européens désignent généralement sous le nom de *Babarie*, cette immense contrée qui occupe la partie septentrionale de l'Afrique, et s'étend de la région du Nil aux bords de l'océan Atlantique, c'est-à-dire entre le 25° degré de longitude orientale et le 14° de longitude occidentale : ce nom de Barbarie dérive des *Barbares* ou *Berbers*, l'une des races qui occupent cette vaste région; mais il est inconnu aux habitants eux-mêmes. La dénomination d'*Ardh-el-Maghreb* ou *Contrée du couchant*, que lui donnent les géographes orientaux, quoique défectueuse, nous semble cependant préférable : c'est celle que nous adopterons.

La *Région* du *Maghreb* est bornée au sud par l'immensité du *Sahara*, ou le *Désert* par excellence. Elle comprend ainsi tous les pays au nord de la grande chaîne atlantique, et, en outre, les parties cultivables situées sur le versant méridional de ce système de montagnes. Cependant, comme les États entre lesquels se partage le Maghreb étendent leur domination sur une partie des oasis disséminées dans la partie la plus septentrionale du Sahara lui-même, nous ferons une concession à la géographie politique aux dépens de la géographie physique, en ajoutant la description de ces oasis à celle des États dont elles dépendent.

La chaîne atlantique que nous venons de nommer est le premier objet que nous ayons à examiner, car c'est à elle que l'Afrique septentrionale doit sa fertilité. Elle arrête les vents brûlants du sud, qui anéantiraient toute végétation ; elle empêche l'envahissement des sables qui assimileraient la Barbarie au Désert; et enfin elle donne naissance à un grand nombre de rivières et de sources, qui portent la fécondité

dans ces terres arides. Le nom d'Atlas s'applique à ce système de montagnes qui s'étend depuis le cap Noun, sur l'océan Atlantique, jusqu'à l'est de la Grande-Syrte, dans l'État de Tripoli. C'est dans l'empire de Maroc que se trouvent les sommets les plus élevés de toute la chaîne; elle diminue ensuite généralement en avançant à l'est, de sorte que les sommets observés dans le territoire d'Alger sont plus hauts que ceux de la régence de Tunis, et ces derniers plus élevés que les montagnes qui traversent l'État de Tripoli. Cette chaîne principale change souvent de nom dans son long parcours. En outre, elle envoie dans différentes directions plusieurs chaînes secondaires; nous citerons, au nord, la chaîne qui va se terminer au détroit de Gibraltar. La partie de la chaîne principale qui passe au sud de Tripoli, et qui porte là le nom de *Monts Gharian*, émet au sud plusieurs rameaux remarquables quoique peu élevés. Ces ramifications, appelées *Monts Maray*, *Monts Haroudjé-el-Asouad*, *Monts Harcudjé-el-Abiad*, *Monts Tibesty*, sillonnent les immenses solitudes du désert de Lybie et du Sahara proprement dit.

La grande élévation de l'Atlas est constatée par les neiges perpétuelles qui couvrent les sommets dans l'est du Maroc, à 32 degrés de latitude. Ces sommets doivent, selon les principes de Humboldt, être à onze mille pieds au-dessus du niveau de la mer. Le mont *Miltsin*, à 12 lieues au sud-est de la ville de Maroc, s'élève, suivant Washington, à 11,400 pieds. Léon l'Africain, qui y voyageait au mois d'octobre, faillit être enseveli sous une avalanche de neige. Dans l'Etat d'Alger, les sommets de Jurjura et de Félizia perdent leurs neiges dans le mois de mai, et en sont de nouveau couverts avant la fin de septembre. Le *Wanascherisch*, situé à 35 degrés 55 minutes, et qui forme une chaîne intermédiaire entre l'Atlas maritime et celui de l'intérieur, reste pendant toute l'année revêtu d'une calotte de neige. Même vers l'est, où l'élévation paraît s'abaisser, les monts *Gariano* ou *Gharian*, au sud de Tripoli, se couvrent de neige pendant trois mois.

La largeur de la plaine qui s'étend entre l'Atlas et la Méditerranée ne dépasse nulle part 40 lieues : en plusieurs endroits, elle se réduit même à 4 ou 5; néanmoins, on peut l'estimer en moyenne à une vingtaine de lieues. Parmi les fleuves et les rivières qui arrosent la Barbarie, il n'en est aucun qui soit remarquable par la grandeur de son cours ou le volume de ses eaux : en conséquence, nous les nommerons seulement

dans nos descriptions locales. Il en est de même des cours d'eau moins connus, qui naissent sur le versant méridional de l'Atlas, et rendent habitables certaines parties de cette contrée brûlante : mais ces rivières, dont quelques-unes, telles que l'*Ouadi-Draha* et le *Siz*, ont un cours assez long, s'épuisent à la fin et disparaissent dans les sables.

La longue chaîne de l'Atlas ne saurait être dépourvue de richesses minéralogiques; mais, excepté dans le territoire d'Alger, elles n'ont été nulle part étudiées par des hommes compétents, et encore moins exploitées. Les Romains tiraient de la Numidie des marbres précieux, les uns jaune-uni, les autres tachetés de diverses couleurs. Déjà, avant les Romains, les Carthaginois les avaient employés à des pavés en mosaïques. Il existe dans les montagnes du Maroc et de l'Algérie des mines de fer, de plomb, de cuivre, et autres métaux. Il faut espérer que la France n'imitera pas l'incurie des gouvernements barbaresques, et saura enfin tirer parti de ces trésors.

La fertilité de l'Afrique septentrionale a été célébrée par Strabon et Pline; ce dernier en admire les figues, les oliviers, le froment et les bois précieux. Il remarque que les vins avaient une certaine âcreté qu'on corrigeait en y mettant du plâtre; les vignobles y doivent être exposés au nord et à l'est. Les vignes, dit Strabon, ont quelquefois le tronc assez gros pour que deux hommes puissent à peine l'embrasser; les grappes sont longues d'une coudée. Une administration affreuse et l'absence de toute civilisation n'ont pu anéantir tous ces dons de la nature. La Barbarie et même le Maroc exportent encore de grandes quantités de blé ; l'olivier y est plus beau qu'en Provence, et, malgré une religion qui interdit l'usage du vin, les Maures cultivent sept variétés de vigne. Le sol des plaines ressemble cependant, en beaucoup d'endroits, à celui du reste de l'Afrique; il est encore léger et sablonneux, entresemé de rochers; mais les vallées du mont Atlas et celles des petites rivières qui en descendent dans la Méditerranée sont couvertes d'un terreau assez fertile et bien arrosé; il en résulte que les plantes indigènes les plus communes fleurissent sur les rivages ou s'enracinent profondément dans le sable mobile, tandis que les espèces les plus rares viennent dans les marais ou les forêts. Les côtes arides se couvrent de plusieurs espèces salines et grasses, telles que la *Salsola* et la *Salicornie*, le *Pancrais* et la *Scille maritime*, avec différentes espèces d'herbes dures, à

longues racines, entres autres le *Lygeum spartum*, le *Saccharum cylindricum* et l'*Agrostis pungens*, entremêlés çà et là d'héliotrope et de *Soldanelle*. Les plateaux secs et rocailleux qui séparent les vallées de l'intérieur ont une grande ressemblance avec les landes d'Espagne ; elles abondent en bosquets épars d'arbres de liége et de chênes toujours verts, à l'ombre desquels la sauge, la lavande et d'autres plantes aromatiques, croissent en abondance et s'élèvent à une hauteur extraordinaire. Le genêt à haute tige, les différentes espèces de cistes, la mignonnette, le sumac, la bruyère, l'aloës, l'agave et plusieurs sortes d'euphorbes et de *cactus*, ornent les anfractuosités des rochers, où, bravant la chaleur et la sécheresse, ils fournissent aux chèvres une nourriture et un ombrage salutaires.

Les forêts qui, vers le nord de ces contrées, couvrent les flancs des montagnes fertiles, sont composées de diverses espèces de chênes telles que le *Quercus ilex*, le *Coccifera* et le *Ballota*, dont les glands font partie de la nourriture des habitants. On y trouve fréquemment l'arbre à mastic, le *Pistachier atlantique*, le *Thuya articulata*, le *Rhus pentaphyllum*. Le grand cyprès, pyramide verdoyante, étend ses branches vers le ciel ; l'olivier sauvage donne sans culture d'excellents fruits ; l'*Arbustus unedo* porte des baies rougeâtres qui ressemblent à celles de la fraise ; la bruyère en arbre répand au loin une odeur très-douce ; toutes les vallées un peu élevées ressemblent, en avril et en mai, à autant d'Élysées. L'ombre, la fraîcheur, l'éclat de la verdure, la variété des fleurs, le mélange d'odeurs agréables, tout charme le voyageur. Les côtes et les plaines voient, dès le mois de janvier, l'oranger, le myrthe, les lupins, la vigne vierge et le narcisse se couvrir de fleurs et de feuilles nouvelles ; mais aux mois de juin, juillet, août et septembre, le sol desséché et gercé n'est recouvert que des débris des végétaux morts ou expirants. Le chêne à liége attriste les forêts par le sombre aspect de son écorce brûlée. A cette époque, néanmoins, le laurier-rose étale encore ses fleurs brillantes depuis le sommet des montagnes jusque dans les plus profondes vallées, sur les bords de tous les ruisseaux et de toutes les rivières.

Parmi les plantes cultivées, nous distinguerons le blé dur, l'orge, le maïs, l'*Holcus sorghum* et l'*Holcus saccharatus* ; le riz dans les terrains inondés ; le tabac, le dattier, l'olivier, l'oranger, le figuier, l'amandier,

la vigne, l'abricotier, le pistachier, le jujubier, les melons, les citrouilles, le safran, le mûrier blanc, l'*Indigofera glauca* et la canne à sucre. Dans les jardins, on élève presque tous les légumes d'Europe. Les habitants conservent leurs grains pendant plusieurs années en les ensevelissant dans de grandes fosses creusées en terre dans des lieux secs. Le blé est semé en automne et se récolte en avril ou en mai ; le maïs et le sorgho se sèment au printemps pour être récoltés en été ; l'avoine croît spontanément. Quelques fruits, entre autres la figue, viennent de qualité inférieure à ceux d'Europe. Les glands du chêne ont le goût de nos marrons.

La zoologie du Maghreb ressemble à celle de l'Égypte septentrionale ; elle nous offrira donc peu d'espèces particulières à étudier. Parmi les animaux féroces, le lion, la panthère sont les plus communs ; le guépard, le lynx botté viennent ensuite. L'existence de l'ours est encore un objet de contestation entre les naturalistes. Le sanglier est très-répandu dans le Maroc. Diverses espèces d'antilopes sont propres à cette région : nous nommerons le *Dorcas*, le *Kevel*, la *Corinne* et le *Bubale* ; ce dernier offre une si grande analogie avec le buffle, que plusieurs voyageurs l'ont confondu avec lui. Son aspect est assez semblable à celui d'une petite vache ; ses proportions sont lourdes ; sa tête est longue et sans grâce ; l'élévation singulière de ses épaules est ce qui frappe le plus l'observateur. Son pelage entier est de couleur isabelle, la touffe seule qui termine la queue est noire. Le bubale vit en petites troupes dans les déserts et les forêts de l'Afrique septentrionale, depuis le Nil jusqu'au Maroc. Il est représenté d'une façon très-reconnaissable parmi les hiéroglyphes des temples de la haute Égypte, où on le voit attelé à la charrue, preuve évidente que les Égyptiens étaient parvenus à apprivoiser et à dompter cet animal farouche.

Les animaux domestiques méritent de nous arrêter davantage. Le cheval de Barbarie peut rivaliser par sa beauté et sa vitesse avec le cheval arabe. On se sert aussi de mulets et d'ânes ; il y a deux races de ces derniers : l'une très-petite, l'autre très-forte et très-grande, que l'on peut comparer à celle d'Égypte. La race bovine y est assez chétive ; les vaches n'y donnent que peu de lait et de mauvais goût. Il y a des chèvres et des brebis en quantité : ces dernières appartiennent à trois races différentes, dont deux produisent une laine fort estimée. Le cha-

meau, pour les tribus qui habitent le désert et même pour les peuples de la Barbarie qui l'avoisinent, est un trésor d'une valeur inestimable. Déjà, il pourrait à lui seul tenir lieu de presque tous les autres animaux domestiques ; mais, en outre, il est l'unique moyen de transport dans ces immenses espaces depourvus d'eau et de végétation qui cependant sont la route nécessaire du commerce avec l'Afrique centrale. Monté sur le *Heirie* ou le chameau du désert, qui, semblable au dromadaire, s'en distingue seulement par une taille plus élégante, l'Arabe, après s'être enveloppé les reins, la poitrine et les oreilles, pour se garantir des bouffées d'un vent dangereux, parcourt avec la rapidité de la flèche le désert brûlant dont l'atmosphère enflammée empêche la respiration, et peut presque étouffer un voyageur imprudent. Les mouvements très-violents de ce chameau ne sauraient être supportés que par des gens aussi patients, aussi abstinents, aussi exercés que ces Arabes. La plus mauvaise espèce de ces chameaux s'appelle *Talayé*, terme dénotant que l'animal ne fait que le chemin de trois journées ordinaires dans un jour. La variété la plus répandue est celle qui fait sept journées dans un jour; on la nomme *Sebayé*. Il y en a qui font neuf journées et qu'on appelle *Tasayé*; mais ils sont bien rares et hors de prix. L'Arabe, dans son style figuré, dépeint de la manière suivante la vitesse du chameau du désert : « Quand tu rencontres un *heirie* et que tu dis au cavalier qui » le monte : *Salem alik* (Paix avec vous), lui, avant d'avoir pu te ré- » pondre : *Alik salem*, est déjà presque hors de ta vue, car il a marché » comme le vent. » Gray Jackson rapporte à ce sujet des faits qui paraissent incroyables. Un *heirie* arriva du Sénégal à Mogador en sept jours ; il avait traversé 14 degrés de latitude, et, avec les détours de la route, il avait franchi un espace de 1,000 à 1,100 milles anglais, ce qui fait par jour 175 milles ou 75 lieues ordinaires de 25 au degré. Un Maure de Mogador monta un matin sur son *heirie*, alla à Maroc, qui en est à 100 milles anglais, et revint le même jour au soir, avec quelques oranges qu'une de ses femmes avait désirées. Jackson convient que ces faits mettent la foi du lecteur à une rude épreuve, et ajoute que cette sorte de chameau est très-rare. Pour nous, nous n'hésitons pas à les déclarer controuvés. Le savant consul s'en est laissé imposer par quelque mystificateur arabe.

La Barbarie a joué dans le monde ancien un rôle plus important que

dans le monde moderne : ses habitants étaient alors au rang des nations les plus civilisées. La Cyrénaïque, qui correspond à la côte de Barca et à une partie de celle de Tripoli, était le siége de colonies grecques extrêmement florissantes. L'Afrique propre, *Africa propria* des anciens, qui comprend le reste du territoire de Tripoli et une portion de la régence de Tunis, était fameuse par sa fertilité et par son commerce. C'était là, en effet, que s'élevait Carthage, cette rivale de Rome, qui fut longtemps maîtresse de l'Espagne et de la Sicile, et qui lança ses navigateurs intrépides au loin dans l'océan Atlantique. La partie méridionale de Tunis, jointe à la province algérienne de Constantine, formait jadis le puissant royaume de Numidie, qui se rendit célèbre soit comme allié, soit comme ennemi de Rome. L'Algérie occidentale et le royaume de Fez composaient la Mauritanie, pays moins civilisé que les précédents, mais fameux par la bravoure et l'excellence de sa cavalerie légère. Enfin, la région méridionale du Maroc portait le nom de Gétulie, mais ses peuples nomades résistaient au joug des vainqueurs du monde. Toutes ces contrées, à l'exception de la dernière, avaient été incorporées à l'empire romain et étaient devenues le grenier de l'Italie, qui était tout entière transformée en villas et en jardins.

Malgré leur situation au sud de la Méditerranée, ces provinces furent enlevées à l'empire par l'invasion des barbares du nord. Le Vandale Genseric y établit le siége de son royaume, et y créa une flotte qui le rendit maître de la mer. L'invasion des Sarrasins produisit, dans l'Afrique septentrionale, un changement complet et permanent. Ils imprimèrent à toute la population le caractère arabe et musulman. Le Maghreb fut d'abord gouverné, sous les califes de Bagdad, par un vice-roi qui fixa sa résidence à Cairoan ou Kairouan. Lorsque le pouvoir central de l'islamisme s'affaiblit, les provinces occidentales s'érigèrent en royaumes indépendants. Durant la première période de leur indépendance, ces États nouveaux brillèrent d'un vif éclat par les armes, les sciences et les lettres ; l'Espagne tomba entre les mains des Musulmans d'Afrique, qui menaçèrent même le reste de l'Europe. Mais cette brillante situation dura peu : les guerres intestines donnèrent le signal du déclin pour les Etats barbaresques, et l'absence de toute communication avec les nations Européennes acheva leur décadence. A mesure que les peuples chrétiens progressaient dans la voie de la civilisation,

des lumières et de la richesse, les Musulmans du Maghreb tombaient dans la barbarie, l'ignorance et la misère.

Les guerres maritimes entre les Turcs et les Chrétiens, au XVe siècle, déterminèrent une nouvelle révolution politique dans les Etats de l'Afrique septentrionale. Les célèbres corsaires Khaïreddin et Aroudj, plus connu sous le nom de Barberousse, s'emparèrent d'Alger, de Tunis et de Tripoli qui devinrent des provinces turques; mais, après la chute de la marine ottomane, la population de ces villes maritimes continua de se livrer à la piraterie, et désola longtemps le commerce de la Méditerranée. L'empire du Maroc, quoiqu'il fût resté indépendant de la Turquie, trouva bon d'imiter ce noble exemple, et les pirates marocains exercèrent encore plus de ravages que ceux des autres ports barbaresques : cependant, ce fut le Maroc qui renonça le premier à cet infâme métier.

Dans la seconde moitié du dernier siècle, les régences d'Alger, de Tunis et de Tripoli secouèrent le joug de la Porte. Les deux dernières cessèrent leurs pirateries : la première, malgré le châtiment sévère que ses brigandages avaient déjà reçu de la part de la France et de l'Angleterre, refusa de courber la tête devant la puissance de la civilisation. Une armée française s'empara en 1830 de la ville et de tout le territoire de la régence, qui, devenu partie intégrante de la France, sera le point de départ par où la civilisation pénétrera dans ces pays si longtemps livrés à la misère et à l'abrutissement. Depuis 1835, la régence de Tripoli a été obligée de reconnaître de nouveau la souveraineté de la Turquie.

Jetons maintenant un coup d'œil général sur les races qui habitent la région du Maghreb, car ces différentes races se retrouvent, quoique en proportions diverses dans les régences de Tunis et de Tripoli, dans l'Algérie et dans l'empire du Maroc.

En Barbarie, on donne le nom de *Maures* aux habitants des villes et aux cultivateurs fixes qui résident dans leur voisinage immédiat, et celui d'*Arabes* aux individus qui appartiennent aux tribus nomades. La dénomination de Maures est dérivé de celle de *Mauri*, appliquée par les Romains aux habitants de la Mauritanie. Dans l'Afrique centrale, on désigne par cette même expression de Maures tous les Musulmans qui ne sont pas de race nègre. Quoique les Maures du Maghreb parlent un

dialecte arabe rempli d'idiotismes, leur ensemble physique, la peau plus blanche que celle des Arabes, le visage plus plein, le nez moins saillant et tous les traits de la physionomie moins énergiques, semblent prouver qu'ils descendent d'un mélange d'anciens Mauritaniens et Numides avec les Phéniciens, les Romains et les Arabes. Les Maures ont une existence triste, isolée et monotone : ils passent leur temps dans le repos et vivent habituellement retirés dans l'intérieur de leurs maisons. Il n'existe chez eux ni société, ni distraction, ni plaisir. Les femmes sont tenues rigoureusement prisonnières dans le harem, et les hommes se montrent excessivement jaloux, soit avant, soit après l'hymen. Parmi les cérémonies du mariage, on distingue la procession solennelle destinée à faire voir les documents qui attestent la sagesse virginale de la jeune épouse. Le caractère des Maures serait, selon les voyageurs Européens, un composé de tous les vices : avares et débauchés, sanguinaires et lâches, avides et paresseux, vindicatifs et rampants, ils ne rachèteraient tant de défauts par aucune bonne qualité. Il est vraisemblable que ce portrait péche par quelque exagération; mais il est certain qu'on ne peut guère trouver que des vices chez des peuples soumis au régime du pur despotisme, surtout tel qu'il existe dans le Maroc.

La dénomination d'*Arabes*, comme nous venons de le dire, s'applique aux tribus nomades qui occupent les plaines de la Barbarie, soit parce que ces nomades descendent réellement des conquérants sarrasins venus de l'Asie, soit parce qu'ils ont les mêmes habitudes et mènent le même genre de vie. Ils se distinguent des Maures par leur physionomie plus mâle, leurs yeux plus vifs, leur teint olivâtre et tous leurs caractères physiques plus accentués. Leurs tentes, couvertes d'une grosse étoffe en poil de chameau, ont conservé la figure d'un bateau renversé, que Salluste attribue aux *mapalia* des Numides. Ils nomment une demeure semblable *chaima*, et un groupe de quelques chaimas forme un camp appelé *douar*. Chaque douar est gouverné par un scheikh qui n'exerce sur ses habitants qu'une autorité paternelle, attendu que tous les habitants d'un même douar sont unis entre eux par un lien de parenté plus ou moins rapproché. Leur manière de vivre est tout à fait patriarcale, et ils exercent une hospitalité tout à fait primitive. Lorsqu'un étranger arrive dans sa tente, le scheikh lui-même lui lave d'a-

bord les pieds; puis il va à son troupeau, choisit un mouton ou un chevreau, le tue de ses propres mains et le donne à ses femmes pour apprêter le repas; mais comme toutes les races qui portent le nom d'Arabes, ces nomades ne sont pas moins voleurs qu'hospitaliers, et ceux-là même qui ont été leurs hôtes n'échappent pas à leurs brigandages. Lorsqu'ils ont épuisé le terrain qu'ils occupent, ils transportent leur douar dans un autre endroit; mais, pour cela, ils payent un droit au gouvernement qui, d'après la théorie dominante chez tous les peuples musulmans et même orientaux, est le seul et unique propriétaire des terres. Les Arabes, comme les Maures, envoient à la Mecque des caravanes de pèlerins qui s'occupent tout autant de commerce que de dévotion. En Asie, on les comprend, les uns et les autres, sous le nom de *Maghrebi* ou *Moghrabins*, c'est-à-dire Occidentaux.

La race des *Berbers* occupe les régions montagneuses de tout l'Atlas. Tout porte à croire que ces tribus sont les véritables indigènes de l'Afrique septentrionale, et qu'ils se sont retirés, lors de l'invasion des races orientales, au milieu des montagnes comme dans un lieu de refuge inaccessible. C'est dans les petites vallées qui courent entre les flancs escarpés de l'Atlas que les Berbers construisent leurs villages, entourés de jardins et de plantations. Dans quelques localités, leurs habitations sont creusées dans le rocher. Les Berbers ont le teint rouge et noirâtre, la taille haute et svelte, l'habitude du corps grêle et maigre. Leur sobriété est extrême : du pain bis, des olives, de l'eau; voilà leur repas. La pauvreté et la malpropreté de leurs vêtements leur donnent un aspect sauvage. Ils montrent cependant dans la culture de leurs champs et les soins qu'ils donnent à leurs troupeaux, un caractère laborieux et une intelligence susceptible d'un grand développement. Ils fournissent au Maure paresseux des bestiaux, du blé, des olives et toutes sortes de denrées. Ils se livrent aussi à la chasse, et vendent les peaux des animaux sauvages qu'ils ont tués. Les Berbers vivent au sein de leurs montagnes dans une indépendance presque absolue; ils ne sont astreints, à l'égard du souverain, qu'au payement d'un tribut modique, ordinairement en nature. Souvent ils le refusent, et alors il est fort difficile de les y contraindre. A l'appel de leurs scheikhs, tous les hommes courent aux armes, ils combattent avec courage, et protégés par leurs âpres montagnes, ils bravent l'autorité des despotes barbares-

ques. Ils fabriquent eux-mêmes leur poudre; ils manient supérieurement leur long fusil, le lancent en l'air, le rattrappent et le déchargent avec une adresse et une rapidité étonnantes. Les tribus berbères de l'Atlas élisent elles-mêmes leurs scheikhs; cependant il en existe quelques-unes dans le Maroc qui se sont réunies sous le gouvernement de chefs héréditaires nommés *Amargar*, et dont l'autorité patriarcale se borne à punir les vols et les assassinats.

Les Berbers forment aujourd'hui quatre nations distinctes : 1° les *Amazigh*, nommés par les Maures *Schilla*, *Schoullahs* ou *Schillughs*, dans les montagnes marocaines; 2° les *Kabiles* ou *Kabaïles*, dans les montagnes d'Alger et de Tunis; 3° les *Tibbous*, dans le désert entre le Fezzan et l'Égypte; 4° les *Touariks*, dans le grand désert. L'identité de la langue que parlent ces peuples, reconnue par la comparaison des vocabulaires, est une des découvertes les plus intéressantes dont se soit enrichie la science ethnographique. Cette langue présente un caractère très-original, quoique rapproché de l'hébreu et du phénicien.

Outre ces véritables nations, l'Afrique septentrionale renferme des colonies étrangères, parmi lesquelles on distingue les Turcs, naguère dominateurs à Alger, Tunis et Tripoli, et les Juifs répandus dans toute la Barbarie, même dans les vallées des Kabyles.

Les nations dont nous venons de tracer le portrait professent toutes le mahométisme, et nulle part il n'existe de musulmans plus zélés et plus fanatiques. Les habitants du Maroc se distinguent particulièrement sous ce rapport; ceux de Tripoli et de Tunis, plus civilisés par les relations commerciales et par le contact journalier avec les peuples chrétiens, se montrent moins intolérants. Ce qui prouve que le fanatisme de ces nations est en raison directe de leur isolement, c'est que les Berbères, qui vivent retirés dans les montagnes, se montrent plus ardents et plus cruels ennemis des chrétiens et des juifs que les Maures et les Arabes eux-mêmes. Il n'existe, dans les États barbaresques, aucun lien entre les ministres de la religion et le gouvernement : on n'y voit rien qui ressemble au corps de l'Ouléma en Turquie, pour fixer et maintenir la doctrine et la discipline religieuse. Les musulmans du Maghreb réservent tout leur respect et toute leur vénération pour les individus qui, par leurs excentricités ou leurs jongleries, parviennent à s'attribuer le caractère de *saints*. Ces saints, tantôt fanatiques visionnai-

res de bonne foi, tantôt (et c'est le cas le plus fréquent) espèces de charlatans qui spéculent sur la crédulité publique, exercent, surtout dans le Maroc et parmi les Berbers de l'Atlas, une influence extraordinaire.

Les superstitions les plus absurdes et les plus grossières ont cours parmi ces populations ignorantes et d'ouées d'une imagination de feu. Parmi les saints, objets de leur vénération, les uns se font passer pour invulnérables, les autres se donnent comme ayant des relations continuelles avec les êtres du monde invisible ; quelques-uns se donnent comme prophètes, nonobstant le Koran qui déclare Mahomet le dernier des prophètes ; une autre espèce passe pour impeccable, et ces infâmes jongleurs peuvent se livrer impunément à tous les crimes et à tous les excès de la dépravation la plus effrénée. Le seul doux sentiment que la religion inspire aux musulmans du Maghreb est une vénération singulière pour les morts. Le soir de chaque vendredi est consacré à la visite des tombeaux. Aux funérailles, une longue série de femmes, payées pour pleurer et hurler, accompagne le mort à sa dernière demeure.

Les sciences, l'industrie et les arts sont, chez les peuples mahométans du Maghreb, non pas à l'état d'enfance, mais dans le plus complet dépérissement. Jadis, à l'imitation des autres pays soumis au joug des Sarrazins, les États barbaresques, et le Maroc en particulier, se distinguaient par la culture des sciences, surtout de l'astronomie, des mathématiques et de la médecine. Fez possédait des écoles célèbres où l'on affluait de toutes les parties du monde musulman. Aujourd'hui, les individus qui savent lire, écrire ou exécuter les plus simples opérations de l'arithmétique sont fort rares. Toute science médicale a disparu, au point que, à l'exception de certains cas de fractures, de luxations, de plaies et de contusions, l'intervention du praticien indigène est plus dangereuse qu'utile. Savoir lire le Koran paraît aux Maures ignorants le comble de la science ; cependant ils aiment encore l'histoire, les contes et la poésie. L'époque brillante de l'architecture moresque a également disparu sans retour : les palais impériaux du Maroc même n'offrent rien qui rappelle l'idée d'art. Les maisons carrées et à toits plats sont de la plus grande simplicité : celles des riches sont quelquefois ornées à l'intérieur de beaux tapis et de fontaines jaillissantes.

L'agriculture est dans l'état le plus imparfait. Cependant, grâce à la fertilité du sol et à l'absence d'une population manufacturière pour consommer leurs produits agricoles, certaines provinces livrent chaque année une assez grande quantité de blé et d'autres denrées pour l'exportation : cette quantité pourrait s'élever dans des proportions considérables, stimuler l'activité du cultivateur et enrichir le pays, si la propriété était consacrée par des lois fixes, et si l'exportation n'était pas grevée de droits souvent exorbitants. Les manufactures sont en très-petit nombre et peu variées. La seule qui mérite une mention spéciale est la préparation des peaux de chèvre connues sous le nom de *maroquins*. C'est à Fez qu'est établi le centre de cette industrie : on a cité au capitaine Washington une manufacture qui à elle seule occupait, dit-on, 1,500 ouvriers. On fabrique encore, dans la Barbarie, diverses étoffes de laine, particulièrement de longues robes appelées *haïks*, qui sont en usage dans toute cette région. On fait aussi des tapis ; il y en a qui sont presque aussi beaux que ceux que l'on apporte de la Turquie. Tunis est la plus industrieuse des villes barbaresques ; elle possède des fabriques de velours, de soieries, de tissus de laine, de toiles de coton, et surtout de bonnets rouges, espèces de calottes qui se portent dans tout l'orient : mais Livourne et Marseille ont imité cette fabrication et ont, par leur concurrence, frappé d'un coup mortel cette industrie principale des Tunisiens. Tripoli a quelques fabriques du même genre que celles de Tunis, mais bien moins importantes.

Le commerce des pays barbaresques avec l'Europe est fort limité. Les produits bruts du sol sont à peu près les seuls objets d'exportation. Tunis exporte des huiles d'olive estimées qui rancissent moins promptement que celles d'Italie, d'excellent savon fabriqué avec de l'huile d'olive et de la barille, des éponges, de l'orseille, du blé, etc. Le commerce du Maroc est presque tout entier concentré à Mogador. Les exportations consistent en blé (qui s'expédie principalement en Espagne, quand l'empereur, toutefois, ne prohibe pas sa sortie), en amandes douces et amères, en cuirs, en peaux de chèvres brutes et maroquinées, en laines, en cire, en huiles, et en fruits de diverses espèces. Les plumes d'autruche, l'ivoire, les gommes et la poudre d'or que nous envoient Tunis, Tripoli et le Maroc, viennent de l'intérieur de l'Afrique.

échange, les villes de la Barbarie reçoivent toutes sortes de produits

manufacturés de l'Europe et de denrées coloniales, quoique en petite quantité. Les draps sont demandés; mais il faut qu'on les laisse à bon marché, c'est-à-dire qu'ils ne peuvent être que fort grossiers. Parmi les principaux articles importés, nous nommerons les toiles communes d'Allemagne, les étoffes de coton, la quincaillerie, l'étain, le plomb, l'alun, le vitriol et la cochenille.

Le commerce avec le Soudan est peut-être plus considérable que celui avec l'Europe, mais il est impossible d'en connaître le chiffre. Il se fait par caravanes : Tripoli envoie les siennes par le Fezzan au Bornou et jusqu'au pays des Aschantis; celles de Tunis vont à Tombouctou par Gadames et Touat; le Maroc dirige les siennes à travers le grand désert jusqu'à la même ville et jusqu'au Sénégal.

La marine marchande des ports barbaresques est aujourd'hui réduite à rien : tout le mouvement commercial a lieu par navires européens. Les pêcheries, nonobstant l'immense étendue des côtes, n'ont reçu aucun développement. Elles ne fournissent qu'à la consommation locale; celle du corail, près de Bone et de La Calle, en Algérie, sont les seules qui aient quelque importance, encore ne sont-elles pas entre les mains des indigènes.

Le costume des Maures et des Arabes du Maghreb ne manque ni d'élégance ni de pittoresque. Le vêtement le plus caractéristique est le *haïk*, grande pièce d'étoffe de laine, de forme carrée, qui a généralement 5 mètres et demi en longueur et en largeur, et qui se drape autour du corps. L'ampleur de ce vêtement nécessite, lorsque celui qui en est revêtu veut faire quelque travail sérieux, l'emploi d'une ceinture. Cette ceinture, qui est également en laine et souvent richement ornée, sert encore à porter les armes. Sous le haïk, les Maures et les Arabes ont une tunique serrée, et au-dessous de la tunique une chemise qui est tantôt en toile, tantôt en coton, chez les Maures, et toujours en laine chez les Arabes. Enfin par-dessus le haïk, on jette, quand l'état de la température l'exige, une espèce de manteau appelé *bournous;* ce dernier a un capuchon qui se rabat à volonté sur la tête. Quant à la coiffure, elle consiste en une espèce de calotte rouge conique, qui se pose sur le crâne; au-dessous on drape le turban, qui, par le nombre et la variété de ses plis, indique le rang du personnage. Le costume des femmes mauresques est fort élégant et parfois très-riche; mais

elles ne le portent qu'en cérémonie. Dans leur intérieur, au contraire, elles sont à peine vêtues ; et lorsqu'elles sortent, un grand manteau de laine blanche et un voile ne permettent de distinguer ni leurs traits, ni leur tournure.

Il est à peu près impossible d'évaluer exactement la population des États barbaresques. Un auteur que nous avons déjà cité, Gray-Jackson, porte à près de 15,000,000 la population de l'empire du Maroc : il prétend avoir basé son évaluation sur des documents officiels. Mais, si ces documents existent réellement, il faut admettre qu'ils se rapportent à une période fort éloignée ou plutôt que ce sont là des listes faites à plaisir pour satisfaire la vanité du maître. Ce qui prouve le peu de foi qu'ils méritent, c'est qu'ils portent, suivant Jackson, la population de la ville de Maroc à 270,000 habitants, tandis que les voyageurs les plus judicieux estiment qu'elle ne saurait dépasser 60,000 âmes. L'estimation de Chénier nous paraît beaucoup plus vraisemblable. Il donne 6,000,000 pour la population de l'Empire tout entier, et peut-être ce chiffre est-il au delà de la vérité. Les meilleurs observateurs pensent que la population d'Alger peut être de 2,000,000 ; que celle de Tunis est à peu près égale, et que celle de Tripoli ne dépasse pas 700,000 âmes. Ainsi donc, la population totale de la région du Maghreb représenterait un chiffre maximum de 10,700,000 habitants : ce qui est peu de chose quand on considère et son étendue et la fertilité d'une grande partie de cette contrée.

CHAPITRE SEPTIÈME.

RÉGION DE MAGHREB.

Description topographique des États que renferme cette région.

SECT. 1re. — *Empire du Maroc.*

Le gouvernement du Maroc est l'idéal du despotisme aveugle et brutal. L'insurrection est l'unique voie ouverte au peuple pour réprimer les excès du pouvoir illimité que leurs princes s'attribuent. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner qu'au milieu de tant de sources de prospérité, ce beau pays soit plongé dans la misère et l'abrutissement. Le Maroc peut en outre se flatter d'avoir été gouverné par des princes qui étaient de véritables monstres de luxure et de cruauté : le fameux Muley-Ismail est le type de ces Nérons magrebins. Le vieux Muley-Abderrahman, actuellement régnant, prince d'un caractère généralement doux et équitable, est un Marc-Aurèle et un Antonin, comparé à quelques-uns de ses prédécesseurs.

La dynastie qui occupe le trône, le possède depuis l'année 1547, où un *schérif*, c'est-à-dire un descendant de Mahomet, sorti de l'une des provinces du sud de l'Atlas, renversa la dynastie des Mérinites. Aussi les souverains de la dynastie actuelle prétendent-ils unir la qualité de prophète et de saint à celle d'empereur Le prince exerce, en conséquence, le double pouvoir spirituel et temporel, et c'est ce qui explique en partie la non-existence d'un corps organisé ou hiérarchique quelconque dans le Maroc. Il est législateur, juge et exécuteur de la loi ; ou, en d'autres termes, il est au-dessus de toute loi. Un empereur à qui l'un de ses sujets osait rappeler une promesse, lui répondit : « Me prends-tu pour un infidèle, que je doive être esclave de ma parole ? »

Cependant, l'empereur du Maroc, tout absolu que soit son pouvoir, doit par prudence respecter certains usages antiques auxquels ses sujets sont fortement attachés. Ainsi, par exemple, il est tenu de donner une

audience publique quatre fois par semaine, pour rendre la justice. Tout individu, riche ou pauvre, homme ou femme, indigène ou étranger, a la faculté de paraître à cette audience, qu'on appelle *meschouar*, et de porter ses réclamations ou ses plaintes au maître commun. L'empereur écoute, interroge les parties, et prononce sur-le-champ sa sentence, qui est toujours décisive, et juste la plupart du temps.

L'administration marocaine, à l'exception de ces audiences impériales, est un tissu de désordres, de rapines et de troubles. Les gouverneurs des provinces portent le titre de *khalife* ou lieutenant, de *pacha* et de *kaïd*. Ces gouverneurs réunissent dans leurs mains le pouvoir administratif et le pouvoir judiciaire ; du moins ne renvoient-ils aux juges que les affaires d'une nature trop compliquée. Dans quelques villes, comme à Fez, il y a des *cadis* ou juges indépendants et investis d'une grande autorité. Opprimés et vexés par le souverain et les courtisans, tous ces gouverneurs et juges oppriment et vexent à leur tour le peuple : le plus simple officier pille légalement au nom de son maître. Les richesses, entassées de cette manière, finissent par tomber entre les mains du sultan qui, sous un prétexte quelconque, destitue et condamne ceux qui ont amassé des trésors. Les sommes confisquées sont censées être déposées dans le trésor commun des Musulmans, et c'est là tout le compte que l'on en rend. On conçoit les effets d'un semblable système. Le peuple soupçonneux, cruel et perfide, ne respecte aucun lien ; tous cherchent à se dépouiller les uns les autres ; point de confiance, point de lien social, à peine des affections momentanées ; le père craint le fils et lui cache sa fortune ; le fils déteste son père.

Parmi tous ces opprimés, les Juifs sont soumis au régime le plus révoltant. C'est un phénomène qui ne fait pas leur éloge que leur persistance à demeurer dans un pays où ils sont plus avilis et plus maltraités qu'en aucun lieu du monde. Il n'est pas moins étonnant que les Maures, qui en ont besoin, les soumettent à de pareilles épreuves D'un côté, l'industrie, l'adresse et les connaissances des Juifs les rendent maîtres du commerce et des manufactures ; ils dirigent la monnaie impériale, ils lèvent les droits d'entrée et de sortie, ils servent comme interprètes et chargés d'affaires ; d'un autre côté, ils sont, comme nous l'avons dit, avilis et maltraités d'une façon incroyable. Il leur est défendu d'écrire en arabe et même de connaître les caractères

arabes, attendu qu'ils ne sont pas dignes de lire le Koran. Leurs femmes ont ordre de ne point porter des habits verts, et de ne voiler qu'à demi leur visage. Un Maure entre librement dans la synagogue, et maltraite même les rabbins. Les Juifs ne peuvent passer devant une mosquée que nu-pieds, et ils sont obligés d'ôter leurs babouches à une grande distance. Ils sont astreints à porter un costume particulier; il leur est interdit de monter à cheval; ils ne peuvent s'asseoir les jambes croisées en présence des Maures d'un certain rang. Souvent, ils sont attaqués par les polissons dans les rues et lieux publics; on les couvre de boue, on leur crache au visage, on les assomme de coups; ils sont forcés de demander grâce, en traitant de *sidi* ou seigneur celui-là même qui vient de les outrager. Si un Juif, pour se défendre, lève la main contre un Maure, il court risque d'être condamné à mort. Travaillent-ils pour la cour? ils ne sont point payés et s'estiment heureux de ne pas être battus. Un prince Ischem se fit faire un habit par un tailleur juif; l'habit ne se trouva pas juste; aussitôt le prince veut faire tuer le Juif; le gouverneur de la ville intercède, et le Juif en est quitte pour avoir la barbe arrachée poil par poil. A Tanger, il parut au milieu de l'hiver une ordonnance qui enjoignit aux Juifs de marcher nu-pieds, sous peine d'être pendus la tête en bas. Enfin, on les condamne souvent à être jetés, comme Daniel, dans la fosse aux lions, à Maroc; mais, comme les gardiens des lions sont Juifs eux-mêmes, il en arrive rarement des malheurs; les gardiens ont soin de bien nourrir les lions et de ne laisser leurs compatriotes qu'une nuit dans la fosse.

Le Maroc, dont les pirates ont si longtemps été la terreur de la chrétienté, n'a plus aujourd'hui ni marine marchande, ni navire militaire; les forces de terre sont presque aussi nulles. Un corps d'environ 5,000 noirs, appelés *Bokharis*, qui forment la garde du sultan, voilà la seule force régulière que possède l'empire. Il peut, il est vrai, comme on l'a vu dans la dernière guerre, mettre sur pied pour quelque temps une armée considérable d'Arabes et de Berbers fanatiques; mais ces nombreuses armées, dépourvues de toute discipline, ne peuvent tenir contre une armée européenne même bien inférieure en nombre. La population marocaine serait seulement capable d'offrir une résistance énergique à une invasion, à cause des avantages que présenteraient dans ce cas la longue chaîne et les nombreuses ramifications de l'Atlas. On

évalue à 25,000,000 de francs les revenus de l'empire. Les sources principales de ces revenus sont : la dîme des grains, le vingtième sur les bestiaux (ces deux taxes sont payées en nature), la capitation des Juifs, les amendes et les droits de douane.

L'empire du Maroc comprend, au nord de l'Atlas, le *royaume de Fez*, entre la Moulouya qui le sépare de l'Algérie, et la Morbeya; à l'ouest de l'Atlas, le *royaume de Maroc*, entre la Morbeya et la rivière de Sous, et une partie de celui de *Sous*, au sud de la rivière du même nom; au midi de l'Atlas, le *royaume de Tafilelt*, celui de *Sedgelmesa* et le *pays de Draha*.

Dans le royaume de *Fez*, nous remarquerons d'abord la ville de ce nom, l'une des trois résidences impériales. Elle est située sur un ruisseau affluent du Sébou, dans un vallon creux entouré de collines couvertes de bosquets et de vergers. Cette ville, dont la fondation due à un prince nommé Edris remonte à la fin du VIII^e^ siècle, atteignit rapidement un haut degré de splendeur. Léon l'Africain, qui la vit au XII^e^ siècle, dit qu'elle renfermait 700 mosquées dont 500 étaient magnifiques et ornées de piliers en marbre. Ses écoles et ses bains étaient également célèbres. Fez présente tous les défauts des villes mahométanes, des rues étroites, tortueuseuses et sales, et des maisons ayant l'air de prisons. Les seuls édifices que l'on y puisse citer sont la *mosquée d'Edris*, celle nommée *El-Charoubin*, toutes deux remarquables par leur étendue et leur richesse, et le *palais impérial*. Ce dernier représente une masse énorme de bâtiments entourés d'une épaisse muraille et d'un fossé profond. Les diverses constructions qui le composent n'offrent rien de curieux; la décoration et l'ameublement des appartements sont fort simples; mais les jardins sont délicieux. Les Maures prétendent que le palais renferme une nombreuse et riche bibliothèque. Il existe à Fez quelques ruines antiques, entre autres celles de plusieurs amphithéâtres. L'un d'eux, assez bien conservé, est entretenu aux frais du sultan, qui y a établi une ménagerie de lions, de tigres et de léopards. La population de cette capitale est évaluée à 20,000 âmes par Caillié, à 88,000 par Graberg de Hemso, à 100,000 par Ali-Bey, et à 380,000 par Jackson. L'estimation la plus vraisemblable est celle de Graberg; encore est-elle peut-être exagérée.

Mequinez ou *Maknasah*, à 14 lieues au sud-ouest de Fez, est aussi une résidence impériale. C'est une grande ville bâtie sur une colline au mi-

lieu d'une plaine très-fertile et bien arrosée. Le palais du sultan, le seul édifice important de la ville, est un vaste bâtiment carré et fortifié. Graberg porte la population de cette ville à 60,000 habitants, tandis que Hœst réduit ce chiffre à 10,000, et que Jackson le porte à 110,000. Les habitants de Méquinez passent pour être les plus civils, les plus hospitaliers et les plus tolérants de l'empire. En outre, les femmes y sont, dit-on, plus belles que dans toutes les autres villes du Maroc.

Maroc, appelée *Marakasch* par les Maures, la troisième résidence impériale, donne son nom à l'empire. Elle est située dans une plaine vaste et fertile, élevée de plus de 1,500 pieds au-dessus du niveau de la mer. Derrière elle s'étendent quelques-uns des plus hauts sommets de l'Atlas, qui l'abritent contre les vents brûlants du midi. L'enceinte de la ville a 3 lieues de circonférence ; mais de grands jardins et des terrains ouverts de 20 arpents et même plus, couvrent la majeure partie de cette surface. Parmi les 19 mosquées de Maroc, celle appelée *El-Koutoubia* et celle nommée *El-Mouzin* sont les plus curieuses. La première a une grande tour carrée haute de 220 pieds, et aussi large à son sommet qu'à sa base ; cette tour est contemporaine de la fameuse Giralda de Séville. La seconde est remarquable par ses dimensions ; elle a sept cours qui s'ouvrent les unes sur les autres. Ses voûtes, en fer à cheval, sont ornées de sculptures délicates et d'un effet gracieux. L'édifice nommé *Bel-Abbos* offre, réunis dans sa vaste enceinte, le tombeau d'un saint de ce nom, une mosquée et un hôpital. L'*El-Kassariah* est une espèce de bazar ; il se compose d'un grand corps de bâtiment orné de boutiques. Enfin, on remarque plusieurs fontaines où se voient quelques restes de sculptures d'un travail élégant. Le nombre des habitants de Maroc peut s'élever de 50 à 60,000 âmes, au maximum.

Au dehors de la ville, nous devons citer les *aqueducs*, dont quelques-uns amènent les eaux du pied de l'Atlas, c'est-à-dire d'une distance d'environ 7 lieues, et le *palais impérial*, bâti au midi de Maroc et en dehors des fortifications. C'est un immense édifice de 4,500 pieds de long sur 1,800 de large, subdivisé en plusieurs pavillons séparés par de vastes cours ; on y admire surtout trois grands jardins dont l'un, exclusivement consacré aux végétaux qui croissent sur les bords du fleuve de l'Égypte, est appelé jardin du Nil ; les autres sont remplis d'orangers, de citronniers, de figuiers, de grenadiers, de ceps de vigne, tous d'une

grosseur prodigieuse. Une haute et solide muraille forme l'enceinte du palais. Lemprière qui, en sa qualité de médecin, a pu pénétrer dans le sérail du sultan, nous a laissé quelques intéressants détails sur le harem. Il se composait de 60 à 100 femmes ou concubines, sans compter un grand nombre de femmes esclaves et d'eunuques attachés à leur service ; il y avait une sultane principale qui avait la haute main sur l'administration intérieure, mais n'exerçait pas sur l'empereur la même influence que quelques favorites plus jeunes. Le sérail renfermait plusieurs captives européennes qui parurent à ce médecin le plus brillant ornement du harem, soit sous le rapport de la beauté, soit sous celui de l'intelligence ; les dames mauresques étaient toutes remarquables par leur obésité prodigieuse, et elles n'étaient pas moins ignorantes et stupides que grasses. L'entretien du harem impérial n'est pas fort coûteux ; celui des femmes les plus favorisées ne dépassait pas la valeur de 3 francs par jour ; la plus grande partie des dépenses était défrayée par les présents qu'envoyaient les nombreux individus qui sollicitaient la faveur du maître.

Après avoir décrit les trois cités impériales, nous ne parlerons pas des villes de l'intérieur, qui se ressemblent toutes et ne diffèrent que par le chiffre de leur population. *Taroudant*, capitale de la province de Sous, est la plus considérable ; car, suivant Graberg, elle renferme 20 à 22,000 âmes. Nous allons donc parcourir les villes maritimes de l'empire.

Le Maroc n'a qu'un port sur la Méditerranée, Tétouan ; un second, Tanger, sur le détroit de Gibraltar ; en revanche, il en possède un grand nombre sur l'Atlantique. *Tétouan* a une population de 20,000 habitants, dont 5 à 6,000 Juifs ; tous parlent un espagnol corrompu et font un commerce assez considérable avec l'Espagne et Gibraltar ; les Maures de cette ville sont très-fanatiques et très-jaloux ; le port de Tétouan est formé par l'embouchure du Martil, mais il est presque complétement obstrué par les sables. *Tanger* ou *Tandjiah* est une ville fort triste et fort pauvre, avec une population de 10,000 ames, au maximum. La résidence des consuls européens fait presque toute son importance. Le port a peu d'étendue et de profondeur ; mais la rade, belle et vaste, passe pour la meilleure du Maroc. Les fortifications de Tanger sont anciennes, mal entretenues et incapables de résister à une attaque sérieuse, ainsi que l'a prouvé le bombardement de cette place par le prince de Joinville.

En passant le cap Spartel, on rencontre sur l'océan Atlantique la ville de *Larache*, avec 5,000 habitants, quelques fortifications sans importance et un port peu fréquenté formé par l'embouchure du Luccos ; ce port est la station des débris de la flotte impériale, qui se compose de 3 bricks et de quelques chaloupes canonnières. A l'embouchure du Bouregreb s'élèvent les deux villes jumelles de *Salé* ou *Sla* et de *Rabat* appelée aussi *Nouveau-Salé ;* ces deux villes jadis célèbres par leurs pirateries, sont aujourd'hui livrées au commerce ; la première a 10,000 habitants, et la seconde 20,000. On remarque, un peu au-dessus de Rabat, une tour haute de 180 pieds, semblable à la Koutoubia de Maroc et à la Giralda de Séville ; on la dit construite par le même architecte : les Maures la nomment *Sma-Hassan*. Les petites villes maritimes de *Dar-el-Beida*, d'*Alkassar*, d'*Azamor* et de *Mazagan*, ne méritent pas de nous arrêter. *Saffi*, au sud du cap Cantin, a un assez bon port ; elle était jadis la principale place de commerce avant la fondation de Mogador ; elle renferme encore aujourd'hui 10,000 habitants environ.

Mogador ou *Mogodor*, que les Maures nomment plus souvent *Soueyrah*, mot qui signifie *tableau*, est la ville la plus régulière et la mieux bâtie du Maroc. Elle a été construite en 1760, sur les plans d'un ingénieur français nommé Cornut ; elle est à cette heure la place la plus commerçante de l'empire. Le grand inconvénient de cette ville, c'est qu'elle manque d'eau douce et qu'elle est entourée d'un désert de sable de 3 à 4 lieues d'étendue. Mogador est encore importante par ses fortifications qui sont les plus régulières et les plus importantes de toutes les places marocaines ; mais son port, comme tous ceux de cette côte, se comble de sables. Au sud de Mogador, nommons encore *Agadir*, la *Sainte-Croix* des Européens, réduite aujourd'hui à 400 habitants, et qui possède cependant le port le plus vaste et le mieux abrité de toute cette côte.

Les territoires au sud de l'Atlas ne nous présentent que peu d'endroits dignes d'être cités. Ce sont, dans le pays de *Darah*, la ville de même nom, sur l'*Ouadi-Darah* ou *Draha*, et *Tatta*, importante par sa foire et sa population de 10,000 âmes ; *Tafilelt*, capitale du royaume ainsi nommé, et *Sedgelmeja*, ville presque ruinée. Jackson accorde à Tafilelt une population de 10,000 âmes ; mais nous avons déjà signalé les singulières exagérations de cet auteur. Les pays au sud de l'Atlas abondent en palmiers ; aussi les dattes forment-elles la principale richesse des habitants.

Sur la côte du Maroc que baigne la Méditerranée, l'Espagne possède les forteresses de *Ceuta*, *Penon de Velez*, *Athucemas* et *Mellila*, qui rappellent les tentatives faites par les chrétiens pour envahir à leur tour les terres de l'islamisme. Ces établissements, appelés *presidios* par les Espagnols, servent de lieux de déportation pour certaines classes de condamnés. La première de ces forteresses est la plus importante; elle fut cédée à l'Espagne par le Portugal en 1668. Son nom de *Ceuta* vient des sept collines que l'on aperçoit lorsque l'on a passé le cap Spartel : les Maures l'appellent *Sebthah*. Elle est bâtie en face de Gibraltar, sur une presqu'île formant la pointe extrême de l'ancien mont *Abila*, l'une des colonnes d'Hercule. La péninsule et le rocher de Ceuta sont tout à fait semblables à la position de la forteresse anglaise. Le détroit n'a que 4 lieues de largeur entre les deux villes. La ville de Ceuta renferme près de 7,000 habitants; elle a deux ports, l'un au nord, l'autre au sud, ce qui permet aux marins de s'abriter contre tous les vents; mais ils ont moins de profondeur que celui de Gibraltar. Les fortifications de Ceuta sont respectables; cependant elles sont bien loin d'offrir la force et la solidité de celles de la place britannique.

Au sud-ouest du Maroc s'étend un territoire occupé par des Maures indépendants, et qui forme un petit État connu sous la dénomination d'*État de Sidi-Hescham*, du nom de son fondateur. Il se compose d'une partie du pays de Sous et confine immédiatement au grand désert de Sahara. Sa fondation remonte à l'année 1810, et la population qui l'habite a réussi par sa bravoure à maintenir son indépendance contre les troupes envoyées par l'empereur. En outre, comme elle est aussi active et industrieuse que brave, elle est parvenue à faire de son pays l'entrepôt général du commerce entre Tombouctou et le Maroc. *Talent*, *Illekh*, *Tagavost* et *Ouad-Noun*, sont les lieux les plus considérables de ce petit État; ce ne sont pourtant que des villages. Celui de *Talent* est regardé comme sa capitale, car il est la résidence ordinaire du chef. *Illekh* possède un tombeau en très-haute vénération chez les Maures indépendants : c'est celui du scheikh Ahmed-ben-Mousay, près de Sidi-Hescham. *Tagavost* compte, dit-on, 7,000 habitants. Quant à *Ouad-Noun*, quoiqu'il n'en ait qu'un millier, il est le village le plus important de tout ce territoire. Il doit son importance à sa situation sur la petite rivière appelée *Noun*, et à ce qu'il est le lieu habité le plus avancé dans le désert.

SECT. 2e. — *Algérie.*

L'*Algérie*, la *Numidie* des Romains, bornée à l'est par la régence de Tunis, et à l'ouest par l'empire du Maroc, a environ 225 lieues de longueur. Baignée au nord par les flots de la Méditerranée, elle n'a pas de limites fixes au sud, où elle s'étend jusqu'au delà du versant méridional de l'Atlas; cependant on peut évaluer sa largeur à 120 lieues en moyenne. L'Atlas forme ici trois chaînes parallèles qui s'élèvent en terrasses l'une au-dessus de l'autre, et qui sont séparées par de belles et fertiles vallées. La chaîne la plus rapprochée de la mer porte le nom de *Jurjura*. Quoique ses sommets soient bien moins élevés que ceux qui se trouvent dans le Maroc, il en est dont les neiges ne fondent qu'au mois de mai. La partie orientale, traversée par une multitude de cours d'eau qui descendent de l'Atlas, est assurément l'un des pays les mieux arrosés du globe. Du côté de l'ouest, la plaine est moins favorisée par la nature et moins féconde. Aucune des rivières qui vont de l'Atlas à la mer n'est importante par le volume de ses eaux; les plus considérables sont, de l'est à l'ouest, la *Seybouse*, le *Roummel*, appelé aussi *Ouad-el-Kebir*, et le *Chélif*. Ce dernier, le plus long de tous, a un cours d'environ 80 lieues. Le *Djidi* prend naissance sur le versant méridional du *Djébel-Ammer*, coule au sud-est, et, après un cours de 70 lieues, se décharge dans le lac *Meldjig*.

Lorsque Alger tomba entre les mains des Turcs, le gouvernement de la province fut modelé sur celui de Constantinople. Le vice-roi, qui portait le titre de Dey, était à la nomination de la Sublime-Porte, et exerçait, comme tous les pachas, un pouvoir presque despotique; car, en qualité de représentant du Sultan, il confondait en lui les attributions les plus diverses. Ici, comme à Constantinople, il existait un *divan*, qui se composait des principaux officiers de la milice. Ce divan possédait une influence considérable; mais lorsque la soldatesque turque, qui se recrutait parmi les hommes les plus résolus et les plus turbulents des ports du Levant, eut secoué le joug et l'autorité du Sultan, elle s'arrogea le droit de nommer le Dey et de le déposer à son gré. Cette soldatesque avide et indisciplinable choisissait son chef dans ses propres rangs; toutefois, malgré son origine, il était rare qu'il conservât longtemps le

la régence de
225 lieues de
e, elle n'a pas
versant méri-
à 120 lieues
ui s'élèvent en
par de belles
porte le nom
que ceux qui
fondent qu'au
tude de cours
pays les mieux
avorisée par la
de l'Atlas à la
considérables
aussi *Ouad-el-*
ours d'environ
onal du *Djébel-*
s, se décharge

vernement de
e-roi, qui por-
te, et exerçait,
car, en qualité
utions les plus
, qui se com-
possédait une
ue, qui se re-
urbulents des
, elle s'arrogea
te soldatesque
es rangs ; tou-
longtemps le

pouvoir;
était dépo
républiqu
sation du
dises, soit
désolaient
une flotte
grande pa
mettre au
l'Angleter
sances mé
fisant; et
contraign
çaise, app
rien. Alge
et des Ma
territoire
français.

Nous c
tistiques
plus avan
de la Fra
séquence
principal

Alger,
sur le pe
s'élèvent
cessifs, e
mer, pré
de cette
sement.
jusqu'à
pas le cl
pu renfe
exemple
ment la

pouvoir; au moindre mécontentement de ses anciens compagnons, il était déposé et étranglé. Les pirates algériens formaient une sorte de république distincte; ils se livraient à leurs brigandages avec l'autorisation du prince, qui recevait une large part du butin, soit marchandises, soit chrétiens réduits à l'esclavage. En 1816, ces écumeurs de mer désolaient encore la Méditerranée, et l'Angleterre envoya contre eux une flotte commandée par lord Exmouth. Alger fut bombardée, la plus grande partie de sa marine fut détruite, et le Dey fut obligé de se soumettre aux conditions imposées; mais il n'entrait pas dans le dessein de l'Angleterre de détruire ce nid de pirates, plus redoutable aux puissances méditerranéennes qu'à elle-même. Ce châtiment se trouva insuffisant; et enfin, de nouveaux brigandages et de nouvelles insolences contraignirent la France à agir. Au mois de juin 1830, une armée française, appuyée par une flotte redoutable, débarqua sur le territoire algérien. Alger fut attaquée et prise, malgré la résistance héroïque des Turcs et des Maures fanatisés. La France en prit possession, et aujourd'hui le territoire qui dépendait jadis de la régence est devenu un territoire français.

Nous croyons convenable de réserver les détails administratifs et statistiques concernant l'Algérie et ses principales villes. Il nous semble plus avantageux de les joindre à notre tableau administratif général de la France, dont l'Algérie fait désormais partie intégrante; en conséquence, nous nous bornerons ici à la description topographique des principales villes de l'ancienne régence.

Alger, que les Arabes nomment *Al-Djézaïr*, est bâtie en amphithéâtre sur le penchant d'une colline qui regarde la Méditerranée; ses maisons s'élèvent les unes au-dessus des autres en formant plusieurs étages successifs, et, comme toutes sont blanchies à la chaux, la ville, vue de la mer, présente l'apparence d'une vaste carrière de craie. La population de cette capitale était, sous la domination des deys, évaluée fort diversement. Les uns la portaient à 50,000 seulement, les autres allaient jusqu'à 200,000. Cependant, non compris la garnison, elle ne dépasse pas le chiffre de 30,000 âmes. Or, comme assurément elle n'a jamais pu renfermer un plus grand nombre d'habitants qu'à cette heure, cet exemple suffit pour montrer combien il est difficile d'estimer exactement la population des villes orientales, et à combien d'exagérations

se laissent entraîner les observateurs qui passent pour les plus modérés.

Depuis la conquête, la ville a presque complétement changé de face. Une partie de ses rues étroites et tortueuses ont été remplacées par des rues larges, telles que l'exigent les besoins d'une population européenne. On a ouvert des places spacieuses ; seulement, comme de larges voies de communication offrent ici un inconvénient grave à cause de l'élévation de la température, l'obligation de la border d'arcades a été imposée aux propriétaires. Les constructions à l'européenne à plusieurs étages se sont également substituées aux petites maisons moresques ; mais nous ne pouvons considérer cette substitution comme un progrès. Plusieurs édifices publics importants décorent la capitale de l'Algérie. Parmi ceux qui ont été élevés avant la conquête, on distingue surtout plusieurs mosquées, l'ancien palais du Dey et les casernes ou *Kassariah* qui étaient destinées à la milice : l'une d'elles, celle de *Caratina*, a été transformée en hôpital civil. Au nombre des monuments construits depuis l'occupation, nous citerons le palais du gouvernement, la cathédrale dédiée à Saint-Philippe, l'évêché et le théâtre.

Le port d'Alger est petit et l'entrée en est étroite ; mais la construction d'une immense jetée entreprise par le gouvernement français, et dont les travaux avancent rapidement, en feront bientôt un des ports les plus vastes et les plus sûrs de la Méditerranée. Les fortifications qui défendent la ville et le port étaient déjà, sous la domination algérienne, formidables, tandis que celles du côté de la terre étaient assez faibles. Ce dernier défaut n'existe plus, et, en outre, les fortifications qui regardent la mer ont été considérablement augmentées par le génie militaire français. La citadelle occupe le sommet de la colline sur laquelle est bâtie Alger. C'est dans cette citadelle, appelée la *Kas-bah*, qu'Hussein-Pacha, le dernier dey, avait établi sa résidence ; c'est dans ses caves que l'on trouva, en 1830, un trésor de 48 millions de francs entassés depuis longtemps par l'avarice et la cupidité des deys.

Les Français ont importé avec eux, à Alger, une foule d'établissements et d'institutions qui en font à cette heure une ville tout à fait européenne. Elle est aujourd'hui largement pourvue d'établissements charitables et d'institutions pour l'instruction publique. Elle a une acadé-

mie, un lycée, une bibliothèque, plusieurs journaux, un musée, un jardin botanique, une pépinière, etc.

C'est autour d'Alger que s'étend la fameuse plaine de la *Métidja*, si connue par sa fertilité et aussi par son insalubrité avant les travaux de desséchement que l'on y a exécutés. Cette plaine, dont la merveilleuse fécondité est due aux nombreux cours d'eau qui descendent du petit Atlas et des collines du Sahel, a environ dix-huit lieues de longueur, de l'est à l'ouest, sur six à sept de largeur du nord au sud. On y remarque les deux villes de *Koléah*, à huit lieues au sud-est d'Alger, et de *Blidah* qui est à 12 lieues au sud de la même ville. Cette dernière ville n'a de remarquable que sa mosquée convertie aujourd'hui en église catholique : mais des sources abondantes, de nombreux vergers d'orangers et de magnifiques jardins font de son territoire un endroit délicieux.

Le littoral méditerranéen, à l'ouest d'Alger, nous présente plusieurs villes maritimes assez importantes. *Cherchell* n'a qu'un mouillage défendu par deux batteries. Ses habitants se distinguent par leur industrie et leur habileté dans la fabrication des poteries, ainsi que dans l'art de travailler le fer et l'acier. Cette petite ville, ainsi que le prouvent les nombreux débris antiques qu'on y a trouvés, occupe l'emplacement de la *Julia Cæsarea* des Romains. *Tenez*, à l'ouest du cap auquel elle donne son nom, n'a qu'un port très-peu sûr. Elle a été jadis la capitale d'un petit royaume détruit par le fameux corsaire turc Barberousse. *Mostaganem* possède un port assez bien fortifié. C'est à deux lieues de Mostaganem que se trouve la petite ville de *Mazagran*, célèbre par l'héroïque défense d'une compagnie de chasseurs d'Afrique. Ces braves, dans un lieu dépourvu de toute fortification, soutinrent, pendant quatre jours, l'effort de 12,000 Arabes, et les forcèrent de se retirer après une perte considérable. *Arzew* est importante par ses salines, ses débris antiques, et surtout par son port regardé comme le meilleur de la côte algérienne : c'est le *Portus magnus* des anciens.

Oran, appelé *Ouahran* par les Arabes, est la ville la plus considérable de l'Algérie occidentale par sa population et son commerce. Elle est également importante par ses fortifications. Après avoir été prise et reprise par les Maures et les Espagnols, cette ville était demeurée entre les mains de ces derniers, qui la cédèrent enfin au Dey en 1792. Elle

était, avant la conquête française, la résidence d'un bey qui gouvernait la partie occidentale de la régence. On distingue, parmi ses constructions moresques, les restes d'un palais et la porte de la Nouvelle-Kasbah. Les Espagnols y avaient élevé de nombreux édifices ; l'un des plus beaux est l'hôpital militaire. Les fortifications d'Oran sont remarquables par leur solidité : elles ont dû coûter des sommes énormes, et les nouveaux travaux ajoutés par les Français ont achevé de faire de cette ville une place respectable. Oran n'a qu'une rade dont le fond est bon ; mais elle est si exposée aux vents que les navires sont obligés de décharger leurs cargaisons à la pointe de *Mers-el-Kebir*, distante d'environ une demi-lieue. Le port de Mers-el-Kebir est, au dire des marins, le meilleur de la côte après celui d'Arzew.

Sur la côte, à l'est d'Alger, nous trouvons d'abord *Bougie* qui possède un bon port assez fréquenté et bien fortifié. Les montagnes de son territoire renferment des mines de fer exploitées par les Kabyles. C'est dans cette ville qu'ont été inventées les chandelles de cire qui portent son nom. *Djidjelli*, avec un petit port, occupe l'emplacement d'une ancienne colonie romaine. *Collo*, nommée *Coullou* par les Arabes, était l'une des villes du littoral algérien où les Européens étaient le mieux accueillis. Elle n'a qu'un mouillage, mais il fournit au moins un bon abri contre les vents du nord-ouest qui sont fort dangereux sur cette côte. *Stora*, qui donne son nom au golfe au fond duquel elle est située, possède un assez bon ancrage. A une demi-lieue à l'est, s'élève sur les ruines de l'antique *Rusicada*, la nouvelle cité de *Philippeville*, construite en 1838. Cette dernière, dont le mouillage est dangereux quand souffle le vent du nord, est surtout importante par ses fortifications.

Bone, que les Arabes nomment *Beled-el-A'neb*, est importante par sa situation, sa population et son port, qui est vaste et commode. Malheureusement, les vastes marais que forme la Seybouse vers son embouchure lui ont fait une réputation d'insalubrité méritée. De grands travaux entrepris dans le but de dessécher ces marais ont amélioré l'ancien état de choses. A un quart de lieue à l'est de la ville, on remarque les ruines *d'Hippone*, ville que saint Augustin, qui en fut évêque, a rendue célèbre. *La Calle* est un endroit peu considérable, mais son port est extrêmement fréquenté par les pêcheurs de corail qui affluent de la Sardaigne, de la Corse et de l'Italie. Un autre lieu de rassemblement

gouvernait
s construc-
uvelle-Kas-
un des plus
remarqua-
rmes, et les
ire de cette
nd est bon ;
igés de dé-
e d'environ
marins, le

qui possède
de son ter-
byles. C'est
qui portent
t d'une an-
rabes, était
nt le mieux
oins un bon
ux sur cette
e est située,
lève sur les
, construite
and souffle
s.
ante par sa
node. Mal-
rs son em-
De grands
élioré l'an-
a remarque
évêque, a
ais son port
luent de la
emblement

pour ces pê
de Tunis a
Les villes
de la côte;
plus origin
française, é
tie oriental
Cirtha, com
aux deux re
qui présent
qui varie de
coule le Ro
pont de co
basses à to
de rues lar
pont que n
restes anti
sort d'un
élevé de 6
les Maures
lation d'à
sud de Ph
construite
44 au sud
tenir les b
Sur la r
un peu in
iana, qui
tiques. *Sé*
30 lieues
de l'antic
de cette c
en une lo
parois pr
nes qui é
crées, pa

pour ces pêcheurs est le port de l'île de *Tabarkah*, petite île que le bey de Tunis a cédée à la France en 1830.

Les villes de l'intérieur sont, en général, moins intéressantes que celles de la côte; cependant *Constantine* fait exception, c'est une des cités les plus originales de l'Afrique. Cette ville, dont le bey, avant l'expédition française, était presque indépendant du dey d'Alger et gouvernait la partie orientale de la régence, a été célèbre dans l'antiquité sous le nom de *Cirtha*, comme capitale de la Numidie et comme ayant donné naissance aux deux rois Massinissa et Jugurtha. Constantine est bâtie sur un rocher qui présente de plusieurs côtés des parois verticales ayant une hauteur qui varie de 300 jusqu'à 750 pieds. Au fond du ravin qui borde le rocher, coule le Roummel ou Soufegmar, que l'on traverse au moyen d'un pont de construction romaine. La ville se compose de petites maisons basses à toits rouges et construites en terre; l'intérieur offre un dédale de rues larges de 4 à 5 pieds et souvent recouvertes de voûtes. Outre le pont que nous venons de nommer, Constantine possède quelques autres restes antiques. Dans la partie supérieure de la ville, le Roummel sort d'un canal souterrain et forme une grande cascade; ce point, élevé de 600 pieds au-dessus du niveau de la plaine, est l'endroit d'où les Maures précipitaient les criminels. Constantine renferme une population d'à peu près 20,000 âmes. Elle est située à environ 27 lieues au sud de Philippeville avec laquelle elle communique par une belle route construite par l'armée française. A 15 lieues à l'est de Constantine, et à 14 au sud de Bone, nous citerons le poste de *Ghelma*, établi pour maintenir les belliqueux habitants de cette région montagneuse.

Sur la route de Constantine à Alger, on ne rencontre que deux endroits un peu intéressants : ce sont les deux petites villes de *Sétif* et de *Medjana*, qui toutes deux nous offrent quelques débris de monuments antiques. *Sétif*, dont le nom rappelle encore celui de *Sitifis*, est située à 30 lieues à l'ouest de Constantine; Medjana, qui occupe l'emplacement de l'antique *Cellæ*, est bâtie 12 lieues plus à l'ouest. A peu de distance de cette dernière, on passe le fameux défilé appelé *Biban*, qui consiste en une longue et étroite vallée que dominent des montagnes élevées aux parois presque verticales. Sous la domination turque, toutes les caravanes qui étaient obligées de le franchir devaient, sous peine d'être massacrées, payer une contribution aux Kabyles qui occupent ces montagnes.

Médéah, à quelques lieues au sud de Blidah, est une petite ville à l'aspect pittoresque, située dans un territoire fertile au delà de la première chaîne de l'Atlas. Elle renferme quelques débris antiques qui font supposer qu'elle est bâtie sur l'emplacement de l'ancienne *Lamida*. On remarque surtout l'aqueduc composé de deux rangs d'arcades à plein cintre qui apporte à la ville les eaux des collines voisines. Médéah était la résidence du bey de Titteri. Il suffit de nommer *Milianah*, petite ville sans intérêt, bâtie sur un plateau peu élevé. Elle est située à 12 lieues à l'ouest de Médéah et à 8 au sud de Cherchell.

Orléansville, ainsi que l'indique son nom, est de construction toute récente. Cette petite ville, bâtie sur le Chélif, à 13 lieues au sud de Tenez, forme un poste militaire important. *Mascarah*, à 15 lieues au sud de Mostaganem et 23 au sud-est d'Oran, dans un pays montueux et fertile, était naguère la résidence d'Abd-el-Kader, lorsque le déplorable traité de la Tafna eut réduit au littoral les possessions de la France en Afrique. A peu de distance de Mascarah, nous mentionnerons *El-Kallah*, petite ville sale et mal bâtie, mais remarquable par l'activité industrielle des Maures qui l'habitent; ils se livrent à la fabrication des tapis et d'une espèce d'étoffe de laine fort en usage dans l'Algérie.

Tlemcen est la dernière ville un peu importante du côté du Maroc, de la frontière duquel elle est seulement distante de 16 lieues. Elle est assez bien bâtie pour une ville moresque. La principale mosquée et le bazar appelé *El-Kasseria* sont les seuls édifices curieux qu'elle renferme. Au XV^e^ et au XVI^e^ siècle, Tlemcen était la capitale d'un royaume assez puissant fondé par les Maures. Les environs sont fertiles et admirablement arrosés. Les Arabes prétendent que l'on compte 2,000 sources dans un espace de deux lieues seulement.

Nous ne décrirons pas la vaste région qui s'étend au sud de la grande chaîne de l'Atlas et qui se continue insensiblement avec le Sahara. Cette région est semée d'oasis qui doivent leur fertilité aux sources qu'elles possèdent et aux rivières qui naissent sur le versant méridional de l'Atlas. Nous nous contenterons de citer, dans la *province de Zab*, qui fait partie du bassin de Djiddi, la petite ville de *Biskarah*, avec environ 2,000 habitants. Un poste militaire français y a été établi. *Tuggurt*, chef-lieu de l'oasis de ce nom, à 50 lieues au sud de Biskarah, et *Aïn-Madhy*, à 60 lieues au sud de Maskarah, méritent encore d'être

nommées. La dernière a une enceinte en pierre de taille remarquable par son épaisseur, et renferme environ 1,800 habitants. Tout ce pays reconnaît aujourd'hui la souveraineté de la France et s'est soumis à payer le tribut.

SECT. 3e. — *Régence de Tunis.*

La régence de Tunis, située entre la régence de Tripoli à l'est, et l'Algérie à l'ouest, est le plus petit des États barbaresques. Il a environ 120 lieues de longueur du nord au sud, et sa plus grande largeur ne dépasse pas 65 lieues. La côte tunisienne, à partir de l'Algérie, court d'abord au nord-est jusqu'au *cap Bon*, qui forme l'extrémité la plus septentrionale de l'Afrique ; puis elle se dirige au sud, tout en décrivant plusieurs sinuosités dont la principale forme le *golfe de Cabès* ou *Petite Syrte*, jusqu'au cap Gerbi.

Cette contrée, qui fut le siége la puissance carthaginoise, portait chez les Romains le nom d'*Afrique propre*. Nous avons déjà dit à quelle époque Tunis devint une province turque, et nous avons vu aussi que le bey, car tel est le titre que portait le vice-roi, avait réussi à secouer le joug, non-seulement du sultan de Constantinople, mais encore de la soldatesque turque qui n'était pas moins turbulente que celle d'Alger. Cette révolution fut surtout accomplie par le bey Hamouda qui régnait en 1816, et qui, par sa politique habile et rigoureuse, parvint à se maintenir au pouvoir pendant 29 ans. Au lieu de s'appuyer sur ses soldats turcs, il choisit ses officiers de préférence parmi des étrangers et des esclaves, soit chrétiens, soit géorgiens. Il établit une administration judiciaire rigoureuse et régulière, et accorda une égale protection à tous ses sujets, sans même en excepter les chrétiens et les Juifs. Aussi la civilisation a-t-elle fait d'assez rapides progrès dans la régence. La population est moins misérable, moins ignorante, moins cruelle, moins fanatique, plus polie enfin que dans le Maroc.

Le territoire de Tunis est le mieux cultivé de tous les pays du Maghreb, et c'est celui qui renferme la population relative la plus considérable. Les Arabes nomades y sont moins nombreux que les Maures agriculteurs et commerçants. Le climat est, en général, fort beau : il est assez tempéré vers le littoral. La chaleur ne devient insupportable

qu'en juillet et en août, lorsque le vent du sud apporte l'air enflammé de l'intérieur de l'Afrique. La partie du midi est sablonneuse, peu montueuse, stérile et comme desséchée par un soleil ardent. On y voit un grand lac dont les eaux sont salées, appelé lac *Loudéah* ou *Chibkah ;* il est, en général, peu profond, et les caravanes le traversent dans l'espace de cinq lieues ; c'est le *Palus Tritonis* des anciens. La contrée voisine de la mer est riche en oliviers et présente un grand nombre de villes et de villages bien peuplés ; mais la partie qui est à l'ouest est remplie de montagnes et de collines que séparent de nombreuses vallées arrosées par une multitude de ruisseaux. Toute cette région se distingue par son extrême fertilité et produit d'abondantes moissons. Il en est de même de la plaine qui borde le *Medjerdah*, le *Bagradas* des anciens, qui est la principale rivière du pays.

Parmi les villes africaines, celle de *Tunis* tient une des premières places ; elle est, dans tous les cas, la plus peuplée des cités barbaresques, car on ne lui attribue pas moins de 100,000 habitants. Elle est située sur une hauteur, au fond d'une vaste lagune nommée *Boghaz*. Son port est commode et sûr ; ses fortifications sont assez respectables ; mais elle n'a d'autre eau douce que celle de pluie. Tunis est, en général, assez mal bâtie, et ses rues sont, comme dans toutes les villes orientales, étroites, irrégulières et malpropres. Cependant on y remarque plusieurs beaux édifices : les plus importants sont la grande mosquée et le nouveau palais où réside le bey. Ce dernier, qui est construit dans le style moresque, a coûté des sommes considérables ; mais ce qui le dépare, c'est que tout le rez-de-chaussée est converti en boutiques. Ses belles casernes méritent encore d'être mentionnées. Nous avons déjà cité les principales industries de Tunis et dit l'importance commerciale de cette place, comme si les habitants actuels avaient hérité en partie de l'esprit qui animait l'ancienne Carthage. Nulle part, dans la Barbarie, les Maures ne montrent autant de tolérance, autant de politesse. Ce progrès est évidemment un résultat du développement du commerce, ce grand agent de civilisation.

Dans les environs immédiats de Tunis, nous remarquerons à l'entrée du Boghaz, *La Goletta*, petite ville importante par sa rade, les fortifications qui la dominent, ses chantiers, ses magasins et son phare construit il y a une trentaine d'années. *Berda* est un grand village bâti dans une po-

sition charmante, avec un beau palais où le bey passe la belle saison

L'emplacement de l'ancienne Carthage se trouve à 4 lieues au nord-ouest de Tunis. Peu de villes ont été aussi complétement détruites que cette cité fameuse. Le voyageur curieux parcourt le site qu'elle occupait sans se douter qu'il foule sous ses pieds le sol où fut jadis la superbe rivale de Rome. Les quelques fragments de murailles qu'il rencontre présentent des marques évidentes de construction moresque. C'est seulement en creusant la terre qu'il découvre des vestiges dignes de la grandeur de cette ville célèbre. Il admire alors ces vaste citernes où l'on conservait l'eau nécessaire à la consommation des habitants, et les restes du superbe aqueduc romain qui amenait l'eau d'une montagne éloignée d'environ 18 lieues. Des fouilles pratiquées sur les lieux ont encore amené la découverte de plusieurs fragments de statues, de bas-reliefs, et, ce qui est plus précieux, de différentes inscriptions puniques. Les ports de Carthage, jadis l'asile de tant de flottes redoutables, sont en partie comblés par des atterrissements : on reconnaît encore quelques restes des môles qui les enfermaient.

Porto-Farina, située au nord de Tunis près de l'embouchure du Medjerdah, a un port excellent, mais qui se comble. Dans ses environs se trouvent les ruines d'*Utique* où Caton se donna la mort : on y a découvert plusieurs belles statues antiques. *Bizerte*, à l'ouest de Porto-Farina, est bâtie sur une lagune extrêmement poissonneuse ; on y pourrait former un port magnifique.

La côte au sud de Tunis nous offre plusieurs villes que nous devons nommer. *Hamamet*, avec 8,000 habitants, a un port sûr et assez fréquenté; *Souza* et *Monastir* sont importantes par leur commerce et leur population évaluée à 10,000 âmes. *Afrika*, nommée aussi *Almahadia*, était au moyen âge le port le plus fréquenté par les flottes chrétiennes. A 8 lieues environ à l'ouest, le voyageur visite le magnifique amphithéâtre d'*El-Genrme*, qui est encore dans un assez bon état de conservation. *Sfakos* ou *Sfax*, avec 6,000 habitants, passe pour la plus jolie ville de la régence et l'une des plus industrieuses. *Cabes* qui donne son nom au golfe de la petite Syrte, a une population de 20,000 individus, pour la plupart adonnés à l'industrie et au commerce. On vante la fertilité de son territoire. Au sud du golfe, se trouve l'île de *Gerbi* ou *Zerbi*, l'ancienne *île des Lotophages*, importante par sa nombreuse population.

Celle-ci se distingue par son activité industrielle : elle fabrique des draps, des toiles et des soieries. Au centre de l'île s'élève un arc de triomphe consacré à Antonin.

Les principales villes de l'intérieur sont *El-Kaff*, *Kairouan*, *Gilma*, *Gassa* et *Tozer*. La dernière, située non loin du bord occidental du lac Loudéah, est un marché important pour les laines et les dattes. *Kairouan*, ville fondée par les Arabes, a été, pendant quelques siècles, la capitale de l'empire du Maghreb. Les Musulmans vantent beaucoup sa grande mosquée, qu'ils disent être soutenue par 500 colonnes de granit. Ce nombre est certainement fort exagéré. Nous croyons qu'on en peut dire autant du chiffre de la population de la ville, qu'ils prétendent s'élever à 50,000 habitants.

SECT. 4e. — *Régence de Tripoli.*

La régence de Tripoli, de même que celle de Tunis, et peut-être plus encore que celle-ci, se distingue par les progrès qu'y a faits la civilisation. Ces progrès remontent à l'époque d'Hamet-Bey, que les Tripolitains honorent du surnom de Grand. Au commencement du dernier siècle, Hamet n'était qu'un simple pacha nommé par la Porte, et il fut longtemps obligé de lutter contre la turbulence de la soldatesque turque qui menaçait constamment son autorité et ses jours. Il parvint à s'en défaire, mais d'une manière vraiment barbare. Ayant invité tous les officiers turcs, au nombre de 200, à un festin, il les fit saisir et étrangler. Aussitôt ses adhérents coururent sur tous les soldats turcs qui se trouvaient dans la ville, et les massacrèrent. La Porte, impuissante à se venger et incapable de faire valoir ses prétentions par les armes, se laissa apaiser par les présents que lui envoya Hamet et par la promesse d'un tribut. Mais ce tribut ne fut pas payé et la régence de Tripoli cessa en fait d'être une province de l'empire Ottoman. Hamet, maître désormais de suivre sa volonté, s'occupa activement d'établir l'ordre et la sécurité dans le pays, d'y encourager l'industrie et le commerce, et, pour cela, il invita même des Européens à venir s'établir sur son territoire. Son successeur, d'un caractère plus doux, continua l'œuvre commencée et exerça son pouvoir incontesté avec une équité et une modération rares chez les souverains de ces contrées barbares

Grâce à ce nouveau régime, Tripoli prit un aspect assez semblable à celui des États européens, surtout si l'on compare l'ordre et la tranquillité qui y régnaient avec la situation toujours violente et agitée des autres territoires barbaresques. La régence de Tripoli, ainsi que nous l'avons dit, a été, depuis 1835, obligée de reconnaître de nouveau la suprématie de la Porte ; mais, attendu les changements heureux qui se sont opérés dans le gouvernement central de l'empire, la prospérité de Tripoli n'a reçu aucune atteinte.

Le territoire de Tripoli est loin d'offrir un aspect aussi agréable et aussi riant que les régions plus occidentales du Maghreb. Cette grande chaîne de montagnes, à laquelle ces dernières doivent leur fertilité, s'abaisse et se termine pour ainsi dire ici, de sorte que l'immense plaine de sable du désert resserre dans d'étroites limites les terres cultivées. Le district qui entoure la capitale n'est lui-même qu'une oasis d'une médiocre étendue, et, quand on en sort, on se trouve bientôt dans le cœur du désert. Tripoli ne peut donc être aussi peuplée que les autres grandes villes barbaresques, et sa population, qui ne dépasse pas 25,000 âmes, subsiste plutôt par le commerce et l'industrie que par les produits de son sol. *Tripoli* ne saurait être regardée comme une belle ville : cependant le palais où réside le bey, plusieurs de ses mosquées et les deux bazars méritent d'être vus. On y admire aussi quelques restes antiques et surtout les débris d'un magnifique arc de triomphe en marbre. Le port est défendu par plusieurs batteries.

Le désert commence à fort peu de distance à l'est de la capitale. Cependant, une marche d'environ 25 lieues à travers ces sables arides conduit le voyageur dans le district de *Lebeda*, où il admire de superbes moissons et de nombreux bosquets d'oliviers et de dattiers au milieu desquels s'élèvent plusieurs villages. Ce territoire est bien supérieur à celui qui entoure Tripoli, et sa fertilité était hautement appréciée par les anciens qui y avaient fondé la florissante colonie de *Leptis Magna*. On voit encore, à moitié ensevelis sous les sables, de beaux débris des édifices qui décoraient cette antique cité, mais les habitants enlèvent tous les jours quelques-uns de ces fragments précieux dont ils se servent comme de meules pour moudre leurs grains. L'aspect du pays continue d'être le même jusqu'à *Mesrathah*, l'ancienne *Mesurata*, à l'est de laquelle est une plaine dont la fertilité est comparée par Hérodote à celle même

de la plaine de Babylone. Mesrathah possède des fabriques de tapis et fait un commerce considérable avec l'Afrique centrale. A l'extrémité de la plaine fertile dont nous venons de parler, commence le désert Syrtique, aussi stérile, aussi désolé que le Sahara.

Le *golfe de la Sidre* ou *Grande Syrte* de l'antiquité, qui présente un développement de côtes d'environ 140 lieues, était extrêmement redouté des anciens qui l'ont dépeint des plus noires couleurs. Sur une étendue d'une quinzaine de lieues, il est bordé par un marais recouvert d'une mince croûte saline qui souvent cède sous les pieds des chevaux, et découvre alors des espaces creux, parfois d'une grande profondeur, au fond desquels on trouve de l'eau. A l'extrémité de ce marais, la région Syrtique, quoique extrêmement sauvage et désolée, offre de temps en temps de petites vallées que les Arabes nomades parcourent avec leurs tentes et leurs troupeaux. Ce qui rendait cette côte si périlleuse pour les anciens navigateurs qui ne perdaient jamais la terre de vue, c'est que la plage est basse, et remplie en même temps de rochers et de bancs de sable cachés, où il existe toujours un ressac violent. Ce ressac est principalement redoutable quand le vent souffle du nord. Mais les navigateurs modernes évitent aisément les dangers de cette côte en tenant la haute mer.

A l'extrémité du golfe de la Grande Syrte, le sol change complétement d'aspect. On est alors sur le territoire de l'ancienne *Cyrénaïque*, appelé aujourd'hui *pays de Barca*. Il est traversé par une chaîne élevée et escarpée d'où naissent un grand nombre de sources (les Arabes prétendent qu'il en existe 360) qui arrosent des vallées admirables de fraîcheur et de fertilité. Mais on n'y trouve plus aujourd'hui que quelques misérables villages, et des camps d'Arabes nomades. La ville la plus considérable de cette région est *Benghazy*, avec 5,000 habitants et un port assez fréquenté. C'est la résidence du gouverneur du Barca, qui y habite une masure délabrée décorée du nom de château. Benghazy est l'*Hesperis* des plus anciens auteurs grecs, et la *Bérénice* des Ptolémées. Cette dernière appellation se retrouve encore dans le nom de *Bernik* que lui donnent les Arabes. Les débris de l'ancienne cité sont complétement enfouis sous les sables ; mais les Arabes creusent le sol pour arracher ces précieux restes qu'ils réduisent en petits fragments et dont ils se servent pour bâtir leurs misérables cabanes. La série de vallées

es de tapis et
A l'extrémité
ence le désert

i présente un
rêmement re-
eurs. Sur une
rais recouvert
des chevaux,
e profondeur,
marais, la ré-
offre de temps
rent avec leurs
érilleuse pour
de vue, c'est
ers et de bancs
Ce ressac est
d. Mais les na-
côte en tenant

nge complète-
ne *Cyrénaïque*,
chaîne élevée
(les Arabes
admirables de
hui que quel-
es. La ville la
habitants et
ur du Barca.
hâteau. Ben-
Bérénice des
dans le nom
nne cité sont
reusent le sol
fragments et
rie de vallées

qui s'étendent à l'est de Benghazy est singulièrement pittoresque. Leurs flancs offrent souvent des rochers nus et escarpés; mais chaque crevasse présente un bouquet brillant de verdure. « Le pin blanc et l'olivier, dit Pacho, ornent les flancs de ces montagnes, dont les sommets sont couronnés de forêts de thuyas et de genévriers arborescents. Les rochers, surmontés d'épais bosquets, présentent des grottes sépulcrales, les seuls vestiges encore subsistants des villes qui ont disparu. Ces pieuses excavations, l'arbre funèbre qui les abrite, les chants rudes et sauvages des Arabes que répète l'écho des vallées, tout cela arrête le voyageur pensif et remplit son âme de souvenirs solennels et mélancoliques. » C'est dans cette région que se trouvent les deux anciennes villes de *Teuchira* et de *Ptolometa*, qui sont à cette heure de misérables villages appelés par les habitants *Toukrah* et *Tolmiathah*. Les édifices de la première sont entièrement réduits en décombres; cependant son mur d'enceinte, de près de 3,000 mètres de tour, a par sa puissance cyclopéenne résisté à tous les agents de destruction. Ptolometa offre encore à l'admiration du voyageur une porte magnifique, les restes de deux théâtres et d'un amphithéâtre, ainsi que des débris de colonnes et du pavé en mosaïque d'un palais antique.

Les ruines de *Cyrène* elle-même, nommée *Grennah* par les Arabes, sont l'objet le plus frappant de cette contrée si curieuse. Elles sont pittoresquement situées sur un plateau élevé qui descend rapidement vers la mer en formant plusieurs étages successifs. Le long de chaque terrasse, on voit encore la voie antique où les roues des voitures ont tracé leur empreinte. Du haut de cette éminence, qui a près de 2,000 pieds de hauteur, on jouit d'une vue admirable sur les rochers, les plaines et la Méditerranée. On remarque à Cyrène les restes d'un vaste amphithéâtre, de nombreuses statues, et plusieurs belles fontaines; une d'elles, appelée fontaine d'Apollon, est très-fréquentée par les Arabes nomades; mais la ville est totalement dépourvue d'habitants permanents. La nécropole ou la cité des morts, est surtout ce qui attire l'attention du voyageur. Le long de la montagne sont disposées huit ou neuf rangées de grottes sépulcrales. Autour d'elles se groupent des tombeaux et des sarcophages décorés de sculptures et d'inscriptions. Ces tombeaux s'étendent, sur une longueur de 2,500 mètres, le long des routes qui conduisent à Cyrène, de manière à présenter l'aspect de rues magnifiques. *Dernah*,

l'antique *Darnis*, et *Apollonia*, aujourd'hui *Marsasouza*, renferment des ruines qui offrent le même caractère, mais qui sont bien moins considérables.

L'ancienne *Marmarique* s'étend à l'est de la Cyrénaïque. C'est une région stérile où règnent les bêtes féroces et les oiseaux de proie, et qui est parcourue par des hordes nomades qui y promènent leurs tentes et leurs troupeaux. Néanmoins, on y trouve quelques endroits cultivés, et les traces de citernes et de canaux d'irrigation qu'on y rencontre encore montrent que jadis elle a été occupée par une population civilisée et plus nombreuse. Le savant voyageur Pacho estime que les Arabes de la Cyrénaïque peuvent s'élever à 40,000, et ceux de la Marmarique à 38,000. Il évalue aussi à 20,000 le nombre de ceux qui errent dans la région Syrtique : ce qui porterait à 100,000 environ le chiffre de cette population nomade.

Il nous reste à considérer trois oasis célèbres qui dépendent de la régence de Tripoli. Ce sont l'oasis d'Aoudjélah, celle de Gadamès et le Fezzan.

L'*oasis d'Aoudjélah*, qui répond à l'*Augila* d'Hérodote, est séparée de la Cyrénaïque au nord par le désert de Barca. La petite ville d'*Aoudjélah*, qui lui donne son nom, n'a qu'environ 1,800 mètres de circonférence. Elle ne renferme que des rues étroites et malpropres, bordées de vilaines maisons en pierres calcaires tirées des montagnes voisines. On remarque quelques endroits fertiles dans son voisinage. Cette oasis, ainsi que celles de *Djallou*, de *Lechkerret* et de *Maradeh*, qui en dépendent, abonde en dattes. Les habitants d'Aoudjélah entretiennent des relations commerciales assez actives avec l'intérieur de l'Afrique. Au sud-ouest de cette oasis s'étend une chaîne de montagnes peu connues appelées *Maraï*. On trouve ensuite le singulier désert montueux nommé *Haroudjé-el-Asouad* ou *Montagnes noires*, sans doute le *Mons Ater* de Pline. Cette dénomination leur vient probablement de leur apparence volcanique. Une partie de cette contrée est comprise dans le Fezzan. Plus au sud-ouest, on rencontre une autre chaîne appelée *Haroudjé-el-Abiad* ou les *Montagnes blanches*, composées de roches calcaires.

Le *Fezzan*, que l'on qualifie quelquefois de royaume, est considéré par Rennel et Larcher comme l'ancien pays des Garamantes ou *Phazania*. La plus grande longueur du pays cultivé, du nord au sud, est d'environ 100 lieues, et sa plus grande largeur de 70, de l'est à l'ouest. Le Fezzan,

suivant Hornemann, renferme 100 villes ou villages dont *Mourzouk* est la capitale. Cette petite ville, avec des maisons en terre et des rues très-étroites, est la résidence d'un sultan tributaire du bey de Tripoli. *Garma*, la *Garama* des anciens, était alors la capitale des Garamantes; elle renferme quelques débris qui attestent son ancienne importance. *Zouilah*, *Temissa* et *Gatrone* sont de petites villes situées sur la frontière orientale; *Traghan*, au sud, près du désert, possède des manufactures de tapis; *Sockna*, au nord, sur la route de Tripoli, est une station très-fréquentée par les caravanes.

Dans le Fezzan, lorsque le vent souffle du sud, la chaleur est à peine supportable, même pour les habitants; on humecte les appartements avec de l'eau afin de pouvoir y respirer. L'hiver serait doux s'il ne régnait, durant cette saison, un vent du nord, froid et pénétrant, qui glaçait les naturels et les obligeait, dit Hornemann, « aussi bien que moi-» même, né dans un climat septentrional, à chercher un refuge au coin » du feu. » Les pluies sont rares et peu considérables; les ouragans, fréquents, viennent du nord au sud, et, enlevant par tourbillons la poussière et le sable, répandent une teinte jaune sur l'atmosphère. Dans toute la contrée, il ne coule aucune rivière, aucun ruisseau digne de remarque. Le sol est un sable profond qui couvre des rochers ou de la terre calcaire, et quelquefois argileuse. Des sources en assez grand nombre fournissent de l'eau pour les besoins de la culture. Les dattes sont la production naturelle et la principale marchandise du Fezzan. Le figuier, le grenadier, le limonier, y prospèrent. On cultive beaucoup de maïs et d'orge; mais l'indolence des habitants les empêche de recueillir assez de blé pour leur consommation : le surplus est apporté par les Arabes. Les légumes et les plantes culinaires abondent. L'animal domestique ordinaire est la chèvre; on nourrit des moutons dans les parties méridionales; l'âne sert généralement pour le fardeau, le trait et le transport. Les chameaux y sont d'une cherté excessive et très-rares : on nourrit tous ces animaux de dattes ou de noyaux de dattes. Dans la province de Mendrah, le natron flotte en grandes masses à la surface de plusieurs lacs couverts d'une fumée ou vapeur épaisse.

Les Fezzanis envoient des caravanes à Tripoli, à Tombouctou et au Bournou; ils font le commerce de la poudre d'or et des esclaves noirs.

Ils connaissent les *cauris* ou *cypræa moneta*, circonstance qui prouve que leurs relations s'étendent jusqu'à la côte de Guinée. Depuis octobre jusqu'en février, Mourzouk est le grand marché et le rendez-vous des différentes caravanes qui viennent du Caire, de Benghazy, de Tripoli, de Gadamès, de Touat et du Soudan.

La population du Fezzan a été évaluée par Hornemann à environ 60 ou 70,000 individus : leur couleur variée indique cependant que la population est mélangée ; mais la race native ou indigène est d'une stature ordinaire, dénuée de vigueur, ayant la peau très-brune, les cheveux noirs et courts, la forme du visage telle qu'elle passerait pour régulière en Europe, et le nez moins aplati que les nègres : les femmes sont passionnées pour la danse, comme dans toute l'Afrique. Selon Hornemann, tous les habitants sont mahométans ; selon d'autres, il y a aussi des païens qui vivent en bonne intelligence avec les musulmans. Les Fezzanis s'enivrent avec du jus de dattier ; ils sont, du reste, fort sobres, en partie par nécessité. A Mourzouk, pour désigner un homme riche, on dit ordinairement : « il mange du pain et de la viande tous » les jours. » Les maisons du Fezzan, bâties en briques calcaires et en glaise séchée au soleil, sont extrêmement basses et reçoivent le jour par la porte.

Les Fezzanis exercent l'infâme métier de transformer les garçons en eunuques.

Près des frontières de la régence de Tunis et au sud de celle de Tripoli, s'étend l'*oasis de Gadamès* qui appartient à cette dernière. La petite ville de *Gadamès*, qui en est le chef-lieu, présente, ainsi que les villages qui l'entourent, des traces de l'ancienne domination romaine. Elle offre, en outre, un phénomène assez bizarre, c'est celui d'une même cité habitée par deux tribus différentes et ennemies l'une de l'autre. Une muraille divise la ville en deux parties, ne communiquant entre elles qu'au moyen d'une porte que l'on ferme dans les moments de troubles. Les habitants de Gadamès se distinguent par leur activité commerciale et par leur loyauté dans les affaires. Cette petite ville doit toute son importance au passage des caravanes qui, de Tunis et de Tripoli, se rendent à Tombouctou, quoique ces caravanes soient bien moins considérables que celles qui partent du Maroc ou celles qui prennent la route par le Fezzan.

CHAPITRE HUITIÈME.

LE SAHARA OU GRAND DÉSERT.

Le *Grand Désert*, nommé en arabe *Sahara*, s'étend, dans l'acception ordinaire du mot, depuis la vallée du Nil nubien et égyptien jusqu'à l'océan Atlantique, et depuis le pied méridional de la chaîne de l'Atlas jusqu'au bassin du Niger. Il a ainsi près de 1,200 lieues de longueur de l'est à l'ouest et plus de 400 du nord au sud.

Cependant les régions qui longent la chaîne de l'Atlas méritent d'être distinguées du Sahara proprement dit. En effet, les cours d'eau assez nombreux qui descendent du versant méridional de ce grand système de montagnes communiquent parfois une fertilité remarquable à d'assez vastes surfaces de terrain. Cette lisière, dont la largeur varie considérablement et qui n'a pas de limites précises, est appelée par les Arabes *Belad-el-Djerid* ou *Pays des Dattes*. Cette dénomination est de la même classe que celles de *Belad-el-Folfol*, pays du poivre, et *Belad-el-Tibr*, pays de l'or. Elle n'indique donc nullement une division géographique. Par conséquent, c'est à tort que plusieurs auteurs donnent spécialement le nom de *Belad-el-Djerid* à la province de Darah, au sud du Maroc; que Shaw et d'autres l'appliquent spécialement au pays de Tozer, sous Tunis : ce dernier porte d'ailleurs chez les géographes arabes le nom de *Kastiliah*. Le terme de Belad-el-Djerid a une acception beaucoup plus large. La lisière à laquelle il s'applique s'étend depuis l'Océan jusqu'en Égypte. Elle embrasse le Darah, le Tafilelt, le Sedgelmesa, le Zab, le pays de Tozer, l'oasis de Ghadamès, le Fezzan, et même les oasis d'Aoudjelah et de Syouah.

Le grand désert du nord-ouest de l'Afrique semble être un plateau peu élevé au-dessus du niveau de la mer, couvert de sables mouvants, parsemé de quelques collines rocailleuses et de quelques vallons où l'eau rassemblée nourrit des arbrisseaux épineux, des fougères et de l'herbe. Les montagnes qui bordent l'océan Atlantique ne présentent

pas une chaîne, mais seulement des pics isolés; elles se perdent vers l'intérieur dans une plaine couverte de cailloux blancs et aigus. Les collines de sable, souvent transportées par le vent, sont rangées en ignes semblables aux flots d'une mer. A Tegazza et en quelques autres endroits, un sel gemme, plus blanc que le plus beau marbre, s'étend en vastes couches sous un banc de roche. On ne parle d'aucun autre minéral du désert; mais, sur l'extrême lisière méridionale, Golberry a trouvé des masses de fer natif. Pendant la plus grande partie de l'année, l'air sec et échauffé conserve l'aspect d'une vapeur rougeâtre; on croirait apercevoir vers l'horizon les feux de plusieurs volcans. La pluie qui tombe depuis juillet jusqu'en octobre n'étend pas à tous les cantons ses bienfaits incertains et momentanés. Une herbe aromatique semblable au thym, la plante qui porte les *graines de Sahara*, des acacias, et d'autres buissons épineux, des orties, des ronces : voilà la végétation ordinaire du désert; rarement on voit un bosquet de dattiers et d'autres espèces de palmiers. Les forêts de gommiers (*mimosa Senegal*), situées à l'extrême lisière du désert, paraissent des colonies du règne végétal de la Sénégambie. Quelques singes, quelques gazelles se contentent de ces végétaux peu abondants. L'autruche y vit aussi en troupes nombreuses et se nourrit de lézards et de limaçons, et de quelques herbes grossières, entre autres de l'apocyn. Les lions, les panthères, les serpents, souvent d'une dimension énorme, ajoutent à l'horreur de ces affreuses solitudes; les corbeaux et divers autres oiseaux se précipitent sur les cadavres qu'ils disputent aux dogues des Maures. Ces animaux vivent ici presque sans boire. Les troupeaux consistent en chameaux, chèvres et moutons. Les chevaux, très-rares, sont quelquefois abreuvés de lait au lieu d'eau.

La chasse aux autruches offre un spectacle curieux. Une vingtaine d'Arabes montés sur des chevaux du désert, les plus légers qui se puissent rencontrer, vont contre le vent, cherchent la trace de l'autruche, et, quand ils l'ont trouvée, la suivent tous avec la plus grande rapidité, en se tenant écartés l'un de l'autre à la distance de 600 à 800 mètres. L'autruche, fatiguée de courir contre le vent qui s'engouffre dans ses ailes, se tourne contre les chasseurs et cherche à passer à travers leur ligne; alors ils l'entourent et tirent tous à la fois sur l'oiseau jusqu'à ce qu'il tombe mort. Sans cette ruse, ils ne pourraient jamais prendre l'au-

truche, qui, bien que dépourvue de la faculté de voler, dépasse à la course les animaux les plus rapides.

La côte du Sahara présente quelques ports et mouillages. Ceux de *Rio-do-Ouro* et de *Saint-Cyprien* sont formés par de larges anses de l'Océan, semblables à des embouchures de fleuves. Le *golfe d'Arguin* et la rade de *Portendik* ont été souvent visités par les Européens. On remarque le *cap Bojador*, terreur des navigateurs du moyen âge, et, jusqu'en 1533, terme fatal de tous les voyages maritimes, et le *cap Blanc*, qui, selon l'opinion la plus probable, fut la borne des découvertes des Carthaginois.

Les *Monselmines* (Moslemyn) et les *Mougéarts* (Modjât) habitent vers le cap Bojador, et, sur les hauteurs de cette côte dangereuse, ils font des signaux aux navires afin de les attirer à une perte inévitable. Alors ces féroces Africains s'emparent des marchandises et des hommes de l'équipage. Les *Ouadelims* (Aoulad-Deleym) et les *Labdassebas* (Aoulad-Abi-Seba), qui demeurent près du cap Blanc, ont été décrits comme des monstres de cruauté par un Français qui eut le malheur de faire naufrage sur leurs côtes. Le sort des captifs est vraiment à plaindre ; les Maures, en les emmenant dans l'intérieur du désert, les font marcher comme eux-mêmes, environ 15 lieues par jour, en ne leur donnant le soir qu'un peu de farine d'orge délayée dans de l'eau, nourriture ordinaire de ces nomades. La plante des pieds, chez l'Européen, s'enfle horriblement par la chaleur du sable brûlant que l'Arabe traverse sans inconvénient. Bientôt le maître s'aperçoit combien son esclave est peu propre aux travaux et aux fatigues d'une semblable vie, et il cherche à s'en défaire, et après l'avoir traîné de marché en marché, il rencontre ordinairement quelque juif voyageur, de ceux qui, établis à Ouad-Noun, parcourent le désert avec leurs marchandises. Le juif donne pour le rachat du captif un peu de tabac, du sel et quelques vêtements; il écrit ensuite à l'agent de la nation européenne à laquelle appartient le captif, et cherche à en tirer la rançon la plus forte possible.

Les forêts de gommiers, entre le cap Blanc et le Sénégal, sont possédées par différentes tribus, dont les plus connues sont les *Trarzaz* (Terarzah), les *Aoulad-el-Hadji*, les *Braknas* (Beraknah) et les *Douysch*. Toutes ces tribus parlent l'arabe, qui est leur langue maternelle, campent en troupes sans habitations fixes, et sont mahométanes.

Parmi les oasis de la partie du désert occupé par les tribus arabes de race pure ou mélangée, nous ne citerons que les plus remarquables. Celle de *Touat*, au sud de l'Algérie, est fort étendue; elle est occupée par une tribu de même nom; sa capitale est *Aghably*. On y trouve encore la ville d'*Ayn-Salah*, visitée par le major Laing. Les oasis d'*Hoden* (Ouadan), de *Tyschyt*, de *Taoudyny* et de *Tegazza* (Tagazay), sont célèbres par leurs mines de sel gemme. La première appartient à la tribu des *El-Ouodayah* ou *Ludayas;* la seconde est aux *Berabysch*. Les maisons de cette oasis sont construites avec des blocs de sel. Les Ludayas possèdent encore *Araouan*, avec une ville de même nom, qui renferme une population de 3,000 âmes. Deux autres oasis, nommées *Oualet* (Oualatah), doivent encore être mentionnées. L'une, située sur la route du Sénégal au Maroc, appartient aussi aux Ludayas; l'autre, sur la route de Tombouctou, est occupée par les Berabysch. C'est de celle-ci que l'on a fait un prétendu royaume de *Birou*, à cause des puits (en arabe *Byrou*) qui s'y trouvent. On donne encore parfois, mais fort improprement, le titre de *royaume de Ludamar* au territoire occupé, au nord du Bambarra, par les *Aoulad-Amar*, tribu qui fait partie des Braknas. *Benoum*, leur capitale, n'est qu'une espèce de camp formé de sales et misérables huttes en forme de tentes.

Ces Maures ou Arabes sont, en général, des hommes lâches et perfides, quoiqu'il se soit trouvé parmi eux des individus distingués par leur courage et par des vertus. Cruels quand ils sont les plus forts, traîtres et sans foi, ils ne connaissent aucun sentiment généreux ni humain; leurs traits farouches répondent à leurs manières barbares; leur couleur cuivrée, chargée de rouge et de noir, a quelque chose de sinistre.

Golberry, qui nous en fait cette peinture, a vu leurs femmes sous un plus agréable aspect, du moins dans leur jeunesse. Selon lui, elles sont jolies dans cet âge heureux; elles ont les traits fins, doux et réguliers; leur couleur tire sur le jaune pâle, mais leur teint est plus clair que celui des hommes. Ils vivent sous des tentes. Là, hommes, femmes, enfants, chevaux, chameaux et autres animaux, restent ensemble pêle-mêle et sous le même abri; les camps qu'ils établissent sur les bords du fleuve sont composés de l'élite des tribus; ils se nourrissent de millet, de maïs, de dattes et de gomme, et leur sobriété est difficile à concevoir. Ce sont les oasis qui leur fournissent la plupart de leurs fruits; le

palmiers-dattiers y sont surtout en abondance. Ils ont des bœufs à bosse et d'excellents chevaux, dont la course rapide atteint presque l'autruche.

Nos métiers et nos arts ne sont pas étrangers à ces peuples barbares; ils les exercent même avec adresse. Ils ont des tisserands, qui, avec des appareils très-simples et portatifs, fabriquent des étoffes de poils d'animaux, surtout de chèvre et de chameau; ils ont même le secret de la préparation du maroquin; ils savent employer à des usages utiles les peaux des lions, des léopards, des panthères, des hippopotames; ils amincissent les peaux d'agneaux jusqu'à en former des feuilles comme celles du papier: ils leur donnent ensuite différentes couleurs, et les emploient à des ornements; ils forgent des étriers et des brides d'une seule pièce, ainsi que des sabres et des poignards, dont ils savent incruster et damasquiner les poignées. Ils en ornent les fourreaux de plaques d'or et d'argent; enfin, ils ont des orfévres et des bijoutiers ambulants qui fabriquent des bracelets, des chaînes, des anneaux d'or, des filigranes et ces ornements arabesques, dont ils enrichissent avec beaucoup d'adresse les objets destinés à la parure des femmes et des princes.

Nous ne connaissons guère ces tribus du désert que par la caravane ou *akkabah* marocaine qui se rend tous les ans à Tombouctou.

Les *akkabahs* ne se dirigent point en ligne directe à travers l'immense désert de *Sahara*, qui n'offre nulle trace de chemin frayé; mais elles se détournent tantôt à l'ouest, et tantôt à l'est, selon la position des oasis. Ces terres brillantes de végétation, semées dans ce vaste désert comme les îles dans l'Océan, servent de lieu de repos et de rafraîchissement aux hommes et aux animaux. Telle est la violence du vent brûlant nommé *simoun*, que souvent sa chaleur desséchante absorbe l'eau renfermée dans des outres que portent les chameaux pour l'usage des marchands et des conducteurs. En 1805, une *akkabah* composée de 2,000 personnes et de 1,800 chameaux, n'ayant point trouvé d'eau aux places ordinaires de repos, hommes et animaux, tous périrent de soif La véhémence d'un vent brûlant qui, dans ces vastes plaines, soulève et roule des flots d'un sable rougeâtre, donne au désert une telle ressemblance avec l'Océan agité par les vagues, que les Arabes le nomment *une mer sans eau* (*bahar bela-má*). Ils connaissent assez la position des étoiles pour se diriger au

moyen de l'étoile polaire ; aussi préfèrent-ils marcher pendant les nuits brillantes de ces climats, plutôt que d'affronter dans le jour l'ardeur d'un soleil dévorant.

Les *akkabahs* marocaines mettent environ cent trente jours à traverser le désert, en y comprenant les différents séjours aux oasis, ou lieux de rafraîchissement. Partant de la ville de *Fez*, et faisant à peu près trois mille et demi par heure, elles font des journées de sept heures, et arrivent en dix jours à *Ouad-Noun*, *Akka* ou *Tatta* ; là, elles se reposent un mois pour attendre les autres caravanes qui doivent se réunir à elles. On emploie ensuite seize jours pour aller d'*Akha* à *Tegazza*, où l'on prend encore un repos de quinze jours. On repart pour *Araouan*, autre station éloignée de sept journées ; les *akkabahs* y restent quinze jours, et se remettent en marche pour *Tombouctou*, où elles arrivent le sixième jour, après un voyage de cent vingt-neuf jours, dont cinquante-quatre de marche et soixante-quinze de repos. Une autre caravane, qui part de *Ouaĝ-Noon* et de *Sok-Assa*, traverse le désert entre les montagnes noires du cap *Bojador* et le *Oualata*, passe au *Tegazza* occidental, vraisemblablement *Tyschyt*, où elle s'arrête pour recueillir du sel, et arrive à *Tombouctou* après un voyage de cinq ou six mois. Cette *akkabah* va jusqu'à *Djebel-el-Abiad*, autrement les montagnes blanches, près du cap *Blanc*, et traverse le désert de *Magaffra* au canton d'*Agadir*, où elle se repose vingt jours. Le convoi qui escorte ces caravanes appartient à la tribu sur le territoire de laquelle elles passent. Quelquefois une caravane, plus hardie ou plus pressée que les autres, essaie de traverser le désert sans être escortée ; mais il arrive rarement qu'elle n'ait pas lieu de se repentir de cette imprudence, en tombant entre les mains des deux tribus de *Dikna* et d'*Emjôt*, qui habitent les frontières septentrionales du désert.

Soumis à une religion qui défend l'usage des liqueurs enivrantes, les marchands des caravanes ne connaissent d'autre boisson que l'eau ; des dattes et de la farine d'orge suffisent à leur nourriture pendant un voyage de plusieurs semaines à travers le désert. Leurs habits sont d'une égale simplicité. Fortifiés par cette frugalité, soutenus par l'espoir du retour, ils chantent pour abréger les longues heures du voyage ; c'est surtout lorsqu'ils approchent de quelques habitations, ou lorsque leurs chameaux semblent prêts à succomber de lassitude, que leurs chants ont plus de vivacité et d'expression ; la mélodie et la douceur de

ces chants raniment et soutiennent les chameaux. A quatre heures du soir on dresse les tentes, on récite en commun les prières; et après le souper, qui succède à cet acte de dévotion, tous s'asseyent en cercle, causent ou content des histoires jusqu'à ce que le sommeil vienne fermer leurs yeux. L'arabe s'adoucit extrêmement dans la bouche des conducteurs de chameaux; cette langue devient aussi douce et plus sonore que l'italien; leur dialecte particulier ressemble à l'ancienne langue de l'Alcoran, qui, pendant douze cents ans, n'a presque point souffert d'altération. Les Arabes de *Magaffra* et les *Oulad-Abou-Sebah* improvisent avec beaucoup de facilité; les femmes, fort habiles en poésie, distinguent favorablement les jeunes Arabes qui excellent dans cet amusement spirituel.

La partie moyenne du grand désert, qui s'étend à l'est des territoires occupés par les tribus de race arabe jusqu'au Fezzan et aux monts Bieban, est le domaine des *Touariks*. Cette nation guerrière, qui répand la terreur parmi les populations de l'Afrique centrale, ne paraît pas, quand on l'observe chez elle, aussi barbare qu'on pourrait le croire d'après les récits des nègres africains. Un voyageur anglais regarde les Touariks comme une des plus belles races d'hommes qu'il soit possible de voir; ils sont grands, beaux et élancés; leur figure respire un air de dignité et d'indépendance; leur peau n'est pas noire, elle est simplement très-brunie par l'action incessante du soleil; ils méprisent tous les peuples qui vivent dans des maisons et cultivent la terre; pour eux, ils n'estiment que la vie pastorale et nomade, le commerce et surtout le pillage. Les caravanes qui traversent leur territoire doivent composer avec eux, sous peine d'être enlevées, et ils sont constamment à rôder sur les frontières du Soudan, pour y exercer leur industrie préférée; ils enlèvent ainsi un grand nombre de noirs qu'ils vont vendre sur les divers marchés de l'Afrique. Cependant, les voyageurs qui ont observé les Touariks chez eux les ont trouvé francs, probes et hospitaliers; ils témoignent beaucoup de respect à leurs femmes, et ressemblent assez, dans leur vie sociale, aux Européens. Ils ont même des caractères d'écriture, vraisemblablement fort anciens, mais ils ne s'en servent que pour tracer des inscriptions sur les rochers noirs qui parsèment leur territoire; quelques-uns de ces rochers en sont presque entièrement couverts.

Les Touariks sont musulmans; mais ils n'appartiennent pas à la

famille arabe ; on les regarde généralement comme faisant partie de la grande famille berbère, dont nous avons déjà parlé ; ils se divisent en plusieurs tribus ; les principales sont : les *Ghraat*, qui habitent à l'ouest du Fezzan ; les *Taghama*, qui errent sur les frontières d'Haoussa, et les *Kollouvi*, qui occupent la plus grande partie du territoire entre les deux précédentes. C'est dans le district d'*Asben*, qui leur appartient, que se trouve l'importante ville d'*Aghades*, que l'on dit être aussi étendue que Tripoli, et qui est l'un des plus grands entrepôts pour le commerce de l'Afrique.

Une autre race, également d'origine berbère, les *Tibbous*, occupe la région orientale du grand désert des monts Bieban ; cependant, ils ne s'étendent point sur la partie du grand désert qui porte le nom de désert de Barca, et qui est la possession de tribus de race arabe. Quant à cette autre partie du Sahara, désignée spécialement par le nom de désert de Lybie, ils n'en sont pas seuls maîtres ; nous avons cité ailleurs les principales tribus arabes qui tiennent les régions les plus voisines de la vallée du Nil. Les Tibbous sont presque aussi noirs que les nègres, mais leur physionomie est tout à fait différente ; ils ont les cheveux plus longs et moins frisés, une stature médiocre, les traits du visage peu accentués, et l'œil remarquable par sa vivacité ; ils vivent principalement du lait de leurs chameaux et des produits qu'ils obtiennent des rares oasis semées dans leurs déserts. Ils font aussi un peu de commerce avec les Fezzanis, et se livrent, en outre, au pillage des caravanes ; mais ils sont eux-mêmes exposés aux brigandages d'une race plus entreprenante et plus énergique, les Touariks. Il ne se passe pas d'année que ceux-ci ne fassent quelque incursion dans le pays des Tibbous, et, quand ils peuvent les surprendre, ils enlèvent tout. Les Tibbous n'osent pas regarder les Touariks en face ; leur unique ressource est la fuite ; ils se réfugient sur le sommet de certains rochers semblables aux ambas, c'est-à-dire à parois verticales et surmontés d'un plateau. Là, ils déflent les attaques de leurs ennemis, qui n'ont ni les moyens d'escalader ces forteresses naturelles, ni la patience de s'en emparer par blocus. Les tribus ont grand soin de construire leurs villages auprès de quelque rocher de ce genre. Les Tibbous ont des lacs qui donnent un sel extrêmement pur ; mais la meilleure partie est enlevée par les Touariks, qui ne rencontrent généralement

aucune résistance. Malgré cette vie d'alarmes et de misères, les Tibbous se distinguent par leur gaieté et leur insouciance, et se livrent avec ardeur à leurs plaisirs favoris, le chant et la danse ; leurs danses sont, dit-on, gracieuses et offrent quelque analogie avec celles de la Grèce. La ville principale des Tibbous est *Bilma*, à 120 lieues environ au sud du Fezzan ; elle est de médiocre étendue et se compose de misérables maisons bâties en terre ; mais elle est importante par les deux lacs salés qui se trouvent dans son voisinage, et dont on tire une grande quantité de sel pour l'envoyer dans le Soudan. Au sud de Bilma s'étend un désert de 13 journées de marche, qui est peut-être le plus désolé de toute l'Afrique ; on n'y trouve ni une goutte d'eau, ni la moindre trace de vie animale ou végétale. Les sables mouvants, que le vent soulève fréquemment en énormes tourbillons dans les airs, forment des collines qui naissent et disparaissent dans une seule nuit, et que l'on ne peut traverser qu'avec des difficultés et un péril extrêmes.

CHAPITRE NEUVIÈME.

AFRIQUE OCCIDENTALE.

La dénomination d'*Afrique occidentale* nous paraît être la seule expression convenable pour désigner cette immense étendue de côtes baignées par l'Océan Atlantique, qui s'étend depuis la limite méridionale du grand désert de Sahara jusqu'au cap Frio. La plus grande partie de ce territoire est vulgairement connue en Europe sous le nom de *Guinée;* mais, dans un sens plus restreint, ce nom s'applique spécialement aux côtes qui bordent le vaste golfe de Guinée, à partir du cap Mesurado jusqu'aux embouchures des fleuves de Benin. Le terme de *Guinée méridionale* a été employé pour désigner le Loango, le Congo et les territoires environnants, mais il est beaucoup moins usité. Les géographes donnent généralement le nom de *Sénégambie* aux régions qui arrosent les deux fleuves du Sénégal et de la Gambie. Mais toutes ces dénominations sont inconnues aux indigènes et ont été imposées à ces contrées par les Européens.

Cette immense région, qui se trouve comprise entre les deux tropiques, est partagée en une multitude d'États, généralement petits, que n'unit aucun lien politique : mais elle présente sous le rapport du climat, de la nature du sol, de son aspect, et du caractère de ses productions, de telles analogies que nous sommes parfaitement autorisés à la réunir tout entière dans une seule description et dans un même chapitre.

SECT. 1re. — *Description physique générale de l'Afrique occidentale.*

La région maritime que nous allons décrire est comprise entre le 18e degré de latitude sud et le 17e de latitude nord ; elle embrasse donc un espace de 35 degrés en ligne directe. Mais, si l'on tient compte de l'immense courbe que décrit la côte, de ses sinuosités et des baies profon-

des qui la découpent, on ne peut pas évaluer la longueur de cette région à moins de 1,600 lieues. Sa largeur est extrêmement variable. Elle est déterminée, du moins en général, par la source des fleuves qui se jettent dans l'Atlantique. Par conséquent, sa partie la plus large est celle qui forme le bassin du Sénégal et de la Gambie. La plus étroite est celle où se trouve le cours inférieur du Niger. De vastes déserts bordent au sud cette immense contrée maritime et même en forment l'extrémité méridionale. Le climat de cette région mérite de nous arrêter. La chaleur y est excessivement élevée : la cause en est dans les vents d'est qui arrivent ici après avoir traversé le sol brûlant de l'Afrique dans toute sa largeur. A Gorée, dans les années 1787 et 1788, en novembre et en mai, le thermomètre centigrade se tint entre 20° et 31° 25 ; pendant la nuit, il ne descendit pas au-dessous de 15° 60. De mai jusqu'en novembre, le minimum de la chaleur fut 25° et le maximum 45° 5. Il n'y a donc que deux saisons : l'une que l'on peut regarder comme un été modéré, l'autre comme une véritable canicule. Mais, pendant toute l'année, le soleil à midi est insupportable. Cependant, en général, la chaleur y est moindre qu'au Sénégal, où elle est de 45 et même de 55 degrés.

Le vent souffle presque sans interruption du nord ou du nord-ouest. Les vents alisés ou d'est ne se font sentir qu'à 30 ou 40 lieues de la côte. Le vent du sud y est très-rare. Dans la saison des grandes chaleurs on éprouve, pendant 30 jours environ, un calme plat qui énerve les corps les plus robustes. Depuis les premiers jours de juin jusqu'au milieu d'octobre, il tombe chaque année 16 à 18 grosses pluies qui donnent 50 à 60 pouces d'eau : une seule en donne quelquefois 6 à 7 pouces. Pendant le reste de l'année, il y a de très-fortes rosées.

De toute cette côte région maritime, la partie appelée Côte d'Or est celle qui éprouve la chaleur la plus intense. Près du Rio-Volta, Isert a vu le thermomètre monter à 35° 25 dans l'intérieur de la chambre et à 57° 75 à l'air libre. Entre le cap Verga et celui des Palmes, les ouragans appelés *tornados*, d'un mot portugais qui signifie tourbillons, sont très-fréquents pendant l'été et l'automne. Ils s'annoncent par un petit nuage blanc qui paraît de 5 à 6 pieds de diamètre et d'une immobilité parfaite ; bientôt il s'étend et couvre une partie de l'horizon ; un vent impétueux se déploie en tourbillonnant : il ne dure qu'un quart d'heure,

mais, dans ce court intervalle, des arbres énormes sont déracinés, des villages entiers sont détruits, des navires au mouillage sont brisés en morceaux. Ce fléau est inconnu dans le Sénégal, et même depuis le cap Blanc jusqu'à celui de Verga. Le *harmattan*, dont le nom paraît d'origine européenne, s'étend jusqu'à la Côte d'Or ; il amène un brouillard sec, l'horizon en est obscurci; la peau des animaux et des hommes se gerce. Le harmattan se fait sentir vers les solstices.

La côte de l'Afrique occidentale présente en général une surface unie, quoique le cap Vert et quelques autres projettent de hauts promontoires. Toutes les grandes chaînes de montagnes sont dans l'intérieur, mais leur situation et leurs rapports ne sont encore que très-imparfaitement connus. La plus importante paraît être cette vaste chaîne, appelée monts *Kong*, qui prend naissance dans la Sénégambie, s'étend le long de la partie de la Côte et se dirige ensuite vers l'est, où elle s'unit, du moins on le suppose, aux fameuses montagnes de la Lune. Le Congo dans plusieurs endroits, offre un sol montueux, et il existe certainement des chaînes considérables dans l'intérieur.

Parmi les nombreux cours d'eau qui arrosent cette importante région, il en est plusieurs qui méritent une mention spéciale. Le *Sénégal*, qui a plus de 300 lieues de cours, prend naissance à l'extrémité occidentale des monts Kong, à peu de distance de celle du Niger. Il est grossi dans la partie supérieure de son cours par de nombreuses rivières sorties des mêmes montagnes, telles que le *Bafing*, le *Bali* et le *Falémé*. Après avoir passé Galam et les chutes de Felou, il baigne un pays de plaine et coule non loin de la limite du grand désert. jusqu'auprès de Fort-Louis, où il se jette dans l'Atlantique par une embouchure qu'obstruent des bancs de sable considérables. La *Gambie* vient aussi de la même chaîne, et ses sources sont peu distantes de celles du Sénégal. Ses eaux sont plus abondantes et plus rapides que celles de ce dernier fleuve, mais son cours est seulement d'environ 200 lieues. Les frégates de 40 canons peuvent remonter la Gambie l'espace de 12 lieues, et les gros bâtiments marchands jusqu'à près de 60. Le *Rio-Grande* n'a guère que 120 lieues de cours; il est cependant remarquable par sa profondeur et sa large embouchure environnée d'îles. Il vient des monts Kong, ainsi que le *Mesurado*, le *Rio-Volta* et plusieurs autres moins considérables, qui arrosent les contrées appelées

Côtes des Dents ou d'Ivoire et Côte d'Or. Mais, entre le golfe de Benin et celui de Biafra, on remarque un delta plus vaste que celui de l'Égypte, que de nombreux et larges canaux découpent en îles couvertes de végétation et souvent inondées par les eaux. D'après les découvertes de Lander, il est aujourd'hui reconnu que ces canaux sont les embouchures du mystérieux. *Niger* dont le cours appartient à l'Afrique centrale. Plus au sud, le *Congo* ou *Zaïre* verse dans l'Atlantique un tel volume d'eaux, que celles de la mer se trouvent adoucies jusqu'à une distance considérable. Quoique l'expédition du capitaine Tuckey ait pénétré jusqu'à 130 lieues environ au-dessus de son embouchure, le cours supérieur de ce beau fleuve est encore un mystère. Le *Coanza* paraît également prendre sa source fort loin dans l'intérieur; on doit le ranger parmi les principaux fleuves de l'Afrique occidentale. Cette région ne présente aucun lac bien important.

Les richesses minérales de l'Afrique occidentale sont fort peu connues. Le royaume d'Angola est remarquable par l'étendue de ses mines de sel; on y trouve aussi du fer et du cuivre. Les mines du Loango et du Benguala, si souvent mentionnées par les voyageurs, donnent principalement du minerai de fer. L'or vient surtout de l'intérieur.

L'Afrique occidentale doit nécessairement, à cause du nombre des cours d'eau qui l'arrosent et de la chaleur du climat, posséder une végétation d'une richesse et d'une variété extrême; malheureusement, on n'en connaît encore qu'une très-faible partie. Il paraît que depuis le Sénégal, à environ 16° de latitude nord jusqu'au Congo, vers 6° de latitude sud, la végétation est remarquable par son uniformité, non-seulement quant aux familles et aux genres, mais encore quant aux espèces. Plus d'un tiers des plantes du Congo ont été observées en diverses parties de la côte. Sur toute la longueur de cette immense région, on retrouve les arbres qui donnent à leur aspect un caractère si particulier, les palmiers, le baobab, le *bombax pentendrum*, l'*elaïs guineensis*, le *raphia vinifera*, le *pandanus candelabrum*. Le *sterculia acuminata*, dont la graine appelée *noix de Gourou* ou *noix de Kola*, est si recherchée par les nègres, existe dans la Guinée et dans le Congo, et, ce qui est remarquable, porte le même nom sur toute l'étendue de la côte d'Afrique. L'anone du Sénégal se rencontre également dans toute cette région; il en est de même du *chrysobalanus icaco*.

Parmi les plantes esculentes du Congo, lesquelles d'ailleurs se retrouvent dans toute l'Afrique occidentale, les principales sont : le maïs, le manioc, le cytise cajan et l'*arachis hypogæa*. Les fruits les plus estimés, sont la banane, le fruit du papayer (*carica papaya*), l'ananas, le citron, l'orange, le tamarin et le *safou*, qui est de la grosseur d'une petite prune, mais qu'on n'a pas encore vu mûr. L'un des végétaux les plus importants, non-seulement pour le Congo, mais encore pour toute l'Afrique occidentale, est l'*elaïs guineensis* ou palmier à huile. Le *raphia vinifera* ou palmier à vin peut être placé au premier rang. Le poivre et le tabac sont généralement cultivés, la canne à sucre est très-répandue.

Les végétaux qui croissent à Sierra-Leone ont été mieux étudiés que ceux qui couvrent la plupart des autres parties de cette immense région. Nous croyons que quelques détails sur ceux qui sont le plus utiles offriront un certain intérêt. La pêche des nègres est un gros fruit charnu, rempli de petites graines; il se mange tout entier, et présente à peu près le goût et la consistance de la fraise. L'arbre qui le produit (*sarcocephalus esculentus*) ne s'élève qu'à dix ou quinze pieds. Le fruit de l'anone du Sénégal n'est pas beaucoup plus gros qu'un œuf de pigeon; mais il passe pour être supérieur à celui des autres espèces du même genre. Les nègres font une énorme consommation du *pain de singe*; on nomme ainsi le fruit du baobab (*adansonia digitata*). Ce fruit, qui est très-gros et de forme oblongue, est rempli de graines; il a le goût du pain d'épice, avec une légère saveur acide assez agréable. L'*inga biglobosa* est un bel arbre qui, au moment de la floraison, est couvert de capitules serrés de fleurs d'un beau rouge vermillon; à ces fleurs succèdent des grappes épaisses de gousses, qui contiennent une substance jaune farineuse dont les indigènes sont très-friands. L'*anisophyllea laurina* donne un fruit nommé *pomme de singe*, qui est gros comme un œuf de pigeon, rouge d'un côté et jaune de l'autre, et dont le goût est analogue à celui de la prune. La *prune d cochon* est le fruit du *spondius myrobalanus;* sa chair est très-ferme et bonne au goût, mais le noyau forme plus de la moitié du fruit. Le *parinarium excelsum* est plus estimé pour son bois que pour son fruit, qui est sec et farineux, avec un gros noyau au centre. Une espèce voisine, le *P. macrophillum*, est nommé par les colons *prunier pain d'épice*. Ils donnent encore le nom de prunes aux fruits de quatre autres espèces de végétaux. Le fruit du *carpodinus dulcis* a

une pulpe douce et agréable, qui laisse échapper un suc laiteux sucré. Quoique acide, celui du *carpodinus acidus* est très-recherché par les nègres. Le *mammea africana* est un arbre élevé, dont le bois est très-estimé et dont le fruit est très-volumineux. Le fruit du *pentadesma butyracea* donne, quand on le coupe, une grande quantité d'un suc graisseux, qui a valu à cet arbre la dénomination vulgaire d'arbre à beurre ou à suif. Les indigènes mêlent ce suc à leurs aliments; mais son odeur de térébenthine le rend désagréable aux Européens. On trouve à Sierra-Leone, deux espèces de *chrysophyllum*; mais leur fruit ne vaut pas celui du *chrysophyllum cainito* des Indes occidentales. Le *tonsella pyriformis* produit un fruit excellent, qui ressemble à une poire de bergamotte. Les noirs font une grande consommation du fruit du *codarium acutifolium*. La pulpe de ce fruit, qu'on appelle tamarin velouté, possède une acidité agréable. Outre ces produits indigènes, le territoire abonde en végétaux étrangers qui s'y sont admirablement acclimatés. Tels sont l'ananas, le cocotier, le bananier, le pommier-rose (*eugenia jambos*), l'oranger, le citronnier, le melon, le pastèque, deux espèces de poivre, etc.

L'un des traits les plus singuliers de la végétation de l'Afrique occidentale, c'est peut-être la hauteur à laquelle s'élève l'herbe de guinée (*panicum altissimum*). Haute de dix à treize pieds, cette plante forme d'immenses forêts herbacées, où des troupeaux entiers d'éléphants ou de sangliers vont sans être vus. Souvent le nègre met le feu à ces savanes pour rendre l'air plus pur ou la culture plus facile : alors, pendant la nuit, de larges fleuves de feu semblent sillonner la campagne; pendant le jour, des colonnes de fumée couvrent l'horizon. Ces sortes d'incendies fournissent une explication fort naturelle des *torrents de feu* qu'aperçut le navigateur carthaginois Hannon, dans son expédition au midi de Cerne.

Le baobab (*adansonia digitata*) et le dragonnier (*dracoena draco*), sont encore deux végétaux caractéristiques qui doivent nous arrêter un instant. Le baobab est le géant du règne végétal; il atteint jusqu'à 30 et même 34 pieds de diamètre, c'est-à-dire jusqu'à une circonférence de 94 à 106 pieds. La hauteur du tronc n'est nullement en proportion avec sa prodigieuse épaisseur. Elle ne dépasse pas 75 pieds pour un arbre dont le tronc a 30 pieds de diamètre. Ses racines sont d'une longueur extraordinaire; pour un arbre de cette hauteur et de cette

grosseur, la racine a jusqu'à 110 pieds de longueur. Le feuillage du baobab n'est pas assez épais pour cacher les énormes proportions du tronc; cependant il arrive parfois que les rameaux chargés de feuilles et surbaissés le dissimulent presque entièrement. de sorte que l'arbre représente une masse hémisphérique de verdure qui a 60 à 70 pieds d'élévation et de 140 a 150 pieds de diamètre ou 440 à 480 pieds de tour. Le savant naturaliste Adanson a fait de curieux calculs sur l'âge de ces végétaux. Un baobab d'un an n'a qu'un pouce de diamètre et 5 de hauteur; à 30 ans, son diamètre est de 2 pieds et sa hauteur de 22; à 1,000 ans, le diamètre a cru jusqu'à 14 pieds et l'élévation est de 58; enfin un baobab de 5,000 ans, atteint une hauteur de 73 pieds et un diamètre de 30. Le bois de ce végétal est pâle, léger et mou. Il est fort exposé à être attaqué par les insectes et surtout par une espèce de champignon qui, végétant dans la partie ligneuse sans changer sa couleur et son aspect, la rend aussi tendre que la moelle des arbres ordinaires. Les nègres y creusent alors des chambres qu'ils emploient à un usage singulier. Ils y suspendent les cadavres des individus auxquels on refuse les honneurs de la sépulture. Ces cadavres se dessèchent et se transforment, sans aucune préparation, en momies parfaitement bien conservées, que l'on nomme *guiriots*. Le baobab appartient à la famille des malvacées et, comme tous les végétaux de cette famille, possède des propriétés émollientes et mucilagineuses. Ses feuilles réduites en poudre constituent le *lolo*, article très-usité chez les nègres qui le mêlent avec leurs aliments de chaque jour, afin de diminuer la transpiration, et que les Européens, eux-mêmes, emploient dans les cas de fièvre, de flux de ventre, etc. Le fruit, appelé *pain de singe*, ainsi que nous l'avons dit, a une pulpe d'un goût acide et agréable, et forme une article d'alimentation usité dans toute l'Afrique centrale et occidentale. Le suc qu'on en exprime compose, quand on le mêle avec du sucre, une boisson regardée comme uu véritable spécifique contre les fièvres putrides et de mauvais caractère. Lorsque le fruit n'est pas parfaitement sain, on le brûle, et ses cendres, mêlées avec de l'huile de palme rance, servent à fabriquer une espèce de savon. Les fleurs du baobab sont grandes, remarquables par leur blancheur et offrent au centre une masse d'étamines violettes.

Le dragonnier est un arbre triste et difforme; mais, comme le bao-

bab, il est remarquable par ses dimensions et par la lenteur de sa croissance. Le plus célèbre de tous est celui que l'on voit dans un jardin de la petite ville d'Orotava (île de Ténériffe). Lorsque Humboldt le visita, en 1799, il avait 42 pieds de circonférence un peu au-dessus des racines ; à 16 pieds de hauteur, le tronc mesurait encore 38 pieds de tour. Lorsque l'aventurier français de Béthencourt fit la conquête des Canaries, au commencement du XV^e^ siècle, le dragonnier d'Orotava était de la part des indigènes l'objet d'une vénération profonde, ainsi que l'était chez les Grecs le fameux orme d'Ephèse, et à Athènes, l'olivier qui croissait dans la citadelle. Cet arbre gigantesque et le baobab sont certainement les plus anciens habitants de notre planète. Le tronc du dracœna draco se crevasse en beaucoup d'endroits et laisse suinter, à l'époque du solstice d'été, un fluide qui se condense en larmes rouges, molles d'abord, puis dures et friables. C'est le véritable sang-dragon des apothicaires ; il ne faut pas le confondre avec d'autres résines analogues et connues sous le même nom que produisent une espèce de roseau, le *calamus draco*, et plusieurs racines du genre *pterocarpus* de la famille des légumineuses. Les propriétés astringentes du sang-dragon sont connues de tout le monde. Dans l'industrie, on s'en sert pour fabriquer certains vernis.

La zoologie de cette immense région est aussi nombreuse que variée : malheureusement elle n'a été bien étudiée que dans les territoires qui entourent immédiatement les factoreries européennes. La plus grande partie de cette longue côte est encore un terrain vierge pour les naturalistes voyageurs. Aucune contrée du monde ne nourrit de plus nombreuses troupes d'éléphants, de singes, d'antilopes, de rats et d'écureuils.

L'éléphant d'Afrique est plus petit et moins courageux que celui d'Asie. Il se distingue de celui-ci par la longueur de ses oreilles qui sont beaucoup plus grandes, et par la grosseur de ses défenses dont, en outre, l'ivoire est plus dur et jaunit moins promptement. L'hippopotame, qui, dans les eaux douces et marécageuses, devient monstrueux, se montre surtout fréquent dans les parties méridionales. Le lion est moins commun que la panthère et le léopard ; l'hyène maculée ou tigrée est fréquente ; le chacal est très-redouté. Parmi les espèces d'antilopes, nous n'en citerons que trois. L'antilope des broussailles

(*antelope sylvicultrix*) est appelée chèvre des broussailles par les colons de Sierra-Leone; elle est remarquable par sa taille; on lui donne cinq pieds de longueur, mais elle ne possède pas l'extrême agilité de la plupart des autres espèces. Sa chair est excellente. L'antilope plongeante (*antelope mergens*) est extrêmement timide; au moindre bruit, elle se lève sur ses pieds de derrière pour regarder autour d'elle, puis se plonge avec rapidité au fond des halliers. L'antilope à harnais (*antelope scripta*), nommée *djérib* par les indigènes, est un fort joli animal: elle a la taille du daim; sa robe bai clair est marquée de bandes blanchâtres qui offrent jusqu'à un certain point l'apparence d'un harnais.

Les forêts impénétrables de la côte occidentale d'Afrique sont habitées par une multitude de singes. Deux espèces appelées vulgairement singe rouge et singe vert, et nommées par les zoologistes *cercopitheous ruber* et *sabæus*, abondent dans la Sénégambie. Le premier est un animal capricieux, malfaisant et peu susceptible d'attachement. Lorsqu'Adanson remontait le Sénégal, des bandes de singes rouges descendaient du sommet des arbres pour voir passer les barques; ce spectacle semblait d'abord les amuser beaucoup, mais bientôt ils attaquaient les voyageurs, en leur lançant des morceaux de bois. On fit feu sur eux; ils s'enfuirent alors en poussant de grands cris; puis, quoique plusieurs d'entre eux eussent été tués, ils revinrent à la charge au bout d'un instant avec une ardeur incroyable et assaillirent les voyageurs à coups de pierre; quelques-uns même leur lancèrent leurs excréments. Le singe vert, dont la robe est généralement d'une couleur vert-jaunâtre, habite les forêts du Sénégal par troupes immenses. Adanson ne les aperçut pas d'abord, à cause de l'analogie de leur couleur avec celle du feuillage des arbres. Tout à coup, il fut assailli par une quantité de branches mortes que lui lançaient des ennemis invisibles. Il tira sur eux, et en tua 23 en moins d'une heure. Cependant la troupe continua de combattre sans s'effrayer de ses pertes; les blessés même ne poussaient pas un cri. Dans la captivité, cette espèce est remarquable par sa gentillesse et s'attache facilement. Le babouin (*cynocephalus papio*) abonde sur la côte de Guinée. Il est vert-jaunâtre tirant plus ou moins sur le brun; son visage est noir et sa queue est longue. Lorsqu'il est parvenu à l'âge adulte, c'est un animal fort mal-

faisant et dégoûtant ; mais, sous ce rapport, il est bien dépassé par le mandrill (*papio mormon*), l'animal le plus extraordinaire et le plus hideux de la famille des singes. Le mandrill a le poil olivâtre ; il porte sous le menton une petite barbe jaune, ses joues sont nues, bleues et ridées. Chez le mâle adulte, le nez devient rouge, et quelquefois l'extrémité de cet organe est d'un pourpre éclatant ; il a les fesses nues et violettes. Cet animal hideux est d'une force et d'une férocité remarquables ; il atteint presque la taille de l'homme ; les nègres le redoutent extrêmement.

Le chimpanzé (*simia troglodytes*) est de toutes les espèces animales celle qui se rapproche le plus de l'espèce humaine : aussi Linné lui avait-il donné le non d'*homo troglodytes*, et les anciens voyageurs, qui ont fait, à son sujet les récits les plus fabuleux, l'appelaient-ils le *grand homme des bois*. Tous les chimpanzés que l'on a vus en Europe étaient jeunes et sont morts promptement ; quand il a atteint l'âge adulte, sa taille dépasse celle de l'orang-outang de l'archipel indien. Il surpasse ce dernier par son intelligence qui est vraiment extraordinaire, il s'apprivoise très-aisément et se montre alors excessivement doux, docile et affectueux. Cette espèce habite particulièrement le Congo. Le singe à perruque (*colobus polycomos*) se rencontre surtout dans les forêts de Sierra-Leone et de la Guinée. Il doit son nom au collier de longs poils qui flottent sur son cou ; cette crinière fait de cette espèce l'analogue du lion dans la classe des quadrumanes.

L'ornithologie de l'Afrique occidentale est tellement riche que nous n'en saurions donner ici une idée. Les rapaces sont peu nombreux. Il semble assez bizarre de ne rencontrer qu'une seule espèce de vautour, dans une contrée où les services des oiseaux de cette tribu seraient si utiles pour détruire les matières animales en putréfaction. Le vautour d'Angola de Latham paraît d'ailleurs être le même que le vautour pre-noptère de l'Egypte et du Midi de l'Europe. Parmi les rapaces nous nommerons encore l'aigle couronné de Guinée (*falco coronatus*), l'aigle-pêcheur du Sénégal et deux espèces de laniers, le *malaconotus olivaceus* et le *malaconotus barbarus*. Quant aux oiseaux remarquables par leurs formes singulières et par leur plumage, qu'on trouve dans cette vaste région, leur catalogue est déjà considérable, et il est loin d'être complet. Dans toutes les basses-cours, on trouve l'oiseau-trompette ou *rhinoceros*,

l'oie armée, l'oie d'Egypte, la pintade et la plupart des volailles connues en Europe. A l'état sauvage, les pintades (*numida meleagris*) habitent sur les bords des marais ; on les rencontre par troupes de 2 à 3 cents.

Les crocodiles, les cachalots, les lamantins habitent quelquefois tous ensemble les embouchures des grandes rivières. Des huîtres se suspendent en foule aux branches des mangliers qui les bordent ; elles sont bonnes à manger, grandes et grosses, mais elles n'ont pas la fraîcheur des huîtres du Nord. Les rivières et les côtes abondent en poissons remarquables par la vivacité de leurs couleurs, comme si, dans ce climat, le soleil exerçait son action jusqu'au fond des eaux.

Les reptiles et les insectes, qui pullulent avec une fécondité merveilleuse au sein des terres chaudes et humides, sont une des plaies de l'Afrique occidentale, surtout pour les Européens. Les nègres savent jusqu'à un certain point tirer parti de ce mal ; un assez grand nombre d'insectes ou de larves d'insectes leur servent de nourriture. C'est ainsi qu'ils se régalent de sauterelles et mangent avec délices les larves des termites ou fourmis blanches.

A moins d'avoir visité l'Afrique tropicale, il est impossible de se faire une idée des myriades d'essaims de fourmis que l'on y rencontre. Ces animaux, du reste, semblent avoir pour mission de faire disparaître de la surface du sol toutes les substances animales ou végétales qui ne sont plus bonnes à rien. Il existe une espèce qui paraît, à certaines époques, n'avoir point d'habitations fixes ; ces fourmis forment des armées innombrables qui, marchant droit devant elles, détruisent tout ce qui se trouve sur leur passage. L'homme et les animaux vivants s'enfuient devant elles ou se plongent dans les eaux pour leur échapper. Lorsqu'elles arrivent dans un village, les habitants sont obligés de l'abandonner, emmenant avec eux leurs bestiaux, et d'attendre que l'ennemi ait passé. Si on laisse sur le sol un animal mort, comme un daim ou un cochon, il suffit d'une nuit pour qu'il soit réduit à l'état d'un squelette parfait ; tout ce qui n'est pas os a disparu. On compte dans l'Afrique occidentale près de vingt espèces de fourmis qui, toutes diffèrent de taille, de couleur et d'habitudes. Mais les termites ou fourmis blanches sont les plus extraordinaires.

Les termites vivent en société ; mais l'organisation sociale de cette nation est peut-être plus sage et plus parfaite que celle des cités que

forment les abeilles et les fourmis de nos climats. Les termites construisent des édifices pyramidaux ou coniques, qui sont divisés en un certain nombre de pièces ayant chacune leur destination particulière, magasins pour les provisions, chambres voûtées, galeries de communication. Toutes ces constructions sont faites avec une telle solidité, qu'elles peuvent aisément supporter le poids de trois ou quatre hommes. Dans les plaines du Sénégal, on les prendrait volontiers pour des villages bâtis par les nègres. Leur hauteur s'élève parfois à 16 pieds et leur surface à 100 et 110 pieds carrés. Cette espèce d'insectes est prodigieusement destructive, et les dégâts qu'elle opère s'effectuent avec une promptitude incroyable. Les termites détruisent les provisions, les vêtements, les livres, le bois, etc. Quand elles attaquent une poutre, par exemple, elles la creusent à l'intérieur : au bout de quelques heures, la pièce de bois, tout en conservant son aspect extérieur, est réduite à ses parois, qui offrent alors l'épaisseur d'une feuille de papier. L'insecte à l'état de larve, c'est-à-dire au sortir de l'œuf, n'a qu'un quart de pouce de longueur, mais il a une tête très-grosse, et se trouve muni de puissantes mâchoires dentées; mais il est dépourvu d'yeux. Ce sont cependant ces larves qui font toutes les fonctions dévolues aux *ouvrières*. Elle bâtissent les demeures de la communauté; vont récolter les provisions et prennent soin des œufs. En passant à l'état de nymphe, elles deviennent plus grosses et plus fortes. Leur tête est presque aussi grosse que le reste du corps; leurs mâchoires sont très-saillantes, très-tranchantes, mais dépourvues de dents. Elles remplissent alors le rôle de *guerriers*. Les guerriers ne travaillent pas; ils se contentent de diriger les travaux; ils sont aussi chargés de veiller à la garde de l'habitation commune, et de la protéger contre toute violence. Lorsqu'on fait une brèche à leur demeure, les guerriers se précipitent au dehors et défendent l'entrée avec un courage héroïque. Pendant qu'ils combattent et repoussent l'ennemi, les ouvrières arrivent chargées de mortier et réparent en toute diligence le dommage fait à leur demeure. Chaque soldat paraît commander ou diriger de 6 à 8 cents travailleurs. Il ne prend lui-même aucune part au travail; mais de temps en temps il frappe le mur avec ses mâchoires : à ce signal, dont la signification est évidente, les ouvriers répondent par un sifflement assez fort et par un redoublement d'activité. La dernière métamorphose fait passer les

soldats à l'état d'insecte parfait, mâle ou femelle. Durant cette période, les termites sont pourvus d'ailes. Ils sortent alors soit pendant la nuit, soit pendant le jour, quand l'air est chargé de vapeurs et le ciel couvert de nuages; mais, au bout de quelques heures, l'action de la chaleur flétrit et dessèche leurs ailes. Ils tombent alors à terre et deviennent la proie des oiseaux, des lézards et même des nègres, qui les font rôtir et les mangent. Ceux, en petit nombre, qui survivent à cette destruction générale, sont recueillis par les ouvrières et les guerriers, qui les enferment par couples dans des appartements construits en argile, mais dont l'entrée est si étroite, qu'ils n'en peuvent plus sortir; dans leur prison, ils sont nourris avec soin par les ouvrières, auxquelles leur petitesse permet d'entrer et de sortir aisément. Après la fécondation, l'abdomen de la femelle acquiert un volume prodigieux, il est alors près de deux mille fois plus gros que le reste du corps. La femelle porte un nombre d'œufs considérable, elle en pond environ 8,000 dans l'espace de 24 heures. Aussitôt pondus, les œufs sont enlevés par les fourmis ouvrières, qui les portent dans des chambres séparées. Après leur éclosion, les jeunes larves sont nourries avec soin jusqu'au moment où elles peuvent pourvoir elles-mêmes à leurs besoins et prendre part aux travaux de la communauté. On nous pardonnera d'être entré dans d'aussi longs détails au sujet d'une société d'insectes; mais ces insectes ne méritent-ils pas d'être rangés parmi les créatures les plus remarquables qui habitent la surface du globe? Leur organisation sociale et leurs mœurs ne sont-elles pas plus intéressantes et plus sages que celles de ces tribus sauvages qui peuplent les mêmes contrées?

D'autres espèces de termites construisent leurs nids sur les arbres et donnent à leur demeure une forme ovale. Une espèce différente (*termites arda*) donne à l'édifice sociétaire la forme d'un cylindre haut de deux à trois pieds et terminé par un dôme arrondi et voûté, qu'entoure une terrasse en saillie.

La coquille appelée vulgairement couris et que les naturalistes nomment *cypræa moneta*, parce qu'elle sert de monnaie dans toutes ces contrées aussi bien que dans plusieurs pays de l'Inde, se pêche sur la côte du Congo et d'Angola. Vers le Sénégal, on rencontre en abondance deux espèces de volutes remarquables par leur grandeur, *la voluta cymbium et voluta scapha*, dont les habitants sont carnivores. On prend

aussi sur toutes ces côtes beaucoup de corail et d'ambre gris. Les pêcheurs voisins du cap Blanc se servent de cette dernière substance pour goudronner leurs bateaux.

SECT. 2e. — *Tableau moral, social et politique des nègres de l'Afrique occidentale.*

Dans l'esquisse que nous avons tracée de l'histoire de la géographie, nous avons exposé les opinions des savants sur l'étendue des navigations faites par les anciens le long des côtes occidentales de l'Afrique : nous ne reviendrons pas sur ces controverses. Au moyen âge, l'Europe n'en avait aucune connaissance. Lorsque les Portugais, sous le prince Henri, en 1432, commencèrent cette belle carrière de découvertes qui leur valut tant de gloire et de puissance, le doublement du cap Bojador parut une expédition merveilleuse. Cependant, une fois ce premier obstacle vaincu, les côtes du Sahara furent bientôt relevées, et, en 1441, les Portugais fondèrent un établissement sur l'île d'Arguin. Divers navigateurs découvrirent successivement le Sénégal, la Gambie, la Côte d'Or, le Benin, et, en 1484, Diégo Cam remonta le fleuve de Congo. Les Portugais, suivant l'usage de l'époque, prirent possession, au nom de leur roi, de toute cette vaste étendue de côtes. Ils fondèrent des établissements sur les points principaux, envoyèrent des ambassades aux roitelets noirs de l'intérieur, et firent les plus grands efforts pour convertir les indigènes à la foi catholique. Mais la prospérité du Portugal ne dura pas longtemps ; il perdit presque toutes ses possessions, et aujourd'hui il n'a plus que quelques territoires peu importants sur la partie la plus méridionale de la côte d'Afrique. En 1343, les Hollandais chassèrent les Portugais d'Elmina, et vers le même temps, leur enlevèrent tous leurs établissements sur la Côte d'Or. Ils prétendirent même à la possession exclusive de toute cette région; mais les Anglais, dont la puissance navale prenait un essor prodigieux, ravirent à la Hollande le château du cap Coast, en 1661, et, ayant, à cette époque, formé la compagnie africaine, établirent sur la Côte d'Or plusieurs forts pour protéger le commerce d'esclaves et d'or qu'y faisaient leurs bâtiments. Ce fut à peu près vers ce temps que la Grande-Bretagne créa divers factoreries à l'embouchure de la Gambie, et

la France, à l'embouchure du Sénégal. Ce qui détermina ces deux puissances à choisir ces points pour siége principal de leurs établissements, c'est que l'on s'imaginait que ces deux fleuves étaient les embouchures du Niger : en conséquence, on pensait s'ouvrir par là une communication directe avec l'intérieur de l'Afrique. Les deux peuples, mais surtout les Français, firent plusieurs tentatives audacieuses pour remonter le Sénégal et pourvoir ainsi à la réalisation de leurs espérances; mais ils furent arrêtés par des obstacles insurmontables. Plus tard, il fut reconnu que le Sénégal et la Gambie n'avaient qu'un cours de médiocre longueur, et que le Niger, après avoir pris sa source dans les mêmes montagnes, se dirigeait à l'est. L'expédition de Lander, en démontrant que les véritables embouchures du Niger sont ces larges canaux qui forment le vaste delta situé dans le golfe de Benin, donne une nouvelle importance à cette partie de l'Afrique occidentale et fait espérer qu'un jour il deviendra possible d'établir par ce fleuve une voie de communication directe avec l'intérieur du continent. Nonobstant les vicissitudes causées par les longues guerres qui ont eu lieu entre la France et l'Angleterre, ces deux puissances continuent encore d'occuper à peu près les mêmes points que dans l'origine. Quant aux nombreux États indigènes qui se partagent cette immense région, les guerres incessantes auxquelles les pleuplades nègres sont en proie ont fait changer bien souvent leurs limites. Bien des petits trônes barbares se sont successivement élevés et abaissés ; mais ces changements politiques sont de peu d'importance aux yeux du géographe, car ils n'affectent aucunement le caractère général du pays et des peuplades qui l'habitent.

Les tribus africaines qui occupent cette région ont fait un pas au delà de la vie nomade des peuples chasseurs et pasteurs : elles sont fixées au sol et vivent principalement de l'agriculture. Toute la côte dont nous parlons étant située entre les tropiques et généralement bien arrosée, donne, en abondance et pour le plus faible travail, une foule de végétaux propres à satisfaire les divers besoins de l'homme. Les produits les plus communs sont le maïs, le millet, le riz, les ignames, les patates, le sucre, le café, le tabac et le coton. Tous les végétaux qui enrichissent les îles des Indes occidentales pourraient s'y cultiver avec avantage. L'Afrique occidentale produit aussi quelques épices, telles que le poivre de Guinée ; mais ces dernières sont inférieures aux pro-

duits similaires que donnent l'Inde orientale et les îles de l'archipel indien.

Cependant l'agriculture est fort peu avancée chez les peuples nègres. La plus grande partie de la vaste région qu'ils occupent est couverte par des forêts immenses et impénétrables. Les terres appropriées sont en petit nombre, il n'y a de défrichés et de mis en culture que les terrains qui entourent immédiatement les villes et les villages : tout le reste appartient au premier occupant, qui cependant est obligé de demander l'autorisation au chef de la tribu avant de s'en emparer. Les nègres ne savent pas s'aider pour les travaux agricoles du concours de leurs animaux domestiques. Au reste, il leur suffit de quelques jours de travail, aux époques des semailles et de la moisson. Ils se contentent de gratter le sol, lorsqu'il vient d'être humecté par les pluies ; car, sous cet heureux climat, la nature prodigue ses biens à l'indolence et à la paresse. Presque partout la culture des champs est abandonnée aux esclaves et aux femmes; le maître et le mari croient qu'ils se dégraderaient par le travail.

L'industrie proprement dite en est à peu près au même point que l'agriculture. Le coton est transformé en étoffes grossières qui servent de vêtement à presque toute la population ; mais cette fabrication, encore dans l'enfance, est exclusivement le partage des femmes, qui ne tissent que la quantité nécessaire pour la consommation de la famille. L'art de travailler le fer doit être mis au premier rang parmi les arts indigènes de l'Afrique occidentale. Les forgerons, à cause de leur utilité, sont des personnages importants dans le pays ; ce sont eux qui fabriquent les armes dont se servent les peuples nègres ; toutefois leur industrie ne va pas jusqu'à pouvoir fabriquer une arme à feu. Le travail de l'or est poussé à un degré certainement considérable, et l'on admire dans les cabinets des amateurs en Europe, plusieurs bijoux pour le talent qu'y a déployés l'artiste africain ; mais les plus remarquables viennent de l'Afrique centrale. Il en est de même de certaines étoffes de coton qui se distinguent par leur solidité et leur beauté. On fabrique encore, dans l'Afrique occidentale, des nattes fort jolies ; elles forment un des articles de commerce les plus recherchés, et, de même que les étoffes de coton, font quelquefois l'office de monnaie.

Les nègres se livrent avec activité à la pêche, et le poisson forme la

plus grande partie de la nourriture animale de ces peuples. Le poisson le plus délicat et le plus recherché est la dorade. L'allicore est un autre poisson dont il se fait une grande consommation : il atteint cinq pieds de longueur et sa grosseur égale celle du corps d'un homme ; mais sa chair est peu agréable. La morue, la sole, le maquereau, la sardine sont au nombre des poissons les plus communs sur cette côte. Les canots dont les nègres se servent pour la pêche sont généralement creusés dans un tronc d'arbre gigantesque. Ils ont parfois 40 pieds de long et portent de 12 à 18 hommes. Presque tous les procédés et instruments usités chez nous sont connus des pêcheurs de la côte d'Afrique. Leurs pêches sont fort abondantes; mais il faut que les produits soient consommés immédiatement, attendu que les nègres ignorent l'art de saler le poisson. Cependant cette industrie pourrait leur fournir un article considérable d'exportation.

D'après ce que nous venons de dire sur l'état de l'agriculture et de l'industrie dans le pays de la cité d'Afrique, il est impossible que cette région, malgré les trésors que lui a prodigués la nature, soit le siége d'un commerce important. Les canots des nègres sont trop imparfaits pour que le commerce maritime y puisse prendre quelque extension : quant au commerce par terre, il se réduit à peu de chose. Il est rare que les noirs de la côte envoient des caravanes comparables à celles qui traversent l'Afrique centrale. Ils se bornent, en général, à commercer avec les navires européens et avec les marchands venus de l'intérieur. Le trafic des esclaves est depuis deux siècles le principal commerce qui alimente le luxe barbare des roitelets de la côte et même de l'intérieur de l'Afrique. Lorsque la traite était en pleine vigueur et s'exerçait sans entraves, on calcule que le nombre des nègres embarqués sur les négriers s'élevait à 80,000 par année. Mais ce chiffre ne donne pas une idée complète des ravages que cet infâme trafic a occasionnés au sein de la population africaine. En effet, les despotes noirs ne se contentaient pas de saisir tous les prétextes, pour condamner à l'esclavage ceux de leurs malheureux sujets qui avaient commis le moindre délit et de les livrer aux traitants européens. Lorsque les condamnés manquaient, ils faisaient, pendant la nuit, investir un de leurs villages par une troupe d'hommes armés. On mettait le feu aux habitations et on arrêtait toute la population, qui était garrottée et conduite sur la côte pour être vendue.

Dans cette invasion, les uns résistaient les armes à la main, les autres se fourraient dans les forêts, et il périssait de cette façon, autant d'hommes au moins qu'en enlevait l'esclavage. Plusieurs contrées ont été presque dépeuplées par suite de ces atrocités. La guerre avec les peuplades voisines était un autre moyen de se procurer des esclaves : aussi jamais l'Afrique n'a-t-elle été le théâtre de guerres plus longues et plus sanglantes que pendant la période où la traite des nègres s'exerçait sans obstacles.

Le commerce ou plutôt le brigandage de la traite fut, à la fin du siècle dernier, vivement attaqué, en Europe, par quelques hommes qu'animait un ardent amour de l'humanité, et les gouvernements, obéissant à des considérations politiques plutôt qu'à un sentiment de justice et de pitié, se sont enfin coalisés pour mettre un terme à un trafic qui déshonorait la civilisation. Parmi les arguments qu'invoquaient les hommes qui poursuivaient l'abolition de l'esclavage, l'un des plus importants était tiré de la dangereuse influence que ce commerce exerçait sur le caractère moral de nos navigateurs. La nécessité d'entasser à bord d'un seul bâtiment plusieurs centaines d'esclaves y produisait trop souvent des scènes épouvantables. Assiégé par des fièvres pestilentielles, par la famine et la mort, le vaisseau négrier devenait à la fois un hôpital, une prison, une école d'inhumanité et de crimes. Plus de la moitié des noirs qui composaient la cargaison périssait de maladie ou se donnait la mort; quelquefois le capitaine les jetaient vivants à la mer, pour sauver au moins la vie des Européens. Les marins employés dans ce commerce prenaient un caractère féroce et souillaient même le sol européen de crimes dignes de l'Afrique. Un seul trait donne la mesure de leur humeur indomptable. Un capitaine français, nommé Landolphe, avait formé à Ouag un bel établissement, destiné à introduire la culture du sucre et les premiers germes de la civilisation dans cette partie de l'Afrique. Trois marchands négriers de Liverpool, s'enflamment de rage à l'idée de voir la philanthropie et le commerce français s'établir sur une côte où l'on ne connaissait jusqu'alors que leur affreux trafic. Ils arment en pleine paix (vers le milieu de 1792) une petite escadre, surprennent la colonie, incendient les maisons, pillent les riches magasins et massacrent les nègres cultivateurs. Le capitaine Landolphe échappa seul à la fureur de ces assassins.

Un autre argument contre la traite des nègres était tiré de la grande mortalité des esclaves apportés à grands frais dans les colonies européennes. On a calculé que dans l'espace de vingt ans toute population noire de l'Amérique est renouvelée, puisque la diminution ordinaire est de cinq pour cent par année. En suivant cette donnée et en admettant qu'il existe dans les deux Amériques trois millions de nègres, on peut trouver à peu près la quantité de malheureux que la traite a arrachés à l'Afrique. Prenons seulement un siècle comme l'espace qu'a duré cette exportation régulière. La masse des nègres américains a dû se renouveler cinq fois. Donc il a dû arriver 15 millions d'Africains sur les côtes du Nouveau-Monde; mais il en a péri autant dans le passage, autant au moins dans les guerres que les despotes africains se sont faites entre eux pour se procurer des esclaves: l'Afrique a donc perdu 45 millions d'habitants.

Les premières mesures prises par l'Angleterre, la France et d'autres puissances européennes, dans le courant de ce siècle, pour parvenir à l'abolition de la traite, n'ont pas eu toute l'efficacité qu'en espéraient leurs promoteurs. Les croisières établies le long des côtes africaines gênaient, mais n'empêchaient pas l'infâme trafic des esclaves. Pour un bâtiment négrier arrêté, dix échappaient à la vigilance des vaisseaux croiseurs: seulement le prix des esclaves, en raison du risque, avait haussé considérablement. En outre, les capitaines des navires affectés à cet odieux commerce entassaient plus que jamais dans le plus étroit espace la plus grande quantité possible de noirs, et ceux-ci périssaient en foule victimes d'un typhus contagieux. Enfin il est arrivé plus d'une fois que ces cargaisons vivantes ont été jetées à la mer, lorsqu'un négrier, poursuivi par un croiseur, se voyait sur le point d'être capturé; car c'était là l'unique moyen de cacher le métier détestable auquel il se livrait et d'éviter une juste et sévère condamnation. Pour attaquer efficacement la traite, il fallait interdire sévèrement dans tous les pays où subsiste encore l'esclavage, l'introduction de nouveaux esclaves; il fallait aussi agir auprès des princes africains, soit par la voie des négociations, soit par la force, et obtenir d'eux la renonciation à un commerce que la civilisation a pour mission d'abolir sur toute la terre. C'est ce que les gouvernements ont senti et compris dans ces dernières années. Il y a donc aujourd'hui lieu d'espérer non-seulement que la traite des

nègres cessera bientôt, mais encore que l'abolition du trafic des esclaves sera le point de départ de progrès nouveaux dans la civilisation des peuples indigènes de l'Afrique.

Quoique les esclaves aient été jusqu'à présent le principal objet d'exportation de l'Afrique occidentale, il existe cependant plusieurs articles qui donnent lieu à un commerce assez étendu, commerce qui pourrait se développer encore bien davantage. Nous nommerons l'or en première ligne. L'or exporté en Europe vient en partie du Bambouk, du pays des Mandingues et des autres régions montagneuses où le Sénégal et la Gambie prennent naissance ; il en vient aussi une assez grande quantité de cette partie de la Guinée qui, à cause de cela, a été appelée la Côte d'Or ; néanmoins, la plus grande partie de ce précieux métal est apportée de l'intérieur et se recueille sur le versant opposé de ces mêmes montagnes. L'ivoire vient également de l'intérieur ; il s'en apporte annuellement pour une valeur de 250 à 400 mille francs. Les gommes, particulièrement celle dite du Sénégal, forment un article de commerce fort important : cette dernière est produite par une espèce d'acacia dont il existe de vastes forêts dans le territoire à moitié désert qui s'étend au nord du fleuve de ce nom. Le bois de tek et divers bois de teinture méritent encore d'être cités. Néanmoins, depuis quelques années, l'huile de palme constitue un objet d'exportation extrêmement considérable ; car toute cette immense région la produit en abondance, et les manufactures de l'Europe en font à cette heure un grand usage. Quant aux sucres et autre produits tropicaux qui pourraient devenir une source de richesse pour les populations africaines, tout ce qui s'en récolte est absorbé par la consommation locale : il faudrait un changement total dans les mœurs de ces peuples pour que la culture de ces produits prît un certain développement. Les articles européens les plus recherchés par les nègres africains sont les cotonnades, les armes à feu, la poudre à canon, la quincaillerie de fer, les armes blanches, le sel et les verroteries.

Il est très-difficile d'évaluer, même approximativement, la population d'une région aussi vaste et dont l'intérieur est aussi peu connu. Un auteur anglais, se basant sur quelques dénombrements locaux, suppose que la densité de la population est d'environ 36 habitants par mille carré. Or, si l'on estime la longueur de la côte à 4,000 milles et sa lar-

geur moyenne à 300, on trouve que sa surface totale est égale à 1,200,000 milles carrés, et par conséquent que la population s'élève à 31 millions d'âmes. Cependant il faut considérer que l'Afrique occidentale renferme de grands espaces désolés et déserts. L'évaluation ci-dessus est donc exagérée, et nous croyons qu'on se rapprocherait davantage de la vérité en ne portant qu'à 20 millions le chiffre de la population totale.

Nous ne nous arrêterons pas à tracer le portrait physique de la race nègre; ses traits caractéristiques, outre la couleur de la peau, tels que le nez épaté, les lèvres épaisses, les pommettes saillantes, le front fuyant, la mâchoire proéminente, les cheveux laineux, sont connus de tout le monde. Les nègres, quelle que soit la variété de leur teint et de leur conformation, ont rarement des infirmités. Une vie simple, l'exercice, la transpiration, entretiennent leur santé. Ils ne paraissent pas avoir hérité du privilége des anciens Macrobiens; la durée de leur vie n'égale pas la nôtre, au moins dans la Sénégambie et à Sierra-Leone. Les fièvres, la diarrhée, la petite vérole, la lèpre, le pian (que l'on croit être une variété de la syphilis) et le ver de Guinée sont les fléaux les plus ordinaires de la vie des aborigènes de l'Afrique. La barbe des noirs, peu abondante, a le caractère laineux de leurs cheveux; malgré ce signe apparent d'une virilité peu prononcée, ils ont l'avantage dans l'amour physique sur toutes les races humaines.

Le gouvernement chez les peuples de l'Afrique occidentale offre les formes les plus diverses, depuis le despotisme le plus complet jusqu'à la démocratie presque pure. Les États de Benin et de Dahomey, ceux des Jolofs et des Foulahs, sous des rois absolus, jouissent du moins de la tranquillité intérieure; à Bambouk, aux environs de Sierra-Leone et sur la Côte d'Or, les principaux chefs des villages forment, à côté d'un monarque électif, des aristocraties turbulentes et désastreuses; chez les Mandingues, qui habitent le plateau de la Sénégambie, le gouvernement est républicain. Rien ne serait plus risible que l'orgueil des petits despotes africains, si à cet orgueil ne se joignait pas une férocité dégoûtante. Les Danois ont tracé le portrait d'un roi des Aschantis, nommé Opoccou. Ce monarque s'asseyait sur un trône d'or massif, à l'ombre d'un arbre dont les feuilles étaient également en or. Son corps, excessivement maigre et d'une longueur démesurée, était enduit de suif

sur lequel on avait jeté une couche de poudre d'or. Un chapeau européen à large galon d'or couvrait sa tête ; une ceinture de drap d'or lui ceignait les flancs, et depuis le cou jusqu'aux pieds, les cornalines, les agates et les lapis-lazuli s'enlaçaient en bracelets et en chaînes ; ses pieds reposaient dans un bassin d'or. Les grands de son royaume étaient couchés par terre, la tête couverte de poussière ; une centaine de plaignants et d'accusés étaient dans la même posture ; derrière eux, vingt hommes, le sabre nu à la main, attendaient le signal du roi, qui ordinairement terminait les procès en faisant décapiter l'une et l'autre parties. L'envoyé danois ayant passé à côté de plusieurs têtes sanglantes, récemment abattues, s'approcha du trône. Le *Très-Haut*, le *Flamboyant*, lui adressa les paroles les plus gracieuses : « Je voudrais bien te garder quelques semaines, afin de te donner une idée complète de ma grandeur. As-tu jamais rien vu de semblable ? — Non, seigneur roi, ton pareil n'est pas dans ce monde. — Tu as raison ; Dieu, dans le ciel, ne me surpasse que de très-peu. » Le roi but de la bière anglaise dans une bouteille qu'il remit immédiatement au Danois : celui-ci n'en but que peu, et s'excusa en disant que la boisson l'enivrait. « Ce n'est pas la bière qui t'enivre, reprit Opoccou, c'est l'éclat de mon visage ; il plonge l'univers dans l'ivresse. »

Les peuples noirs de l'Afrique n'ont que des idées vagues et obscures au sujet de l'Etre suprême, comme créateur et régulateur de l'univers, ainsi qu'au sujet d'une vie future destinée à récompenser ou à punir les hommes selon leurs mérites. En revanche, les superstitions les plus absurdes et les plus atroces règnent parmi eux. Le mot de *fétiche* leur sert à désigner tout ce qui est sacré à leurs yeux, tout ce qui est défendu, tout ce qui leur paraît doué d'un pouvoir surnaturel, soit bienfaisant, soit malfaisant, tout objet enfin qui frappe leur imagination déréglée. Les grands fétiches ou fétiches nationaux sont des rochers, des montagnes, des arbres, des animaux. Dans l'Ouydah, un serpent est regardé comme le dieu de la guerre, du commerce, de l'agriculture, de la fécondité. Nourri dans une espèce de temple, il est servi par un ordre de prêtres ; des jeunes filles lui sont consacrées : elles lui offrent l'hommage de leurs danses lascives ; mais les prêtres remplacent du reste le divin époux. Dans le Benin, un lézard est l'objet du culte public ; au Dahomey, c'est un léopard. Aux environs du cap Mesurado, les offran-

des se dédient à une divinité plus bienfaisante, au soleil. Indépendamment de ces objets de la vénération nationale, chaque nègre adopte un fétiche particulier qu'il porte sans cesse avec lui : c'est un morceau de bois travaillé, une dent de chien, de tigre, une corne, un rameau, une arête, etc. Ils placent des fétiches dans leurs maisons, au milieu de leurs champs, et leur offrent du riz, du maïs, des fruits et autres objets comestibles. La fabrication et la vente de ces fétiches forme la principale occupation et la principale source de richesses des prêtres africains. Le nègre rapporte à son fétiche tout ce qui lui arrive d'heureux ou de malheureux : il s'impose toujours quelque acte d'abstinence ou quelque privation, afin d'honorer son idole, et en général il mourrait plutôt que de violer son vœu. Cette superstition est souvent mise à profit dans les procédures judiciaires. Lorsqu'un noir mange une croûte de pain, boit une goutte de liqueur, jette du sable sur sa tête en disant : « Que mon fétiche me tue sur-le-champ, si je ne dis pas la vérité, » on peut compter sur la véracité de sa déclaration beaucoup plus sûrement que sur les dépositions faites devant nos tribunaux, sous la foi du serment. Aucune idée de rétribution morale ne s'attache, chez les tribus africaines, à l'idée de vie future. Suivant eux, la vie future est la contrepartie de celle-ci : ils pensent qu'ils y retrouveront les mêmes objets, les mêmes plaisirs, la même distinction des rangs dans la société. C'est sur cette croyance que se fondent les absurdes et épouvantables cérémonies qui s'observent dans les funérailles. On enterre avec le mort tout ce que celui-ci avait de plus précieux, parce qu'on s'imagine qu'il les emportera avec lui dans l'autre monde. C'est à cette superstition que sont dues ces hécatombes de victimes humaines sacrifiées sur les tombes royales. On envoie au prince mort ses serviteurs, pour continuer leur office auprès de lui. Les Akims immolèrent sur le tombeau du roi Freempoung ses esclaves, au nombre de plusieurs milliers, son premier ministre, et trois cent trente-six de ses femmes. Toutes ces victimes furent enterrées vivantes, après qu'on leur eut brisé les os. Le peuple, pendant plusieurs jours, exécuta des danses accompagnées de chants solennels autour du tombeau, où ces infortunés éprouvaient une lente et horrible agonie. Cette atroce superstition règne même dans les grandes monarchies de l'Afrique centrale, qui, sous divers rapports, offrent une civilisation bien plus avancée que les États de la côte.

La circoncision, détestée par les Foulahs, consacrée par la religion chez les Mandingues qui l'étendent même aux femmes, est admise parmi des nations nègres idolâtres, tels que les Akkras, sur la Côte d'Or, les Dahomeys, les Kalabarris et les Ibbos. Dans le Benin, on raccourcit chez l'autre sexe une partie superflue, tandis que chez les Dahomeys on se donne de la peine pour produire le dégoûtant allongement qui distingue les Hottentotes.

Il est impossible de trouver une région convenablement peuplée, et habitée par des nations ayant fait certains progrès dans les arts, où les habitants soient aussi complétement *illettrés* que dans l'Afrique occidentale. Il ne suffit pas de dire que les noirs de cette vaste contrée ne possèdent ni livres, ni littérature, ni sciences : chez aucune de ces nations il n'existe un alphabet; on n'y voit rien qui rappelle même [illegible] hiéroglyphique, peinte ou symbolique. Tous ces moyens [illegible] lesquels les hommes se communiquent leurs idées ou les tra[illegible] à leurs descendants, sont absolument inconnus aux tribus qui nous occupent. Les lois se conservent de mémoire. Ce singulier phénomène ne saurait pourtant être attribué à quelque infériorité intellectuelle de la race noire. En effet, l'éloquence est chez eux honorée et cultivée : ils ont des avocats, très-bavards et très-intrigants, qui déploient parfois un art étonnant devant les *palaver* ou assemblées judiciaires. Plusieurs chefs ont fait preuve d'une habileté remarquable dans l'art de la guerre, et dans celui de la politique. Enfin, chez les tribus les plus avancées, il existe une littérature orale, des poëmes et des chants, qui se transmettent par la mémoire, et qui font les délices de la population.

Les Africains regardent la vie comme un court moment, dont il faut jouir le plus possible. Aussi ne travaillent-ils que juste ce qu'il faut pour gagner les besoins les plus indispensables, et recherchent-ils le plaisir avec une ardeur dont nous ne pouvons nous faire une idée. La danse, la musique et le jeu sont leurs passions favorites. Aussitôt que le soleil se couche et que la chaleur du jour diminue, on danse d'un bout de l'Afrique à l'autre, et toutes ces danses durent toute la nuit. Il y a quatre mille ans déjà, le navigateur carthaginois Hannon fut étonné, immédiatement après le coucher du soleil, de voir des lumières briller et glisser le long du rivage, et d'entendre de toutes parts retentir le son des instruments de musique. Néanmoins, l'art de la danse n'a pas fait

IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)

6"

Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

de progrès chez les nègres ; elle consiste en sauts, gambades, contorsions violentes et grotesques, en mouvements lascifs et obscènes. La musique est à l'avenant : elle est prodigieusement bruyante, et capable de briser les oreilles européennes. Les trompettes, ou mieux les cornes, les tambours, les flûtes, à l'état rudimentaire, les castagnettes, les triangles et une espèce de guitare grossière, voilà les instruments qui composent leur orchestre charivarique. Le jeu a encore pour le nègre des attraits aussi puissants que la danse ; mais les ingénieuses combinaisons de l'*ouri*, plus variées que celles de notre jeu de dames, n'intéressent ici que les femmes, tandis que les hommes recherchent les agitations du plus aveugle jeu de hasard, avec autant de fureur que nos jeunes gens à la mode.

La polygamie, dans toute l'Afrique noire, n'a point de limites légales : chaque individu prend autant de femmes qu'il en peut nourrir, soit pour son plaisir, soit parce qu'un homme se fait gloire d'avoir beaucoup de femmes et d'enfants. D'ailleurs, le nombre de femmes est souvent une source de richesse ; car, à l'exception de la femme principale qui gouverne l'intérieur de la maison et de la femme sacrée qui est consacrée au fétiche, toutes sont obligées de travailler : c'est même, ainsi que nous l'avons dit, au sexe faible que sont abandonnés les travaux de l'agriculture. Dans les villes de la côte, les noirs les plus riches prennent ordinairement de trois à vingt femmes, tandis que les rois en ont de quatre-vingts à cent. Chez les Aschantis, chez les Dahomeys et dans les autres royaumes despotiques, le monarque compte ses femmes par milliers. Chaque jour il en grossit le nombre, soit par des captives faites à la guerre, soit au moyen du droit qu'il possède de s'emparer de toutes les femmes qui lui conviennent parmi ses sujettes. Une grande partie de la population est ainsi réduite au célibat, et il en résulte une dépravation de mœurs effroyable. Dans plusieurs des villes situées sur la Côte d'Or, l'État entretient un corps de courtisanes qui sont considérées comme des fonctionnaires publics. Parmi les habitants même les plus riches, il en est un grand nombre qui favorisent la prostitution de leurs femmes, à la condition d'en retirer un profit.

Il n'existe pas, dans toute la partie de l'Afrique qui nous occupe, un seul édifice construit en pierre. Quatre troncs d'arbres à peine dégrossis plantés dans le sol, quelques branches dépouillées de leur écorce,

de la terre, de la paille ou quelques feuilles de palmiers, voilà les seuls matériaux qu'emploie le nègre. Il fabrique avec eux une case à toit aigu qui ressemble assez à une niche de chien. Les habitations des riches ne sont pas bâties autrement : seulement elles sont plus nombreuses, car chaque femme a sa case ; tout l'établissement est entouré d'une enceinte en terre ou en branches entrelacées. Les villes ne sont que de grandes réunions de cases semblables. Point d'édifice public, même chez les tribus qui vivent sous une sorte de gouvernement républicain ; tout au plus, elles possèdent une grande case ouverte de toutes parts que l'on nomme *bourrie*. Cette espèce de hangar sert aux délibérations publiques désignées sous le nom portugais corrompu de *palaver*. Les palais des princes ne se distinguent que par le grand nombre de cases qui les composent. L'ameublement des pauvres se réduit souvent à deux ou trois calebasses ; les riches étalent quelques armes à feu ; les souverains, qui ornent leurs demeures de crânes humains, ont de la vaisselle et des tapis de fabrique européenne.

La nature du sol perpétue chez toutes ces nations l'indolente légèreté, l'insouciance puérile qui semblent innées au nègre. Quelques journées de travail dans l'année suffisent pour lui procurer la récolte de riz, de maïs, de millet, d'ignames, de manioc et d'huile de palme, nécessaire à son frugal repas. En outre, son goût peu délicat ne le laisse jamais sans ressource. La chair d'éléphant, même lorsqu'elle est déjà remplie de vermine, ne repousse pas son robuste appétit. Il aime les œufs du crocodile et même sa chair musquée. Les singes servent généralement à la nourriture ; on ne dédaigne ni les chiens morts, ni les poissons gâtés : un rôti de chien figure même dans les grands festins comme un mets exquis. Mais le nègre refuse la salade, pour ne pas ressembler, dit-il, aux animaux herbivores. La préparation des bouillies épaisses de maïs et de millet, arrosées d'huile de palme, qui composent sa cuisine ordinaire, n'exige que peu de soin. Un art facile lui donne le vin de palmier et la bière de millet qui forment sa boisson ordinaire. L'Europe fournit aux nègres une boisson plus pernicieuse, l'eau-de-vie, qui si longtemps a servi à les faire passer de l'ivresse à l'esclavage.

Quant à ce qui concerne les vêtements et la toilette, les noirs ne se piquent pas de la même simplicité que pour leur demeure et leur nourriture. La nécessité, il est vrai, force les pauvres à se contenter d'un

paan ou morceau de cotonnade grossière qui lui sert à couvrir la partie inférieure du corps, et même, jusqu'à l'âge de 12 à 13 ans, les enfants vont complétement nus. Mais le nègre aime avec passion les étoffes riches et aux couleurs éclatantes, les bijoux et tout ce qui flatte ses yeux et sa vanité; aussi les individus riches et surtout les rois déploient-ils souvent dans leur costume le luxe le plus extravagant et le plus bizarre. On voit des nègres porter des étoffes de soie, de velours, d'indiennes perses, ou d'autres tissus européens plus ou moins coûteux. Les femmes d'un rang élevé ont de longs voiles et des mantilles qu'elles rejettent sur l'épaule; le rouge est leur couleur favorite; elles ornent aussi leurs vêtements de rubans et même de dentelles d'or et d'argent. Mais ce que les femmes aiment par-dessus tout, ce sont les bracelets et les anneaux : elles chargent leurs oreilles et leurs doigts d'anneaux, leurs bras et leurs jambes de bracelets. Ces bijoux sont en or, en argent, en ivoire, en cuivre, en étain et en fer, les premiers destinés aux femmes riches, les autres réservés aux femmes pauvres. On a vu de ces dernières charger leurs bras d'une quarantaine de petits bracelets de fer. L'arrangement de leurs cheveux crépus et laineux est, pour les individus des deux sexes, un objet de la plus haute importance. Ils impriment à leur chevelure différentes formes, la graissent avec de l'huile de palme, et parfois l'entortillent avec des tresses d'or ou des morceaux de corail. Les nègres de certaines tribus se peignent le visage en blanc et en rouge, de manière à figurer des espèces de fleurs : d'autres ont recours au tatouage ou se pratiquent des incisions dans la peau. Ces dernières paraissent être non-seulement un moyen d'embellissement, mais encore un signe caractéristique de tribu. Ainsi les Mandingues ont des entailles verticales sur toute la figure; on retrouve le même genre de masque chez les Akkras, les Timbous et les Eyos, nations de la Guinée. Chez les Kalabarris, les entailles sur le front sont horizontales : les Sokkos marquent leur front de deux traits croisés; enfin, il y a des tribus vers Sierra-Leone qui savent produire dans la peau des renflements qui imitent les bas-reliefs.

Quoique ce tableau soit généralement peu favorable pour la race noire, il serait injuste de la considérer comme une famille dégradée ou inférieure en intelligence aux autres familles du genre humain, telles que les Européens, les Arabes, les Indous. Nous avons vu que ce

sont les circonstances, parmi lesquelles l'extrême fertilité du sol est peut-être la plus influente, qui retiennent les noirs dans un état de civilisation aussi peu avancé. Lorsque le contact des Européens, au lieu de leur apporter l'esclavage, leur créera par le commerce de nouveaux besoins, il est vraisemblable que ces peuples sortiront de leur torpeur et feront de rapides progrès. Le nègre, loin d'être dénué d'intelligence, fait souvent preuve d'un esprit vif et pénétrant : de plus, il n'est étrangers à aucuns des sentiments qui honorent et qui élèvent la nature humaine. Si l'on a vu quelquefois les parents vendre leurs enfants, généralement les liens de la tendresse familiale sont aussi fortement serrés qu'ils peuvent l'être là où la polygamie est une pratique constante. « Frappez-moi, mais ne dites pas de mal de ma mère ! » est un propos habituel parmi les nègres. Un gouverneur danois, sur la Côte d'Or, accorda la liberté à un pauvre nègre qui voulait se vendre pour affranchir son père. L'amitié a eu ses héros dans la Guinée, comme dans la patrie de Pylade. On a vu des traits d'une reconnaissance généreuse. Récemment un nègre français, devenu riche négociant, a donné une pension alimentaire à son ancien maître qui était tombé dans la misère. Le plus beau trait dans le caractère du nègre, c'est cette héroïque fidélité envers un maître juste et même envers un maître sévère, dont on a cité de nombreux exemples. Le suivant est un des plus authentiques. Quagié, nègre inspecteur, avait joui de toute la confiance de son premier maître, qui, en mourant, le recommanda à son fils et successeur. Ayant été élevé avec celui-ci, il pouvait espérer la continuation de la même faveur; cependant il encourut une disgrâce momentanée. Le jeune maître, sévère et violent, le menaça, pour la première fois dans sa vie, d'une punition déshonorante. Quagié se cache dans l'intention de faire demander son pardon ; pour son malheur, le maître, en se promenant, découvre le même jour sa retraite. Jeune et vigoureux, il s'élance sur l'esclave et le maltraite cruellement. Entraîné de son côté par un premier mouvement, le robuste nègre saisit l'Européen, l'abat sous lui, et tirant de sa poche un large couteau : « *Massa* (Monsieur), dit-il, j'ai été le compagnon de votre enfance, je vous chéris plus que moi-même ; je vous jure que je suis innocent ; mais quand bien même j'aurais été coupable, j'aurais dû pouvoir compter sur votre indulgence. Cependant vous m'avez condamné sans m'entendre ; vous voulez me livrer à une

peine déshonorante. Non ! non ! je ne la subirai pas ! » A ces mots, il se plonge le couteau dans le cœur, et tombe expirant sur son maître qui lui offrait, mais trop tard, son pardon. Ne désespérons donc point de voir un jour les nations africaines marcher à la suite des nations européennes dans la voie de la civilisation.

SECT. 3e. — *Description topographique de l'Afrique occidentale.*

Nous commencerons notre description par la Sénégambie, c'est-à-dire par la contrée qui est arrosée par les deux fleuves du Sénégal et de la Gambie. Il serait difficile et d'ailleurs à peu près inutile de chercher à fixer les limites de ce vaste territoire ; cependant on peut estimer sa longueur à environ 200 lieues du nord au sud, et sa largeur à 300 de l'ouest à l'est. Ce territoire est partagé en une multitude de petits États dont les limites varient continuellement. Ce qu'il y a de plus intéressant à étudier dans la Sénégambie, ce sont les races nègres qui l'habitent, et qui se distinguent en général des autres peuples noirs du reste de l'Afrique occidentale par des habitudes plus pacifiques, une industrie plus active et des mœurs plus douces et plus hospitalières. On y distingue trois races principales, les **Foulahs**, les Mandingues et les **Jolofs**.

On pense généralement que les *Foulahs* sont venus du *Fouladou* sur le Sénégal supérieur ; mais plusieurs auteurs supposent que cette race est identique avec celle des Fellatahs de l'Afrique centrale : dans cette hypothèse, il faudrait admettre que les Foulahs sont une nation d'origine étrangère. Les Foulahs, appelés aussi *Foulans*, *Fellans* et *Poules*, sont aujourd'hui répandus sur les deux rives du Sénégal ; ils occupent encore le grand royaume de Fouta-Djallo au sud, et plusieurs districts sur les bords de la Gambie. Ils ne présentent pas la réunion de tous les traits qui caractérisent la race nègre pure ; ils n'en ont ni la couleur noir de jais, ni le nez aplati, ni les lèvres épaisses : ils ont au contraire les traits du visage prononcés, le teint simplement olivâtre et une expression agréable. Ils ont embrassé la religion musulmane, mais ils ne déploient ni cette bigoterie, ni cette intolérance qui distinguent essentiellement la plupart des peuples mahométans, tels que les Maures africains. Leurs mœurs sont généralement douces et pacifiques ; ils

pratiquent l'hospitalité la plus libérale, et viennent au secours non-seulement des individus âgés ou infirmes de leur propre race, mais encore de ceux qui appartiennent à d'autres tribus. Les Foulahs se livrent surtout à la vie pastorale ; aussi ont-ils, jusqu'à un certain point, adopté des habitudes nomades. Occupant une contrée où la propriété territoriale fixe n'existe pas, ils conduisent leurs troupeaux, suivant les saisons, tantôt sur les flancs des montagnes, tantôt sur les bords des rivières. Le soir, ils rassemblent leurs troupeaux au milieu du cercle que forment leurs tentes, et allument de grands feux pour éloigner les bêtes féroces. Telle est leur bonne conduite, leur industrie et leur utilité pour les divers peuples de l'Afrique occidentale, qu'ils sont l'objet du respect de ces derniers, qu'il est interdit de leur faire aucun mal, et que l'on regarde comme favorisé le territoire sur lequel s'établit un village foulah. La forme de leur gouvernement est démocratique ; ils n'obéissent qu'à des chefs de leur propre choix, et ils conservent même leur forme républicaine de gouvernement, lorsqu'ils s'installent dans un territoire appartenant à une autre tribu gouvernée monarchiquement.

Les *Mandingues* sont une race plus décidément nègre, soit que l'on considère leur caractère physique, soit que l'on envisage leur caractère moral. Quoique capables, dans certaines circonstances, d'efforts énergiques, ils ne déploient pas cette activité incessante qui distingue les Foulahs. Ils se livrent à l'agriculture, mais avec toute l'indolence des autres nations nègres ; la pêche est une de leurs occupations favorites ; mais le commerce est celle dans lequelle ils excellent : là, ils se montrent supérieurs à presque toutes les autres tribus africaines. Ils conduisent de nombreuses kalifas ou caravanes à des distances considérables dans l'intérieur du continent, et leur langue est comprise dans toutes les places commerciales de l'Afrique centrale. Les Mandingues sont gais, curieux, crédules et fort amis du plaisir. On les voit souvent danser vingt-quatre heures sans interruption, au son du tambour ou du *balafou*. La polygamie est pratiquée chez eux sur une très-large échelle ; les nombreuses cases destinées aux femmes et aux enfants d'un seul Mandingue forment quelquefois un véritable village. Un ménage aussi considérable ne peut, en général, subsister longtemps sans que la discorde ne s'y glisse. Lorsque le mari n'a pu, ni par la voie des réprimandes, ni par celle des châtiments corporels, réussir à rétablir l'or-

dre, il a recours à un autre expédient, il a recours au *Mummo-Jumbo*, cet épouvantail du beau sexe africain. Mummo-Jumbo, averti, revêt sa longue robe fantastique qui reste, en temps ordinaire, suspendue à un arbre voisin; il couronne sa tête d'un bouquet de paille, et à la tombée de la nuit, s'avance sur la place du marché. Il appelle la femme coupable, qui n'ose jamais désobéir, et toutes les autres femmes du village se hâtent d'accourir pour être témoins de la scène qui va se passer. Aussitôt Mummo-Jumbo saisit la coupable, la dépouille de ses vêtements, et lui inflige une sévère fustigation, au milieu des rires et des applaudissements de tous les spectateurs. Les Mandingues montrent un goût fort prononcé pour la poésie; ils ont des improvisateurs et des rhapsodes qu'ils se plaisent à entendre réciter des vers; c'est même là un de leurs amusements favoris. Le pays originaire de cette race est le plateau de Manding; mais, à cette heure, elle est répandue dans toute la Sénégambie et particulièrement le long des bords de la Gambie.

La troisième grande race de ce territoire est celle des *Yolofs*, appelés aussi *Jalofs* et *Oualofs*. Elle occupe presque toute la contrée comprise entre les deux fleuves, et dont l'étendue est évaluée par Golberry à 4,800 lieues. Une grande partie des Yolofs obéit à un prince puissant, qui prend le titre de *Bourb-y-Yolof*, et qui se vante de descendre d'une famille qui a possédé jadis toute cette région de l'Afrique. Les Yolofs sont les plus beaux nègres de tout le continent : ils ont les cheveux laineux, la lèvre épaisse; mais ils sont grands et bien faits, leurs traits sont réguliers, leur couleur est noire comme du jais. Suivant Golberry, ils sont doux, hospitaliers, généreux et fidèles; et leurs femmes ont autant de charmes qu'il est possible d'en avoir avec une peau d'ébène. Ces peuples se disent mahométans; mais leur religion est mêlée d'un peu d'idolâtrie et de beaucoup de superstition, ils parlent une langue gracieuse et facile; ils fabriquent des cotonnades assez jolies et les teignent parfaitement; ils sont aussi excellents cavaliers que les Maures; ils se montrent chasseurs habiles et intrépides; en un mot, ils méritent d'être placés, sous plusieurs rapports, au premier rang parmi les races noires.

Après ces trois races principales, nous nommerons encore les *Feloups*, tribu grossière et sauvage, qui habite les bords de la mer au sud de la Gambie. Leur pays est fertile; il abonde en riz, en volaille et en miel,

avec lequel ils savent préparer une liqueur enivrante. Ils en vendent une assez grande quantité pour les établissements anglais sur la Gambie; mais les Anglais ne s'étant jamais donné la peine d'apprendre leur langue, ne peuvent communiquer directemei. avec eux. Le commerce entre les deux nations se fait par l'intermédiaire des marchands Mandingues, que l'on soupçonne de profiter de leur privilége pour friponner à la fois les vendeurs et les acheteurs.

Les possessions européennes, dans la Sénégambie, se réduisent à peu de chose en tant que territoire. Celles de la France sont situées en partie sur le Sénégal, en partie sur la côte, depuis l'île de Gorée jusque vers l'embouchure de la Gambie. A l'embouchure du Sénégal, la France possède les îles de *Saint-Louis*, de *Babaghé*, de *Safal* et de *Gheber*. La première renferme la capitale de même nom. C'est une petite ville assez bien bâtie, qui est la résidence du gouverneur général des établissements français et l'entrepôt du commerce qu'on fait sur le Sénégal et surtout de celui de la gomme. Elle compte 6,000 habitants; mais dans ce nombre il n'y a pas 300 Européens, tant négociants qu'employés civils et soldats. Les autres endroits sont bien moins importants. *Bakel*, sur le Sénégal, n'a que 400 habitants tous noirs; *Daghana*, village de nègres, en compte 1,200; *Makana* est une station à peu près aussi importante. *Portendick*, dans le pays des Maures Aoulad-Ahmed-Daman, n'a d'habitants qu'au moment de la vente de la gomme aux bâtiments européens. Les principales escales ou lieux de marchés pour cette denrée sont l'*Escale du Coq*, près de *Podor*, celle des *Damanhours*, au-dessous de Saint-Louis, et celle des *Trarzas*, au-dessus de Daghana. L'îlot de Gorée, à une lieue au sud du cap Vert, a un port, deux forts, et une population d'environ 5,000 âmes, dont 50 blancs seulement. C'est un lieu de relâche très-important pour les navires français qui vont dans l'Inde. Nommons encore le comptoir d'*Albréda*, sur la Gambie septentrionale.

La gomme, dite du Sénégal, est l'un des principaux objets du commerce dont ces établissements sont le siége. Elle est produite par une espèce d'acacia qui croît dans les territoires presque déserts situés au nord et à l'ouest du Sénégal. Cette mimose est un arbre triste et rabougri, aux branches épineuses, aux feuilles d'un vert sale. Lorsque l'harmattan vient à souffler, l'écorce se fendille de toutes parts et laisse suinter la gomme sous forme de gouttes transparentes, qui se dessèchent

et s'attachent à la surface de l'arbre. La récolte se fait au mois de décembre. A cette époque les tribus maures, parmi lesquelles celle des *Trarzas* est la plus puissante, viennent, avec leurs chefs à leur tête, planter leurs tentes au milieu des forêts de gommiers. La cueillette dure environ six semaines; la gomme est mise dans des sacs de cuir, chargée sur des chameaux et apportée aux diverses escales, dont la principale est celle du Coq. On voit alors cette plaine, qui est un des endroits les plus désolés de l'Afrique occidentale, couverte d'une multitude d'individus qu'enveloppent des nuages de poussière. Les chefs paraissent montés sur des chevaux magnifiques; leurs femmes sont assises dans des paniers suspendus sur le dos des chameaux; la foule les suit à pied; l'air retentit des cris des hommes, des femmes, des enfants et des animaux. Un coup de canon annonce l'ouverture du marché; alors commence une scène animée que nous n'essaierons pas de décrire. Les négociants français achètent annuellement 125 à 150 mille kilogrammes de gomme environ, qui se vend en Europe au prix de 3 à 4 francs le kilogramme. Les retours se font presque entièrement en espèces de cotonnades bleues, appelées toiles de Guinée, ou simplement *guinées*. Le total des importations de la France dans l'Afrique occidentale s'élève, chaque année, à 6 millions de francs environ, et celui des exportations à 4 millions.

Le royaume de *Bambouk*, situé près de la source du Sénégal, est tellement resserré entre le cours principal du fleuve et celui de ses grands affluents, le *Kokoro* et le *Faleme*, qu'il forme pour ainsi dire une île intérieure. C'est une contrée montagneuse, arrosée de nombreux cours d'eau qui tous roulent des sables aurifères. Mais les principaux gîtes de ce métal précieux sont deux montagnes appelées *Natakon* et *Semayla*. La première, dit-on, consiste presque en une masse d'or mêlée avec de la terre et des minerais de fer. La surface du sol est formée par une couche de terre grasse de 4 pieds d'épaisseur; il suffit, pour obtenir les particules d'or qu'elle contient, d'agiter cette terre avec de l'eau dans une calebasse. Au-dessous de cette couche superficielle, le métal commence à paraître en petits grains ou paillettes, et, à la profondeur de 20 pieds, en petits fragments de 2 à 10 grains. Les fragments deviennent plus volumineux à mesure que l'on creuse plus avant; mais les indigènes ne sachant pas soutenir les terres, il se fait des éboulements qui ense-

velissent parfois les travailleurs. La montagne de Semayla, qui est haute de 200 pieds, présente une structure différente. Là l'or est enveloppé dans une pierre friable qu'il faut réduire en poudre, pour recueillir le précieux métal. Ce dernier se trouve encore dans une espèce de marbre rouge, que les nègres du pays sont incapables d'attaquer. On prétend que le Bambouck a été jadis conquis par un peuple musulman, et plus récemment par les Portugais; mais tous deux n'ont pu s'y maintenir. La France étend son commerce jusque dans ce royaume; néanmoins elle n'a jamais fait aucun effort sérieux pour y fonder des établissements. Il suffirait, a-t-on dit, de 1,200 hommes pour faire la conquête de ce riche territoire; mais les difficultés du sol et l'insalubrité du climat rendraient difficile la conservation d'une semblable possession. D'ailleurs, le meilleur moyen que possèdent les Européens pour conquérir les plus belles régions de l'Afrique, c'est d'y établir de grandes relations commerciales, et d'y jeter par le commerce les germes de la civilisation. Il serait d'une haute importance de créer un large marché commercial sur le haut Sénégal; car, lorsque les marchandises sont parvenues à ce point, il ne faut plus que quelques jours pour franchir les montagnes et les transporter jusqu'au bassin du Niger. Aujourd'hui, le commerce du haut Sénégal et de la partie supérieure du Niger est presque tout entier entre les mains des *Serrawoulis*, qui habitent le pays de Galam et dont l'habileté commerciale surpasse même celle des Mandingues.

En descendant le fleuve du Sénégal, on rencontre plusieurs États assez peuplés, parmi lesquels on remarque le *Fouta-Toro*, qui s'étend considérablement au nord et au sud du fleuve, mais dont l'intérieur n'a pas été exploré par les Européens. Le roi est un zélé mahométan et, sous prétexte d'opérer des conversions, il fait de grands efforts pour subjuger le Damel ou Bourb des Yolofs, qui est presque idolâtre. Cependant, ce dernier, protégé par la force de son territoire et aidé par un sage système de défense, a su déjouer les tentatives de son ennemi. Sur le moyen Sénégal, le chef le plus important est le Siratic, qui tient sa cour à *Ghiorel*, ville située à une assez grande distance au nord du fleuve. Sur la côte de la mer, vers l'embouchure du Sénégal, s'étend le royaume de *Oualo* ou *Hoval*, gouverné par un petit prince qui prend le titre de grand *Brak*, nom qui dans la langue du pays signifie le Roi des rois. Ce monarque cependant reconnaît la suzeraineté de la France.

La côte entre la Gambie et le Sénégal est pour la plus grande partie occupée par le royaume de *Cayor*. D'après Golberry, il a 30 lieues de longueur et une population de 180,000 habitants, presque tous Yolofs.

La Gambie est une rivière pour ainsi dire anglaise, en ce sens que presque tous les établissements fondés depuis deux siècles sur les bords de ce fleuve l'ont été par les Anglais. Leurs principaux établissements sont le *Fort-James*, qui est construit au milieu du fleuve et en commande l'entrée ; la station de *Pisania*, à une quarantaine de lieues plus haut, et celle de *Jonkakonda*, à 7 lieues de Pisania.

Plusieurs petits royaumes assez florissants s'étendent au nord de la Gambie. Celui de *Barra* touche immédiatement à la mer : on lui accorde 200,000 habitants. La capitale est *Barra-Inding ;* mais la ville la plus importante est *Djellifrey*, où le roi a établi une douane qui perçoit un droit sur les bâtiments qui remontent ou descendent le fleuve. Le royaume de *Bour-Saloum* est plus considérable encore ; il est situé sur une petite rivière qui se décharge dans la Gambie, et renferme, dit-on, une population de 300,000 âmes. Plus haut, on rencontre les deux petits royaumes d'*Yani* et de *Woulli*. Le territoire de tous ces États est plat et fertile ; il abonde en riz, grains et autres produits utiles, mais qui ne conviennent pas à l'exportation. Les habitants appartiennent pour la plupart à la race mandingue et font un commerce considérable avec l'intérieur de l'Afrique. A *Barrakonda*, à environ 150 lieues au-dessus de l'embouchure de la Gambie, il existe des cataractes ou plutôt des rapides, puis des bancs de sable, qui rendent la navigation très-difficile, tandis qu'une multitude de crocodiles, d'hippopotames et de bêtes féroces rendent dangereux les débarquements.

Au sud de la Gambie on ne trouve rien de digne d'être signalé, jusqu'à ce qu'on soit arrivé aux terres d'alluvion au milieu desquelles sont les embouchures du *Rio-Grande*, ainsi nommé parce qu'on supposait que ces larges canaux appartenaient à un fleuve considérable ; mais le capitaine Owen a constaté que ces prétendues embouchures étaient des bras de mer qui ne recevaient que des cours d'eau médiocres. A ce point, on voit une foule de petites îles qui, avec un groupe vis-à-vis, situé en pleine mer, a reçu le nom d'*Archipel des Bissagos*. Il est habité par les Bissagos, appelés aussi *Bijougas*, race de nègres grands, vigoureux et braves, qui en ont chassé la tribu pacifique des *Biafaras*,

qui l'occupait avant eux. Les Biafaras se sont retirés sur le continent, aux bords du Rio-Grande. Une autre tribu, également belliqueuse et entreprenante, les *Papels*, habitent *Bissao*, la plus grande de ces îles. En 1792, les Anglais essayèrent de fonder une colonie dans l'île de *Boulama* : ils s'en emparèrent d'abord sans rencontrer de résistance; mais bientôt l'hostilité des peuplades voisines les força de renoncer à cet établissement.

Le pays où le Rio-Grande prend sa source est le *Fouta-Djalo*, l'un des royaumes les plus puissants et les plus policés de l'Afrique occidentale. On lui donne 140 lieues de longueur sur 80 de largeur. Ses habitants appartiennent à la race des Foulahs; ils professent le mahométisme sans être intolérants, et leurs marabouts jouissent d'une haute réputation de savoir. Ils fabriquent des cotonnades remarquables par leur finesse; ils travaillent avec habileté le fer qu'ils extraient des mines du pays; ils sont également adroits à travailler l'or, l'argent, le bois et les cuirs; enfin, ils se distinguent par leur activité commerciale et conduisent de grandes caravanes dans l'Afrique centrale, jusqu'à Tombouctou et Cassina. Là, comme ils sont le peuple dominant, les Foulahs ne montrent nullement ces habitudes pacifiques qui caractérisent les tribus de la même famille établies sur la Gambie et le Sénégal. Ils peuvent mettre en campagne 16,000 hommes, et, quand la traite était en vigueur, le roi faisait sans cesse la guerre à ses voisins, afin de se procurer des esclaves à vendre aux Européens. Deux envoyés anglais lui ayant présenté des observations à ce sujet, il répondit qu'il n'avait pas d'autre moyen de se procurer des marchandises de l'Europe, et que, sans cela, il abandonnerait volontiers ce trafic violent et criminel. *Timbo*, la capitale, renferme une population de 7,000 âmes; *Laby*, la seconde ville du royaume, en a 5,000.

Au sud du Fouta-Djalo s'étend le royaume de *Soulimana*. C'est aussi un État puissant, dont les habitants sont très-belliqueux. Le territoire de Soulimana confine au cours supérieur du Niger, quoique les sources de ce fleuve se trouvent dans le pays ennemi des *Kissi*. Le roi est musulman; néanmoins la masse du peuple conserve encore ses croyances idolâtres. Les *Soulimas* sont une race de nègres gais, insouciants et actifs. Les deux sexes semblent ici avoir fait échange de travaux. Ce sont les femmes qui cultivent la terre, bâtissent les maisons, et font

l'office de barbiers et de chirurgiens, tandis que les hommes traient les bestiaux, préparent le lait, cousent et même lavent les vêtements. Le roi exprima au major Laing les mêmes idées et les mêmes sentiments que celui du Fouta-Djalo, au sujet de la chasse aux esclaves et de la traite. Sur le bord oriental du Niger s'étend le pays de *Sangara*, plus vaste que le Soulimana, et habité par un peuple plus belliqueux encore. Lorsque les Soulimas entreprennent une guerre quelconque, ils tirent aisément une armée auxiliaire de 10,000 hommes d'au delà du Niger.

En retournant à la côté, on traverse le territoire de *Kourango*, habité par des Mandingues, qui se montrent, là comme partout ailleurs, gais, insouciants, hospitaliers et entreprenants. On trouve ensuite les *Timmamis*, race plus dépravée, que l'on représente comme perfide et cupide. Les Timmamis ont été longtemps les principaux agents du commerce des esclaves. Le capitaine Laing y a vu une femme qui accusait ses deux enfants de sorcellerie, et, sous ce prétexte, offrait de les lui vendre à bas prix. L'agriculture est plus négligée chez eux que chez les autres nations nègres, et les cotonnades qu'ils fabriquent sont des plus grossières. C'est chez ce peuple que l'on observe la singulière institution du Pourrah. On appelle ainsi une association secrète, assez semblable au tribunal vehmique du moyen âge. Parmi les voyageurs, les uns regardent cette association comme un instrument de tyrannie, les autres comme un excellent moyen de maintenir l'ordre et la justice. Chacun des cantons qui forme la nation a son Pourrah, dans lequel les hommes ne sont admis qu'à l'âge de 30 ans; l'élite des membres qui ont au delà de 50 ans forme le *suprême Pourrah*. Les mystères de l'initiation, accompagnés d'épreuves terribles, se célèbrent au sein d'une forêt sacrée. Tous les éléments sont mis en usage pour éprouver le courage du récipiendaire. On assure qu'il se voit assailli par des lions rugissants, mais retenus dans des liens cachés; un hurlement épouvantable se prolonge dans toute la forêt, un feu dévorant brille autour de l'inviolable enceinte. Le membre qui a commis un crime ou qui a trahi les secrets de l'association voit subitement arriver des émissaires armés et masqués. Au cri « le Pourrah l'envoie la mort ! » ses amis, ses parents s'éloignent et l'abandonnent au glaive vengeur. On a même vu des tribus entières qui se faisaient la guerre, au mépris des ordres du grand Pourrah, être mises au ban et être punies sévèrement par un

corps d'armée envoyé contre elles par tous les neutres. A notre avis, cette institution suppose une intelligence peu commune ; elle ressemble beaucoup, il est vrai, aux sociétés secrètes qui existent au sein du monde civilisé ; mais le but n'en est évidemment pas le même, puisque celle-là est avouée par la religion, les lois et l'esprit public du pays. Un tel rapprochement est du reste assez singulier.

Le territoire des Timmamis est limitrophe de cette partie de la côte où la Grande-Bretagne, dans un but tout à fait *philanthropique*, a fondé la colonie de Sierra-Leone. Le principal établissement est à *Freetown* (ville libre), sur le côté sud de la baie où se décharge la rivière de *Rokelle*, qui prend sa source dans le pays de Soulimana. Les premiers colons furent des nègres libres qui, ayant été congédiés du service à la fin de la guerre d'Amérique, avaient accueilli avec joie la proposition qu'on leur avait faite de les ramener dans leur patrie pour y fonder un État libre. Mais ces hommes étaient peu propres à une tâche aussi difficile. Les pluies survinrent, une grande partie des colons furent emportés par des fièvres de mauvais caractère, et le reste, attaqué par un chef voisin, fut obligé de se réfugier sur l'île *Bance*. Le nouvel établissement à peine commencé allait donc périr ; mais, en 1787, il se forma à Londres une société philanthropique, sous le nom de Compagnie de Sierra-Leone, à laquelle le parlement accorda une charte de 31 ans. Elle expédia aussitôt cinq navires chargés de provisions et d'articles de commerce, et transporta, en outre, dans la colonie un assez grand nombre de nègres libres qui se trouvaient dans la Nouvelle-Écosse. Cependant les difficultés restaient toujours les mêmes ; les dissensions intestines, les guerres continuelles contre les tribus voisines empêchaient tout progrès. En 1794, une escadre française qui se trouvait à l'embouchure de la rivière, ne comprenant pas le but particulier de cette colonie, n'y vit qu'un établissement anglais et la détruisit. La compagnie se vit obligée de renoncer à son entreprise ; le gouvernement s'en chargea lui-même. Pour accroître sa population, il prit le parti d'y envoyer tous les nègres pris par les croisières sur les bâtiments négriers ; mais il était difficile d'initier ces nouveaux citoyens aux habitudes de la vie civilisée. Des missionnaires anglicans vinrent s'établir dans la colonie, et y ouvrirent des écoles où l'on vit bientôt réunis plus de 2,000 enfants. La population de Freetown et de ses faubourgs

s'éleva à 5,000 âmes, et 8 à 10 villages furent fondés dans ses environs. Toute la population de la colonie présenta un total d'environ 20,000 individus. Malgré tous les efforts faits par l'Angleterre et les sommes énormes qui ont été dépensées, la colonie de Sierra-Leone n'a pas produit les résultats qu'on en espérait; elle n'est nullement devenue, comme on le comptait, un foyer de lumières et de civilisation pour les nations noires d'Afrique. L'insalubrité du climat, qui tue presque tous les Européens, et sa position au milieu de tribus barbares et turbulentes, sont les causes avouées de cet insuccès. Nous croyons qu'il en est d'autres encore. On ne transforme pas subitement une race, quelle qu'elle soit; il y faut du temps, et il faut surtout procéder par gradations. Les prédicateurs musulmans réussissent mieux en Afrique que les missionnaires méthodistes, parce qu'ils n'ont pas la prétention de changer en sectaires rigides une race insoucieuse, ardente au plaisir et adonnée à la polygamie la plus illimitée.

La côte qui s'étend de Sierra-Leone jusqu'au commencement de la côte des Graines a une longueur d'environ 80 lieues. On y remarque les embouchures de deux fleuves assez considérables, le *Cherbro* et le *Mesurado*. Le premier peut se remonter jusqu'à la hauteur de 20 lieues, et présente à son embouchure une île assez large; on pêche sur ses bords une espèce d'huître perlière. Le Mesurado a un plus grand volume d'eau et son cours est très-rapide. A en croire les indigènes, il faudrait 3 mois de navigation pour le remonter jusqu'à sa source. Cette dernière se trouverait alors dans les monts Kong, et serait voisine de celle du Niger. Les bords de ce fleuve sont, dit-on, bien boisés, fertiles et, dans quelques endroits, bien cultivés. Les Etats qui occupent cette région sont purement nègres, sous tous les rapports. L'influence du mahométisme n'a pas encore pénétré jusque-là. Les voyageurs citent les royaumes de *Boulm*, de *Quoja*, de *Monon* et de *Folga*. Leurs souverains jouissent en général d'un pouvoir absolu, et leurs obsèques sont accompagnées de sacrifices humains.

En 1820, les Américains ont fondé sur cette côte un établissement auquel ils ont donné le nom de *Liberia*. Le but de cette fondation a été de créer un asile pour les nègres affranchis qui, nonobstant leur libération, sont toujours traités en parias par les républicains blancs et chrétiens de l'Amérique du Nord. Malgré les obstacles terribles qu'elle

a eu à vaincre, la colonie a réussi au moins jusqu'à un certain point. La capitale, nommé *Monrovia*, en l'honneur de Monroe, ancien président des Etats-Unis, est bâtie sur une île à l'embouchure du Mesurado. La population totale de la colonie dépasse 3,000 individus, dont un millier habite Monrovia. Le reste est distribué en une huitaine de stations qui s'étendent le long de la côte, depuis le cap Monte jusqu'à Tradetown. Ce territoire est salubre et fertile; la colonie a été bien dirigée, et entretient des relations amicales avec les nations voisines, dont plusieurs même se sont placées sous sa protection.

On donne le nom de *Côte des Graines* ou de *Côte Malaghetta* à ce long espace qui s'étend de l'embouchure du Mesurado au cap Palmas ou cap des Palmes. L'espèce de poivre (poivre malaguette) auquel ce territoire doit sa dénomination, est produite par une petite plante parasite, qui a de belles feuilles vertes et un fruit semblable à la figue. Quand on ouvre le fruit, on le trouve plein de graines aromatiques. Lorsqu'on les apporta pour la première fois en Europe, on leur donna le nom de *Graines de Paradis*; mais le poivre de l'Inde les supplanta bientôt, et comme cette côte n'offre aucun autre produit propre à l'exportation, les navires européens cessèrent de la fréquenter. Les deux rivières de *Sestro* et de *Sanguin*, qui se déchargent près du centre de la côte, sont assez considérables; leurs bords passent pour fertiles et peuplés. L'état social des nations qui habitent cette région est à peu près le même que celui des autres peuples nègres, dont nous venons de parler. Le pouvoir des chefs est absolu, les sacrifices humains y sont ordinaires; on y voit en outre certains cas de suicide religieux, la femme étant souvent obligée de s'immoler elle-même sur le tombeau de son mari. Une classe particulière de prêtres, nommés *Belli*, y possède une influence particulière. Le jeune homme qui aspire à entrer dans ce corps doit subir une longue initiation. Pendant sa durée, on le tient séquestré de tous ses amis et on le relègue dans les profondeurs d'une forêt sacrée, où il reste dans un état de nudité complète. Au nombre des preuves des progrès du récipiendaire, on remarque des danses d'un caractère tout à fait extravagant et souvent fort obscène. Néanmoins, on suppose qu'il a acquis, pendant l'initiation, d'autres connaissances d'un ordre plus élevé, car ceux qui sont jugés dignes d'être admis dans l'association sont désignés comme *marqués du Belli* et considèrent le reste de leurs

concitoyens comme des *quolga* ou idiots. Les membres de cette corporation ne s'occupent pas seulement des choses de la religion; ils sont chargés aussi de l'administration de la justice, pour laquelle on a souvent recours à certaines espèces d'ordalies ou épreuves judiciaires. Quoique les Portugais aient perdu tous leurs établissements sur cette côte, on y voit bon nombre de leurs descendants, mais qui se sont tout à fait croisés avec la race nègre. Ces individus de sang mêlé sont encore traités avec respect par les noirs de race pure.

Au delà du cap Palmas, la côte tourne à l'est. La partie qui va jusqu'au cap *Apollonia* porte le nom de *Côte d'Ivoire*, à cause du commerce considérable auquel donne lieu la multitude d'éléphants qui habitent le pays. L'ivoire est de bonne qualité, et les dents sont quelque fois tellement grosses, qu'elles pèsent jusqu'à 90 kilogr. Vers l'est, à *Issiné* et à *Apollonia*, il se fait aussi un commerce considérable en poudre d'or. Les principaux marchés de la côte, pour l'ivoire, sont le port du cap *Lahou*, et ceux appelés *Grand-Bassam* et *Petit-Bassam*. Il n'existe aucun établissement européen sur toute cette côte, à l'exception du fort anglais d'Apollonia, qui appartient peut-être plutôt à la Côte d'Or. La navigation, le long de la Côte-des-Graines et de la Côte d'Ivoire, exige beaucoup de prudence, à cause de la violence du ressac et de l'absence de tout point de repère apparent. Les anciens navigateurs représentent les habitants de cette région comme féroces et inhospitaliers; on les a même accusés d'anthropophagie, et on a dit qu'ils se méfiaient tellement des blancs, que rien ne pouvait les déterminer à monter à bord d'un navire européen. Il est vrai que leurs dents, limées en pointe, leurs ongles d'une longueur démesurée, leur langage rude, guttural et assez semblable aux cris des bêtes féroces, sont peu faits pour prévenir l'observateur en leur faveur. Cependant, il faut dire que le plus récent de tous, le capitaine Adams, donne de ces peuples une idée bien meilleure. Il dit que, toutes les fois qu'il est descendu à terre, il a été accueilli avec hospitalité, et que toutes les transactions commerciales faites avec les habitants ont eu lieu à bord de son bâtiment.

Depuis Apollonia jusqu'au Rio-Volta, la côte est désignée sous le nom de *Côte d'Or*. Elle présente l'aspect d'une immense et épaisse forêt, et l'on n'y voit qu'un petit nombre d'endroits défrichés et cultivés. Le sol, près de la mer, est léger, sablonneux et impropre à la culture des pro-

duits tropicaux, le coton excepté. Mais à deux ou trois lieues dans l'intérieur, il devient bien meilleur et pourrait donner d'abondantes récoltes de sucre et autres denrées coloniales, si les habitants étaient moins paresseux. Le maïs est l'espèce de grain la plus répandue. La Côte d'Or a été longtemps la contrée de l'Afrique la plus fréquentée par les navires européens, qui y venaient chercher ce précieux métal, ainsi que des esclaves. L'or vient des districts montagneux, lesquels sont situés fort avant dans les terres. La nation qui domine sur cette côte est celle des *Fantis*, race rusée, active et turbulente. Ils font preuve de plus d'intelligence que les autres peuples de l'Afrique occidentale, dans la construction de leurs demeures et de leurs canots. La forme de leur gouvernement est républicaine : on trouve dans chacun de leurs villages un grand hangar où se tiennent les assemblées populaires pour discuter sur les affaires publiques. Cependant les *Pynims*, ou anciens, possèdent une autorité considérable, et l'administration de la justice est entre leurs mains. Les Fantis se distinguent par leur humeur processive ; les procès iniques et les fourberies des avocats parviennent toujours à ruiner le citoyen riche qui n'a pas su, par sa modération ou sa popularité, désarmer l'envie publique. L'épouvantable coutume d'immoler des victimes humaines sur la tombe des principaux de la nation est générale ; ces sanglantes funérailles sont suivies de plusieurs jours de fêtes tumultueuses et d'ivresse. Ainsi qu'il est ordinaire dans un pareil état social, tous les travaux sont dévolus au sexe féminin, à l'exception de la pêche, qui est une occupation trop noble pour lui. Cependant les dames fantis trouvent le temps de consacrer chaque jour une ou deux heures à leur toilette. Elles emploient différents cosmétiques, et se peignent généralement le visage en blanc. Les hommes sont pubères à douze ans et les femmes à dix ; lorsque celles-ci ont donné les premiers signes de nubilité, l'usage veut qu'elles sortent de leurs maisons et qu'elles marchent en public d'une certaine manière. Elles sont bien faites, et ont en général les traits délicats, les pieds petits, les formes arrondies et gracieuses. Elles vont le haut du corps nu, et leurs jupes forment par derrière une protubérance plus ou moins volumineuse, suivant leur rang.

Le chef-lieu des établissements anglais sur cette côte est le *Château du Cap-Coast*, construit sur un rocher, et défendu par de fortes murailles

en pierre et en brique, qu'arment dix-neuf pièces de canon. L'approche par mer serait difficile, mais le fort a l'inconvénient d'être trop près d'une ville indigène qui compte 8,000 habitants. En outre, le climat est très-malsain. A l'ouest du cap *Coast*, les Anglais possèdent encore *Dix Cove* et *Succondi*, dans le district d'*Ahanta*, dont le sol est fertile et dont les habitants sont très-paisibles. Mais c'est à l'ouest que sont les principales stations britanniques. Le fort d'*Anamaboe* est régulier; il a soutenu, en 1809, avec une garnison de 12 hommes, l'attaque de 15,000 Aschantis. *Ouinnebah*, dans le territoire d'*Agouna*, a été abandonné, malgré l'agrément de sa situation; mais celui du *Fort-James*, dans le pays d'*Akkrah*, est le mieux placé pour le commerce avec l'intérieur. Ce fort et celui du cap Coast sont actuellement les seuls dans lesquels la Grande-Bretagne maintient une garnison.

El-Mina est le chef-lieu des établissements hollandais. Il est situé à quatre lieues du cap Coast, dans un pays ouvert, près d'une ville nègre de 15,000 habitants. Le fort est bien bâti, et les bâtiments de 100 tonneaux peuvent venir mouiller sous ses murailles. Les Hollandais y entretiennent une garnison de 150 hommes : ils ont encore plusieurs autres stations fortifiées sur la côte, mais nous croyons superflu de les nommer. Les Danois y ont aussi deux forts assez respectables, l'un à Akkrah, appelé *Christianborg*, et l'autre à *Ningo*, non loin de l'extrémité est de la côte.

Le pays qui s'étend au nord de la Côte d'Or était, lorsque les Européens en prirent pour la première fois connaissance, divisé en plusieurs royaumes plus ou moins considérables; on nommait surtout ceux de *Dinkira*, d'*Akim*, de *Ouarsa* et d'*Aqouambou*; mais l'indépendance de tous ces États a disparu par la conquête des *Aschantis*. Cette nation belliqueuse a également soumis les pays de *Gaman*, *Inta*, *Dagoumba* et autres situés plus avant dans les terres, quoique quelques uns de ces États fussent plus étendus et plus peuplés que le territoire du peuple vainqueur lui-même. On prétend que le royaume d'Aschanti a une surface de 14,000 milles carrés, et près d'un million d'habitants; mais ce dernier chiffre serait quatre fois plus fort, si l'on y ajoutait la population de tous les peuples soumis ou vassaux. Le monarque et les principaux chefs déploient un luxe barbare, mais extraordinaire; leur corps entier est chargé d'anneaux d'or, de plumes flottantes et d'amulettes. Cependant

ce peuple mérite, sous divers rapports, d'être placé au premier rang parmi les nations noires de l'Afrique maritime. Les maisons sont plus grandes, plus commodes et mieux décorées; les étoffes qu'ils fabriquent sont plus fines; leurs mœurs sont plus policées, et un meilleur ordre règne dans le pays. Le roi jouit d'un pouvoir absolu. Les Aschantis sont passionnés pour la guerre, mais ils la font avec une barbarie sans égale. Ils célèbrent chaque année deux grandes fêtes, dans lesquelles le roi et les principaux chefs cherchent à se rendre propices les esprits de leurs ancêtres en leur sacrifiant une multitude de victimes humaines. On choisit d'abord pour les sacrifier les prisonniers de guerre et les criminels; mais, lorsqu'ils ne sont pas en nombre suffisant, on saisit les premiers individus que l'on rencontre dans les rues. A la mort d'un membre de la famille royale, il faut verser le sang de plusieurs milliers de victimes; il en est de même lorsque le roi veut se rendre propices les puissances d'en haut pour quelque grande entreprise. L'abus de la polygamie est aussi porté chez les Aschantis au dernier excès. La loi accorde au roi 3,333 épouses, et ce nombre est toujours tenu au grand complet; bien entendu qu'il a soin de choisir les plus jolies femmes de son royaume. Ces malheureuses sont de véritables esclaves, et sont souvent traitées avec la plus grande cruauté. Au moindre caprice du roi, elles sont mises à mort.

A l'est du Rio-Volta, commence le pays que les Européens ont nommé la *Côte-des-Esclaves*. Ce qui lui a valu plus particulièrement cette dénomination, c'est que les esclaves qu'y achetaient les négriers se distinguaient par leur douceur et leur docilité. Cette côte était jadis partagée entre les deux royaumes de *Ouidah* et d'*Ardrah*, et formait la partie la plus peuplée et la mieux cultivée de l'Afrique occidentale. Tout le pays n'était qu'un vaste jardin couvert de récoltes et d'arbres fruitiers. Mais, au commencement du dernier siècle, il fut envahi par le roi du Dahomey, qui le dévasta complétement et en fit presque un désert.

Le royaume de *Dahomey*, aujourd'hui maître de la côte, s'étend dans les terres jusqu'à une distance de près de cent lieues. Le système du gouvernement y est le même que dans l'Aschanti; peut-être est-il encore plus exécrable. La férocité des tyrans de ce pays dépasse toute croyance. Le gouverneur anglais, Dalzel, trouva le chemin de la cabane du roi semé de crânes humains, et les murs ornés de mâchoires qui y

étaient comme incrustées : des crânes forment le pavé de sa chambre à coucher. Le roi marche en cérémonie sur les têtes sanglantes des princes vaincus ou des ministres disgraciés. A la fête des tributs, où tous ses sujets apportent leurs dons, on sacrifie une foule de victimes humaines, dont les têtes sont plantées sur des pieux, tandis que les cadavres sont suspendus aux murailles, où on les laisse pourrir. Le sang de ces victimes est présenté au roi qui y trempe le bout d'un doigt, et le lèche ensuite. On mêle le sang humain à l'argile pour construire des temples en l'honneur des monarques défunts. Les veuves royales se tuent les unes les autres, jusqu'à ce que le nouveau souverain mette un terme au massacre. Le peuple, au milieu d'une fête joyeuse, applaudit à ces scènes d'horreur, déchire avec joie les malheureuses victimes, mais s'abstient pourtant de dévorer leur chair. Le nombre des épouses du roi s'élève à plusieurs milliers, et toutes les femmes de ses domaines sont à sa disposition. Sa garde se compose de plusieurs milliers de jeunes filles armées de fusils et de flèches. Ces amazones déploient dans toutes les circonstances un courage indomptable, mais aussi une férocité révoltante : elles constituent la plus grande force de son armée, et ont été les principaux agents des conquêtes du Dahomey.

La ville de *Ouidah*, plus communément appelée *Grioui*, peut être considérée comme le port de Dahomey. Une route d'environ 40 lieues conduit par *Favies* et *Toro* à *Abomey*, la capitale. Grioui est situé dans un endroit fertile et bien cultivé. Adams estime sa population à 7,000 âmes. *Ardrah* est plus considérable encore et plus florissante ; le même observateur lui donne 10,000 habitants. Elle est située à 10 lieues dans les terres sur une longue lagune qui est parallèle à la mer et communique avec elle à son extrémité orientale par la rivière de Lagos. Les habitants d'Ardrah se distinguent par leur industrie : ils fabriquent des tissus de coton mélangés de soie, du savon, de la vannerie, de la poterie et travaillent le fer avec habileté. Leur marché est le mieux approvisionné de toute la côte ; on y voit tous les produits de l'Europe, des Indes et de l'intérieur de l'Afrique qui sont recherchés dans le pays. Malgré sa proximité du Dahomey, le pays d'Ardrah paraît avoir un gouvernement républicain. On y remarque un grand nombre de Mahométans qui sont venus s'y établir, et ont apporté avec eux l'art de l'équitation et l'usage du lait, deux choses que les nègres ignorent en général. *Sa-*

dagry, capitale d'un petit royaume du même nom, est, au rapport de Lander, une ville assez grande et assez peuplée. A l'embouchure du Lagos, se trouve aussi un petit royaume qui prend le nom du fleuve ; sa capitale, appelée *Lagos* par les Européens et *Aouani* par les naturels, est bâtie sur une île basse, fort sujette aux inondations ; elle a 5,000 habitants, qui font un commerce assez actif. Le roitelet qui gouverne ce petit État prend tous les airs des plus puissants despotes africains. Ses courtisans ne peuvent s'approcher de lui qu'en rampant sur le sol. Les habitants sont superstitieux et cruels; dans le but de se rendre favorable la déesse des pluies, ils lui sacrifient une jeune fille, en l'empalant vivante avec des raffinements de cruauté épouvantables.

La côte qui de là s'étend à l'est a été appelée *côte de Benin*, du nom du principal royaume que l'on y rencontre. Elle a plus de 80 lieues de longueur. Ce qui la caractérise, c'est une succession de larges canaux que l'on sait aujourd'hui être les branches du Niger, qui, comme le Nil, a formé à son embouchure un vaste delta. Les branches principales s'unissent fréquemment entre elles par des rameaux secondaires. Grâce aux faciles communications qu'elles offrent au commerce, les habitants sont devenus les plus actifs commerçants de toute l'Afrique occidentale : ils s'enrichissaient naguère par le trafic des esclaves; mais depuis que la traite est supprimée, au moins de droit, sinon absolument de fait, l'huile de palme constitue le principal objet de leurs exportations. Ils recueillent, dans les lagunes que présente la côte, une immense quantité de sel, qu'ils transportent dans l'intérieur de l'Afrique. Malheureusement les eaux qui convertissent en marais cette intéressante contrée et les épaisses forêts qui la couvrent en font un lieu pestilentiel pour les Européens.

La ville de *Benin*, capitale du royaume de ce nom, est située sur le fleuve également nommé Benir, mais qui n'est que le bras oriental du delta du Niger. C'est la plus grande cité de l'Afrique occidentale, sa population doit dépasser 20,000 âmes. Le vaste palais du roi, hors de la ville, est fermé de murailles : on y trouve d'assez jolis appartements et même de belles galeries soutenues par des piliers de bois. Le marché de la ville n'excite pas l'appétit des Européens : on y étale de la chair de chien, des singes rôtis, des chauve-souris, des rats et des lézards; mais on y trouve aussi des fruits délicieux et toutes sortes de marchandises.

Gatto, ville assez importante située sur la même rivière, à 20 lieues au-dessous de Benin, est le port de cette dernière : elle est accessible pour les navires de 60 tonneaux.

Le roi de Benin n'est pas seulement absolu comme celui de Dahomey, il est encore fétiche, ou dieu, aux yeux de ses sujets. Il est censé vivre sans nourriture ; s'il meurt en apparence, c'est pour ressusciter sous une autre forme. Les sacrifices humains font partie du culte expiatoire qu'on rend au mauvais principe. Les victimes, immolées au bruit des chants épouvantables du peuple entier, montrent une stupide indifférence : ce sont pour la plupart des prisonniers de guerre. A la fête des coraux, le roi et tous les grands trempent leurs colliers de corail dans le sang humain, en priant les dieux de ne jamais les priver de cette marque de leur haute dignité.

Le royaume d'*Ouari* ou *Awéri* comprend les pays plats et marécageux au sud de Benin, où coulent diverses rivières, probablement des branches du Niger. La capitale, qui a le même nom, est bâtie dans une île. Le roi jouit d'un pouvoir absolu.

Lorsqu'on a doublé le cap *Formose* et passé devant plusieurs canaux qui font partie du delta nigritique, l'on arrive à celui que les Portugais avaient appelé rivière de *Nun*. Comme ce bras est dans la direction même du fleuve et que c'est par lui que Lander est entré dans l'Atlantique, on s'accorde à le regarder comme le bras principal, quoiqu'il y en ait de plus considérables ; mais sa navigation est gênée par une barre dangereuse située à son embouchure. Après lui vient le large bras appelé *Bonny* ou *Rio San-Domingo*. Sur les bords opposés et un peu au-dessus de son embouchure, s'élèvent les deux villes de *Bonny* et de *Nouveau-Kalabar*, entourées de marais pestilentiels. Les habitants font le commerce du sel et de l'huile de palme. La première de ces villes était naguère un grand marché pour les esclaves ; les marchands remontaient avec leurs canots jusqu'à Eboe, qui était l'entrepôt central des esclaves amenés dans l'Afrique centrale. Le petit tyran qui règne à Bonny n'est pas moins orgueilleux et féroce que ses confrères en royauté de la côte.

Après Bonny, on rencontre la rivière appelée *Vieux-Kalabar* ou *Bongo*. C'est le plus large des bras du Niger. Les gros navires peuvent le remonter jusqu'à une distance de 24 lieues. Les autres points de la côte de Guinée n'offrent rien qui mérite de nous arrêter longtemps. On voit d'a-

bord la rivière de *Camarones* ou de *Jamour*, qui est très-large à son embouchure. Elle a un bon port et fournit de bonne eau. On y trouve de la cire, de l'ivoire et des rafraîchissements à bon marché. La rivière de *San-Benito* est à 40 lieues plus au midi : on aperçoit du rivage des montagnes fort élevées, qui sont à 12 ou 15 lieues dans les terres. Le cap *Saint-Jean* est à 15 lieues au sud de son embouchure. Le cap d'*Esteiras* ou *Das Serras* forme avec ce dernier une baie au milieu de laquelle est l'île de *Corisco*, dont les habitants sont redoutés des navigateurs. Au sud du cap d'Esteiras, on rencontre l'embouchure du *Gabon*, fleuve qui donne son nom à la côte jusqu'au cap *Lopez*. Le Gabon est nommé dans le pays *Pongo*; il n'est qu'à 10 lieues de l'équateur. Les approches en sont très-difficiles, à cause des courants rapides qui règnent dans ces parages. Toute cette côte, depuis le delta du Niger, est couverte de forêts. Les nations qui l'habitent sont très-peu connues. Sur le fleuve de *Camarones*, il existe un peuple et une ville de même nom qui font un commerce considérable en morfil et en huile de palme. Au fond de ce territoire s'étend le royaume de *Biafra*; plus au midi, on trouve le territoire des *Calbongos*, partagé en plusieurs petits États. Il paraît que le gouvernement et les mœurs de ces tribus sont à peu près les mêmes que chez les peuples des côtes dites des Esclaves et de Benin.

On remarque dans le golfe de Benin quelques îles que nous ne pouvons passer sous silence. L'île *Fernando-Po* est une belle île, de 15 lieues de long sur 3 de large, qui naguère était habitée par une population de bandits, composée d'esclaves et de criminels de la côte voisine. Son aspect montagneux et pittoresque fit présumer aux Anglais qu'elle devait jouir d'une grande salubrité : en conséquence, ils y fondèrent un établissement en 1827; mais leurs espérances ont été déçues. L'*île du Prince* n'a que 4 lieues de longueur et 2 de largeur; elle est haute, fertile et assez salubre, elle renferme un millier d'habitants. *Saint-Thomas* est longue de 12 lieues et large de 7, a une population de 20,000 individus, la plupart nègres ou mulâtres; sa prodigieuse fertilité fait passer sur les inconvénients de son climat. *Panoasan* ou *Chaves*, ville de 3,000 habitants, en est le chef-lieu. Cette île, ainsi que celle du Prince, appartient au Portugal. Saint-Thomas est commandée par un gouverneur mulâtre et administrée par un conseil de douze indigènes. Tout y respire le plaisir et la mollesse. Les esclaves ne connaissent pas les

maux de la servitude et travaillent à peine deux ou trois jours par semaine. Des prêtres noirs desservent les églises ou chapelles, disséminées au nombre de 8 à 9 dans l'île. La plupart sont d'une grossière ignorance et vivent très-peu régulièrement. Quelques capucins blancs ou mulâtres, fixés dans un petit couvent, n'ont pas des mœurs plus rigides. Des évêques, que la cour de Lisbonne avait résolu d'y envoyer à plusieurs reprises pour rétablir la discipline, moururent tous en peu de jours. La jolie petite île d'*Anno-Bon*, qui a 7 à 8 lieues de circonférence, est habitée par des noirs indigènes. Ces trois îles se trouvent sur une ligne qui, en partant du *Rio-Kalabar*, se dirige au sud-ouest.

Il nous reste à parcourir cette partie de l'Afrique occidentale qui s'étend depuis le cap Lopez jusqu'au cap Frio. Elle est communément désignée dans le commerce sous le nom générique de *Côte d'Angola*; mais les géographes lui donnent en général celui de *Guinée Méridionale*. Il semble plus naturel de donner à cette région le nom de *Congo*, qui est celui d'un royaume qui l'a jadis embrassée presque en totalité, et dont la langue paraît être la souche de tous les idiomes qu'on y parle.

Près du cap Lopez, on remarque d'abord les embouchures de l'*Avongo*, qui vient d'un lac situé à peu près à 250 lieues de la côte, et qui présente, au moment où il descend du plateau des montagnes dans la région maritime, une grande chute dont les indigènes font une description pompeuse. Depuis ce cap jusqu'à la baie de *Sainte-Catherine*, où il y a un port de ce nom rarement visité, la côte, peu connue, paraît basse et couverte d'arbres. Les naturels sont misérables et passent pour traîtres; leur chef reconnaît la souveraineté du Loango. A l'embouchure de la grande rivière de *Banna* est la baie de *Mayomba*, où il se fait quelque commerce. Les habitants sont doux, hospitaliers et plus intelligents que ceux des autres lieux de la côte ; ils procurent la majeure partie de l'ivoire qu'on traite dans les ports du voisinage ; ils savent travailler le cuivre, et connaissent le gommier. Leurs chefs relèvent du Loango.

Le royaume de *Loango* a environ 50 lieues marines du nord au sud et 60 de l'ouest à l'est; mais, avec ses dépendances, il renferme tout au plus 600,000 âmes, tant la traite a épuisé la population. La côte, autour de la baie de Loango, présente des montagnes rouges assez escarpées et couvertes de palmiers. La capitale, appelée *Boual*, ou plus communé-

ment *Banza-Loango*, est située à une forte lieue de la côte, dans une grande plaine très-fertile. Elle renferme 15,000 habitants fort industrieux. On y fait commerce de belles étoffes de feuillage fabriquées dans la ville, d'ivoire, de cuivre, de bois de teinture, et de provisions de tout genre. Les naturels, par politique, au moyen du poison qu'ils savent parfaitement administrer, ont donné à leur territoire une réputation d'insalubrité qui a toujours ôté aux Européens l'idée de s'y fixer ou seulement de coucher à terre.

Un fait digne de l'attention des voyageurs, c'est qu'il existe, selon Oldendorp, dans le Loango, des juifs noirs qui vivent épars dans le pays. Ils sont méprisés des nègres, qui dédaignent même de manger avec eux; ils s'occupent de commerce, et célèbrent le sabbat si rigoureusement qu'ils observent ce jour-là un silence absolu. Ils ont un cimetière particulier et très-éloigné des habitations. Les tombeaux sont construits en maçonnerie, et ornés d'inscriptions hébraïques qui excitent le rire des nègres. Si le fait était incontestable, l'hypothèse la plus vraisemblable sur la présence des juifs dans un pays aussi éloigné serait celle de Sprengel, qui les regarde comme des descendants de juifs portugais qui, après avoir quitté leur patrie, n'ont plus craint de professer publiquement la foi de leurs pères.

Le royaume de *Cacongo*, nommé plus communément par les noirs *Malembé*, d'après son principal port, abonde en fruits, légumes, cabris, cochons, gibier et poisson. Le roi dîne seul en public, entouré d'une suite nombreuse; mais, dès qu'il s'apprête à boire du vin de palme, tout le monde est tenu de se jeter à terre, de crainte qu'il ne mourût, si quelqu'un de ses sujets le voyait boire. *Kinguelé*, la capitale, à environ 30 lieues de la côte, se compose de plusieurs milliers de huttes. *Malembé* ou *Malemba* est plus importante par sa population, son port et son commerce; mais elle est insalubre pour les Européens.

La baie de *Cabinde*, située à cinq lieues au sud de Malemba, donne souvent son nom au royaume de *N'Goyo*, autrement *Engoyo*. C'est un très-bon port, surnommé le Paradis de la côte, et l'endroit le plus riant de tous les environs. La mer y est constamment belle, et le débarquement très-facile. Le pays, en général, est délicieux et de la plus grande fertilité. La capitale, *Cabinde*, est à deux jours dans l'intérieur des terres. Parmi les esclaves que jadis on amenait au marché de Cabinde, on

distinguait surtout ceux qui appartenaient à la tribu des *Mondongonès*. Ces nègres sont fort beaux, mais ils ont la coutume de s'inciser la figure pour y faire de larges cicatrices; leurs dents sont rendues pointues à l'aide de la lime. Il se déchirent encore la poitrine en dessins symétriques, font gonfler les chairs avant de les cicatriser, de manière qu'elles surmontent les bords de la blessure, et forment une broderie dont ils se montrent très-vains. Les femmes surtout se déchirent impitoyablement la gorge, pour cette prétendue beauté. Elles ont encore la manie de s'inciser le ventre de trois larges blessures, et de faire renfler les chairs, de manière à former transversalement trois gros boudins sur cette partie. Elles ne cessent de redéchirer et de cicatriser la blessure jusqu'à ce qu'elle ait atteint la grosseur désirée. Beaucoup de noirs, principalement parmi les Mondongonès, sont circoncis; mais ils ne paraissent y attacher aucune idée religieuse.

En traversant le *Zaïre* ou *Coango*, on entre dans le royaume de *Congo*, qui est borné au sud par la rivière *Danda*, par les déserts sablonneux et les hautes montagnes d'Angola. Le territoire du Congo est d'une grande fertilité, et produit deux récoltes dans l'année : l'une en avril, l'autre en décembre. Les Portugais sont parvenus à soumettre ce royaume à leur suzeraineté. Afin de familiariser les nègres avec les formes de la civilisation européenne, il n'ont rien imaginé de mieux que de faire adopter aux grands, en place de l'ancien nom de *Mani* ou seigneur, les titres de ducs, comtes et marquis, et de diviser le royaume en six provinces, *Sogno*, *Pemba*, *Batta*, *Pango*, *Bamba* et *Sandi*. Ces provinces ont chacune un *banza*, ou résidence de premier chef. La capitale, appelée *San-Salvador* par les Portugais, forme, avec sa banlieue, un district particulier soumis immédiatement au roi. Elle est située bien avant dans l'intérieur, sur une haute montagne, et sa position est vantée comme l'une des plus salubres de l'Afrique. Elle a des rues larges, et plusieurs belles places symétriques plantées de palmiers dont la verdure contraste agréablement avec la blancheur des maisons peintes à la chaux. Le sommet de la montagne est couronné d'un fort construit par les Portugais, et qui renferme aujourd'hui le palais royal avec ses dépendances. On voit encore dans la ville quelques restes des premières églises qu'ils y bâtirent. Maintenant, les Européens, dont on porte le nombre à 40,000, se trouvent dispersés dans tout le pays.

La province de *Sogno*, entre le Zaïre, l'Ambris et la mer, a un sol sablonneux et aride, mais excellent pour les palmiers, et de riches salines à la côte. Les habitants, selon Grandpré, sont hargneux, traîtres et lâches; ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils sont mal disposés pour tous les blancs. *Bamba*, également sur la côte entre les rivieres Ambris et Loz, est une des plus grandes et des plus fertiles provinces du royaume. Elle a des salines abondantes et des pêcheries de cauris. Ses montagnes, riches en métaux, se prolongent jusqu'en Angola. La province de *Pemba*, située au centre de l'empire, est fertilisée par les rivières de Lelunda, Kaï et Ambris. *Batta*, à l'est de la précédente et au nord des Montagnes-Brûlées, est fort étendue. On assure que les habitants, appelés communément *Mosombi*, grâce à leur bonté et à leur douceur naturelles, ont aisément adopté le christianisme. Néanmoins et peut-être à cause de ces sentiments, ils sont presque continuellement en guerre avec les païens du voisinage, notamment avec les redoutables *Jaggas* ou *Giagos*. Aussi, leur gouverneur a-t-il seul la permission d'entretenir quelques fusiliers pris parmi les naturels, tandis que tous les autres chefs de province sont obligés d'employer des soldats portugais. La province de *Sandi*, au nord-est de *San-Salvador*, est un pays bien arrosé et riche en métaux, surtout en fer. Les montagnes situées au nord de Zaïre, près de la grande cascade, renferment du cuivre jaune qu'on vend à Loanda. La province de *Pango*, bornée à l'ouest par le Batta, à l'est par la rivière Barbeli, et au nord par le Sandi, n'offre rien d'intéressant. Outre ces six provinces, on en nomme encore d'autres plus ou moins considérables, mais en grande partie incultes, désertes et occupées par des nations sauvages, qui mènent une vie errante au sein des forêts ou dans des montagnes inaccessibles.

Le territoire d'*Ovando*, sur les confins d'Angola, dépendait autrefois du roi de Congo; mais les chefs se sont soustraits à l'autorité de leur souverain, pour se mettre sous la protection des Portugais, qui leur donnent le titre de duc.

Le royaume de *Dongo*, d'*Angola* ou *N'Gola*, chez les géographes, est borné au nord par la rivière de Danda, au sud par le Benguela et à l'est par le Mattemba. C'est un pays très-montueux et peu cultivé. Depuis le mois de mai jusqu'à la fin d'octobre, il n'y tombe point de pluie. Les montagnes, arides et pierreuses, manquent de sources, et l'eau fraîche est

partout très-rare. L'idée de construire des citernes passe l'esprit des naturels; les plus prévoyants se bornent à creuser, avec le tronc de l'aliconda, des auges dans lesquelles ils conservent l'eau de pluie. N'ayant pu les convertir au christianisme, les Portugais se sont contentés de les enrôler pour le service militaire. Les garnisons de la majeure partie de leurs forts sont formés d'Angolais, qu'ils se gardent néanmoins d'instruire dans l'usage des armes à feu. Le sel, la cire et le miel sont les principales productions du pays.

En arrivant du nord sur la côte d'Angola, on rencontre d'abord la ville de *Loanda-San-Paolo*, chef-lieu des établissements portugais dans l'Afrique occidentale. Située au fond d'un golfe, à l'embouchure du *Zenza* ou *Bengo*, elle possède un bon port, défendu par des batteries et une garnison de malfaiteurs. La ville est en partie sur le bord de la mer, en partie sur une éminence qui domine la plage. Des brises de mer régulières adoucissent les chaleurs de l'été. Sa population est estimée à environ 7,000 individus, dont un dixième de blancs. Les nègres esclaves forment la principale richesse des habitants; un seul en a quelquefois plus de 100 à son service. Comme presque tous savent un métier, ils travaillent au profit de leurs maîtres. Les citoyens opulents ont bâti sur les rives du Bengo, du Coanza et du Dodda de belles maisons de campagne, qui diversifient les sites dans une circonférence de 40 lieues. L'*île de Loanda* abrite le port et fournit de bonne eau à la ville. Cette place paraît être le siége d'un commerce assez actif, mais la jalousie soupçonneuse des Portugais en fait un mystère. On prétend, d'après des données assez positives, que Loanda communique par terre avec Mozambique, au moyen de caravanes qui côtoient le fleuve Zambèze. Les diverses provinces qui dépendent d'Angola, telles que le *Soumbi*, le *Dembo* et le *Galoungo*, ne possèdent qu'une population peu nombreuse. Cette dernière province renferme le mont *Muria*, le plus haut sommet mesuré de toute cette côte : il a 5,200 pieds.

Le *Benguela*, quoique soumis également au joug des Portugais, a conservé le titre de royaume et quelques priviléges insignifiants. Il s'étend depuis le Coanza jusqu'au cap Negro. L'intérieur, montueux et âpre, recèle une quantité prodigieuse d'éléphants, de rhinocéros, de zèbres et d'antilopes. Les bœufs et les moutons y sont fort gros; mais les sécheresses, les bêtes féroces et les incursions des Giagos en ont

considérablement diminué le nombre. L'établissement portugais de *San-Felipe de Benguela*, sur la rivière de ce nom, dans une position très-malsaine, est défendu par une garnison de 200 déportés. Il ne renferme que des maisons construites en terre et en paille. Sa population ne dépasse pas 2,000 âmes, presque tous noirs, soit libres, soit esclaves.

La province de *Quissama* est l'une des plus importantes du royaume. Elle est située à l'embouchure du *Coanza*, fleuve rapide et profond que les vaisseaux peuvent remonter pendant 40 lieues, et qui fourmille d'hippopotames. La province de *Lubolo*, sur les confins de Quissama, est fertile en palmiers. Celle de *Rimba* produit beaucoup de graines et a de bonnes pêcheries. *Scela*, à l'ouest de Rimba, est un pays montueux et bien arrosé, riche en pâturages et en fer excellent. Les provinces de *haut* et *bas Bemba* abondent en bêtes à cornes, tant privées que sauvages. La rivière de *Latano*, appelée aussi *Guavoro* ou *Rio-San-Francisco*, qui les traverse, fourmille de poissons, d'hippopotames et de crocodiles. Les *Bambis* parlent un idiome particulier et très-difficile. Des peaux d'animaux et de serpents, percées d'un trou pour y passer la tête, leur servent de vêtements. La province de *Tamba* a un territoire uni, coupé de rivières et de marécages, et celle d'*Oacco* est formée de collines et de riantes vallées.

Le royaume de *Mattemba* s'enfonce entre les limites du Congo et du Benguela : à l'est, il présente de hautes montagnes et des forêts épaisses. Les chefs de ce pays, jadis tributaires du Congo, sont aujourd'hui indépendants. Les bords et les îles du Zaïre et du Coanza sont presque les seuls endroits cultivés. Les naturels sont peu industrieux. Ils ne savent pas travailler le fer qu'ils trouvent dans leur territoire.

Telles sont les contrées connues et en quelque sorte civilisées de la partie méridionale de l'Afrique occidentale. Maintenant disons quelques mots des peuples qui l'habitent. Les nègres du Congo paraissent inférieurs en intelligence à beaucoup d'autres races africaines. Leurs mœurs, leurs habitudes, leur manière de vivre sont si près de l'animalité, qu'il n'y a pas de quoi s'étonner s'ils ont eux-mêmes regardé les singes comme appartenant à leur race. Leur ineptie est telle, qu'on n'a jamais pu leur faire comprendre l'usage du moulin. Ils ne sont habiles ni à la pêche ni à la chasse. Ils manquent complétement de courage ; suivant Grandpré, une armée de 200 hommes est très-considérable et

rès-rare. Ces êtres dégradés, mais pétris d'orgueil, sont de tous les maîtres les plus barbares et les plus capricieux : leurs esclaves ne les approchent qu'à genoux. Tous admirent, comme les plus grands monarques du globe, leurs rois, fiers de la prérogative de chausser des bottes lorsqu'ils en ont, et souvent encore ridiculement affublés de quelques débris d'uniformes européens qui couvrent mal leur dégoûtante nudité. La polygamie la plus effrénée règne au Congo, et toute l'influence de la religion chrétienne s'est bornée à faire défendre les unions incestueuses. Entouré d'une nombreuse postérité, le Congue ne montre aucun attachement à ses enfants. L'ivrognerie, une musique bruyante, des danses grossières et le sommeil, voilà ses jouissances. Les travaux utiles sont délégués aux femmes et à de nombreux esclaves.

Parmi les usages bizarres du pays, nous ferons remarquer celui qui prescrit aux hommes de se mettre au lit lorsque leurs femmes viennent d'accoucher. Le mari reçoit ainsi les félicitations de ses parents et amis sur l'accroissement de sa famille. Il reste au lit tant que les visites durent, et même, par paresse, quelques jours après. Pour qu'il n'y meure pas de faim, la femme le nourrit et le soigne pendant cette ridicule comédie. Du reste, cette singulière coutume n'est pas uniquement propre au Congo. Les anciens en attestent l'existence chez les Corses, chez les Cantabres et chez les peuples du Pont-Euxin ; et les modernes l'ont observée dans le Béarn, dans la Tartarie, dans les Indes et dans une grande partie de l'Amérique.

La cour du roi de Congo est une mauvaise copie de l'ancienne cour de Lisbonne. Le monarque, assis sur un trône à l'européenne, est servi par des comtes et des marquis noirs, dont le costume étale des ornements grossièrement imités de ceux d'Europe. Tous les rois des provinces situées entre le cap Lopez et le Zaïre rendent hommage au roi de Loango et lui paient un tribut en femmes. Ils exercent d'ailleurs un pouvoir despotique ; ils disposent de la vie et de la liberté de tous les sujets, qu'ils taxent suivant leur bon plaisir. Le trône est partout héréditaire, à l'exception du royaume de Loango, où tous les princes-nés des divers États dépendants peuvent aspirer au suprême pouvoir, selon le choix du corps électoral, composé des principaux officiers de la couronne. Pour être prince-né, il faut être issu d'une princesse ; c'est la mère qui anoblit et non le père, qu'on n'est jamais sûr de connaître.

Aussi les princesses ont le pouvoir de prendre pour mari qui elles veulent et de le répudier à volonté, pour appeler un autre à l'honneur de leur couche. Les princes font de même, mais leurs enfants n'ont pas de qualité, s'ils ne sont pas nés d'une princesse, et ils peuvent être vendus par leurs frères ou sœurs, si ceux-ci possèdent cet avantage. Le mari d'une princesse est prince tout le temps qu'il vit avec elle, et il conserve toujours son rang si elle meurt dans cet intervalle. Lorsqu'un prince s'unit à une princesse, les époux perdent la faculté de divorcer. Les princes jouissent en général de grandes prérogatives; toutefois ils ne peuvent remplir aucune charge dans le gouvernement.

Les superstitions indigènes des Congues sont trop variées pour pouvoir être indiquées ici. Ils croient à quelques divinités qu'ils nomment *Zambi* : ils ont des images de ces divinités qu'ils appellent des *moskisso*, et qu'ils conservent dans des temples; mais les objets de leur culte habituel sont diverses espèces de *fétiches*. Les prêtres s'appellent *gangas*; eur chef, nommé *Chitomé*, est censé posséder une autorité divine; il reçoit en sacrifice les prémices des fruits et en entretient constamment un feu sacré dans sa demeure inviolable. Devient-il malade, on lui choisit un successeur, qui aussitôt l'assomme d'un coup de massue, afin de l'empêcher de mourir de mort naturelle, ce qui serait d'un sinistre augure. Bien d'autres pontifes subalternes exploitent la crédulité des nègres : l'un guérit toutes les maladies, l'autre commande aux vents et à la pluie; celui-ci sait ensorceler les eaux, et celui-là prétend conserver la récolte. Les *N'Quits* sont membres d'une confrérie sacrée qui, dans les profondeurs des forêts, célèbrent d'affreux mystères, mêlés de danses lascives. Enfin une espèce de magiciens, nommés les *atombala*, prétendent savoir ressusciter les morts.

Les missions chrétiennes ont lutté avec peu de succès contre ces superstitions grossières. Il y eut un temps où les apôtres de la foi s'applaudissaient de compter tous les princes de la Guinée Méridionale, et notamment ceux du Congo, parmi leurs ouailles, et d'en rassembler également les sujets autour du signe de la croix. En effet, les nègres, naturellement imitateurs, se conforment aisément à l'exemple de leurs chefs. Ils embrassent la religion que ceux-ci leur ordonnent de suivre; mais ils l'abandonnent dès que le prince, aussi inconstant que son peuple, retourne à son ancien culte. Cependant il est très-vraisemblable

que les rapports des missionnaires ont toujours été religieusement exagérés. Un voyageur moderne, Grandpré, assure positivement que les habitants du Congo n'ont en aucune manière répondu au zèle que les Portugais ont montré pour leur conversion. Suivant lui, ces noirs, naturellement traîtres et lâches, ne se sont fait connaître que par l'empoisonnement et l'assassinat des missionnaires. Un prêtre français, dit cet auteur, remplissait son ministère avec ardeur ; mais le tableau de la vie éternelle, quelque brillant qu'il essayât de le rendre, ne séduisait point les Congos. Le séjour du Paradis leur paraissait d'autant plus insipide qu'on ne leur promettait pas d'y boire de l'eau-de-vie. Ils s'en plaignaient beaucoup et auraient préféré le voyage de France, d'où leur venait cette précieuse liqueur ; aussi le missionnaire ne faisait point de prosélytes. Enfin l'un d'eux, vaincu par les instances du prêtre, consentit à entrer en composition, et promit d'aller en paradis, en demandant combien cela lui vaudrait de marchandises. « Mais aucune, lui répondit le prêtre. — Entendons-nous, répliqua le noir, je te demande combien de marchandises tu me donneras pour le voyage que tu me proposes. » Le missionnaire lui réitéra avec onction sa réponse négative, en l'accompagnant de tout ce qui pouvait séduire le nègre. L'autre lui répondit en mauvais français : « Haben qui ça. Toi croire, moi va courir pour rien la ? baille marchandises. » Le missionnaire insista au moins pour le baptême, mais il n'en put obtenir d'autre réponse que « baille marchandise, baille l'eau-de-vie. »

Quand on considère l'abrutissement de ce peuple, on est étonné de trouver que la langue du Congo, dont celles de Loango et d'Angola paraissent des dialectes, se distingue par des formes grammaticales très-riches et très-compliquées. Les divers articles ajoutés à la fin du substantif dont ils déterminent le sens, la formation régulière des mots dérivés, les nombreuses modifications que subissent les pronoms, la grande variété des modes et des temps que présentent les verbes, et par lesquels s'expriment tous les rapports de personne et de localité, le nombre étonnant des verbes dérivatifs, l'abondance des voyelles sonores, l'absence de consonnes dures, et la douceur de la prononciation tout fait de cette langue d'un peuple barbare une des plus belles de l'univers.

Nous aurions maintenant à parler de divers Etats situés à l'est du

Congo, qui appartiennent à l'intérieur de l'Afrique trans-équatoriale. Mais cette vaste région est complétement inconnue, car nous ne possédons à leur sujet que des renseignements fournis par des nègres esclaves amenés de l'intérieur, ou des relations de voyages extrêmement suspectes. Parmi les Etats plus ou moins puissants que mentionnent ces relations, nous nommerons les royaumes de *Bihé*, de *Holo-ho*, de *Cancobella*, de *Ho*, de *Humé*, de *Cassange*, de *Bomba*, de *Mikoko* ou *Angiko*, et des *Molouas*.

Le royaume d'*Anziko* est, dit-on, riche en métaux et en bois de sandal. A en croire de vieilles relations, les habitants seraient plus barbares encore que les nations noires dont nous avons parlé jusqu'à présent. Les Anzikois, a-t-on prétendu, livrent leurs prisonniers invalides aux bouchers, qui en étalent la chair dans les marchés publics. Quelquefois même les naturels, dégoûtés de la vie, s'offrent eux-mêmes à la boucherie. Ces assertions paraissent, à bon droit, plus que douteuses aux yeux d'une critique éclairée. Faut-il ajouter plus de confiance aux renseignements qui suivent? Les Anzikos, dit-on encore, sont courageux, intrépides, et manient l'arc et la hache d'armes avec beaucoup de dextérité. Ils montrent beaucoup de loyauté dans les transactions. Ils fabriquent de belles étoffes avec des feuilles de palmier et d'autres matières, et font un commerce assez actif en ivoire et en esclaves, en retour desquels ils prennent des cauris, du sel, des soieries, des toiles, des verroteries, et autres produits de l'industrie européenne. Les femmes sont vêtues de la tête jusqu'aux pieds; les grands portent des robes de soie ou des habits de drap; les gens du peuple ont la partie supérieure du corps nue et les cheveux nattés.

La situation de cet Etat n'est pas déterminée d'une manière satisfaisante. Dapper place *Monsol*, la capitale, à 300 lieues de la côte, et rend le pays limitrophe du *Gingiro*, royaume voisin de l'Abyssinie. Pigafetta fait couler dans l'Anziko une rivière nommée *Umbre*, qui se jette dans le Congo. Douville donne à ce royaume le nom de *Sala*, et dit que le roi porte le nom de *Mikoko*.

Ce même voyageur, parlant du royaume des *Molouas* qui occuperait presque le centre de l'Afrique trans-équatoriale, prétend que la souveraineté du roi des Molonas est reconnue même par des peuples qui habitent le long de la côte orientale. Suivant lui, ce royaume offre la sin-

gularité d'avoir deux capitales distinctes : *Yanvo*, où réside le roi, et *Tandi-Avoua* dite aussi *Agattou-Yanvo* (la ville des femmes), où réside la reine. Ce voyageur accorde 43,000 habitants à la première de ces villes. Ses maisons sont bâties en briques cuites au soleil; il y a des places publiques, de grandes prisons, deux forteresses carrées construites en briques. Le palais du roi est vaste, mais n'a qu'un rez-de-chaussée. Le sérail est aussi très-grand, et contient environ 700 femmes qui partagent la couche royale. *Tandi-Avoua* a aussi des places publiques, une forteresse et un vaste palais où réside la reine; mais Douville ne porte sa population qu'à 16,000 âmes. On comprend que tous ces renseignements ont besoin d'être vérifiés.

Pour compléter le parcours de la côte de l'Afrique occidentale, il nous faut encore jeter un coup d'œil sur cette longue région qui s'étend depuis le cap Frio jusqu'à la rivière *Fisch*. Toute cette plage a été visitée en détail par deux expéditions anglaises, chargées d'y choisir un lieu de déportation. On y trouva pas un seul endroit qui offrît quelque espoir à la culture, et qui ne parût pas trop affreux, même pour des criminels. L'eau potable y est très-rare; les rivières n'ont à l'embouchure que de l'eau saumâtre; on ne voit que par-ci, par-là quelque trace de verdure.

Derrière cette côte inhospitalière erre, dit-on, la tribu nomade des *Cimbebas*, d'où le pays a reçu des géographes le nom de *Cimbébasie*. On nomme encore une autre tribu, appelée les *Macasses* ou *Makosses*. L'existence même des Cimbebas repose sur des témoignages équivoques. Voici ce qu'on rapporte au sujet des Makosses. Leur pays a une trentaine de lieues d'étendue. Le bétail à cornes forme la richesse de ces nomades; les semences douces d'une plante qui s'élève rapidement à dix ou douze pieds de haut leur servent à faire une espèce de gâteau; une autre graine leur fournit une boisson enivrante. Les Makosses paraissent jouir d'une sorte d'aisance; ceux qui ont deux à trois mille bestiaux ne passent pas pour être riches. Ils punissent très-sévèrement le vol, et dans leur extérieur règne une assez grande décence. Tout porte à croire que cette tribu appartient à la grande nation des Cafres dont nous allons parler.

CHAPITRE DIXIÈME.

AFRIQUE AUSTRALE OU MÉRIDIONALE.

SECT. 1re. — *Tableau général de cette région.*

La région qui forme la partie méridionale du continent africain, présente un caractère particulier et bien tranché. Les premiers traits physiques que nous ayons à considérer sont les grandes chaînes de montagnes qui la traversent. Ces chaînes sont au nombre de trois. La première, appelée *Lange-Kloof*, est séparée de la mer par une plaine qui a de huit à vingt-quatre lieues de largeur ; c'est dans la partie occidentale que cette plaine a sa plus grande largeur. La seconde chaîne, nommée *Zwaarte-Berg* ou *Montagnes-Noires*, s'élève à peu près à autant de distance de la première que celle-ci de la mer. Les Montagnes-Noires sont beaucoup plus hautes et plus escarpées que celles de Lange-Kloof. elles présentent souvent une double ou même triple rangée de montagnes. Plus au nord, à une distance de trente-deux à quarante lieues, court la troisième chaîne, appelée *Nieuweldts-Gebirgte* : c'est la chaîne la plus élevée de l'Afrique méridionale. Un grand nombre de ces sommets sont couverts de neiges pendant plusieurs mois de l'année : cette circonstance a fait donner le nom de *Sneuwberg*, ou *Montagnes-Neigeuses*, à la partie orientale de cette chaîne où se trouvent les pics les plus élevés : ces derniers n'ont pas moins de 10,000 pieds de hauteur. La plaine, qui est baignée par la mer, est très-fertile, bien arrosée et couverte d'une brillante végétation : le climat y est doux et agréable. Les plaines qui s'étendent entre les chaînes que nous avons nommées constituent des plateaux élevés, dépourvus de toute eau courante, qui sont connus sous la dénomination spéciale de *Karrous*.

Ces Karrous ne sont pas des déserts absolument stériles, ainsi que l'ont dit des voyageurs peu exacts. Le sol de ces régions est une couche

d'argile et de sable coloré en jaune d'ocre par des particules ferrugineuses ; à un ou deux pieds de profondeur, on trouve le roc solide dont cette couche paraît être une décomposition. Dans la saison sèche, les rayons du soleil réduisent ce sol à la dureté d'une brique ; les mésembryanthèmes et les autres plantes grasses conservent seules un reste de verdure ; les racines des *gorteria*, les *aster*, les *berkheya*, ainsi que les oignons de lis, armés d'une enveloppe presque ligneuse, vivent sous cette croûte brûlée. Nourries par la pluie, dans les saisons humides, ces racines se gonflent sous terre ; les jeunes pousses se développant tout à coup et toutes à la fois, couvrent en un instant la plaine, naguère si aride, d'une verdure éclatante ; bientôt les calices des lis, et les couronnes des mésembryanthèmes étalent partout leurs couleurs brillantes et remplissent l'air des parfums les plus délicieux. Alors, les antilopes et les autruches descendent en foule des montagnes voisines. Les colons y amènent de toutes parts leurs troupeaux, qui, dans ces riches pâturages, prennent des forces nouvelles. Point de dispute sur la jouissance de ces prairies naturelles ; elles sont assez vastes pour que tout le monde s'y trouve à l'aise. La vie du Karrou est, pour les colons du Cap, l'image du siècle d'or. De légers travaux en interrompent seuls l'uniformité, et la rendent très-lucrative. Mais la magnificence de ces plateaux ne dure qu'un mois, à moins que des pluies tardives n'y viennent prolonger la vie végétale. La longueur croissante du jour, au mois d'août, donne aux rayons solaires une puissance destructive ; les plantes sont desséchées, le sol s'endurcit, le désert reparaît, et les hommes et les animaux abandonnent ces lieux désormais inhabitables. Le *Grand-Karrou* comprend presque tout le plateau qui existe entre les chaînes appelées Zwaarte-Berg et Nieuweldts-Gebirgte ; on lui donne envion 120 lieues de longueur et 40 de largeur. Cependant, au pied de la partie de la chaîne qui a reçu le nom de Sneuwberg, on trouve une assez grande étendue de pays qui est bien arrosée et qui renferme de magnifiques pâturages.

Au delà, c'est-à-dire au nord de la troisième chaîne, le sol est pendant un certain espace complétement aride et stérile ; mais, peu à peu, il change de nature, et enfin il présente de vastes plaines couvertes de prairies qu'occupent les Betjouanas avec leurs immenses troupeaux. Plus on avance vers l'équateur, au moins autant que l'ont constaté les

explorations faites jusqu'à présent dans cette direction, le pays devient toujours plus fertile ; cependant, il existe vers l'ouest un désert d'une très-grande étendue. La côte orientale, quoique entrecoupée de plusieurs chaînes dont la direction a été jusqu'ici peu étudiée, présente également de vastes plaines propres aux pâturages, et qui sont habitées par diverses tribus de race cafre.

Les principaux cours d'eau de l'Afrique méridionale sont le *Fisch* ou *Poisson*, et le *Gariep* ou *Orange* : tous deux coulent également de l'est à l'ouest. Le cours entier et les sources du premier ne sont pas exactement connus. Quant au fleuve Orange, il est formé par la réunion de deux branches qui prennent naissance dans la chaîne voisine de la côte orientale. La septentrionale porte le nom de fleuve Jaune, et la méridionale celui de fleuve Noir. Après leur réunion, le fleuve poursuit sa marche à l'ouest en traversant le pays des Hottentots, et va se jeter, après un cours d'environ 500 lieues, dans l'Océan Atlantique, par une seule embouchure. Vers le milieu de son cours, il forme une chute de 400 pieds de hauteur et de 1,500 de largeur. L'Atlantique reçoit encore l'*Olifant* ou l'*Eléphant*, rivière qui prend sa source au mont Winterhock. Quelques autres rivières, qui descendent du nord au sud, sortent des flancs latéraux des dernières terrasses du plateau, pour se jeter dans l'Océan Austral ; aussi leur cours est-il peu considérable. Telles sont le *Gaurits*, le *Camtoos*, le *Zonduos* ou *Dimanche*, le *Grand-Poisson* ou *Groote-Visch*, et le *Keissi*. Le Grand-Poisson, bien que le plus important de tous ces fleuves, n'a pas plus de 80 lieues de cours. Le *Lorenzo-Marquez* et le *Mafamo*, qui coulent de l'ouest à l'est, et se déchargent dans la baie de *Lagoa*, sont les deux rivières les plus considérables que l'Afrique australe envoie à l'Océan Indien.

L'Afrique méridionale n'est pas tout à fait dénuée de richesses minérales. La pierre calcaire manque ; des minerais de fer ont été rencontrés en bien des endroits, mais on n'en a encore tiré aucun parti. Dès 1685, on connaissait les mines de cuivre faiblement exploitées par les Hottentots-Damaras, et qui ont donné leur nom aux Montagnes de Cuivre. Les sources de pétrole ne sont pas rares. On vient de découvrir une mine de houille dans le territoire de Port-Natal. Il y a, dans l'intérieur de la colonie, différentes eaux minérales ; mais les plus renommées sont celles vulgairement appelées les *Bains-Chauds*, qui se trou-

vent pres des Montagnes-Noires, à trente lieues de la ville du Cap. On y a fait construire un bâtiment spacieux pour ceux qui veulent prendre les bains : il est divisé en deux parties, l'une destinée aux blancs, et l'autre aux nègres.

La région dont nous venons d'examiner le sol jouit d'une température des plus douces, puisque le thermomètre ne s'élève presque jamais au-dessus de 37 degrés centigrades; mais les vents produisent ici des effets désagréables. Rien ne peut garantir des sables qu'entraîne le vent du sud-est, et qui pénètrent dans les appartements les plus clos, dans les malles les mieux fermées. Alors on ne peut prudemment sortir qu'avec des espèces de lunettes qui mettent les yeux à l'abri de tout danger. L'approche de ces vents est annoncée par la montagne de la Table, dont le sommet se couvre alors d'un nuage que le vulgaire appelle le Manteau du Diable. Rien n'est plus remarquable que la certitude des présages météorologiques fournis par cette montagne. Disons en passant qu'elle doit son nom au plateau que présente son sommet, qui a 3,500 pieds de longueur de l'est à l'ouest, mais dont la largeur variable n'excède nulle part 1,600 pieds. Ce plateau est élevé de 3,500 pieds au-dessus du niveau de la mer.

L'enthousiasme des botanistes exalté par la multitude des plantes nouvelles, remarquables soit par leur éclat, soit par leur élégance, que présente l'Afrique australe a peint la végétation de cette région avec les couleurs les plus brillantes. C'est, en effet, de ce pays que sont venues les plus magnifiques plantes qui ornent nos jardins et nos serres. La classe des plantes bulbeuses peut être regardée comme un des caractères particuliers de la flore du Cap; nulle part elles ne sont en telle abondance, si diverses et si éclatantes. Rien n'égale l'élégance des innombrables espèces de bruyères (on en a compté plus de 500) que l'on foule sous ses pieds. Plus de 200 espèces de protéacées offrent leurs fleurs magnifiques et singulières à l'admiration de l'homme le moins curieux. La protée à feuilles argentées, qui atteint la taille d'un arbre de moyenne grandeur, donne aux bosquets du pays un éclat métallique. Les mésembryanthèmes sont plus multipliées encore; le catalogue des espèces dépasse 300. Ces plantes, qui appartiennent presque exclusivement à la flore de cette région, sont merveilleusement propres à fixer les sables mouvants, et, durant les mois de sécheresse, sont presque les seules qui survivent

dans les karrous, à la mort rapide de tous les autres végétaux. Les stapélies, dont les feuilles charnues contiennent un liquide rafraîchissant, croissent en abondance dans les sables brûlants de la côte occidentale. Les euphorbiacées sont aussi en grand nombre; on remarque surtout l'euphorbe meloforme, l'euphorbe tête-de-Méduse, et le bizarre *tamus elephantopus*, appelé dans le pays *pain des Hottentots*. Le bulbe de cette espèce croît à la surface du sol, et atteint parfois un volume énorme, c'est-à-dire trois pieds de hauteur et autant de diamètre. Les protubérances anguleuses que présente sa surface lui donnent un aspect assez semblable à celui d'une écaille de tortue. L'intérieur consiste en une substance charnue qui, cuite sous la cendre chaude, offre de l'analogie avec l'igname des Indes-Orientales. Les iridées comptent une foule d'espèces magnifiques dans l'Afrique australe. La tribu des aloës n'a pas moins de 170 espèces; la famille des orchidées offre des genres aussi merveilleux que dans l'Amérique tropicale; les composées sont extrêmement répandues, surtout les asters, les gnaphaliums et les xéranthèmes. Nommons encore, parmi les familles botaniques le plus largement représentées dans la flore africaine méridionale, les restiacées, les borraginées, les ombellifères, les géraniacées, les polygalées, et enfin les légumineuses. Dans cette dernière, les genres qui dominent sont les indigotiers et les acacias. Les espèces appelées *acacia vrai* et *acacia du Cap* donnent en abondance une gomme limpide et excellente, qui pourrait devenir une source de richesses pour les indigènes, si on leur apprenait qu'ils pourront toujours se procurer du tabac en échange de ce produit. Les deux rives du fleuve Orange sont couvertes d'acacias sur une étendue de plus de 300 lieues. L'acacia du Cap se distingue par ses fortes épines, qui ont de deux à quatre pouces de longueur. L'espèce particulière qui forme la nourriture favorite de la girafe abonde dans le pays des Beljouanas. Le territoire qui avoisine la baie d'Algoa offre encore au botaniste des végétaux particuliers : nous nous contenterons de citer l'*arctopus echinatus*, plante renommée pour ses vertus anti-syphilitiques; le *myrica quercifolia*, dont les baies sont enveloppées d'une croûte de cire qui se détache, quand on les fait bouillir dans l'eau, et se précipite par le refroidissement; enfin, le *zamia cycadifolia*, nommé *arbre à pain des Hottentots*, parce que ce peuple mange la moelle farineuse du tronc, et même la racine de cet arbre.

Comme on le voit, les richesses végétales de l'Afrique australe sont plus intéressantes sous le rapport de la science, que sous celui de l'industrie et de la satisfaction des besoins de l'homme. Par exemple, les bois de construction et de chauffage manquent généralement : on dit cependant qu'il existe de magnifiques forêts de chênes auprès de False-Bay. Il paraît aussi qu'il existe, dans la partie orientale de la colonie, de belles forêts dont les espèces de bois n'ont pas été bien examinées Les arbres fruitiers et les plantes succulentes ont été apportés de l'Europe et de l'Asie. On y voit réunis le châtaigner, le pommier, le cerisier, avec le figuier, l'amandier, l'abricotier, l'oranger, le bananier, le framboisier, et autres arbres de la zône torride. Les fruits de l'Europe septentrionale, tels que les cerises et les pommes, ont un peu dégénéré; mais les figues, les abricots, les oranges, etc., y sont délicieux. Les légumes viennent très-beaux; on possède tous ceux d'Europe ; le blé, l'orge, l'avoine se cultivent avec succès; le riz n'y vient point. Le lin donne deux récoltes par an, le chanvre prospère également. La culture du thé, essayée par les Hollandais, promettait de beaux résultats; mais les Anglais l'ont interdite dans la crainte de nuire à leur commerce avec la Chine.

La colonie du Cap est la région du continent africain où la vigne réussit le mieux. Les plants, apportés primitivement de Madère, produisent un vin capiteux. Ceux venus du midi de la France ont prospéré, et les vins de Frontignan et de Lunel qu'on tire du Cap, sont presque égaux à ceux que donnent les vignobles français de ce nom. Enfin, le fameux Constance, qui tire son origine des plants apportés de Schiraz en Perse, a un bouquet que l'on ne trouve à aucun de nos vins.

Ici, comme partout, les animaux féroces se sont retirés devant l'homme civilisé. Les lions ne se montrent que vers la rivière de Dimanche, et encore rarement : mais les déserts, même voisins du Cap, retentissent du mugissement des loups et des hyènes. Le chacal du Cap et le chat-tigre sont communs. La mangouste et la gerboise sont répandues partout. Les nombreuses espèces d'antilopes sont poursuivies par les bêtes féroces et par les chasseurs. La plus belle de toutes, appelée *spring-bok* et, par les naturalistes, *antilope pygarga*, est si commune vers la rivière du Poisson, qu'on en voit quelquefois des troupes de 2,000 individus. Dans les forêts de l'intérieur se promènent plusieurs espèces

de singes de la tribu des babouins. On doit remarquer parmi les animaux de ces contrées *l'orycterope*, ou fourmilier du Cap, nommé par les Hollandais cochon de terre. Les zèbres et les couaggas, moins grands et moins robustes que ceux-ci, sont devenus fort rares dans la colonie. Les éléphants ont également fui devant les Européens; le rhinocéros bicorne se montre encore moins, et la girafe paisible cherche des déserts plus reculés. Les buffles sauvages sont chassés par les Hottentots et les Cafres, dont les troupeaux se composent en grande partie de buffles apprivoisés, de moutons de Barbarie et de chèvres. Sparmann reconnut le premier une espèce particulière dans le bœuf ou buffle du Cap, qu'il nomma *bos caferi* : il se distingue par la petitesse de sa tête, la grandeur de ses cornes et son naturel féroce. Le sanglier de ces contrées et de tout l'intérieur de l'Afrique australe, est le phascochère ou *sus æthiopicus* de Linné. Les chevaux sont assez rares dans la colonie. Les races que l'on y trouve ont été importées de l'Europe, de l'Amérique du Sud, et même de la Perse. Cette dernière a été conservée assez pure dans les districts du nord de la colonie : sans être d'une beauté extraordinaire, ces chevaux sont de haute taille, forts, et supportent bien la fatigue; leurs sabots deviennent si durs qu'il est inutile de les ferrer.

L'étude des oiseaux, des poissons, des insectes et autres animaux d'ordre inférieur que possède l'Afrique méridionale, offre encore un vaste champ aux naturalistes, quoiqu'un grand nombre d'espèces ait déjà été l'objet d'explorations suivies. L'autruche ne se trouve que dans les déserts de l'intérieur. Les oiseaux de proie sont nombreux. Parmi les espèces d'oiseaux remarquables par l'éclat de leur plumage ou la singularité de leurs mœurs, nous citerons seulement le coucou indicateur (*indicators parmannii*), et la loxie sociale (*loxia socia*). Le premier de ces oiseaux se nourrit d'abeilles et de miel, et a l'instinct de prendre l'homme pour collaborateur dans ses chasses continuelles. Les loxies vivent en nombreuses sociétés : elles unissent leurs nids sous un toit commun, et forment ainsi une sorte de cité. On compte quelquefois jusqu'à 800 et 1000 nids de cette espèce groupés sous le même abri. Ces villages ornithologiques ont plusieurs entrées où aboutissent des rues régulières, de chaque côté desquelles se trouve une rangée de nids séparés l'un de l'autre par un intervalle d'environ deux pouces. Ces constructions deviennent parfois si nombreuses et si lourdes, qu'elles déter-

minent la chute de l'arbre qui les porte. Cette région partage, avec le reste de l'Afrique, l'inconvénient d'être exposée à l'invasion des sauterelles; le vent du sud chasse ces hôtes destructeurs.

SECT. 2e. — *Description topographique de l'Afrique australe.*

Tout le monde sait que ce fut un navigateur portugais, Barthélemy Diaz, qui, le premier, en 1486, atteignit l'extrémité méridionale de l'Afrique. Il la nomma le *Cap des Tourmentes*; mais le génie du roi Jean II lui imposa le nom de *Cap de Bonne-Espérance*. Bientôt après, en 1497, Vasco de Gama doubla ce cap fameux, et visita une partie de la côte de Cafrerie, qu'il appela *Côte de Natal*, parce qu'il la découvrit le jour de Noël. Cependant, les Portugais qui rêvaient alors les richesses et la conquête de l'Inde, dédaignèrent ce coin de l'Afrique, où il ne se trouvait que des peuples sauvages et point d'or; mais, lorsque les Hollandais commencèrent à leur tour à dominer dans l'Océan indien, ils comprirent toute l'importance politique, maritime et commerciale de ce point. En conséquence, ils y envoyèrent des colons européens, et fondèrent la ville du Cap en 1652. Après la conquête de la Hollande par les armées révolutionnaires de la France, l'Angleterre, au mois de septembre 1795, s'empara de la colonie du Cap. Le traité de paix d'Amiens la rendit pour quelques jours à la Hollande ; mais, en janvier 1805, la Grande-Bretagne s'en rendit de nouveau maîtresse, et, à la conclusion de la paix générale, le congrès de Vienne lui en conserva la possession.

La population blanche de la colonie se compose principalement de Hollandais et d'Anglais. Les premiers en bien plus grand nombre que les seconds. Les colons hollandais, presque tous pasteurs ou chasseurs, occupent généralement des fermes isolées, où ils vivent dans un état tout à fait patriarcal. Ils sont vulgairement connus sous le nom de *Boers* ou paysans. Les hommes sont d'une taille gigantesque ; les femmes ont le teint le plus frais et les formes les plus majestueuses. Celles-ci, jusqu'à l'âge de 20 à 25 ans, restent charmantes : des yeux bleus, des cheveux d'un châtain clair, un teint de rose et leur extrême propreté, voilà des charmes qui font oublier leur mise peu élégante ; après cet âge, elles perdent ordinairement leur légèreté ; un embonpoint épais

remplace la
leurs maris,
taient aupar
la colonie es
dans les exe
seurs, ils pa
même la pi
et du genie
de grâces, n
Les Angl
chez eux : n
et de ses h
française ; c
s'être réfug
émigrèrent
Ils n'ont co
toutes chos
Différente
races europ
tannique s'é
nements, c
est princip
second est
est divisé e
La capita
l'isthme d'
autre baie,
immédiate
s'élèvent d
du-Lion. C
sûr ; les va
avril ; ils
l'abri des
lorsque, d
ce désavan
qui s'expli

remplace la finesse de leur taille ; elles deviennent alors très-dignes de leurs maris, dont le flegme, l'air gauche et la démarche lourde contrastaient auparavant avec leur délicatesse. L'éducation des Hollandais de la colonie est fort négligée ; ils sont peu instruits, mais ils excellent tous dans les exercices du corps. Quoique très-bons écuyers et adroits chasseurs, ils passent les trois quarts de leur vie à fumer, et s'endorment même la pipe à la bouche ; ils boivent continuellement du thé, du café et du genièvre. Leur hospitalité envers le voyageur est dépourvue de grâces, mais elle est en général cordiale et rarement intéressée.

Les Anglais qui habitent la colonie sont en Afrique ce qu'ils sont chez eux : nul peuple ne se dépouille plus difficilement de sa morgue et de ses habitudes. On y rencontre encore des individus d'origine française ; ce sont des descendants de protestants français, qui, après s'être réfugiés en Hollande, après la révocation de l'édit de Nantes, émigrèrent au Cap. Ils peuplent un petit canton appelé le *Coin Français*. Ils n'ont conservé que quelques noms français défigurés, et ont, en toutes choses, adopté les usages hollandais.

Différentes causes de mésintelligence étant survenues entre les deux races européennes, les Anglais et les Hollandais, le gouvernement britannique s'est vu obligé, en 1847, de partager la colonie en deux gouvernements, celui du Cap et celui d'*Huitenhagen*. Le territoire du premier est principalement occupé par les colons d'origine anglaise ; celui du second est habité surtout par les Boers. Chacun de ces gouvernements est divisé en districts.

La capitale de la colonie porte le nom de *Cap*. Elle est située près de l'isthme d'une péninsule formée par la *baie de la Table* à l'ouest, et une autre baie, nommée *False-Bay*, à l'est. La ville est bâtie sur la première, immédiatement au pied de la montagne de la Table ; de chaque côté s'élèvent deux autres montagnes appelées le Mont-du-Diable et la Tête-du-Lion. Quoique profonde, la baie de la Table est un mouillage peu sûr ; les vaisseaux n'y viennent que depuis septembre jusqu'à la mi-avril ; ils relâchent le reste de l'année à la baie False, où ils sont à l'abri des vents du nord ouest. Celle-ci devient à son tour dangereuse, lorsque, dans la saison opposée, les vents soufflent du sud-est. Malgré ce désavantage, le Cap est un des ports les plus fréquentés du globe ; ce qui s'explique aisément, quand on considère sa position et les facilités

qu'y trouvent les navires pour s'y ravitailler. La ville est bien bâtie; dependant les édifices publics ont peu d'apparence. La population est d'environ 30,000 âmes.

Les autres villes de la colonie sont en général fort peu intéressantes, par l'agriculture est la principale occupation des habitants. Il suffit de les nommer. *Constance* et *Simon's Town*, dans le voisinage du Cap, doivent leur importance, la première aux vignobles renommés qui l'entourent, et la seconde à ses chantiers. *Stellenbosch*, *Zwellendam*, *Graaf-Reynet*, *Huitenhagen*, *Gnadenthal* et *Graham's Town* sont après ces dernières, les villes ou plutôt les villages les plus considérables de la colonie.

Les indigènes de l'Afrique australe habitent les vastes districts qui s'étendent à l'est et au nord du territoire qui constitue la colonie proprement dite. Ils appartiennent à deux familles, la famille Hottentote et la famille Cafre. Cependant, nous y distinguerons quatre races, à cause des différences qui se remarquent entre les Boschismans et les Hottentots, ainsi qu'entre les Betjouanas et les Cafres proprement dits.

Les *Hottentots*, habitants originaires de toute cette région, sont une race distincte à la fois des Nègres et des Cafres. Une couleur brune foncée ou d'un jaune brun leur couvre tout le corps; leur tête est petite; leur visage, fort large d'en haut, finit en pointe; ils ont les pommettes très-proéminentes, les yeux en dedans, le nez plat, les lèvres épaisses, les dents très-blanches, la main et le pied petits en comparaison du reste du corps; ils sont droits, bien faits, d'une grande taille; leurs cheveux, de couleur noire, sont frisés ou laineux; ils n'ont presque point de barbe. Les femmes ont réellement la difformité connue sous le nom de tablier. Quelques-uns de ces traits les rapprochent plus de la race mongole que d'aucune nation africaine connue. La langue hottentote, malheureusement peu étudiée, nous a présenté quelques synonymies très-remarquables avec le petit nombre de mots mongols et kalmouks que nous avons eus sous les yeux. Déjà Barrow, qui de même que Grandpré, avait remarqué les yeux chinois ou mongols des Hottentots, y a vu sur-le-champ une colonie de la Chine; mais cette induction nous semble prématurée.

Les Hottentots sont divisés en plusieurs tribus. Les *Damaras* demeurent le plus au nord; leur pays commence au delà des monts de Cuivre, et s'étend jusqu'à la contrée des Makosses. Les *Grands Namaquas* ont re-

monté les bords de l'Orange, en se dirigeant au nord-est. On remarque sur leur territoire le village de *Pella*, ainsi que les missions de *Kommagas* et de *Steinkopf*. Les *Petits Namaquas* demeurent au sud du même fleuve. Les *Kabobiquas* et les *Geissiquas* paraissent être des branches des *Namaquas*. Les *Koranas* ou *Kora-Hottentots* occupent une contrée centrale très-étendue et riche en pâturages. Moins sales que les autres tribus, ils montrent dans leurs constructions, dans leur habillement, quelque tendance à la civilisation. On trouve dans leur pays plusieurs villages fondés par des missionnaires, tels que *Hardcastle*, *Konnah*, *Campbell*, et même une ville de 3,000 habitants, appelée *Griqua* ou *Klarwater*. Un vaste karrou protége leur indépendance contre les Européens. Au sud-est, sur les limites orientales de la colonie, demeurent les *Gonaquas* ou *Channaquas*, tribu distinguée par des traits plus beaux et un esprit plus étendu. Beaucoup d'autres tribus, nommées avec soin par les observateurs, ont disparu à mesure que la colonie envahissait leurs cantons. Les descendants de ces tribus éteintes, vivent parmi les colons dans une sorte de servage, quoiqu'ils ne puissent être vendus.

Couvert d'une peau de mouton, inondé de graisse mêlée d'une couleur noire ou rouge, armé d'une courte massue, le Hottentot sauvage erre, en chantant et en dansant, au milieu des troupeaux qui forment toute sa richesse. Les mœurs primitives se sont modifiées par la proximité des Européens. Ainsi, selon Kolbe, jadis tous les Hottentots privaient leurs enfants d'un testicule ; mais aujourd'hui cet usage ne paraît subsister que parmi les Koranas et les Boschismans.

Cet auteur les accuse de manger les insectes dégoûtants dont leur chevelure est peuplée ; mais il paraît du moins certain qu'ils dévorent avec délices un insecte semblable, qui habite entre les crins des chevaux et entre les poils des bœufs. L'usage le plus bizarre, dont le premier historien des Hottentots ait fait mention, c'est la cérémonie dans laquelle un magicien ou jongleur sanctifie l'union des nouveaux époux, en les aspergeant de son urine : les observateurs modernes en avouent la réalité ; c'est par la même opération que les hommes faits initient à leur compagnie l'adolescent parvenu à sa dix-huitième année. Le tempérament des Hottentots les éloigne de la polygamie ; ils ont en horreur l'inceste et l'adultère. La veuve qui veut se remarier est obligée de se faire couper une phalange d'un doigt.

Les *Boschismans*, qui, chez les Koranas, portent le nom indigène de *Saabs*, paraissent une branche très-anciennement séparée des Hottentots. Ils occupent les vallées les plus inaccessibles des deux chaînes appelées Sneuwberg et Nieuweldt-Gebirge, ainsi que les contrées désolées qui s'étendent de là jusqu'au fleuve Orange. Les Saabs se trouvent incontestablement au dernier point de dégradation où l'espèce humaine puisse descendre : un regard farouche, incertain et sinistre, des traits confus, mous et insidieux, un embarras visible dans toute leur manière d'être et d'agir, annoncent la dépravation de leur âme. Leur excessive maigreur fait singulièrement ressortir dans leur figure les caractères propres à la race hottentote. La couleur naturelle jaunâtre de leur peau n'est reconnaissable qu'au-dessous des yeux, où les larmes, provoquées par la fumée du feu autour duquel ils aiment à se blottir, enlèvent quelquefois l'enduit épais de suif et de cendres qui recouvre leur corps entier. Pourtant, comparés avec leurs femmes, les hommes peuvent, en quelque sorte, passer pour beaux : celles-ci font vraiment horreur. Des seins flasques, pendants et allongés, un dos creux, rentrant et décharné comme le reste du corps, en contraste avec des fesses gonflées et très-éminentes, où, de même que chez les brebis d'Afrique, toute la graisse du corps paraît s'être concentrée ; voilà une femme Boschismane. Munis d'un arc, de flèches, d'un bonnet et d'un ceinturon, de sandales de cuir, d'une toison de mouton, d'une calebasse pour porter de l'eau, de deux ou trois nattes d'herbe, qui, étendues sur des bâtons, forment leurs tentes, ces êtres dégradés traînent l'existence la plus déplorable, en rôdant seuls ou par petites bandes dans ces déserts arides. Ils y vivent ordinairement de racines, de baies, d'œufs de fourmis, de larves, de sauterelles, de souris, de crapauds, de lézards et du rebut de la chasse des colons.

Tantôt mendiants, tantôt voleurs et brigands, toujours lâches et cruels, sans domicile fixe, sans gouvernement, sans forme sociale, et vivant au jour le jour, ils ont fait échouer, jusqu'à présent, toutes les tentatives pour adoucir leurs mœurs brutales ; aussi la haine des peuplades voisines s'appesantissait sur eux, longtemps avant l'arrivée des Européens. Ceux-ci, loin de leur donner régulièrement la chasse, comme on l'a gratuitement supposé, accueillent au contraire ceux d'entre les Saabs qui circulent près des confins de la colonie, et leur

font volontiers des largesses en bestiaux, volailles, tabac, eau-de-vie en corail, pour les engager à la paix. Récemment encore, les colons septentrionaux s'étaient cotisés pour distribuer à une seule troupe de Saabs 30 pièces de gros bétail, et 1,600 brebis. En peu de temps il n'en restait plus trace, grâce au concours des hordes éloignées, qui accoururent pour partager le festin, et ne désemparèrent que lorsque tout fut mangé. Ce sont les tribus même des Hottentots les plus civilisés, et surtout les Cafres, qui leur font sans relâche une guerre à mort; la vue seule d'un Boschisman les met en fureur. Les Saabs sont le seul peuple de l'Afrique australe qui se serve de fleches empoisonnées; c'est avec cette arme qu'ils guettent les passants dans les karrous, en se cachant derrière des roches ferrugineuses, d'avec lesquelles on les distingue difficilement. Souvent, après avoir reçu l'espèce de tribut qu'on est forcé de leur payer, ils viennent la nuit aux habitations dont ils ont reconnu les approches, enlèvent le bétail, et se sauvent avec la plus grande rapidité dans leurs montagnes inaccessibles. S'il leur arrive d'être atteints dans leur fuite, ils n'abandonnent leur butin qu'après avoir tué ou estropié tous les bestiaux dérobés; quelquefois même ils se contentent de massacrer tout ce qui se trouve dans le parc, chevaux, bœufs, moutons, chiens et berger, sans en tirer le moindre profit. On dirait que la vue du sang et l'odeur des cadavres leur procurent des émotions agréables.

Le langage des Hottentots se fait remarquer, d'après Lichtenstein, par une multitude de sons rapides, âpres, glapissants, poussés du fond de la poitrine avec de fortes aspirations, et modifiés dans la bouche par un claquement singulier de la langue. Les diphthongues *eou*, *aao* et *ouou* y prédominent, et la phrase se termine fréquemment par la finale *ing*, prononcée d'une voix chantante. Dans ce claquement de langue, il y a surtout trois nuances de force progressive. La construction particulière des organes de cette race facilite beaucoup la formation, d'ailleurs très-difficile, de ces sons. L'enveloppe osseuse du palais, chez eux, est en général plus étroite, plus courte, et à proportion moins cintrée dans la partie postérieure, que chez les peuples d'Europe et d'Asie. La langue de toutes les tribus hottentotes, y compris celle des Boschismans, est une; c'est un fait aujourd'hui prouvé par les singularités qu'elles ont de commun, et par la ressemblance d'une grande quantité de mots. Ce-

pendant l'idiome des Boschismans présente des différences bien plus tranchantes qu'on n'en remarque entre les divers dialectes des Hottentots, et même assez fortes pour que les deux peuplades ne puissent communiquer que par signes.

Les *Cafres* occupent la côte qui s'étend à l'est de la colonie jusqu'à la baie de Lagoa. Le nom sous lequel ils sont aujourd'hui connus, leur a été imposé par les Arabes musulmans de la côte orientale de l'Afrique; il veut dire *infidèle* (Kair); les Portugais ont emprunté aux Arabes cette dénomination primitivement injurieuse qui, depuis lors, a été universellement employée.

Les Cafres ont en général la stature haute, la tête belle, les formes régulières, la taille svelte, les bras nerveux, tous les membres parfaitement développés, le port noble, la démarche ferme et assurée. La couleur de leur peau est un gris noirâtre ou de fer nouvellement forgé, qui ne déplaît qu'au premier abord; mais, pour renchérir sur la nature, ils se peignent le visage et le corps, en se frottant d'une couleur rouge délayée dans l'eau, à laquelle les femmes ajoutent souvent le suc de quelque plante odoriférante. Afin de mieux fixer cet enduit, on le recouvre, lorsqu'il est séché, d'une couche de graisse qui l'attache intimement à la peau, et rend celle-ci plus souple. Le rouge, en général, est la couleur favorite des Cafres. Leurs cheveux sont noirs, courts, laineux, rudes au toucher, et réunis en mèches éparses. Il est rare de voir un Cafre avec une barbe pleine; ordinairement, le menton seul est semé de petits flocons; il en est de même des autres parties du corps. Ils sont tous circoncis, quoiqu'ils semblent n'attacher à cette opération aucune idée religieuse. Les femmes, beaucoup plus petites, atteignent rarement la hauteur d'une Européenne bien faite; mais, à la différence de la taille près, elles sont aussi bien dessinées que les hommes. Tous les membres d'une jeune Cafre ont ce contour arrondi et gracieux que nous admirons dans les antiques. Leur gorge élastique a les plus belles formes; le contentement, la gaieté, se peignent sur leur physionomie. Les deux sexes ont la peau unie et parfaitement saine. Le phénomène découvert d'abord chez les Hottentotes existe de même chez les femmes Cafres; seulement le prolongement des nymphes y est beaucoup moindre. Du reste, grâce à leur manière de vivre simple et naturelle, on voit peu de Cafres contrefaits ou difformes. De nombreux troupeaux de vaches leur

fournissent, en abondance, le laitage, qui fait leur principale nourriture. Ils le mangent toujours caillé et le conservent dans des paniers de jonc d'un travail admirable. Leurs autres aliments sont la viande, le millet, le maïs et les melons d'eau. L'eau est leur unique boisson; ce n'est que rarement qu'ils préparent une boisson enivrante avec de la farine de millet fermentée. Tous aiment passionnément le tabac.

Les Cafres sont très-actifs. Ils ont un goût particulier pour les longs voyages, qu'ils entreprennent souvent sans autre motif que d'aller voir leurs amis, ou même uniquement pour occuper leurs loisirs. Après une course de 30 à 40 lieues, achevée en aussi peu de temps qu'il est possible, ils ne donnent aucune marque de lassitude extraordinaire, et une légère récompense suffit pour les engager encore à danser.

Leurs habits sont faits de peaux de mouton, qu'ils préparent avec beaucoup d'art et qui descendent jusqu'au gras de la jambe. Des anneaux d'ivoire, qu'ils portent au bras gauche, sont leur principal luxe. Toutes les femmes ont le dos, les bras et le milieu de la poitrine sillonnés de lignes parallèles. Ces incisions, dans leur opinion, servent à relever la beauté. Il règne beaucoup d'ordre dans les ménages. La pluralité des femmes est permise; mais il n'y a que les gens aisés qui en prennent deux et rarement davantage. Les femmes, en général, sont très-fécondes. L'habitation de chaque famille consiste en une cabane de forme circulaire et très-basse; sa construction est l'ouvrage de la mère et de ses filles. Le bétail tient lieu de tout au Cafre; il est, pour ainsi dire, l'unique objet de ses pensées et de ses affections. Quelquefois le beuglement particulier d'une vache a quelque chose de si flatteur pour son oreille, qu'il n'a pas de repos qu'il n'en ait fait l'acquisition, et que, pour l'avoir, il la paie beaucoup au-dessus de sa valeur. Aussi le chien le mieux dressé n'obéit pas plus ponctuellement à son maître, que les bêtes à cornes n'obéissent, chez les Cafres, à la voix de leur conducteur. Un coup de sifflet arrête soudain un nombreux troupeau de bœufs; un autre coup de sifflet suffit pour les remettre en mouvement.

La culture des terres fournit aux Cafres une partie de leur subsistance : les femmes sont chargées de cette besogne. A l'âge de 12 ans, les enfants des deux sexes reçoivent une sorte d'éducation auprès du chef de la horde. On les partage en bandes qui se relèvent à mesure que le service l'exige. Les garçons sont chargés de la garde des troupeaux, en

même temps que les officiers publics les exercent à lancer le javelot et à manier la massue. Les filles apprennent, sous les yeux des femmes du chef, à faire des habits, à préparer les aliments, à s'acquitter de tous les travaux de la hutte et du jardin. Les enfants traitent leurs parents avec beaucoup d'égards, et leur montrent pendant toute la vie une soumission respectueuse. Les femmes ne prennent régulièrement aucune part aux délibérations qui ont pour objet les intérêts généraux de la horde ; mais, en temps de guerre, lorsqu'on craint pour la vie des ambassadeurs, on députe des femmes pour transmettre les propositions à la horde ennemie ; on est sûr qu'il ne leur sera fait aucun mal.

Un sentiment universel de bienveillance unit tous les Cafres, et chaque individu considère le tort fait à un autre comme s'il était fait à lui-même ; ils s'entre-aident dans le besoin avec un dévouement sans bornes. Quoique très-intéressés, ils mettent la plus grande bonne foi dans leur commerce. L'hospitalité est à leurs yeux un devoir sacré. Tout étranger est accueilli et fêté ; on va jusqu'à lui donner une compagne pour la nuit. Loin d'être une nation belliqueuse, les Cafres ont un penchant décidé pour la tranquillité de la vie pastorale ; ils ne balancent cependant pas à prendre les armes quand il s'agit de défendre ou de faire valoir certains droits réels ou imaginaires. Leurs armes sont la hassagaie, le bouclier et la massue, qu'ils manient avec une dextérité surprenante.

Avant de commencer les hostilités, l'agresseur envoie à son adversaire des hérauts d'armes portant devant eux une queue de lion qui indique leur qualité et la nature du message dont ils sont porteurs. Lorsque l'armée de celui qui a déclaré la guerre est arrivée à proximité du camp ennemi, elle fait halte et envoie de nouveau des hérauts pour l'avertir de son approche. Si celui-ci n'a pas encore rassemblé toutes ses forces, il en informe son adversaire, qui est obligé d'attendre que l'autre ait complété son monde et soit prêt à combattre. Ce n'est qu'à leurs voisins du nord-ouest, les Boschismans, qu'ils font une guerre perpétuelle ; ils traitent ces brigands comme des bêtes féroces, les suivent à la piste pour découvrir leurs repaires, et massacrent impitoyablement ceux qui tombent entre leurs mains, sans distinction d'âge ni de sexe.

Très-passionnés pour la chasse, ils y vont par troupes nombreuses ; les filles nubiles et les femmes assistent même quelquefois à ces parties qui durent jusqu'à deux ou trois mois. La chasse au lion est la plus dan-

gereuse, celle à l'éléphant est la plus pénible. Le divertissement qu'ils affectionnent le plus est une danse uniforme, raide et bizarre. Le seul instrument de musique que l'on ait vu chez eux consiste en une baguette sur laquelle est tendue une corde de boyau.

Chaque horde Cafre a ordinairement son chef héréditaire appelé *Inkoussie*. Lorsque plusieurs hordes se trouvent rassemblées dans un même canton, elles ont à leur tête un chef suprême, considéré comme le souverain du canton. Les chefs exercent un pouvoir absolu ; mais en cas d'injustice ou d'usurpation, le conseil fait des remontrances au nom du peuple. Le droit du plus fort ne règne pas chez les Cafres ; il n'est permis à personne d'être son propre juge, le cas excepté où un homme surprend sa femme en adultère. Malheureusement, l'exemple de la corruption européenne exerce déjà une influence funeste sur les mœurs de ce peuple pasteur. L'arrogance des colons, les fraudes commises dans le trafic, l'abus de la force ont amené des guerres désastreuses entre eux et les Cafres, guerres qui ont laissé un ressentiment profond et funeste ; cependant, rien de plus facile que de traiter avec ces peuples, en invoquant leur équité et en usant avec eux de loyauté.

Les Cafres sont partagés en plusieurs tribus distinctes. Les plus voisins de la colonie, les *Koussas*, occupent le pays situé entre les deux rivières appelées Grand-Poisson et Keyssi. Ils ont souvent des démêlés avec les Boers, qui les provoquent par leurs empiétements perpétuels. A l'est des Koussas, se trouvent les *Tamboukis*, dont le véritable nom, suivant un voyageur récent, est *Ma-Thimbas*. Ils paraissent plus industrieux que les précédents, et se distinguent surtout par leur habileté à travailler l'argent et le fer. Au delà, s'étendent les *Zoulas* ou *Hollontontes*, la plus puissante et la plus nombreuse des tribus cafres. Il y a une vingtaine d'années, leur roi, nommé *Chaka*, avait quinze mille hommes constamment sous les armes, et pouvait, en cas de nécessité, réunir autour de lui cent mille soldats ; mais ce chiffre, vraisemblablement, doit comprendre toute la population mâle adulte. Ce roi a été le plus redoutable conquérant de cette partie de l'Afrique. Il a chassé devant lui un grand nombre de tribus voisines, qui, sous le nom de *Mantatis*, ou hommes errants, étaient à la recherche de nouvelles habitations. Ces Mantatis avaient déjà désolé une grande partie d'abord du pays des Betjouanas, puis des territoires Cafres, et enfin avaient même

menacé la colonie anglaise. Ce fut Chaka qui accorda, en 1824, au lieutenant Farewell, la permission de fonder un petit établissement anglais à *Port-Natal*, sur son propre territoire.

La contrée occupée par les *Betjouanas* ou *Bischouanos* s'étend au nord de la colonie, dont elle est séparée par un vaste territoire, dans lequel se trouvent les Monts Sneuwberg, les bords du fleuve Orange et les districts pastoraux des Hottentots-Coranas. A l'est, elle est bornée par le pays des Cafres, et à l'ouest par de vastes déserts. L'existence de ce peuple n'était pas même soupçonnée, en 1801, lorsque deux Anglais, Trutter et Somerville, envoyés du Cap pour acheter des bestiaux, arrivèrent inopinément à *Lattakou*, ville betjouana qui les étonna par sa grandeur et sa régularité. Le territoire qui l'entourait n'était pas seulement couvert de nombreux troupeaux, mais il montrait encore les signes d'une culture déjà avancée. Depuis cette découverte, plusieurs voyageurs, parmi lesquels on doit surtout citer Campbell Lichtenstein et Burchell, ont visité le pays des Betjouanas ; Campbell a même poussé son voyage jusqu'à la ville de *Karrichané*, située quatre-vingts lieues plus au nord que Lattakou.

Les *Betjouanas* sont surtout curieux à étudier, parce qu'ils sont le peuple de l'Afrique australe le plus distingué par son industrie et par sa civilisation. Moins élancés que les Cafres et aussi bien proportionnés, ils ont des formes encore plus élégantes. La teinte brune de leur peau tient le milieu entre le noir brillant des Nègres et le jaune terne des Hottentots ; la coupe de leur figure ressemble parfaitement à celle des Cafres ; seulement on y rencontre plus fréquemment des nez arqués et des lèvres à l'européenne. Leur langue est sonore, riche en voyelles et en aspirations, bien accentuée ; une déclamation voisine du chant, jointe à une grande douceur, lui prête tout le charme de l'italien.

Les Betjouanas ont abandonné la vie pastorale et nomade, pour habiter des villes remarquables par leur étendue, et régulièrement bâties. Les maisons sont commodes, construites en bois, revêtues d'argile, quelquefois ornées de peintures et de sculptures, et généralement entourées d'un mur de pierre. La forme de ces maisons est généralement circulaire ; l'intérieur est clair, frais et bien aéré. Les terrains qui environnent les villes sont réservés à l'agriculture ; on y cultive surtout le millet, deux espèces de fèves, la courge et le melon d'eau. Les terres

plus éloignées sont destinées au pâturage des bestiaux; mais, chaque soir, ceux-ci sont ramenés dans l'intérieur de la ville.

Les premiers voyageurs qui virent ces peuples peignirent leur caractère sous les couleurs les plus flatteuses. Il paraît, en effet, qu'ils se montrent très-bienveillants et serviables dans leurs relations mutuelles; ils sont également très-hospitaliers pour l'étranger qui a conquis leur bon vouloir. Mais les inimitiés entre les tribus voisines sont extrêmement violentes, et ces tribus se font la guerre d'une manière aussi barbare que les hordes africaines les plus sauvages. Les Betjouanas font consister la gloire à faire des invasions sur le territoire des peuplades ennemies, dans le but d'enlever leurs bestiaux et de massacrer leurs propriétaires. Ce sont ces habitudes d'hostilité perpétuelle qui obligent la population à se concentrer presque entièrement dans les villes ou dans leur voisinage immédiat. Le reste du pays, quoique extrêmement fertile, est couvert de pâturages vagues, que parcourent quelques Boschismans errants. Ces peuples croient à un maître invisible de la nature, distributeur suprême des biens et des maux. Le grand prêtre, qui préside aux cérémonies religieuses, est le second personnage après le roi. Ces cérémonies sont principalement la circoncision des garçons et la consécration des bestiaux. Les prêtres sont encore chargés de l'arrangement du calendrier : ils divisent l'année en 13 mois lunaires, et distinguent les planètes des autres étoiles. L'œuvre de leur conversion au christianisme a été tentée; ils ne sont pas intolérants, mais ils ont l'air de rire de nos dogmes et de se moquer de notre culte.

La polygamie est en usage chez les Betjouanas, et, comme dans tous les pays où elle existe, les femmes sont retenues dans une sorte de servilité. Aussitôt qu'un jeune homme peut penser à s'établir, il emploie une partie de son bien à l'acquisition d'une femme, qui lui coûte ordinairement dix à douze bœufs. La première occupation de la nouvelle mariée est de bâtir une maison, pour la construction de laquelle elle doit elle-même abattre le bois nécessaire; quelquefois sa mère et ses sœurs l'aident dans ce travail. La construction d'une étable avec son enclos, la culture des champs et tous les soins du ménage, font également partie des devoirs serviles d'une femme betjouana. Quand le troupeau s'est accru en nombre, le Betjouana pense à augmenter sa famille, en achetant une seconde femme, qui est aussi obligée de bâtir

une nouvelle maison avec étable et jardin. Ainsi le nombre des femmes qu'un homme possède donne la mesure de sa richesse. Les femmes paraissent très-fécondes, et un Betjouana, entouré de sa nombreuse famille, ne ressemble pas mal à un patriarche, tel que la Bible nous en offre le tableau. Les femmes favorites des rois et des principaux chefs sont seules exemptes de tout travail.

Chez eux, les Betjouanas vivent communément de lait caillé. Les viandes que la chasse fournit sont leur mets favori; ils tuent rarement du bétail. Ils mangent la chair de hyènes, de loups, de renards, de chats, de cygnes; mais ils ont une horreur invincible pour le poisson. La cendre dans laquelle ils rôtissent leurs viandes remplace le sel dont leur pays manque absolument. Leurs vêtements, très-propres, sont faits avec des peaux d'animaux tels que civettes, chacals, chats sauvages, antilopes. Les hommes assujettissent leurs parties sexuelles avec un bizarre bandage de cuir, et les femmes portent plusieurs tabliers les uns au-dessus des autres; elles voilent surtout avec soin la poitrine, en laissant le ventre à découvert. Parmi leurs ornements, on remarque principalement les boucles de cuivre jaune, dont six à huit leur pendent à chaque oreille, ainsi que les bracelets élastiques de même métal, et les larges anneaux d'ivoire qu'elles mettent à la partie inférieure du bras.

Nonobstant la simplicité de leurs manières, qui est telle, que Matibe, roi de Lattakou, avait l'habitude de s'accroupir sur le sol, causant et échangeant des pipes avec les hommes les plus infimes de la ville, on remarque chez ces peuples une grande inégalité de rangs; cette inégalité se fonde principalement sur la richesse. Le pouvoir du roi est loin d'être absolu; les affaires importantes se décident dans une assemblée de chefs. Ceux-ci, lorsqu'ils se rendent au conseil, se livrent à d'étranges gambades, lancent en l'air et brandissent leurs armes, comme s'ils avaient devant eux un ennemi mortel. Lorsque tous sont réunis, les chefs se forment en cercle, entonnent une chanson, puis se mettent à danser en poussant des cris qui imitent l'aboiement du chien. Cependant, quand on vient à discuter la question qui fait l'objet de la réunion, ces chefs parlent avec beaucoup de bon sens et parfois même avec une sorte d'éloquence. Les femmes se placent autour du cercle, applaudissent les discours qui leur plaisent et se moquent à haute voix des orateurs dont elles n'approuvent pas les idées.

La première ville betjouana visitée par les Européens, *Lattakou*, a disparu : elle a été détruite dans une guerre civile, qui éclata dans la tribu des *Briquas*, auxquels elle appartenait. Elle est aujourd'hui remplacée par la ville de *Rampanpan*, appelée aussi *Nouvelle-Lattakou*, située vingt-quatre lieues plus au sud. On accorde à celle-ci six mille habitants. *Meribohwey*, chef-lieu des *Tammahas*, n'est pas aussi considérable. Plus au nord, à l'endroit où commence le territoire des *Barolongs*, on trouve une jolie ville, nommée *Maschaou*, qui renferme une population de dix à douze mille âmes. Elle est bâtie dans une position agréable, sur une colline qu'entourent d'autres éminences moins élevées. Dans un rayon de huit lieues autour de la ville, on compte vingt-neuf villages, et on remarque que presque toutes les terres y sont cultivées. Les maisons sont supérieures à celles de Lattakou. *Melita*, capitale des *Ouanketzen*, tribu des Barolongs, est également une ville considérable. Mais la plus grande et la mieux bâtie des cités de l'Afrique australe, et celle dont les habitants ont fait le plus de progrès dans les arts de la vie sociale, est *Kourritchane*. La population s'élève à seize mille individus. Les maisons sont entourées de bons murs en pierre, et, quoique construites en terre, sont souvent peintes ou ornées de moulages en relief. Les habitants fondent le fer et le cuivre dans de larges fourneaux d'argile; ils déploient aussi beaucoup d'habileté pour la préparation des peaux et pour la fabrication des vases de terre, où ils conservent leurs grains, leur lait et leurs autres provisions. Malheureusement cette ville a été saccagée par les Mantatis, dans leur dernière invasion. *Bakarrakari*, située à l'ouest des villes que nous venons de citer, est un territoire où il existe de vastes plaines et d'immenses forêts ; mais il est encore peu connu. Au nord-est du territoire où est située Kourritchane, se trouve le pays occupé par les *Makouanas*, la plus riche et la plus puissante des tribus betjouanas, que Salt dit s'étendre jusqu'à Mozambique.

CHAPITRE ONZIÈME.

...RIQUE ORIENTALE.

L'*Afrique orientale*, telle que nous la comprenons ici, embrasse cette longue étendue de côtes qui va du territoire cafre à la limite méridionale de l'Abyssinie. Cette côte, qui présente un développement de près de 1,200 lieues, consiste généralement en plaines spacieuses, formées de terres d'alluvion et couvertes de forêts magnifiques. A la distance de 75 à 150 lieues de la mer, s'étend, parallèlement à la côte, une longue chaîne de montagnes, à laquelle on a donné le nom de *Lupata* ou *Epine du Monde*; mais, suivant Salt, il est fort douteux que cette chaîne dépasse, du côté du sud, le cours supérieur du Zambèze. Cette région est en général arrosée par un grand nombre de rivières, parmi lesquelles se trouvent plusieurs fleuves de premier ordre, que nous indiquerons au fur et à mesure que nous avancerons dans l'étude du pays. Aussi, elle offre un quantité considérable de terres fertiles, susceptibles de porter les produits les plus estimés de la zone tropicale.

Les productions naturelles de cette vaste contrée sont peu connues, quoique les Européens la visitent depuis longtemps; mais l'indolence, l'ignorance et l'esprit de jalousie des Portugais, qui, dès le xv^e^ siècle, y ont fondé de nombreux établissements, ont présenté à toutes les tentatives d'exploration sérieuse plus d'obstacles même que la barbarie des peuples indigènes.

Ces derniers appartiennent à la race nègre, et sont tout à fait dépourvus d'art et d'industrie. Lorsque les Portugais arrivèrent pour la première fois sur cette immense côte, ils trouvèrent presque toutes les stations maritimes entre les mains des Arabes, que, dans leurs relations, ils décrivirent sous le nom de Maures. Les Portugais chassèrent d'abord ces envahisseurs étrangers, et substituèrent leur propre domination à la leur. Mais les vexations qu'ils firent subir aux tribus indi-

gènes provoquèrent bientôt de fréquentes hostilités. Peu à peu ils se sont vus chassés de toutes les villes qu'ils occupaient, aux XVIe et XVIIe siècles, sur la côte de Zanguebar, et aujourd'hui ils ne possèdent plus que quelques points d'une médiocre importance sur les côtes de Sofala et de Mozambique.

En reprenant la description des pays maritimes, nous rencontrons d'abord celui d'*Inhambané*, qui s'étend depuis la baie de Lagoa jusqu'au cap Corrientes, ou un fort, bâti par les Portugais, marque la limite méridionale des possessions réclamées par cette nation. Ces possessions prétendues ont le cap Delgado pour limite septentrionale. Toute cette étendue de côtes porte le nom de *Gouvernement de Séna* ou de *Mozambique*. La côte d'Inhambané est couverte de pâturages et dépourvue de bois. Chaque village a son chef indépendant. Le pays de *Sabia* n'a rien de particulier.

La *côte de Sofala* vient ensuite; elle doit son nom au fleuve de *Sofala*, qui a environ 80 lieues de cours. La ville de même nom, située à l'embouchure du fleuve, qui était jadis le siége d'un commerce considérable en os, ivoire et esclaves, est aujourd'hui réduite à quelques misérables huttes. Les Portugais y ont encore un fort pour maintenir leur domination sur les stations plus méridionales d'Inhambané et de Corrientes. Chaque année, un vaisseau vient de Mozambique; il y apporte des cotonnades grossières et d'autres articles, en échange desquels il prend de l'or et de l'ivoire.

La richesse de ce pays, en or, est devenue un lieu commun chez les Arabes; mais ce métal venait sans doute de l'intérieur. Le sol est fertile, le climat tolérable. Des récifs et des bancs de sable nombreux font redouter les approches de la côte. Les habitants paraissent appartenir à la race cafre : ils sont bien armés, braves et indépendants. Ceux qui sont voisins de la mer ont adopté la religion mahométane et en partie la langue arabe. Les anciens géographes parlent d'un royaume de Sofala, mais depuis longtemps cet État a cessé d'exister.

La partie septentrionale de la côte de Sofala est arrosée par le *Zambèze*, un des grands fleuves de l'Afrique, qui se jette dans la mer par quatre branches ou embouchures, savoir : en allant du nord au sud, le *Quilimané*, le *Couama* qui paraît la principale, le *Luabo* et le *Luaboel*. Les naturels disent que ce grand fleuve sort d'un vaste lac. Il est très-rapide,

et large d'une lieue en quelques endroits. On peut le remonter jusqu'au-dessus de *Tête*, fort portugais construit sur la rive droite. Là, on rencontre une cataracte d'une hauteur étonnante, puis des chutes qui s'étendent sur une longueur de 20 lieues jusqu'au territoire de *Chicova*, où sont des mines d'argent. Le Zambèze inonde le pays, comme le Nil; mais c'est dans le mois d'avril. Les crocodiles y sont nombreux et audacieux.

Les contrées situées à l'intérieur, derrière la côte de Sofala, sont mal connues. Les Portugais ne possèdent, sur le cours supérieur du Zambèze, que les deux forts de *Séna* et de *Tête*, qu'ils érigèrent jadis dans le but de protéger leur commerce, ainsi que les stations encore plus éloignées de *Zumbo*, *Manica*, *Chicova* et *Massapa*. Dans ces divers établissements, ils n'entretiennent guère que 200 à 300 soldats. Le sol de cette région abonde en riz, en maïs, en fruits, en bestiaux : il est cultivé le long des fleuves; mais le reste du terrain, quoiqu'inculte, paraît fertile, car on y trouve de vastes forêts peuplées d'éléphants, de rhinocéros, de bœufs sauvages, de zèbres, d'antilopes et d'animaux féroces. Les hippopotames et les tortues parviennent à une énorme grosseur. Les Portugais ont élevé un petit nombre de bêtes à cornes, mais les chevaux manquent tout à fait.

Cette contrée est fameuse sous le nom de *Monomotapa*, que l'on ferait mieux d'appeler *Motapa*, attendu que le terme de *mono* est une expression générique qui signifie royaume. Les anciennes relations parlent de la puissance de cet État et le qualifient même d'empire; mais cet empire dont on a dit tant de merveilles, a complétement cessé d'exister. Le pays sur lequel il s'étendait est à cette heure partagé en plusieurs petits Etats indépendants. L'un des plus considérables avait naguère pour souverain Changamera, qui prenait le titre de *Quitève* et résidait à *Zimbao*, l'ancienne capitale de Motapa. Changamera appartenait à la tribu des *Maravis*, race de hardis pillards qui néglige l'agriculture pour se livrer au brigandage. Ces peuples doivent leur nom au grand lac Maravi, qui borne leur territoire. La largeur de ce lac est d'environ 5 lieues, mais on ne connaît pas sa longueur. Les *Movizas*, tribu remarquable par son activité commerciale, habitent au delà des Maravis et sont tributaires des *Kazembes*, peuple puissant dont le territoire est situé plus à l'ouest, et renferme de riches mines de fer et de cuivre. Cette nation est soumise

à un roi qui jouit du pouvoir le plus absolu. Les *Bororos* occupent le pays situé entre les postes portugais de Séna et de Tête, bâtis tous deux sur les bords du Zambèze, le premier à 90 lieues, le second à 120 lieues de son embouchure. Les *Mongas* sont établis au sud de ce fleuve, non loin de Sena.

Toute cette partie de l'Afrique a besoin, comme on le voit, d'être l'objet d'explorations nouvelles. Il semble résulter des renseignements fournis par des exilés portugais, qui ont demeuré à Séna, renseignements que Correa de Serra et Constancio nous ont transmis, qu'il n'est pas impossible de traverser la région centrale de l'Afrique comprise entre le Motapa et le Congo. Ces exilés affirment que des marchands d'esclaves portugais et africains ont déjà plusieurs fois conduit des convois de nègres d'Angola à Séna et de Séna à Angola. Les deux postes de *Pedras-Nigras*, dans l'intérieur du Congo, et de *Chicova*, dans l'intérieur du Motapa (ce dernier situé à près de 180 lieues à l'ouest de la côte orientale), sont les points de départ respectifs. La route est de 325 lieues et n'est achevée que dans une saison entière. On rencontre des hordes errantes et l'on traverse des plateaux élevés, où l'on recueille de l'or en poudre.

La *côte de Mozambique* présente partout des récifs dangereux, entremêlés d'un grand nombre d'îlots. Les rivières, quoique très-larges à leur embouchure, ne viennent pas de loin : elles ont leurs sources au pied d'une longue et haute chaîne de montagnes, à laquelle les pics dont elle est hérissée ont fait donner le nom portugais de *Picos Fragosos*. C'est dans les forêts épaisses qui couvrent cette côte que croît spontanément la plante qui donne la racine appelée *Colombo*, l'un des meilleurs amers que l'on connaisse. Les indigènes l'emploient utilement dans le cas de dyssenterie, et lui attribuent même de telles propriétés, qu'ils s'en servent dans presque toutes leurs maladies.

Le port de l'*île Mozambique*, quoique d'une entrée difficile, est très-bon et peut tenir plusieurs vaisseaux en sûreté. Les Portugais y ont un fort très-bien bâti, et tiennent sous leur domination les habitants, qui sont Maures et gouvernés par un schérif. Les principaux objets d'exportation sont aujourd'hui l'or et le morfil, depuis que le trafic des esclaves a été prohibé. Il existe aussi un commerce assez actif entre cette côte et Madagascar ; mais tout le négoce de ces contrées paraît être entre les mains du gouvernement et se fait pour son compte. L'insalubrité qui règne à

Mozambique a engagé les habitants à bâtir sur le continent, à l'extrémité de la péninsule de *Caboceiro*, l'agréable bourg de *Mesuril*, actuellement plus peuplé que la ville. Le palais du gouverneur s'élève majestueusement au-dessus d'une forêt de cocotiers, de cachous et de mangoustiers. La population des deux villes de Mozambique et de Mesuril s'élève à 10,000 habitants, sur lesquels on compte 500 Portugais et un millier de Maures environ. Le port de Mozambique est protégé par un fort suffisant pour le défendre contre les pirates qui infestent les mers, mais il ne pourrait tenir contre une attaque régulière. La domination effective des Portugais ne s'étend guère qu'au territoire qui environne immédiatement Mozambique et Mesuril : ce n'est même qu'au moyen de leurs alliés, les chefs de *Quintangone* et de *Sereime*, qu'ils peuvent résister aux invasions des *Makouas*, tribu nombreuse et guerrière, qui occupe une grande partie de la côte et les terres situées à l'ouest.

Les *Makouas*, d'après la description de Salt, sont remarquables par leur laideur. Ils ont la peau d'un noir luisant, les pommettes très-saillantes, les lèvres épaisses et les cheveux laineux. Les femmes ont l'épine dorsale très-courbée et le derrière presque aussi saillant que les Hottentotes. Pour achever de s'embellir, ces peuples se font des incisions sur le front, le nez, le menton, et se liment les dents de manière à les rendre pointues comme des dents de scie.

La partie septentrionale du gouvernement de Mozambique prend le nom de *Quérimbé*, de celui d'une petite île où les Portugais ont un fort. *Oïbo* est encore un de leurs postes. Les îles de cette côte obéissent à un scheikh arabe, vassal du Portugal, et dont les possessions se terminent au cap Delgado.

C'est ce cap qui détermine la limite méridionale du *Zanguebar* ou *Côte des Zangues*, *Zingues* ou *Zindges*, car on écrit de ces trois manières le nom donné par les Arabes aux peuples indigènes. De nombreux cours d'eau, dont plusieurs sont des fleuves de première grandeur, arrosent cette côte au climat brûlant et communiquent à leurs bords une merveilleuse fécondité. Parmi les fleuves les plus considérables, on remarque le *Loffih*, le *Motcherfiné*, le *Ouotundo* et le *Quillimancy*, qui paraissent avoir un cours très-étendu, mais dont les sources sont encore ignorées. Il existe dans cette vaste région maritime des déserts sablonneux et de superbes forêts.

Les Européens n'ont visité que les îles et quelques places maritimes du Zanguebar ; suivons leurs pas en remontant du sud au nord. L'île de *Quiloa*, *Kil-Ouah*, avec la ville du même nom, et située vis-à-vis d'une péninsule formée par deux grandes rivières dont la plus importante s'appelle *Eaovo*. Cette situation lui donne trois ports sûrs, spacieux et indépendants les uns des autres. Les bords des rivières sont garnis de grands arbres et semés de villages soumis à l'autorité du roi de Quiloa. Le continent produit des bois d'une espèce de teck, aussi incorruptible que celui de Surate, de la plus grande beauté et propre à la construction des vaisseaux. Les cannes à sucre, le cotonnier, l'indigo y viennent naturellement. On y trouve le boabab, le tamarinier, le cèdre, l'arbre qui produit la gomme copal, le caffier de Madagascar. Parmi les végétaux les plus intéressants, qui se trouvent dans les forêts de la côte, nous devons mentionner une plante grimpante, récemment découverte, à laquelle on a donné le nom de *Telfairia volubilis*. Cette plante, dont la vigueur est merveilleuse et qui est très-aisée à cultiver, produit des fruits de près de trois pieds de longueur. Chaque fruit est rempli d'une foule de graines aussi grosses que des châtaignes (on en a compté 264 dans un seul fruit) et d'un goût semblable à celui de l'amande. Ces graines donnent en outre une huile abondante, comparable à celle d'olive.

Le gibier et les troupeaux de toute espèce d'animaux, principalement de bœufs sauvages, ainsi que les poissons d'eau douce et de mer, y abondent. On voit souvent des éléphants, des rhinocéros, des panthères, des lions, des léopards, des ânes sauvages ou des zèbres venir sur les bords des deux rivières pour s'y désaltérer. Les fruits et les légumes y sont rares; il en est de même de la bonne eau. Le millet forme la nourriture principale des indigènes.

Le roi est nègre, et on lui témoigne beaucoup de respect ; mais il est sous la tutelle d'un visir maure appelé *Malindané*, qui gouverne souverainement, au nom de ce monarque titulaire ; il peut le déposer, en conférant la dignité à un autre prince de son choix. Ce visir est envoyé par le scheikh de Zanzibar, vassal lui-même de l'iman de Mascate en Arabie. Le langage de Quiloa offre des ressemblances avec le Congo. Les femmes cultivent le millet et les patates ; les hommes pêchent, chassent ou dorment ; ce sont encore les femmes qui tressent quelques nattes et quelques étoffes grossières pour l'usage domestique.

L'*île de Monfia* n'est aujourd'hui peuplée que de bœufs sauvages que les habitants de Quiloa vont chasser. *Zanzibar*, dont le nom est *Souayeli*, se distingue entre toutes ces îles par sa grandeur, sa beauté et son importance; elle a 25 lieues de long sur 5 de large. On lui donne un port excellent. Les orangers et les citronniers y étalent leurs fruits dorés, à côté des cocos et des bananes. Les légumes et le riz y abondent. Les villes sont ornées de mosquées. On porte le nombre des habitants à 60,000, dont 30,000 Arabes et les autres de race mixte. Le scheikh est vassal de l'iman de Mascate.

L'*île de Pemba* est encore plus fertile en fruits et en grains. Les habitants, peuple timide, s'habillent d'étoffes de soie et de coton apportées de l'Inde. Comme les autres insulaires, ils se rendent dans leurs barques à Mélinde et à Madagascar. Cette île est partagée entre l'iman de Mascate, celui de Mombaza sur le continent, et un scheikh indigène.

La ville de *Mombaza* est bâtie sur une île de même nom, qui est formée par les deux branches d'un fleuve. Cette île n'a que 5 kilomètres de longueur sur 3 et demi de largeur; mais elle représente une sorte de château naturel, à cause des roches de madrépores qui la supportent. Le sol est fertile en grains, et très-propre à la culture de la canne à sucre; on pêche sur ses bords une immense quantité de cauris. Mombaza a un port excellent, et les habitants font un commerce assez actif le long des côtes voisines, au moyen de leurs barques, qui jaugent jusqu'à 250 tonneaux. L'Angleterre, dans le but d'empêcher le trafic des esclaves sur la côte de Zanguebar, y a maintenu un poste pendant deux années; mais elle l'a retiré en 1827.

Les villes de *Mélinde*, de *Lamou* et de *Patta* paraissent situées dans le delta du *Quilimancy*, fleuve considérable, qui pourrait bien être identique avec le Zebi, dont les sources se trouvent dans les montagnes de Naréa, au sud de l'Abyssinie. Les bords du Quilimancy, inondés et engraissés par ses eaux, peuvent répondre aux riantes peintures des Portugais. *Mélinde*, qui fut jadis l'orgueil de l'Afrique orientale, qui, il y a trois siècles, rivalisait en richesse et en splendeur avec les plus opulentes et les plus belles cités de l'Asie, a éprouvé une décadence rapide, et enfin a été complétement détruite par les féroces Gallas. *Patta* a également perdu toute son ancienne importance; *Lamou* seule conserve encore quelque commerce.

Le pays qui forme le royaume de *Magadoxo* ou de *Makadschou* termine la côte de Zanguebar, au nord. Il est arrosé par une grande rivière, et abonde en grains, riz, fruits, bœufs, moutons, chevaux et chameaux. Les vastes forêts recèlent diverses espèces d'animaux féroces. La population est formée d'un mélange d'hommes blancs, olivâtres et noirs, qui ont généralement adopté la langue des Arabes, leurs maîtres. Le roi et les grands sont vêtus depuis la poitrine jusqu'aux pieds; les gens du peuple vont à peu près nus. Le roi rend la justice en public, assisté de quelques conseillers. Les criminels sont livrés aux bêtes féroces ou assommés avec une massue. La religion mahométane paraît s'allier au paganisme. Les violences exercées jadis par les Portugais font qu'on n'y admet les Européens qu'avec une méfiance extrême. La capitale, qui porte le nom du pays, est une grande et belle ville, bâtie à peu de distance du bord de la mer. On y remarque le palais royal, plusieurs mosquées et des maisons de pierres peintes à fresque, avec des toits en forme de terrasses. Dans le lieu destiné à la sépulture de la famille royale, les tombeaux sont de marbre noir et blanc, et ornés chacun d'une coupole que surmonte une pyramide. La ville de *Brava*, sur le territoire de Madagoxo, mais au sud de la capitale, possède un port qui a encore quelque importance.

La *Côte d'Ajan*, qui s'étend depuis la limite septentrionale du Zanguebar jusqu'au cap *Guardafui*, ne présente aux yeux du navigateur qu'une masse de rochers et de sables où, de temps à autre, on voit errer une autruche.

Lorsqu'on a doublé le cap Guardafui, la côte prend un aspect de stérilité moins absolue. On pourrait donner à cette région, qui est baignée par les eaux du golfe d'Aden et qui s'étend jusqu'au détroit de *Bab-el-Mandeb*, le nom de *côte des Somaulis*, d'après les tribus qui l'habitent. Cette contrée, montueuse et pittoresque, doit être considérée comme le pays de l'encens, de la myrrhe et d'autres gommes à résines aromatiques, que l'on a cru longtemps originaires de l'Arabie, parce qu'elles nous parvenaient par la voie d'Aden. Les *Somaulis*, qui occupent cette côte, sont une race d'hommes active, industrieuse, commerçante et de mœurs assez pacifiques. Ils exportent eux-mêmes à la côte arabique les produits de leur pays, dont ils interdisent l'accès aux étrangers. Suivant Rienzi, ce peuple, qui appartient sans doute à la race berbère, se

distingue par la beauté de ses traits, par son adresse à vivre en paix avec ses voisins, même avec les farouches Gallas, et par sa coutume bizarre de se teindre les cheveux en jaune avec de la chaux et de les floconner pour imiter la toison de ses brebis. Celles-ci sont remarquables par leur queue charnue, dont la grosseur est prodigieuse. La petite ville de *Berbera*, avec un port, est la principale place maritime de la côte. Il s'y tient chaque année, d'après lord Valentia, une foire importante où il se vend une quantité considérable de gomme, de myrrhe et d'encens, pour une valeur d'environ 2 millions de francs. On y apporte même de l'or et de l'ivoire d'*Hanim*, pays situé à une distance de 20 journées dans l'intérieur.

L'extrémité occidentale de cette côte, qui touche au détroit de Bab-el-Mandeb, forme un État distinct, qu'on appelle *royaume d'Adel* ou *d'Hourrour*. Les habitants, qui sont des musulmans très-fanatiques, ont fait aux Abyssins, leurs voisins, de longues et sanglantes guerres; mais aujourd'hui leur puissance a disparu. Le chef de cet État prend le titre d'*Iman*, comme les souverains de plusieurs pays de l'Arabie. *Hourrour*, la capitale, est située à une assez grande distance de la côte; quoiqu'elle donne son nom au royaume, elle est moins importante que *Zeylah*. Cette dernière est bâtie sur un îlot et possède un port assez fréquenté; son commerce, cependant, est bien inférieur à celui de Berbera. La ville est presque déserte pendant les grandes chaleurs, à cause des moucherons qui, selon Rienzi, ne laissent aucun repos aux habitants.

Il nous reste à parler des peuples qui occupent les immenses régions situées dans l'intérieur, à l'ouest de la côte de Zanguebar et de celle d'Ajan. L'absence presque absolue de documents positifs nous obligera à une extrême brièveté. Les *Monjous* habitent le pays qui figure dans les anciennes cartes sous le titre d'empire de *Monomougi*. Salt les représente comme une des races nègres les plus laides de toute l'Afrique. Le portrait que nous avons tracé des Makouas s'applique parfaitement à eux. Plus au nord, on indique les tribus des barbares *Mossegueyos*, qui sont riches en troupeaux, et qui, dans l'enfance, se couvrent la tête d'une couche d'argile, en guise de bonnet. En remontant encore au nord, on trouve les *Maracatas*, peuple noir, grossier, mais doué d'un extérieur avantageux. Les filles conservent le trésor de l'innocence, moyennant une couture que l'époux seul a le droit de défaire. Des peuplades

Gallas, qui paraissent porter des noms divers, occupent une grande partie de cette région intérieure. Mais quel voyageur européen a jamais pénétré au milieu de ces peuples barbares, et dans ces pays qui sont le théâtre de guerres et de révolutions perpétuelles?

Qu'est devenu le *royaume de Gingiro*, le seul État de l'intérieur qui ait été visité, il y a plus de deux siècles, par un Européen, le jésuite Anton Fernandez, qui nous a laissé une relation de son voyage. En 1613, ce missionnaire, ayant tenté de passer d'Abyssinie à Mélinde avec une ambassade destinée pour le roi d'Espagne, traversa le territoire de Gingiro. Suivant lui, ce pays est situé sur les bords du *Zebi*, qui prend sa source dans le district de Naréa, et se fraie avec fracas un passage à travers les montagnes qui séparent les deux pays. Cette rivière, qui entraîne un plus grand volume d'eau que le Nil, après s'être pliée presqu'entièrement autour de Gingiro, qui devient par là une espèce de péninsule, poursuit son cours sans interruption jusqu'à la mer, où elle débouche sur la côte de Mélinde. Le teint des habitants est d'un noir moins foncé que celui des nègres. Ils ont des traits fins et aussi réguliers que les Abyssins, leurs voisins. Toute la nation est esclave, tout est la propriété absolue du roi. Lorsqu'il veut acquérir quelqu'objet précieux apporté par des marchands étrangers, il leur donne en échange le nombre d'esclaves qu'ils désirent. A cet effet, il fait enlever dans les maisons qu'il plaît à ses gens de choisir les fils et les filles des habitants. C'est un droit du trône, consacré par le temps; et malheur à l'homme qui s'attirerait le soupçon de désapprouver cette barbarie! il serait mis à mort sans rémission. A l'audience de congé, le roi offrit au Père Fernandez la fille d'une des premières maisons du royaume pour esclave, et, sur son refus de l'accepter, il lui donna un esclave mâle et un mulet.

La couronne est héréditaire dans la même famille, mais non par ordre de progéniture. Le successeur est pris de force, aux périls de la vie des électeurs, qui passent pour de grands sorciers et paraissent être une caste de prêtres. Après l'inauguration, le nouveau roi fait comparaître devant lui tous les favoris de son prédécesseur, et ordonne de les envoyer auprès de leur maître chéri dans l'autre monde. La maison du défunt est brûlée avec tout ce qu'elle renferme. On en fait de même après le décès d'un particulier : on brûle même les arbres et les végé-

taux qui se trouvent dans le voisinage, afin que le mort, habitué à cet endroit, ne soit pas tenté de revenir y faire sa promenade. Avant d'abattre un arbre choisi pour former le pilier qui doit soutenir le trône dans la nouvelle demeure du roi, on coupe le cou au premier homme qu'on rencontre d'une certaine famille du royaume qui, par là, se trouve exempte de toute autre charge, et à laquelle beaucoup d'autres envient cet honneur. Lorsque le roi va être installé dans son palais, on tue, selon le nombre des portes, un ou deux autres hommes de la même famille privilégiée, pour peindre, avec leur sang, les seuils et les poteaux. Le jour où il prend les rênes du gouvernement, son premier acte est de donner des ordres tendant à faire rechercher dans le royaume entier tous les hommes et toutes les femmes qui ont la teigne, pour empêcher la propagation de leur mal, qui pourrait finir par gagner sa majesté. Il les guérit en envoyant la troupe entière au delà du Zébi, où on leur coupe la tête à tous.

Assis sur son trône qui a l'air d'un ballon établi en forme de cage au haut de sa maison, le roi porte une robe de soie blanche. Le Père Fernandez dit que *gingiro* veut dire un singe, et il trouve que les attitudes et les gestes du roi dans sa cage lui donnent en effet beaucoup de ressemblance avec cet animal, ajoutant qu'à l'instar de ce que font les singes, le roi, blessé au combat, est tué sur-le-champ par ceux qui l'entourent, ou à défaut par ses parents, afin qu'il ne périsse pas d'une main ennemie. Il est considéré comme un être divin, rival du soleil et de sa puissance dévorante. Il ne sort que le matin au clair de l'aurore: si le soleil est levé avant lui, il se tient toute la journée dans l'intérieur de sa maison, et ne monte point à sa cage, ni ne fait aucune affaire; car, disent les Gingirains, deux soleils ne peuvent luire à la fois, et quand l'autre a pris les devants, la dignité du roi serait compromise s'il s'abaissait jusqu'à le suivre en second.

Après sa mort, le corps du roi, revêtu des étoffes les plus riches et enveloppé d'une peau de vache, est traîné par-dessus les champs au lieu de la sépulture des souverains, et déposé dans une fosse qu'on laisse ouverte. La terre n'est pas jugée digne de couvrir les restes du rival du soleil, qui ne peut avoir que le pavillon du ciel pour mausolée. Mais on inonde le corps du sang d'une quantité de vaches immolées sur le bord de la tombe; et, par la suite, on y en tue une chaque jour jusqu'au dé-

ès du roi alors régnant. Le sang coule dans la tombe et la chair revient aux prêtres sacrificateurs. Parmi d'autres cérémonies d'inauguration qu'il serait trop long de décrire, le roi nouveau est obligé d'écraser entre les dents un ver qu'on lui apporte, et qui est censé sorti du nez de son prédécesseur.

CHAPITRE DOUZIÈME.

AFRIQUE CENTRALE OU TAKROUR.

Considérée dans son ensemble, la région que nous allons parcourir représente une immense plaine, arrosée par de grands fleuves et ceinte, du moins à l'ouest et au sud, par de hautes chaînes de montagnes, tandis qu'au nord elle est séparée, pour ainsi dire, du reste du monde par le vaste désert de Sahara. Quant à sa limite du côté de l'est, elle n'est pas nettement déterminée, parce qu'elle n'est constituée par aucun grand caractère physique. Cependant, avec presque tous les géographes, nous regarderons le Donga et le Kordofan comme formant sa frontière la plus naturelle; car ces deux derniers pays appartiennent au bassin du vrai Nil ou Bahr-el-Abiad. Cette région, prise ainsi depuis la chaîne des montagnes qui la sépare de la Sénégambie, à l'ouest, jusqu'à la frontière orientale du Darfour, à l'est, n'a pas moins de 750 lieues de longueur; et sa largeur, du nord au sud peut être approximativement estimée à 250 en moyenne : ce qui donne pour surface le chiffre de 187,000 lieues carrées.

On désigne parfois cette partie centrale du continent africain sous le nom de *Nigritie* ou de *Belad-es-Soudan*, qui signifie Pays des Noirs. Mais si l'on considère que la race *Peule* y domine, on voit que cette dénomination n'est nullement convenable. C'est donc avec raison que d'Avezac a proposé de lui substituer celle de *Takrour*, que lui donnent généralement les peuples de l'Afrique centrale.

SECT. 1re. — *Description générale de l'Afrique centrale.*

Une chaîne non interrompue de montagnes, célèbres chez les anciens sous le nom de *Monts de la Lune*, traverse toute l'Afrique de l'est à l'ouest, et forme, ainsi que nous venons de le dire, la limite du

Takrour au sud. Elle paraît envoyer au nord plusieurs branches secondaires, dont l'une des plus importantes est celle qui traverse le Zeg-Zeg et le Zamfara. La chaîne qui constitue les monts Kong, nous semble, quoiqu'elle s'ouvre pour livrer passage au Niger, ne faire qu'un seul système avec celui des montagnes de la Lune. Les monts Kong, outre les ramifications qu'ils projettent dans la direction de l'Atlantique, envoient également quelques branches dans l'intérieur. La partie de la chaîne où le Sénégal, la Gambie et le Niger prennent naissance, n'est pas fort élevée, mais elle présente un aspect varié et très-pittoresque. Mungo-Park, en traversant la chaîne dans les pays de Konkodou et de Satadou fut frappé par la beauté pittoresque de ses vallées et de ses précipices, ainsi que par la variété des formes qu'offraient les rochers, qui représentaient des châteaux ruinés, des flèches, des pyramides. Il admira surtout une masse de granit qui figurait une abbaye gothique, avec des niches et un escalier en ruine. La même chaîne fut traversée par Clapperton, dans le royaume de Yarriba; les plus hauts sommets avaient de 2 à 3,000 pieds; mais les passages qui conduisaient à travers ces montagnes étaient étroits et difficiles et étaient bordés d'énormes masses granitiques dont la hauteur allait de 6 à 700 pieds. Cependant les plateaux qu'il y rencontra étaient couverts de belles récoltes d'ignames, de millet, de coton, et des villes considérables étaient bâties sur le sommet de la crête. Plus à l'est, là où le Niger s'ouvre un passage à travers la chaîne et roule son énorme masse d'eau sur un lit de rochers, les montagnes surplombent le fleuve. Plus à l'est encore, au sud de la vaste plaine du Haoussa, il existe, à ce qu'apprit Lander, une région fort élevée qu'habite une race sauvage. Mais c'est au sud du Bornou que paraissent se trouver les sommets les plus hauts de ce système de montagnes. De la plaine du Mandara aux environs de Mora, sa capitale, on aperçoit des pics élevés, dont cependant la hauteur n'excède pas 2,500 pieds; mais on prétend que ces montagnes s'étendent fort loin dans la direction du sud, et que leur hauteur va sans cesse croissant. Ce récit paraît confirmé par la vue de quelques pics éloignés qui s'aperçoivent dans cette direction : l'un d'eux qui était, dit-on, à la distance de 16 lieues présentait un caractère tout à fait alpestre et ressemblait beaucoup aux aiguilles du Mont-Blanc, telles qu'on les voit de la mer de glace. Les indigènes leur donnaient eux-mêmes le nom classique

Montagnes de la Lune. C'est à ce vaste système de montagnes que l'Afrique centrale doit les eaux qui l'arrosent et sa fécondité : sans lui, elle serait nécessairement condamnée à la même stérilité que tant de vastes régions qui font partie du continent africain.

Parmi les fleuves auxquels ces montagnes donnent naissance, le *Niger* est le plus important sous tous les rapports. Ce fleuve mystérieux, qui a donné lieu à tant d'hypothèses et de discussions scientifiques, a enfin été complétement explore. Appelé à sa source *Tembie*, *Bá*, *Djoliba*, etc., il descend du mont Loma, qui s'élève entre le Soulimana et le Sangara, traverse, sous le nom de Djoliba, le Sangara, le Kankan, le Ouassoulo et le Bambarra. Dans le Kankan, il forme déjà, suivant Caillié, un fleuve rapide et considérable, et à Ségou, dans le Bambarra, il est aussi large que la Tamise à Westminster. Au delà du Bambarra, il traverse le lac Dibbie, et arrose le territoire de Tombouctou. Jusqu'à Tombouctou, le fleuve court dans la direction nord et nord-est; mais au delà de cette ville, il se dirige au sud-est et au sud, sous le nom de *Couarra* ou *Quorra*. A partir de Yaouri, le Niger décrit plusieurs sinuosités ; toutefois, sa direction générale est toujours au sud jusqu'à Kirri, à 75 lieues de la mer où il se divise en plusieurs branches qui, courant au sud-est, vont former le vaste Delta dont nous avons déjà parlé en décrivant la côte occidentale de l'Afrique. Le cours du fleuve, en tenant compte de toutes ses sinuosités, ne saurait être évalué à moins de 1,200 lieues. Le Niger, soit par l'étendue de son cours, soit par le volume de ses eaux, peut donc rivaliser avec les fleuves les plus magnifiques de l'ancien continent ; cependant il est bien inférieur aux prodigieuses masses d'eau du Nouveau-Monde, telles que le Missouri et le Maragnon.

Le Niger est grossi dans sa longue course par plusieurs affluents considérables. A peu de distance de l'endroit où il se bifurque, il reçoit le *Tschadda* qui après avoir traversé de vastes et fertiles régions, où il est le siége d'une navigation fort active, lui verse un volume d'eau presque égal au sien. A quelques lieues au-dessus, un autre affluent moins important, la *Coudounia*, s'unit au Niger après avoir, suivant Lander, arrosé un pays fertile et bien cultivé. Beaucoup plus haut, le fleuve reçoit la *Coubbie*, large rivière qui baigne la ville et le pays du même nom; plus au nord encore, il reçoit le *Quarrama*, qui traverse le territoire de

Zirmie et de Sackatou. La rivière qui se jette dans le Niger près de Tombouctou n'est pas très-importante : tous les affluents que nous venons de nommer, débouchent sur la rive gauche du fleuve. A la frontière occidentale du Bambarra, Mungo-Park cite deux nouveaux affluents considérables qui viennent du sud, et qui portent les noms de *Maniana* et de *Nimma*. Les autres cours d'eau qui vont grossir le Niger, dans la partie supérieure de son cours, sont fort nombreux, mais ils sont en général de médiocre importance.

Les rivières qui arrosent la partie occidentale de l'Afrique centrale, se déchargent dans l'espèce de mer intérieure qui porte le nom de *Lac Tchad*. La principale est le *Schary*, qui vient du sud-est; mais la partie supérieure de son cours n'est pas connue. A son embouchure, cette rivière a environ 900 mètres de large, selon Denham. Le *Yeou* naît dans les collines de Dull, au sud de Haoussa, coule d'abord au nord, puis à travers le Bornou, et se jette dans le lac Tchad par son bord occidental. Même à son embouchure, le Yéou n'a que 150 pieds environ, dans la saison sèche. Il est très-poissonneux, mais il ne rend pas de très-grands services au commerce.

Le *lac Tchad* a environ 90 lieues de longueur sur 65 de largeur, il serait de forme ovale assez régulière sans une espèce de golfe qu'il présente au sud. Ce lac est assurément l'un des plus grands amas d'eau douce qu'il y ait au monde; mais, pendant la période des pluies, ses dimensions sont encore plus considérables, car alors il inonde ses rives à une grande distance. Le pays ainsi inondé, se couvre, lorsque les eaux se retirent, d'herbes et de broussailles impénétrables, qui deviennent l'asile d'une foule de bêtes féroces. Ce lac renferme plusieurs grandes îles qui sont occupées par des tribus particulières. Le lac *Dibbie* ou lac *Sombre* formé par le Niger entre Djenny et Tombouctou, est beaucoup moins étendu. Caillié, qui l'a traversé, rapporte qu'il ne perdit la terre de vue que d'un seul côté. Parmi les autres lacs qu'on rencontre dans cette vaste région, il en est plusieurs de très-pittoresques; mais aucun d'eux ne mérite une mention spéciale.

Les richesses minérales, botaniques et zoologiques de l'Afrique centrale sont fort peu connues. Lorsqu'il y aura lieu, nous parlerons des productions diverses de cette région, à mesure que nous décrirons les différents territoires entre lesquels elle est partagée.

L'histoire de l'intérieur du continent africain est restée tout à fait ignorée de l'Europe jusqu'au XII^e^ siècle, c'est-à-dire jusqu'à l'époque où les géographes Arabes décrivirent les établissements que leurs compatriotes avaient fondés au sud du grand désert. Les migrations des Arabes dans l'Afrique centrale paraissent avoir été nombreuses. Ce mouvement semble avoir d'abord été déterminé par la lutte qui eut lieu entre la dynastie des Abassides et celle des Ommiades; une foule d'individus du parti vaincu allèrent chercher un refuge presque au fond des déserts de l'Afrique. Comme ils se trouvaient bien supérieurs aux indigènes dans l'art militaire, les Arabes défirent sans beaucoup de peine les armées indisciplinées de ces derniers, et fondèrent de puissants Etats sur les bords d'un fleuve auxquels ils donnèrent le nom de Nil des Nègres; mais ce fleuve n'était pas le véritable Niger, c'était sans doute le Zirmie ou Quarrama, tributaire du grand fleuve. Les principaux royaumes fondés par les Arabes étaient ceux de *Ghana* (Kano) et de *Tokrour* (Sackatou), tandis qu'à l'est s'étendait le puissant Etat nègre de *Koukou* (Bornou). La cour du roi de Ghana déployait une splendeur telle, qu'elle étonnait même les hommes qui avaient vu les magnificences de Bagdad et du Caire. A la cour de Bornou, suivant Léon l'Africain, la vaisselle, les étriers, les éperons et même les chaînes des chiens de chasse étaient d'or pur.

Mais diverses révolutions, sans doute causées par l'ambition des chefs les plus puissants qui prétendaient étendre leur domination sur les Etats voisins, agitèrent l'Afrique centrale. Léon l'Africain, qui visita Tombouctou, au XIV^e^ siècle, rapporte que cette ville était au pouvoir d'Izchia, puissant chef du Maroc, qui dominait également sur Ghana et d'autres royaumes au delà du désert. Vers la fin du XVIII^e^ siècle, le royaume de Kaschenah avait réussi à établir sa domination sur les Etats musulmans de cette région. Au commencement du siècle actuel, Danfodio, chef des Fellatahs de Sackatou, non-seulement se rendit indépendant, mais encore se rendit maître du Haoussa tout entier, puis fit la conquête du Bornou, et enfin étendit son empire jusqu'au Niger à l'ouest. Toutefois l'empire fellatah était trop vaste pour subsister longtemps et il ne tarda pas à se démembrer. Un natif de Kano, leva l'étendard de l'indépendance, chassa les Fellatahs de Bornou, et sous le titre de *Scheikho-l-Kanemy*, s'empara du pouvoir réel, en conservant au sul-

tan de Bornou la souveraineté nominale. Dans le cœur du Haoussa, le Gouber, le Zeg-Zeg et d'autres pays ont également secoué le joug. Malgré cela, les Fellatahs, sous d'autres chefs, ont étendu leurs conquêtes à l'ouest; ils ont même envahi le Yarriba au delà du Niger. Le royaume de Tombouctou a depuis longtemps perdu la suprématie qu'il possédait avant Léon l'Africain. Quoiqu'il soit aujourd'hui indépendant, il se réduit à la ville de ce nom et au territoire qui l'entoure immédiatement. Le Bambarra, à l'époque où Mungo-Park le visita, était le plus vaste et le plus puissant royaume qui existât sur le cours supérieur du Niger; mais depuis, il a été démembré par Sego-Ahmadou, chef Foulah, qui à cette heure possède la florissante ville de Djenny et le pays circonvoisin.

La plupart des Etats de l'Afrique centrale ont des gouvernements complétement despotiques. Dans le royaume d'Eyeo ou Yarriba, les plus grands seigneurs, lorsqu'ils approchent du monarque, se jettent la face contre terre, en baisent le sol et se couvrent la tête de poussière. La coutume de sacrifier sur le tombeau du roi ses principaux officiers et ses femmes favorites, existe dans le Yarriba et d'autres Etats; néanmoins, le nombre des victimes ainsi immolées est bien moins considérable que dans l'Aschanti et dans le Dahomey. Les monarques africains ne se distinguent pas en général par leur pompe et leur magnificence: leur demeure et leur costume ordinaire diffèrent peu de ceux du plus humble de leurs sujets. Le roi de Yaouri, l'un des plus puissants de ces monarques, reçut la mission anglaise dans une petite cour carrée qu'on pouvait comparer à la cour d'une ferme, et il lui donna son audience de congé dans une salle très-malpropre, où les hirondelles volaient de tous côtés et où allaient et venaient des jeunes garçons et des jeunes filles dans un état de nudité complète. Le roi de Ouaoua, pour donner ses audiences se plaçait dans une niche du mur de la ville. La pompe des souverains consiste dans la multitude de leurs femmes; celui de Yarriba disait que toutes ses femmes pourraient, en se tenant par la main, former une chaîne qui irait d'un bout de son royaume à l'autre. Mais ces femmes ne sont en réalité que des esclaves qui sont chargées des travaux et des services de tous genres. Entre autres fonctions, elles remplissent souvent celles de gardes du corps. Les chefs musulmans ont des cours un peu plus semblables à celles des princes de l'Afrique du

nord. Ils ont un moins grand nombre de femmes, déploient plus de pompe, exercent un pouvoir aussi despotique que les monarques nègres, mais n'exigent pas des signes de soumission aussi dégradants pour leurs sujets. Nous devons ajouter que chaque ville jouit d'un gouvernement municipal, qui, surtout dans quelques parties du Bambarra, est constitué d'une façon assez démocratique : le *mansa* ou gouverneur de la ville est nommé par l'élection populaire.

Les revenus de ces princes n'égalent pas leur puissance. Les droits que paient les caravanes constituent la seule source régulière de ces revenus. Les présents qu'on leur fait forment une grande partie de leur richesse. Ils se livrent aussi au commerce, et, dans leurs opérations, ils usent de tous les procédés possibles, fraude et violence, pour augmenter leurs profits.

Les armées de ces princes se composent principalement d'une milice turbulente, qui prend les armes dès qu'elle en reçoit l'ordre, et qui vit en mettant au pillage les pays qu'elle traverse. La cavalerie du Bornou et du Begharmi a un aspect tout à fait martial : les chevaux sont petits, mais actifs; l'homme et sa monture sont tous deux revêtus d'une cotte de mailles; mais ces cavaliers, si beaux en apparence, sont incapables de soutenir un choc un peu vif, et lorsqu'on les attaque, ils se hâtent de prendre la fuite. Ils ne sont bons qu'à poursuivre l'ennemi, lorsque celui-ci est en déroute; alors ils tuent et pillent bravement les fuyards. Les Kanembous, organisés par le scheik actuel de Bornou, constituent la seule force régulièrement effective que l'on trouve dans l'intérieur de l'Afrique. Ils marchent par tribus, presque nus, avec une simple peau autour de la ceinture. Leurs armes sont un long bouclier et une pique. Les archers fellatahs et ceux d'une nation très-sauvage connue sous le nom de *Moungas* (ces derniers se servent de flèches empoisonnées), se sont montrés vraiment redoutables. Cependant Lander qui a vu l'armée de Sackatou, forte de 50 à 60,000 hommes, faire le siége d'une ville rebelle, appelée *Kounia*, dit que quelques chefs, revêtus d'une armure, furent les seuls qui montrèrent du courage; tout le reste de l'armée, à la moindre alarme, même fausse, prenait précipitamment la fuite, renversant tout sur son passage, et emportant tout ce qu'ils voulaient sauver : hommes et animaux tombaient les uns sur les autres. Un camp, que vit Clapperton, ressemblait à un village; il se composait d'une multitude

de huttes pareilles à des ruches et disposées de manière à former des rues régulières. Ce camp était rempli de tisserands, de tailleurs, de femmes qui préparaient le coton, de vendeurs d'ignames et autres denrées comestibles. Sous chaque arbre, il se tenait un petit marché : là se rassemblaient aussi de saints hommes qui comptaient les grains de leur chapelet, et des esclaves dissolus qui buvaient des liqueurs enivrantes. Les armes à feu sont presque complétement inconnues chez ces peuples ; les plus puissants souverains n'ont qu'un petit nombre de fusils qu'ils montrent avec orgueil. Les Arabes armés de fusils et habitués à une certaine discipline, qui escortent les caravanes, peuvent mettre en déroute des milliers de nègres, et souvent ils décident par leur intervention, le sort des combats que se livrent les plus grands rois de l'Afrique centrale.

On peut considérer cette immense région, presque toute entière, comme une des plus belles et des plus fertiles contrées qu'il y ait à la surface du globe. Malgré sa proximité de l'équateur, et quoique exposée aux rayons les plus ardents du soleil des tropiques, elle a peu à souffrir de l'intensité de la chaleur. Les chaînes de montagnes qui la traversent, les nombreux cours d'eau qui l'arrosent expliquent ce phénomène. Les pentes des montagnes, quelquefois même jusqu'à leurs sommets, sont couvertes d'abondantes moissons. Presque tout ce territoire se trouve favorable, non-seulement à la culture des végétaux propres à la zône tropicale, mais encore, à cause des différences de hauteur que présente la surface du sol, à la culture de beaucoup de végétaux appartenant à la zône tempérée. L'agriculture toutefois, n'est pas fort avancée dans l'Afrique centrale : nulle part on ne connaît la charrue ; le seul instrument dont on se sert pour travailler la terre, est la houe ; encore se contente-t-on de gratter le sol très-superficiellement. L'irrigation des terres est le seul travail qui se fasse avec soin. Dans le Haoussa, on conserve les grains dans de vastes greniers élevés sur des pieux, afin de les mettre à l'abri des insectes : on fait aussi bonne garde pour éloigner les oiseaux qui dévoreraient les récoltes. Dans le Bornou, l'industrie agricole est encore plus arriérée que dans les autres contrées de l'intérieur. On y cultive presque exclusivement une sorte de millet, appelé *gussub*, qu'on ne transforme pas en pain, mais qu'on fait simplement bouillir pour en faire une sorte de pâte. Malgré la fertilité de leur territoire, les Bor-

nouais ne produisent pas de légumes, à l'exception de quelques oignons; le citronnier est le seul arbre fruitier qu'ils connaissent. Dans le Haoussa, au contraire, on obtient deux récoltes de blé chaque année, et les marchés sont bien fournis de fruits et de légumes. Le riz croit en abondance sur les bords inondés du Niger, surtout dans le royaume de Yaouri ; le coton croit partout, et il paraît être d'excellente qualité. L'indigo réussit également fort bien, et il est aussi excellent. Les bœufs sont très-multipliés, et souvent ils appartiennent à de bonnes races; mais on ne les voit que chez les Arabes et les Fellatahs qui les ont vraisemblablement amenés de l'Afrique septentrionale ; car, dans les pays occupés exclusivement par la race nègre, les seuls animaux domestiques sont les chèvres, les moutons, les porcs et la volaille, qui souvent habitent sous le même toit que leurs maîtres. Les forêts et les marais qui se forment sur les bords des grandes rivières, sont le domaine d'une foule d'animaux sauvages, lions, éléphants, léopards, hyènes, etc., qui commettent parfois de terribles ravages. Cependant leurs dépouilles, particulièrement l'ivoire, forment souvent l'objet d'un commerce assez considérable. Le pays, surtout dans les endroits humides, fourmille d'insectes excessivement incommodes et quelquefois même dangereux. En compensation, les abeilles sont extrêmement multipliées. Enfin, on recueille une grande quantité d'or par le lavage des sables de presque tous les cours d'eau qui descendent de la chaîne de montagnes qui forme à l'ouest la limite de l'Afrique centrale.

L'industrie est peu variée, mais elle s'exerce cependant avec une certaine activité et une assez grande habileté. On fabrique une quantité considérable d'étoffes de coton. Les tissus sont bien faits, solides et parfaitement teints avec d'excellent indigo. Ce sont surtout les nègres qui se livrent à cette fabrication ; du moins les tissus les mieux faits et les mieux teints viennent du Loggoun, dans l'est, et du Nyffé, dans l'ouest. Or, ce sont deux pays peuplés par des noirs. Dans le Haoussa, ce sont principalement des esclaves originaires du Nyffé qui manufacturent le coton du pays. Les nattes, dont on fait un si grand usage, soit pour s'asseoir, soit pour se coucher, sont aussi l'objet d'une fabrication fort étendue : les plus estimées se font à Rabba, dans le Nyffé. Enfin, on trouve dans les villes des ouvriers qui travaillent l'or avec habileté.

L'intérieur de l'Afrique est le centre d'un commerce fort considéra-

ble, cependant les habitants se servent assez peu des voies navigables que leur offrent les rivières qui traversent le pays. Le Niger est le seul sur lequel la navigation soit assez active, surtout dans la partie inférieure de son cours. Les chars sont inconnus, et d'ailleurs les inégalités du sol et l'absence de routes véritables en rendraient sans doute l'usage difficile. Le commerce se fait par caravanes, qu'on appelle aussi kafilas et coffles. Celles qui traversent le désert se servent de chameaux, ainsi que nous l'avons vu. Dans les parties montueuses de l'intérieur, l'âne est la bête de somme le plus généralement usitée; mais dans les grandes plaines fertiles du Haoussa et du Yarriba, la bête de somme que l'on emploie de préférence, c'est la femme. Ce ne sont pas seulement les femmes de la classe inférieure qui sont employées à ce pénible travail; les femmes des chefs et des rois eux-mêmes n'en sont pas dispensées. On voit de ces femmes courageuses porter avec gaîté sur leur tête des fardeaux tellement lourds qu'il faut trois hommes pour les y placer. Le marchand africain ne ressemble en rien au négociant européen qui reste assis à son comptoir, calculant ses profits, pendant que ses marchandises sont transportées par les nombreux modes de transport qu'a créés la civilisation. Il accompagne lui-même ses marchandises à travers les solitudes les plus désolées, à travers le territoire de tribus sauvages et pillardes; souvent il est obligé de défendre son bien les armes à la main. Malheureusement, il est parfois tenté d'imiter les brigands contre lesquels il a à lutter, et il trouve que le pillage est un moyen économique de compléter son assortiment. Comme les marchandises apportées à travers le grand désert haussent de 150 à 500 pour 100, les marchands qui ont fait un certain nombre de voyages heureux, acquièrent une fortune considérable, et souvent même peuvent rivaliser d'opulence avec les rois de l'Afrique centrale. Les caravanes de piétons qui traversent les contrées de l'ouest habitées par les nègres et qui se composent en majeure partie de femmes, sont souvent très-bruyantes et se livrent fréquemment à toutes sortes de débauches; mais elles n'offrent en aucune façon le caractère des caravanes sahariennes. Les marchands femelles du Takrour ne sont pas toujours de simples bêtes de somme : elles font souvent pour leur propre compte des opérations assez importantes et acquièrent ainsi des richesses considérables.

Parmi les objets d'importation les plus recherchés dans les marchés

de l'Afrique centrale, nous citerons : les draps grossiers, mais teints de couleurs éclatantes; la soie filée et teinte en rouge, que les nègres mélangent dans leurs tissus de coton; le papier à écrire; les chapelets, les anneaux, les bracelets et autres bijoux en argent, verre, corail, ambre et même alliage; les ciseaux, les couteaux, la quincaillerie de fer, et par-dessus toutes choses, les armes blanches et à feu. Ces objets sont apportés par la voie du désert. De l'intérieur du désert lui-même, on apporte d'immenses quantités de sel. Les noix de Kolla, qui sont tellement recherchées ici qu'on les a nommées le café africain, viennent de la côte ouest d'Afrique. Les principaux articles qu'on exporte de Tombouctou pour l'Afrique septentrionale, sont l'or, l'ivoire, les plumes d'autruche, et surtout les esclaves; ce dernier article est même le seul article de commerce que fournissent le Bornou et le Haoussa. Ces malheureux sont généralement des individus enlevés dans les régions montagneuses du sud par des expéditions armées envoyées par les rois de l'intérieur. Comme ces rois sont musulmans orthodoxes et que les tribus qui habitent les montagnes dont nous avons parlé, sont généralement idolâtres, ils regardent ces expéditions de brigandage comme la chose du monde la plus simple et la plus naturelle. A l'occasion du mariage d'un scheikh du Bornou avec la fille du sultan de Mandara, les deux princes dirigèrent contre la nation des *Musgows*, une expédition combinée qui, malgré la résistance désespérée de ces derniers, revint avec 3,000 prisonniers de tout âge et de tout sexe.

Les peuples qui habitent l'Afrique centrale ont fait plus de progrès vers la civilisation que les autres nations indigènes, à l'exception de celles qui habitent les bords de la Méditerranée. Ce phénomène n'est pas simplement le résultat de l'établissement de colonies arabes dans l'intérieur; car les États purement nègres de cette région, qui n'ont rien emprunté aux musulmans, sont aussi avancés que les États mahométans sous le rapport des arts et de l'industrie; toutefois l'absence absolue d'écriture et même de signes idéographiques quelconques, oblige le philosophe à placer les peuples de l'intérieur du continent africain, au-dessous des nations les moins civilisées de l'Asie.

Un trait déplorable du caractère des Africains, c'est la férocité qu'ils déploient dans leurs guerres continuelles; des voyageurs ont vu des pays naguère florissants complétement dévastés et dépeuplés. L'habitude

du vol est généralement répandue; mais au lieu que, chez nous c'est le pauvre qui, poussé par la misère, essaie de vivre aux dépens du riche, dans l'Afrique centrale, c'est le riche qui vole et pille le pauvre. Le pillage est presque le but unique des guerres dont cette région est le théâtre, et les esclaves sont le butin le plus précieux que remportent les vainqueurs. Cependant le caractère de ces peuples présente aussi un côté plus favorable. L'amitié dévouée, l'hospitalité et l'humanité sont des vertus qu'ils n'ignorent pas, et dont Park, ainsi que d'autres voyageurs récents, nous ont transmis des exemples éclatants. Ces vertus se retrouvent même chez les musulmans, nonobstant l'esprit d'intolérance et d'hostilité qui les anime contre tous ceux qui ne professent pas la même croyance. Lorsque le major Denham, presque nu et dans l'état le plus misérable, se sauvait d'une bataille, un jeune prince africain quitta ses propres vêtements pour en couvrir notre voyageur. Clapperton et Lander s'accordent à peindre les bergères fellatahs sous les couleurs les plus riantes : ils décrivent leur costume arrangé avec goût, leurs cheveux disposés avec soin et avec élégance, leurs manières franches et simples, leur conversation pleine de modestie et de douceur.

L'idolâtrie et l'islamisme se partagent à peu près également les peuples qui habitent l'Afrique centrale. L'influence du mahométisme s'arrête en général au bord du Niger; cependant, sur plusieurs points, elle a commencé à s'étendre au delà de ce fleuve. Les *Fellatahs* qui forment le peuple dominant dans le vaste et beau territoire de Haoussa, paraissent être originaires de l'Égypte et de la Barbarie d'où ils sont venus dans l'intérieur, apportant avec eux la religion de Mahomet. Les peuples du Bornou et ceux des royaumes voisins de Mandara et de Begharmi ont été convertis au mahométisme et sont des musulmans plus fanatiques que les Fellatahs eux-mêmes. Les voyageurs chrétiens étaient à leurs yeux, non-seulement des hommes voués à la damnation, mais encore des êtres qui n'avaient à réclamer aucun des droits de l'humanité. Un article de foi admis sans contestation par tous les musulmans du Takrour, c'est qu'ils ont le droit de réduire à l'esclavage tous les *Kerdies* ou idolâtres qui peuplent les districts montagneux du sud. Sous divers rapports cependant, ils sont peu scrupuleux observateurs des préceptes du Koran : les femmes ne sont pas étroitement renfer-

mées; ils boivent très-volontiers des liqueurs enivrantes, et se livrent à divers amusements proscrits par les mahométans rigides. Les peuples idolâtres ne montrent en aucune façon le même esprit d'intolérance à l'égard des individus qui professent une autre religion qu'eux-mêmes; mais ils sont superstitieux à l'excès, mettent toute leur confiance dans leurs fétiches et leurs amulettes, et sacrifient des victimes humaines.

Il n'existe à proprement parler dans l'Afrique centrale ni science, ni littérature. Il n'y a qu'un petit nombre de grands *fighis* ou docteurs qui soient capables de lire le Koran. Les versets du livre sacré, transcrits sur de petits morceaux de papier, forment des amulettes auxquelles on attribue toutes sortes de propriétés. Les Arabes, qui sont un peu plus instruits, savent merveilleusement exploiter la crédulité des nègres. Les princes du Bornou et du Haoussa se montrent assez disposés à favoriser la culture des arts et des sciences; mais les moyens de réaliser ces intentions leur manquent complétement. Le sultan Bello et son ministre avaient chacun une bibliothèque, mais les voyageurs qui les ont vus n'ont pu en obtenir communication. Cependant on rencontre dans les cours des princes, des improvisateurs qui chantent eux-mêmes leurs poésies: les rois ont toujours auprès d'eux des chanteurs et des chanteuses. On remarque parfois dans ces œuvres improvisées une imagination brillante et un vif sentiment poétique. Dans les états indigènes les plus avancés, les habitants montrent un goût assez décidé pour la sculpture: les portes des maisons, les piliers et d'autres parties de l'édifice sont parfois décorés de bas-reliefs en bois qui représentent les exploits des guerriers de la nation.

Les amusements auxquels se complaisent les peuples de l'Afrique centrale sont généralement assez grossiers. La lutte et le jeu sont les plaisirs favoris des Bornouais. Les lutteurs sont des esclaves faits dans le pays des Begharmiens et des Musgows. Les femmes, même d'un rang élevé, se livrent à un exercice assez étrange: il consiste dans une sorte de lutte à reculons; les deux athlètes se donnent de grands coups de.... dos, jusqu'à ce que l'une des deux tombe à plat sur le sol. A Kano, l'une des villes les plus florissantes du Haoussa, on rencontre des boxeurs assez habiles; mais les combats sont tellement acharnés qu'ils se terminent assez souvent par la mort de l'un des adversaires.

Ces boxeurs exigent un droit des personnes qui assistent à ces spectacles. Dans le Yarriba, on voit de temps à autre des espèces de représentations dramatiques; mais elles se réduisent à des pantomimes, des tours de passe-passe et des bouffonneries. Clapperton y vit un jour figurer un « diable blanc : » ce personnage était un nègre à figure maigre et peinte en blanc, qui faisait semblant de grelotter de froid et imitait assez bien les mouvements et les gestes du capitaine lui-même. Un autre amusement assez récréatif est la course des sacs : des individus renfermés dans des sacs se poursuivent les uns les autres avec une agilité surprenante. Enfin, comme dans toute l'Afrique noire la danse est la passion dominante. Les danses durent habituellement la nuit entière; elles sont assez variées. Les rois eux-mêmes prennent part à cet exercice; car ils sont aussi glorieux de passer pour habiles danseurs que pour guerriers invincibles.

SECT. 2e. — *Description topographique de l'Afrique centrale.*

Nous allons maintenant décrire les principaux États entre lesquels se partage cette immense région : nous commencerons par la partie orientale, c'est-à-dire par les territoires qui entourent immédiatement le lac Tchad et par ceux qui s'étendent à l'est de ce lac. Cette partie comprend le Bornou, le Mandara, le Loggoun, le Begharmi, le Borghou, le Darfour et le Darkoulla.

Le *Bornou* ou *Bournou*, l'un des plus puissants royaumes de l'Afrique septentrionale, est situé à l'ouest du lac Tchad. Il peut avoir quatre-vingt-dix lieues de longueur et autant de largeur. Lorsque le lac, gonflé par les pluies, inonde ses bords, les animaux sauvages, éléphants, lions, panthères et hyènes, qui y ont établi leur demeure, sont obligés de les abandonner, et d'aller chercher leur proie au milieu des habitations des hommes. A cette époque désastreuse, ces animaux font de nombreuses victimes parmi les voyageurs et les esclaves employés à garder les champs. On a même vu les hyènes pénétrer dans les villes murées, et attaquer les troupeaux que l'on amène dans leur enceinte pour les soustraire aux attaques des animaux féroces. A l'exception de ce district particulier, le Bornou, arrosé par les pluies tropicales et souvent même inondé en partie, se distingue par sa fertilité. La terre, que les esclaves

femelles chargées des travaux agricoles se contentent de gratter avec leur houe, donne des récoltes très-abondantes. Des cités qui renferment de dix à trente mille habitants, et plusieurs villes murées s'élèvent à peu de distance des bords du lac. Les marchés sont extrêmement fréquentés; celui d'*Angornou*, qui se tient toutes les semaines, réunit quelquefois cent mille individus. Nous avons vu que les arts utiles les plus simples sont fort arriérés chez les Bornouais; cependant les choses absolument nécessaires à la vie purement animale s'y trouvent en abondance. Plusieurs tribus Arabes qui sont venues dans le Bornou où elles conservent toutes leurs habitudes pastorales, élèvent de nombreux troupeaux de bestiaux. La plus considérable de ces tribus est celle des *Schouaas*. Dans les villes, les Schouaas font le métier de fripons, de voleurs, de diseurs de bonne aventure, à peu près comme nos bohémiens de l'Europe occidentale; mais ceux qui restent dans la campagne mènent une vie plus simple et plus honnête. Le major Denham nous a tracé le tableau de la fille d'un riche Schouaa : elle était chargée d'anneaux d'argent et d'ornements en ambre et en corail; ses cheveux ruisselaient de graisse, et autour de chacun de ses yeux on remarquait une bande noire de *kohol*, qui avait au moins un pouce de largeur; elle était assise sur un taureau chargé de tapis et d'étoffes de coton; elle guidait sa monture par le cou et la torturait pour lui faire exécuter de lourdes courbettes. Les Bornouais se distinguent par la douceur de leur naturel, par la simplicité de leurs manières, mais aussi par leur laideur. Ils ont les lèvres extrêmement épaisses, le front fuyant, et présentent tous les traits caractéristiques de la race nègre. Dans leur indolence, ils ne se font aucune idée de la curiosité spéculative; ils n'ont jamais pu se figurer que les voyageurs européens qui ont visité leur pays, y soient venus dans le simple but de voir une contrée inconnue.

Le gouvernement du Bornou est despotique; mais il y a quelques années, à l'époque du voyage d'Oudney et de Clapperton, le royaume présentait une situation politique assez singulière. Le scheikh surnommé El-Kanemi, qui avait par sa valeur affranchi son pays du joug des Fellatahs, possédait toute l'autorité réelle; mais il avait jugé prudent de conférer la dignité ostensible de sultan à un membre de l'ancienne famille royale, auquel toutefois il ne laissait aucun pouvoir. Il n'existe certainement pas au monde une cour plus grotesque que celle du sul-

tan de Bornou. La première qualité que l'on exige d'un courtisan, c'est qu'il ait un ventre énorme ; lorsque celui-ci, en s'empiffrant autant que possible, ne peut parvenir à acquérir un embonpoint suffisant, il le simule en s'attachant un coussin sur le ventre ; puis il revêt par là dessus dix ou douze robes de tissus riches et variés. Ces courtisans se chargent également la tête de turbans vraiment monstrueux, qui ne laissent guère à decouvert qu'une partie du visage et encore d'un seul côté. De nombreuses amulettes, renfermées dans des enveloppes de cuir vert, couvrent leurs vêtements, leurs chevaux et leurs armes. C'est entouré de cette cour étrange, que le sultan reçut les voyageurs anglais qui viennent d'être nommés ; pour lui il était placé dans une espèce de cage à barreaux qui était à peine suffisante pour le contenir. Lorsqu'elle se met en campagne, la cavalerie du Bornou est toujours chargée de l'attirail ci-dessus ; aussi on comprend aisément qu'elle soit peu redoutable ; quant au sultan, comme il doit être encore plus protubérant et plus lourdement attifé encore que ses courtisans, il se trouve dans l'impossibilité absolue de combattre. Lorsque son armée est défaite et qu'il ne peut s'échapper par la fuite, il s'assied majestueusement sous un arbre et y attend le coup de la mort.

Les villes du Bornou sont considérables, quoiqu'elles ne soient pas de la première grandeur, *Nouveau-Bornou,* résidence actuelle du sultan. ne renferme pas plus de dix mille âmes, et *Kouka,* où le scheik tenait sa cour, est encore plus petite. *Angornou* est la plus grande ville du royaume : on lui accorde plus de trente mille habitants. Les villes que nous venons de nommer sont toutes situées dans le cœur du Bornou, non loin du bord occidental du lac Tchad. *Angala,* sur la frontière méridionale qui touche au cœur du Begharmi, et *Woudie* sur celle du Kanem, sont assez importantes ; c'est dans cette dernière ville que doivent s'arrêter les caravanes jusqu'à ce qu'elles aient reçu du sultan la permission de continuer leur route. Le district de *Kanem,* qui forme la partie septentrionale du royaume, est une contrée moins fertile ; elle participe déjà du caractère du désert qui la borde au nord. *Lari,* sa capitale, est une ville de 2,000 âmes, composée de groupes de huttes grossières, qui ont la forme de ruches. Les villes les plus étendues du royaume, se trouvaient naguère sur les bords du fleuve Yéou ; mais elles ont été complétement détruites, et le pays où elles étaient situées

a été entièrement ravagé par les désastreuses invasions des Fellatahs. Parmi ces villes détruites, nous citerons *Birnie* ou le *Vieux-Bornou*, dont la population s'élevait à deux cent mille âmes, et dont les ruines couvrent un espace de 5 à 6 milles carrés, et *Gambarou*, dont les restes montrent qu'elle renfermait les plus beaux édifices du royaume. On ne rencontre plus dans le territoire abandonné où florissaient il y a quelques années ces grandes villes, que de rares et misérables villages dont les habitants vivent dans la crainte perpétuelle des incursions des Touariks du Sahara. Plus à l'ouest, au delà d'une grande ville appelée *Kabschary*, habite la tribu presque sauvage des *Moungas*, qui combattent avec des flèches empoisonnées et n'accordent qu'une soumission douteuse au sultan de Bornou.

Le *Mandara*, situé au sud du Bornou, consiste en une belle vallée, qui renferme huit grandes villes, dont la principale porte le nom de *Mora*. Tout le pays est dominé par la grande chaîne des Montagnes de la Lune, dont il a déjà été question. Cette région montagneuse est habitée par des tribus nombreuses et barbares que les Mandarans comprennent toutes sous la dénomination collective de *Kerdies* ou infidèles. Ces peuples sauvages se peignent le corps, se revêtent de peaux de bêtes féroces, et vivent principalement de fruits, de miel, et de poissons que leur fournissent en abondance les grands lacs de leurs montagnes. Les *Musgows*, la plus éloignée et la plus redoutable de ces tribus, montent des petits chevaux pleins de feu, se couvrent d'une peau de chevre ou de léopard, et portent autour du cou des colliers faits avec les dents des ennemis qu'ils ont tués.

Le *Loggour*, qui borde le lac Tchad au sud et qui est arrosé par le Schary, est un des États les plus civilisés et les plus industrieux de toute l'Afrique. Ses habitants, au milieu des guerres furieuses qui ont désolé les pays voisins, ont su, par une habile neutralité, se maintenir eux-mêmes en paix. Un grand nombre d'entre eux se livrent à la fabrication des tissus de coton, occupation qui partout ailleurs est abandonnée aux esclaves. Pour les teindre, ils les plongent trois fois dans l'indigo, puis ils les étendent sur le tronc d'un gros arbre et les frappent avec des maillets de bois, afin de les lustrer. Les Loggounais se distinguent des nations voisines par un trait particulier : ils ont une monnaie, qui est en fer, grossièrement fabriquée; mais enfin c'est un

progrès considérable. Les produits agricoles sont variés et abondants. De belles forêts s'étendent le long du fleuve, sur les bord duquel croissent également un grand nombre de plantes aromatiques, mais la multitude des insectes fait cruellement souffrir les habitants : les mouches, les hyménoptères à aiguillon, les moustiques, et d'immenses crapauds noirs luttent à qui les tourmentera le plus, dit un voyageur. Il est impossible de sortir une couple d'heures dans le milieu de la journée sans courir le risque d'une maladie sérieuse. Quelques individus cherchent à se mettre à l'abri de ce fléau en construisant une maison dans une autre maison; d'autres personnes allument un feu de paille humide et s'assoient au milieu de la fumée; mais ce remède parait pire que le mal. Les femmes du Loggoun sont les plus belles, les plus intelligentes, les plus gracieuses de toutes les négresses; mais elles ne se distinguent par aucune des vertus qui forment l'ornement de leur sexe. Leurs mœurs sont très-dépravées, et le major Denham avait beaucoup de peine à défendre ses poches contre la dextérité de leurs mains. *Loggoun*, capitale du royaume, est une belle ville, ornée de rues spacieuses, et bâtie dans une charmante position sur les bords du Schary, à environ 18 lieues au-dessus de l'embouchure du fleuve dans le lac Tchad.

Le *Begharmi* ou *Baghermé*, est un vaste pays situé au sud-est du lac. Les habitants qui sont une race robuste et belliqueuse sont presque constamment en guerre avec le Bornou. Les Bornouais se vantent d'avoir soumis la Begharmi; mais les Begharmiens, lorsqu'ils sent les moins forts, se retirent derrière une grande rivière qui traverse leur pays; puis ils reviennent à la charge et reprennent possession du territoire qu'ils ont momentanément abandonné. La principale force du Begharmi se compose de cavaliers armés de lances et couverts, ainsi que leurs chevaux, de cottes de mailles : nous avons déjà dit que ces soldats ne brillaient pas par la bravoure.

Le lac Tchad renferme un assez grand nombre d'îles dont plusieurs sont considérables. Elles sont habitées par des tribus qui se sont rendues redoutables aux pays circonvoisins. Les *Biddomahs*, qui occupent les plus orientales de ces îles, ont une flotte d'un millier de canots, à l'aide desquels ils font des excursions sur tous les territoires qui baignent les eaux du lac. Ils disent que leur Dieu les a laissés sans grains

et sans bestiaux, mais qu'en revanche il leur a donné la force et l'adresse nécessaires pour enlever ces bonnes choses à ceux qui les possèdent. Or, ils remplissent parfaitement ce rôle. Il n'y a pas un endroit autour de ce vaste lac qui soit un seul instant à l'abri de leurs attaques. Ils enlèvent une grande quantité d'individus qu'ils réduisent en esclavage, mais du reste ils les traitent avec douceur et donnent même des femmes à leurs esclaves mâles. Il ne paraît pas que les plus puissants souverains du Bornou aient jamais fait le moindre effort pour réprimer ces brigandages» : «Les eaux sont leur domaine, disent-ils; qu'y pouvons-nous faire? Les *La Salas*, tribu pastorale, habitent plusieurs petites îles verdoyantes qui sont situées dans la partie sud du lac et qui sont séparées les unes des autres par des canaux si peu profonds, que ceux qui les connaissent peuvent les traverser à cheval. Ces îles sont couvertes de riches pâturages et de nombreux troupeaux.

Au sud du Begharmi et du Loggoun, existe un district montagneux appelé *Dar-Koulla*, du nom de la rivière de *Koulla* qui l'arrose, et dont les bords sont, dit-on, marécageux et humides. Les habitants de ce territoire sont un mélange de Nègres et de Fellatahs. Ces derniers, qui forment la race dominante, demeurent dans des villages bien fortifiés. Ils se servent de flèches empoisonnées, à l'aide desquelles ils ont mis en fuite les armées combinées du Bornou et du Mandara, quoiqu'elles eussent pour auxiliaires un corps nombreux et bien armé d'Arabes. Le Dar-Koulla est principalement fréquenté par les *djelabi* ou marchands du Ouadaï et du Darfour, qui y viennent pour acheter des esclaves, la plus légère offense étant punie en vendant le coupable aux marchands étrangers.

L'Etat le plus oriental du Takrour est le *Dar-Four*. Il est situé à l'ouest du Kordofan, dont il est séparé par une chaîne de montagnes. Il est arrosé par une rivière nommée *Bahr-Attabah*, qu'on dit se jeter dans le Nil, mais qui se décharge vraisemblablement dans le Misselad, puisque, suivant Brown, elle coule dans la direction du nord. On trouve dans le Dar-Four, du fer, du cuivre et du sel gemme. Le sol est généralement aride : cependant, à l'époque des pluies tropicales, les lits des torrents se remplissent et le pays inondé se couvre bientôt d'une riante verdure. Les femmes, car c'est à elles que sont dévolus les travaux de l'agriculture, font alors des trous en terre, à un demi-mètre environ de distance

les uns des autres, y sèment du millet qu'elles recouvrent avec les pieds, et le labour ainsi que les semailles sont terminés. On récolte le millet au bout de deux mois, le blé au bout de trois. Le riz vient en abondance et naturellement. Les dattes y abondent, et servent, ainsi que le froment, à la préparation d'une liqueur spiritueuse. Parmi les animaux domestiques, les chameaux sont très-nombreux ; il y a des bœufs et des chèvres de bonne race ; mais les chevaux, les ânes et les moutons sont de race inférieure. Au nombre des animaux sauvages du pays, on indique l'éléphant, le rhinocéros, l'hippopotame, le buffle, le sanglier, la girafe, diverses espèces de gazelles, le lion, la panthère, l'hyène et le chacal. Les montagnes et les forêts fournissent du gibier ; les abeilles et le miel abondent.

La population du Dar-Four ne paraît pas dépasser 200,000 âmes. Elle se compose de Nègres et d'Arabes, mais ces derniers, quoique moins nombreux, y forment la race dominante. Les traits des nègres de cette contrée diffèrent de ceux des noirs de la Guinée; cependant, leurs cheveux sont ordinairement courts et laineux. Ils sont malpropres, voleurs, dissimulés et peu courageux ; mais ils supportent d'une manière étonnante la faim, la soif et la fatigue. Les Fouriens usent avec excès de la polygamie, et l'union entre les deux sexes est chez eux illimitée. La circoncision et l'excision sont pratiquées dans le Dar-Four. La langue berbère paraît être celle du pays ; toutefois, on y entend l'arabe. Tous les habitants professent le mahométisme, ils sont même assez intolérants ; néanmoins, ils ne se conforment pas régulièrement à toutes les prescriptions de l'islamisme ; ils sont passionnés pour les plaisirs et ne s'abstiennent aucunement des liqueurs fermentées. Le gouvernement est despotique; le sultan, toutefois, est obligé de flatter son armée, qui se compose d'environ 2,000 soldats : car, lorsque ceux-ci sont mécontents, ils déposent ou étranglent le souverain, et élisent à sa place un autre membre de la famille royale.

L'Égypte est le pays avec lequel le Dar-Four entretient le plus de relations commerciales. Des caravanes nombreuses apportent des tapis, des étoffes, de la quincaillerie, et prennent en échange des esclaves, de l'ivoire, des plumes d'autruche, etc. *Kobbeh*, capitale du Dar-Four, ne renferme que 5 à 6,000 habitants : cependant elle a près d'une lieue de longueur. Mais elle est très-étroite et se compose simplement de mai-

sons détachées, dont chacune est entourée d'un enclos en palissades. Le sultan réside à *El-Fascher*, village peu éloigné de Kobbeh. *Soueini*, sur la frontière septentrionale, est une petite ville très-animée à l'époque de l'arrivée des caravanes.

Entre le Dar-Four, à l'est, le Begharmi et le Kanem, à l'ouest, s'étend une vaste contrée fort peut connue, nommée *Mobba* par les indigènes, *Berghou* par les Bournouais, *Ouadaï* par les Fezzanais et *Dar-Szaleih* par les Arabes. On le dit beaucoup plus peuplé que le Dar-Four. La plupart des habitants sont des nègres mahométans, dont quelques-uns apprennent à lire et à écrire l'arabe. Les enfants des deux sexes sont circoncis: les femmes vont sans voile. Les armes de ces noirs consistent en sabres, lances, boucliers, arcs et flèches: les fusils, qui sont en petit nombre, viennent du Caire, de même que le plomb et la poudre. *Ouara*, la capitale, est représentée comme une ville considérable, trois fois plus grande que celle de Boulak, en Égypte. A trois journées à l'ouest de cette ville, on trouve un grand fleuve, que les habitants nomment *Engy*, mot qui signifie « eau, » dans la langue du pays. Ce fleuve, qui coule dans le direction du nord-ouest, est le *Misselad* des géographes. On place encore dans cette région le grand et fameux lac de *Fittré*; mais il est impossible de fixer sa position.

Revenons maintenant aux pays situés à l'ouest du lac Tchad et de l'empire du Bornou.

Le *Haoussa* est un vaste territoire qui occupe la région la plus centrale de l'Afrique. Il s'étend depuis le cours supérieur du Yéou, à l'est, jusque près des bords du Niger, à l'ouest; mais ses limites au nord et au sud sont mal déterminées. Quoiqu'il ne touche pas au Niger lui-même, le Haoussa est bien arrosé par le Quarrama ou Zirmie et d'autres affluents de ce fleuve qui coulent à l'ouest pour s'y décharger. Sa partie la plus orientale est baignée par le cours supérieur du Yéou et sa partie la plus méridionale par le Tchadda qui se jette dans le Niger. Cet immense territoire est principalement occupé par les Fellatahs, peuple musulman qui appartient à la race berbère et qui a émigré en masses considérables à l'intérieur de l'Afrique dans le courant du x^e^ et du xi^e^ siècles. Il paraît former un plateau plus élevé que le Bornou et les pays arrosés par le Niger; le climat y est moins ardent, et parfois même les voyageurs ont eu à y souffrir du froid. L'aspect de la contrée

suffit pour révéler qu'elle est habitée par une nation supérieure en industrie et en civilisation aux autres peuples africains. Il a déjà été question de l'état de l'agriculture, de l'industrie et du commerce dans le Haoussa. Les Fellatahs professent l'islamisme; mais, quoiqu'ils se croient le droit de réduire en esclavage tous les idolâtres des pays voisins, ils ne montrent pas cet esprit d'intolérance qui anime les Maures : aussi ces derniers disent-ils que les Fellatahs ne sont pas de vrais musulmans. Leurs habitudes commerciales et leurs relations continuelles avec les peuples noirs de l'ouest, paraissent être la cause principale de cette tolérance extraordinaire.

Le royaume de *Sackatou* qui occupe à peu près l'extrémité occidentale du Haoussa, domine aujourd'hui sur toute cette région. Son territoire fertile est couvert d'une nombreuse population, et sa capitale, qui porte le même nom, paraît être la plus grande ville de l'Afrique centrale. On lui donne 80,000 habitants. Les maisons sont rapprochées les unes des autres, et disposées de façon à former des rues assez régulières. La ville est entourée d'une muraille haute de 20 à 30 pieds et percée de 20 portes que l'on ferme toujours au coucher du soleil. Les demeures des principaux habitants se composent de groupes de cabanes et de maisons à toits plats dans le style mauresque, le tout renfermé dans une enceinte formée par un mur élevé. Sackatou possède deux mosquées; l'une d'elles, qui n'était pas terminée lorsque Clapperton visita cette ville, avait 800 pieds de longueur, était soutenue par des colonnes de bois revêtues d'argile, et brillait par ses riches ornements. Le palais du roi formait, comme à l'ordinaire, une sorte de ville murée dans l'enceinte de la capitale : une grande cabane peinte et décorée avec soin servait de salle d'audience. Dernièrement, la résidence de la cour ayant été transférée dans la ville voisine de *Magaria*, Sackatou éprouvera sans doute une décadence plus ou moins considérable.

Les pays de *Gouber* et de *Zamfra* ou *Zanfara*, offrent un aspect moins favorable. Ils sont habités par une race belliqueuse qui, à plusieurs reprises, a dominé sur tout le Haoussa, et qui, à cette heure, est en rébellion ouverte contre le royaume de Sackatou. Les guerriers de cette nation infestent constamment la route principale qui conduit de Sackatou à Kano; aussi les marchands ne la traversent-ils qu'en caravanes

très-nombreuses. En 1829, *Counia*, capitale des Goubérites et ville fortifiée, repoussa avec perte les forces réunies de tout le Haoussa qui s'élevaient à 50 ou 60,000 hommes. *Zirmie*, capitale du Zanfara, est représentée comme une ville de bandits où tous les esclaves fugitifs trouvent asile et protection.

Kano, quoique bien déchue de son ancienne grandeur, est encore le centre du commerce et de la civilisation de l'intérieur de l'Afrique. Cependant les maisons y sont très-clair-semées, et n'occupent guère qu'un quart de la vaste enceinte qu'enferment les murailles qui ont environ 5 lieues de tour. La partie habitée est divisée en deux par un large marécage qui est à sec durant la majeure partie de l'année : alors il s'y tient un grand marché qui est le plus fréquenté de toute l'Afrique. Il est placé sous la surveillance d'un scheik, qui a même le pouvoir exorbitant de fixer les prix. Telle est la confiance qui règne dans les transactions, que l'on prend habituellement livraison des ballots de marchandises sans les ouvrir ; mais si l'on découvre quelque fraude, le ballot est renvoyé, et le *dylala* ou courtier est obligé d'en rembourser le prix. Le marché est encombré de monde depuis le lever jusqu'au coucher du soleil ; il a lieu tous les jours, sans même en excepter le vendredi qui est le jour de repos chez les peuples mahométans. Il y a un marché spécial pour les esclaves, qui forment la principale marchandise dans toute l'Afrique centrale : il se compose de deux longues rangées de hangars, l'une pour les hommes, l'autre pour les femmes. La monnaie usitée dans les transactions consiste en coquillages appelés *cauris*, dont 400 environ représentent la valeur d'un franc. On voit que les comptes, pour les transactions un peu fortes, doivent être fort longs. La population de Kano paraît être de 30 à 40 mille âmes.

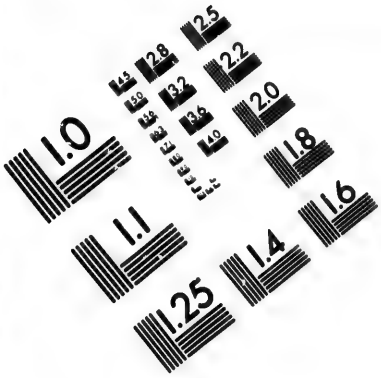
Le *Kachenah* ou *Cassinah*, au nord de Kano, est un royaume considérable qui a jadis tenu le Haoussa sous sa domination, et a secoué naguère le joug des Fellatahs de Sackatou. Les murailles de la capitale qui donne son nom au pays, présentent un circuit immense ; mais la partie habitée ne forme pas le dixième de l'espace qu'elles enclosent. Cette ville est encore le siége d'un commerce assez important avec le désert, avec Ten-Boktoue et avec les caravanes qui traversent le désert par la voie de Ghadames et de Touat.

Au sud du Sackatou et de Kano s'étend le pays de *Zegzeg*, l'un des

plus beaux de l'Afrique. Il est couvert d'abondantes récoltes et de riches pâturages ; il produit particulièrement beaucoup de riz. Il est parsemé de collines et de vallées qui lui donnent l'aspect des plus charmants districts de l'Angleterre. *Zaria*, la capitale, ou du moins son enceinte, occupe un espace immense ; car celle-ci renferme des bois et des champs de blé. La population de la ville est évaluée à 50,000 âmes. Le pays au sud du Zegzeg, quoique assez montueux, est encore fertile et bien cultivé. On y compte plusieurs villes considérables. *Coutoub* est un composé de 500 villages ou plutôt groupes de maisons qui couvrent une belle plaine ; il s'y tient un marché très-fréquenté. Plus au midi encore, on trouve une contrée montueuse et difficile habitée par les *Yam-Yam*, tribu sauvage qu'on représente comme anthropophage. Il y a longtemps encore, ils massacrèrent et dévorèrent une caravane. Six siècles auparavant, le géographe arabe Edrisi, les peignait à peu près les mêmes couleurs. *Dunrora* est située dans un pays fertile quoique semé de rochers. A environ une demi-journée de cette ville, on rencontre *Djacoba*, ville considérable sur les bords du Schary. Plus à l'est, sur la même rivière, on nomme une autre grande ville appelée *Adamowa*. Nos connaissances dans cette direction ne s'étendent pas plus loin.

La partie orientale du Haoussa ne renferme aucune ville de grandeur remarquable. Cependant les voyageurs citent *Berschi*, probablement la *Berissa* d'Édrisi, *Gantoungova*, située dans un beau territoire, *Zangéia*, bâtie dans une position pittoresque au milieu de collines rocheuses, et *Girkova*, sur une rivière de même nom qui se jette dans le Yéou. *Katagoun*, capitale d'une province qui faisait naguère partie du Bornou, a 6,000 habitants. Dans le même district se trouve *Sansan*, place très-commerçante, qui est divisée en trois villes distinctes. Au nord s'étend un territoire montagneux, habité par les *Badis*, peuplade indépendante et idolâtre, qui est constamment en guerre avec ses voisins musulmans.

La contrée que baigne le Niger, dans la partie inférieure de son cours constitue une des régions les plus étendues et les plus importantes de l'Afrique centrale. Comme elle est abondamment arrosée et en beaucoup d'endroits même exposée à des inondations temporaires, elle est excessivement fertile et produit une immense quantité de riz et d'autres espèces de grains ; mais, quand on approche de la mer, le sol devient marécageux et couvert d'épaisses forêts. Cette contrée est généralement



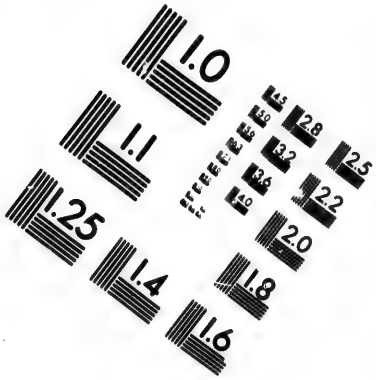
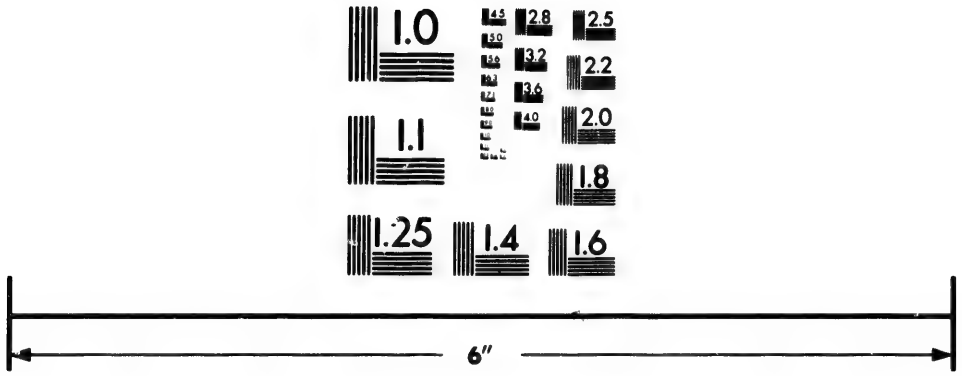
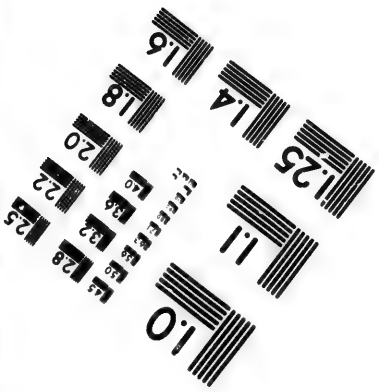
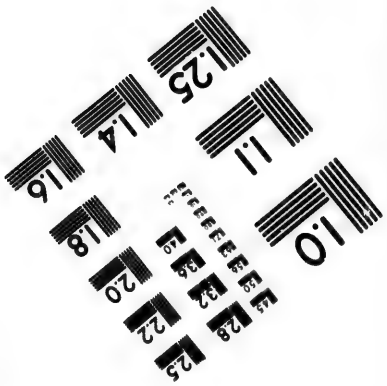


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

occupée par des peuples nègres, avec toutes les habitudes et les superstitions propres à cette race ; mais les Fellathas envahissent peu à peu cette région, et plusieurs de ces États nègres ont été convertis, quoique d'une manière très-superficielle, à l'islamisme. Les rois y jouissent en général d'un pouvoir absolu. Avoir une multitude de femmes constitue le principal signe de leur dignité ; mais ils entravent le commerce par les exactions dont les marchands et les voyageurs sont l'objet. Nous commencerons par le Yaouri notre rapide revue de cette contrée.

Le *Yaouri* ou *Youri* consiste en une plaine très-fertile que le Niger inonde en partie, et qui est ainsi très-propre à la production du riz. Elle est généralement cultivée avec soin, quoique principalement par une race opprimée et presque réduite à l'esclavage, mais remarquable par sa patience, son industrie et son activité au travail, à laquelle on donne le nom de *Cumbries* ou *Cumbriens*. La capitale du royaume *Yaouri*, est une ville très-considérable. Ses murailles, en bois grossièrement renforcées au moyen de barres de fer, ont huit à dix lieues de tour ; mais ce vaste espace est rempli de prairies, de champs ensemencés au milieu desquels sont semés des groupes de huttes. La population, nombreuse et brave, a repoussé toutes les tentatives des Fellatahs pour la soumettre. Le roi déploie plus de splendeur que ceux des États voisins : cependant, l'architecture et l'ameublement de son palais n'ont rien de brillant. Au-dessous de Yaouri, la navigation est obstruée par des cataractes formidables ; cependant les embarcations d'une certaine grandeur peuvent les franchir dans la saison des pluies.

Le *royaume de Boussa*, immédiatement au-dessous de celui d'Yaouri, avait été représenté d'abord comme formant le principal des États qui occupent la grande région appelée *Borgou* ; mais Lander, dans sa dernière expédition, apprit que ni le Boussa, ni le Ouaoua sur lequel il possède une certaine suzeraineté, n'appartiennent à cette région. Le territoire du Boussa est fertile et bien cultivé ; sa capitale qui porte le même nom, est une ville importante. Elle a été pendant quelque temps au pouvoir des Fellatahs, qui plus tard en furent chassés. Le Niger, immédiatement au-dessus et au-dessous de *Boussa*, présente une magnifique masse d'eau ; mais à son passage à travers cette ville, il est obstrué par des rochers et des bancs au milieu desquels a péri l'intrépide et infortuné Mungo-Park. Un peu au-dessous de Boussa, on rencontre le lac

de *Comie*, qui forme le principal passage pour les caravanes qui se rendent du Laoussa à la côte de l'Atlantique.

Ouaoua, capitale d'un petit royaume vassal du précédent, est située dans un territoire très-fertile, particulièrement renommée par l'excellence des ignames qu'il produit. Cette ville, dont on évalue la population à 18,000 âmes, doit sa prospérité au passage continuel des caravanes qui vont au Haoussa ou en viennent. Les habitants et les marchands font le plus joyeux emploi de leurs richesses. Ils aiment les festins, et l'on consomme à Ouaoua, plus de liqueurs spiritueuses que dans aucune autre ville de l'Afrique. Pendant toute la nuit, on y entend le bruit des danses et des chansons, qu'accompagne le son des castagnettes et de la guitare mauresque.

On donne le nom de *Borgou* à une région qu'occupe un groupe de petits États indépendants, et qui est située à l'ouest et au nord-ouest du Boussa et du Ouaoua. L'aspect qu'elle présente est tout différent de celui qu'offrent ces derniers territoires. La plus grande partie en est montagneuse, mais parsemée de belles et fertiles vallées. Les districts élevés sont couverts de vastes forêts qui récèlent une foule d'animaux sauvages de tout genre et qu'infestent de nombreuses bandes de voleurs. Le *Kiama*, la seule partie du Borgou que des voyageurs européens aient visitée, est habité par un peuple fier, courageux, plein de vivacité qui se plaît aux exercices martiaux, et qui se montre aussi chaud dans ses amitiés que dans ses haines. Le roi professe le mahométisme; mais son attachement au paganisme se montre encore dans les nombreux fétiches ou figures bizarres qui sont placés comme des puissances gardiennes et protectrices aux entrées et le long des murs de ses maisons. Les frères Lander eurent, à Kiama, le spectacle d'une grande fête mahométane, suivie d'une course de chevaux. Les animaux étaient pittoresquement caparaçonnés, décorés de colliers de clochettes, de morceaux de soie, de drap rouge, et d'amulettes. Les femmes, qui ne sont point soumises à la loi de réclusion, comme il est d'usage dans les pays musulmans, assistaient à la fête dans tout l'attirail de leur toilette. Le palais ou plutôt la hutte qui sert de demeure au roi, est ornée de gravures représentant divers personnages éminents de la Grande-Bretagne. Le royaume de *Niki* cependant est considéré comme le principal État du Borgou : sa capitale est la ville la plus grande, et son territoire est

le pays le mieux cultivé de toute cette contrée; il jouit en outre d'une certaine suprématie sur les autres royaumes. Ceux-ci sont comparativement pauvres, à l'exception de *Loggou* qu'enrichit le commerce entre Gondja et l'intérieur. Le *Pandi* a cessé d'être le vassal du Niki; mais il n'a usé de son indépendance que pour organiser un système de destruction et de pillage contre les pays qui l'avoisinent.

Les bords du Niger, au-dessous du Boussa, sont occupés par deux grands et florissants royaumes, l'Eyeo à l'ouest, et le Nyffé à l'est.

Le royaume d'*Eyeo*, appelé aussi *Hio* ou plus proprement *Yarriba*, est un vaste territoire qui des bords du Niger s'étend jusqu'au Dahomey. Il est en outre remarquable par sa prodigieuse fertilité et par sa nombreuse population. Les champs bien cultivés sont couverts de magnifiques plantations de maïs, de millet, d'ignames et de coton. Une chaîne de hautes montagnes qui ont de 2 à 3,000 pieds d'élévation, traverse une partie de cette contrée et lui donnent un aspect pittoresque. On y trouve de belles forêts où des arbres aromatiques exhalent des odeurs délicieuses et où voltigent des myriades de papillons aux couleurs éclatantes et variées. Le climat est si doux que l'on trouve des terrains cultivés et même des villes considérables jusque sur les sommets de ces montagnes. Il y a dans le Yarriba un grand nombre de métiers à tisser, et l'on y fabrique une grande quantité d'étoffes de coton. On rencontre aussi sur les routes une multitude de femmes employées à porter d'énormes ballots de marchandises sur leur tête. Le roi y jouit du pouvoir le plus despotique; ses plus grands officiers, en s'approchant de lui, se jettent la face contre terre et se couvrent la tête de sable et de poussière. Les sacrifices humains à la mort du roi et des principaux chefs y sont en usage comme dans le Dahomey; mais on immole un moins grand nombre de victimes. Cet état de choses ne tardera sans doute pas à cesser; car les Fellatahs ont déjà passé le Niger et se préparent à envahir le Yarriba. Ils réussiront sans doute, et la conséquence immédiate de cette conquête par un peuple musulman, sera l'abolition des sacrifices humains.

Parmi les villes du Yarriba, c'est *Eyeo*, la capitale, qui occupe le premier rang. Elle est située dans une belle plaine et, comme la plupart des villes africaines, couvre un très-grand espace de terrain : son enceinte a 6 lieues de tour; mais elle renferme des champs cultivés et de

grands espaces vides, de sorte que l'on peut à peine conjecturer le chiffre de sa population. *Bohou*, l'ancienne capitale, quoique bien déchue depuis que la cour réside à Eyeo, est encore une ville considérable, bâtie dans un pays remarquablement beau et pittoresque. Depuis que les Fellatahs ont commencé à empiéter sur les possessions du Yarriba, ils ont fondé la ville d'*Alorie*, dont la population grossie par les esclaves fugitifs accourus de toutes parts, est déjà, dit-on, plus importante que celle d'Eyeo. On cite aussi plusieurs autres villes considérables dans le royaume. *Djennah* est la première sur la frontière méridionale, et *Kischi* sur celle du nord. *Tchaki*, quoique construite sur le sommet même d'une montagne, est grande et peuplée.

Le *Nyffé* ou *Nouffie*, sur le bord oriental du Niger, est un très-beau pays qu'habite la nation nègre la plus industrieuse et la plus avancée de toute la race. Les tissus de coton qui s'y fabriquent, sont très-estimés et supérieurs à tous ceux qui se font en Afrique; il en est de même des nattes. Mais le royaume de Nyffé a été épouvantablement ravagé par les Fellatahs qui s'en sont presque rendus maîtres. *Rabba*, la capitale du Nyffé, passe pour la plus grande ville des Fellatahs après Sackatou. Le territoire qui l'entoure est extrêmement fertile, couvert de riches récoltes, ainsi que de magnifiques paturages qui nourrissent de belles races de bœufs et de chevaux. *Koulfu* et *Koufu*, deux villes situées sur la frontière septentrionale du Nyffé et sur la grande route des caravanes du Haoussa, ont réussi, grâce aux fortes murailles qui les protégent, à échapper aux ravages et au joug des Fellatahs, et florissent encore par leur commerce. Néanmoins les habitants se sont convertis à l'islamisme, mais sans adopter l'intolérance fanatique des Maures et l'usage de renfermer les femmes. Ces dernières, au contraire, sont les agents commerciaux les plus actifs du pays : elles vont de marché en marché, et il y en a souvent parmi elles qui acquièrent une fortune considérable. *Lever* ou *Layaba* et *Badjiebo*, sur les bords du Niger, sont encore deux villes fort commerçantes; celle-ci a l'avantage de se trouver au-dessous des bas-fonds qui obstruent le fleuve et jouit de la faculté de pouvoir en tout temps communiquer avec la mer. Toutes deux étaient naguère situées sur la rive gauche du Niger; mais les habitants, afin d'échapper aux ravages des Fellatahs, ont transféré leur demeure sur la rive droite. Ce beau fleuve présente ici un tableau magnifique : il a une largeur qui varie

de 4 à 10 kilomètres et renferme plusieurs îles fertiles et brillantes de verdure. L'île de *Pataschie* est près de la frontière du Boussa, et celle de *Beli*, beaucoup plus bas, avoisine le Nyffé; mais la plus belle de toutes est sans contredit celle de *Zagoschie* qui touche presque à Rabba. Cette île, située juste au milieu du Niger, a 6 lieues de longueur sur une et demie de largeur. Le sol de l'île, à peine élevé au-dessus du niveau des eaux, est un terrain d'alluvion souvent inondé et toujours d'une mollesse extrême. Malgré cela, il est cultivé avec soin et remarquable par sa fertilité. Les habitants se distinguent par leur industrie; leurs cotonnades sont les meilleures de tout le Nyffé; ils possèdent une multitude de canots. Le souverain a 600 barques armées qui lui ont permis de mettre son île à l'abri de toutes les révolutions qui ont désolé le continent voisin. *Egga*, la ville du Nyffé qui est située le plus en aval du Niger, a une longueur d'une lieue et demie sur les bords du fleuve; les habitants, qui sont moitié Fellatahs et moitié Nègres, possèdent de nombreuses barques. Egga termine le Nyffé.

Au-dessous, on ne rencontre guère sur les bords du Niger, que de simples villes généralement indépendantes les unes des autres, et dont chacune est gouvernée par un chef particulier. Les habitants de plusieurs de ces villes sont renommés pour se livrer au brigandage. Cependant *Kacounda*, qui est formée par un groupe de trois grands villages, sous l'autorité d'un seul chef, est habitée par une tribu pacifique, industrieuse et hospitalière.

A 40 lieues au-dessous de Kacounda, le Niger reçoit le Schary ou Tschadda qui vient de l'est et qui, à son embouchure, est presque aussi considérable que le fleuve principal. De nombreuses barques descendent et remontent cet affluent. Au confluent de ces deux grands cours d'eau s'élève une ville très-importante par son étendue et son commerce, appelée *Cuttoumcouraffe*. A trois journées de navigation en remontant le Schary, on rencontre une autre ville considérable, *Founda*, que l'on regarde comme la plus grande cité commerciale de cette partie de l'Afrique. Les bords du Niger, au-dessous de Kacounda, nous présentent encore plusieurs villes qui méritent d'être nommées : ce sont *Bocqua*, où se tient un marché très-fréquenté par les marchands venus de l'intérieur ainsi que du haut et bas Niger, *Atta*, *Abbazaca et Damuggou*. Cette dernière ville était naguère gouvernée par un chef des-

potique mais éclairé. Ici on commence à découvrir quelque signes de relations commerciales avec l'Europe; les habitants sont généralement vêtus d'étoffes de coton fabriquées à Manchester.

Kirri, ville importante par son marché et par sa population, est située à environ 20 lieues plus bas que Bocqua; les habitants possèdent de nombreuses barques. C'est ici que commence le delta du Niger et que part la branche qui passe par Benin. Ici encore le pays cesse d'être aussi beau et aussi fertile; le sol commence à devenir marécageux et à se couvrir d'épaisses forêts. On n'y peut plus récolter de grains, on n'y peut plus élever de troupeaux. La population de cette partie de l'Afrique vit de bananes, d'ignames et de poissons; elle fait un grand commerce d'huile de palme, car l'*Élaïs guineensis* abonde dans ces terrains marécageux. *Eboe*, à 30 lieues environ au-dessous de Kirri, est une très-grande ville qui est le centre du commerce de toute la côte; les habitants ont un grand nombre de grandes barques armées qui remontent et descendent le Niger. Ces barques, destinées au commerce, sont ornées de pavillons et de dessins qui représentent des chaises, des tables, des miroirs, des carafes et d'autres objets de fabrication européenne; quelques-unes sont assez fortes pour contenir 70 personnes. La ville présente le spectacle d'une industrie très-active, les maisons sont mieux bâties que dans les villes de l'intérieur; elles sont construites en argile, blanchies à la chaux, décorées de colonnes, et entourées d'une cour bien palissadée où sont plantés des bananiers et des cocotiers. Malgré son activité industrielle, la population de Kirri, corrompue par le long contact des négriers européens, ne saurait être peinte avec des couleurs flatteuses. Les crimes et les actes de violence sont très communs; la dépravation des mœurs est extrême; les nuits se passent en débauches et en plaisirs tumultueux. Au-dessous d'Eboe, le territoire appartient à la côte occidentale : nous l'avons déjà décrit précédemment.

Pour compléter notre tableau de l'Afrique centrale, il nous reste à décrire les pays situés sur le Niger supérieur, parmi lesquelles il en est de particulièrement célèbres. Les bords du fleuve au-dessus de Yaouri, sur une étendue de 180 à 200 lieues sont presque totalement inconnus; la mort de Mungo-Park nous a privés des précieuses observations qu'il avait faites sur toute cette région qu'il avait visitée.

Pour arriver à une contrée un peu connue, il faut remonter jusqu'à *Cabra*, petite ville de 1,200 âmes qui ne se compose que d'une rangée de maisons en terre le long du fleuve, mais qui est importante en ce qu'elle sert de port à *Tombouctou*. Le nom véritable de cette dernière est *Ten-Boktoue*. Cette ville, si longtemps mystérieuse, si longtemps l'objet des discussions des géographes et des tentatives infructueuses d'explorateurs intrépides, a été enfin visitée par un voyageur français, René Caillié. Elle est située à environ 4 lieues de distance du Niger sur la rive gauche du fleuve, dans une immense plaine de sables blancs et mouvants où il ne croît que des arbrisseaux rabougris. La ville de Ten-Boktoue peut avoir une circonférence d'une lieue; mais elle n'est enfermée par aucune enceinte. Les maisons grandes, peu élevées, n'ont qu'un rez-de-chaussée et sont construites en briques; les rues sont propres et assez larges. En dedans et en dehors de la ville, on remarque beaucoup de huttes en paille, semblables à des ruches, qui servent d'habitation aux pauvres et aux esclaves qui font le commerce pour le compte de leurs maîtres. Ten-Boktoue renferme sept mosquées, dont deux grandes, surmontées chacune d'un tour en briques. La population permanente de cette ville fameuse n'est estimée par Caillié qu'à 12,000 âmes environ. Si cette évaluation est exacte, on voit qu'il faut prodigieusement rabattre des exagérations des voyageurs maures, ou bien il faut admettre que cette ville a éprouvé une décadence inconcevable. Quoi qu'il en soit, le commerce est encore fort actif à Ten-Boktoue, que l'on doit regarder comme le principal entrepôt de cette partie de l'Afrique. On y dépose tout le sel provenant des mines de Toudeyni. Les Maures y demeurent 6 à 8 mois pour y faire le commerce et attendre un nouveau chargement pour leurs chameaux. Ses principales affaires se font avec Djenny et par la navigation le long du Niger.

Les habitants de Ten-Boktoue appartiennent à la race nègre; leur teint est d'un beau noir foncé; leur nez est un peu aquilin; ils ont les lèvres minces et de beaux yeux: leurs femmes sont jolies. Toute la population professe le mahométisme; néanmoins les femmes ne sortent pas voilées et jouissent d'une grande liberté. Caillié loue l'intelligence, l'industrie, la douceur et l'hospitalité de cette race. Le roi est un nègre très-respecté de ses sujets et très-simple dans ses habitudes; il ne perçoit aucun tribut ni sur ses sujets ni sur les étrangers; mais il est ri-

che et se livre au commerce. Il n'a pas de ministres et juge lui-même avec une équité paternelle les contestations qui s'élèvent parmi ses sujets qui le chérissent. En un mot, Caillié le représente comme un véritable roi d'Yvetot africain. Le royaume actuel de Ten-Boktoue ne comprend que le territoire qui entoure immédiatement la ville. Au XIVe siècle, il était le noyau d'un vaste empire duquel dépendaient les États voisins et même le Haoussa tout entier; mais cette période de splendeur paraît n'avoir eu qu'une courte durée. Tributaire du Maroc de 1672 à 1727, et influencé par cette puissance depuis 1727 jusqu'en 1795, Ten-Boktoue a été depuis lors vassal tantôt du Bambarra, tantôt du Haoussa. A l'époque où Caillié le visita, ce petit État était indépendant; toutefois il est obligé de payer annuellement une contribution assez considérable aux hordes pillardes de Touariks, afin qu'elles laissent circuler les caravanes qui se rendent de toutes les parties de l'Afrique à Ten-Boktoue et qui font sa prospérité.

Le *lac Dibbie*, dont nous avons déjà parlé, se trouve au sud-ouest de Ten-Boktoue. Avant d'arriver au lac, en remontant le Niger, on traverse le *pays des Dirimans*, peuple voleur et cruel. Les Dirimans sont une belle race, mais leurs caractères physiques et leurs traits indiquent évidemment un mélange de sang noir et de sang maure ou berbère. Au sud du lac, et sur les deux rives du Niger, s'étend le *royaume de Massina*, habité par une tribu de Foulahs mahométans qui était, il y a quelques années, gouvernée par un frère de Sego Ahmadou, sultan de Djenny. Leur territoire est fertile; mais il abonde surtout en riches pâturages qui nourrissent de belles races de bestiaux.

En continuant à remonter le Niger ou Djoliba, on arrive à *Djenny* ou *Jenné*, ville importante qui donne son nom à un royaume dont elle est la capitale. *Djenny* ne le cède qu'à Ten-Boktoue sous le rapport du commerce; elle est l'entrepôt de tous les produits du territoire environnant, du Bambarra et des pays situés plus au sud, qui sont destinés pour Ten-Boktoue. Les habitants remplissent l'office des voituriers par eau et se servent à cet effet de larges barques d'une construction très-légère et dont les diverses pièces ne sont unies qu'au moyen de cordes. La population que Caillié n'évalue qu'à 8 ou 10,000 âmes, se compose de Mandingues, de Foulahs, de Bambarrans et de Maures qu'attire l'activité commerciale de cette place; mais toutes les grandes opéra-

tions sont entre les mains de 30 à 40 négociants maures. Les marchands de Djenny sont, dit-on, hospitaliers et de manières polies. A l'époque où Mungo-Park visita cette partie de l'Afrique, Djenny et son territoire étaient au pouvoir du sultan du Bambarra ; mais peu de temps après, il en fut séparé par un chef Fellatah, Sego Ahmadou, qui rendit son nouvel État indépendant du Bambarra. Le sultan toutefois ne réside pas à Djenny : il a fixé sa demeure dans une ville nouvelle qu'il a fait bâtir lui-même sur la rive droite du Niger, et à laquelle il a donné le nom de *El-Hamd-Lillah*, qui signifie « louange à Dieu. » L'islamisme est la religion dominante dans le royaume de Djenny, mais les habitants ne se montrent pas fanatiques. Sego Ahmadou a établi dans le lieu de sa résidence des écoles gratuites pour les enfants et même pour les adultes.

Le *royaume de Bambarra* consiste principalement en une belle et vaste plaine que le Niger arrose sur une longueur d'environ 120 lieues, à partir de l'endroit où il devient navigable pour les grandes barques. Le sol, qui est en grande partie inondé pendant la saison des pluies, est fertile et bien cultivé. Les montagnes au sud renferment une grande quantité d'or, que les habitants recueillent et apportent dans les villes de commerce. Les districts septentrionaux du Bambarra participent au caractère du désert qui les avoisine, et sont abandonnés aux Maures qui les parcourent avec leurs tentes et leurs troupeux. La capitale du Bambarra, nommée *Ségou*, est située au centre du royaume. Le Niger la divise en deux parties qui communiquent entre elles au moyen de bacs qui sont sous la surveillance du gouvernement. Elle est entourée d'une haute muraille en terre ; les maisons sont construites en argile, mais proprement blanchies à la chaux ; les rues sont commodes, et on trouve des mosquées dans chaque quartier. Les nombreuses barques qui sillonnent le fleuve, le mouvement de la population, et l'état de culture du territoire environnant, offrent une scène que l'on ne s'attendrait guère à voir dans le centre de l'Afrique. Mungo-Park évalue à 30,000 le nombre des habitants de Segou. Plus haut sur le Niger, on rencontre *Sausanding*, importante par son commerce et sa population que Park porte à 10,000 âmes. Nulle part en Afrique ce voyageur n'a vu un marché mieux disposé et mieux approvisionné. Les autres villes les plus considérables du Bambarra sont *Bammakou* qui est située sur le

Niger à l'endroit où ce fleuve devient navigable pour les grandes barques; *Marabou*, où il se fait un grand commerce de sel; *Samé* et *Silla*, près de la frontière orientale du royaume.

Il existe entre le Bambarra et Galam qui, ainsi que le Bambouk, appartient à l'Afrique occidentale, plusieurs royaumes moins importants qu'il suffira de nommer. Le *Kaarta* possède un territoire assez étendu, mais le sol y est sablonneux et peu fertile. La capitale se nomme *Kemmou*; mais le roi possède les forteresses de *Djoko* et *Guedingouma*, où il se retire lorsqu'il est trop vivement pressé par ses voisins ennemis, le roi de Bambarra ou les Maures du Ladamar. Le *Kasson*, entre le Kaarta et le pays de Galam, est un petit État remarquable par sa beauté et sa fertilité; *Kouniakary* en est la capitale. Le *Satadou*, le *Konkodou*, le *Dindikou*, le *Brouko*, le *Fouladou*, sont de petits royaumes qui s'étendent le long du cours supérieur du Falémé, du Ba-Fing, du Ba-Li, et d'autres rivières, qui, par leur réunion forment le Sénégal. La région qu'ils occupent est élevée, semée de rochers, couverte de bois, et présente des sites pittoresques. On recueille beaucoup d'or en lavant le sable de ces rivières.

Caillié a décrit plusieurs territoires situés à l'est du Fouta-Djalo et au sud du Bambarra. Le *Douré* abonde en or que les habitants recueillent dans les terrains d'alluvion. Ce précieux métal est porté par eux dans le *Kankou*, pays plus au sud, remarquable par sa beauté et sa fertilité. *Kankou*, la capitale de ce dernier, est importante par les marchés très-fréquentés qui s'y tiennent trois fois par semaine, et où l'on voit non-seulement de l'or, des vivres, du miel, des cotonnades africaines, mais encore des armes à feu, des indiennes et d'autres produits de l'industrie européenne. A l'est du Kankan, on trouve le *Ouassoulo*, dont le territoire fertile est couvert de nombreux villages, habités par un peuple industrieux, doux et hospitalier. Leurs voisins de *Sambatikila*, se distinguent, au contraire, par leur indolence; aussi tirent-ils fort peu de parti des trésors que la nature a prodigués à leur pays. A l'est de ces derniers États s'étend le *Timé*, dont le territoire bien arrosé et bien cultivé, abonde en fruits et en végétaux utiles, parmi lesquels on remarque surtout le *schi* ou arbre à beurre et le *sterculia accuminata* qui donne le fruit appelé *noix de gourou* et *noix de kolla*.

CHAPITRE TREIZIÈME.

ILES AFRICAINES.

SECT. 1re. — *Description des îles Africaines orientales.*

Vis-à-vis la pointe orientale de l'Afrique nous rencontrons d'abord l'île de *Socotora*, terre aride, pierreuse, presque entièrement dépourvue d'eau et de végétation. Le vent porte le sable du rivage jusqu'au sommet des montagnes centrales. Cependant, dans les vallées habitées, il croît le meilleur aloës que l'on connaisse, ainsi qu'une grande quantité de dattes. L'île abonde en chèvres et en volailles, mais on y trouve très-peu de bœufs. La population se distingue en quatre classes : les Arabes, dominateurs du pays; leurs sujets musulmans; les *Bediognes*, anciens habitants isolés dans les montagnes et qui professent la doctrine des chrétiens Jacobites; enfin, une tribu sauvage qui, cachée dans les bois, vit sans vêtements et sans maisons. Cette île, qui déjà, dans l'antiquité, servait de station aux négociants, doit devenir un poste important pour la nation qui voudra exploiter l'Arabie et l'Afrique orientale; aussi les Anglais l'ont-ils achetée à l'iman de Mascate.

A 300 lieues marines de Socotora, s'étend une série de petits archipels découverts par les Portugais. On donne le nom d'*Amirantes* au groupe le plus occidental, composé de 13 petites îles peu élevées, fournies d'eau douce, abondantes en cocotiers et peuplées de tourterelles.

Un groupe plus oriental, composé de 30 îles ou îlots, a reçu le nom d'îles *Seychelles*. La plus grande, *Mahé*, a un port excellent. L'*île des Palmiers* se distingue dans cet archipel par une production particulière : c'est l'espèce de palmier qui donne naissance au fruit nommé *noix maldive* ou *coco de mer*. Ce fruit n'a probablement rien de particulier, si ce n'est sa forme qui est un peu celle de l'abricot. Le noyau sem-

blable à celui des cocos, est d'un goût amer et astringent. Comme l'arbre croît au bord de la mer, les noix qui, en se détachant, tombent dans l'eau, sont entraînées par le courant jusqu'aux îles Maldives, d'où elles étaient apportées aux Indes. On attribuait à ce fruit des vertus médicinales les plus extraordinaires; il se vendait à un prix très-haut : l'empereur Rodolphe II ne put s'en procurer un au prix de 4,000 florins. Les savants formaient les hypothèses les plus ridicules sur l'origine de cette noix, et Rumphius y vit encore le produit d'un arbre sous-marin. On n'a trouvé que dans cette île le palmier qui la donne. Les Français et les Anglais en ayant répandu tout à coup une grande quantité dans les Indes, ce fruit perdit sa mystérieuse renommée. On a pourtant trouvé profitable de le cultiver à l'île de France.

Une multitude d'îles peu connues, parmi lesquelles on remarque les *Sept-Frères*, *Diego Garcia*, *Adou* et *Candou*, s'étendent à l'est des Seychelles jusqu'aux Maldives. Elles sont toutes inhabitées. On voit encore au sud-ouest des Seychelles un assez grand nombre d'îlots et de récifs qui lient cet archipel à Madagascar et à l'Afrique. L'île *Gallega* a quelques habitants. La *Providence*, *Saint-Laurent* et *Juan de Nova* n'offrent rien d'intéressant.

Le large canal qui sépare la grande île de Madagascar de la côte orientale de l'Afrique porte le nom de *Canal de* Mozambique. La partie nord de ce canal est semée d'îles, de bancs et de récifs. On remarque surtout le groupe des îles *Comores* au nombre de quatre. Celle d'*Anjouan* ou *Joanna*, proprement *Hinzouan*, a sur les autres l'avantage de plusieurs rades commodes et d'aiguades faciles. Elle est d'un aspect très-pittoresque, et peut avoir maintenant 10 à 12,000 habitants. La baie de *Machadou*, où abordent ordinairement les vaisseaux européens, se trouve sur la côte du nord. La ville du même nom, située à une demi-lieue du mouillage, est entourée de murs hauts de 15 pieds et flanqués de tourelles carrées. Sa population dépasse 2,000 âmes. *Angaziya* ou la *Grande Comore*, à 25 lieues au nord-ouest de la précédente, est très-montueuse. Elle n'a aucune rade, mais plusieurs villages. *Mohilla*, à 6 lieues à l'ouest d'Anjouan, est entourée de récifs. *Mayotte*, à 7 lieues au sud-est d'Anjouan, n'a qu'un mouillage médiocre et ne renferme que 12 à 13,00 habitants. Cette île est aujourd'hui une possession française.

Placées sous un beau ciel, les *îles Comores* jouissent d'un climat très-

salubre. Les campagnes étalent partout l'éclat d'une belle végétation. La population se compose de nègres mélangés avec des Arabes, qui, lors de leurs nombreuses émigrations vers le XII^e^ siècle, vinrent s'établir dans ces îles, de même que sur les côtes d'Afrique et à Madagascar. De grosses lèvres et des pommettes avancées rapprochent les gens de la basse classe des noirs de Mozambique ; le sultan et les nobles ont conservé la figure belle et spirituelle de leurs ancêtres arabes. L'idiome vulgaire est un mélange de l'arabe et de la langue du Zanguebar. Les Comorcis sont en général doux, honnêtes, hospitaliers. Les Européens naufragés y ont toujours éprouvé les traitements les plus généreux. Quelques Arabes exercent l'agriculture ; d'autres pratiquent avec habileté des arts mecaniques, la tisseranderie, l'orfévrerie, etc. ; d'autres enfin se livrent à la navigation, et entreprennent des voyages jusqu'à Bombay et Surate. Mais les naturels sont en général lâches et pusillanimes. Aussi les Madécasses y font fréquemment des descentes, enlèvent les troupeaux et réduisent hommes, femmes et enfants en esclavage. Le Mahométisme est la religion du pays, mais les gens du peuple concilient le culte des fétiches avec la fréquentation de la mosquée.

L'*île de Madagascar*, dont le nom indigène est *Madécasse*, est, par son étendue, son climat, sa fertilité, une des régions les plus favorisées de la nature ; sa situation ajoute encore à son importance, au point de vue commercial et politique. Longue de plus de 340 lieues, et large, dans quelques endroits, de 120, cette île peut avoir 28,000 lieues carrées de surface. Quoique comprise presqu'entièrement dans la zone torride, elle offre, grâce à l'élévation du sol, la plus agréable variété de saisons, et jouit en partie de tous les avantages des climats tempérés. Une double chaîne de montagnes, hautes de 2,400 à 3,500 mètres, la parcourt du nord au sud, la sépare en deux parties maritimes à peu près égales, et donne naissance à une multitude de rivières poissonneuses, sujettes à des débordements périodiques. Des lacs stagnants y rendent, sur certains points, le climat insalubre.

Cette belle île offre une richesse de productions si grande qu'il faudra bien du temps pour les connaître toutes. Elle est parsemée de cristal de roche ; on en rencontre des blocs de la plus grande beauté, qui ont jusqu'à 20 pieds de circonférence. On y trouve des grenats, de très-belles agates noires, et plusieurs autres pierres précieuses de moyenne

qualité. Les montagnes renferment de l'étain, du plomb, mais principalement du fer, dont les naturels exploitaient autrefois les mines. Il paraît aussi qu'il y en a de cuivre, d'or pâle, et d'autres métaux. On trouve dans la partie occidentale des bancs de sel gemme.

Tout le littoral est riche en bois. Le *ravenala* croit dans les marais et le long des ruisseaux. Il ressemble au palmier par le tronc, et au bananier par les feuilles, qui fournissent aux Madécasses des nappes, des serviettes, des plats, des assiettes et des cuillers; en les perçant à leur naissance, on en tire une eau bonne à boire; le bois est employé à la construction des maisons. On trouve dans les champs et les forêts beaucoup d'arbres et d'arbrisseaux, dont les produits sont utiles aux arts et à la vie; tels sont le *hazame*, arbre de la forme d'un peuplier, dont le fruit donne la résine *tacamahaca*, le *tanoma*, autre arbre à résine; le *sagoutier*, qui produit cette substance alimentaire connue sous le nom de *sagou*, et dont les feuilles servent à faire des étoffes recherchées; le *badamier pyramidal*; l'aromatique *bachi-bachi*; le *malao-manghit*, qui produit une noix muscade; le *rharha-horae*, deux espèces de *cafiers*; le *ravensara* ou cannellier giroflé, arbre précieux dont les noix et les feuilles ont un parfum exquis, et dont les habitants tirent une huile essentielle plus estimée que celle du clou de girofle; le *voaé* ou *voaëne*, abrisseau sarmenteux qui donne une gomme élastique; plusieurs variétés du *cotonnier*, notamment celle de la plus grande espèce; l'*indigotier-malgache*, qui croît dans les endroits sablonneux; des *mimoses*, entre autres le *mimosa-lebbek*, appelé *bois noir*, qui donne une sorte de gomme copal. Parmi les plantes on remarque le gingembre, le poivre, le curcuma ou safran des Indes, du tabac très-estimé, du riz et des ignames de plusieurs sortes. Le *sanga-fanga* a beaucoup d'analogie avec les papyrus des anciens. Ce pays fournit en outre quelques bois précieux tels que le sandal et l'ébène noir, blanc, vert et blanc moucheté. La vigne y prospère, et la canne à sucre vient naturellement.

Le règne animal, comme dans toutes les îles, offre moins de variété. L'éléphant et le lion sont inconnus, mais l'*antamba* paraît être une espèce semblable au léopard; le *farassa* ressemble au chacal; les bœufs de Madagascar sont tous des *zébus* ou bœufs à bosse de graisse; quelques-uns manquent entièrement de cornes, d'autres n'ont que des cornes adhérentes seulement à la peau, mobiles et pendantes.

Les autres animaux remarquables sont les ânes sauvages, aux oreilles énormes, les moutons à grosse queue, le *tenrec*, espèce de hérisson bon à manger, la grosse chauve-souris, dont la chair est fort délicate; le *makis* et l'*aï* ou *paresseux*. Les forêts recèlent des bandes de poules, de pintades, de faisans, de ramiers, d'oies, de canards, de perroquets. On y trouve quatre espèces de vers à soie qui suspendent leurs cocons aux arbres. Les eaux de Madagascar fourmillent de poissons, et la plage abonde en différentes sortes de crustacés et de coquillages. Assis sous un citronnier au bord de la mer pendant le reflux, Mandelsloh fit un excellent déjeuner en assaisonnant les huîtres qu'il ramassait à ses pieds avec le jus des citrons qui pendaient sur sa tête.

Nous allons maintenant passer à la description topographique de cette île magnifique. Nous parcourrons d'abord les côtes en commençant par la côte orientale; puis nous parlerons des régions situées à l'intérieur: enfin, nous terminerons par quelques observations générales sur les mœurs des habitants.

Le pays des *Antavarts*, s'étend depuis le cap d'Ambre jusqu'à quelques lieues de Foulpointe, et comprend le magnifique *port Louquez*, les grandes *baies de Vohemare* et d'*Antongil*, ainsi que l'*île Sainte-Marie*, appelée dans le pays *Nossi-Ibrahim*. Le port Louquez est excellent et capable de recevoir des flottes entières; ses environs sont très-salubres. La baie d'Antongil renferme le port Choiseul, où les Français ont eu un établissement; ils ont encore un fort appelé *fort Saint-Louis*, dans l'île Sainte-Marie. En 1829, ils se sont également établis à *Tintingue*, sur la côte et y ont élevé des fortifications. Ce pays est bien cultivé et fertile surtout en riz. Les Antavarts fabriquent de très-belles pagnes renommées dans le commerce, et font de fréquentes excursions dans les îles Comores, pour enlever des esclaves. Un fait singulier, c'est qu'ils conservent des traditions de Noë, d'Abraham, de Moïse et de David, pratiquent la circoncision, célèbrent le sabbat et sacrifient des animaux.

Le pays des *Bestimessaras* ou *Bétimsaras* est le plus fréquenté des Européens qui y achètent une grande quantité de riz et de bestiaux. Il y a deux excellentes rades, *Foulpointe* et *Tamatave*. Foulpointe est une petite ville fort commerçante. *Tamatave* renfermait naguère une population de 20,000 âmes, lorsqu'elle était la résidence du roi des Hovas; mais en 1829, ils ont été chassés par les Francais. Elle est importante par son

commerce, par sa rade qui est la plus sûre de toute l'île par ses fortifications et par les facilités qu'elle offre à la défense. Les Bétimsaros, gouvernés par des *Malates* ou chefs d'extraction blanche qui les tyrannisent, sont les plus beaux hommes de Madagascar, mais dissimulés, ivrognes, lâches et enclins à la rapine. On les dit néanmoins très-industrieux et susceptibles de civilisation.

Plus loin on rencontre les *Bétanimènes*. Ils se gouvernent eux-mêmes et jouissent d'une grande tranquillité. C'est la plus belle, la plus fertile et la mieux peuplée parmi les provinces du bord de la mer, et ses habitants sont les plus doux et les plus sociables de toute l'île. Le pays doit en partie sa fécondité à la rivière d'*Andévourante*, dénommée d'après le chef-lieu des Bétanimènes, qui est aussi le plus grand village de Madagascar. Il peut fournir 10,000 hommes armés.

On représente les *Antaœimes*, ou peuples du sud, comme pauvres, grossiers et brigands, sans industrie et sans commerce. Ils négligent même la culture de leur pays, arrosé par les deux plus belles rivières de l'île, le *Mangourou* et le *Mananzari*. L'air y est beaucoup plus sain que dans la partie du nord; mais on n'y trouve aucune bonne rade. Les insulaires de cette partie ont le teint très-noir et les cheveux crépus.

Le pays des *Antambasses* s'étend à l'extrémité sud-est de l'île, depuis la superbe baie de Sainte-Luce jusqu'à l'extrémité de la vallée d'Amboule, l'espace d'environ 25 lieues, et autant du nord au sud. *Siangourih* en est la capitale. Les hommes sont grands, robustes, toujours gais, doux et généreux, mais paresseux à l'excès et dans la plus affreuse misère. Les femmes, en général, n'atteignent pas la taille que la nature semble leur avoir assignée; comme ailleurs, elles sont pour l'ordinaire laides et fort débauchées. L'anse *Dauphine* est sur la côte; c'est dans cette anse qu'avait été construit, sous Henri IV, le *fort Dauphin*, aujourd'hui ruiné.

Les *Antanasses* au sud, et les *Taissambes* à l'ouest, réunis autrefois en un seul corps de nation avec les Antambasses, sont encore aujourd'hui gouvernés par des chefs de la même famille arabe, qui possédait alors toute la partie méridionale de Madagascar.

Passons aux tribus de l'intérieur. Les *Antambanivoule* ou *Ambanivoules*, mènent une vie frugale, laborieuse, et sont très-hospitaliers. Ils vendent à leurs voisins, notamment aux Bétimsaras, qui autrement mourraient de besoin, du riz, de la volaille, du miel et du *toc*, bois-

son faite avec le jus fermenté de la banane et de la canne à sucre.

Les *Antsianakes* demeurent depuis les sources du Manangourajusqu'aux confins du pays des Antavarts. Des voyageurs pacifiques ont récemment visité leurs villages bien policés et assez bien bâtis, leurs plantations de riz, et leurs montagnes d'où, à ce qu'il paraît, on tire de l'argent. L'air salubre de ce pays le rendrait éminemment propre à devenir le siége d'une colonie européenne, qui y trouverait des positions de défense très-facile.

Les *Bezonzons* ou *Besombsons* habitent une vallée ceinte de hautes montagnes qui les séparent à l'est des Betanimènes, et à l'ouest des Antancayes. Le voyageur est surpris en franchissant ces montagnes, de voir à ses pieds des plaines bien cultivées et bien arrosées, et d'y trouver une réunion d'hommes totalement isolés, vivant en paix, jouissant des douceurs de la vie et empressés de les partager avec lui.

Le pays des *Antancayes* occupe une plaine longue de 80 lieues, large de 15, bornée à l'est par les montagnes de Béfour, et à l'ouest par le fleuve de Mangourou, qui baigne le pied des montagnes d'Ancove. Cette plaine immense est couverte d'une quantité innombrable de troupeaux. On y récolte une sorte de riz rouge très-nourrissant. Les villages assis sur les crêtes des montagnes les plus élevées, sont bien fortifiés et presque imprenables. Les Antancayes se rapprochent entièrement des Malais par les traits de leur figure, la couleur basanée de leur peau, leurs cheveux plats et rudes, leur stature basse, ainsi que par l'habillement, le langage et les mœurs. Comme les Malais, ils font consister la beauté à avoir les dents noires ; ils s'arrachent la barbe, s'allongent les oreilles en les perçant de grands trous, et se frottent le corps avec du suif de bœuf, ce qui les rend très-sales. Ils sont fourbes et perfides, comme les Malais. Leurs chefs, cruels et despotiques, ont droit de vie et de mort sur leurs sujets, usage inconnu dans le reste de Madagascar, où le criminel doit être jugé dans une assemblée générale.

Le territoire d'*Ancove* ou le pays des *Hovas* comprend tout l'intérieur de l'île entre le 15e et le 19e parallèle environ. Il jouit d'un ciel pur et sain, mais froid. Il est très-déboisé, et les habitants sont obligés de recourir à la paille, à la fiente des animaux et aux herbes desséchées pour se chauffer. Ils ont peu de bœufs, mais une grande quantité de moutons à grosse queue. Le riz le manioc, les patates, les ignames sont les prin-

cipaux végétaux qu'ils cultivent pour leur subsistance. Les Hovas sont assez grands et bien faits ; ils ont les cheveux lisses et longs, le nez aquilin et les lèvres petites : leur couleur varie entre le noir foncé et l'olivâtre tirant sur le brun. De toutes les races qui sont dispersées sur la surface de Madagascar, celle des Hovas est la seule qui se rapproche de nous par ses connaissances dans les arts. Ils tirent du sein de la terre plusieurs espèces de fer et de plomb : ce dernier métal leur sert pour donner du vernis à leur vaisselle. Ils travaillent les métaux aussi bien que les Européens. Par exemple, ils imitent si bien les piastres, que beaucoup de traitants y ont été trompés. Ils savent faire plusieurs étoffes très-belles et d'une longue durée : ce sont eux qui fournissent ces *toiles de calin* si estimées, qu'on les vend dans Madagascar jusqu'à un esclave la pièce. C'est une étoffe à fond bleu, sur les côtés de laquelle on voit des morceaux d'étain très-artistement travaillés ; et dont la continuité se marie et ne fait qu'un avec la trame, qui est toujours de soie et de coton. Au milieu de ce tissu se trouvent plusieurs belles fleurs bossuées avec de l'étain, qui font un brillant effet. Du reste, ils sont fourbes, traîtres et rusés.

Dans le courant de ce siècle, un jeune chef des Hovas, Radama, a essayé de fonder l'unité de Madagascar, et a entrepris la tâche difficile de la civiliser. En peu d'années, il parvint à soumettre la majeure partie de l'île ; il forma une armée d'environ 50,000 hommes, organisée à l'européenne et en grande partie armée de fusils, il parvint même à se créer une artillerie. Afin d'initier les habitants de l'île aux sciences et aux arts de la civilisation, il envoya plusieurs jeunes indigènes à Maurice, à Londres et à Paris : il appela des missionnaires anglais qui établirent une imprimerie, et fonda des écoles d'instruction publique pour les deux sexes. Enfin, il défendit à ses sujets la traite des esclaves. Mais ce prince, plus entreprenant que sage, ne put accomplir ses projets : il mourut en 1828, empoisonné, dit-on, par la reine Ranavola-Manjoka, qui lui succéda. Cette mort fut le signal du soulèvement d'une partie des tribus soumises, qui reconquirent leur indépendance, et l'œuvre de la civilisation nouvelle se trouva arrêtée. En 1830, la reine expulsa les missionnaires anglais : toutefois on ne saurait l'en blâmer ; ces missionnaires étaient des méthodistes fanatiques que leur imprudente intolérance rendait dangereux pour la tranquillité publique.

La population du pays des Hovas est prodigieuse ; les plaines sont se-

mées de villages et les crêtes des montagnes en sont couvertes. *Tananarive* ou *Tanane-Arrivou*, la capitale, n'est qu'un assemblage de petites bourgades. Les cases qui les composent sont disséminées sous les arbres et forment mille paysages variés et délicieux. Il n'y a d'autres édifices publics que ceux qu'on a élevés sous Radama et sa veuve : ce sont le temple de *Jankar*, le bon génie chez les Madécasses, les palais royaux de *Tranouvala*, *Bevakane* et *Souane-Ranou*, et enfin le *Mausolée* de Radama. Tous ces édifices sont en pierre et ont été construits par un architecte français. L'intérieur des palais royaux est décoré à l'européenne. Tananarive a des fortifications régulières qui sont munies de canons. La population de cette capitale peut être évaluée à 60,000 âmes.

An sud des Hovas habitent les *Andrantsayes*, peuples pasteurs, brutes et lâches qui achètent la paix avec les nations voisines en leur payant un tribut de troupeaux. Tout porte à croire que les Andrantsayes sont les *Quimos* dont parlent Commerson, Rochon et Raynal, et qu'ils placent précisément au même endroit; mais il est complétement faux qu'ils forment une peuplade de nains.

Nous ferons maintenant le tour de la côte méridionale et occidentale Après l'*Anossi* ou contrée des *Antanosses* terminée par la rivière de *Mandrerei*, on trouve sur la côte les trois pays des *Ampatris*, des *Mohafalles* et des *Caremboules*; tous trois peu cultivés, mais riches en bois et pâturages. Dans l'intérieur des terres habitent les *Machicores*. La région appelée par les navigateurs, *province de la baie de Saint-Augustin*, est très-peu connue. La côte est basse et sablonneuse. Les habitants sont nommés *Buques*; leur roi réside à *Tulcar*. Les Européens naufragés ont éprouvé ici tous les soins d'une humanité généreuse; non-seulement leurs propriétés ont été respectées, mais les indigènes les ont aidés à se bâtir des cabanes et leur ont fourni abondamment des vivres. La baie de *Mouroundava* reçoit une grande rivière du même nom, qui est encore appelée *Ranouminte*, *Ménabé* et *Mansiatre*. Ce fleuve reçoit plusieurs affluents considérables. Dans les vallées qu'arrosent ces rivières, demeurent plusieurs nations peu connues parmi lesquelles les *Erindranou* sont les plus puissants.

Toute la côte depuis Mouroundava au sud, jusqu'au cap d'Ambre au nord, appartient aujourd'hui au royaume des *Séclaves*, qui, en plusieurs endroits, s'étend dans l'intérieur jusqu'à la chaîne des monta-

gnes centrales. Ce pays, rempli de plaines et de prairies, nourrit une quantité prodigieuse de bestiaux. Les terres, généralement médiocres, surtout le long de la côte, sont traversées par des routes régulières, où veillent des piquets de soldats. L'autorité y était exercée, en 1791, par une reine qui résidait à *Bombetoc*, ville très-peuplée quoique bâtie en forme de village. On y remarque encore *Mouzangaye*, avec 30,000 habitants, parmi lesquels 6,000 Arabes et Indiens. Il y a des mosquées, des maisons d'éducation, des ouvriers en tous genres. Le pays des Séclaves qui avait été soumis par Radama, a secoué le joug aussitôt après la mort de ce prince.

Dans l'extrémité septentrionale de l'île, on indique des volcans en activité. Mais ces cantons n'ont pas encore été examinés en détail.

La population totale de Madagascar s'élève à un million et demi, selon ceux qui l'évaluent au plus bas, et à 4 millions, d'après ceux qui la portent au plus haut. Elle se compose de plusieurs races. Quelques tribus peu nombreuses sont évidemment d'origine arabe. Leur teint olivâtre leur vaut le titre de blancs ou *malates*. Une autre tribu, que les indigènes désignent sous le nom d'*Anta-Mahouri*, c'est-à-dire habitants du pays des Maures, paraît appartenir à cette race arabe nègre mélangée qui occupe la côte de Zanguebar. C'est ce qu'indiquent leur teint plus rapproché du noir et la nature un peu laineuse de leurs cheveux courts. Mais toutes les tribus vraiment considérables qui forment la presque totalité des habitants ont, ou le teint basané et les cheveux plats des *Indiens*, ou la peau noire et les cheveux crépus des *Cafres*. Il paraît que des émigrations très-anciennes de la Cafrerie et du Malabar ont peuplé cette île, que sa situation rapproche de l'Afrique, mais que les vents périodiques et une chaîne d'îles lient à l'Asie. Le nom de *Malgaches* que les anciens habitants se donnent, ceux de *Maldives*, de *Male-Bar*, et autres établissent cette filiation, qui, à l'égard de l'émigration asiatique, est encore démontrée par la composition de la langue générale de Madagascar.

Cette langue présente quelques mots arabes et d'autres qui se rapprochent des idiomes cafres ; mais ses principales racines se trouvent dans le malais, ou dans les dialectes dérivés de cette langue, qui se parlent à Java, à Timor et aux Philippines. Les objets naturels les plus marquants, les nombres, du moins en grande partie, et les jours de la semaine, se nomment de même dans les deux langues. C'est la même absence de

déclinaisons et d'inflexions, la même manière de lier les mots, la même abondance de voyelles.

Les *Madécasses* ou *Malgaches* vivent généralement dans une liberté turbulente. Les Séclaves, les Antancayes et les Hovas, gémissent pourtant sous le joug d'un gouvernement tyrannique. Hors de ces états, le Madécasse ne reconnaît d'autorité suprême que dans les *Cabares* ou assemblées populaires; c'est là que se décident les affaires publiques et que se jugent les procès. Les discours qui y sont prononcés, brillent souvent d'une éloquence naturelle et énergique. Chez plusieurs tribus on reconnaît des classes héréditaires, dont les priviléges ne sont pas bien déterminés. Il y a en outre de nombreux esclaves.

Les déplorables superstitions auxquelles le Madécasse est livré, sont mêlées avec quelques notions sur les bons et les mauvais anges, venues par les Arabes. Les prêtres, appelés *Ombias*, s'occupent de médecine, de sorcellerie, et possèdent quelques livres en madécasse, écrits en caractères arabes. La circoncision est en usage dans toute l'île. Le jour déterminé pour cette fête, les parents amènent, chargés d'une grande quantité de liqueurs fortes, autant de bœufs qu'ils ont d'enfants à circoncire. On immole les bœufs, puis on place les cornes sur des poteaux. Les danses, les festins et les simulacres de combats, annoncent l'ouverture de la cérémonie. L'*empananguin*, armé du fatal couteau, demande ses victimes. Alors les jeux cessent, les pères s'empressent de présenter leurs enfants, l'empananguin retranche ce qu'il croit de trop, range les dépouilles sur une planche, et applique des poudres astringentes pour arrêter l'hémorrhagie de la partie blessée. On charge les fusils, en introduisant dans chaque arme, au lieu de balle, le morceau de peau retranché, et on fait une décharge générale. L'ancienne coutume était que l'empananguin avalât les dépouilles. Les festins et les danses recommencent pour ne finir que lorsqu'il n'y a plus de liqueurs fortes.

Le jugement par le poison, ou *Tanguin*, est une des superstitions les plus atroces de ce peuple. L'arbre qui fournit le tanguin est très-répandu à Madagascar. C'est un fruit en forme de noix, qui, pris en une certaine quantité, donne la mort au bout d'une heure, à moins qu'une évacuation violente n'en débarrasse l'infortunée victime. Cette terrible épreuve est ordonnée contre ceux que la haine ou la jalousie populaire

accuse d'avoir été la cause de la mort de quelqu'un de leurs compatriotes. C'est une sorte *de jugement de Dieu*, auquel on remet la décision d'un procès criminel. La cabare ou l'assemblée du peuple est consultée avant d'en venir à cette extrémité; les parents et les amis du mort, et ceux de l'accusé surveillent les cérémonies qui précèdent et qui accompagnent l'opération du tanguin. Si l'accusé survit (ce qui arrive à peu près à un sur cinq), les accusateurs deviennent ses esclaves.

Un usage plus digne de la nature humaine, est le *serment du sang*, ou l'alliance solennelle contractée entre deux personnes qui s'obligent à se rendre mutuellement toute espèce de services et acquièrent par là tous les droits de la parenté. Pour célébrer cette cérémonie, on assemble les principaux personnages de l'endroit. Les nouveaux amis se font une légère incision au creux de l'estomac, puis on imbibe deux morceaux de gingembre du sang qui en découle, et chacun mange le morceau teint du sang de l'autre. Celui qui est chargé de faire la cérémonie, mêle, dans un vase, de l'eau douce, de l'eau salée, du riz, de l'argent et de la poudre; il trempe deux sagaies dans ce mélange, et, les frappant avec l'instrument qui a servi à faire la blessure, prononce des imprécations terribles contre celui qui fausserait son serment. Les deux amis boivent un peu du breuvage préparé, en priant toutes les puissances de le faire tourner en poison pour celui qui ne ferait pas le serment de bonne foi.

En naviguant 180 lieues à l'est de Madagascar, on arrive aux îles *Mascareignes*, car c'est ainsi qu'il faut appeler collectivement, d'après celui qui les découvrit, l'île *Bourbon* ou la *Mascareigne* proprement dite; *l'Ile de France*, nommée *Cerne* par les Portugais et *Maurice* par les Hollandais et les Anglais, l'île *Rodriguez*, et l'îlot inhabité de *Cargados* qui complète cet archipel.

L'*Ile Bourbon*, appelée aussi *île de la Réunion*, semble composée de deux montagnes volcaniques. Dans la partie méridionale, la plus petite, les feux souterrains exercent encore leurs ravages : celle du nord est bien plus vaste; les éruptions volcaniques, qui l'ont jadis bouleversée, ne s'y font plus sentir. Ce qu'on nomme la *partie du vent* s'offre aux regards lorsqu'on approche de Saint-Denis par mer; c'est la plus riante : celle dite *sous le vent*, passe pour la plus riche, mais elle est un peu sèche; les rivières y sont rares. La première, plus égale,

s'élevant en pente douce, de la mer au faîte de l'île, est tempérée par des brises continuelles et cultivée avec soin.

Le débarcadère de l'île Bourbon, à *Saint-Denis*, n'est qu'une rade ouverte, exposée à de terribles ouragans. Le môle que La Bourdonnais avait fait construire a été emporté par les vagues. *Saint-Denis* n'est pas, à proprement parler, une ville : c'est un véritable bourg dont les rues, bordées de palissades ou de murs de clôtures, ressemblent à des chemins de campagne. Cependant il est la résidence des autorités et de la Cour d'appel : il possède un collége, un assez beau jardin botanique et une population d'environ 10,000 âmes. *Saint Paul* rivalise en richesse et en population avec le chef-lieu, à cause de la supériorité de son mouillage et de sa position dans une plaine.

Le sol de l'île, sauf la partie dite *brûlée*, est généralement excellent. Les cantons situés sous le vent jouissent d'un climat et d'une température très-favorables à la production du caféier : le café de Bourbon, dans l'estime des connaisseurs, vient immédiatement après celui de Moka. La culture du caféier occupe 4,200 hectares, celle de la canne à sucre en occupe 14,500, et celle du giroflier environ 10,000. La récolte des clous de girofle est malheureusement très-variable : très-abondante dans une année, elle est nulle dans une autre. Le produit de Bourbon, en blé, excède les besoins de la consommation locale; mais l'île est obligée de tirer du riz de l'Inde, et des bœufs de Madagascar. La population totale de Bourbon, tant blancs que noirs et mulâtres, aujourd'hui tous libres, s'élève à 110,000 âmes.

L'*Ile de France* ou *Maurice*, moins étendue et moins fertile que celle de Bourbon, doit à ses ports et à ses rades une plus grande importance commerciale et militaire. Elle était le centre de la navigation française dans les Indes-Orientales. C'était le point d'où s'élançaient ces infatigables corsaires, la terreur des Anglais. Conquise enfin par une armée anglaise formidable, cette île riche et belliqueuse est restée à la Grande-Bretagne. La forme de cette île est irrégulièrement ovale : elle a un peu plus de onze lieues dans la plus grande longueur, et un peu plus de huit dans la plus grande largeur. Le sol va toujours en s'élevant depuis la côte. Le milieu de l'île est un plateau boisé de 1,500 pieds de hauteur : au centre de ce plateau s'élève une montagne conique et très-pointue que sa situation a fait nommer *piton du milieu*, et qui est haute de 1,813

pieds. Parmi les autres montagnes, nous citerons celle de la Rivière-Noire, qui a 2,644 pieds d'élévation.

Le *Port-Nord-Ouest* ou *Port-Louis* (c'est le nom de la ville où l'on débarque) peut contenir 24,000 habitants, dont 8,000 blancs et 16,000 nègres ou mulâtres. Les maisons sont presque toutes construites en bois; cependant, elles ne manquent pas d'élégance. Les édifices publics sont d'une très-bonne architecture. Les principales rues sont plantées de *lebbek* ou *bois-noir*, assez bel arbre de la famille des mimosées. Port-Louis est la capitale de l'île.

L'île Maurice offre une foule d'endroits pittoresques, dont plusieurs ont été admirablement décrits par la plume du trop célèbre auteur de *Paul et Virginie*. Toutefois, le sol n'est pas remarquable par sa grande fertilité : certaines parties sont tout à fait stériles. L'île ne produit pas assez de blé pour sa propre consommation; et les habitants sont obligés de recourir à l'Inde et à Madagascar, de même que ceux de l'île Bourbon. Les principales productions de Maurice sont le café, le coton, l'indigo et le sucre. On y cultive, sous le nom d'arbre à pain, le *jacquier* et le *rima*; mais le véritable arbre à pain (*artocar pus incisa*) n'a été introduit que récemment, et n'est pas encore très-multiplié. Le bois d'ébène de Maurice est très-estimé : il s'en exporte une quantité considérable. Il y a dans cette île une grande quantité de singes de la petite espèce, qui font beaucoup de mal aux plantations. Les premiers navigateurs qui visitèrent les îles Mascareignes découvrirent dans l'île Maurice un oiseau appelé *Dronte* ou *Dodo*, dont l'espèce est détruite depuis longtemps, et qui a été l'objet d'un grand nombre de discussions scientifiques.

L'île *Diego-Rodriguez*, à 140 lieues environ à l'est de Maurice, fournit à celle-ci plusieurs milliers de tortues. Elle a un bon port et une population d'à peu près 150 habitants. *Diego-Garcia* ou *Chagos*, au nord de celle-ci, n'est qu'un îlot peuplé d'environ 300 colons venus, ainsi que les précédents, de l'île de France. En se dirigeant au sud de l'île Rodriguez, on rencontre les deux îles de *Saint-Paul* et de *Saint-Pierre*. L'île de Saint-Pierre, appelée aussi *Ile d'Amsterdam*, est formée d'une montagne conique, dont le sommet paraît la cheminée d'un cratère éteint. Une couche de tourbe de 3 pieds d'épaisseur couvre la lave ancienne. D'épais bosquets rendent l'accès de l'intérieur très-difficile. Saint-Paul, la plus méridionale des deux îles, se présente sous l'aspect d'une mon-

tagne circulaire, creusée au milieu en forme de cratère : la mer, après l'écroulement d'une des parois, a pénétré dans ce bassin. L'étang ou la lagune qui en remplit le fond est peuplé d'une immense quantité de poissons. Dix degrés plus au sud, la *terre de Kerguelen*, nommée par Cook *île de la désolation*, présente ses stériles rochers environnés de glaçons, et habités par des phoques. Plus à l'ouest, les *îles Marion* et celles du *Prince-Edouard*, n'offrent également que l'affreuse nudité de rochers dépourvus de végétation.

SECT. 2e. — *Description des îles africaines occidentales.*

La partie de l'océan Atlantique qui baigne la côte occidentale et méridionale de l'Afrique, est presque dépourvue d'îles. Elle éprouve l'effet très-régulier des vents alizés et du courant général qui portent l'air et les eaux vers l'occident. Le vent alizé cesse cependant de régner à un ou deux degrés au nord de l'équateur où il est remplacé par des vents d'ouest et du sud-ouest qui retiennent les vaisseaux dans le golfe de Guinée.

La première île au sud-ouest du cap de Bonne-Espérance est celle de *la Circoncision*, découverte en 1739 par le capitaine *Bouvet*, dont elle porte aussi le nom. Elle est située à 54° 20 de latitude australe. Sous un climat plus doux, on rencontre les îles *Diego-Alvarez* et *Gough*. Celle-ci a 4,380 pieds d'élévation; de belles cascades y arrosent un sol de gazon où quelques arbustes croissent parmi des rochers. On connaît mieux les îles *Tristan d'Acunha*, qui sont au nombre de quatre. L'île principale montre de loin son piton, élevé de 8,326 pieds, revêtu de verdure jusqu'à la moitié de sa hauteur, et qui est couvert de neige pendant plusieurs mois de l'année. Des arbustes du genre *phyllica* ombragent de leur feuillage touffu des sources limpides. La plaine seule est susceptible de culture. Quelques Anglais s'y sont établis.

Une immense solitude aquatique s'étend de ces îles jusqu'à celle de *Sainte-Hélène*. Point imperceptible dans l'océan Atlantique, elle n'a que 9 lieues dans sa plus grande circonférence. Des rivages escarpés lui forment un rempart naturel et presque inexpugnable. Elle est partagée en deux parties inégales par une chaîne de montagnes coupées de vallées profondes. Le basalte constitue la base de l'île, et une quan-

lité de laves et de scories dispersées partout en atteste la nature volcanique. La côte présente l'image de la stérilité; mais une riche verdure couvre l'intérieur jusqu'au sommet des montagnes dans lesquelles des sources limpides jaillissent de tous côtés. La culture de presque tous les légumes et fruits de l'Europe et l'Asie y réussit : les pâturages nourrissent un grand nombre de bestiaux : aussi cette île est-elle un lieu de relâche très-fréquenté par les navires qui ont besoin de se ravitailler. Les Anglais y ont récemment découvert une riche mine de houille; ce qui ajoute encore à son importance. *James-Town*, petite ville d'une centaine de maisons, a le seul port de l'île. De bonnes fortifications en défendent les approches. Cette petite île est à jamais célèbre pour avoir servi de prison et de tombeau au plus grand guerrier des temps modernes, à l'homme prodigieux qui avait rempli l'Europe de terreur et le monde entier du bruit de sa gloire. Il est mort dans un îlot africain, victime du climat dévorant, tout comme avaient péri dans les îles Comores les malheureux qui avaient été déportés comme coupables de complicité dans l'attentat royaliste de la machine infernale. Pendant vingt ans, les cendres glorieuses du grand empereur ont été laissées entre les mains de ses bourreaux : un roi qui voulait honorer par là une des grandeurs de la patrie, a rendu ces restes précieux aux hommages de la nation française.

L'*île de l'Ascension* est un rocher aride et volcanique qui est resté longtemps inhabité. Cependant les navigateurs y touchaient souvent à cause de sa position avancée dans l'océan Atlantique : ils y déposaient même par fois des lettres dans une crevasse de rocher qu'ils avaient nommée « le bureau de poste des marins. » La Compagnie des Indes orientales y a formé un petit établissement.

Maintenant, laissant de côté les îles qui avoisinent les côtes de la Guinée et dont nous n'avons pas cru devoir séparer la description de celle de la partie occidentale du continent lui-même, nous allons aborder aux *îles du Cap-Vert*.

Cet archipel, qui appartient aux Portugais, comprend 10 îles, outre les îlots et les rochers. La principale est celle de *San-Iago*. Au premier aspect elle offre l'image de l'aridité la plus absolue. Des rochers nus, jetés en désordre l'un sur l'autre, découpés par des fractures bizarres, s'élèvent du sein de la mer et s'élancent jusque dans les nues. A terre, le déplora-

ble état des habitants attriste l'âme; la misère générale résulte à la fois de la mauvaise administration et des sécheresses qui souvent désolent cette île. La principale production est le sel; mais le gouvernement s'en est réservé le monopole. Le long des coteaux et dans les vallées où la rosée et l'humidité de l'air entretiennent la végétation, les cocotiers, les bananiers, les papayers, les orangers, les citronniers, offrent leurs fruits salutaires. Les tamariniers et les adansonies y étalent un large ombrage. Les goyaves, les figues, les patates douces, les melons d'eau sont d'une excellente qualité. La vigne, la canne à sucre, le cotonnier et l'indigotier y prospèrent. Le riz et le maïs forment la nourriture ordinaire du peuple; mais lorsque les pluies périodiques manquent, le pauvre est exposé à périr de faim; car le sol calciné résiste à la bêche. Le thermomètre n'y descend guère au-dessous de 27 degrés centigrades et monte souvent au-dessus de 32. *Puerto-Praya*, capitale de l'île et résidence des autorités de l'archipel, est formée de deux rangées d'humbles maisons rustiques, mêlées de quelques cabanes encore plus misérables. Une redoute tombée en ruines, défend mal le mouillage. Sa population ne dépasse guère un millier d'âmes. L'évêque de l'archipel réside à *Ribeira-Grande*, misérable endroit qui n'a que 200 habitants.

Les autres îles de cet archipel ne sauraient nous arrêter longtemps. L'*Ile Mayo* est riche en bestiaux et en coton. Celle de *Fuego* ou *Fogo* (du Feu), ainsi nommée à cause de son volcan très-actif, produit de bons fruits. *Brava* ou *Saint-Jean* donne du vin et du salpêtre. *Boa-Vista*, avec de riches salines, est encore fertile en coton et en indigo. L'île *de Sal* ou du Sel est inhabitée; mais elle a des salines importantes. *San-Nicolau* est l'île la plus policée de l'archipel. Son chef-lieu, nommé aussi Saint-Nicolas, renferme 2,000 habitants. On y fabrique des étoffes de coton. *Santa-Lucia* et *San-Vincente* (Saint-Vincent), toutes deux inhabitées, sont riches en bois et en tortues. Enfin, *San-Antonio*, remarquable par ses hautes montagnes, a des vallées bien arrosées où croissent l'indigotier, le citronnier, l'oranger et le dragonnier. La population totale de l'archipel du Cap-Vert est estimée à 60,000 âmes environ.

Au nord des îles du Cap Vert, les eaux de l'Océan disparaissent sous une couche épaisse de varechs qui, semblable à une prairie flottante, s'étend jusqu'au 25e parallèle et occupe un espace de 60,000 lieues carrées; les navires s'en dégagent avec difficulté. On voit d'autres amas

de varechs dans des parages plus au nord-ouest, presque sous le méridien des Açores *Cuervo* et *Flores*, entre les 23e et 35e parallèles nord. Les anciens connaissaient ces parages semblables à des prairies : Aristote et Scylax en avaient parlé ; mais il paraît que, du temps de Christophe Colomb, ces faits étaient oubliés ; car ses compagnons furent saisis d'effroi en voyant cette multitude de plantes marines. Les Portugais ont donné à cette mer le nom de *mer de Sargasso*.

L'*archipel des Canaries*, qui appartient à l'Espagne, se compose de 20 îles ou îlots, dont sept seulement sont habitées; nous ne parlerons que de celles-ci, en allant de l'est à l'ouest.

Lancerote se présente à nous la première. Cette île, dépouillée de ses forêts, éprouve, comme le continent voisin, des sécheresses destructives, cependant elle nourrit des chameaux en grand nombre et exporte du blé, de l'orge et des légumes. La vigne y prospère dans les cendres volcaniques. *Téguisé* en est le chef-lieu. Cette île possède les deux meilleurs ports de l'archipel. Il régnait dans cette île, que les indigènes appelaient *Titeroygotou*, une civilisation plus avancée que dans celles situées plus à l'ouest. Les habitants demeuraient dans des maisons bâties en pierre de taille, tandis que les Guanches de Ténériffe se logeaient dans des cavernes. On retrouva ici l'usage singulier qui existe encore dans le Thibet, et qui permet à une femme d'avoir légalement plusieurs maris.

Fortaventure offre la continuation du sol de Lancerote. L'eau de citerne fournit presque seule aux besoins des habitants. *Betancuria*, le chef-lieu, conserve le nom du premier conquérant moderne des Canaries.

La *Grande-Canarie*, douée d'un sol très-fertile, arrosée de ruisseaux limpides et jouissant d'une température modérée, serait l'île la plus importante de l'archipel, si elle avait une meilleure rade. Elle produit du blé, de l'orge, du maïs, du vin, des olives, du sucre et de la soie. La ville de *Las Palmas*, avec environ 10,000 habitants, est le chef-lieu de l'île et le siége de l'évêque ainsi que du tribunal supérieur de l'archipel. Le village de *Gualdar* se compose de grottes taillées dans le roc par les anciens indigènes.

Ténériffe est la plus grande et la plus peuplée de ces îles. Les montagnes basaltiques qui forment sa base s'élèvent à 1,200 mètres au-dessus du niveau de la mer. La partie méridionale renferme le fameux *pic de*

Teyde ou mieux *d'Echeyde*, c'est-à-dire *de l'Enfer*, qui a longtemps passé pour la plus haute montagne du globe : cependant il n'a que 3,710 mètres d'élévation. Nulle part, d'après le savant Al. de Humboldt, on n'observe une transition aussi rapide de la végétation de la zône tropicale à celle de la zône arctique. Les deux tiers du cône formé par cette montagne sont recouverts d'une riche végétation. On traverse des bosquets de lauriers souvent environnés de nuages. Dès qu'on a dépassé la région des nuages, le sol aride et désert commence à se couvrir de pierres-ponces et de laves vitreuses : cette région stérile occupe un espace de 10 lieues carrées. Un vaste et profond réservoir contient de l'eau glaciale qui est gelée dès le mois de septembre. Le cratère lance de temps à autre de la fumée, et le sol qui l'environne est en plusieurs endroits assez chaud pour qu'en y marchant on s'expose à avoir sa chaussure calcinée. Ce volcan paraît agir par les flancs plutôt que par le sommet : d'énormes éruptions latérales ont attesté, à la fin du dernier siècle, la violence continuelle du feu souterrain. Plusieurs indices portent à croire qu'il s'amasse dans les cavernes intérieures du volcan de grands dépôts d'eau. Des vapeurs abondantes s'exhalent par divers soupiraux, dont les deux plus remarquables ont reçu le nom de *narines*. Au pied de ce volcan s'étend une des plus belles contrées du monde. Les coteaux produisent les fruits les plus délicieux et les vins les plus exquis. Le bananier, le papayer et la magnifique poincillade ornent les jardins ; la jolie fougère, appelée trichomane des Canaries, tapisse les murs. Les cactus, les cocalies, les euphorbes, rappellent par leurs formes raides et pointues l'aspect végétal du continent africain. L'orseille de Ténériffe est recherchée. *Santa-Cruz*, chef-lieu de l'île, est en même temps la capitale de l'archipel. Elle est importante par son commerce, son port assez bon et les trois forts qui la défendent. Elle a plus de 8,000 habitants. *Laguna* n'est pas moins peuplée ; mais elle est mal bâtie. La salubrité de son climat est renommée. *Orotava* possède une population de 11,000 âmes, y compris celle de *Puerto de la Paz*, qui est son port. Cette ville est bâtie dans une situation délicieuse. Nous avons déjà parlé de son célèbre dragonnier qui est une des merveilles du règne végétal.

La petite île de *Gomère* est bien arrosée et très-fertile. Ses montagnes, couvertes de forêts, sont entrecoupées de vallées charmantes où croissent le dattier, le laurier, le citronnier, le figuier, le mûrier, et où l'on récolte

toutes sortes de fruits et de légumes. *Saint-Sébastien*, son chef-lieu, a un bon port. C'est là que Christophe-Colomb fit radouber ses vaisseaux, en 1492, avant d'aller découvrir un nouveau monde.

Le sol de l'île de *Palma* est montueux, coupé de ravins, et aride dans la partie du sud ; il n'est fertile et peuplé que sur les côtes. La récolte en blé ne suffit pas à la consommation des habitants : dans les années de disette, le peuple se nourrit de racines de fougère. Son chef-lieu porte, comme celui de Ténériffe, le nom de *Santa-Cruz :* il a un bon port.

L'*île de Fer* ou *Hierro*, la plus petite de l'archipel, est célèbre dans la géographie parce que c'est par cet endroit que l'on a longtemps fait passer le premier méridien. Cette île a peu de sources et ne jouit pas d'une grande fertilité. L'*arbre saint* de l'île de Fer, objet de tant de récits fabuleux, paraît avoir été un *laurus indica ;* il ne fournissait pas l'île entière d'eau fraîche ; mais les vapeurs condensées sur ses feuilles en donnaient une quantité considérable qui, dans les sécheresses, était une véritable ressource. Cet arbre fut détruit, en 1612, par un ouragan terrible.

Les sept îles que nous venons de parcourir présentent une surface totale de 270 lieues et nourrissent une population d'environ 210,000 âmes. Les habitants actuels des Canaries reçoivent des Espagnols le nom d'*Islenos*, c'est-à-dire les insulaires. Ils se distinguent par leur vivacité, leur esprit, leur goût pour l'instruction et leur amour pour le travail. Un grand nombre d'entre eux émigrent à la côte de Caracas et aux Philippines, pour y travailler et y faire fortune.

Avant l'arrivée des Européens aux Canaries, cet archipel était occupé par une race aujourd'hui éteinte. Les *Guanches*, tel était le nom de ce peuple, étaient remarquables par leur taille élancée, leurs traits différents de ceux de la race nègre, et souvent par une belle chevelure blonde. Les premiers voyageurs ont vanté leurs vertus primitives, comme Tacite avait vanté les mœurs des Germains, comme à la fin du XVIIIe siècle, les philosophes de certaine école vantaient celle des Otaïtiens ; mais, ainsi que ces derniers, les Guanches étaient assujettis au joug du régime des castes ; et cette institution déplorable qui facilite et perpétue les guerres, était sanctionnée par la religion. Les prêtres disaient au peuple : « Le grand-esprit, *Achamas*, a d'abord créé les nobles, les *Achimenceys*, auxquels il a distribué toutes les chèvres qui

existent sur la terre. Il créa ensuite les plébéiens, les *Achicaxnas*. Cette race plus jeune eut la hardiesse de demander aussi des chèvres ; mais le Grand-Esprit répondit que le peuple était destiné à servir les nobles, et qu'il n'avait besoin d'aucune propriété. » Le *faycas* ou grand prêtre avait le droit d'anoblir, et une loi portait que tout Achimencey qui s'avilirait jusqu'à traire une chèvre de ses mains, perdrait ses titres de noblesse. L'archipel était divisé en plusieurs petits États, ennemis les uns des autres, qui se faisaient des guerres acharnées. Les Espagnols et les Portugais entretenaient avec zèle ces guerres intestines, afin d'acheter les prisonniers ; mais, parmi les Guanches vendus, beaucoup préféraient la mort à l'esclavage et se tuaient eux et leurs enfants. La population avait ainsi considérablement diminué par ces causes et par les combats livrés aux Espagnols, lorsque ceux-ci achevèrent la conquête de l'archipel. Ce qui restait de la population indigène périt, en 1494, dans la fameuse peste appelée *modorra*, que l'on attribua à la multitude de cadavres que les Espagnols avaient laissés exposés à l'air, après la bataille de la Laguna. Au commencement du XVII^e^ siècle, on ne trouvait plus que quelques vieillards de cette nation à la Candelaria et à Guimar : aujourd'hui il n'existe pas un seul individu de race guanche pure.

Les momies guanches que l'on voit dans les cabinets de l'Europe, proviennent de cavernes sépulcrales taillées dans le roc sur la pente orientale du pic de Ténériffe. Elles sont dans un état de dessiccation si extraordinaire, que les corps entiers, munis de leurs téguments, ne pèsent que 6 à 7 livres, c'est-à-dire un tiers de moins que le squelette d'un individu de la même taille récemment préparé. Le crâne offre, dans sa conformation, quelques légers rapports avec celui de la race blanche des anciens Égyptiens, et les dents incisives sont émoussées chez les Guanches comme dans les momies trouvées sur les bords du Nil. En ouvrant celles des Guanches, on y trouve des restes de plantes aromatiques. Souvent les cadavres sont ornés de bandelettes auxquelles sont suspendus de petits disques de terre cuite, qui paraissent avoir servi de signes numériques, et qui ressemblent aux *quippos* des Péruviens, des Mexicains et des Chinois. La langue des Guanches eût pu répandre quelque lumière sur leur origine ; malheureusement il ne nous en est resté qu'environ 150 mots, dont plusieurs expriment les mêmes

objets. Il existe encore quelques fragments précieux de cette langue dans les noms que portent un grand nombre de hameaux, de collines et de vallons. Depuis le voyage de Hornemann et les recherches de Marsden et Venture sur les Berbers qui occupent une si grande étendue de terrain dans l'Afrique, depuis la mer Rouge jusqu'à l'Atlantique, il a été reconnu que plusieurs mots guanches ont des racines communes avec les dialectes *chilla* et *gebali*. Cette analogie, si elle ne prouve pas une communauté d'origine, indique du moins des liaisons anciennes entre les Guanches et la race berbère, à laquelle paraissent avoir appartenu les Numides, les Gétules et les Garamantes.

En passant devant le groupe de rochers appelé *Iles Salvages*, on arrive, par une navigation de 80 lieues marines, à l'île *Madère*, qui, avec celle de *Porto-Santo* et quelques îlots déserts, forme un groupe particulier.

Le sol montueux de Madère s'élève de toutes parts vers une chaîne de montagnes dont le sommet le plus élevé, le *Pic Ruivo*, a 5,068 pieds de hauteur. Ce sommet présente un enfoncement qui paraît être la bouche d'un ancien cratère. L'île est encore sujette à des tremblements de terre assez fréquents. Les côtes, généralement escarpées, sont d'un abord difficile; les vagues s'y brisent avec violence. Le climat est doux, tempéré et fort agréable; on y jouit d'un printemps presque perpétuel. L'île est arrosée par une multitude de petites rivières et de sources qui descendent des montagnes et forment souvent des cascades très-pittoresques. On en distribue les eaux sur le sol généralement pierreux des jardins et des vignes, au moyen de digues et de fossés.

L'abondance des bois dont elle était autrefois couverte, lui avait fait donner le nom de *Madeira* (bois de construction). Pour en faciliter le défrichement, on y mit le feu, qui, dit-on, dura sept ans. Aujourd'hui, les jardins et les vergers sont ornés d'une grande variété d'arbres fruitiers, tant de l'Europe que des tropiques; mais les forêts, la plupart composées de châtaigniers et de noyers, ne s'étendent que sur les flancs supérieurs des montagnes. On y trouve aussi des cèdres, des cyprès, du bois de fer et plusieurs espèces de lauriers, parmi lesquels on distingue surtout le *laurus indica* qui donne l'acajou de Madère. Plus haut croissent des pins; mais les dernières sommités ne présentent plus que des

arbustes rabougris et quelques broussailles qui suppléent au manque de bois à brûler. Les champs sont ornés de genêts, de cytises, de myrtes, de figuiers d'Inde, d'euphorbes, de framboisiers, de rosiers, de jasmins, de limoniers aquatiques, de phillyres, de dragonniers.

Le sucre de Madère était autrefois très-estimé pour son odeur de violette et son goût aromatique; de nos jours, on n'y prépare plus qu'une petite quantité de mélasse et de sirop. La culture de la canne a été entièrement sacrifiée à celle de la vigne, qui forme en effet la grande richesse de l'île. Les vignobles s'élèvent sur les coteaux méridionaux des montagnes à une très-grande hauteur. Les raisins sont récoltés après s'être à moitié séchés sur pied. Le précieux vin de *Malvoisie* provient de ceps apportés primitivement de Candie : l'autre sorte, plus abondante, est connue sous le nom de *Madère sec*. On a commencé à cultiver l'olivier. Les grains de l'île sont excellents, mais elle n'en produit que pour une consommation de 4 mois. Les oignons, les courges, l'arum égyptien, les ignames, les châtaignes, forment la principale nourriture des habitants. Le serin gris est indigène de cette île. Les abeilles des vallées donnent un miel délicieux. La mer offre des truites, des albacores, espèce de thon, et d'autres poissons en abondance.

La population de Madère peut s'élever à une centaine de mille âmes. Elle se compose d'un mélange de Portugais, de mulâtres et de nègres. Les individus de race portugaise sont basanés, de petite taille, malpropres et mal vêtus. Le peuple y mène une vie assez misérable. Les femmes, douées de beaucoup d'avantages naturels, sont accablées de travaux et de fatigues. Dans la classe moyenne, les mœurs ne sont pas très-pures. Les gens de qualité promènent leur indolence dans leurs maisons de campagne ou *quintas*, dont chacune est pourvue d'une chapelle que dessert ordinairement un chapelain particulier. Les seuls véritables riches sont les négociants anglais et les irlandais catholiques établis dans le capitale. *Funchal*, capitale de l'île et résidence des autorités, est une ville de 20,000 âmes, très-agréablement située sur la côte méridionale, au pied de hautes montagnes, et défendue par plusieurs forts. Dans l'église des Franciscains, une chapelle a les croisées en argent massif, tandis que les murs d'une autre sont couverts de crânes numains, qui forment également les ornements de l'autel. La rade de Funchal, malheureusement, n'est pas tenable en hiver. Celle de *Ma-*

chico, bourg de 1,500 habitants, bâti sur la côte d'est, ne vaut guère mieux.

L'*Ile de Porto-Santo*, au nord-est de Madère, n'est qu'une montagne rapide, bordée d'une lisière de terre basse assez fertile. Elle a environ 2,500 habitants. Le bourg de *Porto-Santo*, sur la côte méridionale, possède un assez bon mouillage.

Une navigation nord-occidentale de 220 lieues nous conduit à l'*Archipel des Açores*, qui doit son nom à la grande quantité d'autours (en portugais *azor*) dont ces îles se trouvaient peuplées lors de leur découverte. On les appelle aussi *Iles Flamandes*, d'après les navigateurs flamands qui s'y rendirent presque en même temps que les Portugais et les peuplèrent en partie. Les Anglais les désignent quelquefois sous le nom de *Western Islands* (îles occidentales). Cet archipel, qui appartient au Portugal ainsi que le groupe de Madère, se compose de 9 îles divisées en 3 groupes, celui du sud comprend *Sainte-Marie* et *Saint-Michel*; celui du nord, *Flores* et *Corvo*; celui du milieu, *Terceire*, *Saint-George*, *Gracieuse*, *Fayal* et *Pico*.

L'air y est sain, le climat agréable et plus doux que dans les pays situés sous la même latitude. La chaleur de l'été est tempérée par des brises maritimes; l'hiver se marque seulement par des temps couverts, des pluies et des vents qui ont quelquefois la violence d'un ouragan. La neige et la glace ne paraissent que rarement sur les sommets des plus hautes montagnes, et jamais le froid n'est assez sensible pour forcer à chauffer les appartements. Les tremblements de terre sont le seul fléau de ces îles fortunées qui sont évidemment d'origine volcanique. Les côtes sont généralement hautes et escarpées : le sol est peu profond, mais bien arrosé et très-fertile. On y récolte et on exporte du froment, de l'orge, du maïs, du millet, des olives, des oranges, des citrons et une quantité d'excellent vin. Parmi une grande variété d'arbres, on remarque le bananier, mais surtout le citronnier cédrat qui forme le plus bel ornement des forêts. Les côteaux brillent d'une verdure perpétuelle. Il y a des bœufs, des cochons, des moutons, des mulets et des ânes. La mer offre une étonnante richesse de poissons délicats, des tortues de la petite espèce, et deux sortes d'huîtres excellentes.

L'heureux climat des Açores favorise tellement l'accroissement de la population, qu'elles fournissent un assez grand nombre d'émigrants.

On porte la population actuelle de l'archipel à 225,000 âmes environ; les îles Saint-Michel, Fayal et Gracieuse sont les plus peuplées. Les habitants sont tous blancs, à l'exception d'un petit nombre de nègres employés comme domestiques. Ils sont, en général, sobres et laborieux; mais ils manquent de moyens d'instruction.

San-Miguel ou *Saint-Michel* est la plus proche de l'Europe. De hautes montagnes bordent la côte à l'est et à l'ouest : vers le milieu, les hauteurs abaissées prennent des formes coniques. Toutes portent des traces d'éruptions volcaniques, dont la dernière eut lieu en 1652. Aujourd'hui, les cratères que l'on voit sur la plupart des montagnes, sont transformés en lacs. L'île, en général bien arrosée et très-fertile, est médiocrement cultivée. On tire également peu de parti des productions minérales, telles que soufre, sel ammoniac, fer oxydé rouge, sulfure de fer et alun. *Punta-Delgada*, le chef-lieu de l'île, est la ville la plus marchande, la plus industrieuse de tout l'archipel. Elle est assez bien bâtie, et on y remarque quelques beaux édifices. Son port est mauvais, et sa population paraît s'élever à 16,000 âmes. *Ribeira-Grande*, ville de près de 10,000 habitants, fabrique des toiles grossières.

Sainte-Marie, au sud-ouest, est l'une des plus petites îles de l'archipel. Son chef-lieu porte le nom de *Villa-de-Santa-Maria*. Au nord-est de cette île, à la distance de deux lieues, se trouvent les *Formigas*, groupe d'îlots et de rochers inhabités, qui pourraient bien appartenir au sommet d'un volcan sous-marin.

Terceira ou *Terceire*, a des côtes généralement élevées et en partie inaccessibles. Elle est très-sujette aux tremblements de terre; il s'y est même formé, en 1761, un volcan fort redoutable. Du reste, la terre végétale y est plus profonde que dans les autres Açores, et d'une extrême fertilité, mais le vin y est médiocre. *Angra*, la capitale de l'île et de l'archipel, a une population d'environ 14,000 âmes. Elle possède une école militaire. Son port est médiocre, mais défendu par des fortifications respectables : il est le lieu de relâche ordinaire des navires portugais qui se rendent au Brésil et aux Indes.

L'*Ile de Saint-George* ou *Saõ-Jorge*, entre Gracieuse et Pico, est haute, sans être montueuse. Dans le sud, il y a des vignobles dont le produit est préféré aux autres vins des Açores, et d'excellents pâturages. En outre, elle possède du bois en abondance et la meilleure eau de l'archipel.

Gracieuse ou *Graciosa* est au nord-ouest de Terceire. Cette petite île doit son beau nom à son aspect enchanteur, à la prodigieuse fertilité de son sol, et à la salubrité toute particulière de son climat.

Des rochers hauts et escarpés, bordent presque partout la côte de *Fayal*, l'île la plus occidentale du groupe central. Le sol est si fertile qu'on y fait souvent double moisson de froment et de maïs. Les citronniers et les orangers sont nombreux, mais il y a peu de vignobles et leur produit est médiocre. Les vins connus dans le commerce sous le nom de *Fayal*, y sont apportés de Pico. *Villa da Horta*, le chef-lieu de l'île, a 10,000 habitants. Cette ville est bâtie en amphithéâtre sur une baie spacieuse qui offre le meilleur mouillage de l'archipel. Autour de la baie, les forêts d'orangers et de citronniers s'étendent à perte de vue le long des coteaux.

Pico, très-rapprochée de Fayal, est la plus grande des Açores après Saint-Michel. La partie occidentale ne présente qu'un amas de montagnes que surmonte le *Pico*, ancien volcan haut de 2,412 mètres, qui a donné son nom à l'île. Au haut du sommet, presque toujours enveloppé de nuages ou couvert de neige, existe un cratère qui jette continuellement de la fumée. Les coteaux inférieurs, où les habitants ont recouvert les pierres et la lave avec de la terre, en partie achetée à Fayal et péniblement transportée sur ces hauteurs, nous montrent ce que peuvent le travail et la persévérance luttant avec la nature. La partie orientale de l'île est basse, unie et fertile; mais le vin forme sa principale richesse. Les habitants de Pico sont renommés pour la beauté de leurs formes, la vivacité de leur esprit, leur amour du travail et de la propreté. Ils descendent, en grande partie, comme ceux de Fayal, des colons flamands amenés par Jobst de Hurter, beau-père du célèbre géographe Martin Behaim.

L'Ile de Flores, au nord-ouest du Fayal, est exempte de tremblements de terre ; en revanche, elle est exposée à des vents violents, qui souvent détruisent l'espérance des cultivateurs. La vigne n'y est pas cultivée. Une partie des habitants s'occupent à la fabrication des lainages. *Corvo* est la plus petite et la plus septentrionale des Açores. Plus froide encore que l'île de Flores, elle abonde en froment, légumes, ignames, lin, bestiaux et bois de cèdre. Les 7 à 800 individus qui forment sa population, vivent dans une sorte de communauté de biens. Ils partagent entre eux le

lait de leurs troupeaux, le bois qu'il leur a été permis de couper, et la laine de leurs moutons dont ils fabriquent des étoffes grossières.

Nous avons parlé de la nature volcanique de tout l'Archipel des Açores. Non-seulement le caractère géologique de ces îles atteste leur origine ignée, mais encore les phénomènes actuels prouvent que les feux qui leur ont donné naissance continuent d'être en pleine activité. Dans l'île Saint-Michel, il existe des eaux thermales dont la température est si élevée qu'elle brûle la main qu'on y plonge. Ailleurs on trouve ce que les Portugais appellent des *caldeiras*, c'est-à-dire des sources bouillantes qui jaillissent du sol à une certaine hauteur (l'élévation de ces jets ne dépasse pas 12 pieds) et dont les vapeurs brûlantes forment des nuages qui présentent les teintes les plus brillantes. L'eau de ces sources fait cuire un œuf en deux minutes. Autour d'elles l'atmosphère est imprégné de soufre, et des fissures dans les rochers exhalent des vapeurs suffocantes. Non loin des caldeiras, on visite le cratère boueux, vaste caverne remplie de substances minérales dans un état constant d'ébullition, qui produisent un bruit plus puissant que celui des vagues même de l'Océan.

Outre les trois volcans actifs que nous avons déjà cités dans les îles de Saint-Michel, de Terceire et de Pico, il en existe encore six dans l'Archipel. Mais ce n'est pas tout : des témoignages irrécusables établissent l'existence de volcans sous-marins d'une puissance prodigieuse. Sans nous arrêter à une tradition obscure, d'après laquelle l'île entière de Corvo, serait sortie de la mer par une éruption volcanique, nous rappellerons que dans le grand tremblement de terre de 1757, qui bouleversa l'île Saint-George et fit périr 1,500 personnes, on vit 18 îlots sortir de la mer à 300 toises du rivage. Pendant un violent tremblement de terre, en 1638, on vit près de l'île Saint-Michel, des flammes et des bouffées de fumée sortir de la mer agitée. Ce violent incendie s'étendait sur un espace de plusieurs arpents. Bientôt on vit des matières terreuses et des blocs de rochers lancés en l'air, retomber dans la mer où ils surnageaient : d'autres rochers noirâtres semblaient sortir de l'eau et s'élevaient jusqu'à 60 brasses de haut. Peu à peu ces masses se réunirent en s'étendant sur un espace de 3 lieues de long et une demi-lieue de large. Ces éruptions durèrent trois semaines ; puis tous les rochers élevés au-dessus des flots disparurent sans laisser de traces. En 1720, ce

phénomène se renouvela. Après un violent tremblement de terre, on vit s'élever, entre Saint-Michel et Terceire, une île semblable à une montagne conique qui lançait des feux, des cendres et des pierres ponces : un torrent de laves enflammées descendit de ses flancs escarpés ; elle s'agrandit au point d'avoir une lieue marine de circonférence et d'être visible à la distance de 8 à 10 lieues ; mais bientôt elle s'affaissa, et, au mois de novembre 1723, elle avait entièrement disparu. Une nouvelle apparition de volcan sous-marin eut encore lieu en 1811, mais cette fois-ci au sud-est de Saint-Michel. Les mêmes circonstances précédèrent et accompagnèrent la formation de l'île volcanique, qui avait plus d'une lieue de circonférence. Une capitaine anglais, présent à sa naissance, lui imposa le nom de *Sabrina*, et en prit possession comme d'une *découverte anglaise;* mais au bout de quelques jours, la mer engloutit cette nouvelle conquête britannique

CHAPITRE PREMIER

AMÉRIQUE.

Considérations générales sur la Géographie de l'Amérique. — Origine des Nations américaines.

L'esprit de système a exagéré tantôt les similitudes et tantôt les différences qu'on a cru observer entre l'Amérique et l'ancien continent. Les formes extérieures du nouveau continent nous frappent, il est vrai, au premier coup d'œil, par le contraste apparent qu'elles présentent avec l'ancien. L'immense île que forment l'Asie, l'Afrique et l'Europe, offre un ovale dont le grand axe est très-incliné vers l'équateur; le contour en est assez également interrompu de deux côtés par des golfes ou des méditerranées; les fleuves découlent de toutes parts dans une proportion à peu près égale. L'Amérique présente, au contraire, une figure allongée, découpée, indéfinissable, mais dont le côté le mieux marqué présente une courbe à plusieurs courbures, dirigée presque dans le sens des deux pôles; deux grandes péninsules sont liées ensemble par un long isthme qui, soit par sa forme, soit par la nature des roches qui le composent, ne ressemble en rien à l'isthme entre l'Afrique et l'Asie; les grands golfes, les méditerranées d'Amérique ont leur ouverture du côté oriental; le côté opposé offre un rivage uni, et ne présente qu'aux deux extrémités quelques *dentelures;* enfin, les grands fleuves coulent presqu'exclusivement vers l'océan Atlantique. Ces différences réelles disparaissent cependant, ou perdent du moins leur importance, lorsqu'en contemplant l'ensemble du globe, on s'aperçoit que l'Amérique n'est qu'une continuation de la ceinture de terres élevées qui, sous les noms de plateau de Cafrerie, d'Arabie, de Perse, de Mongolie, forment le dos de l'ancien continent, et qui, à peine interrompues au détroit de Behring, forment également les montagnes

Rocheuses, le plateau du Mexique et la grande chaîne des Andes. Cette ceinture de montagnes et de plateaux, semblable à un anneau écroulé et retombé sur sa planète, présente, généralement parlant, une pente plus rapide et plus courte du côté du bassin du grand Océan (dont la mer des Indes fait partie), que du côté des mers Atlantique et Glaciale. Voilà le grand fait commun à l'un et à l'autre continent, et dans lequel s'absorbent les différences secondaires.

Cette cohérence et cette continuité des deux grandes îles du globe repoussent déjà l'idée d'une origine plus récente de l'Amérique, idée qui est absolument contraire aux lois constantes de l'hydrostatique. L'expression de *Nouveau Continent* ne doit donc jamais nous rappeler que l'ordre chronologique de nos connaissances.

Le continent américain est compris entre le 71e de latitude boréale et le 54e de latitude australe. Si l'on voulait compter aussi les îles qui dépendent géographiquement du Nouveau-Monde, on trouverait 79 pour la latitude boréale et 70 pour l'australe. Ainsi l'Amérique comprend toutes les zônes tropicales et tempérées, avec une partie des zônes arctiques des deux côtés de l'équateur. Cependant la ligne que nous avons indiquée pour la partie occidentale, quoiqu'elle offre une longueur de 2,125 lieues, ne peut pas être considérée comme mesurant exactement un continent dont la forme est si irrégulière, et dont la partie méridionale est tellement détachée de la partie septentrionale qu'elle est située presque entièrement à l'est de celle-ci.

Les caractères physiques les plus remarquables que le Nouveau-Monde présente à notre étude sont ses montagnes, ses plaines, ses plateaux, ses fleuves et ses lacs.

Le continent américain tout entier est parcouru par des chaînes de montagnes, aussi étonnantes par leur continuité que par leur élévation. Une seule chaîne, la plus longue du globe, et aussi, à une exception près, la plus élevée, traverse toute l'Amérique du nord au sud; mais, la portion la plus merveilleuse de cette chaîne colossale est celle, qui, sous le nom d'*Andes*, traverse l'Amérique méridionale parallèlement à l'océan Pacifique dont elle est d'ailleurs peu éloignée.

La chaîne des Andes commence à l'extrémité nord de la Colombie, et jettant quelques branches latérales le long de la côte, vers Coro et Caraccas, elle se dirige au sud en augmentant toujours de dimensions

jusqu'à ce que, presque sous l'équateur, elle donne naissance aux pics prodigieux du *Pichincha*, du *Cotopaxi*, de *l'Antisana*, du *Chimborazo*. Le premier a 4,855 mètres et dépasse par conséquent la hauteur du Mont-Blanc; la hauteur du second est évaluée à 5,753 mètres, celle du troisième à 5,833, et celle du quatrième à 6,530. En outre, le Pichincha, l'Antisana et le Cotopaxi sont au nombre des volcans les plus redoutables. En traversant le Pérou, la chaîne continue de se maintenir à une élévation énorme, et avant de quitter le territoire péruvien, elle forme un nœud immense, au milieu duquel s'élèvent les sommets neigeux de l'*Illimani* et du *Sorata* qui atteignent, le premier 7,315 et le second 7,696 mètres. Dans leur parcours à travers le Chili, les Andes continuent à former une immense chaîne escarpée, mais dont la largeur est déjà moins considérable. Elle diminue de hauteur à mesure qu'elle se rapproche de l'extrémité méridionale du continent, et l'aspect triste et désolé qu'elle présente alors, tient moins à son élévation qu'à la rigueur du climat. Les hauteurs qui, dans la Terre de Feu, forment la continuation de cette longue chaîne, ne dépassent pas 3,000 mètres, et même les rochers formidables que le Cap Horn oppose aux flots et aux vents impétueux de l'océan Austral, n'ont pas plus de 500 mètres d'élévation.

Suivons maintenant cette même chaîne dans l'Amérique septentrionale. L'isthme de Panama, cette étroite langue de terre qui unit les deux grandes masses continentales du Nouveau-Monde, est parcourue par une chaîne dont la hauteur est si peu considérable, que le projet de la couper par un canal, qui joindrait ainsi les deux océans, n'est nullement irréalisable. Mais bientôt cette chaîne s'élève et se développe de manière à former cet immense plateau de 2,000 mètres de hauteur qui couvre la plus grande partie du Guatemala et du Mexique. Du centre de ce plateau élevé, s'élancent les pics neigeux de l'*Orizaba* (5,295 m.), du *Popocatepetl* (5,400 m.) et du *Nevado de Toluca* (4,623 m.) : les deux derniers sont des volcans fameux par leurs explosions effroyables. Au delà du Mexique, ce grand plateau se prolonge au nord par les Montagnes Rocheuses, qui courent parallèlement à l'océan Pacifique, et limitent à l'ouest l'immense bassin du Mississipi. Quoique cette chaîne soit rude et escarpée, elle est bien loin d'égaler en hauteur celle des Andes : on n'y trouve en effet aucun sommet qui dépasse 4,000 mètres.

Passé le cinquante-cinquième parallèle, cette chaîne diminue rapidement de hauteur, quoique une branche, ayant environ 6 à 700 mètres d'élévation, coure le long de la rive occidentale du fleuve Mackensie et même le long des bords de l'océan Arctique. Cependant, nous devons faire remarquer qu'on aperçoit en différents endroits sur la côte nord-ouest de l'océan Pacifique des montagnes très-élevées dont la plus remarquable, le *Mont Saint-Elie*, se trouve vers le 60e de latitude. Cette montagne, qui est aussi un volcan très-actif, s'élève à une hauteur de 5,113 mètres. Ces montagnes constituent-elles une chaîne parallèle à celle des Montagnes Rocheuses, ou ne sont-elles que des ramifications projetées par celle-ci vers l'ouest? C'est un point qui n'est pas encore résolu d'une manière positive.

L'Amérique est encore traversée par une chaîne orientale ; mais cette dernière, ainsi que le fait observer Humboldt, est loin de présenter une uniformité et une continuité comparables à celles de la chaîne occidentale. Dans l'Amérique du Nord, les *Apalaches* ou les *Monts Alleghanys* forment une chaîne continue qui marche parallèlement à l'Atlantique et limite à l'ouest le territoire maritime des États-Unis. Des ramifications détachées et assez irrégulières de ce système de montagnes, s'étendent à travers le Canada, le Labrador et le territoire qui avoisine la baie d'Hudson. Les montagnes qui naissent autour du Golfe du Mexique et dont la prolongation sous-marine a donné naissance aux nombreuses îles qui ont reçu le nom d'Archipel des Indes Occidentales, paraissent n'être que la continuation du système. Cette même chaîne, après avoir disparu un instant dans le delta de l'Orénoque, forme de nombreuses ramifications qui s'étendent dans la Guyane, et dont la plus importante est sans doute la *Sierra de Parima*. Sur la rive méridionale du Maragnon, le Brésil est également parcouru par plusieurs chaînes successives qui se prolongent plus ou moins jusqu'à la Plata, où elles s'abaissent et se perdent dans les vastes plaines des Pampas. L'ensemble du système oriental des montagnes de l'Amérique est très-peu élevé, quand on le compare au système des Andes : elles ont en général de 700 à 1000 mètres, et atteignent rarement 1,800 mètres ; on y trouve aussi peu de monts ignivomes. Toutefois nous ferons remarquer que les îles des Indes Occidentales présentent quelques pics plus élevés. Ainsi le *Potrilla* et le *Sierra de Cobre*, dans l'île de Cuba, ont

environ 2,728 mètres. Il existe aussi dans ces îles plusieurs volcans redoutables.

Les plateaux constituent un des traits caractéristiques de la géographie américaine ; cependant ils sont moins remarquables que ceux de l'Asie centrale. Le principal de ces plateaux est celui qui couvre tout le Mexique et une partie du Guatemala. Les Andes, dans l'Amérique du Sud, nous offrent aussi des plateaux d'une hauteur prodigieuse que surmontent des chaînes de pics élevés : ces plateaux peuvent aussi être considérés comme de grandes vallées dont le fond se trouve à une élévation de plusieurs milliers de mètres. C'est là que l'on rencontre des villes considérables bâties à 3 et 4 mille mètres au-dessus du niveau de la mer.

Les plaines du Nouveau-Monde ne sont pas moins dignes d'attention que l'ensemble de ses montagnes et de ses plateaux. Nous y distinguerons trois systèmes principaux. Le premier longe l'Atlantique et se trouve limité à l'ouest par la chaîne orientale de montagnes dont nous avons parlé tout à l'heure. C'est à ce système de plaines qu'appartient le territoire primitif des États-Unis et celui qui constitue la partie est du Brésil ; celui-ci d'une fécondité prodigieuse, celui-là d'une médiocre fertilité. Le second système de plaines s'étend le long de l'Océan Pacifique, et a pour limite à l'est, la grande chaîne occidentale. Cette plaine est en général étroite et présente un aspect extrêmement varié. Mais les plaines qui s'étendent dans le centre du continent, dépassent par leur étendue les immenses plaines qui couvrent une si grande partie de l'Afrique et de l'Asie. Tandis que la majeure portion de ces dernières, composées de sables mouvants, sont condamnées à une éternelle stérilité, celles de l'intérieur de l'Amérique, traversées par de nombreux cours d'eau, sont généralement douées d'une fertilité merveilleuse. Sans doute, on y rencontre de vastes solitudes que parcourent seulement quelques hordes sauvages, mais l'homme pourra un jour les conquérir par son travail et son industrie. Déjà, l'immense plaine Missouri-Mississipienne, entre les Montagnes Rocheuses et les Monts Alleghanys, se peuple et se cultive avec une telle rapidité qu'elle sera bientôt l'une des contrées les plus florissantes du globe. Cette plaine se prolonge sans interruption au nord, non-seulement jusqu'aux pays arrosés par le cours supérieur du Missouri, du Mississipi et du Saint-Laurent, mais encore jusqu'à

l'océan Arctique. La surface de cette plaine qui, comme le fait observer Al. de Humbold, touche aux climats les plus extrêmes, est évaluée par ce grand observateur, à 2,430,000 milles carrés. Une autre plaine, également vaste, et où la végétation déploie une vigueur merveilleuse remplit le centre de l'Amérique méridionale, où elle occupe le bassin du Maragnon entre les Andes et les montagnes du Brésil. Le même savant voyageur estime sa surface à 2,340,000 milles carrés. Dans la partie nord de l'Amérique du Sud, nous remarquerons encore les immenses *Llanos* de l'Orénoque, évalués à 261,000 milles carrés, et dont la surface, couverte de graminées gigantesques, est encore presque vierge de tout travail humain. Enfin, dans la partie sud du continent, la vaste surface des *Pampas*, qu'arrose la Plata, et dont Humboldt évalue la superficie à 1,215,000 milles carrés, n'est presque qu'une immense prairie où erre une multitude de troupeaux sauvages.

De cette prodigieuse étendue des plaines américaines, résulte la longueur extraordinaire du cours des fleuves qui arrosent cette partie du monde, et la masse énorme d'eau qu'ils portent à l'Océan. Le tableau suivant peut donner une idée de la grandeur de ces fleuves.

BASSIN DU GRAND-OCÉAN.

Columbia ou Orégon.	410	Longueur en
San-Felipe (*cours supposé*).	300	lieues de 25
Colorado.	260	au degré.

BASSIN DE L'OCÉAN GLACIAL ARCTIQUE.

Mackenzie.	860

BASSIN DE LA MER D'HUDSON.

Saskatchewan *avec le* Nelson, *son débouché*. .	460
Albany.	230

BASSIN DE L'ATLANTIQUE (Amérique septentr.)

Saint-Laurent (*depuis le Lac Ontario*). . . .	220
Connecticut.	140
Susquehannah.	275

BASSIN DU GOLFE DU MEXIQUE.

Mississipi *seul.*		870
Affluents	Missouri *avec le* Bas-Mississipi.	1500
	Ohio.	530
	Arkansas.	420
	Rivière Rouge.	380
	Rio del Norte.	560

BASSIN DE LA MER DES ANTILLES.

Magdalena.	380

BASSIN DE L'ATLANTIQUE. (Amérique Mérid.)

Orénoque.		600
Amazone ou Maragnon.		1520
Affluents	Jurna.	250
	Parana-Guza *ou* Madeira.	600
	Topayos.	300
	Xingu.	450
	Napo.	220
	Rio-Negro.	325
Tocantin *ou rivière du* Gran-Para.		500
San-Francisco.		425
Parana *ou* Rio de la Plata.		900
Affluents	Paraguay.	450
	Pilcomayo (*affluent du précédent*)	360
	Vermejo.	230
	Salado.	300
	Uruguay.	300
Colorado *ou* Desaguadero.		360
Negro *ou* Cusu Leuwu.		200

La continuité du même niveau fait aussi que les bassins des fleuves ne sont nulle part moins distincts. Aussi plusieurs d'entre eux confondent dans la partie supérieure de leur cours, des eaux destinées à des embouchures différentes. L'*Orénoque* et le *Rio-Negro*, affluents du *Maragnon* ou *Amazone*, communiquent par *Cassiquiare;* on croit qu'un bras semblable unit le *Beni* et le *Madeira*. Il paraît que dans la saison pluvieuse, on passe en bateau des affluents du *Paraguay* dans ceux de l'*Amazone* qui circulent dans la plaine élevée appelée *Campos-Parexis*.

La même circonstance produit dans l'Amérique du nord un nombre infini de lacs. Ceux de l'*Esclave*, d'*Assiniboin*, de *Ouinnipeg* sont environnés d'une centaine d'autres encore très-considérables et de plusieurs

milliers de petits. Le terrain devient moins aquatique en avançant au sud ; cependant le *lac Supérieur*, le *Michigan*, le *Huron*, l'*Erié* et l'*Ontario*, forment, au sud du Canada, comme une mer d'eau douce dont le surplus est déversé dans l'océan Atlantique par le fleuve *Saint-Laurent*, immense canal, large de 3 lieues à sa naissance, mais qui en a 15 à 20 accent lieues au-dessus de son embouchure. La masse d'eau que ce fleuve verse à l'Océan, a été évaluée à 57,335,700 mètres cubes par heure. L'Amérique méridionale, sous un climat plus ardent, voit ses lacs naître et disparaître dans la saison des pluies. Le *Xarayes* et l'*Ibera* sont de ces lacs plus ou moins périodiques, parmi lesquels le douteux *Parima* prendra peut-être un jour sa place. Le lac permanent le plus considérable de l'Amérique du Sud est le lac *Titicaca* situé dans le haut plateau des Andes péruviennes.

De la division générale de l'Amérique en plateaux montagneux très-élevés et en plaines très-basses, il résulte un contraste entre deux climats très-différents et pourtant très-rapprochés l'un de l'autre. Le Pérou, la vallée de Quito, la ville de Mexico, quoique situés entre les tropiques, doivent à leur élévation une température printanière ; ils voient même les *Paramos*, ou les dos de leurs montagnes, se couvrir de neiges qui séjournent, même perpétuellement, sur quelques sommets, tandis qu'à peu de lieues de là, une chaleur souvent malsaine étouffe l'habitant des ports de Véra-Cruz ou de Guayaquil. Ces deux climats donnent naissance à deux systèmes différents de végétation : la flore des zones torrides sert de bordure à des champs et des bosquets européens. Un semblable voisinage ne peut manquer d'occasionner fréquemment des changements subits par le déplacement de ces deux masses d'air, si diversement constituées ; inconvénient général en Amérique. Mais partout ce continent éprouve un moindre degré de chaleur. L'élévation seule explique ce fait pour la région montagneuse ; mais pourquoi, se demande-t-on, s'étend-il aux contrées basses ? Voici ce que répond A. de Humboldt : « Le peu de largeur du continent, sa prolongation vers les pôles glacés ; l'Océan, dont la surface non interrompue est balayée par les vents alizés ; des courants d'eau très-froide qui se portent depuis le détroit de Magellan jusqu'au Pérou ; de nombreuses chaînes de montagnes remplies de sources et dont les sommets couverts de neige s'élèvent bien au-dessus de la région des nuages ; l'abondance

de fleuves immenses qui, après des détours multipliés, vont toujours chercher les côtes les plus lointaines; des déserts non sablonneux, et par conséquent moins susceptibles de s'imprégner de chaleur; des forêts impénétrables qui couvrent les plaines de l'équateur remplies de rivières, et qui, dans les parties du pays les plus éloignées de l'Océan et des montagnes, donnent naissance à des masses énormes d'eau qu'elles ont aspirées, ou qui se forment par l'acte de la végétation : toutes ces causes produisent, dans les parties basses de l'Amérique, un climat qui contraste singulièrement, par sa fraîcheur et son humidité, avec celui de l'Afrique. C'est à elles seules qu'il faut attribuer cette végétation si forte, si abondante, si riche en sucs, et ce feuillage si épais qui forment les caractères particuliers du nouveau continent. » En considérant ces explications comme suffisantes pour l'Amérique méridionale et le Mexique, nous ajouterons, par rapport à l'Amérique septentrionale, qu'elle n'a presque pas d'étendue dans la zone torride, et qu'au contraire, elle se prolonge très-loin dans la zone arctique. Ainsi, la colonne d'air glacial, inhérente à ce continent, ne se trouve pas contre-balancée par une colonne d'air équatorial. De là résulte une extension du climat polaire jusqu'aux confins des tropiques ; l'hiver et l'été luttent corps à corps, les saisons changent avec une rapidité étonnante. Une heureuse exception favorise la Nouvelle-Albion et la Nouvelle-Californie qui, étant à l'abri des vents glacés, jouissent de la température analogue à leur latitude.

Les productions de l'Amérique offrent quelques particularités. La moins contestable est cette extrême abondance de l'or et de l'argent, même à la surface de la terre, mais principalement dans les roches schisteuses qui composent les Cordillières du Chili, du Pérou et du Mexique et la chaîne de la Californie. Au nord des montagnes du Nouveau-Mexique, les plaines, les marais et les petites chaînes de rochers offrent très-souvent de vastes dépôts de cuivre.

En Amérique, comme dans toutes les régions du monde, les races animales paraissent être proportionnées, par leur nombre et leur taille, à l'étendue de la terre qui les a vues naître. Le bœuf musqué et le bison dans l'Amérique septentrionale, l'autruche magellanique dans l'Amérique méridionale, égalent par la taille les espèces analogues de l'ancien continent ; l'élan ou le cerf de la Nouvelle-Californie atteint même

une taille gigantesque ; tous les autres quadrupèdes, tels que le lama, le guanaco, le jaguar, le tapir, le cèdent en grandeur et en force à leurs semblables dans l'Asie et l'Afrique. Ce fait n'est rien moins qu'exclusivement particulier au nouveau continent. Les animaux connus de la Nouvelle-Hollande sont à leur tour plus petits que ceux de l'Amérique.

La vie végétale, qui dépend de l'humidité, montre, au contraire, une extrême force dans la plus grande partie de l'Amérique. Les pins qui ombragent la Columbia, et dont la tige s'élève perpendiculairement à une hauteur de 300 pieds méritent d'être considérés comme les géants du règne végétal. On peut citer après eux les platanes et les tulipiers de l'Ohio, qui ont 40 à 50 pieds de circonférence. Les terres basses de l'une et de l'autre Amérique se couvrent de forêts immenses ; cependant la nudité d'une partie de la région du Missouri, des plateaux du Nouveau-Mexique, des Llanos de Caraccas, des Campos-Parexis et des Pampas, c'est-à-dire, d'un quart de ce continent, doit nous engager à éviter encore, sous le rapport de la végétation, toutes les phrases exagérées qui se propagent dans les descriptions.

Un fait plus positif, c'est la différence absolue d'un grand nombre d'animaux et de végétaux américains, d'avec ceux de l'ancien Monde. A l'exception des ours, des renards et des rennes qui ne redoutent pas la zone glaciale, à l'exception des phoques et des cétacés, habitants de tous les rivages, et du tapir, tous les animaux des deux Amériques paraissent former des espèces particulières, ou du moins des races distinctes. Le renne américain même, ou le *caribou*, ne s'est jamais montré en Sibérie. L'*orignal* est une variété de notre élan ; mais celui-ci ne dépasse pas les latitudes méridionales de la Sibérie. Le bison et le bœuf musqué qui paissent depuis les lacs du Canada jusqu'aux mers de Californie, le cougouar et le jaguar qui font retentir leurs rugissements depuis l'embouchure du Rio del Norte jusqu'au delà de l'Amazone, le pécari et le patira, semblables aux sangliers, le cabiai, l'agouti, le paca et d'autres espèces rapprochées du lapin, les fourmiliers, les tamanduas, les tamanoirs, tous ces dévorateurs d'insectes ; le paresseux et faible aï, l'utile lama avec la vigogne, le léger sapajou, les éclatantes perruches, et le joli colibri, tous diffèrent essentiellement de ceux même parmi les animaux de l'ancien continent desquels ils se rappro-

chent le plus. Tous ces animaux, particuliers à l'Amérique, forment, comme ceux de la Nouvelle-Hollande, un ensemble à part et évidemment originaire de la terre qu'ils habitent. Cette origine une fois admise, nous devons remarquer une circonstance commune aux deux continents. Les espèces qui dans l'Amérique représentent le lion et le tigre, habitent la zone torride; elles semblent puiser dans les feux d'un climat ardent la férocité qui les anime. Dans la même région, les formes du tapir rappellent de loin celles de l'éléphant; le prolongement des cartilages paraît aussi appartenir à la zone torride. Les oiseaux aux ailes imparfaites, au plumage éparpillé, l'autruche d'Afrique et le casoar de la Nouvelle-Hollande réclament pour parent le touyou de l'Amérique méridionale. Les grands insectes, les énormes reptiles et les oiseaux à plumage éclatant et bigarré, peuplent les régions chaudes de l'un et de l'autre continent. Le climat des régions tempérées semble encore avoir produit les mêmes effets sur les races animales. Les deux variétés du genre bœuf qui habitent les plateaux de Californie et les savanes du Missouri, n'ont ni les mœurs, ni les traits du farouche buffle de Cafrerie. Le mouton sauvage et le lama, cet animal intermédiaire entre le mouton et le chameau, aiment, comme leurs prototypes dans l'ancien continent, les pâturages des déserts. Tout est semblabe dans les deux Mondes, mais rien n'y est identique.

Apres avoir admis des espèces animales particulières pour l'Amerique comme pour la Nouvelle-Hollande, devons-nous reconnaître dans les Américains une race humaine distincte d'origine? Nous ne sommes pas obligés d'établir cette question, étrangère à l'histoire positive; mais nous devons reconnaître comme un fait que la race américaine, quelle que soit son origine, forme aujourd'hui, par ses caractères physiques comme par ses idiomes, une classe notablement différente des autres portions du genre humain. Les naturels de cette partie du globe sont en général grands, d'une charpente forte et bien proportionnée. Ils ont le teint bronzé ou d'un rouge cuivré, comme ferrugineux et très-semblable à la cannelle ou au tannin; la chevelure noire, longue, grossière, luisante et peu fournie; la barbe rare et semée par bouquets, le front court, les yeux allongés et ayant le coin dirigé par en haut vers les tempes, les sourcils éminents, les pommettes avancées, le nez un peu camus, mais prononcé, les lèvres étendues, les

dents serrées et aiguës; dans la bouche, une expression de douceur qui contraste avec un regard sombre et sévère ou même dur; la tête carrée, la face large sans être plate, mais s'amincissant vers le menton; les traits, vus de profil, saillants et profondément sculptés; la poitrine haute, les cuisses grosses, les jambes arquées, le pied grand, tout le corps trapu. L'anatomie nous fait encore reconnaître dans leur crâne des arcs sourciliers plus marqués, des orbites plus profondes, des pommettes plus arrondies et mieux dessinées, des tempes plus unies, les branches de la mâchoire inférieure moins écartées, l'os occipital moins bombé et une ligne faciale plus inclinée que chez la race mongole avec laquelle on a voulu quelquefois les confondre. La forme du front et du vertex dépend le plus souvent d'efforts artificiels; mais indépendamment de l'usage de défigurer la tête des enfants, il n'y a pas de race sur le globe dans laquelle l'os frontal soit plus déprimé en arrière. Le crâne est ordinairement léger. Tels sont les caractères généraux et distinctifs de toutes les nations américaines, à l'exception peut-être de celles qui occupent les régions polaires aux deux extrémités. Les Esquimaux hyperboréens, ainsi que les Puelches méridionaux, sont au-dessous de la taille moyenne, et présentent la plus grande ressemblance avec les Samoïèdes; les Abipons, et plus encore les Patagons au sud, ont une stature gigantesque. Cette constitution forte et musculeuse, jointe à une forme élancée, se retrouve en quelque sorte chez les habitants du Chili, ainsi que chez les Caraïbes qui habitent les plaines du delta de l'Orénoque jusqu'aux sources du Rio-Blanco, et chez les Arkansas que l'on compte parmi les sauvages les plus beaux de ce continent.

Les raisonnements sur les causes de la variété des couleurs de la peau humaine échouent ici contre l'observation, puisque la même teinte cuivrée ou bronzée est commune, avec de très-petites nuances, à la généralité des nations d'Amérique, sans que le climat, le sol ou la manière de vivre paraissent y exercer la moindre influence. Citera-t-on les Zambos, appelés jadis Caraïbes, à l'île Saint-Vincent? Ils exhalaient en effet cette odeur forte et désagréable qui semble appartenir aux Nègres; leur peau noirâtre présentait au toucher la même mollesse soyeuse qu'on observe notamment sur les nations cafres; mais ils descendaient d'un mélange des naturels avec la race africaine: les

véritables Caraïbes sont rouges. Le coloris des indigènes du Brésil et de la Californie est foncé, quoiqu'ils vivent, les uns dans la zone tempérée et les autres près du tropique. Les indigènes de la Nouvelle-Espagne, dit Humboldt, ont le teint plus basané que les Indiens de Quito et de la Nouvelle-Grenade qui habitent un climat entièrement analogue : nous voyons même que les peuplades éparses au nord du Rio-Gila sont plus brunes que celles qui avoisinent le royaume de Guatemala. Les peuples du Rio-Negro sont plus basanés que ceux du bas Orénoque, et cependant les bords du premier de ces deux fleuves jouissent d'un climat plus frais. Dans les forêts de la Guiane, surtout vers les sources de l'Orénoque, vivent plusieurs tribus blanchâtres qui ne se sont jamais mêlées avec les Européens, et se trouvent entourées d'autres peuplades d'un brun noirâtre. Les Indiens qui, dans la zone torride, habitent les plateaux les plus élevés de la Cordillière des Andes, ceux qui, sous les 45° de latitude australe, vivent de la pêche entre les îles de l'Archipel des Chonos, ont le teint aussi cuivré que ceux qui, sous un ciel brûlant, cultivent des bananes dans les vallées les plus étroites et les plus profondes des régions équinoxiales. Il faut ajouter à cela que les Indiens montagnards sont vêtus et l'ont été longtemps avant la conquête, tandis que les indigènes qui errent dans les plaines sont tout nus, et par conséquent toujours exposés aux rayons perpendiculaires du soleil. Partout on s'aperçoit que la couleur de l'Américain dépend très-peu de la position locale dans laquelle nous le voyons actuellement. Les enfants ne sont jamais blancs en naissant; et les caciques indiens qui jouissent d'une certaine aisance, qui se tiennent vêtus dans l'intérieur de leurs maisons, ont toutes les parties de leur corps, à l'exception de l'intérieur de leurs mains et de la plante des pieds, d'une même teinte rouge-brunâtre ou cuivrée.

Cette couleur foncée se soutient jusqu'à la côte la plus proche de l'Asie. Seulement sous les 54° 10' de latitude boréale, à Cloakebay, au milieu d'Indiens à teint cuivré et à petits yeux très-allongés, on a cru distinguer une tribu qui a de grands yeux, des traits européens et la peau moins brune que les paysans de nos campagnes. Michikinakou, chef des Miamis, a parlé à Volney d'Indiens du Canada qui ne brunissent que par le soleil et par les graisses et sucs d'herbes avec lesquels ils se frottent la peau. Selon Pike, les intrépides Menomènes

se distinguent par la beauté de leurs traits, par des yeux grands et expressifs et par un teint plus clair que celui des autres bandes de Chipeways. Leur physionomie respire à la fois la douceur et une noble indépendance. Ils sont tous bien faits et d'une taille moyenne. Les Li-Panis qui errent au nombre d'environ 800 guerriers, depuis les bords du Rio-Grande jusque dans l'intérieur du Texas, ont les cheveux blonds et sont généralement de beaux hommes. Ces faibles anomalies, bien avérées, ne tendraient qu'à mieux prouver que, malgré la variété des climats et des hauteurs qu'habitent les différentes races d'hommes, la nature ne dévie pas du type auquel elle s'est assujettie depuis des milliers d'années.

La *barbe* qu'on avait voulu refuser aux Américains, leur est assurée aujourd'hui. Les Indiens qui habitent la zone torride de l'Amérique méridionale, en ont généralement un peu, et elle augmente lorsqu'ils se rasent; cependant beaucoup d'individus naissent dénués de barbe et de poils. Galeno nous apprend que parmi les Patagons il y a plusieurs vieillards qui ont de la barbe, quoique courte et peu touffue. Presque tous les Indiens, dans les environs de Mexico, portent de petites moustaches que des voyageurs modernes ont aussi retrouvées chez les habitants de la côte nord-ouest de l'Amérique. En rassemblant et comparant tous les faits, il semblerait en définitive que les Indiens sont plus barbus à mesure qu'ils s'éloignent de l'équateur. D'ailleurs, ce manque apparent de barbe est un caractère qui n'appartient pas exclusivement à la race américaine. Plusieurs peuplades de nègres africains en ont si peu, qu'on serait tenté d'en nier entièrement l'existence.

Les langues sont, après les caractères physiologiques, la marque la plus certaine de l'origine des peuples. C'est dans les langues des nations américaines, que Smith Barton et plusieurs auteurs à sa suite ont cru trouver la preuve positive que la population de l'Amérique était le résultat d'une émigration des peuples asiatiques. Mais, ainsi que Vater le remarque, les analogies observées ne prouvent que des communications isolées et des émigrations partielles. Pour nous, après avoir vérifié ces analogies et en avoir constaté même de nouvelles, nous ne pouvons admettre l'origine asiatique des nations américaines. Les seules conclusions légitimes qui résultent de l'étude comparative que nous avons faites sont les suivantes :

1° Des tribus asiatiques, liées de parenté et d'idiome avec les nations finnoises, ostiaques, péruviennes et caucasiennes, ont émigré vers l'Amérique, en suivant les bords de la mer Glaciale et en passant le détroit de Behring; cette émigration s'est étendue jusqu'au Groënland et au Chili.

2° Des tribus asiatiques, liées de parenté et d'idiome avec les Chinois, les Japonais, les Ainos et les Kouriliens, sont arrivées en Amérique, en longeant les rivages du grand Océan; cette émigration s'est étendue, pour le moins, jusqu'au Mexique.

3° Des tribus asiatiques, liées de parenté avec les Tongouses, les Mantchoux, les Mongols et les Tatars, se sont répandues, en suivant les hauteurs des deux continents, jusqu'au Mexique et aux Apalaches.

4° Aucune de ces trois émigrations n'a été assez nombreuse pour effacer le caractère original des nations indigènes de l'Amérique. Les langues de ce continent ont reçu leur développement, leur formation grammaticale et leur syntaxe, indépendamment de toute influence étrangère.

5° Quelques mots malais, javanais et polynésiens ont pu être transportés dans l'Amérique méridionale; un certain nombre de mots africains paraissent aussi y avoir été transportés. Mais les uns et les autres n'ont pas encore été reconnus en assez grande quantité pour pouvoir servir de base à aucune hypothèse.

6° Les mots de langues européennes qui semblent avoir passé en Amérique proviennent des langues finnoises et lettones. Rien dans la langue persane, germanique, celtique; rien dans les langues sémitiques ou de l'Asie occidentale, ni dans celle de l'Afrique septentrionale n'indique des émigrations anciennes vers l'Amérique.

Ainsi donc, si quelques idiomes asiatiques ont pénétré dans le Nouveau-Monde, il est certain que la masse des langues parlées dans ce continent présente, comme la race qui l'habite, un caractère distinct et original. Nous allons en considérer les rapports généraux.

Parmi le nombre prodigieux d'idiomes très-différents qu'on rencontre dans les deux Amériques (le savant ethnographe Balbi compte plus de 438 langues différentes et plus de 2,000 dialectes); il y en a quelques-uns qui s'étendent sur de vastes pays. Dans l'Amérique du sud, les dialectes de l'idiome des *Guaranis* sont répandus depuis le Brésil

jusqu'au Rio-Négro, et même par la langue *omagua* jusqu'à Quito. Il y a de l'analogie entre les langues des *Lule* et des *Vilela*. La langue *quichua*, la principale du Pérou, partage avec celles-ci plusieurs noms de nombre, sans parler des analogies particulières qu'elle présente avec d'autres langues du voisinage. L'idiome des *Maypures* est étroitement lié avec celui des *Guapunavis* et des *Avanos;* il a donné naissance aux idiomes de *Parène*, de *Chirupa* et de plusieurs autres qu'on parle autour du Rio-Negro, du haut Orénoque et du Maragnon. Les *Caraïbes*, après avoir, dans le XVI^e^ siècle, exterminé les Cabres, étendirent leur langue et leur empire depuis l'équateur jusqu'aux îles Vierges. Un missionnaire assure qu'au moyen de la langue *galibi*, il pouvait communiquer avec tous les naturels de cette côte, les Cumangoles seuls exceptés. Gily considère la langue caraïbe comme la mère de vingt autres, et particulièrement du *tamanacan* avec lequel il se faisait comprendre presque partout sur le bas Orénoque. La langue *saliva* est la langue-mère des idiomes *ature*, *piaroa* et *quaqua;* le *taparita* descend de l'*otomaca*.

Dans l'Amérique septentrionale, la langue *aztèque* ou *mexicaine* s'étend depuis le lac de Nicaragua jusqu'au 37°, sur une longueur de 400 lieues. Après elle, celle des *Otomites* est la plus générale du Mexique. Mais à côté de ces deux principales, il y en a, depuis l'isthme de Darien jusqu'au 23° de latitude, une vingtaine d'autres. La plupart de ces langues, loin d'être des dialectes d'une seule, sont au moins aussi différentes les unes des autres que l'allemand l'est du grec ou le français du polonais : ce n'est qu'entre l'idiome *huaztèque* et le *yucatan* qu'on découvre quelques liaisons. Le Nouveau-Mexique, la Californie et la côte nord-ouest forment encore une région peu connue, et c'est là précisément que la tradition mexicaine place l'origine de beaucoup de nations : mais à peine a-t-on une idée obscure de ces langues. Il y a une grande conformité de langage entre les *Osages*, les *Kansés*, les *Otos*, les *Missouris* et les *Mohawks*. La prononciation gutturale des *Siouæ* est commune aux *Panis*. La langue de ces derniers et des *Apaches* s'étend depuis la Louisiane jusqu'à la mer de Californie. Les *Tankards*, sur la rivière Rouge, ont un certain gloussement et une langue si pauvre qu'ils parlent moitié par signes.

Dans les provinces méridionales des États-Unis, jusqu'au Mississipi,

il y a des rapports immédiats entre les idiomes des *Chaktahs* et des *Chikkasahs*, qui ont en outre quelque air de parenté avec celui des *Chirakes*. Les *Crik* ou *Muskohges*, et les *Katahbas* en ont emprunté des mots. Plus au nord, la puissante tribu des six nations parle une seule langue, qui forme entr'autres les dialectes des *Senekas*, des *Mokawks*, des *Onondagas*, des *Cayugas*, des *Tuscaroras*, des *Cochnewagoes*, des *Wyandots* et des *Oueidas*. Les *Nadowessiens* ont leur idiome à part. Des dialectes de la langue *chippawaye* sont communs aux *Penobscots*, aux *Mohicanis*, aux *Minsis*, aux *Naragansets*, aux *Natixes*, aux *Algonquins* et aux *Knistenaux*. Les *Miamis*, avec lesquels Charlevoix classe les Illinois, en tiennent aussi des mots et des formes. Enfin, sur les confins des Knistenaux, dans le nord le plus reculé, sont les *Esquimaux*, dont l'idiome s'étend depuis le Groënland jusqu'à Ounalaschka; même le langage des îles Aléoutiennes paraît offrir des ressemblances intimes avec les dialectes esquimaux, comme ceux-ci en offrent avec le samoïède et l'ostiaque. Au milieu de cette zone des nations polaires semblables par le langage comme par le teint et les formes, nous voyons les habitants des côtes américaines du détroit de Behring, constituer avec les Tchouktchis, en Asie, une famille isolée, distinguée par un idiome particulier, par une taille plus avantageuse, et probablement originaire du nouveau continent.

Ce grand nombre d'idiomes prouve que la plupart des tribus américaines ont longtemps vécu dans l'isolement sauvage où elles croupissent encore. Mais quelques langues américaines présentent d'un autre côté une composition si artificielle, si ingénieuse, que la pensée en rapporte naturellement l'invention à quelque nation anciennement civilisée. C'est principalement sur la formation du *verbe* que ces inventeurs des langues américaines ont dû exercer leur génie. Presque dans tous les idiomes, la conjugaison tend à marquer par des inflexions particulières chaque rapport entre le sujet et l'action, ou entre le sujet et les êtres qui l'environnent, en général, les circonstances où il se trouve placé. C'est ainsi que toutes les personnes des verbes sont susceptibles de prendre des formes particulières, à l'effet de rendre les accusatifs pronominaux qui peuvent s'y rattacher comme idée accessoire, non-seulement dans les langues de Quichua et de Chili, qui diffèrent totalement l'une de l'autre, mais encore dans le mexicain, le coraen, le totonacaen, le natiquam, le chippawaye-delawarien et le groënlandais. Ce mer-

veilleux accord dans un mode particulier de former les conjugaisons d'un bout de l'Amérique à l'autre, favorise singulièrement la supposition d'un peuple primitif, souche commune des nations américaines indigènes. Mais lorsqu'on sait que des formes à peu près semblables existent dans la langue du Congo et dans la basque, qui, d'ailleurs, n'ont aucun rapport ni entr'elles, ni avec les idiomes américains, on est forcé de chercher l'origine de toutes ces analogies dans la nature générale de l'esprit humain.

D'autres finesses grammaticales achèvent l'étonnement que nous inspirent les langues américaines. Dans les diverses formes des idiomes du Groënland, du Brésil et des *Bétoï*, la conjugaison est autre lorsqu'on parle négativement ; le signe de négation est intercalé dans le moscan et l'aruwague aussi bien que dans la langue turque. Dans toutes les langues américaines, les pronoms possessifs sont formés de sons annexés aux substantifs, soit au commencement, soit à la fin, et qui diffèrent des pronoms personnels. Les idiomes guarani, brésilien, chiquito, quichua, tagalien et mantchou, ont un pronom pluriel de première personne, *nous*, excluant le tiers auquel on adresse la parole, et un autre qui comprend ce tiers dans le discours. L'idiome tamanacan se distingue des autres branches de la même langue par une richesse extraordinaire en formes indicatives du temps. Dans le même idiome et dans ceux des Guaycures et des Huastèques, ainsi que dans le hongrois, les verbes neutres ont des inflexions particulières. Dans les idiomes aruwaque et abipon, de même que dans les langues basque et phénicienne, toutes les personnes des verbes, à l'exception de la troisième, sont marquées par des préfixes pronominaux. L'idiome betoï se distingue par des terminaisons de genre, exprimées par *os*, qui manquent à toutes les autres langues d'Amérique.

Lorsque les Européens firent la conquête du Nouveau-Monde, la civilisation était concentrée dans quelques parties de la grande chaîne de plateaux et de montagnes. L'Anahuac renfermait le despotique Etat de Mexico ou Tenoch-titlan, avec ses temples arrosés de sang humain, et Tlascala, peuplé de républicains non moins superstitieux. Les *Zaques*, espèce de pontifes-rois gouvernaient, du sein de la cité de Condinamarca, les montagnes de la Terre-Ferme, tandis que les fils du Soleil régnaient sur les vallées élevées de Quito et de Cuzco. Entre ces limites, le voya-

geur rencontre encore aujourd'hui de nombreuses ruines de palais, de temples, de bains et d'hôtelleries publiques. Parmi ces monuments, les *téocalli* des Mexicains rappellent seuls une origine asiatique : ce sont des pyramides plus petites, comme le sont les temples pyramidaux, appelés *Cho-Madou* et *Cho-Dagon* dans l'empire birman, et *Pkah-Ton* dans le royaume de Siam. D'autres monuments ne nous parlent qu'un langage absolument inintelligible. Les figures, probablement hiéroglyphiques, d'animaux et d'instruments, gravées sur les rochers de siénite, voisins du Cassiquiare, les camps ou forts carrés découverts sur les bords de l'Ohio, ne nous fournissent aucun indice. On cite encore des monuments d'une nature très douteuse. Les peintures de Toltèques, anciens conquérants du Mexique, indiquaient d'une manière claire, dit-on, le passage d'un grand bras de mer ; assertion qui, après la disparition des preuves, doit inspirer peu de confiance. Les peintures mexicaines existantes ont un caractère si obscur et si vague, qu'il serait bien téméraire de les considérer comme des monuments historiques.

Les mœurs et les usages dépendent trop des qualités générales de l'esprit humain et des circonstances communes à plusieurs peuples, pour pouvoir servir de base à une hypothèse historique. Les peuples chasseurs, les peuples pêcheurs ont nécessairement la même manière de vivre. Mais il est sans doute remarquable de voir les femmes tongouses et américaines s'accorder dans l'usage de coucher leurs enfants tout nus dans un tas de bois pourri et réduit en poudre ; cependant, les mêmes besoins et les mêmes localités expliquaient encore cette ressemblance. Il est encore digne de remarque que les anciens Scythes aient eu, comme les Américains, l'usage de *scalper* ou d'enlever à leurs ennemis la peau de la tête avec les cheveux, quoique sans doute la férocité ait partout inspiré à l'homme des excès semblables. Un certain nombre d'analogies plus importantes rattache le système religieux et astronomique des Mexicains et des Péruviens à ceux de l'Asie. Dans le calendrier des Aztèques, comme dans celui des Kalmouks et des Tatars, les mois sont désignés sous des noms d'animaux. Les quatre grandes fêtes des Péruviens coïncident avec celles des Chinois ; les Incas, à l'instar des empereurs de la Chine, labouraient de leur propre main une certaine étendue de terrain. Les hiéroglyphes et les cordelettes en

usage chez les anciens Chinois, rappellent d'une manière frappante l'écriture figurée des Mexicains, et les *quipos* du Pérou. Enfin, tout le système politique des *Incas* péruviens et des *Zaques* de Condinamarca, était fondé sur la réunion du pouvoir civil et ecclésiastique dans la personne d'un dieu incarné. Sans attacher à ces analogies une importance décisive, on peut dire que l'Amérique, dans ses mœurs comme dans ses langues, montre l'empreinte d'anciennes communications avec l'Asie. Mais aucune tradition américaine ne remonte à l'époque infiniment reculée de ces communications. Les peuples de l'Amérique méridionale n'ont presque pas de souvenirs historiques. Les traditions des nations septentrionales se bornent à assigner la région où jaillissent les sources du Missouri, du Colorado et du Rio-del-Norte, comme la patrie d'un très-grand nombre de tribus.

En général, depuis le VIIe jusqu'au XIIIe siècle, la population paraît avoir continuellement reflué vers le sud et vers l'est. C'est des régions situées au nord du Rio-Gila que sortirent ces nations guerrières qui, les unes après les autres, inondèrent le pays d'Anahuac. Les tableaux hiéroglyphiques des Aztèques nous ont transmis la mémoire des époques principales qu'offre la grande migration des peuples américains. Cette migration a quelque analogie avec celle qui, au Ve siècle, plongea l'Europe dans la barbarie. Les peuples qui traversèrent le Mexique laissèrent, au contraire, des traces de civilisation. Les Toltèques y parurent pour la première fois l'an 648, les Chichimèques en 1170, les Nahualtèques l'an 1178, les Acolhues et les Aztèques en 1196. Les Toltèques introduisirent la culture du maïs et du coton ; ils construisirent des villes, des chemins, et surtout ces grandes pyramides que l'on admire encore aujourd'hui, et dont les faces sont très-exactement orientées. Ils connaissaient l'usage des peintures hiéroglyphiques ; ils savaient fondre les métaux et tailler les pierres les plus dures ; ils avaient une année solaire plus parfaite que celle des Grecs et des Romains. Mais quelle est la source de cette culture ? quel est le pays d'où sortirent les Toltèques et les Mexicains ?

Les traditions et les hiéroglyphes historiques donnent à la première demeure de ces peuples voyageurs les noms de *Huehuetlapallan*, *Tollan* et *Aztlan*. Rien n'annonce aujourd'hui une ancienne civilisation de l'es-

pèce humaine au nord de Rio-Gila, ou dans les régions septentrionales parcourues par Hearne, Fiedler et Mackenzie; mais sur la côte nord-ouest, entre Noutka et le golfe Kenaitzien, les indigènes montrent un goût décidé pour les peintures hiéroglyphiques. Quand on se rappelle les monuments qu'un peuple inconnu a laissés dans la Sibérie méridionale, quand on rapproche les époques de l'apparition des Toltèques, et celle des grandes révolutions de l'Asie, lors des premiers mouvements des Huns ou Hioungnoux, on est tenté de voir dans les premiers conquérants du Mexique une nation civilisée qui avait fui des rives de l'Irtysch ou du lac Baïkal, pour se soustraire au joug des hordes barbares du plateau central de l'Asie.

Le grand déplacement des tribus américaines du nord est constaté par d'autres traditions. Tous les indigènes des États-Unis du midi prétendent y être arrivés de l'ouest, en passant le Mississipi. Les *Chipiouans*, ou Chepewyans ont seuls des traditions qui paraissent indiquer leur sortie de l'Asie. Ils habitaient, disent-ils, un pays très-reculé vers l'ouest, d'où une nation méchante les chassa; ils traversèrent un long lac, rempli d'îles et de glaçons; l'hiver régnait partout sur leur passage; ils débarquèrent près de la rivière du Cuivre. Ces circonstances ne sauraient s'appliquer qu'à une émigration d'une peuplade de Sibérie, qui aurait passé le détroit de Béhring. Cependant, la langue des Chipiouans n'offre pas un caractère plus asiatique que les autres idiomes américains.

En dernière analyse, les traditions, les monuments, les usages, les idiomes, rendent très-probables plusieurs invasions de nations asiatiques dans le nouveau continent; mais toutes les circonstances concourent aussi à reculer l'époque de ces événements jusque dans les ténèbres des siècles antérieurs à l'histoire. L'arrivée d'une colonie de Malais est un événement vraisemblable, mais encore plus obscur. En résumé, nous devons conclure que la masse des Américains est indigène.

Nous croyons superflu d'analyser toutes les opinions qui ont été proposées concernant l'origine des Américains. Il suffit de savoir que tout a été imaginé. La ressource banale de la dispersion des israélites a été employée par un grand nombre d'écrivains. Huet, Athanase Kircher et un érudit américain, Siguenza, ont donné les Égyptiens pour ancêtres

aux Mexicains. Les Cananéens ont été mis en avant par Gomara. Beaucoup d'auteurs ont soutenu la réalité des expéditions carthaginoises en Amérique, et on ne saurait en nier absolument la possibilité. Nous pouvons, avec plus de certitude, exclure les Celtes, malgré les artifices étymologiques employés par Valençay pour retrouver des racines celtiques dans l'algonquin. Les Scandinaves ont conservé les preuves historiques de leurs navigations au Groenland, à Terre-Neuve et au Canada; mais elles ne remontent qu'au x^e^ siècle, et elles prouvent seulement que l'Amérique était déjà peuplée en totalité.

L'origine purement asiatique a trouvé de nombreux défenseurs. De Guignes et W. Jones conduisent, sans beaucoup de peine, l'un ses Huns et Thibétains, l'autre ses Hindous, dans le nouveau monde. Forniel a le premier insisté sur les Japonais, qui, en effet, peuvent réclamer un grand nombre de mots américains. Depuis trois quarts de siècle, le passage des Asiatiques par le détroit de Béhring a été élevé au rang d'une probabilité historique par les recherches de Fischer, Smith-Barton, Vater et Al. de Humboldt. Mais ces savants n'ont jamais soutenu que tous les Américains fussent des colonies asiatiques.

Une opinion mixte qui réunit les prétentions des Européens, des Asiatiques, des Africains et même des Océaniens, a obtenu quelques suffrages de poids; elle a été savamment développée par Georges de Horn. Cet écrivain ingénieux exclut d'abord les Nègres, les Germains, les Celtes, les Scandinaves, les Hindous, les Grecs, les Romains et les peuples sujets de ces derniers. Il cherche ensuite l'origine primitive des Américains chez les Huns et les Tartares-Cathayens; leur migration leur paraît très-ancienne. Quelques Phéniciens et Carthaginois auraient été jetés sur le rivage occidental du Nouveau-Continent. Plus tard, les Chinois s'y seraient transportés. Fac-Four, roi de la Chine méridionale, s'y serait enfui, avec plusieurs centaines de milliers de ses sujets, pour éviter le joug de Koublaï-Khan. Manco-Capac serait aussi un prince chinois. Ce système s'accorde assez bien avec plusieurs faits postérieurement observés. Quelque écrivain hardi et peu scrupuleux n'aurait qu'à s'emparer de ces faits, les combiner avec les hypothèses de Horn, et nous fabriquer ainsi une histoire certaine et véridique des Américains. Rien n'empêche même qu'un jour l'Amérique, enorgueillie de sa civilisation, ne se dise à son tour le berceau du genre humain. Déjà

deux savants des États-Unis, Bernard Romans et Jefferson, ont soutenu que les tribus du nord de l'Asie pouvaient aussi bien être les descendants des Américains que ceux-ci des premières. Les érudits de tous les pays ont le droit d'écrire aussi des romans ; malheureusement il est rare qu'il les fassent amusants.

CHAPITRE DEUXIÈME.

RÉGION SEPTENTRIONALE DE L'AMÉRIQUE.

Nous allons décrire dans ce chapitre toute la partie de l'Amérique septentrionale qui s'étend au nord du 49e parallèle. Cette immense contrée, où la rigueur du climat arrête le développement de la population, et dont les rares habitants appartiennent pour la plupart à des tribus sauvages et indépendantes, a pour limites à l'est, l'océan Atlantique ; au sud, le Canada et la crête peu élevée qui forme le partage des eaux entre les deux moitiés de la grande plaine intérieure de l'Amérique du Nord. Mais, la limite méridionale de la partie de cette région qui s'étend entre les montagnes Rocheuses et l'océan Pacifique, descend jusqu'au 42e parallèle, de façon à comprendre le territoire de l'Orégon. A l'ouest, la région septentrionale de l'Amérique est bornée par le grand océan Pacifique, par la mer de Béhring et par le détroit de même nom qui sépare le Nouveau-Continent de l'Asie. Au nord, la partie continentale de l'Amérique est baignée par l'océan Glacial Arctique ; mais il faut y ajouter un grand nombre de terres ou d'îles jusqu'à ce jour non complétement explorées qui s'étendent peut-être jusque sous le pôle nord.

Pour mettre plus d'ordre dans la description de cette immense surface, nous la diviserons en trois parties : Région du Nord-Ouest, Région du Nord et Région du Nord-Est.

SECT. 1re. — *Région du Nord-Ouest.*

Cette région embrasse toute la partie continentale de l'Amérique du Nord qui est située entre les Montagnes Rocheuses et l'Océan Pacifique, jusqu'au 42e parallèle au sud. L'archipel des îles Aléoutiennes et d'autres îles importantes dépendent de cette partie du continent.

Cette immense contrée est partagée entre trois puissances. la Russie, l'Angleterre et les États-Unis ; mais les possessions des deux premières ne sont guère que nominales ; les Américains des États-Unis sont seuls, par les nombreux émigrants de l'Orégon, en possession effective du district que leur attribuent les traités.

Par une convention conclue en 1825, le 143° 40′ de longitude occidentale a été fixé comme la limite entre l'Amérique anglaise et l'Amérique russe. Cette ligne passait à travers des régions alors également inconnues aux deux peuples ; et, depuis cette époque, ce n'est pas une expédition russe, mais une expédition anglaise qui a exploré en partie le territoire assigné à la Russie. Le capitaine Franklin dépassa cette limite d'environ 9 degrés, et en conséquence donna le nom de *Romanzoff* à un prolongement de la chaîne des montagnes Rocheuses. A partir de ce point, un espace d'environ 9 degrés complétement inconnu, s'étend à l'ouest et se termine à la *pointe Barrow*. De là jusqu'au détroit de Béhring, la côte nord a été relevée par Cook, et plus récemment par Beechey. L'embarcation envoyée par ce dernier atteignit la pointe Barrow, qui est située par 71° de latitude ; mais le froid était si intense qu'avant la fin d'août l'embarcation se trouva prise par les glaces, et qu'il fallut couper celles-ci sur un espace de plus de 400 mètres afin de la dégager. Les tribus d'Esquimaux qui habitent cette contrée épouvantable, se montrèrent pacifiques et bienveillants : plus à l'ouest, au *cap Smyth*, au contraire, ils se montrèrent audacieux et pillards. La pointe que Cook avait nommé *cap Icy* (cap Glacé) et qui avait arrêté ce hardi navigateur, était libre de glaces lorsque Beechey la visita. Elle est basse et remplie de grands lacs qui sont extrêmement rapprochés de la mer. En continuant de se diriger au sud-ouest, on arrête au *cap Lisburn* et au *cap Beaufort*, dans le voisinage desquels vivent des Esquimaux de mœurs paisibles et hospitalières. Vers la *pointe Hope* et le *cap Thompson*, on en rencontre qui se distinguent aussi par leur gaîté et leur hospitalité ; mais ces derniers sont d'une très-petite stature et extrêmement misérables. Les rochers qui forment le *cap Mulgrave*, sont situés un peu en avant dans les terres, et l'espace qui les sépare de la mer est rempli, comme le sont d'autres parties de cette côte, par un grand nombre de petits lacs. Les indigènes qu'y vit Beechey, étaient plus grands que les autres Esquimaux. Ils paraissaient n'avoir encore jamais

vu d'Européens, car ils furent saisis d'effroi en entendant un coup de fusil et en voyant tomber un oiseau. Cependant ils manifestèrent beaucoup de bienveillance pour les Anglais. Ils leur offrirent comme des friandises, des intestins de phoque et du sang coagulé, et furent fort désappointés en voyant leur présent dédaigné. La prétendue *entrée de Kotzebue* n'est qu'un golfe profond. Lorsque le navigateur russe qui lui a donné son nom, voulut se mettre en rapport avec les habitants, ceux-ci poussèrent des cris d'alarme et témoignèrent la plus grande défiance; néanmoins ils ne tardèrent pas à être en bons termes avec les Russes. Toutes les tribus qui habitent cette contrée, si maltraitée par la nature, appartiennent à la race des Esquimaux ; ils en présentent tous les caractères physiques et moraux. Ils sont en général doux et hospitaliers, et ne se montrent nullement dépourvus de curiosité et d'intelligence.

La côte jusqu'au *cap du Prince de Galles* est plate et assez peuplée. Le cap que nous venons de nommer est un pic élevé qui forme la pointe la plus occidentale de l'Amérique. Le *détroit de Béhring* qui sépare les deux continents, n'a ici que 23 lieues de largeur. Après avoir franchi le détroit en venant du nord, on entre dans une espèce de Méditerranée, appelée *mer de Béhring*, qui est fermée au sud par la chaîne continue des îles Aléoutiennes. Outre les *îles Clarke* qui dépendent de l'Asie, on trouve dans la mer de Béhring, les trois petites îles de *Saint-Paul, de Saint-George* et *Loutre de Mer*, sur les deux premières desquelles les Russes ont formé des établissements de pêche. Près de la côte d'Amérique est une autre île considérable, appelée *Nounivak* que l'on avait cru d'abord faire partie du continent.

Les *Iles Aléoutiennes* décrivent entre le Kamtschatka en Asie et la péninsule d'Alaschka en Amérique, un arc de cercle qui joint presque ces deux terres ensemble. Elles présentent une seule et unique chaîne, et ressemblent ainsi aux piles d'un immense pont qu'on aurait voulu jeter entre l'ancien continent et le nouveau. On distingue 12 îles principales, accompagnées d'un très-grand nombre d'autres petites îles et de rochers. L'*Ile de Cuivre* et celle de Behring se trouvent un peu détachées des autres et rapprochées de la presqu'île de Kamtschatka ; aussi les avons-nous décrites à la suite de la Sibérie. Le climat des îles Aléoutiennes est plus désagréable par l'humidité que par la rigueur du froid. La neige, très-abondante, ne disparaît qu'au mois de mai. Presque

toutes présentent des montagnes très-élevées, dont plusieurs sont des volcans soit éteints, soit actifs. Ces derniers sont au nombre de 25 ; on cite surtout ceux des îles *Ounalaschka, Oumnak, Akutan, Akun, Ounimak, Akcha, Tanaga, Kanaga, etc.* Les îles de Kanaga et d'Ounalaschka voient jaillir de leur sol glacé des sources bouillantes, dans lesquelles les habitants font cuire leurs viandes et leurs poissons. Les seuls quadrupèdes qu'on rencontre dans cet archipel sont les renards et les souris. Parmi les oiseaux, on remarque des canards, des perdrix, des sarcelles, des cormorans, des mouettes et des aigles. Les îles les plus rapprochées de l'Amérique produisent quelques pins, mélézes et chênes. Les îles occidentales n'ont que des saules rabougris. La verdure a beaucoup d'éclat. Les montagnes produisent des mûres de buisson, et les vallées des framboises sauvages blanches et d'un goût fade.

La population de toutes ces îles réunies n'excède pas actuellement 1,000 mâles, dont 500 des plus robustes et des plus agiles sont employés par les chasseurs russes. Elle était autrefois beaucoup plus nombreuse ; mais les Russes ont anéanti cette population avec ses mœurs, ses coutumes et sa liberté. Envoyés comme esclaves à la chasse ou à la pêche, ces insulaires périssent en grand nombre sur la mer ou dans des hôpitaux mal tenus. L'île qui paraît être la plus peuplée est Ounalaschka. Ces insulaires sont d'une taille médiocre : leur teint est brun. Ils ont le visage rond, le nez petit, les yeux noirs. Leurs cheveux, également noirs, sont rudes et très-forts. Ils ont peu de barbe au menton, mais beaucoup sur la lèvre supérieure. En général ils se percent la lèvre inférieure ainsi que le cartilage nasal, et y portent comme ornements de petits os façonnés ou de la verroterie. Les femmes ont des formes arrondies sans être jolies ; elles se tatouent le menton, les bras, les joues. Douces et industrieuses, elles fabriquent avec beaucoup d'art des nattes et des corbeilles. Leurs robes de peau d'ours ont le poil en dehors. Les *baidares* ou pirogues d'Ounalaschka sont pittoresques et travaillées avec art ; à travers la peau transparente dont elles sont couvertes, on aperçoit les rameurs et tous leurs mouvements. Ces insulaires sont voués à des superstitions qui se rapprochent du schamanisme. Ils n'ont point de cérémonie nuptiale. Quand un homme veut une femme, il l'achète du père et de la mère, et il en prend autant qu'il en peut nourrir. S'il se repent de son acquisition, il rend la femme à ses parents

qui sont obligés de restituer une partie du prix. Les peuples de cet archipel ne paraissent pas entièrement exempts d'un amour contre nature. Ils rendent des honneurs aux morts et embaument leurs corps. Une mère garde ainsi souvent son enfant privé de vie avant de le confier à la terre. Les restes mortels des chefs et des hommes riches sont suspendus dans des hamacs où l'air les consume lentement. La langue des Aléoutiens, différente de celle des habitants du Kamtschatka, paraît avoir quelque analogie avec les idiomes de Jeso et des îles Kouriles.

L'*île de Kodiak*, au sud de la péninsule d'Alaschka, est montueuse et entrecoupée de vallées. Ses habitants, qui s'appellent *Koniaghes*, sont au nombre de 2,500, sans compter les Russes qui ont fixé ici leur principal établissement. Les habitations des insulaires de Kodiak, moins enfoncées que celles des Aléoutiens, sont à moitié cavernes et à moitié cabanes ; on y a même introduit le luxe d'une ouverture pour la sortie de la fumée. Les femmes sont idolâtres de leurs enfants ; quelques-unes les élèvent d'une manière très-efféminée. Elles souffrent que les chefs les choisissent pour objets d'un goût dépravé. Ces jeunes gens sont alors vêtus comme des femmes, et on leur apprend à s'occuper de tous les travaux du ménage. Les productions végétales de l'île de Kodiak sont le sureau, une immense quantité de framboisiers et de groseillers, et beaucoup de racines qui, avec le poisson, forment la nourriture des habitants. Dans l'intérieur de l'île il y a de grandes forêts de pins qui fournissent d'excellent bois de construction.

La partie du continent américain qui avoisine ces îles ainsi que celle qui est baignée par les flots de la mer et du détroit de Behring, présente de toutes parts les aspects les plus sauvages et les plus sombres. Au dessus d'une rangée de collines, couverte de pins et de bouleaux, s'élèvent des montagnes nues, couronnées d'énormes masses de glaces qui souvent s'en détachent et roulent avec un fracas épouvantable vers les vallées qu'elles remplissent, ou jusque dans les rivières et baies où, restant sans fondre, elles forment autant de rivages de cristal. Entre le pied de ces montagnes et la mer s'étend une lisière de terres basses ; leur sol est presque partout une terre noire et marécageuse. Ce terrain ne produit que des mousses grossières, des gramens très-courts, des vaciets et quelques autres petites plantes. Les pins grandissent pourtant sur une partie de ces sombres rochers. Après les pins, l'espèce la plus répandue

est celle des aulnes. En beaucoup d'endroits on ne voit que des arbres nains et des arbrisseaux. Sur aucune côte connue l'on n'a remarqué d'aussi rapides envahissements de la mer sur la terre. Les troncs des arbres qui avaient été coupés par des navigateurs européens, ont été retrouvés, au bout d'une dixaine d'années, enfoncés dans l'eau avec les terrains qui les portaient.

Les habitants de la côte du détroit de Béhring paraissent de la même race que les Tchouktchis, sur la côte opposée d'Asie. Leurs hameaux, plus nombreux qu'on ne le supposerait sous un pareil climat, sont situés le long des rivages de la mer jusqu'au golfe *Kamtchatkien* appelé par Cook *Baie de Bristol*. L'intérieur n'a pas été visité. Les *Koniaghes* habitent la partie orientale de la péninsule d'Alaschka, presque séparée du continent par le *lac Schelekoff*. Ils paraissent, ainsi que les *Kenaïtzes*, leurs voisins à l'est, de la même race que les Aléoutiens. Les Kenaïtzes ont donné leur nom au *golfe Kenaïtzien*. Plus à l'est, demeurent les *Tchougatches*, peuplade d'une taille avantageuse et qui parle un idiome rapproché de celui des Tchouktchis. La baie, remplie d'îles, qui se remarque sur la côte qu'ils habitent, est appelée *golfe Tchougatchien*. Une rivière sépare cette tribu de celles des *Ougalakhmiouts*, voisins du célèbre Mont Saint-Élie.

Plus au sud, la côte que baigne l'océan Pacifique est bordée par deux archipels considérables auxquels Vancouver a donné les noms d'*Archipel de Georges III* et d'*Archipel du prince de Galles*. La côte elle-même est entièrement découpée par des canaux qui entrent très-avant dans les terres, surtout le *Canal de Portland*; mais on n'y a découvert aucune rivière de long cours. Les courants d'eau qu'on y rencontre, méritent à peine le nom de ruisseaux. La partie de cette côte qui est au nord de l'archipel du Roi Georges et de l'*Ile de l'Amirauté*, a reçu du même navigateur le nom de *Nouveau Norfolk*, et celle à l'est de ces groupes d'îles, celui de *Nouveau Cornouailles*. Ces terres, ainsi que celles que nous avons déjà décrites, appartiennent à ce que l'on appelle l'*Amérique russe*; mais cette possession est singulièrement précaire et ne peut subsister que sous le bon plaisir des États-Unis de l'Amérique, qui sont à cette heure les voisins des Russes. Le principal établissement de ces derniers, appelé *Nouvelle Arkhangel*, est situé dans l'une des îles de l'archipel du Roi Georges, l'île *Sitka*. La *Nouvelle Arkhangel* n'est qu'un

village dont la population ne dépasse pas un millier d'âmes. Les maisons particulières, les édifices publics et les fortifications elles-mêmes, sont construits en bois.

La côte éprouve un froid très-rigoureux. A 53 degrés et demi, sur le *Canal de Gardner*, qui, à la vérité, s'avance beaucoup dans les terres, on voit des montagnes couvertes de glaces et de neiges qui paraissent ne jamais se fondre. Plus près de la mer, le climat plus doux permet aux forêts de pins de revêtir les rochers, d'ailleurs nus et escarpés. Les framboisiers, les cornouillers, les groseillers, la plante appelée *thé de Labrador*, y abondent. Dans les îles de l'archipel du Roi Georges, le sol, quoique rocailleux, présente plusieurs crevasses, lisières et petites plaines où s'élèvent de magnifiques forêts de pins et d'autres arbres de haute futaie. On n'y voit nulle part des glaces éternelles. Le seigle et l'orge ont réussi dans l'île de Sitka : ainsi, c'est incontestablement l'élévation du sol qui rend si rude le climat du continent.

Les belliqueux et féroces *Kolougis* ou *Kalougiens* habitent cette côte. Munis de quelques armes à feu, ils font aux Russes une guerre opiniâtre. La Pérouse rend le compte le plus avantageux de l'esprit actif et industrieux des indigènes. Forger le fer et le cuivre, fabriquer à l'aiguille une sorte de tapisserie, natter avec beaucoup d'art et de goût des chapeaux et des corbeilles de roseaux, tailler, sculpter et polir la pierre serpentine, telles sont les prémices de la civilisation naissante de cette tribu. Mais la fureur du vol, l'indifférence entre parents et époux, la malpropreté des cabanes, et la coutume dégoûtante de porter dans la lèvre fendue un morceau de bois, les rapproche de leurs sauvages voisins et des Russes sibériens qui viennent aggraver ici la barbarie primitive de tous les maux d'une barbarie vieillie.

Les pelleteries que les Russes tirent de ces contrées proviennent principalement des loups marins et des autres animaux du genre des phoques, ainsi que des loutres de mer. Ces derniers animaux, vivement poursuivis, commencent à devenir rares. Les Indiens, employés comme chasseurs, apportent de l'intérieur du continent des peaux de renards bleus, noirs et gris. La Compagnie russe d'Amérique possède un fonds de 6 millions et demi ; les principaux intéressés sont des négociants d'Yrkoutsk en Sibérie. Les factoreries semées sur la côte et dans les îles sont des amas de cabanes entourées d'une palissade en bois.

La contrée qui s'étend au sud de l'Amérique russe jusque vers la Californie, paraît former une suite de plateaux circonscrits, à l'est et à l'ouest, par deux chaînes de montagnes ; la chaîne de l'ouest est très-rapprochée de la côte ; la chaîne orientale, ainsi que nous l'avons dit, n'est autre que celle des montagnes Rocheuses, et se trouve distante de la mer d'une centaine de lieues environ. Dans cette partie de la chaîne Rocheuse, les sommets paraissent élevés d'environ mille mètres au-dessus de leur base, qui elle-même doit être très-élevée. puisque Mackensie y éprouva un froid plus vif qu'au fort Chipewyan. Les sommets portaient des neiges éternelles. Mais quand on a franchi la chaîne on descend vers la mer par un pente extrêmement rapide ; aussitôt le climat change, l'empire du printemps succède à celui de l'hiver.

Cette région est arrosée par de grands et magnifiques cours d'eau. On distingue surtout le *Frazer* ou *Tacoutché-Tessé*, le plus septentrional, qui se jette dans le golfe de Georgie, vis-à-vis l'île Noutka ; la *Calédonie*, qui se décharge dans le même golfe, mais plus au sud, et l'*Orégon*, appelé aussi *Columbia*, qui reçoit à droite et à gauche des affluents considérables. Ainsi, la rivière de *Lewis*, à son affluent avec la Columbia, est large d'environ 523 mètres, et la Columbia elle-même a 873 mètres de largeur. Un peu au-dessous de sa jonction, ce dernier fleuve devient large de 1,600 à 5,000 mètres.

Tout ce territoire, qui appartient aux États-Unis, forme un district particulier qui a reçu le nom de *territoire de l'Orégon* ; mais Vancouver, dans son exploration maritime au nord-ouest de l'Amérique, avait imposé à la partie la plus septentrionale de la côte de ce territoire, la dénomination de *Nouveau Hanovre* et celle de *Nouvelle Géorgie*, à la plus méridionale ; ces dénominations subsistent encore. La *Nouvelle Géorgie* est située entre le 44e et le 50e de latitude boréale. Le *golfe de Géorgie* est très-considérable ; il communique avec l'océan Pacifique, au sud par le détroit *Claaset*, qu'on suppose être celui de Jean Fuca, et au nord par le détroit de *la Reine Charlotte*.

La *Nouvelle Géorgie* offre des rivages d'une élévation moyenne et agréablement diversifiés par des collines, des prairies, de petits bois et des ruisseaux. Mais derrière ces bords s'élèvent des montagnes couvertes de neiges éternelles, parmi lesquelles les monts *Rainier* et *Olympe* se distinguent par leur élévation. On aperçoit le premier à la distance de plus

de quarante lieues ordinaires. Des mines de fer très-riches paraissent y abonder. Une végétation vigoureuse indique la fertilité du sol. Dans les forêts croissent en abondance la sapinette à feuilles d'if, le pin blanc, le peuplier du Canada, l'arbre de vie, l'if ordinaire, le chêne noir et le chêne commun, le frêne d'Amérique, le coudrier, le sycomore, l'érable à sucre, l'érable des montagnes, l'arbousier d'Orient, l'aune d'Amérique, le saule ordinaire, le sureau du Canada et le cerisier de Pensylvanie. Dans la fertile vallée qui forme le bassin inférieur de la Colombie, les arbres sont de la plus grande beauté. Les sapins s'élèvent jusqu'à 300 pieds de hauteur, et ont jusqu'à 45 pieds de circonférence. Ces géants du règne végétal joignent l'élégance à la majesté; leurs colonnes s'élèvent jusqu'à 200 pieds avant de se séparer en branches. Les quadrupèdes n'offrent rien de particulier. On y a vu des ours, des daims de Virginie, des renards, mais point de bisons ni de bœufs musqués: ces animaux ne paraissent pas dépasser la chaîne des Montagnes Rocheuses. Parmi les oiseaux de terre, on a remarqué une espèce de colibri.

Le *Nouveau Hanovre* s'étend du 50e au 54e parallèle. Devant ses côtes est situé un archipel appelé *Iles Fleurieu*, par La Pérouse qui le découvrit, et débaptisé par Vancouver pour les donner à la *Princesse Royale* d'Angleterre. La plus grande de ces îles porte le nom d'*île de la Reine Charlotte*; elle est séparée de la côte par un large canal ou bras de l'Océan. Les parties du *Nouveau Hanovre* qui avoisinent la mer ouverte, ressemblent pour la configuration du sol et pour les végétaux, à la Nouvelle Géorgie. Près le *Détroit de Fitz-Hughes*, les côtes consistent en rochers taillés à pic, divisés par des crevasses, dans lesquels on trouve une tourbe très-inflammable, et des pins d'une grosseur médiocre. Le luxe végétal est ici presque le même que dans la Nouvelle-Géorgie. Les pins et les bouleaux forment les forêts dans les parties les plus élevées; sur les montagnes inférieures, on voit des cèdres ou plutôt des cyprès qui ont quelquefois 24 pieds de circonférence, des aunes dont le tronc s'élève à 40 pieds avant de pousser des branches, enfin des sapins, des peupliers, des érables, des pommiers et d'autres arbres utiles. Le panais sauvage croît en abondance autour des lacs, et ses racines fournissent une bonne nourriture. Les rivières fourmillent de truites, de carpes et de saumons.

Parmi les îles de la Nouvelle Géorgie, la grande île de *Quadra et Van-*

couver, plus connue sous le nom de *Noutka*, est la seule qui mérite notre attention. La terre végétale y forme en quelques endroits une couche de deux pieds. Le climat est ici considérablement plus doux que sur la côte orientale d'Amérique, à la même latitude. Le thermomètre centigrade, dans le mois d'avril, ne fut jamais au-dessous de 9 degrés durant la nuit, et, pendant le jour, il s'éleva à 16 degrés. L'herbe était déjà longue d'un pied. Le climat de cette île est aussi favorable aux arbres que celui du continent voisin.

C'est surtout dans les environs de Noutka que les voyageurs européens ont eu l'occasion d'observer les habitants indigènes. Ces sauvages s'appellent eux-mêmes *Wakash*. Leur taille est au-dessous de la taille ordinaire, mais ils ont le corps musculeux. Leur visage offre des pommettes proéminentes; il est souvent très-comprimé au dessus des joues, et il semble s'abaisser brusquement entre les tempes. Leur nez, aplati à la base, présente de larges narines et une pointe arrondie. Ils ont le front bas, les yeux petits et noirs, les lèvres larges, épaisses et arrondies. En général, leur barbe est rare, leurs sourcils sont peu fournis et toujours droits; mais ils ont une quantité considérable de cheveux très-durs, très-forts, et sans aucune exception, noirs, lisses et flottants sur leurs épaules. De grossiers vêtements de lin, des couvertures de peaux d'ours ou de loutres de mer, les couleurs rouge, noire et blanche, dont ils enduisent leur corps, tout leur costume ordinaire retrace l'image de la misère et de l'ignorance. En temps de guerre, ils s'affublent la tête de morceaux de bois sculptés qui représentent des têtes d'aigles, de loups, de marsouins. Plusieurs familles demeurent ensemble dans une même cabane; des demi-cloisons en bois donnent à ces huttes l'air d'une écurie. Quelques-unes de leurs étoffes de laine, quoique fabriquées sans le secours d'un métier, sont très-bonnes et ornées de figures d'un coloris éclatant. Ils sculptent en bois des statues grossières. Leurs pirogues légères, plates et larges, voguent sur les flots d'une manière assurée, sans l'aide d'un balancier, distinction essentielle entre les canots des peuplades américaines et de celles qui habitent les parties méridionales des Grandes-Indes et les îles de l'Océanie. Leur attirail de pêche et de chasse est ingénieux On remarque une espèce de rame garnie de dents, avec laquelle ils accrochent les poissons et le javelot avec lequel ils frappent la baleine.

Les tribus qui occupent la Nouvelle Géorgie diffèrent en taille, mœurs et manière de vivre; mais, pour les principaux traits, elles se rapprochent cependant toutes des insulaires de Noutka. Lewis et Clarke ont observé les habitants de l'intérieur. En descendant des Montagnes Rocheuses, ils virent plusieurs tribus qui ont l'habitude d'aplatir la tête de leurs enfants encore très-jeunes. Les *Solkouks* ont le crâne tellement aplati que le sommet de la tête se trouve sur une ligne perpendiculaire à celle du nez. Les idiomes des tribus diffèrent autant que leur physionomie. La langue des *Enouchours*, comprise par toutes les tribus qui habitent sur la Columbia au-dessus de la grande chute du fleuve, est inconnue plus près de la côte où l'on sert de l'idiome des *Echillouts* qui en diffère absolument. Le langage des *Killamouks* est très-répandu parmi les tribus qui demeurent au sud, entre la côte et la rivière de *Wallameh* ou *Multnomah*, l'un des principaux affluents de la Columbia. Les *Koukouses*, voisins des Killamouks, mais plus reculés dans l'intérieur, sont d'une autre race; ils sont plus blancs et n'ont pas la tête aplatie. En général, le teint de toutes ces tribus, soit à tête ronde, soit à tête plate, est d'un brun cuivré, plus clair que celui des peuplades du bassin du Missouri et de la Louisiane. Vivant de pêche, ils accordent aux femmes plus de considération qu'elles n'en ont chez les peuples chasseurs. L'air maritime gâte leurs yeux. Les tribus aux environs de la grande chute de la Columbia, construisent des maisons en bois.

Quelques tribus du *Nouveau Hanovre* observées par Mackenzie, offrent plusieurs traits qui nous rappellent les insulaires de Taïti et de Tongatabou. Les habitants de la rivière du *Saumon*, ou comme ils la nomment, de l'*Annahyou-Tessé*, vivent sous un gouvernement despotique. Ils ont deux fêtes religieuses, l'une au printemps, l'autre en automne. Dans leurs réceptions solennelles, ils étendent des nattes devant leurs hôtes; le peuple s'assied par devant en demi-cercle; ils marquent leur amitié pour un individu en le revêtant de leurs propres habits; ils y joignent quelquefois l'offre de leur place au lit conjugal. Mais ces traits se retrouvent chez beaucoup d'autres peuplades de l'Amérique et de l'Asie. Ces peuples sont assez généralement d'une taille moyenne, forts et charnus; ils ont le visage rond, les pommettes très-saillantes, l'œil petit et d'une couleur grise mêlée de rouge, le teint à la fois olivâtre et cuivré. Leur tête prend la forme conique par la suite de pressions con-

tinuelles depuis l'enfance. Leurs cheveux sont d'un brun foncé. Ils font leurs habits d'une espèce d'étoffe tirée de l'écorce de cèdre, et quelquefois enlacée avec des peaux de loutre. Ils sont très-habiles sculpteurs; on voit leurs temples soutenus par des piliers de bois en forme de cariatides; ces figures sont les unes debout, dans la posture des vainqueurs, les autres sont courbées et comme accablées sous un fardeau. Les Indiens *Sloud-Couss* habitent l'endroit où la haute chaîne de montagnes qui bordent la mer, commence à s'abaisser vers le bassin du Tacoutché-Tessé. Ces Indiens ont la physionomie agréable et montrent beaucoup de propreté; les femmes, chez eux, ne sont point maltraitées. Ils conservent les ossements de leurs pères, enfermés dans des caisses ou suspendus à des poteaux. Fidèles gardiens des effets que les voyageurs leur avaient laissés en dépôt, ils s'efforçaient de voler tout ce qu'ils voyaient dans les mains de ces mêmes étrangers. Les Indiens nommés *Nanscoud* ou de la cascade, les *Nagails* et les *Athnas* habitent sur le haut du Tacoutché-Tessé. Parmi leurs divers idiomes, il y en a qui ressemblent aux langues des Chipiouans et d'autres nations du Canada.

Vancouver a vu sur la côte des villages qui étaient placés sur une espèce de terrasse artificielle. Le village de Chélaskys, dans le détroit de Johnston, quoique composé de misérables huttes, est décoré de peintures qui paraissent avoir un sens hiéroglyphique; cette espèce de peinture est répandue sur toute la côte nord-ouest.

Les habitants de la baie de *Tchinkitané* ou baie de *Norfolk*, dans l'archipel du Roi Georges, ressemblent, pour la taille et la figure, aux habitants de Noutka; mais leurs cheveux rudes les rapprochent des tribus plus septentrionales et de la race des Esquimaux. Les jeunes gens s'arrachent la barbe, les vieux la laissent croître. Les femmes portent un ornement bizarre qui leur donne l'air d'avoir deux bouches, et qui consiste dans un petit morceau de bois qu'elles font entrer de force dans les chairs au-dessous de la lèvre inférieure. Ces peuples montrent beaucoup d'adresse dans leur manière de faire le commerce, et beaucoup de courage dans leur pêche de la baleine. Leur tannerie, sculpture, peinture et autres arts, les présentent comme un peuple intelligent et industrieux. Ils conservent la tête des morts dans des espèces de sarcophages qui sont ornés de pierres polies.

D'assez nombreux émigrants américains se sont transportés dans ce

vaste et fertile territoire et y ont formé divers établissements. Le fort *Astoria*, sur l'Orégon, est le centre des opérations pour le commerce des pelleteries.

SECT. 2e. — *Région du Nord.*

Lorsqu'on franchit les Montagnes Rocheuses, on voit s'incliner vers la baie d'Hudson et vers l'océan Glacial arctique, un immense pays entrecoupé de lacs, de marais et de rivières plus qu'aucune autre région du globe. Peu de montagnes s'élèvent au-dessus de cette plaine sauvage et glaciale. Les nombreuses eaux de ces contrées s'écoulent les unes vers les mers du nord, les autres dans la *baie* ou plutôt dans la *mer d'Hudson*. Parmi les premières, on remarque la *rivière d'Athapeskow* ou *de l'Elan*, et celle *d'Oungigah* ou *de la Paix*. Celle-là vient du sud et se perd dans le *lac des Montagnes* ou *d'Athapeskow;* celle-ci descend du plateau du nord-ouest et se rend dans le même lac. Les deux rivières réunies sortent de ce lac sous le nom de *fleuve de l'Esclave*, qui va se jeter dans le *lac de l'Esclave*, d'où il sort ensuite sous le nom de *Mackenzie*, qui court au nord-ouest et se décharge dans l'océan Glacial. Ce lac, qui a plus de cent lieues de long, est semé d'îles avec de grands arbres semblables à des mûriers. Mackenzie les trouva couverts de glaces dans le milieu de juin. Tous ces lacs et fleuves offrent un cours d'eau non interrompu de plus de 600 lieues. Le Mackenzie communique aussi avec le vaste *lac du Grand-Ours*, dont la surface est égale à celle du lac de l'Esclave. Pourquoi faut-il que ces superbes fleuves et ces magnifiques nappes d'eau baignent inutilement des déserts glacés?

Deux autres fleuves méritent encore d'être cités, le *Thlieu-i-Tcho* et le *Coppermine* ou rivière du Cuivre. Le premier, appelé aussi *Back* du nom de l'intrépide voyageur qui l'a découvert et a exploré son cours, naît à l'extrémité orientale du *lac Aylmer*, et coule dans la direction du nord-est pour se jeter dans l'océan Arctique. Ce fleuve, dont le cours est évalué à plus de 200 lieues géographiques et qui présente des rapides, des cascades et des rochers dangereux, traverse un grand lac auquel Back a donné le nom de *lac Macdougal*. Le *Coppermine*, ainsi nommé d'une mine de cuivre, fort peu riche d'ailleurs, qui l'avoisine,

sert du *lac Point* et se jette dans l'océan Glacial après un cours peu étendu. L'embouchure de ce fleuve se trouve entre celle du Mackenzie et celle de la rivière Back. C'est à Hearne que l'on doit sa découverte.

La rivière appelée *Missinipi* ou *Churchill*, se jette dans la baie d'Hudson, mais communique, par des lacs, avec le fleuve Athapeskow; communication précieuse, si elle avait lieu sous un climat tempéré. Deux rivières considérables qui viennent du pied des Montagnes Rocheuses, forment le *Saskatchewan*, fleuve qui, après avoir formé un grand rapide, descend dans le *lac Winnipeg*, lac de plus de soixante lieues de long sur trente ou quarante de large. Ses bords s'ombragent d'érables à sucre, de peupliers : ils présentent des plaines fertiles, où croît le riz du Canada (*zizania aquatica*). Ce lac qui reçoit encore la grande *rivière des Assiniboins*, unie à la *rivière Rouge*, se décharge dans la baie d'Hudson, par les fleuves *Nelson* et *Severn*.

L'extrême rigueur des hivers se fait sentir jusque sous le 57e parallèle. La glace sur les rivières a huit pieds d'épaisseur, et l'eau-de-vie y gèle. Le froid y fait éclater les rochers avec un bruit horrible, égal à celui de la grosse artillerie; les débris volent à une distance étonnante. La température y est sujette aux plus capricieuses variations; la pluie vient vous surprendre au moment où vous admirez l'éclat d'un soleil pur, et cet astre vous consolera souvent, au milieu d'une ondée, par une apparition soudaine. L'aurore boréale verse sur ce climat des clartés qui, tantôt douces et pures, tantôt éblouissantes et agitées, égalent celles de la pleine lune. Mais ces scènes imposantes ne font qu'ajouter à la solennelle tristesse du désert. Rien n'est plus affreux que les environs de la baie d'Hudson. De quelque côté que l'on jette la vue, on n'aperçoit que des terres incapables de culture, que des rocs escarpés, qu'entrecoupent des ravins profonds et des vallées stériles, où le soleil ne pénètre point, et que rendent inabordables des glaces et des amas de neige qui semblent ne fondre jamais. La mer n'est bien libre dans cette baie, que depuis le commencement de juillet jusqu'à la fin de septembre. Encore y rencontre-t-on alors assez souvent des glaçons, qui jettent le navigateur dans un grand embarras.

La baie d'Hudson ne nourrit qu'une petite quantité de poisson; mais les lacs, même les plus septentrionaux, abondent en espèces excellentes, telles que brochets, esturgeons, truites. Leurs bords sont peuplés d'oi-

seaux aquatiques, parmi lesquels on remarque plusieurs espèces de cygnes, d'oies et de canards. Les principaux quadrupèdes sont le buffle, l'élan, le bœuf musqué, le daim, le castor, le loup, les renards de différentes couleurs, le lynx ou le chat sauvage, l'ours blanc, l'ours noir, le wolverène, la loutre, le jackash, la marte-à-pin, l'hermine ou le furet puant, le rat musqué, le porc-épic, le lièvre, le lapin, l'écureuil des bois, l'écureuil rampant, les souris de différentes espèces.

Sur les bords de la rivière de Churchill viennent principalement plusieurs arbustes à baies, le groseiller, trois espèces d'airelle, le cassis, le fraisier, et une petite espèce d'églantier; la bardane, l'oseille, la dent de-lion, une espèce de ciste, une de buis, différentes mousses et plusieurs sortes de graminées et de légumineuses. Les arbres qui composent les forêts de ces contrées, n'offrent que peu d'espèces. Ce sont le pin, le mélèze-nain, le peuplier, le saule, et le bouleau-nain. Plus à l'ouest, ce dernier est très-multiplié. Cependant autour du lac Winnipeg fleurissent presque tous les arbres du Canada propre. Les bords de la rivière Rouge, de l'Assiniboin et du Saskatchewan, paraissent susceptibles de plusieurs genres de culture. L'orge et le seigle y ont mûri; le chanvre y devient très-beau. Quelques essais de colonisation ont été tentés sur les bords de la rivière Rouge; mais le manque de débouchés s'opposera longtemps au développement de ces établissements prématurés. Il y a sur le globe, et particulièrement dans le Nouveau-Monde, assez de terres incultes, mais auxquelles la nature a prodigué tous ses trésors, à coloniser, avant de jeter de malheureux Européens au milieu d'un pays aussi triste et sous un climat aussi rigoureux.

Ce n'est que momentanément que l'appât du gain attire les Européens dans ces tristes solitudes. Le commerce des pelleteries avait enrichi les Canadiens sous la domination française. Les Anglais avaient formé deux compagnies, celle dite d'Hudson et l'autre dite du Nord-Ouest. Ces deux compagnies rivales, après s'être longtemps fait une guerre acharnée, se sont enfin réunies et fondues en une seule.

Toute cette partie de l'Amérique boréale, depuis les Montagnes Rocheuses jusqu'à la baie d'Hudson, avec le Labrador à l'est de cette baie, est rangée au nombre des possessions anglaises, et a reçu, par un hommage peu flatteur pour la mère patrie, le nom de *Nouvelle-Bretagne*. On a cependant généralement conservé aux pays situés à l'ouest de la

baie, celui de *Nouvelle-Galles*, et aux pays situés à l'est de cette baie, celui d'*East-Main* (Maine-Oriental).

Les établissements formés par les Anglais à l'ouest de la baie d'Hudson, n'ont pour but que de protéger les chasseurs Canadiens qui parcourent cette immense région pour se procurer des pelleteries. On leur donne le nom de Fort, quoiqu'ils ne consistent guère en général qu'en une maison palissadée. Le principal est le fort d'*York*, bâti dans un endroit extrêmement marécageux, à quelques milles au-dessus de l'embouchure de la rivière *Hayes* ou *Hill* dans la baie d'Hudson. Cet établissement forme un grand carré, dont une partie se compose d'habitations, et l'autre de magasins pour les marchandises. Nous mentionnerons encore le Fort *Albany*, à l'embouchure de la rivière de ce nom dans la même baie; le Fort *Churchill* vers celle du Missinipi, le Fort *Chippewyan* sur le bord septentrional du lac Athapeskow; les Forts *Résolution* et *Providence* sur les bords sud et nord du lac de l'Esclave; le Fort *Entreprise* sur le lac Point, et le plus septentrional de tous, le Fort *Franklin* sur le lac du Grand-Ours.

Trois nations indigènes se partagent ces immenses et tristes solitudes. Les *Esquimaux* habitent depuis le golfe Welcome jusqu'au fleuve Mackenzie, et au delà, on les rencontre encore plus sur les bords du détroit de Behring. Ils s'étendent au sud jusqu'au lac de l'Esclave. Au nord, ils ne s'arrêtent qu'aux bords de l'océan Arctique. Petits, trapus et faibles, ces hommes polaires ont moins le teint cuivré que d'un jaune rougeâtre et sale. Leurs huttes, de forme circulaire, sont couvertes de peaux de daim; on n'y entre qu'en rampant sur le ventre. Leurs canots, formés de peaux de veau marin, naviguent avec vitesse. Ces sauvages travaillent patiemment une terre grise et poreuse, et en forment des cruches et des chaudières : les bords de ces vases reçoivent des ornements élégants. Ils conservent leurs provisions de viande dans des outres remplies d'huile de poisson. Ceux qui demeurent vers l'embouchure du Mackenzie, ont la singulière habitude de se raser la tête.

Les *Chipiouans*, qu'on nomme aussi *Chippeways* et *Chippewians*, ont été observés par Mackenzie, entre le lac de l'Esclave et celui d'Athapeskow. Ils paraissent s'étendre jusqu'aux Montagnes Rocheuses à l'ouest, et aux sources du Missouri au sud-ouest. Les *Indiens-Serpents*, les *Cattanachowes* et d'autres tribus en semblent des démembrements

Quoiqu'un peu moins cuivrés et moins barbus que les peuples voisins, les Chipiouans n'ont pas le teint mongol ; leurs cheveux lisses, comme chez les autres Américains indigènes, ne sont pas toujours de couleur noire. Ils se font avec des peaux de daim, des vêtements très-chauds et très-solides. Quoique très-pacifiques entre eux, ces Indiens sont continuellement en guerre avec les Esquimaux, et égorgent tous ceux qui tombent entre leurs mains. La contrée qu'ils appellent leur pays n'a que très-peu de terre végétale ; aussi ne produit-elle presque pas d'arbres ni d'herbes. Ce qu'on y trouve en quantité, c'est de la mousse que paissent les daims. Une espèce de lichen qui croît sur les rochers sert d'aliment aux hommes : on le nomme *tripe de roche*. Le poisson abonde dans les lacs des Chipiouans, et des troupeaux de daims couvrent leurs collines. Mais quoiqu'ils soient les plus prévoyants et les plus économes des sauvages de l'Amérique boréale, ils ont beaucoup à souffrir de la disette en certaines années.

Les tribus désignées, par Hearne, sous le nom d'*Indiens du Nord*, et qui habitent entre la rivière du Cuivre et la baie d'Hudson jusqu'à la rivière Churchill, peuvent être considérées comme une branche des Chipiouans. Les individus qui les composent sont d'une taille moyenne, bien proportionnés et forts ; mais ils n'ont ni cette activité, ni cette souplesse si naturelles aux Indiens qui occupent les côtes méridionales et occidentales de la baie d'Hudson. La couleur de leur peau approche de celle du cuivre foncé ; leurs cheveux sont noirs, épais et lisses. Très-rusés pour attraper quelques petites aumônes, ils sont très-pacifiques et ne s'enivrent point. La femme n'est chez eux qu'une espèce de bête de somme. Une figure large et plate, de petits yeux, des joues creuses, un front bas, un menton allongé, un nez gros et recourbé, un teint basané et une gorge pendante, tels sont les traits qui caractérisent le beau sexe. Ces agréments augmentent beaucoup de prix lorsque celles qui les possèdent sont capables de préparer toutes sortes de peaux, d'en faire des habits, de porter un poids de 100 à 140 livres en été, et d'en traîner un plus lourd en hiver. Comme la femme est ici pour le mari une source de richesse, celui-ci cherche à accroître autant que possible le nombre de ses épouses. Pour cela, il s'efforce de devenir un habile lutteur ; car l'homme qui peut en vaincre un autre à la lutte, a le droit de lui enlever sa femme. C'est ainsi que les champions les plus

vigoureux jouissent de l'avantage d'avoir cinq ou six épouses ou plutôt cinq ou six esclaves.

Les *Knistenaux*, appelés *Christinaux* par les anciens Canadiens et *Killistonous* par quelques modernes, parcourent tout le pays au sud du lac Athapeskow jusqu'aux lacs du Canada, et depuis la baie d'Hudson jusqu'au lac de Winnipeg. Ils sont d'une stature médiocre, mais bien proportionnés et doués d'une extrême agilité. Des yeux noirs et perçants animent leur physionomie agréable et ouverte. Ils se peignent le visage de diverses couleurs. Ils portent des habits simples et commodes, coupés et ornés avec goût; mais quelquefois ils courent à la chasse, même dans le plus grand froid, presque entièrement nus. Leurs femmes sont fort jolies; leur taille et la régularité de leurs traits obtiendraient des éloges en Europe. Les Knistenaux sont doux, probes et hospitaliers, lorsque le funeste usage des liqueurs spiritueuses n'a pas changé leur naturel. Ils ne comptent pas la chasteté au nombre des vertus; ils offrent leurs femmes aux étrangers et en changent entre eux, à la manière de Caton. Le grand nombre de métis qu'on rencontre parmi eux atteste les relations habituelles des femmes avec les chasseurs Canadiens. Les brouillards qui couvrent les marais sont censés être les esprits des défunts.

Les côtes orientales de la baie d'Hudson font partie de la péninsule de *Labrador*. Cette terre, de forme presque triangulaire, projette une autre de ses faces sur le bras de mer appelé détroit de Davis, et s'appuie par le troisième côté sur le Canada et le golfe Saint-Laurent. C'est un pays aussi glacial que ceux à l'ouest de la baie d'Hudson. Tout ce qu'on connaît du Labrador est un amas de montagnes et de rochers, entrecoupé de lacs et de rivières sans nombre. Toutes les eaux abondent en poissons, parmi lesquels on distingue le saumon, la truite, le brochet et l'anguille. Les ours se réunissent en troupes auprès des cataractes pour y prendre le saumon qui remonte en très-grand nombre. Il y en a qui plongent, poursuivent leur proie sous les eaux, et ne reparaissent qu'à 200 pas de distance. Les castors y sont fort nombreux ainsi que les rennes. L'air est plus doux dans l'intérieur des terres. Les vallées sont couvertes de pins et de pinastres : il y croît beaucoup de céleri sauvage et des plantes antiscorbutiques. On pourrait cultiver les parties méridionales, mais il serait difficile de se

défendre des ours et des loups, et le bétail ne pourrait quitter l'étable que trois mois de l'année. La côte orientale offre un escarpement de rochers stériles qui se revêtent en quelques endroits d'une tourbe noirâtre et de plantes rabougries. Elle est assiégée de brouillards; néanmoins ceux-ci paraissent durer moins longtemps qu'à Terre-Neuve. Des milliers d'îles couvrent cette même côte; elles sont peuplées d'oiseaux aquatiques parmi lesquels on remarque le canard qui donne l'édredon. La plus célèbre production du pays est le feldspath de Labrador, appelé aussi *Labradorite*, découvert par les frères Moraves, dans les lacs du canton de Kylgapird, où ses vives couleurs se réfléchissaient au fond de l'eau.

Les Esquimaux ont peuplé toutes les côtes septentrionales et orientales de cette contrée; ils vivent de pêche. C'est parmi eux que les frères Moraves ont fondé les colonies de *Nain*, d'*Okkak*, et de *Hoffenthal*. Lorsqu'ils y abordèrent, ces peuples avaient la coutume de tuer les orphelins et les veuves, pour ne pas les exposer à mourir de faim. Les missionnaires Moraves, après leur avoir enseigné diverses pratiques utiles pour la pêche, bâtirent un magasin où chacun put conserver son superflu; ils les engagèrent à mettre la dixième partie de côté pour les veuves et les orphelins. Voilà comment on convertit véritablement les races sauvages! Une tribu particulière habite les montagnes méridionales; mais le mélange avec les Canadiens français en a effacé les traits caractéristiques. Elle a adopté la religion catholique, et se nourrit de rennes et de gibier. On ne donne aux individus de cette peuplade d'autre nom que celui de *Montagnards*. Une autre tribu, appelée les *Escopics*, habite la partie occidentale.

On rencontre dans la baie d'Hudson, mais surtout dans le long détroit qui y conduit, de nombreuses îles qui sont tantôt isolées tantôt par groupes. Nous nommerons les îles de *Southampton* et *Mansfield*, dans la partie septentrionale de la baie; les îles *Mill*, *Salisbury*, *Nottingham*, *Charles*, et celles nommées *îles Sauvages*, dans le détroit même, l'*île de Marbre*, près de la côte occidentale; l'île *Apomisco*, les *îles de l'Ours* et plusieurs autres petites à l'extrémité sud de la baie. Ces îles, de même que les parties voisines du continent, sont habitées par des tribus d'Esquimaux.

La partie septentrionale de la baie d'Hudson a été complétement

explorée par le capitaine Parry dans sa seconde expédition. Cette baie mérite véritablement le titre de *Mer*; car, indépendamment de sa vaste étendue, elle communique non-seulement avec l'océan Atlantique, mais encore avec l'océan Arctique, par le *détroit de la Furie et de l'Hécla*. Ici, l'extrémité nord-est du continent américain forme une longue presqu'île, appelée *péninsule Melville*, dont la côte orientale est baignée par le *canal de Fox*, partie de la baie d'Hudson qui s'étend au nord de l'île de Southampton. Cette dernière est séparée du continent par un canal long, resserré, connu, depuis l'époque de Middleton, sous le nom de *détroit Glacial*. Le climat est ici excessivement rigoureux. Les mers sont couvertes d'une couche de glace non interrompue, si ce n'est pendant environ les trois mois de l'été; mais, dans cette saison, les immenses fragments de glace flottants que roule la mer et qui encombrent les baies et les détroits y rendent toute navigation extrêmement difficile et dangereuse. Ce furent des amas de glace accumulés dans le détroit de la Furie et de l'Hécla qui déjouèrent les nombreux efforts de Parry pour pénétrer dans l'océan Arctique. On rencontre çà et là quelques familles isolées d'Esquimaux, qui ne manquent ni d'intelligence ni d'industrie, soit pour se procurer leur nourriture, soit pour se garantir contre la rigueur du climat. Leurs habitations d'été sont des tentes construites en peaux de daim, et dont la charpente est formée avec des os de grands cétacés; mais l'hiver ils habitent des demeures uniquement construites avec de la neige. Lorsque les premiers froids de l'hiver ont bien durci cette substance, ils la coupent en morceaux larges et plats, et se servent de ces singuliers matériaux, pour bâtir une cabane de forme conique qui dure jusqu'à ce que les chaleurs de l'été, en la fondant, forcent la famille à déloger. Chaque cabane est pourvue d'une lampe alimentée avec de l'huile de cétacé: cette lampe sert à la fois pour l'éclairage et le chauffage de l'habitation, ainsi que pour la préparation des aliments. Elle entretient autour d'elle une température de 4 degrés au-dessus de 0; mais vers le banc placé près de la muraille qui sert de siége et de lit aux habitants, la température ne dépasse pas 3 degrés au-dessous de 0: il faut donc pour se préserver du froid, se couvrir d'une grande quantité de peaux.

La côte nord du continent est bordée de plusieurs petites îles qu'il

est inutile de mentionner : mais nous devons citer la péninsule appelée *Boothia*, dont les côtes ont été explorées par les capitaines Parry et Ross, au milieu des plus grands obstacles. Cette grande terre, qui est unie à l'Amérique par un isthme de 4 lieues de large, a environ 180 lieues de longueur du sud au nord et à peu près autant dans sa plus grande dimension de l'est à l'ouest. De chaque côté, elle présente deux vastes golfes, appelés *Mer orientale* et *Mer occidentale*. La côte sud-est renferme trois bonnes rades, qui ont reçu les noms de *Port Félix*, *Port de la Victoire* et *Port du Schérif*. Cette contrée affreuse est habitée jusqu'au 72° de latitude. Les Esquimaux, avec lesquels communiqua le capitaine Ross, n'avaient jamais vu d'Européens.

A la hauteur du 75° parallèle, s'étend une série d'îles dont la découverte est due à Parry et auxquelles cet intrépide navigateur a donné le nom d'*îles Géorgiennes*. L'*île Melville*, la plus occidentale, a plus de 40 lieues en tous sens. Cette île est célèbre par le séjour de deux ans qu'y a fait le capitaine Parry, qui y brava avec courage toutes les rigueurs d'un hiver arctique. Le soleil disparut le 4 novembre et ne reparut que le 3 février suivant. Pendant cette longue nuit, une surface monotone de neige recouvrait également la terre et la mer glacée : le thermomètre se tenait en moyenne à 51 degrés au-dessous de 0. Malgré le froid extrême, les officiers anglais, lorsqu'ils étaient convenablement vêtus et lorsque l'air était parfaitement calme, pouvaient encore se promener deux ou trois heures par jour. Grâce aux judicieuses précautions qui furent prises, la santé de l'équipage n'eut aucunement à souffrir; au mois de mai, la neige commença à fondre ; mais ce ne fut qu'au mois d'août que la mer devint libre; enfin l'hiver était déjà de retour à la fin de septembre. A l'est de Melville, on trouve l'île de *Byam-Martin*, puis celle de *Bathurst*, presque aussi considérable que l'île de Melville, et enfin l'île *Cornwallis* ; mais les côtes méridionales de ce groupe sont seules connues. L'île de Cornwallis est séparée par le *canal de Wellington*, d'une vaste côte, qui a reçu le nom de *Devon Septentrional*, et qui s'étend jusqu'à la mer de Baffin. Cette terre se continue-t-elle avec le Groenland, ou bien forme-t-elle une ou plusieurs îles ? C'est ce qu'on ignore encore. Au sud-ouest de l'île Melville, nous nommerons encore la *Terre de Banks*, découverte par Parry, mais dont les limites sont encore inconnues. Les hardis explorateurs des terres et

des îles que nous venons de citer n'y ont aperçu aucun habitant. Les seuls animaux vivants que Parry ait vus à Melville, pendant l'hiver, étaient une couple de loups affamés; et ce ne fut que vers le milieu de mai que les chasseurs rencontrèrent quelques ptarmigans et reconnurent les traces d'un daim. Parmi les rares plantes qui croissent dans cette triste région, on distingue une espèce de saxifrage (*saxifraga-flabellaris*) à laquelle les matelots avaient donné le nom de *plante-araignée*, à cause de sa forme singulière.

En réfléchissant sur la nature de la mer Glaciale, il est difficile de croire que les navigateurs puissent jamais en explorer l'étendue; il est certain du moins que les détroits qu'on peut y découvrir encore, ne serviraient pas à la navigation ordinaire, puisque même la grande mer glaciale, qui se prolonge en suivant les côtes de Sibérie, n'offre pas une route habituellement praticable. Partout, les voyageurs ont rencontré des glaces fixes qui les arrêtaient, ou des glaces mobiles qui, menaçant de les enfermer, faisaient reculer leur courage. Wood se vit arrêté au 76e degré par un continent de glace qui réunissait la Nouvelle-Zemlie, le Spitzberg et le Groënland. Souter, au contraire, en 1780, continua sa route jusqu'au 82° 6 min. dans un canal ouvert et tranquille; mais les glaces fixes qui en formaient les deux bords, commençant à se détacher, il craignit de se voir fermer le chemin du retour et abandonna son entreprise. Si le courageux Baffin a pu faire le tour de la baie qui porte son nom, si Ross, Parry et d'autres navigateurs entreprenants ont pu renouveler cette course, on a vu plus souvent cette mer fermée par une masse de glaces fixes, qui avaient 100 lieues de long et qui contenaient des montagnes de 400 pieds d'élévation. Wafer avoue qu'il a pris des glaces fixes, hautes de 500 pieds, pour des îles véritables. Assez souvent, les glaces flottantes sont chargées de grosses pierres et d'arbres déracinés qui produisent l'illusion d'une terre semée de végétaux. Il est fort incertain, si les Hollandais ont découvert à l'est du Spitzberg une côte de terre ou seulement de glace; dans un de leurs voyages au nord de la Nouvelle-Zemlie, ils trouvèrent un banc de glace bleuâtre, couvert de terre, et sur lequel les oiseaux faisaient leur nid. On a vu deux îles de glace se fixer depuis plus d'un demi-siècle dans la baie de Disco. La même chose est arrivée aux environs de l'Islande.

Les glaces mobiles ne présentent pas moins de dangers. Le choc de ces masses produit un craquement épouvantable qui annonce au navigateur avec quelle facilité son vaisseau serait brisé, s'il se trouvait entre deux de ces îles flottantes. Souvent les bois que roule cette mer s'enflamment par le frottement violent que le mouvement des glaces leur fait éprouver : la flamme ou la fumée s'élèvent du sein de l'hiver éternel. Ces bois flottants se trouvent très-souvent brûlés aux deux extrémités. Dans l'hiver l'intensité du froid fait continuellement fendre les montagnes de glace ; on n'entend, à chaque moment, que les explosions de ces masses, qui s'ouvrent en crevasses énormes. Au printemps, le mouvement des glaces consiste plus souvent encore dans un simple renversement des masses qui perdent leur équilibre, parce qu'une partie s'est dissoute plutôt que l'autre. Les brouillards qui enveloppent les glaces fondantes sont si épais, que d'une extrémité d'une frégate on n'en aperçoit pas l'autre.

Oserait-on concevoir l'idée d'une partie de traîneau sur cette mer congelée ou sur les terres glacées qui en occupent l'emplacement supposé ? Sans doute quelques précautions pourraient permettre à l'homme de respirer sous le pôle même ; mais quels moyens de transport l'y conduiraient ? Les terres, probablement rocailleuses et élevées comme le Groënland, le Spitzberg, la Nouvelle-Sibérie, n'admettent pas une course au traîneau. Les glaces marines ne présentent pas non plus des plaines continuelles ; renversées et accumulées de mille manières, elles offrent souvent l'aspect de châteaux de cristal en ruine, de pyramides et d'obélisques brisés, d'arcades et de voûtes suspendues en l'air ; souvent aussi des crevasses larges et profondes exigeraient, pour être franchies, des moyens dont le voyageur ne pourrait être muni. La nature oppose à notre avide curiosité des obstacles insurmontables : l'homme ne peut pas même parcourir en entier cette terre qu'il prétend être son domaine.

SECT. 3e. — *Région du Nord-Est. Groënland et Islande.*

Cette région est uniquement représentée par le Groënland, auquel on doit joindre l'île d'Islande qui n'en est séparée que par une distance d'environ 65 lieues.

On a cru longtemps que le *Groënland* faisait partie du continent américain ; mais les explorations du capitaine Parry ont démontré qu'il en était complétement distinct. Le Groënland forme la plus vaste étendue de terre connue, n'appartenant à aucun des deux continents. A partir du *cap Farewell*, qui représente son extrémité la plus méridionale et qui est situé vers le 60e de latitude, il s'étend au nord sur une longueur reconnue être de 19 degrés, et se prolonge indéfiniment au delà du 80e parallèle. Sa largeur, en moyenne, est d'environ 35 degrés de longitude, qui, calculés sur la latitude de 70, représentent 226 lieues ordinaires. Toutefois, on ignore encore si quelques unes des profondes *entrées* qui découpent les côtes du Groënland ne traversent pas cette terre dans toute sa longueur, et n'en interrompent pas ainsi la continuité.

Cette immense région est plus désolée que toutes celles que nous présente la surface du globe, et produit à peine quelque chétive substance pour ses rares habitants. Néanmoins, elle est rangée au nombre des possessions du Danemark. Le gouvernement Danois y a fondé plusieurs petits établissements, qui tous sont situés sur la côte occidentale que baignent le *détroit de Davis* et la *mer de Baffin*. Les principaux sont, en allant du sud au nord : *Julianeshaab*, *Lichtenau*, *Friderikshaab*, *Gothaab*, *Neu-Hernhuts*, *Sukkertoppen*, *Holsteinberg*, *Eyesmindo*, *Godhaven* (sur l'île de *Disco*), *Umanak* et *Upernavick*. La population de chacune de ces colonies se compose de quelques centaines d'Esquimaux que dirigent les plus recommandables des chrétiens dissidents, les frères Moraves. Upernavick est situé à 72° 1/2 de latitude boréale. Plus au nord encore, le capitaine Ross a découvert une côte à laquelle il a donné le nom de *Hautes-Terres arctiques* (*Artic Highlands*). Les habitants, (car on en trouve encore à cette latitude) n'avaient jamais vu d'Européens : l'aspect des vaisseaux anglais les frappa d'étonnement; ils les prirent d'abord pour de grands oiseaux pourvus d'ailes immenses.

La partie de la côte orientale du Groënland qui s'étend depuis le 68e parallèle jusqu'au cap Farewell est inscrite dans la plupart des cartes sous le nom de *Vieux Groënland*. Longtemps on a supposé que cette côte avait été le siége des anciennes colonies Scandinaves dont parlent Torfœus et les Sagas islandaises : le gouvernement Danois a même envoyé plusieurs expéditions pour rechercher ce Groënland perdu. Mais ces recherches ont été nécessairement infructueuses; car cette côte n'a

jamais pu recevoir de colonies, et a sans doute toujours été ensevelie dans les mêmes glaces qui en défendent aujourd'hui l'accès. Au nord, la côte orientale du Groënland, entre le 68e et le 75e parallèles, a été explorée récemment par les capitaines Scoresby et Clavering. La partie la plus remarquable de cette côte a été nommée *côte de Liverpool* : elle se distingue par une chaîne de montagnes hautes de 3 à 4 mille pieds, extrêmement escarpées, et présentant les formes les plus bizarres. C'est là que se trouve l'*entrée de Scoresby*, que plusieurs géographes croient communiquer avec l'*entrée de Jacob*, située sur la côte ouest. Si cela était, la partie la plus méridionale du Groënland formerait ainsi une île distincte. Plus au nord encore, la côte est profondément découpée et présente des montagnes escarpées. La désolation de cette région dépasse toute description : aussi est-il fort rare d'y rencontrer quelques familles d'Esquimaux. Sur les bords de la baie qu'il baptisa du nom de *baie de Walter-Scott*, le capitaine Clavering rencontra une petite tribu qui n'avait jamais vu d'Européens.

Cette terre n'est véritablement qu'un amas de rochers entremêlés d'immenses blocs de glace, l'image réunie du chaos et de l'hiver. Le *Pic de glace* s'élève près de l'embouchure d'une rivière et jette un tel éclat qu'on l'aperçoit distinctement à plus de 10 lieues. Des aiguilles hardies et une voûte immense donnent à cet édifice de cristal l'aspect le plus magique. Une chaîne continue, que les Islandais appellent *Himin-lad* ou *Monts du Ciel*, parcourt la partie connue du Groënland. Les roches sont ordinairement composées de granit. Dans les fentes perpendiculaires on trouve du quartz, du talc et des grenats. On a apporté à Copenhague des échantillons d'un très-riche minerai de cuivre, ainsi que de l'asbeste, du cristal de roche et de la tourmaline noire. Enfin le Groënland nous a fourni le curieux minéral nommé fluate d'alumine. Une vaste mine de charbon de terre a été découverte dans l'île de *Disco*. Trois sources chaudes sont les seuls indices volcaniques observés jusqu'à présent. Pendant les courts instants de l'été, l'air, très-pur sur la terre ferme, est, dans les îles, obscurci par des brouillards. Les clartés vagabondes de l'aurore boréale adoucissent la sombre horreur des nuits polaires. Ce qu'on appelle « fumée de glace » est une vapeur qui sort des crevasses de la glace marine.

Dans les parties méridionales, les montagnes sont couvertes de

mousse du côté du nord; les parties exposées au sud produisent des herbes, des groseilles et d'autres baies en abondance, ainsi que quelques petits saules et bouleaux. Non loin de *Julianeshaab*, un bois de bouleaux couvre une vallée; mais les arbres les plus hauts ne dépassent pas 18 pieds. On cultive les choux et les navets près des colonies Danoises. Le règne animal offre ici de gros lièvres, des rennes, des ours blancs, des renards, et une grande espèce de chiens qui hurlent au lieu d'aboyer et que le Groënlandais attèle à ses traîneaux. Une immense quantité d'oiseaux aquatiques demeure près des rivières qui abondent en saumons. Les cabillauds, turbots et harengs fourmillent dans la mer. On a fourni des filets aux habitants qui commencent à en sentir l'utilité. Dans le Groënland septentrional, les Danois et les indigènes vont conjointement à la pêche aux baleines. Ceux du sud s'en tiennent à la chasse du chien-marin. La chair de cet animal est leur principale nourriture; la peau leur fournit des vêtements, et ils s'en servent aussi pour construire leurs bateaux. Les nerfs deviennent du fil, les vessies des bouteilles; la graisse remplace à la fois le beurre et le suif; le sang fournit du bouillon. Le Groënlandais ne comprend pas comment on peut vivre sans chien-marin.

Les naturels ont la taille courte, les cheveux longs et noirs, les yeux petits, le visage aplati et la peau d'un jaune brun; on reconnaît en eux une branche des Esquimaux. Cette parenté est surtout prouvée par leur idiome, d'ailleurs remarquable par la richesse de ses formes grammaticales. Les particules et les inflexions y sont aussi nombreuses, aussi variées que dans le grec; mais la règle qui prescrit d'intercaler toutes les parties du discours dans le verbe, fait naître des mots d'une longueur démesurée. Les femmes Groënlandaises, comme celles des Caraïbes, ont des mots et inflexions dont il n'est permis qu'à elles de se servir. Les Groënlandais s'appellent quelquefois *Innouk* ou *frères;* mais leur véritable nom de nation est *Kalalit*, et ils désignent ordinairement leur pays sous celui de *Kalalit-Nounet.*

On reconnaît chez eux une foule de traits non équivoques qui démontrent leurs liaisons avec les Esquimaux, même les plus éloignés. Les instruments de pêche des habitants des côtes du nord-ouest sur le détroit de Behring, sont exactement composés comme ceux des Groënlandais. Chez les uns et les autres, une vessie de chien-marin, remplie d'air

et attachée au javelot dont on frappe la baleine, sert à empêcher que l'animal, une fois blessé, ne reste longtemps plongé sous l'eau. Les petits bateaux des habitants d'Ounalaschka et du golfe Tchougatchien, des Esquimaux du Labrador et des Groënlandais, ont précisément la même construction. Ils consistent en une carcasse formée de branches légères, et recouverte de tous côtés de peau de chien-marin. Sur une longueur de 12 pieds, ces barques n'ont qu'un pied et demi de large : au milieu de la surface supérieure, est un trou environné d'un cerceau de bois, auquel est attachée une peau qui, au moyen d'une courroie, se resserre comme une bourse. C'est dans ce trou que se place le rameur, muni d'un seul aviron très-mince, long de 3 à 4 pieds et s'élargissant des deux côtés. En pagayant rapidement à droite et à gauche, le navigateur, ou, pour mieux dire l'homme-poisson, avance en ligne droite, au sein même de la tempête, sans courir plus de dangers que n'en courent les baleines et les phoques, dont il est devenu le compagnon et le rival. En 1680 et 1684, des Groënlandais arrivèrent aux îles Orcades, dans les barques dont nous venons de décrire la construction. On les prit pour des Lapons; mais leurs bateaux, conservés au collége médical d'Edimbourg et dans l'église de Barra, prouvent qu'ils venaient du Groënland.

Le caractère actuel des Groënlandais est un mélange indéfinissable de qualités bonnes et mauvaises; l'attachement aux usages nationaux lutte contre l'influence d'une civilisation étrangère. Les Groënlandais accusent avec amertume les Danois de leur avoir apporté le fléau de la petite-vérole et celui des liqueurs spiritueuses. Aujourd'hui, l'administration danoise suit un plan de colonisation fort sage; mais les anciens défauts et les nouveaux vices des Groënlandais y opposent de grands obstacles. Presque dépourvus de toute idée de lois, ils ne voient dans les punitions que l'abus de la force. Le malfaiteur leur paraît assez puni lorsque, dans une assemblée publique, il a été accablé de reproches. Les missionnaires avouent que la conversion des Groënlandais avançait lentement et n'influait que peu sur leurs idées morales. Depuis quelques années, les prédications des indigènes, élevés comme missionnaires, ont produit un heureux changement. Les frères Moraves réussissent aussi singulièrement à frapper l'imagination de ces hommes simples, mais doués d'un esprit vif. L'administration commer-

ciale, en introduisant le numéraire et même le papier-monnaie, leur a donné des notions nouvelles sur la propriété. Dans la partie méridionale, on leur a enseigné la tonnellerie et la construction des bateaux. Déjà ils oublient le nom de leur antique divinité, *Torngarsouk*, à laquelle ils n'ont jamais offert de culte, ainsi que la déesse malfaisante et sans nom, qui était censée habiter un palais sous les flots, gardé par des chiens-marins redoutables. Les sorciers-prêtres, nommés *Angkekok*, et les enchanteurs malfaisants, nommés *Jliseets*, perdent continuellement de leur influence. La population totale du Groënland peut être évaluée à environ deux cent mille individus, dont six à huit mille sont plus ou moins complétement convertis au christianisme. Tous habitent le long des côtes, attendu que le poisson et le chien-marin constituent la base essentielle de leur nourriture.

Les Esquinaux qui habitent les Hautes-Terres arctiques dont nous avons parlé, diffèrent, suivant le capitaine Ross, des autres tribus de la même race, en ce qu'ils sont dépourvus de barques. Cependant, c'est toujours la mer qui leur fournit leur nourriture; mais ils vont à la chasse des chiens-marins en courant sur les glaces. En revanche, ils ont des instruments de fer qu'ils fabriquent eux-mêmes et qui sont bien supérieurs aux instruments en os dont se servent les autres peuplades. Ils diffèrent encore de celles-ci, en ce qu'ils ont un roi auquel ils paraissent être très-attachés et auquel ils paient un tribut en chiens-marins, huile de baleine et poisson. Les rochers qui bordent cette côte offrent le remarquable phénomène de la neige rouge qui a donné lieu à beaucoup de discussions parmi les savants de l'Europe. La matière qui colore ainsi la neige est une substance gélatineuse qui appartient à une espèce de conferve appelée *Protococcus nivalis*.

L'*Islande*, dans les anciens traités de géographie, est habituellement décrite à la suite des contrées les plus septentrionales de l'Europe. Il en devait être ainsi jusqu'à la découverte de l'Amérique; mais, depuis, et dès lors que l'on a constaté la proximité de l'Islande et du Groënland, il n'est pas permis de séparer la description de cette île de celle de la grande terre que nous venons de parcourir. La figure de cette île est fort irrégulière à cause des nombreuses dentelures que présentent ses côtes sur toute sa moitié occidentale. On lui accorde 120 lieues de longueur sur 50 de largeur et 4,500 de superficie.

L'Islande, dont le nom signifie *terre de glace* ou *pays des glaces*, n'est, à proprement parler, qu'une chaîne de rochers immenses, dont le sommet est toujours couvert de neige, quoique le feu bouillonne dans leurs flancs. Le trapp et le basalte dominent dans la composition de ces montagnes. Ce dernier y forme d'immenses amas de piliers semblables à ceux de la Chaussée des Géants, en Irlande. On distingue plusieurs sortes de laves : l'une a coulé et coule souvent encore en forme de torrents enflammés vomis par les cratères des volcans ; l'autre, d'une structure spongieuse et comme caverneuse, semble avoir bouilli à la place même. Celle-ci renferme, dans ses nombreuses cavités, les stalactites les plus singulières.

L'île renferme 27 volcans dont on connaît les éruptions, sans compter ceux qui ont pu s'éteindre avant que l'île fût habitée. Le plus fameux de tous, l'*Hécla*, est une montagne haute de 1,013 mètres, située dans la partie méridionale de l'île, à environ cinq quarts de lieue de la mer. Quelques-unes de ses éruptions ont duré six années sans discontinuer. Aussi, les tremblements de terre ont fréquemment bouleversé l'Islande, et ont completement changé sa physionomie. Sous leur action, des montagnes se sont brisées, d'autres se sont affaissées, d'autres se sont élevées. On a vu les fleuves abandonner leur lit, de nouveaux lacs se former. Bien plus, des îles nouvelles se sont élevées à peu de distance des côtes ; les unes ont disparu, tandis que d'autres subsistent encore. En Islande, les soupiraux volcaniques ne sont pas en action tous à la fois ; on a remarqué qu'ils alternent dans leur activité, comme s'ils faisaient, relativement les uns aux autres, l'office de soupapes. En outre, lorsqu'il se forme de nouveaux cônes, ce qui arrive fréquemment, ils affectent généralement une direction linéaire. En 1783, une île nouvelle, formée de rochers élevés, apparut au sud-ouest de Reikianess. Sa formation s'accompagna d'une telle production de pierres-ponces que l'Océan en fut couvert jusqu'à une distance de plus de 40 lieues. Ces masses de pierres flottantes étaient telles qu'elles gênaient la marche des navires. Cependant, une année s'était à peine écoulée que la mer avait repris son ancien domaine ; aujourd'hui il ne reste plus de cette île qu'un récif sous-marin, dont la profondeur varie de 9 à 54 mètres. Au mois de juin 1783, un volcan, le *Skapta-Jœkull*, situé à 60 lieues de l'île nouvelle, se signala par une éruption épouvantable. Il

vomit un tel torrent de laves qu'il combla entièrement le lit de la rivière *Skapta*. Cependant, le lit de cette rivière était creusé entre des rochers fort élevés ; en quelques endroits, il avait de 120 à 180 mètres de profondeur et 60 de largeur. Non-seulement la lave remplit complétement cet immense bassin, mais encore, franchissant ces murailles de rochers, elle déborda sur le territoire adjacent et combla un lac très-profond. Le terrible volcan resta alors quelques jours en repos ; mais bientôt il lança de nouveaux torrents de laves qui, coulant avec rapidité par-dessus la première, alla remplir le bassin de plusieurs rivières ; celles-ci, chassées de leur lit, inondèrent le pays voisin et plusieurs villages furent détruits. Après avoir ainsi coulé pendant plusieurs jours, la lave rencontra une cataracte et se précipitant en nappe de feu, remplit promptement la cavité que la chute d'eau avait creusée pendant des siècles. Ensuite, la lave prit une autre direction : elle alla se décharger dans le lit d'un autre fleuve, le *Hyversfliot*, et produisit une scène de désolation égale à la première. Après s'être accumulée en masses d'une profondeur extraordinaire, elle se jeta dans les plaines contiguës en formant de larges lacs de feu. Quelques-uns de ces lacs avaient de 18 à 24 kilomètres d'étendue sur 30 mètres de profondeur. Cette éruption dura deux années. Suivant un voyageur anglais, qui visita l'Islande onze ans après, en 1794, la lave était encore fumante et ses crevasses étaient remplies d'eau bouillante.

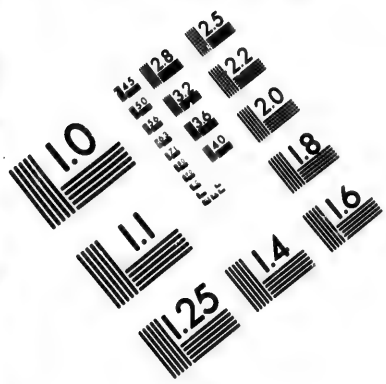
Les sources chaudes sont une autre curiosité de cette île ; mais elles n'ont pas toutes le même degré de chaleur. Celles dont les eaux tièdes sortent aussi paisiblement que les sources ordinaires, s'appellent *laugar*, c'est-à-dire bains. Les autres, qui lancent à grand bruit des eaux bouillantes, sont nommées *chaudières*, en irlandais *hverer*. Les plus remarquables de ces sources sont celles nommées *Geyser* et *Strok*, qui se trouvent près de Skalholt, au milieu d'une plaine où l'on compte une quarantaine d'autres sources moins considérables. L'ouverture du Geyser offre un diamètre de 19 pieds, et le bassin dans lequel l'eau se répand, en a 40. L'archevêque de Troïl a vu la colonne d'eau s'élever à 88 pieds de hauteur, le docteur Lind à 92, et Henderson, qui visita l'Islande en 1815, à 150 pieds. Les estimations d'Olafsen et de Povelsen, qui prétendent avoir vu le Geyser atteindre la hauteur de 550 pieds, sont évidemment exagérées. La colonne d'eau, environnée d'une épaisse

LES GEYSERS

fumée, retombe sur elle-même en girandole. Le jet d'eau que forme le Strok a un moindre diamètre, mais il s'élance avec plus de force que le Geyser, et parvient à une élévation supérieure. Henderson, en y jetant une pierre, l'a vu s'élever à 184 pieds. Ces sources ne jaillissent pas d'une manière continue, mais par intermittences, et on observe assez souvent qu'elles alternent entre elles. Le *Badstofa* lance ses eaux à 40 pieds pendant dix minutes, s'arrête autant de temps, puis recommence. Cette source est remarquable par sa périodicité régulière et en outre par l'élévation de sa température, qui est de 82 degrés centigrades. Toute cette infernale vallée est remplie de sources et environnée de laves et de pierres-ponces. Ces eaux bouillantes, et principalement celles du Geyser, déposent sur leurs bords, une croûte siliceux. Les Islandais tirent quelque parti de ces sources ch jadis ont servi à baptiser leurs ancêtres païens. Ils y font légumes, viandes, œufs et autres aliments; ils y lavent aussi leur linge. Les sources moins chaudes servent à se baigner. Les vaches qui boivent de leurs eaux, donnent une quantité de lait extraordinaire. Outre ces magnifiques jets d'eau, l'Islande a encore des sources minérales, que les habitants appellent sources de *bière*. Cette dénomination semble démontrer qu'ils n'en ont pas toujours négligé l'usage comme aujourd'hui.

Une des productions les plus singulières de cette île, est cette masse noirâtre, pesante, propre à brûler, nommée en islandais *surturbrand:* c'est un bois fossile, légèrement carbonisé et qui brûle avec flamme. Une autre espèce de bois minéralisé, est plus pesante que la houille et brûle sans flamme; elle contient de la calcédoine dans ses fissures transversales.

Les montagnes centrales renferment du fer et du cuivre, que le manque de bois empêche d'exploiter, du marbre, de la chaux, de la terre à porcelaine, des agates, du jaspe et autres pierres. Le soufre est extrêmement abondant. Les mines de Krisevig et de Husavig sont les plus considérables: on a établi une raffinerie de soufre dans ce dernier endroit. Les collines de soufre présentent un phénomène peut-être aussi pittoresque, mais à coup sûr beaucoup plus effrayant que le Geyser. A leur pied, on voit l'argile dans une ébullition continuelle; on entend les eaux bouillonner et siffler dans l'intérieur de la montagne; une vapeur chaude couvre ce terrain, d'où souvent il s'élance des colonnes



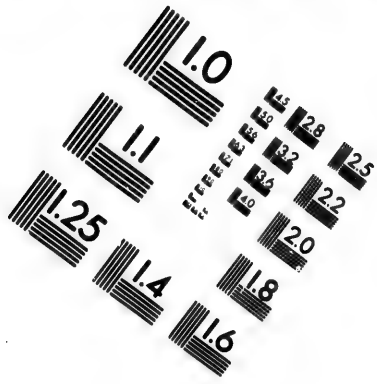
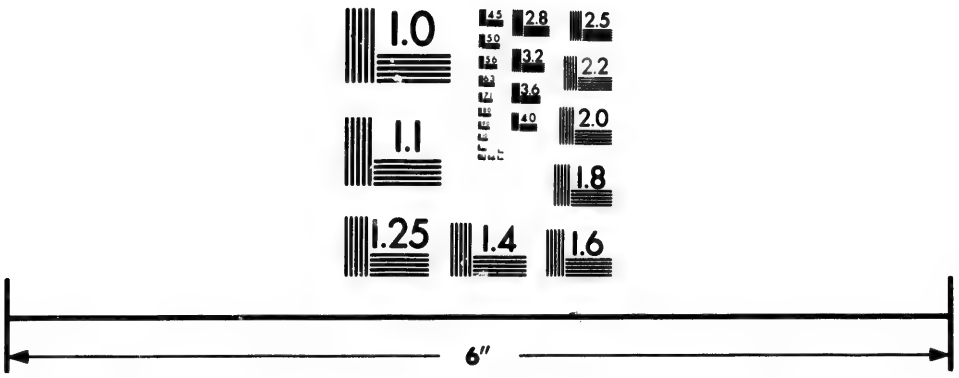
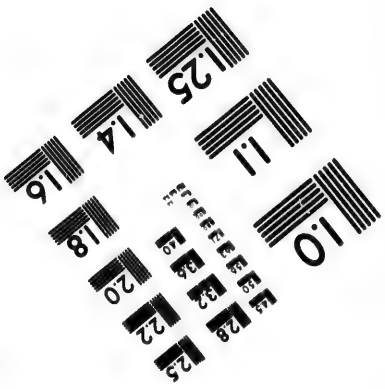


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

d'eau boueuse. Le soufre qui forme la croûte de ces couches d'argile est ordinairement très-chaud, et s'y présente dans les cristallisations les plus magnifiques. L'île ne produit pas de sel; mais la mer qui l'avoisine a les eaux aussi salées que celles de la mer Méditerranée. Le sel qu'on en tire donne au poisson une teinte bleuâtre.

Le ciel de l'Islande étale aussi des prodiges. A travers un air rempli de petites particules glacées, le soleil et la lune paraissent doubles ou prennent des formes extraordinaires; l'aurore boréale se joue en mille reflets de couleurs diverses; partout l'illusion du mirage crée des rivages et des mers imaginaires. Le climat ordinaire serait assez tempéré pour permettre la culture du blé, qui autrefois était suffisante aux besoins d'une population beaucoup plus considérable. Mais lorsque les glaces flottantes viennent à s'amonceler entre les promontoires septentrionaux de l'île, tout espoir de culture cesse pour une ou deux années. Un froid effroyable se répand sur toute cette terre; les vents apportent des colonnes de molécules glacées; toute végétation s'éteint. Dans un siècle, on a compté 43 mauvaises années, dont 14 de famine. Les années 1784 et 1785, dans lesquelles la rigueur des hivers succéda aux terribles éruptions volcaniques que nous avons décrites, virent périr 9,000 hommes, ou un cinquième de la population, 28,000 chevaux, 11,491 bêtes à cornes, et 190,488 bêtes à laine.

L'orge est la céréale qui réussit le mieux en Islande. L'*elymus arenarius*, en islandais *melur*, est une espèce de blé sauvage qui donne une bonne farine. Diverses sortes de lichen et de fucus servent à la nourriture. L'Islande produit, comme la Norwége, une immense quantité de baies sauvages d'un goût excellent. La culture de la pomme de terre est aujourd'hui connue dans toute l'île, et le jardinage y est aussi fort répandu. Il y avait autrefois de grandes forêts qui abritaient les vallées méridionales. Une mauvaise économie les a dévastées; on ne trouve à présent, en Islande, que quelques bois de bouleaux et beaucoup de broussailles. Mais la mer se charge d'approvisionner les habitants en bois de construction et de chauffage. C'est un des phénomènes les plus étonnants que cette immense quantité de gros troncs de pins, sapins et autres arbres qui viennent se jeter sur les côtes septentrionales de l'île, principalement sur le cap Nord et le cap Langaness. Le bois arrive sur ces deux points en telle abondance, que l'on en néglige la plus grande partie.

Les chevaux sont de la même espèce que ceux de la Norwége. Les bœufs et les vaches sont pour la plupart sans cornes : les moutons, au contraire, en ont quelquefois trois ; il sont très-grands et ont une laine fort longue. L'Islande compte environ 400,000 bêtes à laine, et 40,000 individus de la race bovine. Les pâturages pourraient être la vraie richesse de l'île : mais ils sont complétement abandonnés à la nature. Le gouvernement danois a fait transporter des rennes dans cette île ; ces utiles animaux s'y multiplient. Les renards d'Islande fournissent de belles pelisses : c'est le seul quadrupède sauvage du pays. Parmi les oiseaux, nous citerons le canard qui fournit l'édredon, et les faucons. Les blancs, qui sont rares, valent une centaine de francs la paire. La mer et les rivières offrent aux Islandais des avantages qu'ils négligent trop. Les rivières fourmillent de saumons, truites et autres poissons qui y vivent et meurent en repos. Les anguilles sont très-abondantes ; mais les habitants, par superstition, n'osent pas en manger. Les harengs environnent les côtes. Les petites baleines, les veaux et chiens-marins sont, avec les cabillauds, les espèces que l'on pêche le plus.

La population de l'Islande ne dépasse pas 54,000 âmes. Elle est distribuée par petits villages ou hameaux, composés d'un fort petit nombre de maisons. L'île ne compte guère que deux ou trois endroits auxquels on puisse, comparativement, donner le nom de ville. Reikiavik, la capitale, ne renferme qu'une centaine de maisons et 5 à 600 âmes. Cette ville est située sur la côte ouest et fait face à une superbe rade. Elle est le siége du grand bailli, de l'évêque et du tribunal suprême de l'Islande. Elle possède un lycée, une école d'enseignement mutuel, une bibliothèque de 5,000 volumes, une typographie où l'on imprime deux journaux, une société pour la diffusion des connaissances utiles, une société des sciences et une de littérature islandaise : ces deux dernières sont des sections de la société royale d'archéologie et de la société royale de littérature de Copenhague. *Bessestadr*, sur la côte orientale de l'île, possède un bon gymnase et une bibliothèque de 1,500 volumes. *Skalholt*, dans l'intérieur, à l'est de Reikiavik, était naguère le siége d'un évêché, ainsi qu'*Holum*, sur la côte septentrionale. On doit citer comme un fait remarquable dans les annales littéraires, que cette petite ville possédait une imprimerie dès l'année 1530. Nommons en-

core le petit bourg de *Lambhuus*, dans la banlieue de Reikiavik, à cause de l'observatoire qu'on y a établi.

Le commerce de l'Islande, autrefois livré au monopole, est aujourd'hui libre. On exporte du poisson, de l'huile de poisson, des viandes, du suif, du beurre, des cuirs, de l'édredon, du soufre, de la laine, de grossières étoffes de laine, des bas et des gants. Les importations consistent en blé, grains, eau-de-vie, tabac, denrées coloniales, étoffes fines, quincaillerie.

Les Islandais sont en général d'une taille moyenne et bien conformés; mais une nourriture peu abondante leur donne peu de vigueur. Par la même cause, les mariages ne sont pas très-féconds. Probes, bienveillants, peu industrieux, mais fidèles et obligeants, ces insulaires exercent aussi généreusement l'hospitalité que leurs moyens le permettent. Leurs principales occupations consistent dans la pêche et le soin de leurs troupeaux. Sur les côtes, les hommes vont à la pêche en été et en hiver. Les femmes apprêtent le poisson et s'occupent à coudre et à filer. Les hommes préparent les cuirs et exercent les arts mécaniques. Ils manufacturent une sorte d'étoffe de laine grossière connue sous le nom de *wadmal*. On fabrique annuellement 150.000 paires de bas de laine et autant de paires de gants. Les Islandais sont si attachés à leur pays natal, qu'ils se trouvent malheureux partout ailleurs. Naturellement graves et religieux, ils ne traversent jamais une rivière ou un passage dangereux sans se découvrir la tête et implorer la protection divine. Lorsqu'ils se rassemblent, leur passe-temps favori consiste à lire leurs relations ou mémoires historiques. D'autres fois on fait lecture de poésies nouvellement composées. Quelquefois un homme donne la main à une femme, et ils chantent tour à tour des couplets qui forment un espèce de dialogue. Le reste de la compagnie fait de temps en temps chorus. Le jeu d'échecs est fort en vogue parmi eux. Le vêtement des Islandais n'est ni élégant ni très-orné; mais il est décent, propre et convenable au climat. Les femmes portent à leurs doigts des bagues d'or, d'argent et de cuivre. Les plus pauvres sont vêtues de l'étoffe grossière dont nous avons fait mention, mais toujours noire. Celles qui ont plus d'aisance sont vêtues d'étoffes plus amples, et portent des ornements d'argent doré. Les Islandais sont en général mal logés. Dans quelques endroits, leurs maisons sont construites du bois que la

mer y jette, et quelquefois les murs sont faits de lave et de mousse. Ils couvrent le faîte de gazons posés sur des solives, et quelquefois sur des côtes de baleine, qui sont plus durables et moins chères que le bois. Il y a beaucoup de cabanes construites entièrement en gazon et éclairées par des lucarnes. Leur principale nourriture consiste en poisson sec et en laitage; on ne prodigue pas la viande, et autrefois le pain était rare. Aujourd'hui 18,000 tonnes de seigle sont consommées dans l'île. Les riches connaissent le vin, le café et toutes les épiceries de notre cuisine. Une imitation plus utile des mœurs danoises a fondé ici plusieurs sociétés littéraires, dont quelques-unes ont publié des mémoires. Les paroisses ont commencé à former de petites bibliothèques publiques, d'où les pères de famille empruntent des livres de morale ou d'histoire. Nul Islandais n'ignore l'art d'écrire et de calculer; la plupart d'entre eux connaissent l'histoire biblique et celle de la Scandinavie. On trouve parmi les ministres beaucoup d'hommes versés dans toutes les beautés de la littérature grecque et romaine; mais l'utile étude des sciences physiques n'est pas répandue. Telle est cette colonie des Scandinaves, placée entre les glaces du pôle et les flammes de l'abîme.

Au nord-est de l'Islande, quelques navigateurs, qui s'étaient avancés dans ces mers dangereuses à la poursuite des baleines, ont vu des terres qui appartiennent soit au Groënland, soit à un archipel glacé. Récemment des secousses éprouvées en pleine mer et des amas de pierres-ponces flottantes, ont paru indiquer l'existence de volcans, vers le 75° de latitude. Retrouvera-t-on ici les sources chaudes qui, suivant la relation des frères Zeni, servaient à chauffer le monastère de Saint-Thomas? L'*île de Jean-de-Meyen*, souvent visitée par les baleiniers, n'est qu'un amas de roches volcaniques recouvertes de glaces et de neiges éternelles. Elle renferme des montagnes d'environ 2,000 mètres de hauteur et un volcan qui a été vu plusieurs fois en éruption.

CHAPITRE TROISIÈME.

LE CANADA AVEC LE NOUVEAU BRUNSWICK, LA NOUVELLE ÉCOSSE ET TERRE-NEUVE.

En remontant le fleuve Saint-Laurent, nous voyons se développer les majestueuses forêts du Canada autour des amas d'eau douce, les plus vastes qu'il y ait au monde. Ce fleuve n'est qu'un long détroit par lequel s'écoulent les eaux des grands lacs qui forment la limite entre les possessions anglaises, dans l'Amérique du Nord, et le territoire de la puissante confédération des Etats-Unis.

La plus reculée de ces mers d'eau douce se nomme le lac *Supérieur;* il a près de 500 lieues de circonférence. Ses eaux limpides, nourries par quarante rivières, se balancent dans un bassin de rochers et forment des lames presque égales à celles de l'océan Atlantique. La côte septentrionale de cet immense lac, qui seule appartient au Canada, est très-pittoresque, mais absolument stérile. On n'y trouve qu'un petit nombre d'arbres rabougris, et le gibier y est rare; aussi est-elle inhabitée. Dans son exploration des bords du lac, le major Long ne rencontra qu'une demi-douzaine de familles de Chipiouans. Le climat est extrêmement rigoureux.

Le lac *Huron*, qui a 300 lieues de circonférence, reçoit les eaux du précédent par une suite de descentes rapides connues sous le nom de *Sauts de Sainte-Marie*. La côte nord du lac paraît peu propre à la culture; mais elle est couverte de forêts et bordée d'une nombreuse rangée d'îles qui, avec les orages fréquents, rendent la navigation difficile et périlleuse. Les terres qui s'étendent à l'est du lac, sont remarquables par leur fertilité. On ne donne que 250 lieues de pourtour au lac *Michigan*, dont les fertiles bords appartiennent en entier aux Etat-Unis. Les eaux se joignent de niveau, et, par un large détroit, à celles du lac Huron.

yons se développer
as d'eau douce, les
'un long détroit par
nt la limite entre les
t le territoire de la

me le lac *Supérieur*;
limpides, nourries
de rochers et for-
Atlantique. La côte
ient au Canada, est
trouve qu'un petit
aussi est-elle inha-
ajor Long ne ren-
uans. Le climat est

, reçoit les eaux du
ues sous le nom de
propre à la culture;
nombreuse rangée
avigation difficile et
sont remarquables
pourtour au lac *Mi-*
ntier aux Etat-Unis.
troit, à celles du lac

Un autre détroit, ou plutôt le fleuve rapide de *Saint-Clair*, sert d'écoulement au lac Huron, et forme, en s'élargissant, le petit lac de Saint-Clair. Un canal plus tranquille, nommé proprement *le Détroit*, unit ce bassin au lac *Erié*, qui a 90 lieues de longueur sur 20 à 30 de largeur, mais qui, étant peu profond et bordé de terres d'une élévation inégale, éprouve des coups de vent, redoutables aux navigateurs. Les fréquents brouillards qui enveloppent ce lac sont encore une source de dangers.

L'*Erié* décharge ses eaux dans le lac Ontario par le canal du fleuve du *Niagara* qui a environ 15 lieues de longueur. Ce fleuve est célèbre par sa magnifique cataracte, tant de fois décrite, et dont cependant aucune description ne peut rendre la beauté et la grandeur. Après avoir été, l'espace de 4 kilomètres, agitée comme les flots de la mer par les rapides, l'énorme masse d'eau que déversent les quatre grands lacs et leurs tributaires, arrive à un rocher abrupte du haut duquel elle se précipite en formant une chute d'environ 160 pieds d'élévation. La vitesse de la chute, le bruit et le bouillonnement des eaux, les amas d'écume que produit la cataracte, les immenses nuages de vapeur qui s'élèvent dans les airs, les teintes variées et éclatantes que revêtent ces nuages, les nombreux arcs-en-ciel auxquels ils donnent naissance et qui semblent des ponts jetés sur l'abîme, les bords élevés du fleuve, les bois immenses qui les couronnent, tout cet ensemble forme un tableau merveilleux qui n'a point de rival au monde. Le bruit de la cataracte ressemble à celui que produit la décharge de l'artillerie la plus formidable, on l'entend et l'on aperçoit les nuages de vapeur à la distance de 9 à 12 lieues. Le saut, du côté du Canada, est appelé la chute du *Croissant* ou du *Fer à cheval*, à cause de sa forme semi-circulaire. Il a 600 pieds de largeur. La chute, du côté des Etats-Unis, n'a que 350 pieds : les deux parties de l'immense cataracte sont séparées par un rocher couronné d'arbres. L'aspect de la cataracte du Niagara offre un coup d'œil peut-être plus magique encore pendant l'hiver, lorsque les eaux, malgré leur effroyable mouvement, ressentent l'influence des gelées. Alors d'énormes colonnes de glace s'élèvent du fond du précipice, tandis que d'autres morceaux de glace pendent d'en haut comme autant de tuyaux d'orgue.

Les eaux du Niagara s'écoulent ensuite paisiblement vers le tran-

quille lac *Ontario* qui a environ 150 lieues de tour. Ce lac est remarquable par sa profondeur; souvent, avec une ligne de 1,100 pieds, on n'en trouve pas le fond. Il est en outre sujet à des orages terribles, et présente alors des vagues aussi grandes que celles de l'Atlantique. Le courant qui porte les eaux vers l'est est très-sensible; on l'estime à 800 mètres par heure. Ses bords, du côté du Canada, sont couverts de majestueuses forêts, et, lorsqu'on les abat, on trouve un sol riche et fécond. L'Ontario se dégorge, par le charmant lac de *Mille-Iles* (ces îles sont en réalité au nombre de 692), dans le fleuve Saint-Laurent proprement dit.

Le *Saint-Laurent* prend, surtout près de Montréal, un aspect extrêmement pittoresque. C'est un tableau charmant que celui d'un village qui se développe aux regards à mesure qu'on double une pointe de terre boisée. Les maisons paraissent suspendues sur le fleuve et les clochers étincelants réfléchissent, à travers les arbres, les rayons du soleil. Ce spectacle se répète de lieue en lieue et quelquefois plus souvent. Mais au-dessous de Québec, le lit du Saint-Laurent s'élargit tellement qu'il représente plutôt un golfe qu'un fleuve. La seule rivière considérable du Canada, après le Saint-Laurent, est l'*Ottawa*, qui vient du nord et porte au grand fleuve le tribut de ses eaux limpides et verdâtres. Elles forment, parmi d'autres cascades pittoresques, celle de la *Chaudière*. La rivière de *Saguenay*, qui vient aussi du nord, est l'écoulement du lac *Saint-Jean*. Une rivière remarquable vient en droite ligne du sud; c'est la *Sorelle*, débouché du lac *Champlain*, lac qui forme une communication militaire et commerciale très-importante entre le Canada et les Etats-Unis. Parmi les petites rivières, celle de *Montmorency* est célèbre par sa belle cascade. Elle passe deux fois entre des portails de rochers taillés à pic et couverts d'arbres. Resserrée dans un lit de 100 pieds de large, elle se précipite à la fin perpendiculairement de la hauteur de 242 pieds, et semble se transformer tout entière en flocons d'argent ou de neige.

De magnifiques canaux ont été exécutés soit par le gouvernement anglais, soit par des sociétés particulières, pour améliorer les grandes voies de communication que présentent les fleuves du Canada. Le *canal Welland* met en communication le lac Erié et le lac Ontario, en évitant la chute du Niagara. Le *canal de la Chine*, entre le village de ce nom et

Montréal, sert à éviter la formidable cascade du Saint-Laurent, appelée *Saut de Saint-Louis*. Le *canal de Granville* évite les rapides qui embarrassent le cours inférieur de l'*Ottawa*, et celui du *Rideau* met en communication l'Ottowa et le lac Ontario.

Le Canada ne renferme pas de véritables chaînes de montagnes; toutefois, le sol s'élève par degrés sur les deux rives du Saint-Laurent. Les cataractes marquent le changement de niveau des eaux; mais le partage même de celles-ci entre ce grand fleuve et la mer d'Hudson n'offre qu'une suite de collines et de rochers isolés. Partout le sol est considérablement élevé au-dessus du niveau des lacs.

Le climat du Canada est infiniment plus rigoureux que celui des pays d'Europe situés sous la même latitude, comme la France. Le froid et le chaud y sont extrêmes, puisque le thermomètre centigrade monte à 34° en juillet et en août, et qu'en hiver le mercure y gèle parfois. La neige ensevelit le Bas-Canada pendant six mois, et le Haut-Canada pendant cinq mois de l'année. Elle commence avec le mois de novembre. Souvent, à Québec, au commencement de l'hiver, la neige roule en grandes masses dans l'air et couvre les rues jusqu'au niveau des lucarnes des maisons basses. Enfin, en décembre, les vents neigeux cessent; un froid uniforme et un air serein leur succèdent. Tout à coup les glaces arrivent dans les fleuves et s'accumulent de manière à remplir tout le bassin. Elles disparaissent de même avec une rapidité extrême vers la fin d'avril ou au commencement de mai. Elles se rompent avec un bruit effrayant et sont entraînées à la mer avec une violence épouvantable. Le printemps se confond avec l'été; sous l'influence des chaleurs subites la végétation se développe à vue d'œil : mais les habitants sont, pendant la saison chaude, tourmentés par une multitude d'insectes incommodes. De tous les mois de l'année, celui de septembre est le plus agréable.

Le sol du Canada est en général, non pas montagneux, mais accidenté et couvert de bois. La culture s'éloigne peu des bords de la grande rivière. Les produits sont: le tabac pour la consommation des colons, les légumes et les grains. La culture du froment a fait des progrès rapides. Les terres deviennent meilleures à mesure qu'on remonte le Saint-Laurent; les environs de Montréal surpassent autant en fertilité ceux de Québec que les terres du Haut-Canada surpassent celles de

Montréal. Les prairies, supérieures à celles des contrées américaines plus méridionales, présentent un gazon fin et épais. Mais les Canadiens, principalement ceux d'origine française, sont mauvais cultivateurs. Ces derniers, bien différents des Anglo-Américains, ne se donnent jamais la peine de créer un jardin ou un verger.

Parmi les fruits du Canada, les meilleurs, comme dans toutes les contrées septentrionales, sont les baies, spécialement les fraises et les framboises. Les pommiers et les poiriers viennent assez bien aux environs de Montréal. La vigne donne de petits raisins d'un goût agréable, quoique aigrelet. On cultive beaucoup de melons. Le houblon y a réussi. Le pays produit deux espèces de cerises sauvages dont on ne tire pas grand parti. Le noyer ne s'accommode pas des successions subites de froid et de chaud qui caractérisent le printemps de cette contrée.

La végétation indigène des pays situés au nord du Saint-Laurent présente un mélange singulier des flores de la Laponie et des États-Unis. Le ginseng et le lis du Canada, semblable à celui du Kamtschatka, indiquent encore une liaison entre la flore de l'Amérique et celle de l'Asie. La *zizania aquatica*, graminée qui tient de la nature du riz et qui est propre à ce climat, croît abondamment dans la vase des rivières. Elle fournit un aliment aux tribus d'Indiens errants, aussi bien qu'aux oiseaux de marécage. Quoique ce pays soit couvert de nombreuses forêts, les arbres n'y acquièrent jamais cette grosseur et cette surabondance de vie qui les distinguent dans les États-Unis. La famille des sapins et des arbres verts est peut-être la plus multipliée : on y distingue le sapin à feuille argentée, le pin de Weymouth, le pin canadien, la sapinette d'Amérique et le cèdre blanc du Canada. Après ceux-là, qui occupent le premier rang, nous nommerons encore l'érable à sucre et l'érable rouge, le bouleau, le tilleul et l'ormeau d'Amérique, le bois de fer et le gaînier du Canada. Les nombreuses espèces de chênes nous sont en général inconnues ; celles de l'Europe ne s'y montrent que sous la forme d'arbrisseaux rabougris. On rencontre encore dans les îles du Saint-Laurent le sassafras, le laurier et le mûrier rouge ; mais ils sont dans le même état de langueur. Le frêne commun, l'if et le frêne des montagnes se rencontrent également dans les contrées septentrionales de l'ancien et du nouveau continent ; mais les forêts du Canada possèdent un ornement caractéristique dans les festons légers de la vigne

sauvage et dans les fleurs odorantes de l'asclépiade de Syrie. Les bois du Canada fournissent principalement des douves et planches de sapin, ainsi qu'un certain nombre de petits mâts. Des potasses et les cendres perlées sont encore un produit des forêts. Les Canadiens font beaucoup de sucre d'érable, et le vendent à moitié prix de celui des colonies.

Les animaux qui habitent les vastes forêts ou qui errent dans les parties incultes de cette contrée, sont le cerf, l'élan d'Amérique, le daim, diverses espèces d'ours et de renards, la martre, le chat sauvage, le furet, la belette, l'écureuil gris, le lièvre et le lapin. Les parties méridionales recèlent un grand nombre de bisons, de daims de la petite race, de chevreuils et de loups. Les marais et les lacs abondent en loutres et en castors. Peu de fleuves peuvent se comparer au Saint-Laurent par la variété, l'abondance et l'excellence du poisson. Parmi les oiseaux indigènes, les premiers voyageurs distinguèrent déjà le lourd coq d'Inde, qu'on a si souvent considéré, mal à propos, comme originaire du Malabar.

Les bœufs et les moutons que l'on trouve chez les agriculteurs canadiens, sont de petite taille. Dans chaque ferme on élève une grande quantité de cochons.

Les richesses minérales du Canada sont encore loin d'être toutes exploitées. Le minerai de fer s'y présente sous différentes formes et en grande abondance. Des hauts-fourneaux importants ont été établis dans le Bas-Canada, surtout à Saint-Maurice; on y fabrique des machines à vapeur. Le Haut-Canada possède aussi quelques établissements métallurgiques; nous nommerons celui du bourg de Marmora où l'on travaille le riche fer magnétique que fournissent les mines des environs. Le Canada renferme encore des mines d'antimoine, de sulfure de zinc, de manganèse, de cuivre et de plomb argentifère.

Le Canada est divisé en deux provinces distinctes, appelées le *Bas-Canada* et le *Haut-Canada*. Le Bas-Canada s'étend le long du fleuve Saint-Laurent, depuis l'Océan jusqu'au lac Saint-François, un peu au-dessus de Montréal. Il est partagé en quatre districts, qui sont eux-mêmes subdivisés en 21 comtés. Les quatre districts portent les noms de *Québec*, *Trois-Rivières*, *Montréal* et *Gaspé*.

Un superbe bassin, où plusieurs flottes pourraient mouiller en sûreté; un belle et large rivière; des rivages bordés de rochers escarpés, parse-

més ici de forêts, là surmontés de maisons; les deux promontoires de la pointe Lewis et du cap Diamant; la jolie île d'Orléans et la majestueuse cascade de Montmorency, tout concourt à donner à la ville de *Québec*, capitale du Bas-Canada, un aspect imposant et magnifique. Québec est divisé en deux parties, la ville basse et la ville haute. Celle-ci est bâtie sur le cap Diamant, élevé de 250 pieds, tandis que celle-là s'étend le long du Saint-Laurent, au pied de la montagne. C'est dans la ville haute que se trouvent les principaux édifices de cette capitale, tels que le palais du gouvernement, le palais de justice, etc. Elle renferme aussi les plus belles rues et les plus belles maisons particulières. La ville basse communique avec la ville haute par un étroit passage pratiqué dans une fente du rocher, que l'on nomme rue de la Montagne. Dans l'hiver, lorsque cette montée escarpée est couverte d'une nappe de glace, il faut se servir de crampons de fer pour la gravir. La ville basse offre un aspect triste et monotone; ses rues sont étroites et ses maisons peu élégantes; mais elle est le siége de tout le commerce qui se fait dans la capitale du Bas-Canada. Ce commerce est fort considérable, et le mouvement du port fort actif. Tous les vaisseaux qui viennent au Canada, déchargent leurs cargaisons à Québec; ce sont ensuite des paquebots à vapeur qui vont distribuer dans le reste du pays les marchandises importées. Toutes les constructions de Québec sont en pierre, précaution nécessaire contre les incendies qui ravagent si souvent les villes de bois de l'Amérique du nord. Québec est la résidence d'un évêque catholique, d'un évêque anglican, ce dernier fort largement rétribué. On y remarque trois couvents de femmes; les religieuses de deux de ces couvents se vouent à l'éducation des jeunes personnes et au soin des malades. Les monastères d'hommes ont été supprimés et sont interdits. La population de Québec, qui s'élève à 40,000 âmes environ, se dédommage des froids longs et rigoureux de l'hiver, par les plaisirs de la danse et par les parties de traîneaux. La garnison soutient un mauvais théâtre anglais.

Comme place de guerre, Québec est extrêmement forte. On ne peut approcher le rocher sur lequel elle est bâtie, que du côté de l'ouest; mais de ce côté on a construit une citadelle et d'autres ouvrages qui en font presque un autre Gibraltar. L'inconvénient qu'elle présente comme place forte, c'est qu'il faut 10,000 hommes pour garnir tous les postes.

Trois-Rivières est située à environ sept lieues à l'ouest de Québec. C'est une petite ville bâtie en bois et qui ne renferme guère plus de 3,000 habitants, presque tous Français. Son commerce est peu actif; mais il existe dans ses environs des forges importantes.

Montréal se présente avec éclat sur la côte orientale d'une île considérable formée par le Saint-Laurent à sa jonction avec l'Ottawa. Des hauteurs boisées, de nombreux vergers, de jolies maisons de campagne, et tout cela renfermé dans une île fertile, baignée par un fleuve magnifique où peuvent remonter les plus grands vaisseaux, tels sont les charmes de cette ville qui a une population de 35,000 âmes, et qui est la cité la plus commerçante de tout le Canada. L'intérieur de Montréal est bien moins pittoresque; les rues sont généralement étroites, les maisons massives et tristes. La nouvelle cathédrale, terminée en 1829, passe pour l'un des plus beaux monuments de l'Amérique; elle peut contenir 10,000 personnes. Les deux séminaires catholiques, l'église anglicane et l'hôpital général sont des édifices importants. Le port de Montréal présente une scène très-animée. Cette ville est le centre du commerce des fourrures de l'Amérique du Nord. Le village de la *Prairie*, sur le bord méridional du fleuve, est l'entrepôt principal du commerce qui se fait entre le Canada et les États-Unis.

Le district de *Gaspé* est situé sur la rive droite du Saint-Laurent, près de son embouchure, et confine au Nouveau-Brunswick. Ce district, appelé aussi *Gaspésie*, était la patrie d'une tribu indienne remarquable par ses mœurs policées et par le culte qu'elle rendait au soleil. Les Gaspésiens distinguaient les aires de vent, connaissaient quelques étoiles et traçaient des cartes assez justes de leur pays. Une partie de cette tribu adorait la croix avant l'arrivée des missionnaires, et conservait une tradition curieuse sur un homme vénérable qui, en leur apportant ce signe sacré, les avait délivrés du fléau d'une épidémie. On serait tenté de chercher ici le *Vinland* des Islandais, et cet apôtre des Gaspésiens pourrait bien être l'évêque du Groënland, qui quatrefois visita le Vinland. La Gaspésie est une contrée très-semblable aux parties les plus montueuses du Canada, bien boisée, bien arrosée, mais assiégée de brumes maritimes qui, seules, en dénaturent la température. Le chef-lieu de ce district porte le nom de *New-Carlisle* : ce n'est cependant qu'un village de cinquante à soixante huttes.

Le *Haut-Canada* s'étend depuis le lac Saint-François, un peu au-dessus de Montréal jusqu'à la chaîne des grands lacs. Il comprend aussi les bords septentrionaux de ces mers intérieures, jusqu'à l'extrémité du lac Supérieur. Il est partagé en onze districts, dont nous nous contenterons d'indiquer les noms : *Oriental*, *Ottawa*, *Johnston*, *Bathurst*, *Midland*, *Newcastle*, *Home*, *Gore*, *Niagara*, *London* et *Occidental*.

Kingston et *York*, aux deux extrémités du bord septentrional du lac Ontario, sont les deux principales villes du Haut-Canada. La seconde, qui est la plus occidentale, porte le titre officiel de capitale, et, en conséquence, est le siége des autorités de la province ; mais la première est de beaucoup la plus importante par son commerce. Elle a un excellent port où les bâtiments qui viennent du lac Ontario déchargent ordinairement leurs marchandises. La population de chacune de ces villes s'élève à 12,000 ou 15,000 habitants. On cite encore dans le Haut-Canada, la ville de *Newark* ou *Niagara*, à l'embouchure du fleuve de ce nom, *London* sur la *Tamise*, rivière qui se jette dans le lac Saint-Clair, *Amhertsburg*, sur la rivière de Détroit, et d'autres endroits qui, naguère simples villages, prennent un accroissement rapide.

Nous remarquerons ici que l'extrémité orientale du Canada forme une presqu'île séparée du reste de la province par les rivières *Severn* et *Trent*, qui sont même liées par une chaîne de petits lacs. Le reste de cette péninsule ou, si l'on veut, de cette île, est baignée par les lacs Huron, Saint-Clair, Erié et Ontario, les fleuves Saint-Clair, Détroit et Niagara. Tout le sol n'est qu'une plaine de terreau végétal ou d'humus, reposant sur des couches de plâtre. Dans beaucoup d'endroits la richesse du sol est tellement exubérante qu'elle nuit à la culture, de sorte que, de plusieurs récoltes successives, les dernières sont beaucoup plus productives que les premières. On a vu des cultivateurs obtenir de leurs terres vingt et une récoltes de suite, sans avoir besoin d'apporter au sol aucune espèce d'engrais. Le froment, le trèfle, les poires, les pêches réussissent parfaitement. Le climat, sur les bords du lac Erié, est presque aussi doux qu'à Philadelphie.

La population du Canada s'accroît avec une grande rapidité. On ne peut guère l'évaluer à moins de 1 million, qui se partage à peu près également entre les deux provinces. Cette population présente des différences extrêmement tranchées selon son origine, c'est-à-dire selon

qu'elle descend des anciens colons français ou qu'elle provient des émigrants anglais et irlandais.

Toute la population française est resserrée sur la rive septentrionale du grand fleuve, depuis Montréal jusqu'à Québec, dans le Bas-Canada. L'aspect de cette série de fermes et de champs labourés, pendant un espace de plus de 120 lieues, satisfait l'œil plutôt que la pensée. Les cultivateurs canadiens, d'origine française, ne quittent pas les endroits qui les ont vus naître. Au lieu d'émigrer pour former de nouveaux établissements, pour défricher les terres voisines dont ils connaissent la fertilité supérieure, les membres d'une même famille partagent entre eux les biens-fonds tant qu'il en reste un seul acre. Les premiers colons français paraissent être venus de la Normandie. Contents de peu, attachés à leur religion, à leurs usages, soumis au gouvernement qui respecte leur liberté, ils possèdent, à côté de beaucoup d'indolence, un fond de talent et de courage qui n'aurait besoin que d'être fécondé par l'instruction. Ils se livrent avec ardeur aux travaux les plus rudes, et entreprennent, pour un gain modique, les voyages les plus fatigants. Ils tissent eux-mêmes les étoffes de laine et de lin dont ils s'habillent à la campagne; ils tissent ou tricotent eux-mêmes leurs bonnets et leurs bas, tressent leurs chapeaux de paille, et tannent les peaux destinées à leur fournir des *mocassins* ou grosses bottes. Enfin, leur savon, leurs chandelles et leur sucre ainsi que leurs charrues, leurs *carioles* et leurs canots sont les produits de leurs propres mains.

Le visage des Français du Canada est long et mince; leur teint, brunâtre et hâlé, devient quelquefois, sans doute par l'effet du mélange avec les tribus indigènes, aussi foncé que celui des Indiens. Leurs yeux, petits et noirs, ont beaucoup de vivacité; le nez avancé tend à la forme aquiline; les lèvres sont peu épaisses, les joues maigres et les pommettes saillantes. Ils ont conservé, dans leurs manières des traces honorables de leur première origine. Une politesse noble et aisée règne dans leur conversation; ils se présentent avec un air qui les ferait prendre pour les habitants d'une grande ville plutôt que pour ceux d'une contrée demi-sauvage. Ils montrent de la déférence envers leurs supérieurs et jamais de la rudesse envers leurs inférieurs. La plus parfaite harmonie règne entre eux. Souvent les enfants de la troisième génération demeurent dans la maison paternelle; même leur habitude

de partager, autant que possible, les biens-fonds, afin de ne pas se séparer, toute nuisible qu'elle est sous le rapport de l'économie publique, ne laisse pas de prouver la bonne intelligence dont les familles sont animées. Ils se marient jeunes, et se voient de bonne heure entourés de nombreux descendants ; aussi, hors des villes, les mœurs sont pures et les ménages heureux. La gaîté française conserve ici son empire, quoique le climat, en rendant nécessaire l'usage des poêles et des fourrures, donne aux Canadiens l'apparence de Russes. Les parents et les amis s'assemblent, tous les jours, autour d'une table chargée de mets solides ; à côté d'un énorme quartier de bœuf ou de mouton, on voit de vastes terrines remplies de soupes ou de lait caillé. Immédiatement après un dîner qu'anime une gaîté franche et bruyante, les violons se font entendre ; tout le monde se livre à la danse, les menuets et les *gigues* se succèdent sans interruption.

Mais, quoique le cultivateur du Canada jouisse d'un bonheur sans égal, quoiqu'une paix de plus de 60 années ait répandu de l'aisance et quelques germes d'industrie parmi les classes supérieures, l'instruction publique a été trop longtemps négligée. Beaucoup de Canadiens éclairés ont attribué cette négligence à un calcul machiavélique du gouvernement anglais, qui craignait, selon eux, de perpétuer le règne de la langue française et du catholicisme. Depuis quelques années cependant, le gouvernement britannique, contraint par le mécontentement de la population, a donné une assez vive impulsion à l'instruction primaire.

Les habitants du Haut-Canada conservent les mœurs de l'Angleterre et de l'Irlande, leurs contrées originaires ; car c'est vers les terres fertiles qui bordent la partie supérieure du Saint-Laurent et des grands lacs, que se porte le flot de l'émigration britannique qui vient, chaque année, accroître de près de 30 à 40 mille âmes le chiffre de la population canadienne.

Le gouvernement du Canada est modelé, jusqu'à un certain point, sur le type du gouvernement de la mère patrie. Avant 1783, dans cette colonie, l'autorité presque tout entière était entre les mains d'un gouverneur qui était également le commandant en chef des troupes. Pour récompenser les Canadiens de leur fidélité durant la guerre avec les Etats-Unis et pour se les attacher par un lien solide, la mère patrie leur accorda une représentation nationale. La législature des deux Canadas

est constituée par deux corps distincts. L'un, appelé Conseil législatif, se compose de membres, élus à vie par le gouverneur, et ayant les fonctions de chambre des Lords, quoique assurément il ne possède pas la même indépendance. L'autre corps est la chambre de l'assemblée, qui correspond à la chambre des communes, et dont les membres sont nommés par les francs-tenanciers des villes et districts. Les membres dont elle se compose sont élus pour 4 ans: il y a une session de trois mois chaque année. Les lois civiles du Bas-Canada sont les coutunes de Paris, antérieures à l'an 1666; dans le Haut-Canada, on suit les lois et les formes anglaises.

Nous ne nous étendrons pas sur les mœurs des tribus indiennes qui habitent dans les limites du Canada. Les *Hurons*, qui s'étendent au nord et à l'est du lac qui porte leur nom, ont aussi une ville assez considérable sur le fleuve ou canal de Détroit. Quelques restes des tribus appelées les *Six-Nations*, et principalement des *Mohawks*, ont quelques villages sur la rivière d'*Ouse* qui se jette dans le lac Erié. Les *Missisagues*, tribu alliée des Algonquins, habitent encore dans la péninsule du Canada, aux sources de la rivière appelée *Crédit*. La branche principale des *Iroquois* occupe les bords de l'Ottawa; c'est un faible reste de cette nation redoutable et généreuse. Non loin de Montréal est le misérable village de *Cachenonaga*, habité par les *Agniers*, tribu d'Iroquois qui a embrassé la religion chrétienne. Les Indiennes, par principe de religion et d'humanité, élèvent les enfants bâtards abandonnés par leurs pères Européens.

Les *Tummiskamings*, qui parlent la langue algonquine ou knistenane, demeurent au nord des sources de l'Ottawa. Les *Algonquins* s'étendent vers la rivière *Saint-Maurice*. On trouve, aux environs de Québec, quelques hameaux de Hurons convertis au christianisme, et qui parlent français. Les *Pikouagamis*, aux environs du lac Saint-Jean; les *Mistissings*, sur le lac du même nom, et les *Papinachois*, au nord de la rivière *Saguenay*, mènent aujourd'hui une vie paisible, et commencent à se livrer à quelques essais de culture. Ces tribus paraissent de la même origine que les Algonquins et les Knistenaux.

Le *Nouveau-Brunswick* s'étend, d'un côté, sur le golfe Saint-Laurent; de l'autre, sur la baie de Fundy. Il avoisine les Etats-Unis à l'ouest, et se termine, au sud, à l'isthme qui conduit dans la Nouvelle-Ecosse. Sa

partie occidentale est traversée par l'extrémité de la chaîne des Apalaches; cependant *Mars-Hill*, la plus haute de ces montagnes, ne s'élève pas à plus de 1,800 pieds. Cette chaîne donne naissance à plusieurs rivières dont la principale est celle de *Saint-Jean*, qui est navigable pour des bâtiments de 50 tonneaux dans l'espace d'environ 20 lieues. Le flux remonte à près de 25 lieues. Le Nouveau-Brunswick n'est guère qu'une immense forêt: toutefois le sol est fertile, et les céréales ont prospéré partout où les habitants ont fait quelques essais d'agriculture. Le principal commerce du pays consiste en exportations de bois de charpente, de poisson et de pelleteries. Du reste la population, qu'on ne peut pas évaluer à moins de 120,000 âmes, s'accroît avec rapidité, et la culture se développe dans la même progression. Le caribou, l'orignal, le chat-lynx, l'ours et les autres animaux sauvages du Canada et des Etats-Unis, se montrent encore dans ce pays, mais ne se répandent guère dans la Nouvelle-Ecosse. La tribu indigène des *Maréchites* est réduite à 140 guerriers.

Les villes sont toutes situées aux embouchures des fleuves, et subsistent par le commerce dont elles sont le siége. Une seule fait exception; c'est *Fredericktown*, la capitale, qui est bâtie sur la rivière de Saint-Jean, à 27 lieues au-dessus de son embouchure; c'est une petite ville de 2,000 habitants, qui renferme plusieurs églises et un collége. *Saint-Jean*, à l'embouchure du fleuve de ce nom, est beaucoup plus importante par sa population qui s'élève à 12,000 âmes. Elle fait à elle seule les deux tiers du commerce de toute la province. *Saint-André*, au fond de la baie de Passamaquoddy, a des pêcheries considérables. On lui accorde 6,000 habitants. La rivière de *Miramichi* est remarquable par les magnifiques forêts qui couvrent ses bords, et qui fournissent à un commerce considérable de bois de charpente, qu'on exporte par le port du même nom, ainsi que par ceux de *Chatham*, *Douglas*, et *Newcastle*: mais ces endroits ne sont encore que des villages. Le gouvernement du Nouveau-Brunswick est semblable à celui du Canada.

La *Nouvelle-Écosse* est une grande péninsule qui forme, pour ainsi dire, un fragment détaché de l'immense territoire des États-Unis. Elle a à peu près 120 lieues de longueur, sur 25 à 40 de largeur; l'isthme qui la sépare du Nouveau-Brunswick, est large seulement de trois lieues. La Nouvelle-Écosse partage, avec toute cette partie du globe, un climat fort rigoureux en hiver; cependant les ports n'y gèlent ja-

mais. Les seuls brouillards maritimes rendent l'air sombre et malsain. Lorsqu'ils disparaissent, le printemps offre quelques moments agréables ; les chaleurs de l'été égalent au moins celles dont on jouit alors dans nos contrées, et font rapidement mûrir les récoltes ; l'automne est une saison délicieuse. Ce pays, généralement âpre et montueux, renferme des coteaux riants et fertiles, notamment autour de la baie de Fundy et sur le bord des rivières qui s'y déchargent. De vastes terrains, autrefois marécageux, jusqu'à 25 ou 30 lieues dans l'intérieur, y ont été rendus à la culture. Les forêts renferment quelques excellents chênes, très-propres aux constructions navales ; mais elles se composent principalement de pins, de sapins, de bouleaux, qui donnent de la poix, de la térébenthine, du goudron, ou du bois à l'usage des sucreries des Antilles. Les rivières fourmillent principalement de saumons, et le produit des pêcheries de cabillauds, de harengs, de maquereaux, établies dans les différents ports ou sur les côtes, fournit à l'exportation pour l'Europe. Plusieurs baies, havres et criques offrent de grands avantages au commerce ; la plupart des rivières sont navigables, et le flot y remonte bien avant dans les terres. Dans la baie de Fundy, la marée s'élève deux fois par jour à la hauteur prodigieuse de cinquante pieds.

La Nouvelle-Écosse abonde en houille et en fer. On y trouve encore d'autres minerais et même des pierres précieuses. La houille et le fer sont seuls exploités. Cette presqu'île renferme aussi de puissantes couches de plâtre dont il s'exporte des quantités considérables pour les États-Unis.

La population de ce pays est évaluée à 150,000 âmes au moins. Sur ce nombre, on compte à peu près 30,000 individus d'origine française, qui vivent séparés des autres habitants de race anglo-saxonne, et conservent leurs mœurs et leur religion, comme les Canadiens français. Il y a aussi un millier de nègres libres, et environ 1,500 Indiens qui, quoique chaque jour plus refoulés par la population européenne, continuent de mener une vie errante et à vivre de leur chasse. Ils ont cependant été convertis par les missionnaires français à la religion catholique, et se montrent d'ailleurs fort paisibles lorsqu'ils ne sont pas ivres. Le gouvernement de la Nouvelle-Écosse, dont l'île du Cap Breton et celle du prince Édouard sont considérées comme des dépendances,

se compose d'un gouverneur, d'un conseil législatif et d'une assemblée sur le modèle de l'administration canadienne.

La Nouvelle-Écosse a déjà quelques villes assez importantes. La plus remarquable est *Halifax*, située presque au milieu sud-est de la péninsule. Son port, qui est défendu par de grands travaux de fortification, est regardé comme l'un des plus beaux et des plus vastes du monde entier. Les avantages de sa position se sont éminemment manifestés, surtout dans les guerres d'Amérique, où ce port, qui commande en quelque sorte l'Atlantique, servit de rendez-vous général aux flottes en croisière et de refuge aux vaisseaux marchands. On remarque à Halifax le plus vaste arsenal et chantier de construction maritime que l'Angleterre possède en Amérique. La ville est assez jolie, quoique généralement bâtie en bois. Elle renferme une population de 12,000 âmes, qui a réuni entre ses mains presque tout le commerce du pays. Le canal d'Halifax joint cette ville au Schubenacady et par conséquent met en communication l'Atlantique et la baie de Fundy. Disons encore qu'Halifax est la capitale de la Nouvelle-Écosse : en cette qualité, elle est la résidence du gouvernement. La côte sur laquelle est bâtie Halifax, présente encore une série d'excellents ports, dont douze sont capables de recevoir des vaisseaux de ligne. *Lunenbourg*, chef-lieu des établissements allemands, a une population de 5,000 âmes, et fait un commerce assez actif. *Liverpool* prospère aussi par son commerce, mais *Shelburne* qui, à la fin de la guerre d'Amérique, était la ville la plus considérable de la province, n'est plus qu'un village de 1,200 habitants. Sur la côte nord, on cite *Pictou*, d'où il s'exporte beaucoup de bois et de houille. L'ancienne capitale française, nommée *Annapolis*, est bâtie à l'embouchure d'une rivière qui se jette dans la baie de Fundy ; mais depuis qu'Halifax est devenue le siége du gouvernement, elle est fort déchue. Le commerce dont cette grande baie est le théâtre, est actuellement concentré à *Yarmouth*, petite ville d'environ 5,000 âmes : on en exporte une quantité énorme de plâtre.

Le *Cap-Breton* est une île considérable qui n'est séparée de la Nouvelle-Écosse que par un canal sinueux, ayant au plus deux kilomètres de largeur, et qui porte le nom de *Détroit de Cans*, *Détroit de Fronsac* ou encore *Détroit de Saint-George*. Elle est presque divisée en deux parties égales par un bras de mer, appelé le *Bras-d'Or*. Les Français considé-

raient cette île comme la clef du Canada ; cependant ses ports ont le désavantage d'être souvent fermés par les glaces. L'atmosphère, sujette à de violentes tempêtes, est fréquemment obscurcie par des tourbillons de neige et de grêle, ou par de fortes brumes qui empêchent de distinguer les objets les plus proches et qui déposent partout une couche de verglas. Le poids de la glace, abattue des agrès d'un seul des vaisseaux employés à la prise de l'île, en 1758, a été estimé à 6 ou 8 tonneaux ; et cette masse prodigieuse s'y était attachée dans la nuit du 5 mai. La surface de cette île est montueuse ; le sol y est médiocre ; la culture, du reste, est restée confinée aux terres qui avoisinent la mer. La population préfère se livrer à l'industrie de la pêche et à la construction des vaisseaux. Le voyageur M' Gregor en fait un tableau peu flatteur. Elle ne dépasse pas 20,000 individus, et se compose de Français-Acadiens et de Highlanders écossais. Le Cap-Breton possède d'inépuisables mines de houille que l'on commence à exploiter. Le port de *Louisbourg*, autrement *Port-Anglais*, près du Cap-Breton proprement dit, est l'un des plus beaux de toute l'Amérique. Après s'être emparés de l'île, les Anglais firent sauter les fortifications de la place qui avaient coûté à la France des sommes immenses. On n'y voit plus aujourd'hui que quelques cabanes de pêcheurs. Le chef-lieu actuel de l'île est *Sidney*, qui n'est qu'un village de cinq à six cents habitants.

L'*île du Prince-Édouard*, appelée naguère île *Saint-Jean*, est parallèle à la côte septentrionale de la Nouvelle-Écosse, dont elle est séparée par un canal qui a de 3 à 5 lieues de largeur. Quoique voisine de l'île du Cap-Breton, elle est bien supérieure à celle-ci par la fertilité de son sol et son aspect riant. Sous la domination française, elle fut appelée le grenier du Canada. Ce dernier en tirait une grande quantité de grains, de bœufs et de porcs. Les rivières et les côtes abondent en poissons. La population de l'île dépasse 30,000 âmes ; elle se compose, pour les deux tiers au moins, d'émigrants venus des montagnes de l'Écosse ; les descendants des anciens colons français forment l'autre tiers. Les principales villes de l'île sont *Belfast*, avec 5,000 habitants, *Charlotte-Town* et *George-Town*, qui ont chacune 3,000 à 4,000 âmes. Ces trois villes sont importantes par leurs ports et leurs chantiers de construction.

La rocailleuse île d'*Anticosti*, située à l'embouchure du Saint-Laurent, est couverte de bois, mais dépourvue de ports.

Le golfe Saint-Laurent est fermé au nord par la fameuse île de *Terre-Neuve*, appelée, par les Anglais, *Newfoundland*, nom qui signifie « terre nouvellement découverte. » Cette île a environ 140 lieues de longueur sur 100 de largeur. Les brouillards perpétuels qui l'enveloppent se forment vraisemblablement par le conflit du froid naturel de ces parages avec la chaleur du courant des Antilles qui s'y engouffre entre les terres et le grand banc avant de s'échapper vers l'est dans l'océan Atlantique du nord. L'île passe pour être généralement stérile, les bords des rivières exceptés. Les forêts se composent d'arbres rabougris qui fournissent cependant tout le bois nécessaire à la construction des barques et à l'établissement des nombreux échafaudages dressés tout le long de la côte pour la préparation de la morue. Les clairières forment d'assez bons pâturages. Dans l'intérieur s'élève une suite d'éminences considérables et entrecoupées de fondrières ou de marais qui donnent au pays un aspect sauvage. Les forêts servent de retraite à une quantité d'ours, d'élans et de renards ; les rivières et les lacs abondent en castors, loutres, saumons et autres poissons. Mais tous ces avantages ne sont rien comparés avec la richesse qu'offre la mer voisine.

A l'est et au sud de l'île, s'élèvent du fond de l'Océan plusieurs bancs de sable, dont le plus grand s'étend près de 10 degrés du sud au nord. La tranquillité, la douce température et la pesanteur moindre de l'eau, y attirent une quantité si énorme de cabillauds, que leur pêche fournit à la consommation de la majeure partie de l'Europe. La saison de la pêche, qui commence avec le mois de mai, ne se termine qu'à la fin de septembre. Les avantages de Terre-Neuve pour la pêche de la morue furent bien vite appréciés. Dès 1517, moins de vingt ans après sa découverte, il s'y réunissait déjà plus de cinquante navires pêcheurs appartenant à différentes nations. Les Anglais ne tardèrent pas à prendre la part la plus active à ces pêcheries et fondèrent des colonies sur l'île même. La souveraineté de la Grande-Bretagne sur Terre-Neuve fut reconnue par le traité d'Utrecht, qui réserva néanmoins aux Français le droit de pêche sur ses bords. Ce droit leur fut confirmé de nouveau en 1763, et les deux petites îles de *Saint-Pierre* et *Miquelen* leur furent concédées pour y faire sécher leur poisson. Les Américains des États-Unis ont aussi la faculté de pêcher, mais à une distance de trois milles de la côte, ainsi que celle de faire sécher leur poisson sur

tout point du rivage voisin qui n'est pas occupé par les Anglais.

Parmi les animaux de Terre-Neuve, on distingue une race particulière de chiens, remarquables par leur grande taille, par leur long poil soyeux, et surtout par la plus grande dimension de la peau entre les doigts, qui les rend très-propres à nager. On a prétendu, mais à tort, que cette race descendait d'un dogue anglais et d'une louve indigène; toujours est-il qu'elle n'existait pas lors des premiers établissements.

D'après le recensement de 1835, le population de l'île de Terre-Neuve s'élevait à 85,000 âmes. La plupart des habitants se livrent à l'industrie de la pêche, et se distribuent entre 60 à 70 stations situées le long des côtes orientales et méridionales de l'île. La capitale qui porte le nom de *Saint-Jean*, n'est elle-même qu'une grande station de pêche. Les maisons, presque toutes construites en bois, forment une seule et longue rue irrégulière, d'où partent quelques petites ruelles. Les bords de la mer sont garnis de quais, où s'élève une série d'échafaudages pour la préparation du poisson. Le port est sûr, mais son entrée est difficile. Il est défendu par plusieurs forts, dont l'un, le *fort Townsend*, est la résidence du gouverneur de l'île. Le chiffre de la population de Saint-Jean varie beaucoup selon la saison de l'année : on évalue cependant à 12,000 celui de la population permanente. *Plaisance* ou *Placentia*, ancien chef-lieu de l'île, et *Harbour-Grace*, ont à peu près trois à quatre mille habitants chacune.

CHAPITRE QUATRIÈME.

ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE.

Le territoire actuel des États-Unis de l'Amérique du Nord s'étend de l'est à l'ouest, de l'océan Atlantique à l'océan Pacifique. Il est borné au nord par les possessions anglaises, au sud par le golfe du Mexique et la république mexicaine. Il est situé entre le 25e et le 50e de latitude nord, le 70e et le 127e de longitude ouest. La plus grande longueur du territoire de l'Union, de l'est à l'ouest, est estimée à 3,000 milles (environ 1,100 lieues); sa plus grande largeur du nord au sud, est de 1,700 milles (ou 600 lieues). On évalue la superficie totale de cette région à 3,250,000 milles carrés. Enfin, la longueur de la ligne frontière de la confédération est estimée à 10,007 milles (3,680 lieues), dont 3,500 milles (1,260 lieues), depuis la côte Atlantique jusqu'au golfe du Mexique et 1,600 milles (580 lieues) le long de l'Océan Pacifique. Cette surface embrasse donc environ un tiers de l'Amérique du Nord, et forme à peu près un vingtième de la surface de la terre.

SECT. 1re. — *Description générale du territoire des États-Unis.*

Cette vaste région est divisée naturellement en trois parties fort inégales par la chaîne des Montagnes Rocheuses et le système des Monts *Alleghanys* ou *Apalaches*. Ce dernier forme la limite occidentale du territoire, qui a été le premier colonisé, et qui a constitué le noyau primitif de la grande confédération anglo-américaine. C'est moins une chaîne de montagnes qu'un long plateau couronné de plusieurs chaînes soit de montagnes, soit de collines. A l'est de la rivière d'Hudson, les collines granitiques, arrondies par le sommet, souvent couvertes en haut par des marécages ou des terrains bourbeux, ne présentent qu'un

ensemble de petites élévations, sans formes régulières, sans direction marquée. La principale élévation prend dans la Nouvelle-Angleterre le nom de *White-Hills*, Collines Blanches, et, dans le Vermont, celui de *Green-Mountains*, Montagnes Vertes. Dès qu'on a franchi le Hudson, la structure des montagnes paraît changer. Elles se présentent, en Pensylvanie et en Virginie, sous forme de sillons parallèles entre eux, mais dont la largeur et les intervalles varient. Sur les confins de la Caroline du Nord et du Tennessée, au contraire, les Alleghanys sont des groupes isolés de montagnes, qui se touchent seulement par leur base. Toute la chaîne orientale prend le nom de *Blue-Ridge* ou *Blue-Mountains*, Montagnes Bleues. Elle est coupée par le Susquehannah, le Potowmac et le James. Néanmoins elle conserve une élévation générale plus constante qu'aucune des autres chaînes. Celle qui marque le partage des eaux est très-peu élevée et peu large. Mais, dans la chaîne la plus occidentale, chaîne d'ailleurs peu étendue et coupée par la rivière de Kanhawa, quelques montagnes assez rapprochées offrent une élévation supérieure à celles de tout le reste du système. Le *Mont Laurel* et le *Mont Gauley* dans la Virginie, la montagne du Grand-Père (*Greatfather-Mountain*), celle de Fer (*Iron Mount*), celle qu'on nomme la Jaune et la Noire entre le Tennessée et la Caroline, s'élèvent jusqu'à 5 ou 6,000 pieds au-dessus du niveau de l'Atlantique, tandis que le pic *Otter* de la chaîne orientale n'a que 4,000 pieds. Cependant les White-Hills' dans le New-Hampshire, renferment le mont *Washington* qui atteint 6,240 pieds d'élévation.

Nous avons déjà parlé de la chaîne des Montagnes Rocheuses et de son élévation moyenne. Le sommet le plus haut qu'on y ait découvert et qui a été mesuré par le major Long, s'élève à 8,507 pieds au-dessus du niveau de la plaine ; or, celle-ci se trouvant déjà à 3,000 pieds au-dessus du niveau de la mer, la hauteur absolue de la montagne est de 11,500 pieds. Cette chaîne est remarquable par sa largeur, qui, dans certains endroits, dépasse 100 lieues ; mais elle est traversée par de profondes et fertiles vallées qui offrent des passages faciles.

Les nombreux et magnifiques cours d'eau qui arrosent les États-Unis, sont assurément le trait le plus remarquable de cette contrée. Les fleuves qui naissent dans la chaîne Alléghanienne et qui coulent vers l'Atlantique, ne sauraient, atteindre une grande longueur, malgré les si-

nuosités de leur cours. Ceux de la partie du nord, cependant, forment de profondes baies, et, grâce à la nature du sol qui représente une plaine unie, sont navigables jusqu'à une grande hauteur. Les bâtiments de 80 tonneaux remontent l'*Hudson* jusqu'à plus de 50 lieues. Aussi ce fleuve est-il le siége de la navigation la plus active qui existe dans le monde. La *Delaware*, qui forme la baie de ce nom, le large *Susquehannah*, le rapide *Potowmac*, le *James*, qui se déchargent dans la baie de *Chesapeake*, et le *Roanoke*, qui se jette dans le détroit d'Albemarle, offrent de merveilleux avantages à la navigation. Vers le sud, la chaîne de l'Alleghany étant plus reculée à l'intérieur, donne naissance à des fleuves dont le cours est plus étendu. Le *Catahouche* et l'*Alabama* se jettent dans le golfe du Mexique après un cours de 140 lieues.

Mais le système d'eaux qui arrose le vaste bassin situé entre les deux chaînes de l'Alleghany et des Montagnes Rocheuses, n'a qu'un seul rival au monde par son étendue, celui de l'Amazone, et surpasse ce dernier par les avantages qu'il offre à la navigation et au commerce. Le *Mississipi*, qui a été pendant longtemps regardé comme le tronc principal et qui avait reçu des Indiens le glorieux nom de *Mescha-Chebé* ou de *Père des Eaux*, prend sa source dans plusieurs petits lacs vers le 47° de latitude nord, et coule, en décrivant diverses sinuosités, vers le golfe du Mexique, où il se décharge après un cours de plus de 800 lieues. Vers le milieu de son cours, il reçoit le *Missouri*, fleuve beaucoup plus considérable, et qui est le principal cours d'eau du bassin. Depuis sa source dans les Montagnes Rocheuses jusqu'à sa jonction avec le Mississipi, il a une longueur de plus de 1,000 lieues ; or, comme la distance du confluent au golfe du Mexique est de 450 lieues, la longueur totale du fleuve est de 1,450 lieues. Les affluents que reçoivent le Mississipi et le Missouri, quoique bien inférieurs à ces deux cours d'eau, rivalisent avec les plus grands fleuves de l'Europe. De l'est, le Mississipi reçoit l'*Illinois*, dont le cours est de 160 lieues ; l'*Ohio* (530 l.) avec ses tributaires, le *Wabash* (370), le *Cumberland* ou *Shavannee* (400), le *Kentucky* (220), et le *Tennessée* (400). Les grandes vallées à travers lesquelles coulent ces rivières forment l'une des plus fertiles régions du globe et commencent à se couvrir de luxuriantes moissons. De l'ouest le Mississipi, avant sa jonction avec le Missouri, reçoit le *Saint-Pierre* et le *Moingona* qui ont tous deux un cours de cent soixante lieues environ.

Le Missouri, avant son confluent, reçoit le *Kchitsa* ou *Yellowstone* qui a près de 700 lieues de longueur; la rivière *Platte*, qui n'a pas un cours moins développé; la *Chayenne* (280 lieues), le *Kansas* (540), la *Grande-Rivière* (210), le *Grand-Osage*, le *Petit-Missouri* et le *Grand-Sioux*. Après leur réunion, le Mississipi-Missouri reçoit le *White-River* ou *Rivière Blanche* (250), l'*Arkansas* (780), le *Red-River* ou *Rivière Rouge* (520). Une circonstance d'une haute importance, c'est que toutes les rivières de ce grand système sont navigables presque jusqu'à leur source. Le Mississipi lui-même est navigable jusqu'aux *Chutes de Saint-Antoine*, à plus de 550 lieues au-dessus de son embouchure, et les bâtiments de 300 tonneaux peuvent le remonter l'espace de 140 lieues. On a calculé que le système de navigation fluviale de cette immense région, aboutissant par le Mississipi au golfe du Mexique, présente un développement total de 6,300 lieues.

Le Mississipi, dont les eaux sont remarquables par leur limpidité, devient, après sa jonction avec le Missouri, et surtout après avoir reçu l'Arkansas et la Rivière Rouge, le plus bourbeux des fleuves connus. Il n'existe également aucun fleuve dont le lit soit aussi étroit comparativement à la masse d'eau qu'il entraîne. Ainsi, il est plus large au-dessus de son confluent avec le Missouri, quoique, après sa jonction, le volume de ses eaux soit dix fois plus considérable. La navigation de ce fleuve magnifique est difficile et dangereuse, non-seulement à cause de l'instabilité de ses bords et de l'impétuosité du courant, mais encore par un phénomène particulier. Les arbres, déracinés par les vents ou tombés de vétusté, s'assemblent de toutes parts sur les eaux du Mississipi. Unis par des lianes, cimentés par des vases, ces débris des forêts deviennent des îles flottantes; de jeunes arbrisseaux y prennent racine; le pistia et le nénuphar y étalent leurs roses jaunes; les serpents, les oiseaux, les caïmans viennent se reposer sur ces radeaux fleuris et verdoyants, qui arrivent quelquefois jusqu'à la mer, où ils s'engloutissent. Mais voici qu'un arbre plus gros s'est accroché à quelque banc de sable, et s'y est solidement fixé; il étend ses rameaux comme autant de crocs auxquels les îles flottantes ne peuvent pas toujours échapper; il suffit souvent d'un seul arbre pour en arrêter successivement des milliers: les années accumulent les unes sur les autres ces dépouilles de tant de lointains rivages; ainsi naissent des îles, des péninsules, des caps nou-

veaux qui changent le cours du fleuve et quelquefois le forcent à s'ouvrir de nouvelles routes. La manière dont le Mississipi s'écoule dans le golfe du Mexique, offre encore une singularité remarquable. Outre une embouchure principale et permanente, il s'y forme des canaux d'écoulement qui changent souvent de direction ; car le niveau des eaux du fleuve est, dans la plus grande partie de la Louisiane, plus élevé que celui de la contrée voisine. Son immense volume d'eau n'est retenu que par de faibles digues de terres légères et friables, de cinq à six pieds de hauteur. Mais ce sol, si bas par rapport au fleuve, a cependant de toutes parts une pente non interrompue, quoique faible, vers la mer ; ainsi les eaux, en débordant, ne trouvent aucun obstacle et s'écoulent vers le golfe du Mexique assez paisiblement. Les canaux d'écoulement, dits les bras de *Tchafalaya*, des *Plaqueminiers* et de la *Fourche* à l'ouest, et le bras d'*Iberville* à l'est, existent en tout temps, et embrassent une espèce de Delta, composé de terrains meubles, soit limoneux, soit sablonneux. L'embouchure principale ne présente que deux passes, dont la meilleure même n'offre un passage assuré qu'aux bâtiments qui ne tirent pas au-dessus de douze à quinze pieds d'eau. Cela est d'autant plus fâcheux, qu'en dedans de son embouchure le lit du fleuve, ainsi que nous l'avons dit, offre un canal assez profond pour recevoir les plus gros vaisseaux. La profondeur du fleuve, dans cette partie de son cours, est de trente à quarante brasses ; sa largeur, suivant la crue ou la diminution de ses eaux, est de quatre à cinq cents toises ; près de son embouchure, cette largeur est d'une lieue.

Le Mississipi n'éprouve point de marées, à cause des nombreuses sinuosités de son cours ; d'ailleurs les vents n'y sont point constants ; ainsi, il est très-difficile de le remonter, surtout pendant les crues qui ont lieu dans les six premiers mois de l'année. La force du courant est alors d'une lieue par heure.

Dans le chapitre précédent nous avons fait connaître les grands lacs qui, au nord des États-Unis, forment comme une mer d'eau douce qui sépare le territoire de la confédération des possessions anglaises. Le *Michigan* est le seul qui appartienne en entier aux États-Unis. Ces lacs sont les seuls dignes de figurer dans un tableau général. Nous ne nous arrêterons pas non plus à énumérer les nombreux et magnifiques canaux au moyen desquels les Anglo-Américains ont uni leurs beaux fleuves entre

eux et ceux-ci avec leurs immenses lacs : de pareils détails nous entraîneraient trop loin. Il suffit de dire que les perfectionnements apportés par les Américains aux magnifiques voies de communication dont la nature a doté leur territoire, en ont fait un pays sans rival sous ce rapport.

Le climat de l'Amérique fédérée est un des plus inconstants, des plus capricieux du monde ; il passe rapidement des frimats de la Norwége aux chaleurs de l'Afrique, de l'humidité de la Hollande à la sécheresse de la Castille. Un changement de 12 degrés centigrades, dans la même journée, compte parmi les choses ordinaires. En passant sur la vaste étendue des glaces du continent, le vent du nord-ouest acquiert un haut degré de froid et de sécheresse ; le sud-est au contraire produit sur la côte de l'Atlantique des effets semblables à ceux du *Sirocco* ; le vent du sud-ouest a le même effet dans les plaines situées à l'est des Apalaches, et lorsqu'il souffle, les chaleurs de l'été deviennent fréquemment excessives et étouffantes. Cependant vers les montagnes on jouit d'un climat tempéré et salubre, même dans les États méridionaux ; le teint frais des jeunes personnes qui habitent la partie reculée de la Virginie, atteste la bonté de l'air qu'on y respire. Le même teint domine parmi les habitants de la Nouvelle-Angleterre et de l'intérieur de la Pensylvanie ; mais sur toutes les côtes qui s'étendent depuis New-York jusqu'à la Floride, la pâleur des visages rappelle celle qui distingue les créoles des Antilles. Les fièvres malignes règnent sur presque toute cette côte pendant les mois de septembre et d'octobre. Les contrées situées à l'ouest des montagnes sont en général plus tempérées et plus salubres : le vent de sud-ouest y amène la pluie, tandis qu'à l'orient c'est le vent du nord-est. Sur la côte de l'océan Atlantique, les mêmes parallèles sont soumis à un climat plus froid en Amérique qu'en Europe. Le confluent même de la Delaware est pris de glace pendant six semaines. Les glaces flottantes du pôle qui arrivent jusque sur le grand banc de Terre-Neuve, sont sans doute les principaux conducteurs du froid dont l'action à l'ouest est rompue par la chaîne des Apalaches. Le vent du nord-est, qui couvre toute la côte atlantique d'épaisses brumes ou de nuages pluvieux, n'apporte qu'un air frais et sec sur les bords de l'Ohio. Dans tous les Etats-Unis, les pluies sont subites et abondantes ; la rosée y est également excessive. Un autre point météorologique sur lequel l'atmo-

sphère de cette partie du globe diffère de celle de l'Europe, c'est la quantité de fluide électrique dont elle est imprégnée : les orages en fournissent des preuves effrayantes, par la prodigieuse vivacité des éclairs et la violence des coups de tonnerre. L'inconstance du climat est une des causes qui paraissent favoriser le développement de la fièvre jaune, dont les ravages sont si fréquents dans les ports anglo-américains du midi et du centre. Cette maladie, appelée vomissement noir par les Espagnols et désignée sous le nom de *matlazahualt* par les anciens Mexicains, semble être endémique dans les terrains bas et marécageux de la zone torride de l'Amérique.

Il est facile de concevoir quelle variété doit présenter la végétation des Etats-Unis, c'est-à-dire d'un pays qui, d'un côté confine à la zone glaciale de l'Amérique du Nord, et de l'autre atteint presque la ligne du tropique, sans compter toutes les diversités que présentent la nature et la différence d'élévation des terres. Les espèces d'arbres les plus répandues sont le chêne à feuilles de saule, qui croît dans les marais, le chêne marronnier (*quercus prinos*) qui, dans les Etats méridionaux, s'élève à une grandeur immense et qu'on estime presque autant pour ses glands farineux que pour son bois; le chêne blanc, le rouge et le noir. Les deux espèces de noyer, le blanc et le noir ou *hicory*, précieux par l'huile de ses noix, le châtaignier et l'orme d'Europe abondent presque autant que les chênes dans toute l'Amérique. Le tulipier et le laurier-sassafras, sensibles au froid, rampent en forme d'arbrisseaux rabougris sur les confins du Canada, et se montrent comme des arbres dans les Etats du centre: mais c'est sur les brûlants rivages de l'Altamaha, en Géorgie, qu'ils prennent tout leur accroissement et se parent de toute la beauté dont leur espèce est susceptible. L'érable à sucre, au contraire, ne se rencontre, dans les États du midi, que sur les versants septentrionaux des montagnes, tandis qu'il est fort multiplié dans la Nouvelle-Angleterre, où le climat plus âpre le fait parvenir à sa grandeur naturelle. Le liquidambar ou altingia, qui donne la gomme odorante appelée *styrax*, le micocoulier (*celtis cordata*), l'orme d'Amérique, le peuplier noir et le balsamier ou amyris, se trouvent partout où le sol leur convient, sans montrer une grande préférence pour un climat particulier. Les terrains sablonneux et légers sont peuplés de la précieuse famille des conifères, dont les principales espèces sont le sapin de Pen-

sylvanie, le sapin commun, le beau sapin-hemlok, le pin noir, le blanc et celui de Weymouth, le mélèze, l'arbre de vie (*thuya occidentalis*), le genévrier de Virginie et le cèdre rouge d'Amérique. Parmi les arbrisseaux et les arbustes qui se multiplient sur tous les points des Etats-Unis, on distingue l'arbre de neige (*chionanthe virginica*), l'érable rouge, diverses espèces du genre sumac, le mûrier rouge, le lilas de Pensylvanie, le prunier de Virginie, le faux acacia ou robinier et l'acacia à triple épine ou févier (*gleditschia triacanthas*).

C'est dans la Virginie et dans les Etats du sud et du sud-ouest que la flore américaine étale ses principales merveilles et l'éternelle verdure des savanes : l'imposante magnificence des forêts primitives et la sauvage exubérance des marécages, captivent tous les sens par les charmes de la forme, de la couleur et du parfum. Si on longe les rivages de la Caroline, de la Géorgie et de la Floride, des bosquets continuels semblent flotter dans l'eau. A côté des pinières, on aperçoit le palétuvier, le seul arbuste qui peut fleurir dans les eaux salées; le magnifique *lobelia cardinalis* et l'odorant *pancratium* de la Caroline, dont les fleurs ont le blanc de la neige. Les terres qu'atteint la marée se font distinguer des terrains secs par les tiges mouvantes et pressées de la canne (*arundo gigantea*), par le feuillage léger du tupélo (*nyssa aquatica*), par le balsamier, l'arbre de neige et le cyprès de la Louisiane (*cupressus disticha*). Ce dernier est peut-être, de tous les arbres de l'Amérique du Nord, celui qui offre l'aspect le plus singulier. Le tronc, en sortant de la terre, se compose de 4 ou 5 énormes arcs-boutants qui, en se réunissant à peu près à la hauteur de 7 pieds, forment une espèce de voûte d'où jaillit une colonne de 18 à 20 pieds, sans aucune branche, mais qui se termine en un chapiteau plat de la forme d'un parasol garni de feuilles agréablement découpées et du vert le plus tendre. Les semences huileuses que renferment de petits cônes suspendus aux branches, y attirent une multitude de perroquets. Dans les labyrinthes naturels que présentent ces forêts marécageuses, le voyageur découvre parfois de petits bois, de petites clairières qui formeraient les retraites les plus délicieuses si l'insalubrité de l'air, surtout en automne, permettait d'y habiter.

On appelle *savanes* les grandes prairies de l'ouest où se déroule à perte de vue un océan de verdure qui n'est peuplé que d'immenses troupeaux

de bisons. On donne aussi ce nom aux plaines qui bordent les rivières, et qui sont généralement inondées pendant toute la saison pluvieuse. Les arbres qui y croissent appartiennent aux espèces aquatiques; ce sont : le magnolier des marais (*magnolia glauca*) et le gordonia argenté à fleurs odorantes. On les voit, isolés ou réunis en groupes, former de petits bois percés à jour, tandis que la plus grande partie de la savane est couverte d'herbes longues et succulentes entremêlées de plantes et d'arbrisseaux. Le cirier de la Louisiane (*myrica cerifera*) se distingue ici parmi plusieurs espèces d'azaléas, de kalmias, d'andromèdes et de rhododendrons, ici épars, là en touffes, entrelacés tantôt par la grenadille pourprée, tantôt par la capricieuse *clitoria*, qui en parent les voûtes de festons riches et variés. Les bords des étangs, ainsi que les endroits bas et bourbeux, sont ornés des fleurs azurées et brillantes de l'ixia, des fleurs dorées de la *canna lutea* et des touffes roses de l'*hydrangea*; tandis qu'une infinité de riantes espèces de phlox, avec la timide sensitive, l'irritable dionée, l'*amaryllis-atamasco*, couleur de feu, dans les savanes où la marée atteint les rangs impénétrables du palmier royal (*yucca gloriosa*), forment aux bois une ceinture variée, et marquent les limites douteuses où la savane s'élève vers les forêts.

Les plateaux calcaires qui forment la presque totalité des contrées situées à l'ouest de la chaîne de l'Alléghany, présentent quelques parties entièrement dénuées d'arbres, nommées *barrens*. Ceux d'entre ces plateaux calcaires qui, élevés de 300 à 400 pieds, bordent les lits des fleuves profondément encaissés, se revêtent des plus riantes forêts. L'Ohio coule à l'ombre des platanes et des tulipiers, comme un canal qui aurait été creusé dans un vaste parc de plaisance. Quelquefois, s'enlaçant d'un arbre à l'autre, les lianes forment, au-dessus d'un bras de rivière, des arches de fleurs et de verdure. En descendant au sud, les orangers sauvages se mêlent avec le laurier odorant et le laurier commun. La colonne droite et argentée du figuier papayer, qui s'élève à 20 pieds de haut, et que couronne un dais de feuilles larges et découpées, ne forme pas une des moindres beautés de ce pays enchanteur. Au-dessus de tous ces végétaux domine le grand magnolia; il s'élance à la hauteur de 100 pieds et au delà; son tronc, parfaitement droit, est surmonté d'une tête épaisse et volumineuse, dont le feuillage, d'un vert obscur, affecte une figure conique; au centre des couronnes de

fleurs qui terminent les branches, s'épanouit une fleur du blanc le plus pur, qu'à sa forme on prendrait pour une grande rose, et à laquelle succède une espèce de cône cramoisi qui, en s'ouvrant, laisse voir suspendues à des fils déliés et longs de six pouces au moins, des semences arrondies en grains du plus beau corail rouge : ainsi, par ses fleurs, par son fruit et par sa grandeur, le magnolia surpasse tous ses rivaux.

Mais l'étendue des pays auxquels s'applique ce tableau de la végétation sauvage, diminue chaque jour par suite des progrès des défrichements et de l'agriculture. Chaque jour les forêts et les savanes sont envahies par de nouveaux colons qui se livrent avec ardeur aux plus rudes travaux ; car aux États-Unis l'agriculteur travaille pour lui : il vit libre, heureux et dans l'aisance. La classe agricole comprend incontestablement les trois quarts de la population. Les richesses que le commerce apporte au colon en échange de ses produits, lui fournissent les moyens de faire toutes les améliorations possibles et d'élever ainsi l'agriculture à un état de plus en plus florissant. L'exportation des céréales et de la farine augmente chaque année ; les États-Unis sont, avec la Pologne et la Russie, le grenier de réserve de l'Europe occidentale lorsque les récoltes sont insuffisantes. Parmi les productions agricoles, les plus importantes sont la pomme de terre et le maïs, originaires du pays ; l'épeautre, le froment, le seigle, l'orge, le sarrasin, l'avoine, les fèves, les pois, le chanvre et le lin. Le riz des Carolines et le tabac de la Virginie sont célèbres. La culture des légumes, commune dans les fermes de l'Europe, paraît encore négligée ; mais il y a, autour des villes surtout, de belles prairies artificielles. Les vergers sont très-soignés, et le cidre qu'ils fournissent est la boisson ordinaire dans les États du nord et du centre. On y récolte aussi beaucoup de houblon. On distingue parmi les pommes de terre une espèce particulière appelée *ground-nut*, et parmi les fruits d'arbre la pomme de Newtown qui abonde auprès de New-York, ainsi que les abricots et les pêches de Virginie dont on tire une eau-de-vie renommée.

Le nombre des quadrupèdes indigènes, particulièrement de ceux d'une grande taille, diminue à mesure que la race blanche prend, par la culture, possession des terres où ils erraient. Tels sont le bison et l'élan d'Amérique. Le bison, quoiqu'il ait une bosse sur le dos, consti-

tue une espèce bien distincte des zébus de l'Inde et de l'Afrique, et des aurochs un peu bossus du nord de l'Europe. Le bison d'Amérique a toujours le cou, les épaules et le dessous du corps chargés d'une laine épaisse ; une longue barbe lui pend sous le menton et sa queue ne va pas jusqu'au jarret. Il diffère aussi beaucoup du petit bœuf musqué du nord de ces contrées, qui, par la forme de leurs cornes, se rapprochent beaucoup des buffles du cap de Bonne-Espérance. L'élan d'Amérique, orignal ou *moose-deer*, répandu depuis les Montagnes-Rocheuses et le golfe de Californie jusqu'à celui de Saint-Laurent, a disparu dans tous les pays cultivés : sa taille est à peu près celle d'un cheval, et ses cornes, palmées, pèsent de 30 à 40 livres. Le cerf d'Amérique est plus grand que celui d'Europe. On en voit de nombreux troupeaux paissant dans les savanes du Mississipi et du Missouri, où se plaît aussi l'espèce connue sous le nom de daim de Virginie. Il y a encore deux espèces d'ours noirs (*ursus americanus* et *ursus ferox*) ; ce dernier se montre très-redoutable. Mais l'animal qu'on craint le plus dans les parties septentrionales, est le catamount ou chat des montagnes. Le lynx, l'once, le matgay sont moins redoutables et donnent des fourrures dont aucune pourtant n'égale celle du castor. L'ondatra imite cet animal singulier, en construisant sa hutte dans des ruisseaux peu profonds. On remarque encore le renard gris et celui de Virginie, le chat de New-York, le coase, l'urson, espèce de porc-épic, le manicou et six variétés d'écureuils, dont l'une est un écureuil volant qui se rapproche du polatouche.

La classe des oiseaux ne saurait nous arrêter, quoiqu'elle fournisse à l'observateur une foule de détails intéressants. L'ornithologie de l'Amérique du Nord a été l'objet de travaux très-importants, auxquels nous devons renvoyer le naturaliste. Du reste il n'est personne aujourd'hui qui ne connaisse les magnifiques ouvrages de Wilson, d'Audubon et de Charles Louis Bonaparte, prince de Musignano, auquel la science est si redevable.

Nous ne pouvons énumérer tous les trésors minéraux que renferme le sol de l'immense territoire des Etats-Unis : nous nommerons seulement les principaux. En premier lieu, nous rangerons la houille et le fer. La houille et l'anthracite abondent dans les Etats de New-Jersey, Maryland, Massachusetts, New-York, Pensylvanie, Ohio, Kentucky, Tennessée, Indiana et Missouri. Le fer se présente sous diverses formes

dans presque toutes les provinces, mais surtout dans la Louisiane, l'Arkansas, les deux Carolines, la Pensylvanie, le New-Jersey, le New-Hampshire, le Connecticut, le Maine, le Massachusetts, et les États de New-York et Rhode-Island.

Parmi les autres métaux, qui s'exploitent aux États-Unis, nous citerons le plomb, le cuivre, le mercure, le zinc, le manganèse, le bismuth, l'antimoine, l'argent et l'or. Avant la découverte des mines de la Californie, les Américains vantaient la richesse des gisements aurifères de la Caroline du Nord ; on n'en parle plus depuis la découverte des inépuisables trésors que possede la Californie.

On rencontre, dans plusieurs districts de l'Union, des sources salées qui s'exploitent avec succès. En 1822, les diverses sources exploitées produisaient déjà 1,200,000 boisseaux de sel. Dans la Géorgie et dans le Kentucky, il existe de vastes cavernes qui fournissent une quantité considérable de nitrate de potasse. Enfin, le sol des États-Unis n'est pas dépourvu de pierres précieuses : le béryl, l'hyacinthe, le rubis, le chrysobéril, la tourmaline, le corindon, l'opale, le cristal de roche, la calcédoine, l'agate, le jaspe se trouvent dans divers points de cette vaste contrée.

SECT. 2e. — *Description topographique des Etats-Unis.*

On connaît l'origine des États-Unis. Ce ne furent d'abord que des colonies formées par des émigrations successives, et qui restèrent soumises à la domination de l'Angleterre, la mère patrie. Mais lorsque ces colonies furent devenues puissantes et eurent conscience de leur force, elles se trouvèrent disposées à secouer le joug de la métropole. Celle-ci ayant élevé la prétention d'imposer ses colonies de l'Amérique du Nord, sans leur consentement, il s'éleva un conflit qui amena bientôt la fameuse déclaration d'indépendance du 4 juillet 1776. Après une guerre de sept ans, dont Washington fut le héros, et dans laquelle les insurgés furent soutenus par la France, l'Espagne et la Hollande, l'indépendance des États-Unis fut reconnue par la Grande-Bretagne en 1783. Les articles de la Confédération furent dressés en 1777, et la constitution actuelle, rédigée en 1787, reçut sa première application en 1789, après avoir été approuvée par les treize États primitifs de l'Union.

Ces treize États étaient le New-Hampshire, le Massachusetts, Rhode-Island, le Connecticut, New-York, New-Jersey, la Pensylvanie, le Delaware, le Maryland, la Virginie, la Caroline du Nord, la Caroline du Sud et la Géorgie. La Louisiane, colonie française embrassant le territoire situé à l'ouest du Mississipi, fut achetée à la France, en 1803, sous le consulat de Bonaparte, et admise dans l'union en 1812. La Floride fut achetée à l'Espagne en 1819, et admise dans l'union en 1845. L'incorporation du Texas est de la même année. Le Nouveau-Mexique et la Californie furent acquis par un traité ratifié en 1848 par la république du Mexique. Les autres États ou sont des démembrements des anciens États, ou des territoires qui se sont joints volontairement à l'Union, et ont été admis dans son sein à des époques différentes. Le Vermont a été détaché de l'État de New-York en 1790; le Maine s'est séparé du Massachusetts, et a été reconnu en 1820, comme État indépendant. En 1792, le Kentucky, dont la population s'était considérablement accrue, demanda à former un État, et sa demande fut accueillie. Le congrès adopta alors une résolution, d'après laquelle tout territoire nouveau, dont la population aurait atteint le chiffre de 60,000 âmes, serait alors en droit de réclamer son admission dans la confédération. C'est en vertu de ce principe que le Tennessée fut reconnu comme État indépendant et comme membre de l'Union, en 1796; l'Ohio, en 1803; l'Indiana, en 1816; l'Alabama, en 1817; l'Illinois en 1818, etc. Aujourd'hui le nombre des États est de 31, y compris, la Californie; mais dans ce nombre ne sont pas compris les nouveaux territoires récemment organisés ou en train de l'être.

Le tableau suivant indique le nom de ces États, leur superficie, leur population, et la capitale de chacun d'eux. On remarquera, au sujet de ces capitales, que ce titre est généralement attribué à des villes peu importantes. Il semble que ce soit un principe généralement admis aux États, que le gouvernement doit résider de préférence dans une petite ville, sans doute afin d'éviter la pression, et parfois même les violences auxquelles il pourrait être exposé s'il avait son siége dans la cité la plus populeuse.

	Noms des États.	Superficie en milles carrés.	Population.	Capitales.
1	MASSACHUSETTS	7,800	995,000	Boston.
2	CONNECTICUT.	4,674	371,000	New-Haven et Hartford.
3	NEW-HAMPSHIRE.	9,280	318,000	Concord.
4	VERMONT.	10,025	314,000	Montpellier.
5	MAINE.	32,194	584,000	Augusta.
6	RHODE-ISLAND.	1,363	148,000	Providence, Newport.
7	NEW-YORK.	46,000	3,090,000	Albany.
8	PENSYLVANIE.	43,960	2,312,000	Harrisburg.
9	NEW-JERSEY.	6,900	489,000	Trenton.
10	DELAWARE.	2,068	90,000	Dover.
11	MARYLAND.	10,829	583,000	Annapolis.
12	VIRGINIE.	64,000	1,212,000	Richmond.
	COLOMBIE (dist. fédéral).	100	40,000	WASHINGTON.
13	CAROLINE DU NORD.	48,000	869,000	Raleigh.
14	CAROLINE DU SUD.	30,000	669,000	Columbia.
15	GÉORGIE.	61,000	879,000	Milledgeville.
16	FLORIDE.	57,759	88,000	Tallahassée.
17	ALABAMA.	50,875	772,000	Montgomery.
18	KENTUCKY.	42,000	1,002,000	Francfort.
19	TENNESSÉE.	43,300	1,024,000	Nashville.
20	OHIO.	39,000	1,977,000	Columbus.
21	INDIANA.	36,250	989,000	Indianopolis.
22	ILLINOIS.	58,900	859,000	Springfield.
23	MICHIGAN.	65,000	396,000	Lansing.
24	ARKANSAS.	57,000	200,000	Little-Rock.
25	MISSISSIPI.	45,375	623,000	Jackson.
26	MISSOURI.	63,000	685,000	Jefferson.
27	WISCONSIN.	54,000	305,000	Madison.
28	JOWA.	30,000	192,000	Jowa.
29	LOUISIANE.	48,000	501,000	Bâton-Rouge.
30	TEXAS.	200,000	188,000	Austin.
31	CALIFORNIE.	»	200,000	San-Francisco.
Territoires.	MINESOTA.	200,000	6,000	Saint-Paul.
	ORÉGON.	342,000	20,000	Orégon.
	UTAH.	»	25,000	
	NOUVEAU-MEXIQUE.	200,000	62,000	Santa-Fé.

De nouveaux territoires et de nouveaux États viendront sans doute bientôt accroître le chiffre actuel, car le progrès de la population américaine est remarquable par sa rapidité, et en outre c'est surtout sur les États-Unis que l'Europe verse les flots d'émigrants auxquels l'ancien continent refuse des moyens d'existence. La population des États-Unis, à l'époque du premier recensement, en 1790, était de 3,929,827 âmes; en 1800, de 5,305,925; en 1810, de 7,239,814; en 1820, de 9,638,131;

en 1830, de 12,866,000; en 1840, de 17,068,666; enfin, d'après le dernier recensement de 1850, elle s'élevait à près de 24 millions d'habitants.

Les États de Massachusetts, de Connecticut, de New-Hampshire, de Vermont, du Maine et de Rhode-Island font partie du territoire qui portait jadis le nom de *Nouvelle-Angleterre*, et qui fut le siége des premières colonies anglaises. Ce territoire fut peuplé, vers le commencement du XVIIe siècle, par les puritains qui fuyaient devant la persécution que l'Église établie exerçait à l'égard des sectes indépendantes. Ces émigrants étaient imbus d'opinions parfois fort extravagantes en matière de religion, et de plus les diverses sectes de *dissenters* se montraient entre elles de la plus extrême intolérance, malgré les plaintes que toutes avaient élevées contre l'intolérance de l'Église anglicane. Mais tous étaient des hommes plutot exaltés qu'impies, de mœurs austères, infatigables au travail, et de la conduite la plus régulière : aussi, le développement de la richesse et de la population y fut-il très-rapide. Ce furent les habitants de ces provinces qui se mirent à la tête du mouvement qui affranchit l'Amérique du joug britannique. Aujourd'hui encore, cette partie des États-Unis continue d'être le foyer de l'esprit commercial et maritime, le siége de la civilisation la plus généralement répandue. Le sombre presbytérianisme y avait introduit une bigoterie intolérante; mais il ne montre plus son influence que dans la pureté des mœurs et le respect pour le culte. La nature accorde aux habitants de la Nouvelle-Angleterre une constitution très-saine et très-robuste. Le sexe y possède au plus haut degré ce teint de roses et cet air de candeur virginale qu'on vante chez les Anglo-Américaines. Élevées avec plus de soin que dans les États méridionaux, les femmes ont la conversation agréable et spirituelle; elles n'en sont pas moins d'excellentes ménagères.

Le *Massachusetts* est la plus ancienne de ces colonies; c'est celle où la civilisation est la plus avancée, et en même temps celle qui présente le plus complétement le caractère distinctif des pays de la Nouvelle-Angleterre. Le territoire de cet État ne forme presqu'une vaste plaine : le sol, sablonneux le long de la côte, se compose en grande partie d'une terre grasse, fertile. Son extrémité occidentale est traversée par la chaîne de l'Alléghany. Il y a beaucoup de sapins, de bouleaux, de châ-

taigners, d'érables à sucre. Les arbres fruitiers de l'Europe septentrionale y prospèrent. Le froment redoute les vapeurs salées de l'Océan et ne vient bien que dans l'intérieur des terres, dans la vallée du Connecticut qui traverse toute la Nouvelle-Angleterre du nord au sud. Le maïs, le seigle et l'avoine sont les grains qu'on cultive le plus généralement. Les bestiaux y sont nombreux et de bonne race; aussi, exporte-t-on une grande quantité de viandes salées et de fromages. Le Massachusetts est un des États de l'Amérique où l'industrie a fait le plus de progrès. Les principales manufactures sont les distilleries, les raffineries de sucre, les brasseries, les fabriques de papier, les corderies, les filatures de coton et de laine, les tanneries, les fabriques de toile, de bougie, de quincaillerie, d'ébénisterie, etc. Enfin, pour le commerce maritime, la construction des navires et les pêcheries, on ne peut lui contester la prééminence. Le cap *Codd* doit son nom à l'immense quantité de morues qu'on y pêche.

Boston, la capitale du Massachusetts et dernièrement encore de l'Union entière, est située sur une péninsule au fond de la baie qui en porte le nom, et qu'on appelle aussi baie de Massachusetts. La forme et les rues de cette ville sont irrégulières; mais les maisons belles, agréables et propres, lui donnent l'aspect d'une ville anglaise. Parmi les édifices publics, il en est plusieurs d'assez élégants ; on remarque surtout le nouveau palais d'État. Nous citerons encore un édifice particulier, curieux par ses dimensions : c'est un hôtel destiné aux voyageurs, qui a sept étages de hauteur et renferme 200 appartements. Avant les récents et extraordinaires progrès de New-York, Boston était le centre du commerce des États-Unis. Son port est sûr et assez spacieux pour contenir 500 vaisseaux à l'ancre. L'entrée a une lieue et demie ou deux lieues de largeur; mais, remplie d'îlots, elle peut à peine admettre deux bâtiments de front. Les deux principales de ces îles, *Castel-Island* et *Governor's-Island*, si elles étaient bien fortifiées, mettraient la ville en sûreté du côté de la mer. De larges et magnifiques ponts, dont l'un a environ 800 mètres de longueur, unissent Boston au continent. La population de cette ville dépasse 90,000 âmes. Ses habitants se distinguent par leur piété, leur probité rigoureuse, l'austérité de leurs mœurs, leur hospitalité à l'égard des étrangers, leur respect pour toutes les vertus morales et sociales. Nulle part on n'observe plus strictement le jour du repos. Boston est le siége d'une multitude de sociétés savantes, litté-

raires, bienfaisantes ou pieuses. Elle a même reçu le nom d'Athènes de l'Union; c'est elle en effet qui a donné naissance à Francklin, aux deux Adams, à Fisher Ames et à d'autres personnages éminents. Enfin, c'est à Boston que se publie le *North American Review*, le recueil philosophique et littéraire le plus estimé des États-Unis.

Le Massachusetts renferme encore plusieurs autres villes qui méritent d'être citées. *Salem*, dont le nom indique le fanatisme puritain de ses fondateurs, est une jolie ville de 16,000 âmes, qui s'est enrichie par ses pêcheries, et par son commerce avec les Indes-Orientales. *Plymouth*, la plus ancienne des villes anglo-américaines, car sa fondation date de 1621, n'a que 6,000 habitants ; néanmoins elle fait un commerce considérable. *Cambridge* a une population de 9,000 âmes. Cette ville est célèbre dans tous les États-Unis par son université, appelée *Harvard-College*. Cette institution est richement dotée ; elle a de nombreux et excellents professeurs, et possède une belle bibliothèque de plus de 30,000 volumes. *Nantucket*, sur l'île de ce nom, a 10,000 habitants : elle prospère par ses pêcheries, et fournit un grand nombre de navires baleiniers. *Charlestown* a 11,000 âmes ; *Springfield*, 12,000 ; *New-Bedford*, 14,000 ; *Taunton*, 12,000 ; et *Lowell*, 24,000. Ces deux dernières se distinguent par leur industrie : ce ne sont, pour ainsi dire, que deux immenses manufactures de coton.

Le *Connecticut* est situé immédiatement au sud du Massachusetts, et s'étend le long de la baie de l'Atlantique appelée Détroit de Long-Island. C'est un État presque exclusivement agricole. Le fermier, libre et heureux par son travail, ses lumières et la pureté de ses mœurs, se distingue encore par son hospitalité. Les crimes y sont presque inconnus. Il est vrai que l'éducation publique est largement organisée ; le fonds des écoles forme un capital de 6,250,000 francs. On trouverait difficilement, dans le Connecticut, un individu ne sachant pas lire et écrire. Le corps législatif siége alternativement à *Hartford* et à *New-Haven*. La première est une jolie petite ville de 8,000 âmes, située sur les bords du Connecticut. La seconde, qui a été fondée par des Hollandais, ainsi que l'indique son nom, est une ville régulière et bien bâtie, qui renferme 12,000 habitants. C'est par son port que se fait presque tout le commerce de l'État. Disons encore que New-Haven possède un collége estimé, appelé *Yale-College*.

Le *New-Hampshire*, au nord du Massachusetts, occupe une grande partie de la surface de la Nouvelle-Angleterre. Son territoire, traversé par les Montagnes-Blanches, est très-montueux et très-accidenté. Il présente une foule de sites pittoresques qui lui ont fait donner le nom de Suisse de l'Amérique. L'agriculture est la principale industrie du pays et elle est fort avancée. Jusqu'à ces derniers temps, les forêts formaient une de ses richesses, mais leur étendue est aujourd'hui fort diminuée. Cet État est bien arrosé par la partie supérieure du Connecticut, et le cours presque entier du Merrimack appartient à son territoire. Les habitants se distinguent par leur vigueur, leur énergie et leur taille athlétique. Quoique l'instruction publique n'y ait pas pris le même développement que dans le Massachusetts et le Connecticut, cependant elle est encore fort répandue, et le collége de Darmouth, dans la petite ville d'*Hanover*, jouit d'une excellente réputation. Le New-Hampshire n'a que six lieues de côtes ; néanmoins on y construit un grand nombre de bâtiments, et les habitants s'y livrent avec activité à la pêche et au commerce. La capitale de l'État est *Concord*, petite ville dont la population ne dépasse pas 5,000 âmes. La plus importante des cités du New-Hampshire est *Portsmouth*, qui renferme à peu près 10,000 habitants, possède un bon port et de beaux chantiers de construction. C'est à Portsmouth qu'on a construit l'*America*, vaisseau de 74 canons qui fut lancé au mois de novembre 1782, et dont le congrès fit présent à Louis XVI. C'est aussi dans ce port qu'a été construit et lancé, en 1814, la frégate *Washington*, également de 74 canons.

Le *Vermont* est borné à l'est par le New-Hampshire, et à l'ouest par l'État de New-York, dont il est séparé, sur une assez grande étendue, par le *lac Champlain*, qui a 55 lieues de longueur et six dans sa plus grande largeur. Le centre de ce territoire est traversé par les Montagnes Vertes (*Green-Mountains*), d'où il a pris son nom. Ces montagnes forment deux rangées parallèles qui n'excèdent nulle part la hauteur de 1,000 à 1,200 mètres, et qui embrassent plusieurs belles et fertiles vallées. Une plaine magnifique s'étend entre cette chaîne et le lac Champlain. Les habitants du Vermont sont renommés pour leur constitution robuste, leur vigueur et leur énergie ; dans la guerre, ils se distinguent par leur intrépidité, et, dans la paix, par leur industrie et leur amour du travail. Le législateur a pourvu amplement aux besoins de l'instruction

publique, et cette sage politique a porté ses fruits. Les manufactures du Vermont sont peu importantes; les exportations consistent principalement en bois de charpente et en produits agricoles, dont une grande partie est envoyée au Canada par la voie du lac Champlain. *Montpellier*, qui a le rang de capitale de l'État, n'a que 5,000 habitants environ. Du reste, *Windsor*, *Bennington*, *Burlington* et *Middlebourg*, les autres villes les plus importantes du pays, n'ont pas une population supérieure. Les deux dernières ont un collége richement doté.

Le vaste district maritime du *Maine*, le plus septentrional des pays qui formaient la Nouvelle-Angleterre, a fait longtemps partie du Massachusetts, et, comme nous l'avons dit, ne constitue un État indépendant que depuis 1820. Son territoire est montueux et renferme plusieurs lacs ainsi que de vastes marécages. Nonobstant l'accroissement rapide de sa population, plus de la moitié de sa surface reste à coloniser. Le Maine est encore presque tout entier couvert d'immenses forêts; la plaine qui longe la côte est la seule partie cultivée. Les habitants se livrent avec activité à la construction des navires, à la pêche et au commerce. Les principales exportations consistent en bois de charpente, lin, chanvre et poisson sec. *Augusta*, la capitale, a 4,000 habitants. La ville la plus considérable est *Portland*, qui a 15,000 âmes. C'est une jolie ville bien bâtie, dont le port est fortifié et éclairé, la nuit, par un très-beau phare.

Une petite colonie d'Indiens vit paisiblement dans le Maine, sur les bords du Penobscot. Ces Indiens professent la religion catholique; leurs sachems veillent à la sainteté des mariages, et leur population s'augmente au moment où s'éteignent tant d'autres tribus indigènes.

L'État de *Rhode-Island*, le plus petit de toute la confédération, occupe un angle saillant entre le Connecticut et le Massachusetts. Il doit sa fondation à une quarantaine d'individus chassés de Salem comme hérétiques. Ils achetèrent le territoire à un chef indien pour une paire de lunettes, et y bâtirent une ville à laquelle ils donnèrent le nom de Providence. Grâce aux avantages de sa situation, la population de ce petit pays s'accrut rapidement. Le sol, un peu trop léger pour la culture des céréales, nourrit de nombreux bestiaux; l'industrie y a pris aussi un grand développement. L'instruction est moins répandue dans le Rhode-Island que dans les autres États de la Nouvelle-Angleterre.

Les premiers colons étaient profondément convaincus que les connaissances humaines ne pouvaient être d'aucune utilité à un ministre de l'Evangile, et il est longtemps resté quelque chose de cette opinion dans l'esprit de leurs descendants. La loi pour l'établissement d'écoles publiques fut rapportée ; plus tard cependant on revint sur cette décision. Les Baptistes sont aujourd'hui la secte dominante dans ce pays. La ville la plus considérable de l'Etat est *Providence*, dont la population est estimée à 20,000 âmes. Elle est située au fond de la superbe baie de Narraganset, qui admet des bâtiments de 900 tonneaux. Elle est le siége d'un commerce fort actif. *Newport*, sur l'île de Rhode, à l'entrée de la même baie, est moitié moins peuplée. Mais c'est une des places maritimes des États-Unis les plus importantes par ses fortifications. La législature siége alternativement à Newport et à Providence. L'île de *Rhode* ou *Rhode-Island*, qui donne son nom à tout l'État, a quatre lieues de longueur sur une lieue et un tiers de largeur. La fertilité de son sol, la salubrité de son climat et les avantages de sa situation, avaient fait considérer cette île comme l'Éden de l'Amérique.

Les Anglo-Américains donnent le nom d'États du milieu (*middle states*) aux États de New-York, de Pensylvanie, du New-Jersey et de Delaware. Ces États sont au nombre des plus florissants de l'Union. Le sol y est généralement fertile, et presque tout entier soumis à la culture : ils renferment les villes les plus peuplées et les plus opulentes de toute la Confédération.

L'*État de New-York* embrasse un vaste territoire situé à l'ouest du Connecticut, du Massachusetts et du Vermont. Au nord, il est borné par le fleuve Saint-Laurent, le lac Ontario et le lac Erié. Une branche de l'Alléghany traverse la partie orientale de son territoire, mais n'est pas assez élevée pour entraver la culture de ce district. Presque tout le reste du territoire forme une vaste plaine remarquable par sa fertilité. L'État du New-York ne touche à la mer que par un seul point ; mais l'île presque contiguë, appelée *Long-Island*, et l'immense baie qu'elle forme lui appartiennent. L'agriculture est aussi avancée dans ce pays que dans les États de la Nouvelle-Angleterre. Ses principaux produits sont le froment et le maïs. Les pâturages sont magnifiques. On y cultive une quantité énorme de fruits, particulièrement les melons d'eau. Les pêches sont parfois si abondantes qu'on s'en sert pour nourrir les cochons.

L'industrie manufacturière est dans l'état le plus florissant : les fabriques sont à peu près les mêmes que dans la Nouvelle-Angleterre. Les sources salées d'*Onondaga* donnent chaque année 800,000 boisseaux de sel. Les eaux minérales de *Clifton*, *Saratoga* et *New-Lebanon* ou *Nouveau Liban* sont les plus renommées des États-Unis. Le commerce de cet État a pris un développement prodigieux : il est d'ailleurs merveilleusement favorisé par son système de navigation intérieure. L'*Hudson*, à l'embouchure duquel est bâtie la ville de New-York, peut être remonté par les bâtiments de commerce jusqu'à une hauteur de plus de 40 lieues, et les navires de 80 tonneaux le remontent même jusqu'à 57 lieues. Des canaux unissent ce fleuve avec les lacs Erié, Ontario et Champlain. D'autres canaux mettant le lac Erié en communication avec les affluents du Mississipi, les marchandises fabriquées dans l'État ou importées de l'étranger, sont introduites avec la plus grande facilité dans tout l'immense territoire de l'Ouest. Ajoutez à cela le magnifique système de chemins de fer qui enveloppe dans son réseau tous les États et toutes les villes importantes de la Confédération.

Par son étendue, par sa richesse, par sa beauté, par le chiffre de sa population qui dépasse 300,000 âmes, la ville de *New-York* mérite d'être considérée comme la capitale des États-Unis. Elle est bâtie sur l'île de *Manhattan*, à l'embouchure de l'Hudson. Le port de New-York et l'immense baie formée par Long-Island peuvent recevoir des vaisseaux de 90 canons : toutes les flottes du monde pourraient s'y mettre en sûreté. Aujourd'hui, New-York est, après Londres, la place commerciale la plus importante du monde. La ville est régulière, bien bâtie et élégante. Elle possède plusieurs beaux édifices publics; l'Hôtel de Ville est le plus remarquable. Les institutions littéraires, savantes, de bienfaisance et d'utilité publique sont extrêmement nombreuses. Parmi les établissements utiles, nous citerons surtout la prison de l'État et le pénitentiaire, où l'on ne se propose pas uniquement de punir, mais surtout de réformer les détenus.

Les habitants de cette cité se distinguent, de ceux des autres villes des États-Unis, par leur politesse, leur gaîté et leur hospitalité. Les hommes s'habillent à la mode de Londres; les femmes suivent les modes de Paris. Le contact perpétuel des étrangers et le nombre considérable d'habitants qui sont originaires de l'Europe, ont singulièrement modifié les

mœurs primitives des Anglo-Américains de cette ville. Tandis que Boston est une ville encore tout entière anglaise, New-York offre déjà beaucoup d'analogie avec Paris. Le goût pour les lettres, les beaux-arts, les représentations dramatiques s'y répand chaque jour davantage, et y rend la vie sociale plus animée et plus agréable. La salubrité de New-York laisse à désirer. La fièvre jaune y exerce assez fréquemment ses ravages; la phthisie enlève tous les ans un grand nombre de personnes; enfin, les individus originaires de la ville ont rarement de bonnes dents. On attribue ces maladies aux brusques alternatives de chaud et de froid.

Les villes de l'intérieur sont en général peu considérables, non-seulement dans l'État de New-York, mais encore dans les autres républiques de l'Union. Cela tient à ce que la population anglo-américaine est essentiellement active et laborieuse. Ou bien elle se concentre dans les grandes places maritimes pour s'y livrer à l'industrie et au commerce; ou bien elle se disperse dans la campagne pour se livrer aux rudes travaux de l'agriculture. En remontant l'Hudson, le voyageur rencontre cependant quelques cités assez importantes, qui doivent leur origine et leur développement à l'immense mouvement commercial dont ce fleuve est le siége. La principale est *Albany*, qui a près de 30,000 âmes, et qui est la résidence du gouvernement de l'État de New-York. C'est à Albany que l'Hudson cesse d'être navigable pour les navires de commerce, et que commence le canal Erié. *Hudson*, située à 10 lieues au-dessous d'Albany, et *Troy*, sont deux villes toutes récentes qui doivent leur prospérité au commerce de transit. La première a 6 à 7,000 habitants, et la seconde 12 à 15,000. Nous citerons encore les villes d'*Utica*, sur le Mohawk, à l'endroit où le grand canal joint cette rivière, *Rochester*, sur le Gennessée, au point où ce dernier s'unit au lac Ontario, et *Buffalo*, sur le lac Erié, à l'entrée du canal, qui s'accroissent avec rapidité. Utica renferme 10,000 habitants, Rochester 16,000, et Buffalo 11,000. Les forts jadis célèbres de *Crown-Point* et de *Ticonderoga*, sur le bord occidental du lac Champlain, tombent en ruine.

La *Pensylvanie*, située au sud et à l'ouest de l'État de New-York, est une des républiques les plus vastes et les plus florissantes de l'Union. Son territoire, qui forme à peu près un parallélogramme régulier, ne touche que par ses points extrêmes au lac Erié, ainsi qu'aux baies de

Chasepeake et de Delaware. Les monts Alléghanys le traversent dans une direction oblique. Quoique une partie de leurs flancs soit rocheuse et infertile, la chaîne est entrecoupée de belles et fécondes vallées. Sur la côte, le sol est généralement léger et sablonneux ; mais dans l'intérieur, il est gras, fertile et place la Pensylvanie au rang des États les plus favorisés par la nature. L'agriculture est fort avancée et très-florissante dans les districts de l'est et du sud. Dans ceux du nord et de l'ouest, on trouve encore de vastes forêts qui, du reste, disparaissent chaque jour sous la hache du colon. La Pensylvanie possède aussi de vastes pâturages, et une multitude de bestiaux d'excellente race. Outre les grandes rivières de la Delaware, du Susquehannah et de l'Ohio, un nombre considérable d'eaux courantes répandent partout la fertilité, font mouvoir des moulins et des usines, alimentent les canaux d'irrigation, ou embellissent le pays par des cascades romantiques. Les *Ohio-Pyles*, ou la chute de la rivière Youghioghegy, est une des plus remarquables. La farine de froment, de qualité excellente, la farine de maïs, le chanvre, le sucre d'érable, sont les productions agricoles les plus importantes. Il y a en outre d'abondants gisements de houille et de riches mines de fer qui alimentent de nombreux établissements métallurgiques.

La race pensylvanienne se distingue par son activité, ses bonnes mœurs et son courage. Plus éclairée que les habitants de New-York, plus tolérante que ceux de la Nouvelle-Angleterre, elle n'est pas corrompue par l'esprit exclusif du commerce, et dédaigne les préjugés qui accompagnent dans les États du midi l'existence d'une classe d'esclaves. C'est la Pensylvanie qui est le centre principal du mouvement abolitioniste. La constitution très-démocratique de l'État est appuyée par de bonnes institutions municipales. La tolérance religieuse ne connaît d'autres bornes que celles de la morale universelle et de cette conscience du genre humain qui repousse l'athéisme. On sait que ce territoire fut d'abord colonisé par des Quakers, sous la direction de ce sage appelé William Penn, dont le nom a été donné à tout le pays (*Pensylvanie* signifie « forêt de Penn »). Mais à leur suite accoururent une foule d'émigrants venus, soit de la Nouvelle-Angleterre, soit des contrées transatlantiques, principalement de l'Irlande et de l'Allemagne. Aujourd'hui les Quakers représentent au plus un sixième de la population

totale de l'État; néanmoins l'influence de leur caractère moral, doux et philanthropique, n'a jamais cessé de s'y faire sentir. Les Quakers et les Anglais épiscopaux habitent Philadelphie, et les comtés de Chester, de Bucks et de Montgomery. Les Irlandais, pour la plupart presbytériens, habitent les contrées de l'ouest et du nord. Les Allemands, pour la plupart originaires de la Souabe et du Palatinat, demeurent principalement dans les comtés de Lancaster, d'York, de Dauphin et de Northampton, ou sur les premières rampes des Montagnes Bleues, où les noms de Berlin, Manheim, Strasbourg, Heidelberg et autres, leur rappellent le souvenir de la patrie allemande.

La capitale de la Pensylvanie, *Philadelphie*, est située au confluent de la Delaware et du Schuylkill. Le plan en fut tracé en 1683, par William Penn lui-même. Elle est construite avec élégance; ses rues, remarquables par leur largeur, sont toutes en ligne droite, disposition peu pittoresque, mais commode. Parmi les nombreux édifices publics qui méritent d'être mentionnés, nous nommerons le Marché, le plus beau peut-être de toute l'Amérique, la Banque de Pensylvanie, la Banque de Gérard, la Banque des Etats-Unis, bâtie en marbre blanc sur le modèle du Parthénon, le Palais où siégeait le congrès avant sa translation dans la ville de Washington, et la Monnaie fédérale, le seul établissement de ce genre que possède l'Union. Philadelphie possède une foule d'établissements littéraires et scientifiques d'un haut intérêt, tels qu'un observatoire, un jardin botanique, un riche musée où l'on remarque un squelette complet de mammouth, trois grandes bibliothèques publiques, une académie des Beaux-Arts avec une riche collection de modèles, et enfin l'Université de Pensylvanie, qui jouit d'une réputation méritée dans tous les Etats de la Confédération, et qui n'a pas de rivale sous le rapport de l'enseignement des sciences médicales. Philadelphie renferme une soixantaine d'imprimeries qui se distinguent toutes par leur activité et font de cette ville un foyer de lumières. Les institutions philanthropiques de la Cité des Frères sont en grand nombre, ainsi qu'on devait l'attendre des disciples de Penn : nulle part au monde, il n'a été fait autant d'efforts dans le but d'améliorer le système pénitentiaire. Philadelphie n'est que la seconde ville de la Confédération sous le rapport de la population, qui s'élève à environ 225,000 âmes, mais elle tient le premier rang sous le rapport de l'industrie manufacturière,

et le troisième sous le rapport du commerce maritime, que favorisent sa situation et la bonté de son port qui est à la fois vaste et sûr.

Dans l'intérieur de la Pensylvanie, nous remarquons, sur les bords du Susquehannah, *Lancaster*, jolie ville d'environ 9,000 âmes, et *Harrisburg*, qui n'a que 6,000 habitants, mais qui est le siége du gouvernement. La moitié de la population de Lancaster est allemande. Il se publie dans cette petite ville 6 journaux, dont 3 en anglais et 3 en allemand. Citons encore *Carlisle*, bourg de 3,000 âmes, qui possède un collége florissant; *Bethléem*, chef-lieu des Frères Moraves, et *Ephrata*, résidence d'une autre secte religieuse très-austère, nommée les *Dunkers* ou *Tunkers*. La partie occidentale nous présente une autre ville fort importante; c'est *Pittsburg* que l'on appelle quelquefois la Birmingham de l'Amérique. Quoique ce titre soit ambitieux pour une ville dont la population est estimée à 25,000 âmes environ, elle le mérite jusqu'à un certain point. La situation de Pittsburg à l'endroit où les rivières Alléghany et Monongahela se réunissent pour former l'Ohio, en a fait le centre du commerce de l'immense territoire de l'Ouest. L'activité industrielle et commerciale de cette cité naissante est merveilleuse. Elle possède de vastes établissements métallurgiques dont les matériaux sont fournis par les riches mines de fer et de houille qui abondent dans ses environs, et fabrique une quantité énorme d'outils et d'ustensiles en fer. Après les usines, les moulins à farine et les verreries sont les établissements industriels les plus importants.

L'espèce de péninsule formée à l'est de la Pensylvanie et au sud de l'État de New-York par la Delaware et l'océan Atlantique, qui constitue le *New-Jersey*, commence au nord par des montagnes extrêmement riches en mines de fer. Plus bas, des collines agréablement variées étalent leurs vergers et leurs pâturages. L'extrémité méridionale n'offre qu'une plaine couverte d'une immense forêt de pins et dont le sol marécageux et sablonneux abonde en mines de fer limoneux. De nombreux cours d'eau y font mouvoir toutes sortes d'usines et de moulins. La cascade du *Passaïk* est une des plus pittoresques des Etats-Unis : la rivière tombe en une seule nappe d'une hauteur de 70 pieds. Les premiers colons qui s'établirent sur ce territoire étaient Hollandais; mais il reçut bientôt des émigrants anglais et écossais, ainsi que des quakers et des presbytériens de la Nouvelle-Angleterre; de sorte qu'à cette heure la

population est un peu bigarrée. Cet Etat ne renferme aucune grande ville. *Trenton*, la capitale, située sur la Delaware, n'a que 5 à 6,000 habitants. *New-Brunswick* et *Elisabethtown* en ont 8,000. Le port de *Newark*, situé vis-à-vis la ville de New-York, est le seul endroit où l'on ait tenté des expéditions maritimes : la population de cette dernière ville dépasse 12,000 âmes. La baie de *Raritan* offre un excellent port.

Le petit Etat de *Delaware* n'occupe qu'une étroite bande de terre sur la côte orientale de la baie de ce nom. C'est un territoire très-bas, sablonneux dans quelques endroits, marécageux dans quelques autres. Le marais des Cyprès (*Cypress Swamp*) a une superficie de près de 50,000 acres. Néanmoins une bonne partie du sol se compose de terre d'alluvion et se distingue par sa fertilité. Primitivement le Delaware fut peuplé par des colons suédois ; puis vinrent des Hollandais ; ensuite il fut cédé à William Penn et fit partie de la Pensylvanie. Mais en 1755, il en fut séparé sous le nom des Trois Comtés de Delaware. *Dover* et *Wilmington* sont deux petites villes de 11,000 et de 8,000 âmes, qui prospèrent par leur commerce, et exportent surtout une grande quantité de farine. La première est la capitale de l'Etat.

Les Anglo-Américains donnent le nom d'Etat du Sud, au Maryland, à la Virginie, aux deux Carolines et à la Géorgie, parce qu'ils sont situés au sud des territoires que nous venons de décrire. Ces Etats possèdent bien des avantages naturels sur leurs voisins du Nord. Le climat y est beaucoup plus doux, et le sol donne en abondance ces riches produits qui ne peuvent réussir sous le ciel plus âpre de la Pensylvanie, du New-York et des provinces de la Nouvelle-Angleterre. Ces circonstances ont donné naissance à la formation d'une population qui se distingue essentiellement de celle que nous avons vue jusqu'à présent, et qui est même, sous beaucoup de rapports, en opposition avec elle. L'habitant du Nord joint à ses travaux agricoles le travail manufacturier, et se livre au commerce avec une extrême activité ; l'habitant du Sud est purement agricole. Le premier est laborieux et doué d'une énergie infatigable ; le second est indolent et adonné aux plaisirs sensuels. Celui-là repousse l'esclavage et travaille de ses propres mains ; celui-ci ne fait rien par lui-même, et ses nègres travaillent pour lui. Le planteur des Etats méridionaux n'acquiert pas ses richesses à la sueur de son front ; c'est la sueur de ses esclaves qui féconde ses domaines. Pour lui, il se

repose indolemment dans une retraite bien ombragée, où il boit, fume et dort. Sans sortir de sa molle inactivité, il jouit de toutes les douceurs de la vie. Les esclaves mènent l'existence la plus dégradée, le fouet est le mobile de leur activité, et parfois ils sont traités avec la plus extrême barbarie, même par leurs maîtresses. Le témoignage d'un esclave n'est pas reçu en justice, et la loi punit d'une amende quiconque lui apprend à lire. Enfin un préjugé barbare refuse aux hommes de couleur, même quand ils sont libres, les droits et les priviléges du citoyen. L'esclavage, on peut le dire, est à la fois la honte et la plaie des Etats du Sud. La vie indolente des planteurs de cette région explique suffisamment pourquoi le niveau intellectuel et moral de la population, considérée en général, est inférieur à celui des habitants des Etats septentrionaux.

Le *Maryland* a été ainsi nommé d'apres la reine Henriette-Marie, qui accorda, en 1632, à lord Baltimore, pour le posséder lui et ses descendants, un vaste territoire situé sur les deux côtés de la grande baie de Chesapeake. Le voisinage de la mer et une rangée de montagnes dans l'intérieur modèrent l'action de la chaleur. Quoique certaines parties soient sablonneuses ou marécageuses, les terres sont généralement remarquables par leur fertilité. Le blé, l'orge et les pommes de terre viennent très-bien ; mais le principal objet de la culture, ici et dans la Virginie, c'est le tabac. On évalue la production annuelle du Maryland à 20,000 boucauts. Le tabac de cet Etat est plus fort que celui de la Virginie, et il est plus estimé dans le nord de l'Europe. L'industrie n'a pas encore acquis dans cette province un très-grand développement ; cependant on y trouve plusieurs établissements métallurgiques vastes et productifs. Le commerce y est assez actif ; mais les exportations consistent principalement en produits du sol : le tabac et la farine sont les articles les plus importants. Les premiers colons amenés par lord Baltimore, qui était catholique, professaient la même religion : aussi, les catholiques sont-ils encore très-nombreux dans le Maryland. En outre, comme ces derniers se distinguaient par un esprit de tolérance inconnu aux émigrants de la Nouvelle-Angleterre, le Maryland devint promptement un lieu d'asile pour les individus qui fuyaient les persécutions des fanatiques puritains. Les habitants de cet État présentent le plus heureux spécimen de la race du sud ; on vante leurs manières

où il boit, fume
ıtes les douceurs
gradée, le fouet
avec la plus ex-
nage d'un esclave
e quiconque lui
hommes de cou-
léges du citoyen.
plaie des Etats
n explique suffi-
le la population,
nts des Etats sep-

nriette-Marie, qui
lui et ses descen-
a grande baie de
montagnes dans
certaines parties
généralement re-
pommes de terre
ıre, ici et dans la
ıelle du Maryland
que celui de la Vir-
L'industrie n'a pas
veloppement; ce-
urgiques vastes et
exportations con-
t la farine sont les
enés par lord Bal-
eligion: aussi, les
aryland. En outre,
t de tolérance in-
e Maryland devint
fuyaient les persé-
t État présentent le
ıte leurs mar.ières

BALTIMORE

agréables, leur douceur et leur hospitalité. Aujourd'hui, le Maryland rivalise de zèle avec les États septentrionaux pour la diffusion de l'instruction. Plusieurs colléges ont été fondés, et de fortes sommes ont été votées pour l'établissement d'écoles publiques.

La petite ville d'*Annapolis*, sur la côte ouest de la baie de Chesapeake, est le siége du gouvernement : elle n'a pourtant que 4,000 âmes. *Frederikstown*, jolie petite cité bâtie au pied des montagnes, renferme à peu près 6,000 habitants, pour la plupart d'origine allemande. La seule ville considérable de l'État est *Baltimore ;* mais celle-ci est l'une des cités les plus importantes de l'Union sous le rapport de sa population, de son étendue et de son commerce. Baltimore est située au fond de la baie de Chesapeake, sur la rivière de *Patapsco*. Elle surpasse New-York et Philadelphie pour l'élégance et la régularité de ses constructions, ainsi que par la propreté de ses rues. Elle est ornée d'un grand nombre d'édifices publics, parmi lesquels on cite surtout la Cathédrale catholique dont la coupole ressemble à celle du Panthéon de Rome ; l'Église des Unitaires, la Bourse, le Théâtre et le monument élevé en l'honneur de Washington. C'est une colonne de marbre de 150 pieds de hauteur, surmontée par la statue colossale du héros de l'Amérique. Baltimore possède une université, un musée et une bibliothèque assez nombreuse. Cette ville se distingue encore par son industrie et par son commerce. Les manufactures de coton, les verreries, les fabriques de bleu de Prusse et de vitriol, les distilleries et la construction des vaisseaux sont les principales branches d'industrie de ses habitants. Les schooners construits à Baltimore sont également propres au commerce et à la course. Le commerce de la capitale du Maryland est extrêmement considérable : c'est la farine qui forme l'objet principal de ses exportations. Quoique les petits bâtiments puissent arriver jusqu'à Baltimore, le port de la ville est à *Fell-Point*, à deux kilomètres au-dessous.

Le territoire de la *Virginie*, ainsi nommée en l'honneur de la reine Élisabeth, s'étend depuis la baie de Chesapeake jusqu'aux bords de l'Ohio. Les Montagnes Bleues ou les Alléghanys la partagent en deux portions : celle d'ouest, riche en magnifiques points de vue, ressemble à un vaste parc ; le fameux tabac, le riz, le froment enrichissent les cultivateurs de l'autre partie. Dans la première, on ne voit guère que des blancs ; dans la seconde, les esclaves noirs sont très-nombreux. La

chaîne de l'Alléghany donne ici naissance à trois belles rivières, le James, le Rappahannok et le Potowmac, qui s'écoulent à l'est dans la baie de Chesapeake. Le long des montagnes, il y a une race d'habitants très-forts et très-grands, parmi lesquels il est rare de trouver un homme qui n'ait pas six pieds de haut. Il paraît qu'en général les individus qui habitent la partie supérieure de la Virginie jouissent d'une excellente santé. La partie maritime, au contraire, qui est basse et marécageuse, est exposée à des fièvres dangereuses. Une distinction tranchée entre les riches et les pauvres rend le gouvernement plus aristocratique que celui des autres États; mais le petit nombre de citoyens riches, éclairés et intelligents qui forment l'oligarchie virginienne, a montré, dans les affaires générales de l'Union, un esprit très-démocratique, et plusieurs des hommes d'État les plus éminents de l'Amérique, appartenaient à la Virginie : nous nous contenterons de citer Washington, Jefferson et Madison. Cependant, sous le rapport de la diffusion des connaissances scientifiques et littéraires, ainsi que sous celui du développement de l'industrie, cet État est fort en arrière des républiques du nord.

Un pays aussi essentiellement agricole ne saurait posséder des villes bien considérables. Cependant il en est plusieurs qui doivent à leur commerce d'exportation une certaine importance. *Richmond*, la capitale de l'État, est une jolie ville d'environ 20,000 âmes, située sur le James, mais un peu trop loin de son embouchure. Son Capitole, ou palais du gouvernement, est regardé comme l'un des plus beaux édifices des États-Unis. Cette ville exporte chaque année 25,000 boucauts de tabac et plus de 200,000 barils de farine. Plus bas, sur le même fleuve, on remarque encore *Pétersbourg*, qui a près de 10,000 habitants. *Norfolk*, à l'embouchure du James, en renferme 12,000. *Wheeling*, avec 6,000 âmes, doit sa prospérité à ce qu'elle se trouve sur la route du territoire de l'Ouest.

Des curiosités ordinaires ne sauraient nous arrêter dans notre course. Nous ne pouvons donc accorder qu'une simple mention à la *Cave de Madison* et au *passage du Potowmac*, à travers les crevasses des montagnes; mais le *pont de roche* exige une courte description. Une petite rivière, le *Cedar-Creek*, affluent du James, passe au fond d'une vallée qui a de 210 à 270 pieds de profondeur, 45 pieds de diamètre en bas et 90 en haut. Une masse solide de roche calcaire, épaisse de 40 pieds, recouverte de terreau et de rochers détachés, passe d'un bord de la vallée à

l'autre, et forme ainsi une immense arche qui, vue d'en bas, inspire un sentiment mêlé de frayeur et d'admiration. Ce phénomène ne diffère des excavations si fréquentes dans les pays calcaires, que par la grandeur des masses et par sa disposition pittoresque.

Le district de *Columbia* n'est qu'un petit territoire de cent milles de superficie, créé aux dépens du Maryland et de la Virginie. C'est là que s'élève la Cité Fédérale, qui porte le grand nom de Washington. Le siége du gouvernement central y a été transféré en 1801. *Washington* occupe l'angle formé par le Potowmac et l'Eastern-Branch. C'est une des plus heureuses situations de l'Amérique, tant par la salubrité de l'air et la beauté du pays que sous le rapport d'une parfaite convenance. Les éminences graduelles y forment une foule de charmantes perspectives et une pente suffisante pour l'écoulement des eaux pluviales. L'Eastern-Branch fournit un des havres les plus sûrs et les plus commodes de l'Amérique; les plus grands vaisseaux y trouvent assez d'eau jusqu'à trois kilomètres au-dessus de son embouchure, et le canal percé le long du rivage contigu à la ville, offre un havre spacieux avec les plus grandes commodités. Le plan de cette capitale a été tracé par un Français, le major Lenfant. Avant de rien commencer, on avait déterminé la position des divers édifices publics sur le terrain le plus avantageux. Tous dominent ou des perspectives lointaines ou des vues agréables, et leur situation les rend susceptibles de tous les accessoires que pourra exiger, par la suite, l'utilité ou l'embellissement. Plusieurs beaux édifices ornent la Cité Fédérale. Les deux plus remarquables sont le *Capitole* et l'*Hôtel du Président*. Le premier est construit sur une éminence : c'est un bâtiment vraiment imposant, surmonté par trois coupoles. Celle du milieu, qui correspond à la vaste salle nommée la Rotonde, a 88 pieds de diamètre. Le Capitole est le lieu où le sénat et le congrès tiennent leurs séances. C'est encore là que la cour suprême de la Confédération siége pendant deux mois de l'année. Enfin, cet édifice renferme encore la riche bibliothèque du congrès. L'Hôtel du Président est bâti sur une plate-forme encore plus élevée. Cet édifice est également remarquable par ses dimensions, par son architecture et par la richesse de son ameublement. Les quatre grands corps de bâtiment qui l'entourent servent à loger les administrations des finances, de la marine, de la guerre, de l'intérieur et des affaires étrangères. Pendant la der-

nière guerre, en 1814, les Anglais mirent le feu au Capitole, procédé véritablement digne d'Érostrate. En outre, comme pour rivaliser avec la barbarie arabe, ils incendièrent la bibliothèque nationale. La population de Washington s'élève à 30,000 âmes, y compris celle de *Georgetown*, qui n'est qu'un faubourg de la capitale de l'Union américaine.

La *Caroline du Nord*, la *Caroline du Sud* et la *Géorgie*, présentent tant d'analogies que nous croyons superflu de les décrire séparément. Le vaste espace qu'occupent ces trois États remplissent le reste du territoire de l'union primitive. La chaîne de l'Alléghany continue encore de former leur limite à l'ouest ; mais, comme dans sa course, elle va toujours s'éloignant davantage de la côte, elle laisse entre elle et la mer un intervalle dont la largeur n'est guère au-dessous de 70 lieues. A travers le centre de ce territoire court encore une chaîne de collines sablonneuses qui est large d'environ 12 lieues et qui ne produit que des pins; aussi les habitants leur donnent-ils le nom de *pine-barrens*. Le long de la côte maritime on remarque aussi une vaste étendue de marais et de terres basses qui sont généralement impropres à la culture, et qui même exercent une influence fâcheuse au point de vue de la salubrité du pays. Les bords des rivières et les terres situées au pied des montagnes présentent un sol excellent et remarquable par sa fertilité. Ici commencent à dominer des cultures différentes de celles de la Virginie, et qui se rapprochent de celles des pays tropicaux. Le blé ne réussit pas aussi bien que dans les États du nord, quoique le maïs continue de former la base essentielle de la subsistance des classes inférieures. Le riz et le coton sont les principaux produits agricoles de ces trois États. La culture du premier est singulièrement favorisée par l'humidité des terres basses de la région maritime. Presque tout le riz qui se consomme en Europe vient des Carolines. Le coton, qui aime au contraire un sol sec, prospère admirablement dans les districts sablonneux de la côte et dans les îles voisines. Le débouché énorme et toujours croissant que les manufactures européennes et surtout britanniques offrent à cette denrée, a enrichi les habitants de ces trois États, qui trouvent plus de profit à produire du coton qu'à tout autre genre de culture. L'industrie est encore moins développée dans ces provinces que dans la Virginie elle-même. Leur principal commerce consiste dans l'exportation du riz et du coton, en échange desquels on importe des

produits manufacturés, des vins et diverses denrées des Indes orientales et occidentales. Les mines d'or des deux Carolines et de la Géorgie, découvertes il y a une quarantaine d'années, ne sont point sans importance : leur produit est évalué à environ 5 millions de francs chaque année.

Les Caroliniens sont polis, hospitaliers et pleins de talents naturels ; mais, en revanche, ils sont indolents, dépourvus d'instruction et trop adonnés aux plaisirs sensuels. On prétend néanmoins que, sous ce dernier rapport, une amélioration notable se fait sentir parmi eux. Plusieurs colléges ont été fondés dans les deux Carolines, et des sommes assez considérables ont été votées pour l'établissement d'écoles publiques.

La Caroline du Nord ne renferme que de fort petites villes d'environ 3,000 âmes, comme *Wilmington*, *Fayetteville* et *Raleigh* qui a le titre de capitale. La plus peuplée n'a que 6,000 habitants : c'est *Newbern*, située au confluent du Trent et de la Neuse. Elle fait un assez grand commerce et son port possède beaucoup de navires marchands.

Le gouvernement de la Caroline du Sud siége à *Columbia*, petite ville de 4,000 âmes, dans le haut pays. Mais la principale ville est *Charlestown*, située à la jonction de l'Ashley et du Cooper, rivières grandes et navigables qui forment un vaste confluent. Les rues de la ville sont larges, régulières et ornées de belles maisons. On y remarque aussi plusieurs beaux édifices. Les riches planteurs résident à Charlestown une partie de l'année, et y passent leur temps à recevoir et à se livrer aux plaisirs. Plusieurs d'entre eux ont 100 à 150 mille francs de revenu ; quelques-uns en ont jusqu'à 500,000. Charlestown a été souvent décimée par la fièvre jaune ; cependant elle passe pour l'une des villes les plus salubres des États du sud Sa population s'élève à 40,000 âmes environ.

La capitale de la Géorgie est *Milledgeville*, petite ville de 3,000 habitants. *Savannah* et *Augusta* sont un peu plus considérables. La première a 9,000 âmes et la seconde 7,000. Savannah, située à l'embouchure du fleuve de ce nom, est importante par son commerce. Augusta, bâtie également sur le Savannah, mais à 75 lieues au-dessus de son embouchure, est l'entrepôt du coton récolté dans la Haute-Géorgie, pour être ensuite embarqué à Savannah ou à Charlestown. La très-petite ville

d'*Athènes* est remarquable par son bel établissement d'instruction qui porte le titre d'Université de Géorgie.

La *Floride* doit son nom à ce qu'elle fut découverte le jour de Pâques Fleuries, en 1512, par Ponce de Léon, navigateur espagnol, qui allait à la recherche d'une miraculeuse fontaine de Jouvence, dont l'existence se fondait sur une tradition conservée parmi les Caraïbes des Antilles. Quelques Français s'étaient fixés dans ce pays négligé par les autres puissances, qui alors ne cherchaient que des mines d'or, Philippe II, roi d'Espagne, jaloux de la possession exclusive de toute l'Amérique, y envoya une flotte chargée de détruire ce nouvel établissement. Par une barbarie atroce, des colons qui avaient échappé au massacre général furent pendus à des arbres, avec cet écriteau : « Non pas comme Français, mais comme hérétiques. » Dominique de Gourgues, marin gascon, indigné du massacre de ses compatriotes, vendit ses terres, construisit quelques vaisseaux, s'associa une élite d'aventuriers chevaleresques, cingla vers la Floride, surprit et écrasa les coupables, fit sauter leur fort, et pendit à son tour les prisonniers, avec cet écriteau : « Non pas comme Espagnols, mais comme assassins. » Après avoir ainsi vengé l'affront fait à sa patrie, il retourna en France, et, réclamé par l'Espagne, il fut heureux d'être oublié.

La Floride est divisée en orientale et occidentale. La première est cette longue péninsule qui forme l'extrémité sud-est du continent de l'Amérique septentrionale. La seconde est une bande de terre qui s'étend à l'ouest et qui est baignée par une partie du golfe du Mexique. La Floride n'est qu'une continuation du pays plat de la Géorgie et de la Caroline du Sud. Le climat passe pour malsain, quoique l'air y doive être habituellement agité et renouvelé par le contre-coup des vents alisés joint au mouvement que le courant du golfe lui communique. L'hiver est si doux que les végétaux les plus délicats des Antilles, les orangers, les bananiers, les govaviers y éprouvent rarement la moindre atteinte de la saison. Les brouillards y sont inconnus. Aux équinoxes, et surtout en automne, les pluies tombent abondamment chaque jour, depuis onze heures du matin jusqu'à quatre de l'après-midi, pendant quelques semaines de suite. Les productions des latitudes septentrionales et méridionales y fleurissent les unes à côté des autres. Les pins rouge et blanc, les sapins, les chênes toujours verts, le châtaignier,

l'acajou, le noyer, le cerisier, l'érable, le bois de campêche, le bois de *braziletto*, le sassafras couvrent ici un sol très-varié, tantôt riche en terreau, et tantôt composé de sable et de gravier, le plus souvent marécageux. On voit des forêts entières de mûriers blancs et rouges, plus beaux que dans aucune autre partie de l'Amérique. Tous les arbres fruitiers de l'Europe y ont été naturalisés. L'orange y est plus grosse, plus aromatique et plus succulente qu'en Portugal. Le myrte à cire vient dans tous les terrains, et en si grande quantité que toute l'Angleterre pourrait être fournie de cire, dit Stork, s'il y avait assez de mains pour cueillir les baies. L'extraction de cette substance est fort simple. Après avoir écrasé les baies, on les fait bouillir dans l'eau, et on enlève avec une écumoire la cire qui est d'une belle couleur verte. Elle peut être blanchie comme la cire d'abeilles, et sa consistance rend les bougies qu'on en fait très-appropriées aux climats chauds. L'indigo et la cochenille réussissent admirablement.

Les animaux domestiques de l'Europe ne trouvent pas ici les pâturages convenables. De nombreux essaims d'oiseaux des contrées septentrionales viennent y passer l'hiver. Dans les forêts, une grande araignée jaune, dont le ventre est plus gros qu'un œuf de pigeon, suspend ses toiles semblables à de la soie jaune, et assez fortes pour arrêter de petits oiseaux, dont cet insecte se nourrit. Il y a aussi une grande variété d'innocents lézards en partie très-beaux, et dont quelques-uns changent de couleur comme les caméléons. Mais les rivières sont habitées par de nombreux alligators.

La Floride ne renferme aucune ville considérable. *Tallahassée*, la capitale, n'a que 3,000 habitants. L'ancienne capitale sous la domination espagnole, *Saint-Augustin*, n'est pas plus peuplée. Cette dernière est située sur la côte orientale de la péninsule : son port est de difficile accès. *Pensacola*, dans la Floride occidentale, renferme une population de 5,000 âmes seulement; mais cette petite ville est destinée à s'accroître rapidement. Son port est regardé comme le plus beau et le plus sûr de tout le golfe du Mexique. Le congrès y a fait construire un arsenal pour la marine et des fortifications importantes. Un beau phare de 80 pieds de hauteur indique, pendant la nuit, l'entrée de son port.

L'Etat d'*Alabama*, à l'ouest de la Géorgie, a la plus grande ressemblance avec elle, sous le rapport du sol et des productions. Il est arrosé

par deux grandes rivières, l'Alabama et le Tombeckbec, qui en s'unissant forment la Mobile. On n'y trouve qu'une ville importante, *Mobile*, située à l'embouchure du fleuve de ce nom, qui y forme un bon port. Elle doit sa prospérité à sa position, qui en a fait le débouché des riches produits du fertile territoire d'Alabama et surtout de l'immense quantité de coton qu'on y récolte. Sa population s'élève déjà à 12,000 habitants; malheureusement elle est souvent visitée par la fièvre jaune. Nous nommerons encore *Montgomery*, *Cahawba* et *Tuscaloosa*, dont la population varie de trois à quatre mille âmes. La première est la capitale de l'Etat; la seconde est le siége d'un établissement d'instruction publique qui porte le titre pompeux d'Université de l'Alabama.

C'est dans l'Alabama qu'habite la nation indienne des *Cherokis*, jadis fameuse dans la guerre, mais que les soins bienfaisants du gouvernement fédéral ont réussi à civiliser. Elle possède des moulins à blé, à scie et à poudre; elle fabrique du salpêtre; les femmes ont toutes des métiers à filer et à tisser. En 1810, la tribu comptait 12,395 Indiens, 341 blancs et 340 nègres.

Ainsi que nous l'avons dit, les Anglo-Américains donnent le nom de *Territoire de l'Ouest* à cette vaste région qui se trouve comprise entre les deux chaînes des Monts Alléghanys et des Montagnes-Rocheuses, et qui forme le magnifique bassin Missouri-Mississipien. Toute cette région n'est pas encore constituée politiquement; la formation des États suit les progrès de l'immigration, et il existe encore, entre le Missouri et les Montagnes-Rocheuses, une surface immense qui est encore, mais cessera bientôt de l'être, abandonnée aux tribus errantes des Indiens. C'est surtout dans la direction de l'est à l'ouest qu'a lieu le mouvement d'immigration; aussi, les États les plus anciens, les plus peuplés et les plus florissants du Territoire de l'Ouest, sont-ils ceux qui avoisinent la chaîne alléghanienne.

C'est un spectacle vraiment merveilleux et tout à fait digne de l'étude des hommes d'Etat et des économistes, que cette conquête progressive de la civilisation sur la nature et sur la barbarie, que ce développement rapide de jeunes républiques qui se hâtent de prendre place dans la grande famille confédérée. L'émigration, qui se porte incessamment dans le territoire de l'ouest, ne se compose pas uniquement d'individus qui ont abandonné l'Europe pour aller chercher dans le Nouveau-Monde des

terres à défricher et un sort plus prospère. Loin de là ; elle se compose, pour la majeure partie, d'Anglo-Américains mêmes qui abandonnent les États de l'est. Les Anglo-Américains sont les voyageurs les plus entreprenants que l'on puisse rencontrer. Ils sont animés d'un esprit d'aventure qui les pousse sans cesse en avant. Ils quittent avec une incroyable facilité leur première demeure, pour aller s'établir dans les parties les plus reculées de l'Union, sans y être forcés par la nécessité. Ils vont tenter les aventures, pour peu qu'ils se figurent trouver quelque avantage dans ce déplacement de leur foyer. « La vieille Amérique, dite Birkbeck, semble se disjoindre et se mouvoir vers l'ouest. Quand on traverse l'Alléghany, on a presque toujours en vue des émigrants de l'est qui se transportent dans l'intérieur, emportant avec eux toute leur famille et tout leur mobilier. Tous les jours, je voyais trente à quarante familles traverser Pittsbourg et descendre l'Ohio. » L'objet de l'émigrant est de devenir propriétaire et cultivateur d'une partie de ces immenses terres inoccupées que le gouvernement lui vend au bas prix de deux dollars l'acre, ou onze francs les 40 ares et demi. Il ne paie au comptant que le quart du prix du lot de terre qu'il choisit ; les trois autres quarts sont dus au bout de la deuxième, de la troisième et de la quatrième année. Si le colon ne tient pas ses engagements, la terre fait retour à l'État ; celui-ci néanmoins se montre fort indulgent au sujet des retards de paiement. La situation et les chances de l'émigrant ont été très-diversement appréciées. Au commencement, sa tâche est des plus rudes. Il faut tout d'abord qu'il se construise une cabane en bois, nommée *loghouse*, qu'il est fort difficile de rendre impénétrable au vent et à la pluie. Il faut qu'il commence par abattre les arbres séculaires qui couvrent la terre qu'il a choisie, qu'il les rassemble et les brûle. Il a ensuite à labourer un sol vierge et compacte, et à attendre souvent longtemps une récolte précaire. Tous ces travaux, l'émigrant doit les accomplir de ses propres mains et avec la seule assistance de sa famille, car il n'y a pas ici de serviteurs à gages. Chacun veut être, et non sans raison, propriétaire et cultivateur pour son propre compte. Lorsqu'enfin, à l'aide de travaux pénibles et incessants, la terre fécondée commence à répondre aux soins du laboureur, il s'élève pour le colon une nouvelle difficulté, celle d'échanger ses produits afin de se procurer les objets dont il a besoin. Indépendamment de ces obstacles, il

arrive souvent que le territoire sur lequel l'émigrant est établi, est rendu malsain, soit par les inondations auxquelles un grand nombre de localités sont exposées, soit par l'action même du défrichement. Malgré cela, la race anglo-américaine, avec un courage et une énergie indomptables, se rend maîtresse de tous les obstacles, et parvient, à force de persévérance, à se créer une position aisée et à se procurer en abondance toutes les choses nécessaires à la vie. Dans l'état actuel des choses, la misère est inconnue dans les États-Unis d'Amérique, parce que le travail y est toujours demandé, parce que tout homme laborieux y trouve toujours l'emploi de ses forces et de ses facultés. Quelles ressources n'offre pas encore aux générations futures le territoire du bassin Missouri-Mississipien, quand on considère qu'il ne renferme encore que 9 millions d'habitants et qu'il peut suffire à une population de plus de cent millions d'hommes!

Cette grande région ne présente au voyageur que d'immenses forêts ou des prairies sans fin. Les forêts prédominent dans le territoire qui avoisine la chaîne de l'Alléghany, et par conséquent dans les Etats que nous venons de décrire. Ces forêts consistent en arbres séculaires qui atteignent souvent à une hauteur prodigieuse. Les chênes blancs élèvent leurs troncs magnifiques sans une seule branche, jusqu'à 70 et 80 pieds, et se terminent par une tête touffue et luxuriante de verdure. On trace les routes en abattant les arbres l'un après l'autre, et en ouvrant ainsi un espace assez large pour laisser passer un cheval ou un léger chariot. Un voyage à travers ces forêts offre un spectacle grandiose, mais bientôt pénible par sa monotonie. Cet aspect éternel de la forêt est surtout pénible pour le colon qui y a établi sa demeure. Son horizon visible ne s'étend pas au delà de l'espace qu'il a défriché, 500 mètres de rayon peut-être. Au-dessus de lui, il aperçoit le ciel, et, de quelque côté qu'il porte ses regards autour de lui, il ne voit que les arbres gigantesques de l'éternelle et primitive forêt. L'aspect des prairies est tout à fait différent. Ces prairies consistent en plaines qui s'étendent à perte de vue, où l'œil n'aperçoit ni un arbre ni un arbrisseau, et où croissent seulement des herbes dont la hauteur s'élève à 4, 6 et même 8 pieds. C'est en approchant du Mississipi que les prairies apparaissent. La Grande Prairie s'étend depuis le lac Michigan jusque près de l'Ohio. Elle a ainsi 100 lieues de longueur environ sur 9 à 12 de largeur. La région

à l'ouest du Mississipi ne forme presque qu'une immense prairie qui s'étend jusqu'au Mexique. Les Indiens et quelquefois même les Européens mettent le feu aux herbes de ces prairies ; alors l'incendie se répand au loin avec une rapidité effrayante, et produit un spectacle aussi terrible que sublime. La flamme envahit les hautes herbes avec un bruit semblable à celui du tonnerre ; d'épais nuages de fumée s'élèvent, et l'air lui-même paraît tout en feu. Les voyageurs qui traversent la prairie courent, en pareille occurrence, le plus grand danger ; ils ne peuvent échapper à la mort qu'en mettant eux-mêmes le feu aux herbes de l'endroit où ils se trouvent, et en se tenant au centre de la partie qu'ils ont incendiée : car l'autre incendie, faute d'aliment, s'arrête dans sa marche, et ne peut atteindre l'endroit qui sert d'asile aux voyageurs. Rien n'est plus triste que l'aspect d'une prairie qui a été incendiée ; elle ne présente plus qu'une surface noire uniforme, comme une vaste plaine de charbon. On croyait jadis que les prairies étaient impropres à la culture ; mais l'expérience a prouvé que c'était une erreur, et aujourd'hui les émigrants les préfèrent aux forêts, parce qu'ils s'épargnent ainsi les rudes travaux qu'exige le défrichement des bois.

L'œuvre de la colonisation et de la civilisation dans le Territoire de l'Ouest, s'accomplit d'une façon régulière et progressive par les mains des émigrants, qui, soumis aux lois sociales et civiles de la Confédération, se rendent légitimes acquéreurs des terres inoccupées qui, comme telles, appartiennent aux gouvernements. Toutefois elle est utilement préparée par une race particulière de pionniers, appelés, en Amérique, *backwoodsmen*, qui se plaisent à vivre en dehors de toute société et de toute contrainte légale. Ces backwoodsmen se divisent en *squatters* ou défricheurs, et en *hunters* ou chasseurs. Les squatters sont des individus qui s'établissent sur des terres inoccupées, sans droit régulier. Aussi, lorsque les gouvernements des Etats commencent à disposer de ces terres, les squatters, qui ne veulent pas les payer, sont obligés de déguerpir et d'aller se fixer plus à l'ouest ; ce qu'ils font du reste sans difficulté, les nouveaux colons étant généralement prêts à leur donner un bon prix de leurs constructions et de leurs bestiaux. Ils forment ainsi une sorte d'avant-garde irrégulière de la colonisation. Les chasseurs sont encore plus avant dans le désert que les squatters. Ils ne se livrent jamais à la culture de la terre. Constamment armés de leur carabine,

ils poursuivent sans relâche les ours, les buffles, les cerfs et les autres habitants quadrupèdes ou ailés du désert. Parfois encore on les voit faire des excursions de plus de 300 lieues pour commercer avec les Indiens. Ils habitent dans des cabanes construites d'énormes planches non dégrossies, et qui laissent entre elles de larges intervalles par lesquels s'échappe la fumée de leur foyer; leur mobilier se compose de troncs d'arbres grossièrement taillés en forme de lits, de tables et de chaises; enfin leur vêtement consiste uniquement en peaux d'ours et de buffles. Leur manière de vivre est donc presque identique à celle des sauvages indigènes. Il y a sans doute parmi ces chasseurs quelques bandits auxquels l'immensité du désert offre un refuge et qui trouvent encore le moyen de commettre avec impunité des actes de déprédation; mais en général cette classe d'aventuriers intrépides se compose d'hommes honnêtes, francs et hospitaliers, dont on n'a rien à redouter.

Le *Kèntucky* et le *Tennessée*, les deux plus anciens des États occidentaux, sont des prolongements à l'ouest de la Virginie et de la Caroline du Nord, et s'étendent de la chaîne de l'Alléghany au Mississipi. Le Tennessée, le plus méridional des deux États, confine à la Géorgie et à l'Alabama. Leur territoire est arrosé par le Cumberland et le Tennessée qui vont se joindre à l'Ohio, lequel forme lui-même la limite septentrionale du Kentucky. Le sol est généralement remarquable par sa fertilité: le maïs, le seigle et l'avoine produisent d'abondantes récoltes. Le blé, le chanvre et le tabac sont les principaux objets de la culture dans le Kentucky; dans le Tennessée, ils sont en grande partie supplantés par le coton. On élève en outre une prodigieuse quantité de bestiaux et de porcs. L'industrie manufacturière a fait des progrès considérables dans les deux États: celle du fer et du coton sont les plus importantes. Leur principal commerce se fait avec les États que baigne le Mississipi. Les habitants sont pleins de vivacité, francs, hospitaliers, et patriotes ardents. Sous le rapport de l'instruction, ils se rapprochent davantage des habitants des républiques de la Nouvelle-Angleterre que de ceux des États du sud. Les établissements d'instruction publique sont nombreux et convenablement dotés. Malheureusement l'existence de plus de 300,000 noirs, est une tache indélébile pour le caractère moral de la population blanche du Tennessée et du Kentucky.

Les deux principales villes du Kentucky sont *Louisville* et *Lexington*.

La première doit son importance à sa situation. Elle est bâtie sur la rive gauche de l'Ohio, immédiatement au-dessous des grands rapides qui interrompent la navigation de cette rivière. Depuis l'établissement de la navigation à vapeur, le mouvement commercial sur les fleuves de l'ouest a pris un développement prodigieux ; ces fleuves, en effet, sont incessamment sillonnés par quatre à cinq cents paquebots, et Louisville, qui se trouvait à 95 jours de la Nouvelle-Orléans, n'est plus actuellement qu'à 10 jours de l'embouchure du Mississipi. La prospérité et la population de Louisville se sont accrues en raison de ce changement : aujourd'hui elle renferme au moins 20,000 habitants. *Lexington* n'a pas plus de 8 à 9 mille âmes ; mais c'est une jolie ville qui possède quelques beaux édifices et une Université renommée. Celle-ci porte le nom d'Université de Transylvanie. *Frankfort*, sur le Kentucky, ne mérite d'être nommée que parce qu'elle est le siége du gouvernement. Sa population est évaluée à 3,000 âmes. *Nashville* est la capitale et la seule ville intéressante du Tennessée. Elle est située sur le Cumberland, et doit sa prospérité à son commerce. Sa population est d'environ 10,000 habitants.

L'État de l'*Ohio* est le plus peuplé de tous ceux que renferme le territoire de l'Ouest. Cet État, qui est borné au nord par le lac Erié, à l'est par la Pensylvanie, au sud par la Virginie et le Kentucky, doit ses rapides progrès à l'extrême fertilité de son sol et à son excellente situation pour le commerce. L'Ohio, qui lui donne son nom, est un des plus beaux fleuves du bassin Missouri-Mississipien. Il est aussi large que le Danube, et reçoit quatre grands tributaires tous d'une navigation sûre et facile. Le sol d'une partie de cet État est un véritable humus végétal produit par les couches épaisses de feuilles dont la terre se chargeait depuis des siècles : aussi, sa fécondité est-elle extraordinaire. On a vu une surface de 80 acres seulement rendre la quantité énorme de 4,500 *bushels* ou 1,635 hectolitres de grains. Les terres de l'Ohio produisent dans la perfection le blé, le seigle et surtout le maïs ; dans quelques endroits on cultive le tabac et le coton. Aucune partie de l'Amérique ne peut être comparée à celle-ci pour la force végétative des forêts. Le platane y parvient quelquefois à 40 pieds de circonférence et au delà. Les tulipiers y deviennent également très-gros. Les autres arbres des forêts sont le hêtre, le magnolier, le micocoulier, l'acacia, l'érable rouge, l'érable à sucre, le peuplier noir et plusieurs espèces de noyers. Les eaux limpides de l'Ohio

sont ombragées de saules que surmontent des érables et des frênes, dominés à leur tour par des tulipiers et des platanes. On y trouve en abondance une espèce de moulette, dont la nacre est fort épaisse et très-belle.

Un ancien peuple, civilisé et belliqueux, a dû habiter ces régions dans un temps antérieur à l'histoire. En effet, on y a découvert en plusieurs endroits des camps retranchés ou plutôt des forts, des restes de forges, et des ruines de villes construites en pierre et sur un plan régulier. Du milieu de ces vieux amas on voit s'élever des arbres dont la grosseur atteste leur âge de plusieurs siècles. Malheureusement nous ignorerons toujours à quel peuple, à quelle race d'hommes sont dus ces monuments curieux. Les habitants actuels de l'Ohio se distinguent par les mêmes qualités que les Kentuckiens; mais ils sont encore plus actifs et plus éclairés. Cette supériorité tient uniquement à ce que l'Etat de l'Ohio repousse l'esclavage, cette institution démoralisatrice pour le blanc, non moins que pour le noir. L'industrie est fort développée. Les usines pour la préparation du fer et les manufactures de coton tiennent le premier rang. Le commerce est singulièrement actif, soit par la voie de l'Ohio, soit par celle du lac Erié. On exporte une quantité énorme de produits agricoles, et les importations sont naturellement en proportion des exportations.

La ville la plus importante est *Cincinnati*, située sur la rive droite de l'Ohio, à l'extrémité sud-est de l'Etat. La rapidité de son accroissement tient du prodige. En 1810, on n'y comptait encore que 2,540 habitants; en 1824, il y en avait déjà 12,016; en 1826, leur nombre montait à 16,230, et à 24,831 en 1830. Aujourd'hui le chiffre est à peu près doublé. Ce développement n'est pas seulement dû à l'excellente position de la ville, pour le commerce; il est dû aussi aux progrès rapides qu'a faits l'industrie. Cincinnati possède en effet des manufactures de coton, des fabriques de draps, de savons, de chandelles, des brasseries, des raffineries de sucre, des fonderies de caractères d'imprimerie, des manufactures de quincaillerie, etc. On y construit encore une grande quantité de machines et de bateaux à vapeur. Elle est en outre le siége de plusieurs établissements d'instruction publique, et l'imprimerie y est très-active. *Columbia*, capitale de l'Etat, est encore un exemple de la manière dont se créent les villes dans l'Amérique du Nord. Elle n'avait

en 1830, que 2,400 habitants; actuellement ce nombre est décuplé. Il n'est pas besoin de dire que sa population est remarquable par son activité dans l'industrie et le commerce. Cette ville est bâtie sur le Scioto, l'un des affluents de l'Ohio. Après ces deux villes, nous nommerons encore *Zanesville*, *Lançaster* et *Chillicothe*, qui s'accroissent aussi chaque jour, malgré leur situation peu salubre; mais, suivant l'observation de Birkbeck, le profit, voilà l'alpha et l'oméga des fondateurs des cités américaines. Tant pis pour ceux qu'emportent les fièvres pernicieuses.

A l'ouest de l'Ohio s'étend l'Etat d'*Indiana*, remarquable par la douceur de son climat et la fertilité de son sol. Il produit en abondance du blé, du maïs, du seigle, de l'avoine, du chanvre, du tabac. C'est un Etat exclusivement agricole, qui doit son rapide développement à l'émigration. Tous les établissements primitifs de ce pays sont dus à des Français du Canada, dont les descendants se distinguent encore par leur gaîté et leur insouciance. Des Suisses du pays de Vaud ont fondé sur les bords de l'Ohio une colonie appelée *Nouvelle-Suisse*. Le village central se nomme *Vevay*. Ces industrieux colons ont planté des vignes qui déjà leur ont donné deux espèces de vin, l'un comparable au Bordeaux, l'autre au Madère. La capitale, *Indianopolis*, *Vincennes*, fondée par des Français, *Corydore* et *Madison*, ne sont encore que des villages. La population d'Indianopolis n'est guère que de 2,000 âmes. *New-Albany*, avec 4,000 habitants, est la ville la plus peuplée de l'État. Elle possède plusieurs usines, et on y construit des bateaux à vapeur. L'endroit le plus remarquable est *Harmony*, sur le Wabash, qui a été longtemps occupé par un corps de sectaires qui vivaient en commun sous la direction d'un enthousiaste nommé Rapp. Ils étaient soumis de la façon la plus rigoureuse à la loi du célibat, loi particulièrement absurde dans un pays qui ne demande que l'accroissement de sa population. Rapp vendit ensuite son établissement au célèbre Robert Owen, qui essaya d'y réaliser ses théories socialistes, mais dont les efforts ne furent pas couronnés de succès.

L'*Illinois* est situé à l'ouest de l'Indiana dont il est séparé par le Wabash; son territoire s'étend jusqu'au Mississipi et, au nord, il touche au lac Michigan. La rivière, qui lui donne son nom, est navigable pour les bateaux à vapeur sur une longueur de 140 lieues, et reçoit le Kaskaskia qui a de 100 à 130 lieues de long. L'Illinois est décrit comme l'un des

meilleurs pays du monde ; les deux tiers de sa surface se composent de belles et fertiles prairies variées par des forêts magnifiques. Il renferme des mines de plomb d'une richesse extraordinaire, qui, en 1830, donnaient déjà plus de 8 millions de livres. *Vandalia*, avec 2,000 habitants, est la ville la plus considérable de l'État. *Shawance-Town* est importante par les salines qu'on y exploite. La petite ville de *Springfield* est le siége du gouvernement.

Le *Michigan* occupe la presqu'île formée par les lacs Michigan, Huron, Saint-Clair et Erié. Il possède un territoire fertile, quoique le climat y soit froid. Il est en outre avantageusement situé pour le commerce. La ville principale de l'Etat est *Détroit*, sur la rivière de ce nom. Elle est défendue par un fort, et renferme un arsenal, un entrepôt d'artillerie et de belles casernes. Un village du nom de *Lansing* a le rang de capitale. Citons encore la petite ville de *Michillimackinac*, dans l'île ainsi nommée. Elle est défendue par deux forts bâtis sur des rochers escarpés. Elle commande, par sa situation, la communication du lac Michigan avec le lac Huron. Enfin, elle est, pendant l'été, le rendez-vous d'un grand nombre d'Indiens et le centre d'un commerce considérable de fourrures.

Deux États de nouvelle formation, le *Wisconsin* et l'*Iowa*, ainsi nommés des rivières qui les arrosent, s'étendent à l'ouest du lac Michigan et de l'Etat d'Illinois. Le premier est borné au nord par le lac Supérieur ; le second est situé tout entier à l'ouest du Mississipi. Le vaste espace qui s'étend entre les possessions anglaises du nord, l'Iowa et le fleuve du Missouri, a été organisé en territoire, en 1849, sous le titre de *Minesota*. Le climat de la partie nord de la région occupée par ces trois divisions territoriales est sévère ; mais celui de l'Iowa est semblable à celui de la Pensylvanie. Le sol est inégalement fertile ; mais une grande partie se compose de terres d'alluvion très-productives. Diverses tribus indiennes errent encore dans le Wisconsin et l'Iowa, et elles sont à peu près maîtresses du territoire de Minesota. Il n'existe, à proprement parler, point de ville dans cette contrée où l'agriculture est l'unique industrie. Les villages de *Madison*, d'*Iowa* et de *Saint-Paul* portent le titre de capitales du Wisconsin, de l'Iowa et du Minesota.

Descendons maintenant vers l'embouchure du fleuve par lequel s'écoulent toutes les eaux de l'immense bassin de l'Ouest. Sur la rive

droite, nous trouvons encore un Etat auquel le *Mississipi* donne son nom, et qui est borné au nord par le Tennessée, et à l'est par l'Alabamo. On a fait longtemps à son territoire une mauvaise réputation, parce qu'on en jugeait par l'aspect de la partie que baigne la mer. En effet, cette côte ne présente que des sables stériles où les pins seuls prospèrent, tandis que, plus haut, le sol est marécageux et sujet aux inondations. Mais dans l'intérieur, entre le Mississipi et le *Yazou*, on rencontre un pays qui a été appelé le jardin de l'Amérique. Il est couvert d'une multitude innombrable de troupeaux, et l'on y cultive avec succès le maïs et le coton. *Natchez*, qui, du haut de ses rivages salubres, domine le vaste cours du Mississipi, sans être jamais atteint par ses eaux, est la ville principale de l'État; sa population s'élève à 7,000 âmes. *Jackson*, qui est le siége du gouvernement, *Washington* et *Montirullo* sont des cités naissantes qui n'ont guère que 2 à 3,000 habitants.

La *Louisiane*, située à l'est du Mississipi, embrasse tout le delta du fleuve, qui a environ 70 lieues de longueur sur 100 de largeur. Ce delta, composé d'un terrain léger, limoneux ou sablonneux, sans pierres ni roches quelconques, est en beaucoup d'endroits d'un niveau inférieur à celui de la rivière, dont une faible digue ou levée en terre, haute de 4 à six pieds, le sépare. Les nombreux canaux que le fleuve se creuse à travers un terrain couvert de mille arbustes, varient d'année en année, et forment un labyrinthe d'eau et de bosquets qu'aucune carte ne saurait retracer. Mais au milieu de ces *bayoux*, le bras d'*Iberville* à l'est, le grand bras de la *Nouvelle-Orléans* au milieu, avec l'embranchement de Barataria au sud, enfin le bras de Tchafalaya et de la Fourche, à l'est, paraissent aujourd'hui avoir acquis une existence invariable. Les lacs de Ponchartrain, de Borgne, de Barataria et beaucoup d'autres dont l'eau est à moitié douce et à moitié salée, sont renfermés dans ce delta, où, vers 1820, une compagnie de flibustiers, sous les ordres d'un M. Lafitte, s'était établie dans une telle position que, toujours poursuivie et toujours introuvable, elle fondait quand elle voulait sur sa proie et échappait à toutes les recherches de ses ennemis. Il paraît, d'après un travail fait en 1828, qu'il existait alors dans la Louisiane 5 millions d'acres de terres rendues improductives par les inondations. Cependant, il renferme une vaste étendue de terres d'alluvion très-fertiles, où l'on élève une multitude de bestiaux et où l'on cultive avec succès la canne à sucre, le

riz et le coton. On évalue à 250 millions de francs le capital placé dans les plantations de sucre.

La *Nouvelle-Orléans*, destinée à devenir prochainement l'Alexandrie de cette autre Égypte, le Canopus de cet autre Nil, voit s'accroître rapidement le nombre de ses habitants, l'étendue de son commerce, la splendeur et l'élégance de ses maisons et de ses édifices. Elle est située sur la branche principale du Mississipi, à 30 lieues au-dessus de son embouchure. Ses rues sont larges et régulières : elle renferme plusieurs beaux édifices et une population d'environ 80,000 âmes. Un tiers environ des habitants sont d'origine française et parlent leur langue maternelle. Aussi les mœurs y sont-elles bien différentes de celles des autres villes américaines : tous les plaisirs y sont recherchés avec avidité. L'activité commerciale de la Nouvelle-Orléans est prodigieuse ; celle de la ville seule de New-York est supérieure. Cette ville est en outre importante par les fortifications qui défendent ses approches du côté de la mer, et en font la place la plus forte des États-Unis. Malheureusement, la situation de cette grande cité l'expose au terrible fléau de la fièvre jaune qui y exerce presque périodiquement d'épouvantables ravages. Les invasions de cette maladie sont devenues cependant un peu moins fréquentes, depuis qu'on s'est occupé de défricher les marais environnants. Les autres villes de la Louisiane sont fort peu de chose, surtout quand on les compare à la Nouvelle-Orléans. *Bâton-Rouge*, la capitale, n'a que 5,000 habitants, *Natchitoches* et *Donaldsonville*, environ 2,000.

L'Etat d'*Arkansas*, au nord de la Louisiane et à l'ouest du fleuve du Mississipi, a pris son nom de la belle rivière qui traverse son territoire de l'ouest à l'est. Les terres qui avoisinent le cours inférieur de l'Arkansas, sont marécageuses et l'air y est malsain ; mais plus haut et dans l'ouest de ce territoire, le sol est plus favorable, et se couvre de magnifiques pâturages. Le blé, le maïs et surtout le coton, forment les principaux objets de la culture. De nombreuses eaux thermales qui existent dans cet Etat seront un jour une source de richesses pour les habitants. La population est encore fort disséminée, aussi ne rencontre-t-on que de rares et petites bourgades. L'une d'elles, appelée *Arkopolis*, ou *Little-Rock*, est le siége du gouvernement. Elle est située sur la rive droite de l'Arkansas, et renferme environ 1,200 habitants.

L'Etat du *Missouri* confine au sud à l'Arkansas, au nord à l'Iowa, à

l'est du fleuve du Mississipi. Le Missouri, qui lui donne son nom, le traverse de l'ouest à l'est sur une longueur d'environ 75 lieues. Le sol est fertile, surtout sur les bords des fleuves. L'absence de bois et de pierres est un inconvénient considérable pour les colons qui viennent s'établir sur ce territoire. La partie méridionale abonde en richesses minérales; on y exploite, entre autres, une mine de plomb qui, déjà en 1830, a donné 7 millions de livres pesant de ce métal. Les établissements fondés jusqu'à ce jour dans le Missouri sont fort peu importants. *Saint-Louis*, qui fut créée par les Français afin de faire le commerce avec les Indiens, est la ville la plus considérable, quoique sa population ne dépasse guère 8,000 âmes. Elle est bâtie dans un territoire très-fertile, un peu au-dessous de la jonction du Missouri avec le Mississipi. Immédiatement au-dessus du confluent des deux fleuves, on trouve *Saint-Charles* avec 1,500 habitants. *Jefferson*, la capitale, située au confluent de l'Osage et du Missouri, n'est pas plus peuplée. On construit des barques à *Herculanum*, sur le Mississipi. *Sainte-Geneviève* est un village, dont les habitants cultivent en commun un champ de 700 acres : on y apporte de l'intérieur une grande quantité de plomb. *Francklin*, sur la rive gauche du Missouri, est la seconde ville de l'État; sa population s'élevant à 3,000 âmes.

A l'ouest des territoires organisés en États que nous venons de décrire, et qui, d'ailleurs, sont bien loin d'être peuplés autant que le permettent leur fertilité et leurs ressources naturelles, il reste un immense espace qui s'étend jusqu'aux Montagnes-Rocheuses et qui est seulement occupé par des tribus indigènes et par quelques rares pionniers américains. Mais, à voir la rapidité avec laquelle la race anglo-américaine envahit de proche en proche toutes les régions que forme le magnifique empire de la Confédération, on peut être assuré que, d'ici à peu d'années, des États nouveaux s'organiseront sur les bords du Missouri supérieur et sur ceux des grandes rivières qui descendent des Montagnes-Rocheuses pour se jeter dans ce fleuve. Des villes s'élèveront, comme par enchantement, dans ces solitudes où, à cette heure, vivent, avec les animaux sauvages, quelques hordes d'Indiens vagabonds. La vaste région que la civilisation a encore à conquérir dans le bassin du Missouri, présente un aspect excessivement varié. Les Montagnes-Rocheuses forment, en s'avançant vers l'est, un plateau élevé couvert de magni-

fiques forêts. Les vallées des fleuves sont, en général, composées d'une terre d'alluvion fertile, qui n'attend que la main de l'homme pour se couvrir de riches moissons. On cite de grands districts dont le sol est comparable, pour sa fécondité, à celui du Kentucky. Des prairies immenses peuvent nourrir une multitude innombrable de bestiaux. Le bois manque en général dans ces immenses savanes; mais les forêts des Montagnes-Rocheuses peuvent en fournir en abondance, et le transport en est on ne peut plus facile, grâce aux nombreux cours d'eau qui descendent de cette chaîne. Cependant il existe aussi dans ce beau territoire deux déserts étendus : l'un au sud, traversé par la rivière Rouge et l'Arkansas, est couvert d'efflorescences salines, et la plupart des sources que l'on y rencontre sont salées, comme le sont, d'ailleurs, les eaux des deux rivières que nous venons de nommer; l'autre, situé entre la rivière Platte et le Missouri, se compose de sables mouvants, et présente, au centre de l'Amérique, un vaste pays aussi stérile que le Sahara africain.

Le tableau merveilleux de la civilisation anglo-américaine ne doit pas nous faire oublier les races indigènes, possesseurs primitifs de ces magnifiques contrées. Nous avons déjà parlé des restes de la tribu des *Penobscot* qui habite dans le Maine, de ceux des *Cherokis* qui vivent dans la Géorgie, et ont adopté les lois et les mœurs de la civilisation. Il nous reste à parler des tribus qui se trouvent disséminées dans les différentes parties de l'Union. Dans la partie occidentale de l'État de New-York, on rencontre les débris des cinq nations qui formaient autrefois la ligue iroquoise. Les *Onéïdas*, les *Onondagas* et les *Sénékas*, résident dans le voisinage des lacs dont ils portent le nom. Il ne reste plus dans le New-York qu'une seule famille de la puissante tribu des *Mohawks*. Le nombre de ces Indiens ne dépasse guère 4,000.

C'était sur les bords du Tombeckbée, dans l'Alabama, que demeurait naguère la tribu des *Chactas* ou *Têtes-Plates*, devenue si célèbre par la touchante fiction d'Atala et les brillantes peintures de Chateaubriand. De tous les indigènes, ce sont les plus rapprochés des Européens par leurs idées morales. Placés dans un canton fertile, au sein de forêts majestueuses, de buissons odorants et de savanes abondantes en gibier et en pâturages, ils menaient une vie douce et tranquille dans leurs maisons commodes, bâties à l'ombre d'orangers, de cerisiers et de pru-

niers. Quelques-unes de leurs femmes paraîtraient belles et piquantes, même en Europe où l'on admirerait la vivacité de leurs yeux. Leur culte paraît tenir du culte du soleil, établi chez les Natchez. Le nombre de ces Indiens a été évalué à environ 15,000 âmes : ils ont été forcés d'émigrer à l'ouest du Mississipi. Quelques milliers de *Séminoles* habitent encore la péninsule floridienne ; mais ils ne tarderont pas d'être forcés de vendre leurs terres au gouvernement, et de se retirer devant une colonisation envahissante. Les *Criks*, appelés par les Français *Muscogulges*, occupent quelques fertiles vallées dans l'Alabama et la Géorgie, où ils vivent dans de riants villages. Ils ont fait de grands progrès dans la civilisation et ont institué des écoles pour l'instruction de leurs enfants. Les *Tchikkasahs* demeurent dans la partie septentrionale de l'État du Mississipi. Réunis dans de gros villages, ils vivent du produit de leur agriculture. Ces tribus, ainsi que quelques autres dont il ne reste que de faibles débris, forment ce que l'on appelle la famille *floridienne*. Elles présentent à peu près un total de 14,000 individus.

Les *Shawanées*, les *Illinois* et les *Pottawatamies*, tribus indigènes de l'Indiana et de l'Illinois, ne peuvent se déterminer à une vie sédentaire et agricole. Il y a environ 35 ans, un prophète qui prétendait avoir vu la Divinité lui apparaître, essaya de les réunir en une confédération militaire. Quelques rapports lui donnent le nom de Skenadaryo, et lui attribuent la doctrine politique et morale la plus élevée ; mais selon d'autres relations, où il est nommé Maygouis, ce prophète n'était qu'un ennemi implacable des Anglo-Américains, qui voulait empêcher ses compatriotes de vendre leurs terres au gouvernement, et en même temps de les mettre en culture pour leur propre compte. Après avoir livré aux généraux américains plusieurs combats opiniâtres, il finit par succomber et par tomber au pouvoir de ses ennemis. La population de ces tribus s'élève à 12,000 âmes environ.

Les tribus qui s'étendent sur le cours supérieur du Mississipi, depuis Saint-Louis jusqu'aux sources du fleuve, sont bien plus considérables. Nous allons les parcourir à la suite du major Pike, dont la relation nous servira de guide.

La puissante nation des *Sioux* est la terreur de toutes les peuplades sauvages, depuis le pays des Indiens-Serpents et la rivière du Corbeau au nord, jusqu'au confluent du Missouri et du Mississipi. Elle se divise

en plusieurs tribus. Les *Minoa-Kantongs*, ou gens du Lac, s'étendent de la prairie des Chiens à la prairie des Français. Ils passent pour les plus braves et les plus civilisés de tous les Sioux. Eux seuls font usage de canots. Ils construisent des cabanes de troncs d'arbres et s'adonnent à la culture de la terre; mais, quoiqu'ils récoltent un peu de maïs et de fèves, l'avoine sauvage leur sert principalement en guise de pain. La tribu des *Waspetongs*, ou gens de Feuilles, est dans le pays compris entre la prairie des Français et la rivière Saint-Pierre. Les *Sassitongs* chassent sur le Mississipi depuis la rivière Saint-Pierre jusqu'à celle du Corbeau. La tribu vagabonde des *Yanetongs* vit indépendante dans les vastes solitudes qui s'étendent entre la rivière Rouge et le Missouri; elle s'y confond en quelque sorte avec celle des Titons dispersés sur les deux rives du Missouri, depuis la rivière du Chien jusqu'au pays des Mahas et des Minetares. Le bison fournit à ces tribus la nourriture, le vêtement et l'habitation, ainsi que les selles et les brides de leurs chevaux, dont elles possèdent des troupeaux innombrables. La tribu des *Waschpecontes*, la plus petite de toutes, fait la chasse vers les sources de la rivière des Moines. Elle fournit aux Yanetongs et aux Titons le peu de fer dont ils ont besoin.

Les Sioux sont les plus belliqueux et les plus indépendants des Indiens établis sur le territoire des Etats-Unis : la guerre est leur passion dominante. Ils savent faire des retranchements en terre pour y mettre leurs femmes et leurs enfants à l'abri des flèches et des balles, lorsqu'ils redoutent une attaque subite de l'ennemi. Du reste, les marchands anglo-américains voyagent parmi eux en toute sûreté, en ayant soin cependant de ne pas blesser le point d'honneur de ces sauvages. Les objets qu'ils vendent aux Américains sont des peaux de tigres, de daims, d'élans, de castors, de loutres, de martres, de renards blancs, noirs et gris, de rats musqués et de ratons. Leurs pommettes saillantes, l'ensemble de leurs traits, leur prononciation gutturale, leurs mœurs et leurs traditions portent à croire qu'ils ont émigré de la partie nord-ouest de l'Amérique. Ils écrivent en hiéroglyphes comme les Mexicains.

Les *Chipeouays* ou *Chippaways* habitent à l'ouest et au sud du lac Supérieur, sur les lacs de Sable, Sangsue, des Pluies et Rouge, ainsi qu'aux sources des rivières Chipeouay, Sainte-Croix, Rouge, Mississipi et Corbeau. Ils se divisent en plusieurs tribus. Ceux qui résident sur les

s'étendent de
pour les plus
t usage de ca-
adonnent à la
de maïs et de
se de pain. La
s compris en-
Les *Sassitongs*
squ'à celle du
dante dans les
t le Missouri ;
spersés sur les
u'au pays des
nourriture, le
s de leurs che-
s. La tribu des
s les sources de
Titons le peu

nts des Indiens
ur passion do-
pour y mettre
alles, lorsqu'ils
marchands an-
ayant soin ce-
sauvages. Les
gres, de daims,
blancs, noirs et
lantes, l'ensem-
mœurs et leurs
e nord-ouest de
xicains.
sud du lac Su-
et Rouge, ainsi
ouge, Mississipi
résident sur les

SAN FRANCISCO

lacs de Sable et Sangsue sont désignés sous le nom de *Sauteurs*; mais ceux qui habitent sur les rivières Chipeouay et Sainte-Croix, s'appellent les *Folle-Avoine-Sauteurs*. Les *Cries* occupent les bords du lac Rouge; les *Oloways*, la côte nord-ouest du lac Michigan. Les *Muscononges*, sur les bords de la rivière Rouge, près du lac Winnipeg, par conséquent hors du territoire de l'Union, forment la liaison entre les Chipeouays des États-Unis et ceux qui habitent dans les possessions anglaises de l'Amérique boréale. Pendant deux siècles, les Chipeouays et les Sioux se sont fait une guerre acharnée jusqu'en 1805, où le major Pike les réconcilia. Les premiers ont plus de douceur dans le caractère et de docilité que les seconds, plus de résolution et de sang-froid dans les combats. Ils ont en outre l'avantage de posséder tous des armes à feu, tandis que la moitié des Sioux n'est armée que de flèches. Les Chipeouays ont un penchant indicible pour les liqueurs fortes que les marchands entretiennent avec soin, afin d'obtenir leurs fourrures à plus vil prix. Des hiéroglyphes sculptés en bois de pin ou de cèdre, remplacent chez eux, comme chez les Sioux, le langage écrit.

Les beaux traits des *Ménomènes*, que les Français appellent *Folle-Avoine*, ont charmé tous les voyageurs. Leur physionomie respire à la fois la douceur et une noble indépendance; ils ont le teint plus clair que celui des autres indigènes, des yeux grands et expressifs, de belles dents, la stature moyenne et proportionnée, la taille bien prise, beaucoup d'intelligence, et des mœurs patriarcales. Ils demeurent sous des huttes fort spacieuses et construites avec des nattes de jonc, à la manière des Illinois; ils couchent sur des peaux d'ours et d'autres bêtes qu'ils ont tués à la chasse. Le sirop d'érable forme leur boisson aux repas. Quoique peu nombreux, ils sont respectés de leurs voisins, notamment des Sioux et des Chipeouays. Les limites incertaines de leur terrain de chasse s'étendent jusqu'au Mississipi; mais leurs villages sont situés sur la rivière *Ménomène* et sur la *baie Verte*, golfe du lac Michigan. Ils parlent entre eux un langage particulier qu'aucun blanc n'a jamais pu apprendre, mais tous comprennent l'algonquin.

Le *Winebagos*, *Ouinebaiges* ou *Puants*, résident sur les rivières Wisconsin, des Rochers, des Renards et sur la baie Verte. Ils parlent le même langage que les Ottos de la rivière Platte. Ils passent pour braves; mais leur valeur tient de la férocité. Les *Ottogamis*, ou *Renards*, habitent

sur le Mississipi. Ils vivent dans une alliance étroite avec les *Sakis* et s'adonnentà la culture des grains, et surtout du maïs, dont ils peuvent vendre plusieurs centaines de boisseaux par an. Éloignés de leurs villages, ils se logent comme les Sakis, les Ménoménes et les Winebagos, dans des cabanes de forme elliptique, couvertes de nattes de jonc. Les *Sakis* ou *Saques* sont établis sur le Mississipi, au-dessus de Saint-Louis. Ils récoltent une quantité considérable de féves, de melons et de maïs. Le fameux Ponthiak, ennemi mortel des Anglais et l'un des hommes les plus remarquables qui se soient produits parmi les indigènes de l'Amérique, appartenait à une tribu de Sakis. Les *Ayonas* demeurent sur la rivière des Moines et d'Ayona. Moins civilisés et moins dépravés que les autres, ils cultivent un peu de maïs et poussent leurs chasses jusqu'à l'ouest du Missouri.

Les deux rivés du Missouri ne sont habitées que par de petites tribus isolées d'Indiens. Malgré la fertilité du sol de cette contrée, il n'y a peut-être pas sur la terre de pays où il y ait moins d'habitants. La population paraît diminuer par les ravages de la petite vérole et par les effets des liqueurs spiritueuses, ainsi que l'ont constaté Lewis et Clarke dans leur expédition à la recherche des sources du Missouri. Cependant une des premières nations indiennes que ces voyageurs rencontrèrent, ne faisait point usage de liqueurs spiritueuses et refusa d'en goûter. C'étaient les *Ricaras*, hommes forts et bien proportionnés, qui avaient dans trois villages une population de 450 individus. Quoique pauvres, ils étaient bons et généreux, et ne mendiaient pas comme les Sioux ; néanmoins ils acceptaient avec reconnaissance ce qu'on leur offrait. Leurs femmes étaient gentilles et gaies, malgré les travaux domestiques qui pesaient sur elles, comme chez la plupart des sauvages. A l'exception de la chasse, elles avaient à pourvoir à toute la subsistance de la famille. Elles ne sont pas plus avares de leurs faveurs que les femmes des Sioux; seulement les maris exigent qu'on demande leur consentement.

Les *Mandanes*, autre tribu, habitent les bords du Missouri, au delà des Ricaras. Ce peuple croit à un grand esprit qui préside à ses destinées, et qui possède en même temps l'art de guérir ; car chez ce peuple, grand esprit et grand médecin sont synonymes, le dernier étant un nom qu'ils appliquent généralement à tout ce qu'ils ne comprennent pas. Chacun se choisit un objet de dévotion, qu'il appelle *la Médecine*.

C'est ou quelque être invisible, ou plus souvent quelque animal qui devient son protecteur et son médiateur auprès du grand esprit, et il n'y a rien qu'on néglige pour le rendre propice. « J'étais, il n'y a pas longtemps, possesseur de dix-sept chevaux, dit un Mandane aux Américains, mais je les ai tous sacrifiés à *ma médecine*, et je suis maintenant pauvre. » Il avait, en effet, conduit tous ses chevaux dans la plaine, et là il leur avait donné la liberté, en les abandonnant à *sa médecine*. L'idée d'associer tout pouvoir inconnu a celui d'une médecine, le plus frappant à leurs yeux, paraît être générale parmi les tribus indiennes de cette partie de l'Amérique. Les Mandanes croient à une existence future, et cette croyance se lie à la tradition de leur origine. Pour passer le temps durant l'hiver, ces Indiens ont leurs amusements comme les nations les plus civilisées : la danse est de ce nombre; mais ce n'est pas une danse très-gracieuse. Celle qu'ils appellent la *danse des buffles* est un amusement si dégoûtant, que les auteurs de la relation n'ont osé le décrire qu'en latin. Une autre danse, appelée la *danse de la médecine*, est moins indécente; mais elle n'en est pas plus agréable.

Les Indiens *Schoschonies* forment une tribu de la nation dite *Indiens-Serpents*, dénomination vague sous laquelle on comprend tous les habitants de la partie méridionale des Montagnes-Rocheuses, ainsi que des plaines qui s'étendent des deux côtés. Les Schoschonies, dont le nombre ne dépasse pas 600 individus, vivaient autrefois dans les plaines du Missouri; mais les *Pawkies*, ou Indiens voleurs, les ont chassés dans les montagnes, d'où ils ne sortent plus qu'à la dérobée pour visiter la terre de leurs ancêtres. Depuis le milieu de mai jusqu'au commencement de septembre, ils habitent auprès des eaux de la Columbia, où ils se regardent comme à l'abri des attaques des Pawkies. Alors, comme le saumon, leur principal aliment, disparaît au commencement de l'automne, ils sont contraints à chercher leur subsistance sur les bords du Missouri; mais ils n'avancent de ce côté qu'avec beaucoup de précaution. Après avoir chassé au buffle l'hiver, le retour de la belle saison les ramène aux bords de la Columbia. Dans cet état nomade et précaire, ils éprouvent des besoins extrêmes. Il se passe souvent des semaines entières sans qu'ils trouvent d'autre nourriture qu'un peu de poisson et des racines. Cependant ces privations ne sont pas capables d'abattre leur courage ou de diminuer leur bonne humeur. Cette tribu a de la dignité

dans son état de détresse. Francs et communicatifs, ils mettent de la candeur dans les partages, et ne sont nullement enclins au vol ou à la fraude. Tout en partageant avec leurs hôtes ce qu'ils possèdent, ils se gardent bien de demander la moindre chose. Les Schoschonies aiment les habits somptueux ; ils recherchent les amusements, surtout les jeux de hasard, et, comme d'autres Indiens, ils se vantent de leurs exploits guerriers vrais ou faux. Chaque individu est son propre maître, et la seule gêne imposée à sa conduite, c'est l'avis d'un chef qui exerce sur les opinions de la tribu une autorité de persuasion. L'homme a la propriété absolue de ses femmes et de ses filles, dont cependant on ne frappe jamais les enfants, crainte d'affaiblir l'indépendance de leur esprit. La polygamie est commune chez ce peuple ; mais les femmes qui appartiennent au même homme, ne sont pas généralement des sœurs, comme chez les Mandanes. Les Schoschonies entretiennent un grand nombre de chevaux. Ces animaux sont généralement d'une belle taille, vigoureux, endurcis contre les fatigues et contre la faim. Semblable à l'Arabe, l'Indien a un ou deux chevaux attachés jour et nuit à un pieu auprès de sa cabane, afin d'être toujours prêt à agir. On dit que cette race de chevaux vient originairement des Espagnols ; mais les Indiens en élèvent maintenant eux-mêmes.

Dans l'immense contrée qui forme le partie méridionale de la région de l'ouest, il existe plusieurs tribus plus ou moins indépendantes, dont nous ne dirons que quelques mots. L'analogie de langage, de mœurs et de coutumes entre les Osages, les Kansas, les Missouris, les Mahas et les Ottos, indiquent une origine commune. Tous paraissent avoir émigré des pays du nord-ouest, et s'être séparés par le besoin de pourvoir à leur subsistance, en poursuivant le gibier dans des contrées lointaines et moins peuplées. Les *Mahas* ou *Omahaws*, les *Missouris* et les *Ottos* affectionnent les bords du Missouri. Après avoir beaucoup souffert par les attaques des Sioux, ils ont été finalement presque détruits par les ravages de la petite vérole que les blancs leur ont apportée. Les Mahas surtout étaient jadis un peuple belliqueux et puissant ; mais quand ils virent leur force s'évanouir devant une maladie à laquelle ils ne pouvaient résister, leur terreur fut extrême. Ils brûlèrent leurs villages, et quelques-uns même tuèrent leurs femmes et leurs enfants, pour leur éviter une affliction aussi cruelle, et pour les faire passer dans un monde

plus heureux. Les *Kansas* et les *Ouaouasach*, vulgairement appelés *Osages*, en se portant plus à l'est, se sont trouvés en collision avec les Ayonas, les Sakis, les Pottawatamies, les Shawanées, même avec les Chikkasas et les Chactas.

Le gouvernement de ces nations forme une espèce d'oligarchie républicaine, présidée par des chefs, la plupart héréditaires, mais qui souvent sont éclipsés par des guerriers illustres. Toute affaire importante est soumise à l'assemblée des guerriers, qui décident à la majorité des voix. Le peuple est divisé en trois classes. Le gros de la nation se compose de guerriers ou chasseurs; les jongleurs, qui sont en même temps prêtres et magiciens, ont une grande influence sur les affaires publiques par leurs divinations, leurs sortiléges, et par l'interprétation des rêves. Quoi qu'il en soit, ils se montrent assez bons jongleurs; ils s'enfoncent de larges couteaux dans la gorge en répandant le sang à gros bouillons; ils insèrent des bâtons aigus dans leur nez, ou ils rejettent par les narines des os qu'ils ont avalés auparavant; d'autres percent leur langue d'un bâton, et se la font couper pour rejoindre ensuite les morceaux, sans qu'il reste aucune trace de l'opération. Les cuisiniers sont au service du public, ou attachés à quelque personnage marquant : ce sont quelquefois d'anciens guerriers qui, se trouvant affaiblis par l'âge ou accablés d'infirmités, et ayant perdu toute leur famille, se voient obligés d'embrasser cette profession. Chargés en même temps des fonctions de crieurs publics, ils convoquent les chefs aux conseils ou aux festins. Les mets ordinaires des Osages sont des épis verts de maïs préparés avec de la graisse de bison, des citrouilles bouillies et des viandes. Ils sont hospitaliers par ostentation. Lorsqu'un Américain des Etats-Unis entre dans un village, l'usage veut qu'il se présente d'abord à la cabane du chef, qui lui sert un repas où son hôte mange le premier, à la manière des anciens patriarches. Ensuite tous les personnages les plus importants du village invitent l'étranger, et ce serait leur faire une grande insulte que de ne point obéir à l'appel : en sorte que, dans une après-dînée, on peut recevoir douze ou quinze invitations. C'est le cuisinier qui les fait en criant : « Venez et mangez, un tel donne un festin : venez et jouissez de sa libéralité. » Les cabanes dans les villages sont dressées sans ordre et quelquefois si rapprochées qu'elles obstruent le passage. Pour surcroît d'embarras, les chevaux parquent

la nuit dans le village, lorsqu'on a lieu de craindre que l'ennemi ne rôde dans les environs. Du reste, leurs habitations sont fraîches et très-propres.

Les *Kansas*, sur la rivière de leur nom, quoique beaucoup moins nombreux que les Osages, sont plus redoutables par leur courage, et font quelquefois trembler jusqu'aux Panis. Du reste, ils reconnaissent, comme les Osages, la protection des Etats-Unis.

Les *Li-Panis*, autrefois établis près de la mer, errent depuis le Rio-Grande jusque dans l'intérieur du Texas, et vivent en paix avec les Espagnols; mais ils font la guerre aux Tetans et aux Apaches. Ils ont les cheveux blonds, et sont généralement de beaux hommes, formant environ 800 guerriers, divisés en trois bandes. Ils donnent la chasse aux chevaux sauvages, et les domptent pour les vendre ensuite aux Espagnols. La lance, l'arc et les flèches sont leurs seules armes.

Les *Panis* ou *Pawnees*, appelés *Padoucas* par les Espagnols, forment une nation nombreuse, disséminée sur les bords des rivières Platte et Kansas, et divisée en trois branches principales, les *grands Panis*, les *Panis républicains*, et les *Panis loups*, qui, quelquefois, se font la guerre. Ils ont la stature haute et élancée, les os des joues fort proéminents, et la prononciation gutturale. Leur langage a plus de rapport avec celui des Sioux qu'avec l'idiome des Osages. Leur gouvernement a la forme d'une aristocratie héréditaire, comme chez les Osages; mais ils sont moins policés. La chasse du bison, qui abonde dans leur territoire, ne les empêche pas de s'appliquer à la culture des champs, ni de penser à l'avenir, en faisant des provisions pour l'hiver. Ils coupent les citrouilles en tranches fort minces, qu'ils font sécher au soleil, afin d'avoir de quoi donner à leur soupe quelque consistance pendant toute l'année. Ils ont des troupeaux d'excellents chevaux, dont ils prennent le plus grand soin; cependant ils font la guerre à pied, en cherchant des positions où ils puissent se servir avec avantage de leurs armes à feu. Leurs maisons sont de forme ronde, avec une saillie vers la porte. Chaque membre de la famille a sa chambre particulière. Les Pawnees aiment les jeux d'exercice, auxquels ils se livrent sur des places publiques de 7 à 800 pieds de long, préparées exprès de chaque côté du village.

Les *Tetans* ou *Tetans*, établis sur les bords de la haute rivière Rouge

de l'Arkansas et près du Rio del Norte, étendent leurs courses vers le sud jusqu'à la basse rivière Rouge ; vers l'est, au territoire des Panis et des Osages ; vers le nord, dans les pays occupés par les Yutas, les Kiaways et d'autres nations encore peu connues ; et vers l'ouest, elles ne se bornent pas toujours aux frontières du Nouveau-Mexique. Les Espagnols les désignent sous le nom de *Comanches* ou *Cumanches*. Les Jetans sont armés d'arcs, de flèches, de lances, de frondes, de boucliers, et sont très-bons cavaliers. Souvent ils ont appris aux Espagnols à trembler devant eux, en laissant des traces effrayantes de leurs excursions.

Les *Kiaways* et les *Yutas* parlent la même langue que les Jetans ; mais ils sont souvent en guerre avec eux, ainsi qu'avec les Panis et les Sioux, quelquefois même avec les Espagnols. Ils sont armés d'arcs, de flèches, de lances, et font la chasse au bison. Cette tribu, que l'on évalue à 1,000 guerriers, erre autour des sources de la rivière Platte. Les Yutas, plus nombreux et un peu plus policés, à cause de leurs liaisons avec les Espagnols, fréquentent les sources du Rio del Norte.

Les *Tancards* comptent 600 guerriers, et parcourent les bords de la rivière Rouge en poursuivant les bisons et les chevaux sauvages. Ils sont presque tous grands et beaux.

Nous avons parlé du territoire de l'Orégon en décrivant la région du nord-ouest de l'Amérique. Maintenant il ne nous reste plus à visiter que trois provinces qui naguère faisaient partie de la confédération mexicaine, mais qui aujourd'hui sont incorporées à l'Union anglo-américaine : ce sont le Texas, le Nouveau-Mexique et la Californie.

Le *Texas* qui, depuis 1845, a été admis avec le titre d'Etat dans la confédération des Etats-Unis, confine, à l'est, à la Louisiane, dont il est séparé par la rivière Sabine, et au nord, au territoire dit de l'Ouest, dont il est séparé par la rivière Rouge. Du côté de l'ouest, il s'étend jusqu'au Rio del Norte, et au sud, il est baigné par les eaux du golfe du Mexique. Cette contrée est arrosée par un grand nombre de cours d'eau importants. Elle présente une surface extrêmement variée, des plaines sur les bords de la mer, et plus loin des montagnes de médiocre élévation qu'entrecoupent de belles vallées. Le climat y est admirable. Le sol est généralement fertile et couvert d'une végétation magnifique. Selon les hauteurs et les expositions, il peut produire les fruits de la zone tempérée et de la zone tropicale. Les montagnes recèlent de l'or,

de l'argent, du fer et du plomb. Le sel se trouve en abondance dans plusieurs localités; dans d'autres on a découvert de riches mines de houille. En un mot, le Texas a été particulièrement favorisé par la nature, et, entre les mains de l'énergique race anglo-américaine, qui s'y porte avec ardeur, il est destiné à devenir un des pays les plus prospères de l'univers. Malheureusement la côte est bordée de lagunes en général peu profondes, qui sont un obstacle pour la navigation. Les ports ne peuvent admettre que des navires d'un faible courant. Les villes de cet Etat n'ont pas encore acquis une grande importance. Les plus considérables sont *San-Antonio de Bexar*, *Matagorda*, située à l'embouchure du Colorado, *San-Felipe de Austin* sur les bords du Brazos, et *Houston* sur ceux du Rio-Trinidad. Cette dernière ville renferme 6 à 7,000 habitants. Austin, qui a le titre de capitale de l'Etat, a une population d'environ 10,000 âmes.

Le *Nouveau-Mexique*, qui, ainsi que la Californie, a été cédé aux Etats-Unis par le traité de 1848, mais qui n'a encore que le titre de territoire, est une vaste région qui est bornée, au nord et à l'est, par le territoire américain de l'Ouest, au sud-est par le Texas, au sud par la province mexicaine de Chihuahua, à l'ouest par une chaîne de montagnes qui forme la continuation méridionale des Montagnes-Rocheuses et qui le sépare de la Nouvelle-Californie. Le climat du Nouveau-Mexique est sain, mais il est froid; ce que l'on doit attribuer à son élévation. Le sol est souvent stérile. La partie la plus fertile est la vallée du Rio del Norte. Il y vient abondamment du blé, du maïs et des fruits délicats, particulièrement des raisins. Les environs de *Passo del Norte* produisent les vins les plus généreux. Les montagnes sont couvertes de pins, d'érables et de chênes. Les animaux féroces y sont en grand nombre : on y voit aussi des moutons sauvages et surtout des élans ou plutôt des cerfs de la taille d'un mulet, dont les cornes sont extrêmement longues. Il paraît que les montagnes à l'ouest du Rio del Norte contiennent de l'étain. Il y a plusieurs sources thermales. Des rivières salées indiquent de riches dépôts de sel gemme. La population est encore peu nombreuse, car elle ne dépasse guère 60,000 âmes, et les villes sont peu considérables. *Santa-Fé*, la capitale, a 4,000 habitants. Elle est située à peu de distance du Rio del Norte. *Albuquerque*, sur la rive gauche du fleuve, en a 6,000. La ville la plus peuplée est *Taos*, au nord de Santa-Fé : on

lui accorde 9,000 habitants. Le reste de la population du Nouveau-Mexique se compose de pauvres colons, dont les hameaux épars sont souvent ravagés par les puissantes tribus indiennes qui environnent ou qui parcourent la province. Il faut qu'ils soient toujours prêts au combat, et ils ne peuvent voyager qu'à cheval, par caravanes et les armes à la main. La plus redoutable, parmi ces tribus indigènes, est celle des *Apaches* ou *Apachés*.

Les *Apaches* habitaient originairement la plus grande partie du Nouveau-Mexique. C'est encore une nation guerrière et industrieuse. Ces implacables ennemis des Espagnols infestent toute la limite orientale de ce pays, depuis les montagnes Noires jusqu'aux confins de Cohahuila, en tenant les habitants de plusieurs provinces dans un état perpétuel d'alarmes. On n'a jamais eu que de courtes trêves avec eux, et quoique leur nombre ait été considérablement diminué par les guerres et par de fréquentes famines, on est obligé de tenir continuellement sur pied deux mille dragons pour escorter les caravanes, protéger les villages, et repousser leurs attaques toujours renouvelées. Au premier abord, les Espagnols avaient essayé de réduire en esclavage ceux que le sort des armes faisait tomber entre leurs mains; mais, les voyant surmonter habituellement tous les obstacles pour retourner dans leurs chères montagnes, ils prirent le parti d'envoyer ces prisonniers à l'île de Cuba, où le changement de climat ne tardait pas à les faire périr. Les Apaches n'en furent pas plutôt instruits, qu'ils refusèrent de donner ou de recevoir quartier. Dès lors on n'a pu parvenir à faire prisonniers que ceux qu'on surprenait endormis ou qui avaient été mis hors de combat.

Les flèches des Apaches ont trois pieds de long ; elles sont faites avec un roseau, dans lequel on enfonce un morceau de bois dur et long d'un pied, dont la pointe est de fer, d'os ou de pierre. Ils lancent cette arme avec tant de vigueur, qu'à trois cents pas de distance ils peuvent percer un homme. Quand on veut arracher la flèche de la blessure, le bois se détache, et la pointe reste dans le corps. Leur seconde arme offensive est une lance de quinze pieds de long. Lorsqu'ils chargent l'ennemi, ils la tiennent des deux mains par-dessus leur tête, et dirigent leur cheval en le pressant des genoux. Plusieurs d'entre eux sont armés de fusils conquis, ainsi que leurs munitions, sur les Espagnols, qui ne leur

en vendent point. Les archers et les fusiliers combattent à pied ; mais les lanciers sont toujours à cheval. Le boucher leur sert d'arme défensive. Rien n'égale l'impétuosité et l'adresse de leurs coursiers : ce sont des foudres dont il est impossible de parer les coups. On ne s'étonne plus de l'invincible résistance que les Apaches opposent aux Espagnols, lorsqu'on réfléchit au sort que ceux-ci ont fait à une partie des Indiens qu'ils avaient subjugués.

Les *Kérès*, qui forment à présent la population de San-Domingo, de San-Felipe et de San-Diaz, étaient l'une des plus puissantes des vingt-quatre anciennes tribus qui occupaient jadis le Nouveau-Mexique. Ils ont la stature haute, la figure pleine, l'humeur douce et docile. Ils sont les vassaux ou, pour mieux dire, les esclaves du gouvernement, qui leur impose diverses corvées, telles que de porter des fardeaux, de conduire des mulets, ou bien on les assujettit au service militaire, où ils sont traités avec toute la barbarie dont un blanc peut être capable.

La vaste région désignée sous le nom de *Haute-Californie* ou de *Nouvelle-Californie*, pour la distinguer de la péninsule qui a d'abord reçu ce nom, s'étend du sud au nord, depuis le 32ᵉ de latitude jusqu'au 42ᵉ, c'est-à-dire depuis le Rio Gila jusqu'au territoire de l'Orégon. De l'ouest à l'est, elle s'étend depuis la côte de l'océan Pacifique jusqu'aux frontières ouest du Nouveau-Mexique. Elle a donc 200 lieues du sud au nord et à peu près autant de l'est à l'ouest. Elle se divise en deux parties : Californie orientale, qui est comprise entre les Montagnes-Rocheuses à l'est, la Sierra-Nevada à l'ouest et la Californie occidentale, qui va de cette dernière chaîne à la côte.

La Californie occidentale est la seule partie de cette grande contrée qui soit encore bien connue. Sous un ciel souvent brumeux et humide, mais extrêmement doux, ce pays pittoresque présente de toutes parts des forêts magnifiques et des savanes verdoyantes où paissent des troupes nombreuses de cerfs gigantesques. Le sol a reçu avec facilité diverses cultures européennes : la vigne, l'olivier, le froment y prospèrent. Dans plusieurs parties, la canne à sucre, l'indigotier, le bananier et le cocotier ont été cultivés avec succès.

Les premiers établissements furent fondés par les Espagnols en 1769. Ces établissements, dirigés par des missionnaires franciscains et jésuites, avaient pour objet d'initier par l'agriculture les tribus indiennes à la

vie civilisée. Naguère, on ne trouvait, dans tout ce pays, qu'une vingtaine de villages, dont la population variait de 500 à 1,500 âmes, et qui étaient tous situés sur la côte. Deux d'entre eux, les plus importants, portaient le nom de ville : c'étaient *Monterey* et *San-Francisco*. Au commencement de 1848, la population totale de la Californie ne dépassait pas 20,000 âmes, dont 12,000 Indiens convertis ; aujourd'hui elle s'élève assurément à plus de 200,000 âmes. Tout le monde sait à quelle circonstance ce beau pays doit sa célébrité et sa nouvelle population. La découverte de lavages aurifères d'une richesse extrême, qui date de 1848 seulement, a fait précipiter sur la Californie une multitude de travailleurs infatigables et de spéculateurs avides. La beauté du climat et la fertilité du sol de cette vaste contrée n'aurait appelé que peu à peu les colons américains, tandis que la fureur de l'or a attiré en un instant des aventuriers de tous les pays du globe. Pour ne citer qu'un exemple de cet entraînement fabuleux, nous dirons que, du 12 au 15 avril 1850, le nombre des passagers ou émigrants, débarqués à San Francisco, était de 62,323, dont 50,671 Américains, et 11,652 étrangers.

La plus grande partie de ces émigrants se sont immédiatement transportés dans les *placers*, pour extraire l'or que roulent presque tous les cours d'eau qui descendent des montagnes. Beaucoup ont péri de misère ou de maladie. Les plus intelligents et assurément les plus prudents se sont bornés à spéculer sur les besoins des chercheurs d'or ; enfin d'autres, plus prévoyants encore, se sont livrés à l'agriculture et à l'industrie, car la masse toujours croissante des étrangers assure un débouché certain et un prix extrêmement élevé à tous leurs produits. C'est ainsi que *Monterey* et surtout *San-Francisco* ont pris un développement prodigieux. Celle-ci, grâce à sa magnifique position à l'entrée d'une baie où se déchargent les deux rivières les plus considérables de la Californie occidentale, le Sacramento et le San-Joaquin, grâce à son port aussi vaste que sûr, qui pourrait contenir au besoin toutes les flottes réunies du monde et que Vancouver regardait comme le plus beau port du globe, est devenue une ville de plus de 30,000 âmes, et le centre d'un commerce des plus actifs. Malheureusement les maisons ont pour la plupart construites en bois, soit pour plus d'économie, soit pour plus de rapidité, et la ville a déjà été ravagée par plusieurs

incendies terribles. Le commerce de San-Francisco est un commerce tout d'importation; l'or est à peu près le seul objet d'exportation; il est vrai qu'il a déjà été exporté pour près d'un milliard de ce métal précieux.

Les indigènes de la Californie orientale paraissent former un grand nombre de tribus entièrement différentes de langage. Les *Matalans*, les *Salsens*, les *Quirotes*, qui habitaient près la baie de San-Francisco, les *Rumsens* et les *Escelens*, près de Monterey, sont les plus connus de ces Indiens.

La contrée qui constitue la Californie orientale n'est encore connue que par les pieuses tentatives de quelques missionnaires. Dans le XVII^e^ siècle, les Indiens *Nabajoa* et *Moquis* étaient soumis aux missionnaires : une insurrection générale, en 1680, se termina par le massacre de ces apôtres de la civilisation. Dans la dernière moitié du XVIII^e^ siècle, le père Escalante a pénétré sur deux grands lacs qui paraissent avoir leur écoulement sur la côte de la Nouvelle-Californie. L'un d'eux a les eaux salées. Tout ce pays paraît être un plateau assez élevé. Une rivière prend son nom de petites pyramides de soufre dont ses bords sont couverts. Le Rio Colorado traverse des pays fertiles, et en partie cultivés par des Indiens industrieux. Les *Raguapiti*, les *Yutas* et les *Yabipaï*, mais surtout les *Moquis*, jouissent d'une sorte de civilisation. Ces derniers demeurent sur la rivière Yaquesilla, qui se jette dans le Colorado. Le père Garcès trouva dans leur pays une ville très-régulièrement construite, ayant des maisons à plusieurs étages et de grandes places publiques. C'est cette région qui forme le grand bassin de la Californie supérieure qui a été organisé, en 1850, sous le nom de territoire d'*Utah*, appelé aussi territoire de *Déseret*. Sa population est évaluée à 25,000 âmes environ. Tous les habitants blancs appartiennent à l'extravagante secte des Mormons qui, repoussée de tous les Etats de l'Union, est venue chercher un refuge à l'ouest des Montagnes-Rocheuses et au sud du territoire de l'Orégon. Les Mormons, entre autres excentricités, sont convaincus de pratiquer la polygamie.

Plus au sud, les bords du Rio Gila ont offert au même père Garcès les ruines d'une grande ville, au milieu de laquelle était une espece de château fort très-exactement orienté selon les quatre points ordinaires. Les Indiens, voisins de ces ruines mémorables, vivent dans des villages

un commerce
xportation ; il
ce métal pré-

mer un grand
Matalans, les
Francisco, les
onnus de ces

ncore connue
. Dans le XVII^e
nissionnaires :
assacre de ces
VIII^e siècle, le
sent avoir leur
ux a les eaux
. Une rivière
ords sont cou-
artie cultivés
Yabipaï, mais
. Ces derniers
Colorado. Le
èrement con-
les places pu-
Californie su-
ritoire d'*Utah*,
uée à 25,000
extravagante
e l'Union, est
ases et au sud
ntricités, sont

ère Garcès les
ne espece de
ats ordinaires.
ns des villages

populeux, et cultivent le maïs, le coton et les citrouilles. Ces traces d'une ancienne civilisation coïncident avec les traditions des Mexicains, selon lesquelles leurs ancêtres se seraient arrêtés à plusieurs reprises dans ces contrées, après leur sortie du pays d'Aztlan. La première station fut aux bords du lac Teguaya; la seconde, sur les bords du fleuve Gila; la troisième, dans la province de Chihuahua, près de l'ancien presidio de Yanos, où il y a aussi des édifices en ruine appelés *Casas grandes* par les Espagnols.

SECT. 3e. — *Tableau politique et moral des États-Unis.*

Peut-être s'attend-on à nous voir esquisser ici la situation morale et politique de cette fédération d'Etats, et discuter ou concilier les opinions contraires que plusieurs écrivains distingués ont émises sur le caractère, les ressources et l'avenir des Anglo-Américains; mais cette tâche nous mènerait trop loin. Bornons-nous à quelques traits. Cette trentaine de républiques se gouvernant chacune par ses autorités locales, pour tout ce qui regarde les relations civiles et municipales, mais sujettes à une autorité centrale pour tout ce qui concerne la défense commune, la politique extérieure et les douanes; ce congrès, divisé en deux chambres qui partagent le pouvoir législatif, mais qui n'offrent entre elles aucun contre-poids naturel, puisqu'elles se composent également l'une et l'autre de représentants élus et inamovibles; ce président, sans éclat, sans revenus, n'ayant sur tous les points, la nomination aux offices exceptée, qu'un pouvoir partagé et dépendant, chargé de conclure avec les puissances étrangères des traités qui ont besoin d'être ratifiés par les deux tiers du sénat; tout cet assemblage si compliqué de rouages si faibles, semble une anomalie politique à nos hommes d'Etat européens accoutumés à raisonner sur la balance des intérêts stables et permanents qui naissent d'une royauté héréditaire, d'une aristocratie de naissance et de propriété. Le gouvernement général des États-Unis est en effet une machine très-imparfaite; c'est un résultat de circonstances fortuites, et non pas l'application d'une conception systématique. Malgré les imperfections que la théorie peut y signaler, cette machine, et c'est là le point important, fonctionne convenablement. Les Américains des États-Unis ont d'ailleurs hérité de leurs ancêtres européens, avec leurs

mœurs et leurs usages, ce respect de la tradition et de la loi qui caractérise la race anglo-saxonne. L'Union américaine a, en outre, avec la Grande-Bretagne, qui est la mère-patrie, deux différences considérables. Elle n'a ni aristocratie héréditaire, ni religion de l'État, ni même de culte salarié par le gouvernement. Ceci est encore un résultat des circonstances historiques qui ont présidé à la fondation des colonies américaines.

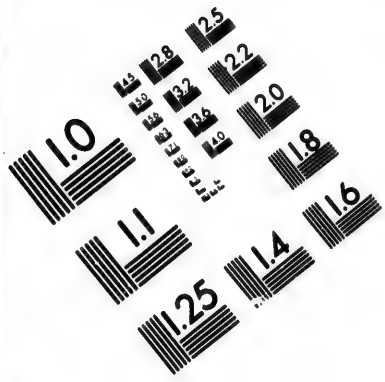
L'organisation des républiques qui forment l'Union, les progrès que la Confédération se propose d'accomplir, l'avenir merveilleux qu'elle croit pouvoir se promettre, ont été l'objet d'études nombreuses et d'ouvrages fort remarquables de la part des publicistes de la vieille Europe. Il en résulte que les rapports et le mécanisme du gouvernement et de la société des États-Unis sont mieux connus chez nous que ne le sont l'organisation politique et les mœurs des nations qui nous environnent immédiatement. Le vice le plus grave que nous aient signalé les écrivains éminents qui ont observé les Etats-Unis, c'est l'existence de l'esclavage et le préjugé odieux qui frappe les hommes de couleur, même libres. On voit là généralement une cause, sinon de dissolution, du moins de séparation pour la grande Confédération. Nous appelons de tous nos vœux le moment où la terre républicaine par excellence sera aussi pour les hommes de toute race et de toute couleur la terre de la liberté ; néanmoins nous ne partageons pas les appréhensions généralement entretenues à ce sujet. L'esclavage disparaîtra en Amérique, lorsque l'énergique population blanche du nord aura encore jeté de nouveaux essaims d'émigrants dans les Etats du sud où règne une loi aussi contraire à toute idée de religion et d'humanité ; il disparaîtra, parce que le travail libre est plus productif que le travail esclave, parce que les propriétaires de noirs se trouveront incapables de soutenir la concurrence des travailleurs blancs libres.

Les Etats-Unis n'ont, en réalité, aucun voisin qui soit redoutable pour eux ; aussi sont-ils dispensés d'entretenir à grands frais une armée permanente nombreuse, comme le font toutes les puissances européennes. L'armée permanente ne se compose que de 9,000 hommes. A cette heure même, les corps qui composent cette armée si peu proportionnée à la grandeur de l'Union, se trouvent presque tous cantonnés dans le Texas, la Californie et le Nouveau-Mexique, où il y a des tribus indiennes féroces à maintenir. Mais si une puissance européenne

s'avisait de porter la guerre sur le territoire américain, toute la population serait debout pour repousser l'invasion : la milice, en effet, comprend tous les citoyens depuis 20 jusqu'à 40 ans.

La marine militaire de la Confédération, en revanche, offre un chiffre respectable. Une grande étendue de côtes à défendre, un immense commerce à protéger dans toutes les mers du globe, expliquent suffisamment le développement donné aux forces navales des États-Unis. En voici le relevé officiel : 7 vaisseaux de ligne, l'un de 120, les autres de 74 canons ; 1 rasé de 54 canons ; 12 frégates de 44 canons; 2 autres de 36; 21 chaloupes de guerre, les unes de 20, les au[illegible]e 16 canons ; 5 bricks de 10 canons; 2 goëlettes de 2 canons c[illegible] frégates à vapeur; 2 steamers de première classe; 4 de se[illegible], 9, 4, 3 et 2 canons; 16 bricks ou vaisseaux de réserve de [illegible] canons.

L'industrie a fait des progrès considérables dans plusieurs des Etats de l'Union; dans d'autres, elle est à peu près nulle, et l'agriculture occupe presque tous les bras. Mais dans les États même où l'activité industrielle est le plus développée, les produits manufacturés ne peuvent entrer en lutte avec les produits similaires des fabriques européennes. Bien plus, ils ne suffisent pas à la consommation intérieure. Le mouvement commercial des Etats-Unis démontre suffisamment la vérité de cette assertion. Le commerce américain s'exerce principalement sur les produits agricoles, les matières premières et les objets de consommation. Les principaux sont le coton, le riz, le tabac, le blé et les céréales de toute nature. Il en résulte que le commerce des Etats-Unis dépend en grande partie des événements qui se passent en Europe, des chances de guerre ou de disette. En 1847, année de disette, les exportations de céréales s'élevèrent à la somme de 68,701,121 dollars (368,925,020 francs), tandis qu'en 1850, elles n'ont pas dépassé 28,051,273 dollars (139,095,336 rancs) ; en 1850, l'exportation du riz s'est élevée à 2,631,557 dollars (14,131,461 francs). Mais la valeur du coton brut exporté, presque entièrement en Angleterre et en France, atteint un chiffre bien supérieur. Durant l'année 1850, cette exportation a été de 71,984,616 dollars (386,557,388 francs). Le chiffre total des exportations de l'Union s'est élevé, pour 1850, à 151,296,750 dollars, et celui de ses importations, à 178,136,318, c'est-à-dire, le premier, à 812.463.386. et le second à 956,592,027 francs.



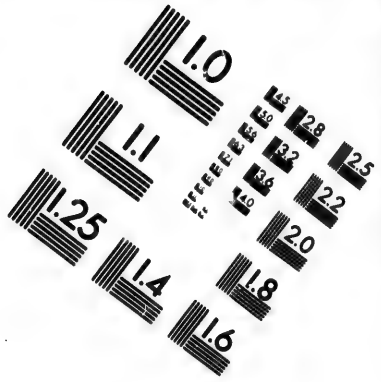
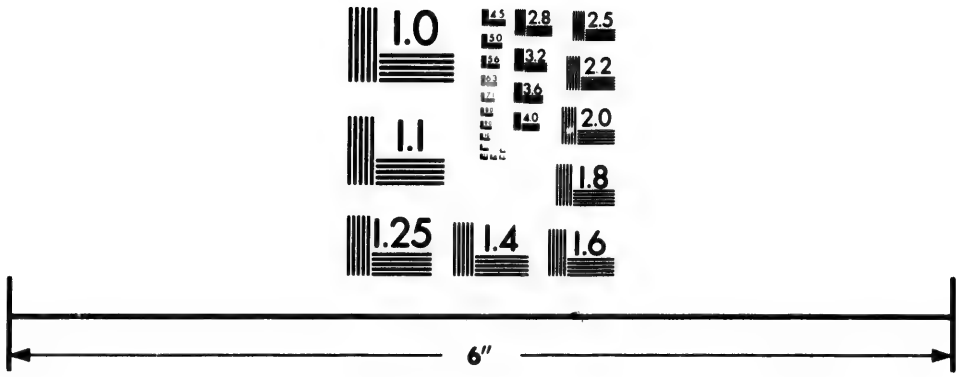
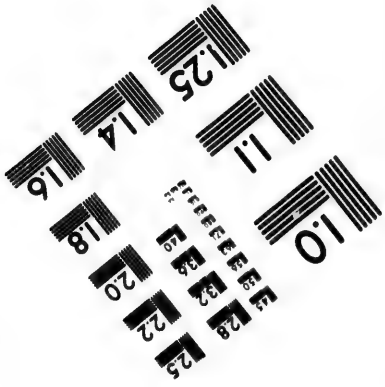


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

TABLE DES MATIERES.

AFRIQUE.

Pages.

CHAP. I^er. — Considérations générales sur l'Afrique et sur ses habitants. 1

CHAP. II. — Égypte. — Description physique de l'Égypte. 10

CHAP. III. — Égypte. Description topographique et tableau politique de l'Égypte. 19

Sect. 1^re. — *Bahari, Delta ou Basse-Égypte*. 20

Sect. 2^e. — *Vostani ou Égypte-Moyenne*. 26

Sect. 3^e. — *Saïd ou Haute-Égypte*. 35

Sect. 4^e. — *Territoires dépendant de l'Égypte, hors de la vallée du Nil*. 43

Sect. 5^e. — *Tableau moral et politique de l'Égypte*. 49

CHAP. IV. — Nubie. 55

Sect. 1^re. — *Tableau général de la Nubie*. 55

Sect. 2^e. — *Description topographique*. 61

Sect. 3^e. — *Territoires à l'ouest et à l'est de la Nubie*. 71

CHAP. V. — Abyssinie. 75

Sect. 1^re. — *Description générale du territoire et de la population de l'Abyssinie*. 75

Sect. 2^e. — *Description topographique des provinces et des villes de l'Abyssinie*. 90

CHAP. VI. — Région du Maghreb. — Tableau général de la Barbarie ou Région du Maghreb. 99

CHAP. VII. — Région de Maghreb. Description topographique des États que renferme cette région. 114

Sect. 1^re. — *Empire du Maroc*. 114

Pages.

SECT. 2e. — *Algérie.* 112
SECT. 3e. — *Régence de Tunis.* 129
SECT. 4e. — *Régence de Tripoli.* 132
CHAP. VIII. — LE SAHARA OU GRAND DÉSERT. 139
CHAP. IX. — AFRIQUE OCCIDENTALE. 148
SECT. 1re. — *Description physique générale de l'Afrique occidentale.* 148
SECT. 2e. — *Tableau moral, social et politique des nègres de l'Afrique occidentale.* 161
SECT. 3e. *Description topographique de l'Afrique occidentale.* . . . 176
CHAP. X. — AFRIQUE AUSTRALE OU MÉRIDIONALE. 207
SECT. 1re. — *Tableau général de cette région.* 207
SECT. 2e. — *Description topographique de l'Afrique australe.* . . 214
CHAP. XI. — AFRIQUE ORIENTALE. 228
CHAP. XII. — AFRIQUE CENTRALE OU TAKROUR. 240
SECT. 1re. — *Description générale de l'Afrique centrale.* 240
SECT. 2e. — *Description topographique de l'Afrique centrale.* . . . 253
CHAP. XIII. — ILES AFRICAINES. 274
SECT. 1re. — *Description des îles africaines orientales.* 274
SECT. 2e. — *Description des îles africaines occidentales.* 288

AMÉRIQUE.

CHAP. Ier. — Considérations générales sur la Géographie de l'Amérique. — Origine des Nations américaines. 302
CHAP. II. — RÉGION SEPTENTRIONALE DE L'AMÉRIQUE. 325
SECT. 1re. — *Région du Nord-Ouest.* 325
SECT. 2e. — *Région du Nord.* 337
SECT. 3e. — *Région du Nord-Est. Groënland et Islande.* 347
CHAP. III. — LE CANADA AVEC LE NOUVEAU-BRUNSWICK, LA NOUVELLE-ÉCOSSE ET TERRE-NEUVE. 360
CHAP. IV. — ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE. 378
SECT. 1re. — *Description générale du territoire des États-Unis.* . . 378
SECT. 2e. — *Description topographique des États-Unis.* 389
SECT. 3e. — *Tableau politique et moral des États-Unis.* 440

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Pages.
. 122
. 129
. 132
. 139
. 148
e occidentale. 148
res de l'Afri-
. 161
tale. 176
. . . . 207
. 207
strale. . . . 214
. 228
. 240
. 240
rale. 253
. 274
. 274
. 288

le l'Améri-
. 302
. 325
. 325
. 337
. 347
Nouvelle-
. 360
. 378
Unis. . . . 378
. 389
. 440